le journal TINTIN

CHAQUE JEUDI

1



N° 1 – 26 SEPTEMBRE 1946



TINTIN

CHAQUE JEUDI

3,50 FRS



TINTIN VOUS PARLE...

Bonjour, les amis !

Voici votre journal !

Il porte mon nom : c'est dire que le jeudi sera désormais pour vous le meilleur jour de la semaine.

Vous qui, depuis des années, suivez mes aventures, vous plongerez, haletant, dans la plus formidable de toutes : LE TEMPLE DU SOLEIL, incroyablement fertile en mystères et en rebondissements.

Ce n'est pas tout.

Trois autres histoires en images, plus éblouissantes que des films, chacune dans un genre différent, vous entraîneront, de semaine en semaine, au sein des plus prodigieuses péripéties.

C'est le SECRET DE L'ESPADON qui retrace l'héroïque épopée d'une poignée d'hommes résolus aux prises avec des forces malfaisantes et terribles lancées à la conquête du globe tout entier.



C'est la magnifique LEGENDE DES QUATRE FILS AYMON qui fera revivre sous vos yeux nos plus belles traditions nationales.

C'est L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOE où l'on voit un jeune et sympathique garçon nouer sur terre et sur mer d'étranges et sauvages amitiés.

En outre, vous pourrez lire, chaque jeudi,, LA GUERRE DES MONDES, le plus fameux des romans scientifiques de H. G WELLS, ainsi qu'un conte ou une nouvelle.



Sous le titre TINTIN VOUS RACONTE, je vous entretiendrai de diverses questions amusantes et même instructives; mais, rassurez-vous, sans vouloir empiéter sur le domaine de l'école. Mon but n'est que de vous apporter un sain et franc délassement.

Enfin, vous trouverez dans ce numéro la première chronique de la marine du Capitaine HADDOCK, qui sera suivie, dans le numéro deux, de la chronique de l'aviation du Major WINGS, et ainsi de suite alternativement.



J'ai — faut-il l'ajouter ? — pas mal de projets pour l'avenir, notamment la fondation d'un CLUB TINTIN, qui me permettrait de compter mes amis. Qu'en pensez-vous ?

Ecrivez-moi et je vous répondrai ici même.

Bonne poignée de mains.

Tintin



ABONNEMENTS

Pour vous abonner, il suffit de nous renvoyer dûment remplie la carte d'abonnement jointe au présent n° ou de verser au C. C. P. n° 1909.16 des « Editions du Lombard », 55, rue du Lombard à Bruxelles, la somme de :

40 Francs pour trois mois ou
75 Francs pour six mois ou
145 Francs pour douze mois.

EN ARRIERE... MARCHE



Il y a quelques jours, un policeman, de service dans les environs de l'Université de Stanford, ne fut pas peu surpris en voyant arriver à toute allure, une auto qui roulait à reculons.

Son conducteur, un jeune étudiant, lui expliqua qu'il avait loué cette voiture et qu'il l'a payait au kilomètre, comme le compteur ne marquait pas en marche arrière, il avait trouvé cette ingénieuse et économique façon de voyager.

Le policeman n'en est pas encore revenu. Il est vrai qu'il est des gens qui se frappent pour un rien.

★

L'HOMME AUX COUPS DE FOUDRE



L'autre jour, comme Charles Brown, un chauffeur noir américain, âgé de 49 ans, demandait un livre à l'employé de la bibliothèque municipale, une boule de feu traversa soudain la fenêtre fermée et vint exploser avec un bruit effroyable au dessus de l'aspirant lecteur.

— All right, déclara paisiblement celui-ci lorsque la fumée se fut dissipée. Ça fait la dixième fois que je suis foudroyé. C'est un peu fatigant à la longue. Heureusement que je n'ai pas à payer la note d'électricité...

★

L'ANGUILLE ELECTRIQUE



Il résulte d'expériences faites à Rio-de-Janeiro que l'anguille électrique peut produire des chocs de 650 Volts.

Une colonie de ces charmantes bestioles constituerait donc en quelque sorte une vraie centrale électrique.

L'extraordinaire odyssée de Corentin Feldoë

(Texte et desssins de PAUL CUVELIER)



(A suivre.)



LIVRE PREMIER

L'ARRIVEE DES MARSIENS

I

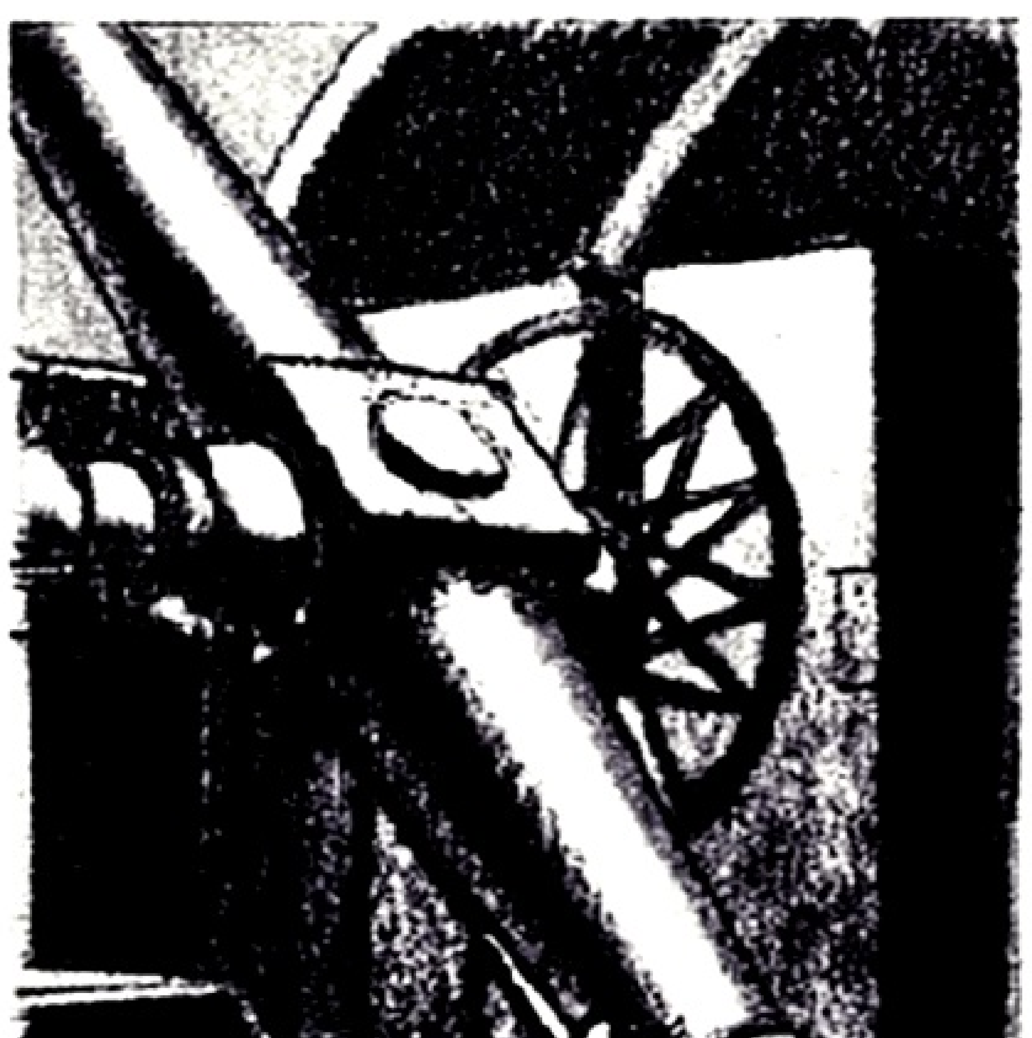
A LA VEILLE DE LA GUERRE

Personne n'aurait cru, dans les dernières années du XIX[e] siècle, que les choses humaines fussent observées, de la façon la plus pénétrante et la plus attentive, par des intelligences supérieures aux intelligences humaines et cependant mortelles comme elles; que, tandis que les hommes s'absorbaient dans leurs occupations, ils étaient examinés et étudiés d'aussi près peut-être qu'un savant peut étudier avec un microscope les créatures transitoires qui pullulent et se multiplient dans une goutte d'eau. Avec une suffisance infinie, les hommes allaient de ci de là par le monde, vaquant à leurs affaires, dans la sereine sécurité de leur empire sur la matière. Il est possible que, sous le microscope, les infusoires fassent de même. Personne ne donnait une pensée aux mondes plus anciens de l'espace comme sources de danger pour l'existence terrestre, ni ne songeait seulement à eux que pour écarter l'idée de vie à leur surface comme impossible ou improbable. Il est curieux de se rappeler maintenant les habitudes mentales de ces jours lointains. Tout au plus les habitants de la Terre s'imaginaient-ils qu'il pouvait y avoir sur la planète Mars des êtres probablement inférieurs à eux, et disposés à faire bon accueil à une expédition missionnaire. Cependant, par delà le gouffre de l'espace, des esprits qui sont à nos esprits ce que les nôtres sont à ceux des bêtes qui périssent, des intellects vastes, calmes et impitoyables, considéraient cette Terre avec des yeux envieux, dressaient lentement et sûrement leurs plans pour la conquête de notre monde. Et dans les premières années du XX[e] siècle vint la grande désillusion.

La planète Mars, est-il besoin de le rappeler au lecteur, tourne autour du soleil à une distance moyenne de deux cent vingt-cinq millions de kilomètres, et la lumière et la chaleur qu'elle reçoit du soleil sont tout juste la moitié de ce que reçoit notre sphère. Si l'hypothèse des nébuleuses a quelque vérité, la planète Mars doit être plus vieille que la nôtre, et longtemps avant que cette terre se soit solidifiée, la vie à sa surface dut commencer son cours. Le fait que son volume est à peine un septième de celui de la Terre doit avoir accéléré son refroidissement jusqu'à la température où la vie peut naître. Elle a de l'air et de l'eau et tout ce qui est nécessaire aux existences animées.

Pourtant l'homme est si vain et si aveuglé par sa vanité que jusqu'à la fin même du XIX[e] siècle, aucun écrivain n'exprima l'idée que là-bas la vie intelligente, s'il en était une, avait pu se développer bien au delà des proportions humaines. Peu de gens même savaient que, puisque Mars est plus vieux que notre Terre, avec à peine un quart de sa superficie et à une plus grande distance du Soleil, il s'ensuit naturellement que cette planète est non seulement plus éloignée du commencement de la vie, mais aussi plus près à sa fin.

Le refroidissement séculaire qui doit quelque jour atteindre notre planète est déjà fort avancé chez notre voisin. Ses conditions physiques sont encore largement un mystère; mais dès maintenant nous savons que, même dans sa région équatoriale, la température de midi atteint à peine celle de nos plus froids hivers. Son atmosphère est plus atténuée que la nôtre, ses océans se sont resserrés jusqu'à ne plus couvrir qu'un tiers de sa surface et, suivant le cours de ses lentes saisons, de vastes amas de glace et de neige s'amoncellent et fondent à chacun de ses pôles, inondant périodiquement ses zones tempérées. Ce suprême état d'épuisement qui est encore pour nous incroyablement lointain, est devenu pour les habitants de Mars un problème vital. La pression immédiate de la nécessité a stimulé leurs intelligences, développé leurs facultés et endurci leurs cœurs. Regardant à travers l'espace au moyen d'instruments et avec des intelligences tels que nous pouvons à peine les rêver, ils voient à sa plus proche distance, à cinquante-cinq millions de kilomètres d'eux vers le Soleil, un matinal astre d'espoir, notre planète, plus chaude, aux végétations vertes et aux eaux grises, avec une atmosphère nuageuse éloquente de fertilité, et, à travers les déchirures de ses nuages, des aperçus de vastes contrées populeuses et de mers étroites sillonnées de navires.



En regardant dans les télescope.

Nous, les hommes, créatures qui habitons cette Terre, nous devons être, pour eux du moins, aussi étrangers et misérables que le sont pour nous les singes et les lémuriens. Déjà, la partie intellectuelle de l'humanité admet que la vie est une incessante lutte pour l'existence et il semble que ce soit aussi la croyance des esprits dans Mars. Leur monde est très avancé vers son refroidissement, et ce monde-ci est encore encombré de vie, mais encombré seulement de ce qu'ils considèrent, eux, comme des animaux inférieurs. En vérité, leur seul moyen d'échapper à la destruction qui, génération après génération, se glisse lentement vers eux, est de s'emparer, pour pouvoir y vivre, d'un astre plus rapproché du Soleil.

Avant de les juger trop sévèrement, il faut nous remettre en mémoire quelles entières et barbares destructions furent accomplies par notre propre race, non seulement sur des espèces animales, comme le bison et le « dodo », mais sur les races humaines inférieures. Les Tasmaniens, en dépit de leur conformation humaine, furent en l'espace de cinquante ans entièrement balayés du monde dans une guerre d'extermination engagée par des immigrants européens. Sommes-nous de tels apôtres de miséricorde que nous puissions nous plaindre de ce que les Marsiens aient fait la guerre dans ce même esprit?

Les Marsiens semblent avoir calculé leur descente avec une sûre et étonnante subtilité — leur science mathématique étant évidemment bien supérieure à la nôtre — et avoir mené leurs préparatifs à bonne fin avec une presque parfaite unanimité. Si nos instruments l'avaient permis, on aurait pu, longtemps avant la fin du XIX[e] siècle, apercevoir des signes des prochaines perturbations. Des hommes comme Schiaparelli observèrent la planète rouge — il est curieux, soit dit en passant, que, pendant d'innombrables siècles, Mars ait été l'étoile de la guerre — mais ne surent pas interpréter les fluctuations apparentes des phénomènes qu'ils enregistraient si exactement. Pendant tout ce temps les Marsiens se préparaient.

A l'opposition de 1894, une grande lueur fut aperçue, sur la partie éclairée du disque, d'abord par l'observatoire de Lick, puis par Perrotin de Nice et d'autres observateurs. Je ne suis pas loin de penser que ce phénomène inaccoutumé n'ait eu pour cause la fonte de l'immense canon, trou énorme creusé dans leur planète, au moyen duquel ils nous envoyèrent leurs projectiles. Des signes particuliers, qu'on ne ne sut expliquer, furent observés lors des deux oppositions suivantes, près de l'endroit où la lueur s'était produite.

Il y a six ans maintenant que le cataclysme s'est abattu sur nous. Comme la planète Mars approchait de l'opposition, Lavelle, de Java, fit palpiter tout à coup les fils transmetteurs des communications astronomiques, avec l'extraordinaire nouvelle d'une immense explosion de gaz incandescents dans la planète ob-

servée. Le fait s'était produit vers minuit et le spectroscope, auquel il eut immédiatement recours, indiqua une masse de gaz enflammés, principalement de l'hydrogène, s'avançant avec une vélocité énorme vers la Terre. Ce jet de feu devint invisible un quart d'heure après minuit environ. Il le compara à une colossale bouffée de flamme, soudainement et violemment jaillie de la planète « comme les gaz enflammés se précipitent hors de la gueule d'un canon ».

La phrase se trouvait être singulièrement appropriée. Cependant, rien de relatif à ce fait ne parut dans les journaux du lendemain, sauf une brève note dans le *Daily Telegraph*, et le monde demeura dans l'ignorance d'un des plus graves dangers qui aient jamais menacé la race humaine. J'aurais très bien pu ne rien savoir de cette éruption si je n'avais, à Ottershaw, rencontré Ogilvy, l'astronome bien connu. Cette nouvelle l'avait jeté dans une extrême agitation, et, dans l'excès de son émotion, il m'invita à venir cette nuit-là observer avec lui la planète rouge. Malgré tous les événements qui se sont produits depuis lors, je me rappelle encore très distinctement cette veille : l'observatoire obscur et silencieux, la lanterne, jetant une faible lueur sur le plancher dans un coin, le déclanchement régulier du mécanisme du télescope, la fente mince du dôme, et sa profondeur oblongue que rayait la poussière des étoiles. Ogilvy s'agitait en tous sens, invisible, mais perceptible aux bruits qu'il faisait. En regardant dans le télescope, on voyait un cercle de bleu profond et la petite planète ronde voguant dans le champ visuel. Elle semblait tellement petite, si brillante, tranquille et menue, faiblement marquée de bandes transversales et sa circonférence légèrement aplatie. Mais qu'elle paraissait petite! une tête d'épingle brillant d'un éclat si vif! On aurait dit qu'elle tremblotait un peu, mais c'étaient en réalité les vibrations qu'imprimait au télescope le mouvement d'horlogerie qui gardait la planète en vue.

Pendant que je l'observais, le petit astre semblait devenir tour à tour plus grand et plus petit, avancer et reculer, mais c'était simplement que mes yeux se fatiguaient. Il était à soixante millions de kilomètres dans l'espace. Peu de gens peuvent concevoir l'immensité du vide dans lequel nage la poussière de l'univers matériel.

Près de l'astre, dans le champ visuel du télescope, il y avait trois petits points de lumière, trois étoiles télescopiques infiniment lointaines et tout autour étaient les insondables ténèbres du vide. Tout le monde connaît l'effet que produit cette obscurité par une glaciale nuit d'étoiles. Dans un télescope elle semble encore plus profonde. Et invisible pour moi, parce qu'elle était si petite et si éloignée, avançant rapidement et constamment à travers l'inimaginable distance, plus proche de minute en minute de tant de milliers de kilomètres venait la Chose qu'ils nous envoyaient et qui devait apporter tant de luttes, de calamités et de morts sur la Terre. Je n'y songeais certes pas pendant que j'observais ainsi — personne au monde ne songeait à ce projectile fatal.

Cette même nuit, il y eut encore un autre jaillissement de gaz à la surface de la lointaine planète. Je le vis au moment où le chronomètre marquait minuit : un éclair rougeâtre sur les bords, une très légère projection des contours; j'en fis part alors à Ogilvy, qui prit ma place. La nuit était très chaude et j'avais soif. J'allai, avançant gauchement les jambes et tâtant mon chemin dans les ténèbres, vers la petite table sur laquelle se trouvait un siphon, tandis qu'Ogilvy poussait des exclamations en observant la traînée de gaz enflammés qui venait vers nous.

Vingt-quatre heures après le premier, à une ou deux secondes près, un autre projectile invisible, lancé de la planète Mars, se mettait cette nuit-là en route vers nous. Je me rappelle m'être assis sur la table, avec des taches vertes et cramoisies dansant devant mes yeux. Je souhaitais un peu de lumière, pour fumer avec plus de tranquillité, soupçonnant peu la signification de la lueur que j'avais vue pendant une minute et tout ce qu'elle amènerait bientôt pour moi. Ogilvy resta en observation jusqu'à une heure, puis il cessa; nous prîmes la lanterne pour retourner chez lui. Au-dessus de nous, dans les ténèbres, étaient les maisons d'Ottershaw et de Chertsey, dans lesquelles des centaines de gens dormaient en paix.

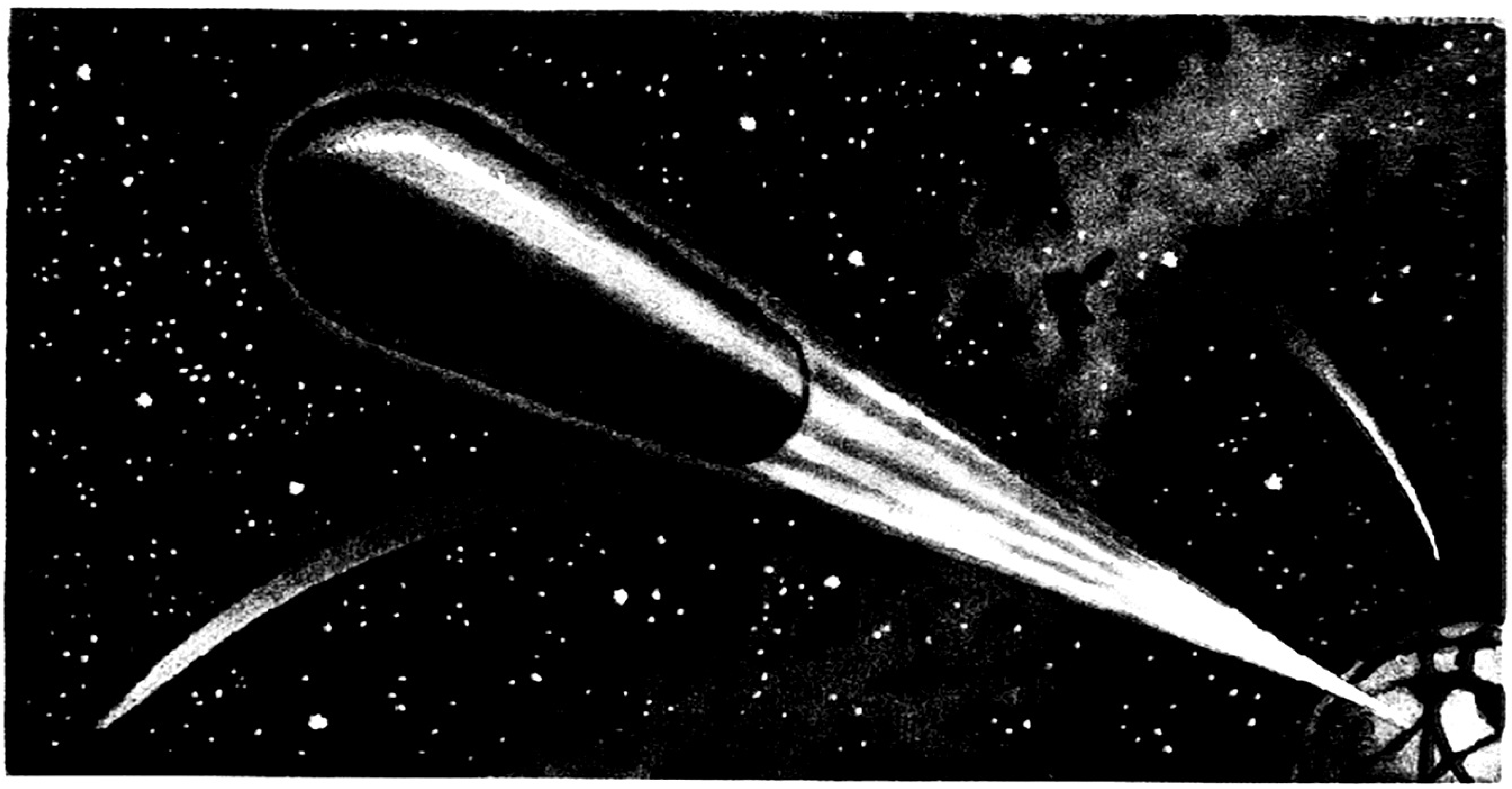
Toute la nuit, il spécula longuement sur les conditions de la planète Mars, et railla l'idée vulgaire d'après laquelle elle aurait des habitants qui nous feraient des signaux. Son explication était que des météorites tombaient en pluie abondante sur la planète, ou qu'une immense explosion volcanique se produisait. Il m'indiquait combien il était peu vraisemblable que l'évolution organique ait pris la même direction dans les deux planètes adjacentes.

— Les chances contre quelque chose d'approchant de l'humanité sur la planète Mars sont un million pour une, dit-il. Des centaines d'observateurs virent la flamme cette nuit-là, et la nuit d'après, vers minuit, et de nouveau encore la nuit d'après et ainsi de suite pendant dix nuits, une flamme chaque nuit. Pourquoi les explosions cessèrent après la dixième, personne sur terre n'a jamais tenté de l'expliquer. Peut-être les gaz dégagés causèrent-ils de graves incommodités aux Marsiens. D'épais nuages de fumée ou de poussière, visibles de la Terre à travers de puissants télescopes, comme de petites taches grises flottantes, se répandirent dans la limpidité de l'atmosphère de la planète et en obscurcirent les traits les plus familiers.

Enfin, les journaux quotidiens s'éveillèrent à ces perturbations et des chroniques de vulgarisation parurent ici, là et partout, concernant les volcans de la planète Mars. Le périodique sério-comique *Punch* fit, je me rappelle, un heureux usage de la chose dans une caricature politique. Entièrement insoupçonnés, ces projectiles que les Marsiens nous envoyaient arrivaient vers la Terre à une vitesse de nombreux kilomètres à la seconde, à travers le gouffre vide de l'espace, heure par heure et jour par jour, de plus en plus proches.

(A suivre.)

Illustrations de E.-P. Jacobs.



Ces projectiles que les Marsiens nous envoyaient, arrivaient vers la Terre.



L'AFFAIRE DES BOULES DE CRISTAL

M. Bergamotte, l'Américaniste bien connu, est également frappé de léthargie. Disparition de M. Tournesol, radiésthésiste.

On n'a pas oublié l'étrange aventure survenue aux membres de l'expédition Sanders-Hardmuth, qui venaient à peine de rentrer d'un voyage d'exploration en Amérique du Sud, d'où ils avaient rapporté la momie du roi Inca Rascar Capac.

La vengeance de l'Inca ?...

On se souvient, en effet, que, malgré toutes les précautions prises par la police, six des membres de cette expédition, MM. Sanders-Hardmuth, Clairmont, Laubépin, Charlet et Cantonneau, avaient été retrouvés, l'un après l'autre, plongés dans un sommeil léthargique. Et chaque fois, auprès de chacun d'eux, les débris d'une petite ampoule de cristal avaient été découverts.

Le dernier des sept.

Un seul explorateur, M. Bergamotte, l'Américaniste bien connu, avait, jusqu'ici, échappé au sort de ses infortunés compagnons. Or, hier, dans la nuit, le savant a été, à son tour, victime du même étrange attentat : on l'a retrouvé, lui aussi, plongé dans un sommeil léthargique.

La momie foudroyée...

Détail troublant. Dans la soirée précédente, au cours d'un orage, la foudre était tombée sur la demeure du savant, détruisant la momie de Rascar Capac et ne laissant intacts que les bijoux dont elle était encore ornée. Le lendemain matin, ces bijoux avaient disparu...

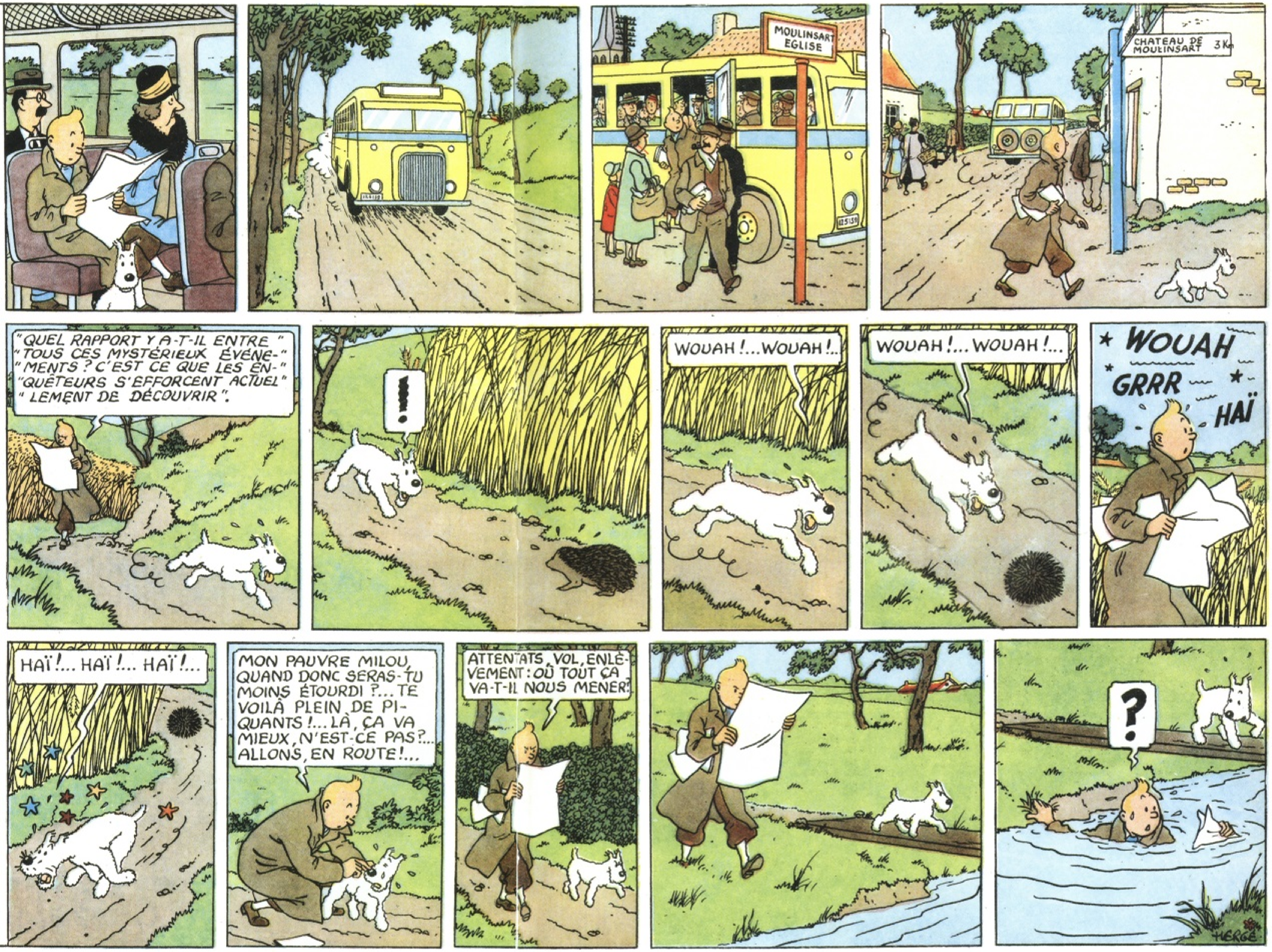
Un radiésthésiste est enlevé.

Trois amis de M. Bergamotte, le jeune reporter Tintin, le capitaine de marine Haddock et le radiésthésiste Tryphon Tournesol étaient précisément ses hôtes cette nuit-là.

Or, le lendemain matin, M. Tournesol, qui était allé se promener dans le jardin de la villa, a mystérieusement disparu.

L'enquête a pu établir qu'un inconnu, qui avait réussi à s'introduire dans la propriété de M. Bergamotte et qui s'était dissimulé dans les buissons, avait assailli le radiésthésiste, puis l'avait emmené dans un petit pavillon situé en bordure de la route. Là, après avoir été vraisemblablement drogué, M. Tournesol a été embarqué à bord d'une auto qui est partie pour une destination inconnue.

La police recherche activement cette voiture, une grosse conduite intérieure beige, de marque américaine. Toute personne qui pourrait fournir des renseignements à ce sujet est priée de se présenter au poste de police ou de gendarmerie le plus proche.



La Chienne de la Reine et le Cheval du Roi

(Tiré de « ZADIG » de Voltaire.)

Dans cette alerte page d'un de ses plus spirituels romans, le grand écrivain français du XVIII[e] siècle préfigure curieusement les histoires policières d'aujourd'hui.

★

Un jour, se promenant auprès d'un petit bois, Zadig vit accourir à lui un chambellan de la reine, suivi de plusieurs officiers qui paraissaient dans la plus grande inquiétude, et qui couraient ça et là, comme des hommes égarés qui cherchent ce qu'ils ont perdu de plus précieux. Jeune homme, lui dit le chambellan, n'avez-vous point vu le chien de la reine ? Zadig répondit modestement : c'est une chienne, et non pas un chien. Vous avez raison, reprit le chambellan. C'est une épagneule très petite, ajouta Zadig; elle a fait depuis peu des chiens; elle boite du pied gauche de devant, et elle a les oreilles très longues. Vous l'avez donc vue ? dit le chambellan tout essoufflé. Non, répondit Zadig, je ne l'ai jamais vue, et je n'ai jamais su si la reine avait une chienne.

Précisément dans le même temps, par une bizarrerie ordinaire de la fortune, le plus beau cheval de l'écurie du roi s'était échappé des mains d'un palefrenier dans les plaines de Babylone. Le grand veneur et tous les autres officiers couraient après lui avec autant d'inquiétude que le chambellan après la chienne. Le grand veneur s'adressa à Zadig, et lui demanda s'il n'avait point vu passer le cheval du roi. C'est, répondit Zadig, le cheval qui galope le mieux; il a cinq pieds de haut, le sabot fort petit; il porte une queue de trois pieds et demi de long; les bossettes de son mors sont d'or à vingt-trois carats; ses fers sont d'argent à onze deniers. Quel chemin a-t-il pris ? où est-il ? demande le grand veneur. Je ne l'ai point vu, répondit Zadig, et je n'en ai jamais entendu parler.

Le grand veneur et le chambellan ne doutèrent pas que Zadig n'eût volé le cheval du roi et la chienne de la reine; ils le firent conduire devant l'assemblée du grand Desterham, qui le condamna au knout, et à passer le reste de ses jours en Sibérie. A peine le jugement fut-il rendu qu'on retrouva le cheval et la chienne. Les juges furent dans la douloureuse nécessité de réformer leur arrêt, mais ils condamnèrent Zadig à payer quatre cents onces d'or, pour avoir dit qu'il n'avait point vu ce qu'il avait vu. Il fallut d'abord payer cette amende; après quoi il fut permis à Zadig de plaider sa cause au Conseil du grand Desterham; il parla en ces termes :

« Etoiles de justice, abîmes de sciences, miroirs de vérité, qui avez la pesanteur du plomb, la dureté du fer, l'éclat du diamant, et beaucoup d'affinité avec l'or, puisqu'il m'est permis de parler devant cette auguste assemblée, je vous jure par Orosmade que je n'ai jamais vu la chienne respectable de la reine, ni le cheval sacré du roi des rois. Voici ce qui m'est arrivé : je me promenais vers le petit bois où j'ai rencontré depuis le vénérable chambellan et le très illustre grand veneur. J'ai vu sur le sable des traces d'un animal et j'ai jugé aisément que c'étaient celles d'un petit chien. Des sillons légers et longs, imprimés sur de petites éminences de sable, entre les traces des pattes m'ont fait connaître que c'était une chienne dont les mamelles étaient pendantes et qu'ainsi elle avait fait des petits il y a peu de jours. D'autres traces en un sens différent, qui paraissaient toujours avoir rasé la surface du sable à côté des pattes de devant m'ont appris qu'elle avait les oreilles très longues, et comme j'ai remarqué que le sable était toujours moins creusé par une patte que les trois autres, j'ai compris que la chienne de notre auguste reine était un peu boiteuse, si je l'ose dire.

« A l'égard du cheval du roi des rois, vous saurez que me promenant dans les routes de ce bois, j'ai aperçu les marques des fers d'un cheval; elles étaient toutes à égales distances. Voilà, ai-je dit un cheval qui a un galop parfait. La poussière des arbres, dans une route étroite qui n'a que sept pieds de large, était un peu enlevée à droite et à gauche, à trois pieds et demi du milieu de la route. Ce cheval, ai-je dit, a une queue de trois pieds et demi, qui, par ses mouvements de droite et de gauche, a balayé cette poussière. J'ai vu sous les arbres, qui donnaient un berceau de cinq pieds de haut, les feuilles des branches nouvellement tombées; et j'ai connu que ce cheval y avait touché, et qu'ainsi il avait cinq pieds de haut. Quant à son mors, il doit être d'or à vingt-trois carats, car il en a frotté les bossettes contre une pierre que j'ai reconnue être une pierre de touche, et dont j'ai fait l'essai. J'ai jugé enfin, par les marques que les fers ont laissé sur les cailloux d'une autre espèce, qu'il était ferré d'argent à onze deniers de fin. »

Tous les juges admirèrent le profond et subtil discernement de Zadig; la nouvelle en vint jusqu'au roi et à la reine. On ne parlait que de Zadig dans les antichambres, dans la chambre et dans le cabinet; et quoique plusieurs mages opinassent qu'on devait le brûler comme sorcier, le roi ordonna qu'on lui rendît l'amende des quatre cents onces d'or à laquelle il avait été condamné. Le greffier, les huissiers, les procureurs vinrent chez lui en grand appareil lui rapporter ses quatre cents onces; ils en retinrent seulement trois cent quatre-vingt-dix-huit pour les frais de justice et leurs valets demandèrent des honoraires.

Zadig vit combien il était dangereux quelquefois d'être trop savant, et se promit bien à la première occasion de ne point dire ce qu'il avait vu; cette occasion se trouva bientôt. Un prisonnier d'Etat s'échappa; il passa sous les fenêtres de sa maison. On interrogea Zadig, il ne répondit rien; mais on lui prouva qu'il avait regardé par la fenêtre. Il fut condamné pour ce crime à cinq cents onces d'or, et il remercia ses juges de leur indulgence, selon la coutume de Babylone.

Grand Dieu ! dit-il en lui-même, qu'on est à plaindre quand on se promène dans un bois où la chienne de la reine et le cheval du roi ont passé ! Qu'il est dangereux de se mettre à la fenêtre ! et qu'il est difficile d'être heureux dans cette vie !







LES ENTRETIENS DU CAPITAINE HADDOCK



— Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, Chers Auditeurs...

— Dites, Capitaine, je vous demande pardon de vous interrompre déjà, mais vous ne parlez pas à la Radio.

— C'est vrai, mille sabords... Alors : Mes chers... Dis, Tintin, au fait, à qui est-ce que je m'adresse exactement ?

Mais, Capitaine, à tous nos jeunes lecteurs, nos petits amis, garçons et filles.

— Ah ! oui, Tintin, à tous ceux qui ont lu tes aventures, dans tes albums. Mais alors, je m'adresse aussi aux parents ?

Chut, Capitaine, pas d'indiscrétions. Nous nous adressons en bloc à nos amis, qui sont nombreux.

— Bien, Tintin. Alors, je commence.

« Mes amis,

» Moi, Capitaine Haddock, marin, fils et petit-fils de marin, descendant du fameux Chevalier de Hadoque, je vais avoir le plaisir de vous entretenir de... »

— ... Dis, Tintin, de quoi dois-je parler exactement ? De la tempérance à bord des voiliers de commerce, de la nécessité de détruire les étoiles de mer, de l'utilité des bouts-dehors de bonnettes ? Ma science est vaste en ce vaste domaine. Quel sujet vais-je aborder ?

— Je pense, Capitaine, que puisque nos amis s'intéressent à tout, vous devrez donc parler de tout, mais pas à la fois. Vous pourriez les entretenir d'abord des bateaux en général : comment et pourquoi ils naviguent, décrire les principaux types et leur utilisation; c'est déjà beaucoup, ça, il me semble. Et puis, vous pourriez vous occuper des petits voiliers et des canots mécaniques avec lesquels je vois jouer les enfants, le dimanche, dans le bassin du Parc de Bruxelles...

— Pas seulement les enfants, Tintin; on rencontre aussi des hommes avec des modèles de compétition et de véritables moteurs à vapeur ou à explosion. Tu sais que c'est un sport très en vogue à l'étranger : en Angleterre, en Amérique, en France, en Hollande, et qu'en Belgique on commence à s'y intéresser.

— Raison de plus, Capitaine, pour en entretenir nos petits amis.

— Et puis, dis donc, Tintin, il y a beaucoup de gens très bien, et jusqu'à de vieux messieurs qui passent leurs soirées à construire des reproductions fidèles de bateaux de tous les types et de toutes les époques, comme on en voit dans les musées, qui ne vont pas sur l'eau, mais qui sont de si beaux bibelots..., au fait, comme le modèle de la « Licorne » que tu avais acheté au Vieux Marché.

— Parfaitement, Capitaine. Je suis certain que nos amis s'intéresseraient aussi beaucoup à cette construction.

Mais il y a autre chose : beaucoup de jeunes sont attirés par les sports nautiques : yachts à moteurs et à voiles, les canoës et kayaks, les régates à l'aviron.

— Bravo, fiston, tu en as des idées. Alors, dis, Tintin, veux-tu m'aider à rédiger cette chronique ?

— Volontiers, Capitaine; que voulez-vous que je fasse ?

— Simplement me poser, chaque semaine, un tas de questions sur la marine, auxquelles je répondrai en faisant appel à ma grande expérience. D'ailleurs, je pense... Mais oui, c'est ça : nos jeunes amis pourraient t'écrire pour te poser eux-mêmes toutes sortes de questions, que tu me transmettrais en même temps.

— D'accord, Capitaine.

— Dis, Tintin, ça c'est la meilleure idée, n'est ce pas ? Et c'est moi qui l'ai eue. Dis, Tintin, c'est chic, ça : en bavardant avec toi, je vais avoir l'impression d'être entouré de centaines, de milliers de petits mousses qui boiront mes paroles... mon École de Cadets...

Dis Tintin, moi aussi je boirais bien quelque chose...



LA LEGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY



TINTIN VOUS RACONTE :



L'HISTOIRE DES FRÈRES DE LA CÔTE



Vous souvenez-vous du chevalier de Hadocque, l'ancêtre de mon brave compagnon, et de ses mémorables démêlés avec Rackam le Rouge ?

Quelle histoire que celle des Frères de la Côte, desquels faisait partie le féroce flibustier, mort dans l'explosion de *La Licorne*!



Monte sur une barque pontée contenant 28 hommes.

Les Frères de la Côte étaient une association de pirates qui au XVII[e] siècle habitaient principalement l'île française de la Tortue, au nord de Saint-Domingue. Alliés aux boucaniers, des chasseurs de bœufs sauvages que les persécutions des Espagnols avaient réduits au désespoir, ils vécurent sur les eaux bleues qui baignent les rives de l'Amérique, une incroyable épopée de rapines, de sang et d'héroïsme!

Les flibustiers se recrutaient principalement parmi les Français et les Anglais.

Indépendants au point le plus extrême, ils ne reconnaissaient les règles de leur société que pendant la durée des expéditions qu'ils entreprenaient.



Ils observaient les uns envers les autres une totale fidélité. Leur endurance était inébranlable, et ils supportaient sans une plainte les fatigues et les privations les plus dures. Le déserteur était puni de mort ainsi que celui qui abandonnait son poste dans la bataille. Le vol était puni très sévèrement.

Les parts de prise étaient distribuées entre tous : le capitaine recevait six portions, les officiers trois ou deux, tous les autres une seule.

Revenus à terre, les flibustiers dissipaient leur gain avec une extravagante prodigalité.

Bien qu'impitoyables dans le combat, ils étaient très pieux, priant dévotement avant le repas, et se recommandaient ingénument au ciel pour le succès de leurs pirateries!

Au début, les flibustiers ne disposèrent que de petites barques, et leurs victimes initiales furent des pêcheurs, puis, s'enhardissant, ils se mirent à attaquer de gros bâtiments, l'Espagne entretenant dans ces parages un trafic important.

Le premier de ces forbans qui se fit un nom fut le Français Pierre le Grand.

Monté sur une barque pontée contenant 28 hommes, il rencontra par le travers du Cap Tiburon, à la pointe occidentale de Saint-Domingue un vaisseau de 52 canons, portant 460 hommes d'équipage.

D'un regard le flibustier consulta ses compagnons, puis sans mot dire, il mit le cap sur l'ennemi. L'Espagnol, ne pouvant croire à cette folie, ne prend pas même la peine de tirer un coup de canon sur cette coque de noix qui s'approche de lui en faisant force de rames.

Arrivés sans encombre le long du bord, les aventuriers, s'accrochant aux cordages et aux sabords, escaladent le flanc du vaisseau et bondissent sur le pont!



Ils massacrent les quelques Espagnols qui s'y trouvent, ferment les panneaux, emprisonnant ainsi l'équipage, s'emparent des officiers et conduisent le bâtiment dans un de leurs ports !

Quelques mois plus tard, une petite frégate de 20 canons attaquait deux vaisseaux de ligne espagnols!

Après avoir pris chasse devant les deux bâtiments pour les séparer, le flibustier virant subitement de bord, revient sur le plus proche de ses poursuivants, après une habile manœuvre, et lui abat son mât de misaine et son grand mât. L'Espagnol n'est plus qu'un ponton inerte que le flibustier balaye impunément de ses bordées.

A ce moment arrive le second vaisseau, mais à la vue du premier coulant bas, couvert de morts et de blessés, il s'enfuit !



L'« Espagnol » n'était plus qu'un ponton inerte.

Bientôt le danger devint tel pour la navigation espagnole, que tout fut mis en œuvre pour anéantir les flibustiers, mais ceux-ci ne firent que redoubler d'audace.

Lewis Scott fut le premier d'entre eux à tenter un débarquement. Il renversa tout ce qu'il trouva devant lui et pilla la ville de San-José de Campêche.

Jean Davis, après lui, s'empara de Nicaragua et emporta Saint-Augustin.

Alexandre Bras-de-Fer battit les Indiens près de Boca-del-Drago et les Espagnols en plusieurs rencontres.

* * *

Mais parmi les plus remarquables flibustiers, il faut citer avant tout Montbars l'exterminateur, Nau l'Olonois et le fameux Morgan.



Comme cent pages ne suffiraient pas à contenir leurs exploits, je remets à jeudi prochain de vous en donner un aperçu.

Un peu de patience donc... la suite au prochain numéro.



(A suivre.)

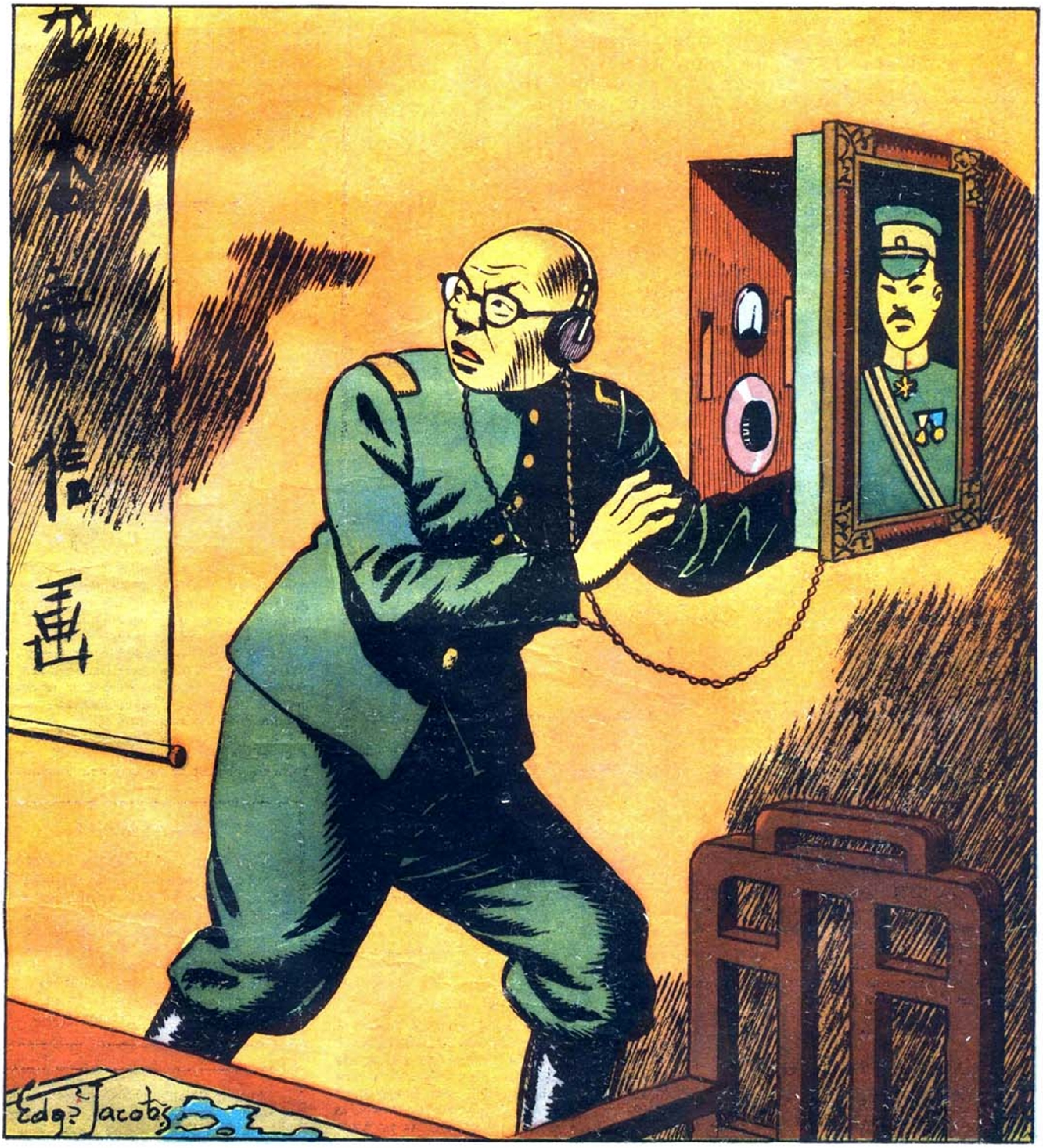
Imprimé en Belgique sur les presses de

N° 2 – 3 OCTOBRE 1946

TINTIN

CHAQUE JEUDI

3,50 FRS



La porte s'ouvre subitement et... (Voir page 12 : LE SECRET DE L'ESPADON.)

TINTIN VOUS PARLE...

Bonjour, les amis !

Laissez-moi tout d'abord vous remercier de l'accueil que vous avez réservé à ce journal. Quel enthousiasme ! quelle gentillesse ! vrai, cela me fait un énorme plaisir.

Le capitaine Haddock, à qui je lisais vos missives, s'est montré si ému qu'il lui a fallu quatre wiskies pour retrouver ses esprits.

M. Tournesol, parti de la boîte aux lettres, guidé par son pendule, est arrivé jusqu'à mon bureau, où s'amoncelait tout ce courrier et m'a annoncé qu'il devait y avoir là des choses qui me concernaient.

Quant à Dupond, il a gravement déclaré : « C'est formidable ! »

Et, bien entendu, Dupond a répondu : « Je dirai même plus : « C'est formidable ! »

Milou s'est contenté d'agiter la queue d'un air significatif, car il sait, lui, que « Tintin » augmentera très prochainement son nombre de pages.

Maintenant, mes amis, un peu de patience. Et n'allez pas vous croire oubliés si ma réponse tardait un peu. Dame ! Je m'attendais bien à recevoir quelques lettres, mais pas à être enseveli sous une véritable avalanche. Comme je tiens à vous répondre moi-même, sans recourir, comme les stars d'Hollywood, aux services d'une secrétaire, je vous prie de me faire confiance.

A bientôt donc, et bonne poignée de mains.

Tintin



UN INTERESSANT APPAREIL



M. J. BECKER, technicien d'un laboratoire de New-York, vient de mettre au point un appareil capable de détecter la chaleur la plus minime, même à distance.

Si M. J. Becker avait connu nos poêles au cours de nos hivers sans charbon, quelles belles expériences il aurait faites !

★

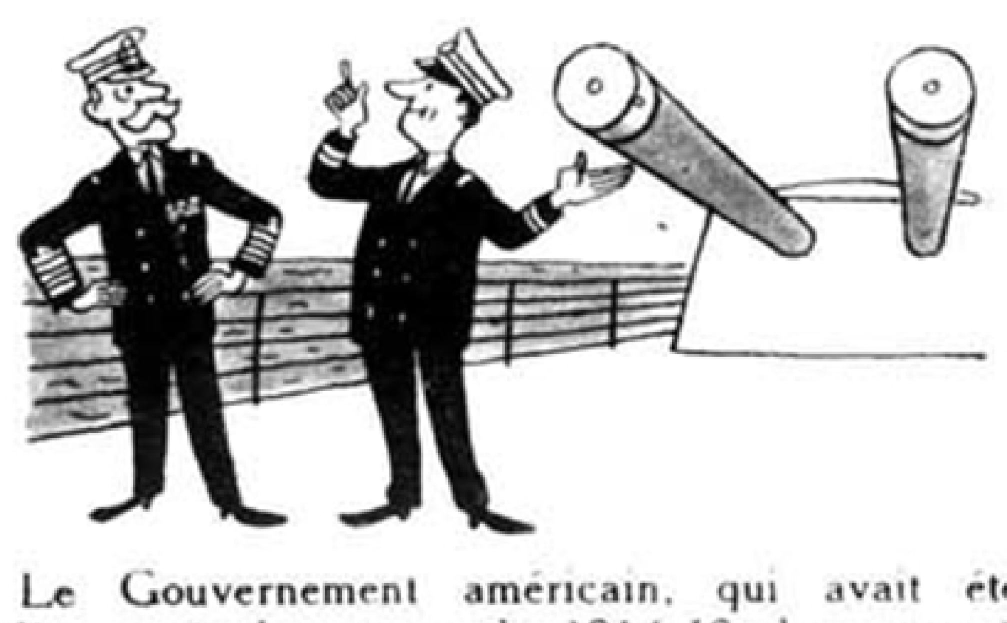
UNE COMETE EXPRESS



L'astronome danois Pajdusakova vient de découvrir une comète extraordinairement rapide. « Quand on la regarde passer, a déclaré ce grave savant, on n'y voit que du feu ».

★

CONSERVES DE CANONS



Le Gouvernement américain, qui avait été obligé après la guerre de 1914-18 de mettre à la ferraille un certain nombre de navires de guerre qui s'étaient lentement dégradés durant l'inaction qui avait succédé aux hostilités, a décidé de faire recouvrir les unités condamnées au repos d'un enduit spécial qui les protègera contre tous les agents de destruction : rouille, air salin, radiations solaires, etc.



MON COURRIER

Tout mon courrier doit porter l'adresse
TINTIN
55, Rue du Lombard, 55
BRUXELLES
Spécifier s'il y a lieu : Capitaine Haddock ou Major Wings. Mais bien mentionner en premier lieu : « TINTIN ».

Chaque canon sera hermétiquement obturé après avoir été garni d'une matière absorbant l'humidité, et le vide sera fait à l'intérieur. Par une ouverture pratiquée à travers le bouchon, on pourra vérifier sur les instruments inclus le degré d'humidité et la pression.

Ce seront donc de véritables canons en conserve, et on voit déjà tel capitaine faire claquer sa langue, en disant à l'amiral en tournée d'inspection :

— Goûtez-moi ça, c'est un canon de 1943...

★

DANS UN FAUTEUIL.



Les journaux rapportent qu'un certain Bernard Lynch vient de se soumettre à une dangereuse expérience : quitter en plein vol un avion à réaction « Meteor » lancé à 480 km. à l'heure à une altitude de 2700 m.

Bernard Lynch, ayant tiré un levier, a été projeté avec son siège hors de l'appareil. Deux parachutes se sont simultanément ouverts, l'un pour le dit siège, l'autre pour son occupant. Le double atterrissage s'est opéré sans incident.

C'est égal, on voit d'ici ce qu'il adviendrait d'un mécanisme de ce genre confié aux deux policiers Dupont ou au capitaine Haddock !

ABONNEMENTS

Pour vous abonner, il suffit de nous renvoyer dûment remplie la carte d'abonnement jointe au présent n° ou de verser au C. C. P. n° 1909.16 des « Editions du Lombard », 55, rue du Lombard à Bruxelles, la somme de :

40 Francs pour trois mois ou
75 Francs pour six mois ou
145 Francs pour douze mois.

L'extraordinaire odyssée de Corentin Feldoë

(Texte et desssins de PAUL CUVELIER)



(A suivre.)



(Suite.)

Il me semble maintenant presque incroyablement surprenant qu'avec ce prompt destin suspendu sur eux, les hommes aient pu s'absorber dans leurs mesquins intérêts comme ils le firent. Je me souviens avec quelle ardeur le triomphant Markham s'occupa d'obtenir une nouvelle photographie de la planète pour le journal illustré qu'il dirigeait à cette époque. La plupart des gens, en ces derniers temps, s'imaginent difficilement l'abondance et l'esprit entreprenant de nos journaux du XIX[e] siècle. Pour ma part, j'étais fort préoccupé d'apprendre à monter à bicyclette, et absorbé aussi par une série d'articles discutant les probables développements des idées morales à mesure que la civilisation progressera.

Un soir (le premier projectile se trouvait alors à peine à 15 millions de kilomètres de nous, je sortis faire un tour avec ma femme. La nuit était claire; j'expliquai à ma compagne les signes du Zodiaque et lui indiquai Mars, point brillant montant vers le zénith et vers lequel tant de télescopes étaient tournés. Il faisait chaud et une bande d'excursionnistes revenant de Chertsey ou d'Isleworth passa en chantant et en jouant des instruments. Les fenêtres hautes des maisons s'éclairaient quand les gens allaient se coucher. De la station, venait dans la distance le bruit des trains changeant de ligne, grondement retentissant que la distance adoucissait presque en une mélodie. Ma femme me fit remarquer l'éclat des feux rouges, verts et jaunes des signaux se détachant dans le cadre immense du ciel. Le monde était dans une sécurité et une tranquillité parfaites.

II

LE METEORE

Puis vint la nuit où tomba le premier météore. On le vit, dans le petit matin, passer au-dessus de Winchester, ligne de flamme allant vers l'est, très haut dans l'atmosphère. Des centaines de gens qui l'aperçurent durent le prendre pour une étoile filante ordinaire. Albin le décrivit comme laissant derrière lui une traînée grisâtre qui brillait pendant quelques secondes. Denning, notre plus grande autorité sur les météores, établit que la hauteur de sa première apparition était de cent quarante à cent kilomètres. Il lui sembla tomber sur la Terre à environ cent kilomètres vers l'est.

A cette heure-là, j'étais chez moi, écrivant, assis devant mon bureau, et bien que mes fenêtres s'ouvrissent sur Ottershaw et que les jalousies aient été levées — car j'aimais à cette époque regarder le ciel nocturne — je ne vis rien du phénomène. Cependant, la plus étrange de toutes les choses, qui des espaces infinis vinrent sur la Terre, dut tomber pendant que j'étais assis là, visible si j'avais seulement levé les yeux au moment où elle passait. Quelques-uns de ceux qui la

RESUME : *Les astronomes ont observé en 1894, une grande lueur sur la planète Mars, suivie peu après de deux explosions. C'était un canon marsien qui lançait des obus vers la terre.*

virent dans son vol rapide rapportèrent qu'elle produisait une sorte de sifflement. Pour moi, je n'en entendis rien. Un grand nombre de gens dans le Berkshire, le Surrey et le Middlesex durent apercevoir son passage et tout au plus pensèrent à quelque météore. Personne ne paraît s'être occupé de rechercher, cette nuit-là, la masse tombée.

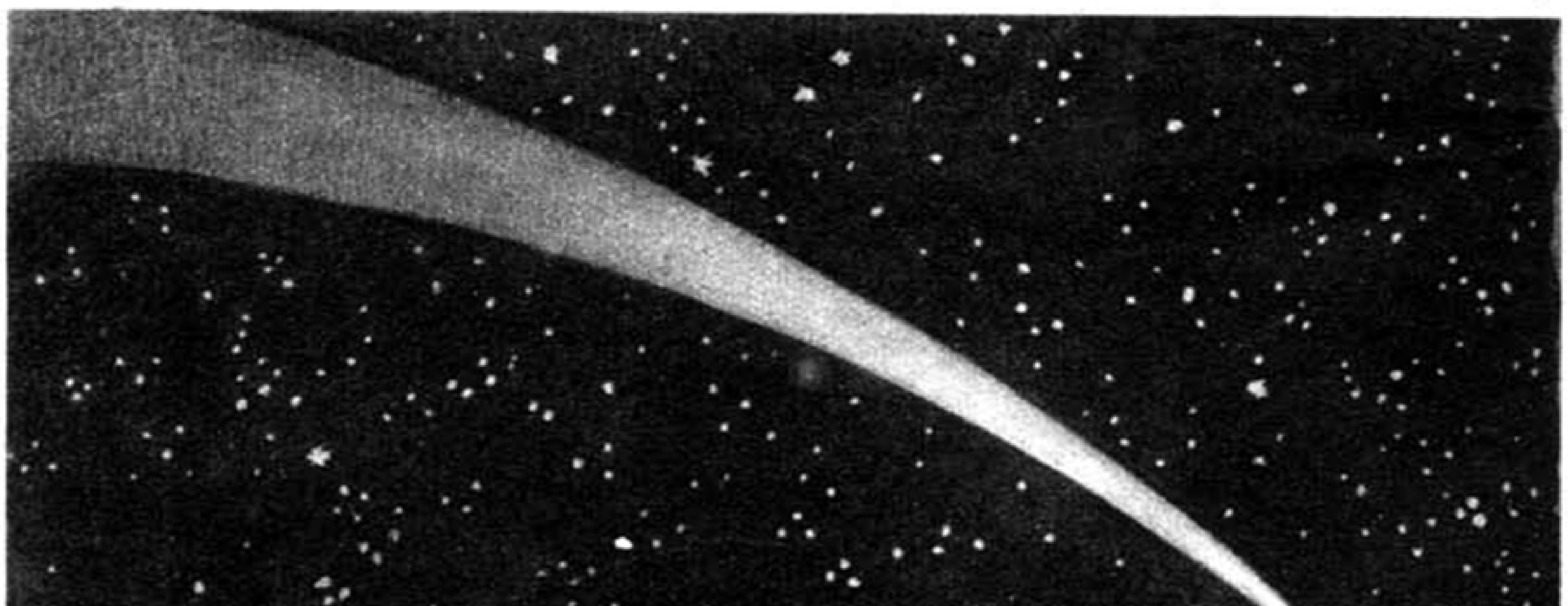
Mais le matin de très bonne heure, le pauvre Ogilvy, qui avait vu le phénomène, persuadé qu'un météorolithe se trouvait quelque part sur la lande entre Horsel, Ottershaw et Woking, se mit en route avec l'idée de le trouver. Il le trouva en effet peu après l'aurore et non loin des carrières de sable. Un trou énorme avait été creusé par l'impulsion du projectile et le sable et le gravier avaient été violemment rejetés dans toutes les directions, sur les genêts et les bruyères, formant des monticules visibles à deux kilomètres de là. Les bruyères étaient en feu du côté de l'est et une mince fumée bleue montait dans l'aurore indécise.

La Chose elle-même gisait, presque entièrement enterrée dans le sable parmi les fragments épars des sapins que, dans sa chute, elle avait réduits en miettes. La partie découverte avait l'aspect d'un cylindre énorme, recouvert d'une croûte, et ses contours adoucis par une épaisse incrustation écailleuse et de couleur foncée. Son diamètre était de vingt-cinq à trente mètres. Ogilvy s'approcha de cette masse, surpris de ses dimensions en encore plus de sa forme, car la plupart des météores sont plus ou moins complètement arrondis. Cependant elle était encore assez échauffée par sa chute à travers l'air pour interdire une inspection trop minutieuse. Il attribua au refroidissement inégal de sa surface des bruits assez forts qui semblaient venir de l'intérieur du cylindre, car, à ce moment, il ne lui était pas encore venu à l'idée que cette masse pût être creuse.

Il restait debout autour du trou que le projectile s'était creusé, considérant son étrange aspect, déconcerté surtout par sa forme et sa couleur inaccoutumées, percevant vaguement, même alors, quelque évidence d'intention dans cette venue. La matinée était extrêmement tranquille et le soleil, qui surgissait au-dessus des bois de pins du côté de Weybridge, était déjà très chaud. Il ne se souvint pas d'avoir entendu les oiseaux ce matin-là; il n'y avait certainement aucune brise, et les seuls bruits étaient les faibles craquements de la masse cylindrique. Il était seul sur la lande.

Tout à coup, il eut un tressaillement en remarquant que des scories grises, des incrustations cendrées qui couvraient le météore se détachaient du bord circulaire supérieur et tombaient par parcelles sur le sable. Un grand morceau se détacha soudain avec un bruit dur qui lui fit monter le cœur à la gorge.

Pendant un moment, il ne put comprendre ce que cela signifiait et, bien que la chaleur fût excessive, il descendit dans le trou, tout près de la masse, pour voir la Chose plus attentivement. Il crut encore que le refroidissement pouvait servir d'explication, mais ce qui dérangea cette idée fut le fait que les parcelles se détachaient seulement de l'extrémité du cylindre.



Puis vint la nuit où tomba le premier météore.

Alors il s'aperçut que très lentement le sommet circulaire tournait sur sa masse. C'était un mouvement imperceptible et il ne le découvrit que parce qu'il remarqua qu'une tache noire, qui cinq minutes auparavant était tout près de lui, se trouvait maintenant de l'autre côté de la circonférence. Même à ce moment, il se rendit à peine compte de ce que cela indiquait jusqu'à ce qu'il eût entendu un grincement sourd et vu la marque noire avancer brusquement d'un pouce ou deux. Alors, comme un éclair, la vérité se fit jour dans son esprit. Le cylindre était artificiel — creux — avec un sommet qui se dévissait! Quelque chose dans le cylindre dévissait le sommet!

— Ciel! s'écria Ogilvy, il y a un homme, des hommes là-dedans! à demi rôtis, qui cherchent à s'échapper!

D'un seul coup, après un soudain bond de son esprit, il relia la chose à l'explosion qu'il avait observée à la surface de Mars.

La pensée de ces créatures enfermées lui fut si épouvantable qu'il oublia la chaleur et s'avança vers le cylindre pour aider au dévissage. Mais heureusement la terne radiation l'arrêta avant qu'il ne se fût brûlé les mains sur le métal encore incandescent. Il demeura irrésolu pendant un instant, puis il se tourna, escalada le talus et se mit à courir follement vers Woking. Il devait être à peu près six heures du matin. Il rencontra un charretier et essaya de lui faire comprendre ce qui était arrivé; mais le récit qu'il fit et son aspect étaient si bizarres — il avait laissé tomber son chapeau dans le trou — que l'homme tout bonnement continua sa route. Il ne fut pas plus heureux avec le garçon qui ouvrait l'auberge du Pont de Horsell. Celui-ci pensa que c'était quelque fou échappé et tenta sans succès de l'enfermer dans la salle des buveurs. Cela le calma quelque peu et quand il vit Henderson, le journaliste de Londres, dans son jardin, il l'appela par-dessus la clôture et put enfin se faire comprendre.

— Henderson! cria-t-il, avez-vous vu le météore cette nuit?

— Eh bien? demanda Henderson.

— Il est là-bas, sur la lande, maintenant.

— Diable! fit Henderson, un météore qui est tombé. Bonne affaire.

— Mais c'est bien plus qu'un météore. C'est un cylindre — un cylindre artificiel, mon cher! Et il y a quelque chose à l'intérieur.

Henderson se redressa, la bêche à la main.

— Comment? fit-il. — Il est sourd d'une oreille.

Ogilvy lui raconta tout ce qu'il avait vu. Henderson resta une minute ou deux avant de bien comprendre. Puis il planta sa bêche, saisit vivement sa jaquette et sortit sur la route. Les deux hommes retournèrent immédiatement ensemble sur la lande, et trouvèrent le cylindre toujours dans la même position. Mais maintenant les bruits intérieurs avaient cessé, et un mince cercle de métal brillant était visible entre le sommet et le corps du cylindre. L'air, soit en pénétrant soit en s'échappant par le rebord, faisait un imperceptible sifflement.

Ils écoutèrent, frappèrent avec un bâton contre la paroi écaillée et ne recevant aucune réponse, ils en conclurent tous deux que l'homme ou les hommes de l'intérieur devaient être sans connaissance ou morts.

Naturellement il leur était absolument impossible de faire quoi que ce soit. Ils crièrent des consolations et des promesses et retournèrent à la ville quérir de l'aide. On peut se les imaginer, couverts de sable, surexcités et désordonnés, montant en courant la petite rue sous le soleil brillant, à l'heure où les marchands ouvraient leurs boutiques et les habitants les fenêtres de leurs chambres. Henderson se dirigea immédiatement vers la station afin de télégraphier la nouvelle à Londres. Les articles des journaux avaient préparé les esprits à admettre cette idée.

Vers huit heures, un certain nombre de gamins et d'oisifs s'étaient mis en route déjà vers la lande pour voir « les hommes morts tombés de Mars ». C'était la forme que l'histoire avait prise. J'en entendis parler d'abord par le gamin qui m'apportait mes journaux, vers neuf heures moins le quart. Je fus naturellement fort étonné et, sans perdre une minute, je me dirigeai, par le pont d'Ottershaw, vers les carrières de sable.

III

SUR LA LANDE

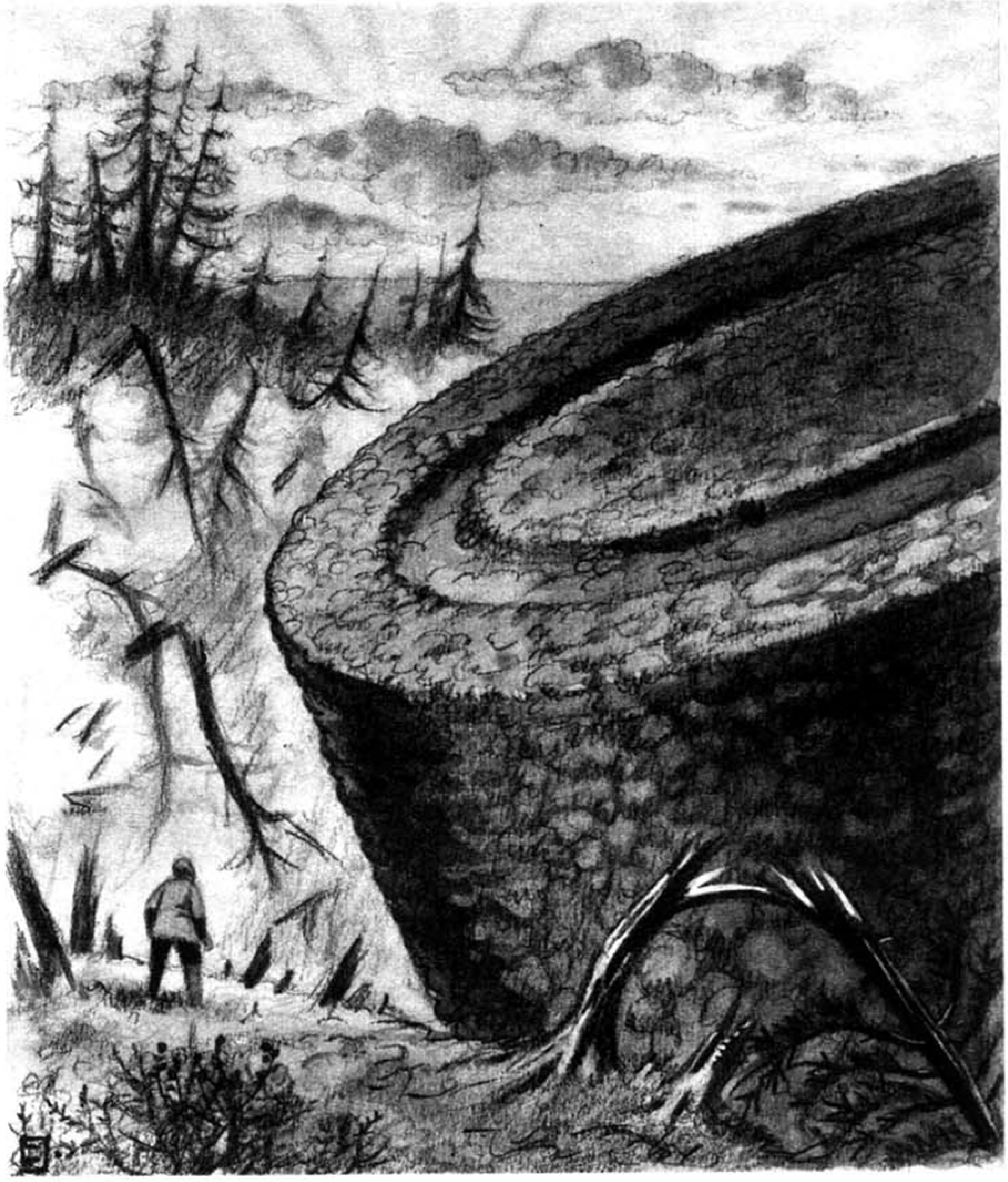
Je trouvai une vingtaine de personnes environ rassemblées autour du trou immense dans lequel s'était enfoncé le cylindre. J'ai déjà décrit l'aspect de cette masse colossale enfouie dans le sol. Le gazon et le sable alentour semblaient avoir été bouleversés par une soudaine explosion. Nul doute que sa chute n'ait produit une grande flamme subite. Henderson et Ogilvy n'étaient pas là. Je crois qu'ils s'étaient rendu compte qu'il n'y avait rien à faire pour le présent et qu'ils étaient partis déjeuner.

Quatre ou cinq gamins assis au bord du trou, les jambes pendantes, s'amusaient — jusqu'à ce que je les eusse arrêtés — à jeter des pierres contre la masse géante. Après que je leur eus fait des remontrances, ils se mirent à jouer à *chat* au milieu du groupe de curieux.

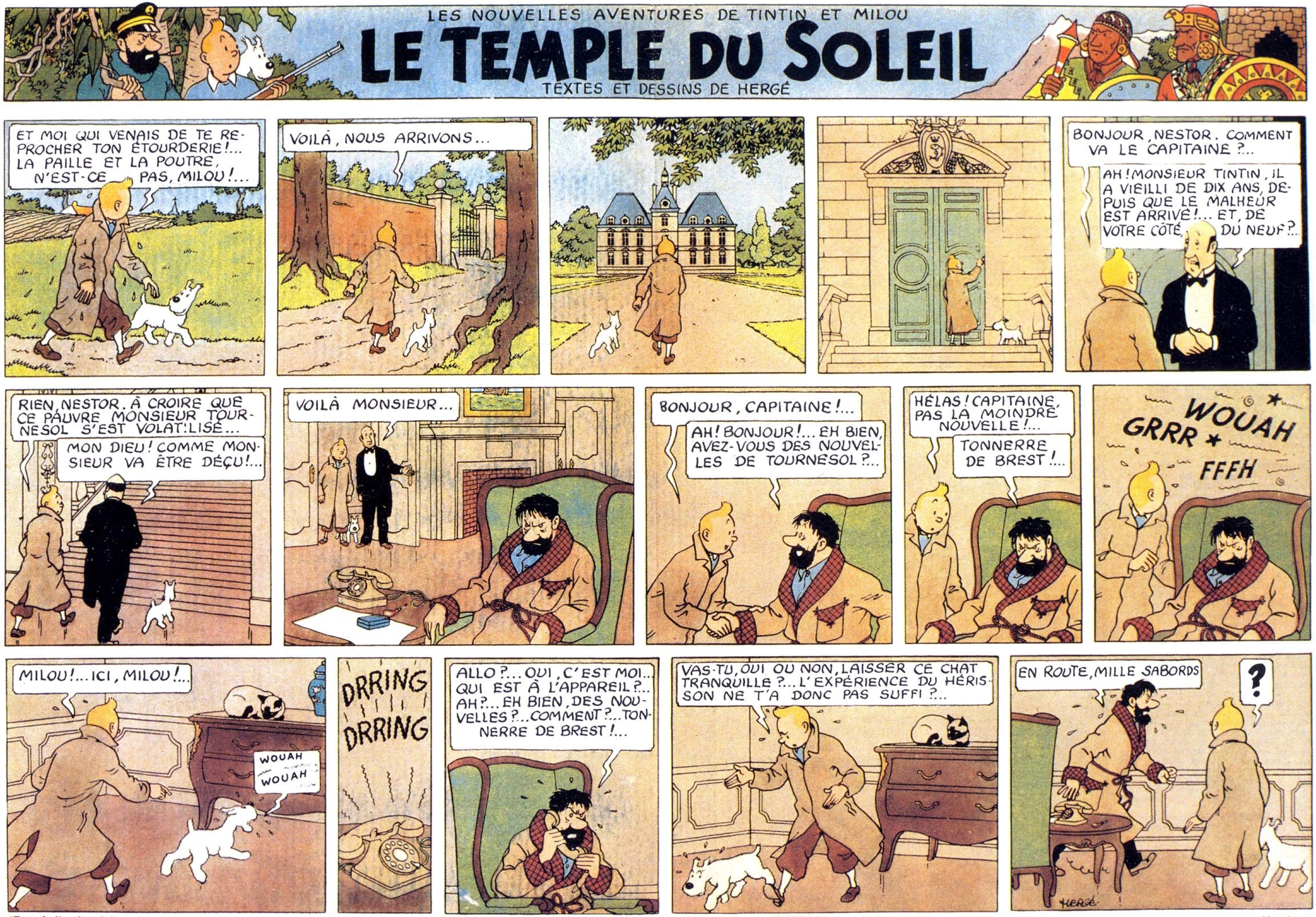
Parmi ceux-ci était un couple de cyclistes, un ouvrier jardinier, que j'employais parfois, une filette portant un bébé dans ses bras, Gregg le boucher et son garçon, plus deux ou trois commissionnaires occasionnels qui traînaient habituellement aux alentours de la station du chemin de fer. On parlait très peu. Les gens du commun peuple n'avaient alors, en Angleterre, que des idées fort vagues sur les phénomènes astronomiques. La plupart d'entre eux contemplaient tranquillement l'énorme sommet plat du cylindre qui était encore tel qu'Ogilvy et Henderson l'avaient laissé. Le populaire, qui s'attendait à un tas de corps carbonisés, était, je crois, fort désappointé de trouver cette masse inanimée. Quelques-uns s'en allèrent et d'autres arrivèrent pendant que j'étais là. Je descendis dans le trou et je crus sentir un faible mouvement sous mes pieds. Le sommet avait certainement cessé de tourner.

(A suivre.)

Illustrations de E.-P. Jacobs.



Ogilvy s'approcha de cette masse.


LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU
LE TEMPLE DU SOLEIL
TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ
ET MOI QUI VENAIS DE TE REPROCHER TON ÉTOURDERIE!... LA PAILLE ET LA POUTRE, N'EST-CE PAS, MILOU!...
VOILÀ, NOUS ARRIVONS...
BONJOUR, NESTOR. COMMENT VA LE CAPITAINE ?...
AH! MONSIEUR TINTIN, IL A VIEILLI DE DIX ANS, DEPUIS QUE LE MALHEUR EST ARRIVÉ!... ET, DE VOTRE CÔTÉ, DU NEUF?...
RIEN, NESTOR. À CROIRE QUE CE PAUVRE MONSIEUR TOURNESOL S'EST VOLATILISÉ...
MON DIEU! COMME MONSIEUR VA ÊTRE DÉÇU!...
VOILÀ MONSIEUR...
BONJOUR, CAPITAINE!...
AH! BONJOUR!... EH BIEN, AVEZ-VOUS DES NOUVELLES DE TOURNESOL?...
HÉLAS! CAPITAINE, PAS LA MOINDRE NOUVELLE!...
TONNERRE DE BREST!...
WOUAH
GRRR
FFFH
MILOU!... ICI, MILOU!...
WOUAH
WOUAH
DRRING
DRRING
ALLO?... OUI, C'EST MOI... QUI EST À L'APPAREIL?... AH?... EH BIEN, DES NOUVELLES?... COMMENT?... TONNERRE DE BREST!...
VAS-TU, OUI OU NON, LAISSER CE CHAT TRANQUILLE?... L'EXPÉRIENCE DU HÉRISSON NE T'A DONC PAS SUFFI?...
EN ROUTE, MILLE SABORDS
?
HERGÉ

(A suivre.)

L'ART DE PLANTER UN CLOU

par J. K. Jérome

J.-K. Jerome est le plus pur des humoristes anglais. Admirez la malicieuse finesse de son observation.

★

Quand mon oncle Podger entreprenait de faire un petit arrangement, c'était du haut en bas de la maison une révolution comme personne n'en a jamais vu de sa vie. Un tableau venait d'arriver de chez l'encadreur, et se trouvait dans la salle à manger, en attendant d'être posé. Tante Podger demandait ce qu'il fallait en faire, et oncle Podger répondait :

— Oh! remettez-vous en à moi. Que personne ne s'en occupe. Je me charge de tout.



Et puis, il retirait sa redingote et se mettait à la besogne. Il envoyait la bonne chercher six pence de clous, et puis faisait courir après elle un des garçons pour lui dire de quelle taille les clous; et de proche en proche, il mettait tout le monde sur pied et la maison en branle-bas.

— Allons, Will, cherchez-moi un marteau, criait-il; et vous, Tom, apportez-moi la règle; et j'aurai besoin de l'escabeau, pour monter dessus; et après tout, non, mieux vaut me donner une chaise de cuisine; Jim! vous allez courir chez M. Goggles, et lui direz que : Papa le salue bien,



il espère que sa jambe va mieux et il le prie de vouloir bien lui prêter son niveau d'eau... Maria! ne vous en allez pas, car j'aurai besoin de quelqu'un pour me tenir la lumière, et quand la bonne sera rentrée, elle retournera aussitôt chercher un bout de cordelière à tableau; Tom! — où est Tom? — Tom, venez ici; j'ai besoin de vous : vous me tendrez le tableau.

Et alors il soulevait le tableau, et le laissait choir et le tableau s'échappait du cadre, et en essayant de sauver la glace, il se coupait; et alors il bondissait à travers la pièce, cherchant son mouchoir. Il ne trouvait pas son mouchoir, pour la bonne raison que son mouchoir était dans la poche de la redingote qu'il venait d'ôter, et qu'il ne savait plus où il avait posé la redingote, et toute la maison devait abandonner la recherche de ses outils pour se mettre à celle de la redingote; et cependant il se trémoussait et les harcelait à la ronde :

— N'y a-t-il donc personne dans toute la maison qui sache où est ma redingote? De ma vie, je n'ai vu de pareils empotés! — non, ma parole! Vous voilà six! — et vous êtes incapables de trouver une redingote que j'ai ôtée, il n'y a pas cinq minutes! Ma foi de tous les...

Alors il se levait, et découvrait qu'il était assis dessus, et il s'écriait :

— Oh! ne vous donnez plus la peine! Je viens de la trouver tout seul. Autant vaudrait demander au chat de trouver quelque chose que de s'attendre à ce que vous autres le trouviez.

Et quand on avait passé une demiheure à lui panser le doigt, et qu'on avait acheté une nouvelle glace, et que les outils, et l'échelle, et la chaise, et la chandelle étaient prêts, c'était une nouvelle alerte, toute la maisonnée, y compris la femme de ménage, se rangeait en demi-cercle, prête à l'aider. Il fallait se mettre à deux pour tenir la chaise, et un troisième l'aidait à monter dessus, et l'y maintenait, et un quatrième lui avançait un clou, et un cinquième lui tendait le marteau, et il prenait le clou et le laissait tomber.

— Bon! disait-il, d'un air furieux, voilà le clou perdu.

Et il nous fallait tous nous mettre à genoux pour le chercher à tâtons, cependant qu'il restait sur sa chaise en grommelant et nous demandant si on allait le tenir là toute la soirée.

Le clou se retrouvait enfin, mais cette fois, c'était le marteau qu'on avait perdu.

— Où est le marteau? Qu'ai-je fait du marteau? Bon Dieu! Vous voilà sept à bayer aux corneilles autour de moi, et vous ne savez pas ce que j'ai fait du marteau!

On lui retrouvait son marteau, mais alors il n'arrivait plus à retrouver la marque qu'il avait faite sur le mur pour savoir où enfoncer le clou, et nous montions l'un après l'autre sur la chaise, à côté de lui, pour tâcher de la découvrir; et nous l'apercevions chacun à une place différente, et il nous traitait tous d'imbéciles, l'un après l'autre, et nous faisait descendre. Et il prenait la règle, et remesurait et constatait qu'il fallait la moitié de trente pouces et trois huitièmes à partir du coin et il tentait de faire le calcul mentalement, et il perdait la tête.

Et nous essayions tous de faire le calcul mentalement, et arrivions tous à des résultats différents, et chacun se moquait des autres. Et dans le tohu-bohu général, on oubliait le nombre primitif, et l'oncle Podger était obligé de mesurer à nouveau.

Il se servait d'un bout de ficelle, cette fois, et au moment psychologique ou le vieux godichon se penchait en dehors de la chaise sous un angle de 45° en s'efforçant d'atteindre un point situé trois pouces au delà de sa portée maxima, la ficelle glissait, et il s'étalait sur le piano, d'où résultait un bien joli effet musical, grâce à la soudaineté avec laquelle son crâne et son corps frappaient toutes les touches à la fois.



Et tante Maria disait qu'un tel langage en présence des enfants était inadmissible.

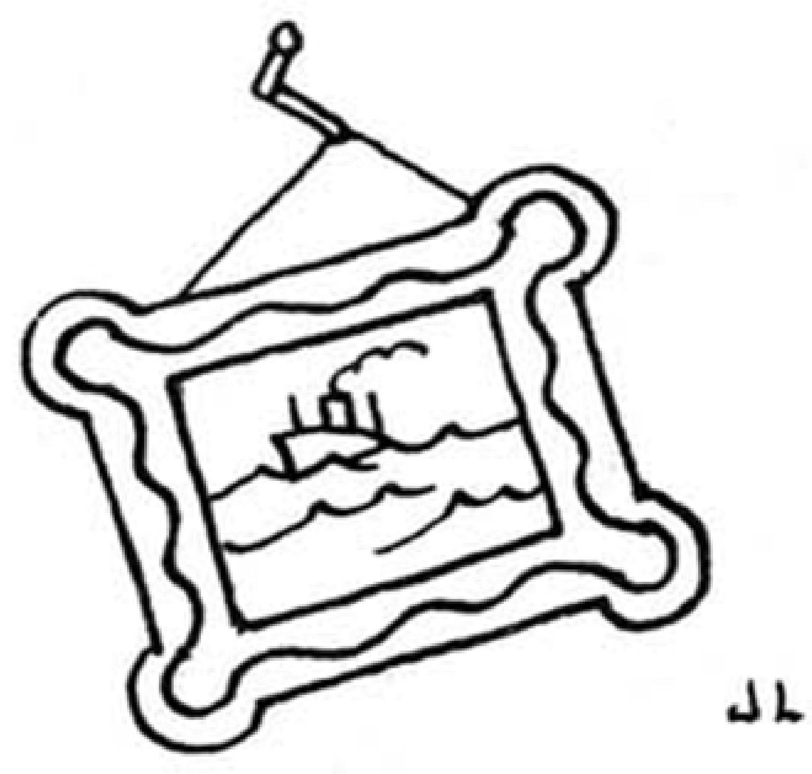
Enfin, l'oncle Podger avait de nouveau déterminé l'endroit et posait la pointe du clou dessus à l'aide de la main gauche et saisissait le marteau de la main droite. Et, du premier coup, il s'écrasait le pouce, et laissait tomber le marteau, avec un hurlement, sur les orteils de quelqu'un.



Tante Maria faisait remarquer avec douceur, que, la prochaine fois que l'oncle Podger aurait à planter un clou dans le mur, elle espérait qu'il le lui ferait savoir en temps, et elle prendrait ses dispositions pour aller passer une huitaine chez sa mère en attendant qu'il eût fini.

— Oh! vous, les femmes, vous en faites toujours des chichis pour rien! répliquait l'oncle Podger en se relevant. Si moi, j'aime m'occuper un peu de la sorte...

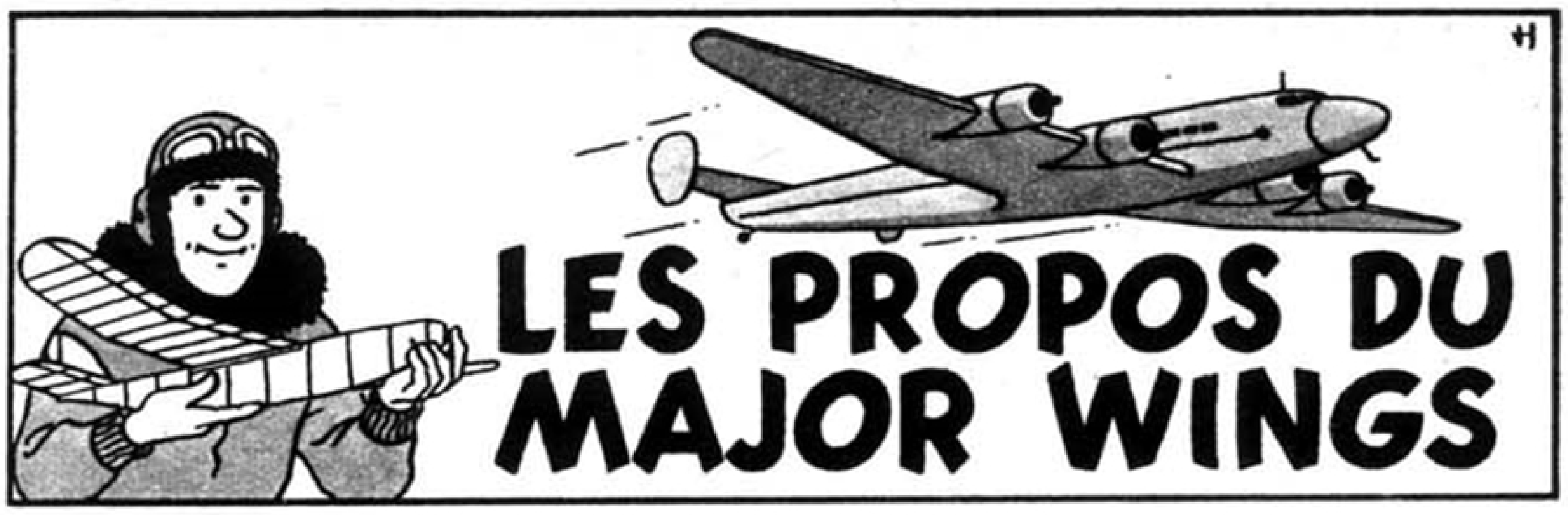
Et alors il s'y reprenait à nouveau, et, au deuxième coup, le clou entier passait



outre le plâtre avec la moitié du marteau, et l'oncle Podger se trouvait projeté contre le mur avec une force quasi suffisante à lui aplatir le nez.

Alors, il nous fallait retrouver la règle et la ficelle, et on faisait un nouveau trou; et vers minuit, le tableau était posé — tout de guingois et instable, tandis que tout alentour, sur plusieurs yards carrés, le mur semblait avoir été passé au râteau, et que chacun était mortellement éreinté et malheureux — à l'exception de l'oncle Podger.

— Eh bien, voilà! prononçait-il, en descendant pesamment de la chaise, en plein sur les doigts de pieds de la femme de ménage, et contemplant avec fierté non dissimulée le dégât qu'il avait commis. Il y a, ma foi, des gens qui feraient venir un ouvrier pour un petit ouvrage comme ça!



— Hello, Tintin, how do you do ? Pardon, comment va ?

— Très bien, Major. Etes-vous prêt pour parler de l'avion à nos petits amis ?

— Yes, Tintin. Mais, tu sais, il y a beaucoup de choses à dire, beaucoup de sujets à développer. Je mets volontiers ma science à ta disposition et à celle de tes amis, mais je me demande par quoi je vais commencer; je devrais savoir exactement ce qui les intéresse.

— Parfait, Major. Justement, je voulais vous apprendre que j'ai convenu avec le Capitaine Haddock de lui poser moi-même, chaque semaine, un certain nombre de questions, auxquelles il répondra. Comme dans une interview, tout simplement. Etes-vous d'accord pour que je fasse la même chose avec vous ?

— O. K., Tintin.

— Beaucoup de ces questions, d'ailleurs, seront celles que nos amis eux-mêmes me poseront par correspondance.

— Mais je voudrais vous demander d'abord si, en dehors de l'aviation que vous pratiquez, la grande, vous croyez qu'il serait intéressant de parler aussi des modèles réduits d'avions.

— Oh ! certainly. Si je n'étais que pilote, Tintin, je ne m'intéresserais qu'aux appareils que je puis piloter et aux bolides les plus modernes. Mais tu oublies donc que je suis ingénieur ? Et que la pratique du modélisme est, pour le chercheur, un vaste champ d'expériences !

— En effet, Major. Mais est-ce le même modélisme que celui que pratiquent les jeunes gens ?

— Oui et non, Tintin, les « modèles réduits d'avions » se divisent en plusieurs catégories :

A. — Les jouets : avions à monter et démonter, avions rouleurs ou hydravions flottants, qui n'intéressent guère que les tout jeunes, et dont je ne dirai rien de plus.

B. — Les jouets scientifiques : cerfs-volants, planeurs, avions à moteurs élastiques fabriqués en série et vendus au public. Il y en a qui sont très bien faits, mais ils sont plutôt rares, à cause du grand soin qu'il faut apporter à leur construction et qui en fait des jouets coûteux. Ils sont déjà intéressants, parce qu'ils initient les enfants au comportement des machines volantes.

C. — Les maquettes fixes : reproductions exactes, en bois ou autres matériaux, généralement en petites dimensions, de tous les avions qui existent. Ce sont des pièces que fabriquent généralement eux-mêmes un très grand nombre de collectionneurs de tous les âges, et qui ont pour mérite principal d'obliger les amateurs à étudier et connaître les principales caractéristiques et les progrès de la construction aéronautique.

Il y a aussi les maquettes fixes publicitaires, plus grandes et généralement très belles, qu'utilisent les compagnies de navigation aérienne.

Il y a, enfin, toutes les maquettes fixes, en bois soigneusement verni et rigoureusement exactes, qui se fabriquent dans les ateliers même des constructeurs de grands avions; elles reproduisent, dans les moindres détails extérieurs, les appareils que l'on va construire et servent aux ingénieurs dans les laboratoires aérodynamiques; nous aurons, d'ailleurs, l'occasion d'en reparler plus tard.

D. — Enfin, les modèles volants, construits par les amateurs. Ils ont pour but principal l'initiation du public à la science de l'aéronautique, rendue plus attrayante par la formation de clubs et l'organisation de concours.

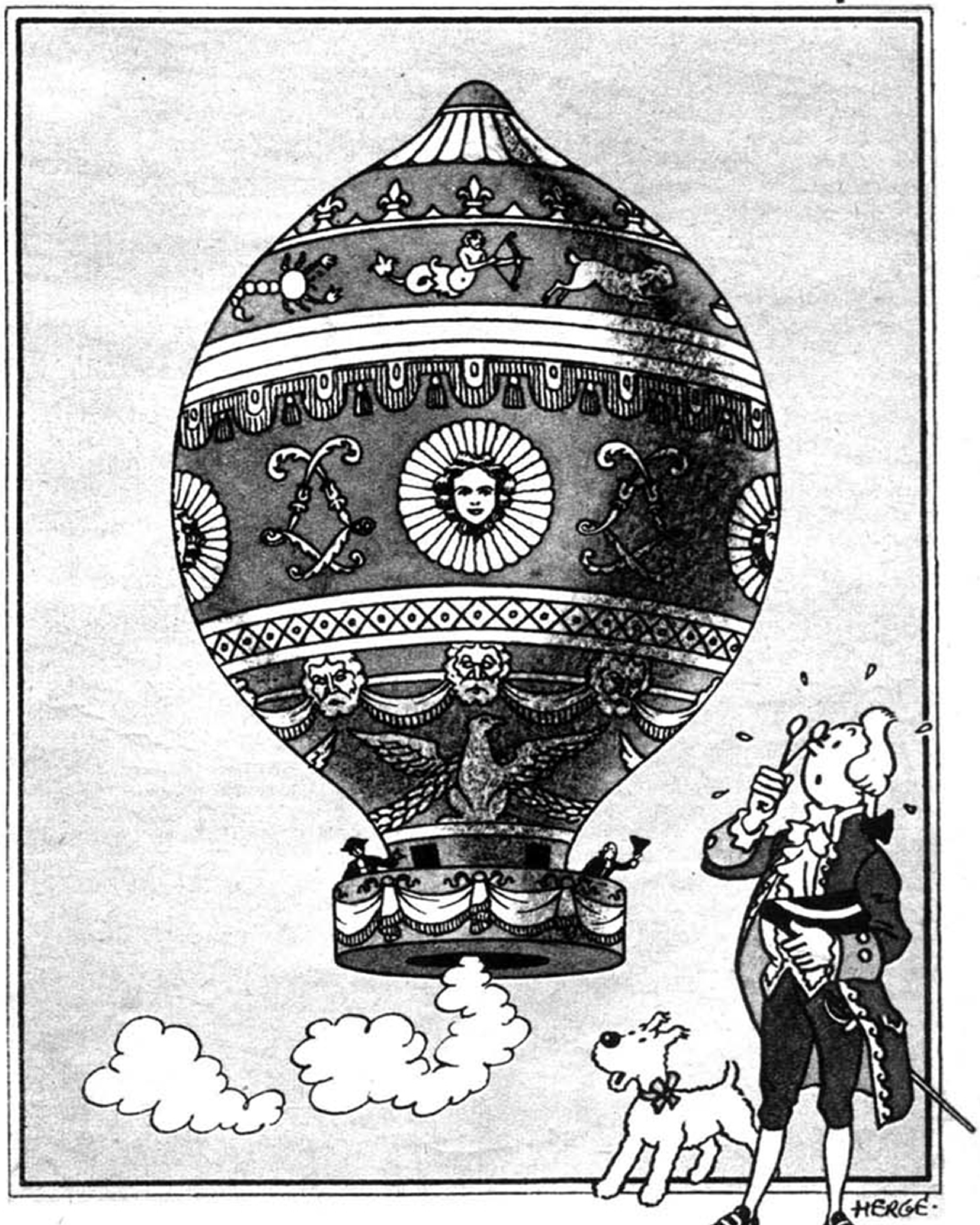
Le plus simple, en apparence, de ces modèles, est le planeur, sans aucun moteur, qu'on lance au moyen d'un câble.

Puis vient le modèle à hélice, à moteur composé de brins de caoutchouc, beaucoup plus complexe à cause de l'obligation où il se trouve de quitter le sol par sa seule force.

Mais il y a aussi les modèles à propulsion mécanique. Depuis bien des années, des industriels ont cherché à créer de vrais petits moteurs puissants pour les petits avions et, au début, ils ont eu recours à l'air comprimé, qui donnait de bons résultats, mais est aujourd'hui complètement abandonné. Depuis quelques années, au contraire, on a créé de splendides petits moteurs à explosion, qui coûtent assez cher, mais qui offrent beaucoup de possibilités aux amateurs et chercheurs... tels que moi, par exemple. Mais nous en reparlerons en détail une autre fois.



Petite Histoire de l'Aéronautique



La Montgolfière. — Pilâtre de Rozier et le Marquis d'Arlandes furent les premiers hommes qui s'élevèrent dans les airs. Le 21 novembre 1783, partis du Jardin de la Muette, ils atterrirent à la Butte aux Cailles.

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY



TINTIN VOUS RACONTE :

L'HISTOIRE DES FRÈRES DE LA CÔTE



La carrière de Montbars, dit l'Exterminateur, est faite, comme celle d'ailleurs de la plupart des grands flibustiers, d'une suite d'aventures qui surpasse les romans les mieux imaginés.

Né dans le Languedoc vers 1645, il conçut pour les Espagnols une haine violente au récit des cruautés commises par eux dans le nouveau monde.

En 1667, il gagna les Antilles à bord d'un vaisseau commandé par son oncle et se signala bientôt par des exploits extraordinaires.

La mort de cet oncle, dont le navire avait été englouti dans un combat contre deux Espagnols, redoubla sa fureur.

A la tête de deux excellents navires montés par des hommes d'un courage à toute épreuve, il terrifia tellement ses ennemis par des traits d'une bravoure incroyable que bientôt aucun bâtiment espagnol n'osa plus se montrer dans la baie de Honduras et sur les côtes du Yucatan.

Montbars se mit alors à ravager ou à rançonner les plus importantes colonies espagnoles : San Pedro, Puerto-Cabello, Macaraïbo, et on le vit mettre en déroute des corps d'armée.

Il était vif, alerte et plein de feu, comme sont tous les Gascons, il avait la taille haute, droite et ferme, l'air grand, noble et martial, le teint basané. Ses sourcils noirs et épais se joignaient en arcade au-dessus de ses yeux et les couvraient presque entièrement, en sorte qu'ils paraissaient cachés comme sous une voûte obscure. Un homme fait ainsi ne pouvait être que terrible.



Ses sourcils noirs et épais se joignaient en arcade au-dessus de ses yeux.

Le butin n'avait pour lui qu'une importance secondaire, car il combattait avant tout par amour de la gloire et pour punir les Espagnols de leur cruauté. Jamais, il ne frappa un homme désarmé.

Nul ne sait comment mourut Montbars.

Quant à Nau l'Olonois, sa vie fût encore plus extraordinaire. Ce célèbre flibustier, né aux Sables d'Olonne en 1630, mérita par ses exploits le surnom de « Fléau des Espagnols ».

Il partit pour les Antilles en 1650, où il fut pendant trois ans domestique, puis il passa à Saint-Domingue où il vécut avec les boucaniers.

Les Espagnols ayant massacré la plupart de ses compagnons, il gagna l'île de la Tortue et se joignit aux flibustiers.

Il se signala bientôt, comme commandant d'un petit navire, par son audace inouïe.

Pendant un débarquement près de Campèche, il se vit attaquer par une troupe nombreuse d'Espagnols, et tous ses compagnons furent pris ou tués.

Blessé et sur le point d'être capturé, il se barbouilla de sang et se jeta parmi les morts.

La nuit venue, il s'empara des vêtements d'un cadavre espagnol, entra dans Campèche où l'on allumait des feux de joie pour célébrer sa mort, et s'enfuit sur un canot avec quelques esclaves qu'il venait de délivrer !

A la grande stupeur des Espagnols, il reparut peu après devant la Havane avec deux barques de 21 hommes et s'empara d'une corvette de 10 canons, et de 90 hommes d'équipage à qui il trancha la tête de sa propre main, sauf au dernier qu'il chargea d'aller annoncer au gouverneur de Cuba que désormais il ne ferait plus grâce à un seul Espagnol.

En 1666, unissant ses forces à celles de Michel le Basque, il prit et pilla Macaraïbo et San-Antonio de Gibraltar, Puerto-Cavallo et San Pedro.

Il voulut alors marcher sur le Guatemala, mais il se vit abandonné par la plus grande partie de ses compagnons opposés à une entreprise qu'ils estimaient trop dangereuse, fit naufrage près de l'île de Las-Perlas, gagna le Yucatan sur un radeau, puis la rivière Saint-Jean et enfin les îles Barou.

Là, il fut tué par les Indiens et dévoré...

* * *

Je terminerai par Henri-John Morgan, le prototype même du flibustier, avec sa bravoure, sa cupidité et sa cruauté.

Né d'un riche fermier gallois en 1637, il s'embarqua tout jeune comme matelot, poussé par le goût des aventures, et gagna les Antilles.

Intrépide et tenace, il fut pris en amitié par le vieux Manswelt qui, à sa mort, lui laissa ses biens.

Il prit alors le commandement d'une flotte de douze bâtiments montés par 700 hommes.

Il prit et pilla successivement Puerto-del-Principe et Puerto-Bello et y commit les plus horribles excès, soumettant les habitants à la torture pour leur faire révéler les endroits où ils cachaient leur argent. Au bout de quinze jours, une épidémie causée par les cadavres en décomposition se déclara. Néanmoins, le gouverneur de Panama, Guzman, s'étant avancé avec 1500 soldats pour libérer la ville, Morgan menaça de la livrer aux flammes s'il ne lui remettait immédiatement cent mille écus, et Guzman céda !



Il s'empara d'une corvette de 10 canons.

Après avoir rançonné Gibraltar, détruit le fort de Macaraïbo, incendié une partie de la flotte espagnole, Morgan retourna à la Jamaïque, où il avait transporté ses trésors, dans l'intention de passer le reste de sa vie dans le repos.

Mais sur les instances de ses compagnons, il organisa l'année suivante une vaste expédition contre Panama.

Ayant pris la tête d'une flotte de trente-sept navires montée par 2.200 hommes, il se rendit maître de l'île Santa-Catalina, à l'est de la côte du Nicaragua et d'un fort situé à l'embouchure du fleuve de Chagres, et marcha sur Panama avec 1.300 hommes.

Lorsque, après une marche épouvantable, il arriva devant la ville, il se trouva en présence d'une armée de 8.000 hommes soutenue par une puissante artillerie !

Après une nuit de repos, il se rua sur l'ennemi, le tailla en pièces et s'empara de Panama qu'il brûla, et soumit à la torture les principaux habitants pour les forcer à livrer leurs richesses.

Le butin fût énorme : on l'évalue à plus de vingt millions, non compris l'or et les pierreries.

Quand vint l'heure du partage, Morgan se montra si avide qu'il provoqua les murmures de ses compagnons.

Craignant un soulèvement, il mit à la voile avec trois capitaines qui avaient procédé comme lui et alla se fixer à la Jamaïque, s'y maria, devint commissaire de l'Amirauté, fut créé chevalier par Charles II et termina paisiblement sa vie dans cette île !...

LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)



(A suivre.)

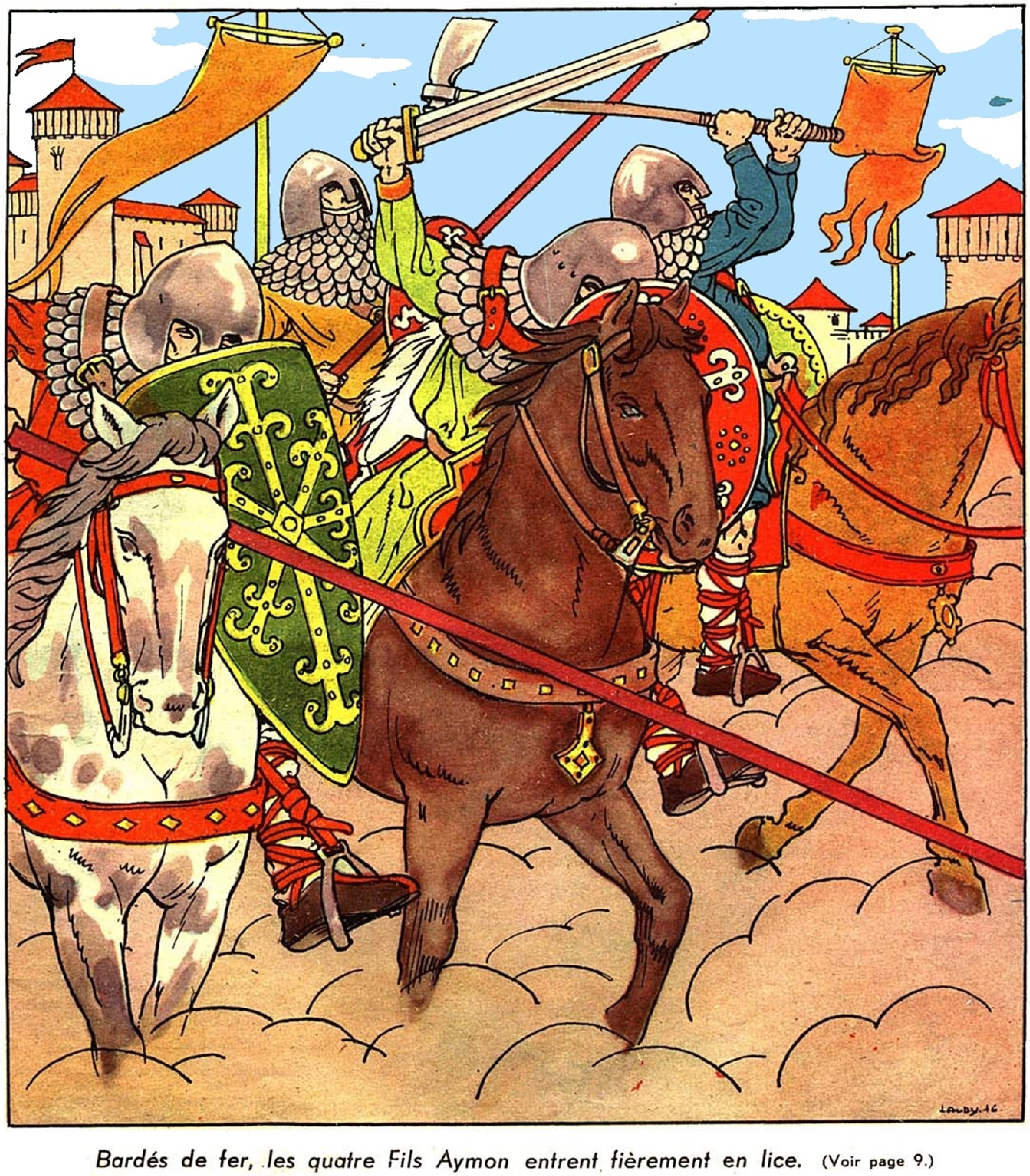
N° 3 - 10 OCTOBRE 1946



TINTIN

CHAQUE JEUDI

3,50 FRS



Bardés de fer, les quatre Fils Aymon entrent fièrement en lice. (Voir page 9.)

TINTIN VOUS PARLE...

Bonjour les amis !

J'ai à vous raconter une petite anecdote.

Je me trouvais, l'autre jour, dans une voiture de tramway où régnait une certaine animation, pour la raison que deux ou trois classes de garçons y avaient pris place.

Inutile de vous décrire les cris qui s'élevaient. Les garçons sont des garçons — et puis, à ce sujet, je pense que les filles leur rendent des points.

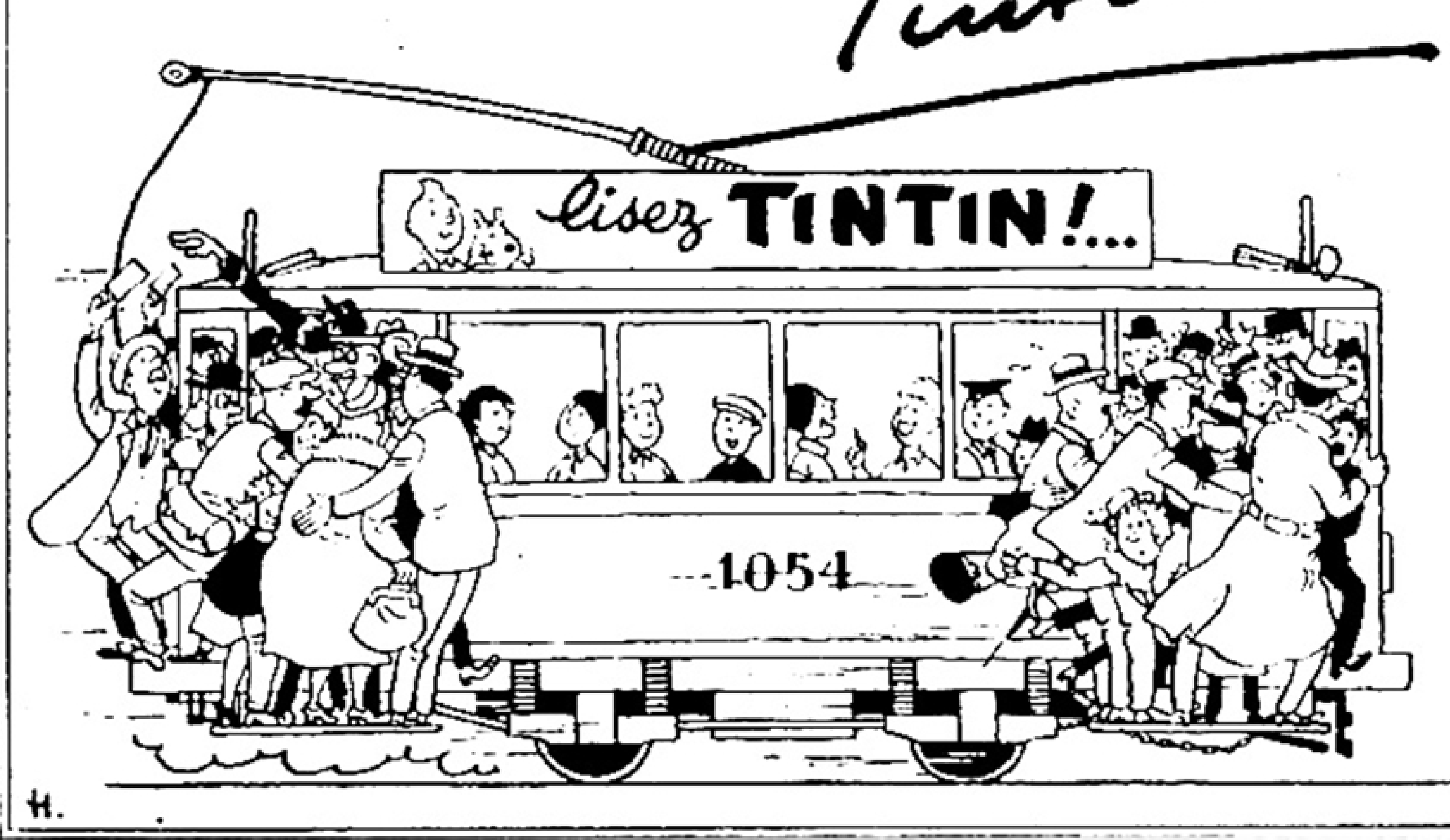
Donc, jusqu'ici mon histoire n'offre rien de bien remarquable. Mais attendez...

A un certain moment, deux vieilles dames montèrent, se frayèrent difficilement un passage jusqu'à l'entrée et jetèrent un coup d'œil dans l'intérieur, un coup d'œil presque implorant qui, j'ai le regret de le dire, ne suscita aucune réaction auprès des jeunes voyageurs, lesquels, à en juger par leur attitude, devaient être vissés à leurs sièges.

Moi, je trouve qu'il s'est passé là quelque chose de pas très joli, de pas très sympathique. Et vous ?

Bonne poignée de mains.

Tintin





MON COURRIER

Tout mon courrier doit porter l'adresse :
TINTIN
55, Rue du Lombard, 55
BRUXELLES

Spécifier s'il y a lieu : Capitaine Haddock ou Major Wings. Mais bien mentionner en premier lieu : « TINTIN ».

★

MARIE SEGHEL. — Tu auras satisfaction dans les prochains numéros.

FREDDY VAN HECK. — Dans quelques temps paraîtra le règlement du Club Tintin. Un peu de patience ! Merci pour les félicitations.

CHARLES V. — Pour le moment nos services rédactionnels sont au complet. Plus tard, lorsque « Tintin » aura grandi.

MARCEL CLAES. — Pas mal, pas mal, tes dessins ! Un peu « jeunes » seulement, et pas encore utilisables. Mais tu arriveras ! Bon courage !

DOUGLAS. — Des jeux ? sans doute, mais plus tard. Des concours viendront par la suite.

KNOCK-OUT. — Quel drôle de nom ! Ça ne t'empêche pas, en tous cas, d'avoir de la verve. Merci !

JEAN et MARIETTE. — Je retiens votre excellente suggestion. Merci pour les félicitations.

MARCEL O. — Cette rubrique s'adresse à des garçons déjà au courant de pas mal de choses ardues, j'en conviens. Mais il est des sujets qui requièrent des connaissances techniques. Amitiés.

JOHNNIE. — Cela sort de notre cadre.

TEXAS JACK. — Non, les scouts ne seront pas oubliés.

CHRISTIANE. — Enchanté d'apprendre que notre journal plaise aux fillettes. Cela prouve qu'il ne faut pas nécessairement bêtifier quand on s'adresse à elles.

JOJO. — Dans quelque temps, nous ouvrirons des rubriques nouvelles, et tout à fait originales. Merci pour tes suggestions.

PIERRE ETJAER. — Une rubrique médicale ? pas dans le ton de « Tintin ? ». Charmants, tes dessins. Mais sois plus soigneux. Tu escamotes les détails. Amitiés.

MOI Y EN A PAS TOUBIB



Radio-Nayrobi a annoncé la prochaine radiodiffusion du « Médecin malgré lui » de Molière, traduit en kiswahili par un avocat de Dares-Salam, sous le titre « Tabidu Asyspenda Utabidu ».

A vos souhaits !

— ★ —

UNE HISTOIRE DE PERLES



Un certain Philip Wright, revenant d'une grave maladie, s'ennuyait désespérément dans son lit d'hôpital.

Pour tuer le temps, il imagina d'enfiler des perles, occupation qui l'amusait beaucoup. Mais voilà, au bout de quelques jours, les perles vinrent à lui manquer.

Il eut alors l'idée d'écrire à un journal londonien, priant ses lecteurs de lui expédier celles dont ils n'auraient plus l'emploi.

Le résultat fut surprenant : il en reçu plus d'un million, soit le contenu de 45 sacs postaux !

Philip Wright a annoncé, que sitôt sa convalescence terminée, il ouvrirait un magasin de perles.

— ★ —

LE ROI S'AMUSE.



S. M. Abdulah Ibn El Hussein, roi de Transjordanie, est un drôle de corps.

Lorsqu'il reçoit des visiteurs, il les fait introduire dans une salle tapissée de glaces déformantes. Non, comme on pourrait le croire, dans le but de s'amuser de leur grotesques transformations mais, assure-t-il, pour apprendre à discerner leur pensées intimes qui lui apparaissent par ce curieux procédé.

Cette enquête psychologique terminée, il les convie à une originale promenade a bicyclette dans les salles du palais.

Sa devise doit être : Pour bien se porter il faut « sporter ».

ABONNEMENTS

Pour recevoir régulièrement votre « TINTIN », abonnez-vous en versant au C.C.P. 1909.16 des « Editions du Lombard, 55, rue du Lombard à Bruxelles, la somme de :
40 Francs pour trois mois ou
75 Francs pour six mois ou
145 Francs pour douze mois et vous recevrez gratuitement les premiers numéros parus.

L'extraordinaire odyssée de Corentin Feldoë

(Texte et desssins de PAUL CUVELIER)



(A suivre.



(Suite.)

RESUME : *Un obus tiré de la planète Mars est tombé dans une lande près d'OTTERSHAW en Angleterre. L'astronome OGILVY l'ayant découvert enfoncé dans le sable, a remarqué qu'il se dévissait par le haut. Il est allé querir le journaliste HENDERSON, puis tous deux ont télégraphié la nouvelle à Londres.*

Ce fut seulement lorsque j'en approchai de près que l'étrangeté de cet objet me devint évidente. A première vue, ce n'était réellement pas plus émouvant qu'une voiture renversée ou un arbre abattu par le vent en travers de la route. Pas même autant, à vrai dire. Cela ressemblait à un gazomètre rouillé, à demi-enfoncé dans le sol, plus qu'à autre chose au monde. Il fallait une certaine éducation scientifique pour se rendre compte que les écailles grises qui le recouvraient n'étaient pas une oxydation ordinaire, que le métal d'un blanc jaunâtre qui brillait dans la fissure entre le couvercle et le cylindre n'était pas d'une teinte familière. *Extraterrestre* n'avait aucune signification pour la plupart des spectateurs.

Il fut à ce moment absolument clair dans mon esprit que la Chose était venue de la planète Mars; mais je jugeais improbable qu'elle contînt une créature vivante quelconque. Je pensais que le dévissement était automatique. Malgré Ogilvy, je croyais à des habitants dans Mars. Mon esprit vagabonda à sa fantaisie autour des possibilités d'un manuscrit enfermé à l'intérieur et des difficultés que soulèverait sa traduction, ou bien de monnaies, de modèles ou de représentations diverses qu'il contiendrait et ainsi de suite. Cependant l'objet était un peu trop gros pour que cette idée pût me rassurer. J'étais impatient de le voir ouvert. Vers onze heures, comme rien ne paraissait se produire, je m'en retournai, plein de ces préoccupations, chez moi, à Maybury. Mais j'éprouvai de la difficulté à reprendre mes investigations abstraites.

Dans l'après-midi, l'aspect de la lande avait grandement changé. Les premières éditions des journaux du soir avaient étonné Londres avec d'énormes manchettes : *Un Message venu de Mars — Surprenante nouvelle* et bien d'autres. De plus, le télégramme d'Ogilvy au bureau central météorologique avait bouleversé tous les observatoires du Royaume-Uni.

Il y avait sur la route, près des carrières de sable, une demi-douzaine au moins de voitures de louage de la station de Woking, un cabriolet venu de Chobham et un landau majestueux. Non loin, se trouvaient d'innombrables bicyclettes. De plus, un grand nombre de gens, en dépit de la chaleur, étaient venus à pied de Woking et de Chertsey, de sorte qu'il y avait là maintenant une foule considérable, dans laquelle se voyaient plusieurs jolies dames en robes claires.

La chaleur était moins suffocante; il n'y avait aucun nuage au ciel ni la moindre brise, et la seule ombre aux alentours était celle que projetaient quelques sapins épars. On avait éteint l'incendie des bruyères, mais aussi loin que s'étendait la vue vers Ottershaw, la lande unie était noire et couverte de cendres d'où s'échappaient encore des traînées verticales de fumée. Un marchand de rafraîchissements entreprenant avait envoyé son fils avec une charge de fruits et de bouteilles de bière.

En m'avançant jusqu'au bord du trou, je le trouvai occupé par un groupe d'une demi-douzaine de gens — Henderson, Ogilvy, et un homme de haute taille et très blond que je sus après être Stent, de l'Observatoire Royal, dirigeant des ouvriers munis de pelles et de pioches. Stent donnait des ordres d'une voix claire et aiguë. Il était debout sur le cylindre qui devait être maintenant considérablement refroidi. Sa figure était rouge et transpirait abondamment; quelques chose semblait l'avoir irrité.

Une grande partie du cylindre avait été dégagée, bien que sa partie inférieure fût encore enfoncée dans le sol. Aussitôt qu'Ogilvy m'aperçut dans la foule, il me fit signe de descendre et me demanda si je voulais aller trouver lord Hilton, le propriétaire.

La foule, qui augmentait sans cesse et spécialement les gamins, dit-il, devenait un sérieux embarras pour leurs fouilles. Il voulait donc qu'on installât un léger barrage et qu'on les aidât à maintenir les gens à une distance convenable. Il me dit aussi que de faibles mouvements s'entendaient de temps à autre dans l'intérieur, mais que les ouvriers avaient dû renoncer à dévisser le sommet parce qu'il n'offrait aucune prise. Les parois paraissaient être d'une épaisseur énorme et il était possible que les sons affaiblis qui parvenaient au dehors fussent les signes d'un bruyant tumulte à l'intérieur.

J'étais très content de lui rendre le service qu'il me demandait et de devenir ainsi un des spectateurs privilégiés en deça de la clôture. Je ne rencontrai pas lord Hilton chez lui, mais j'appris qu'on l'attendait par le train de six heures; comme il était alors cinq heures un quart, je rentrai chez moi prendre le thé et me rendis ensuite à la gare.

IV

LE CYLINDRE SE DEVISSE

Quand je revins à la lande, le soleil se couchait.

Des groupes épars se hâtaient, venant de Woking et une ou deux personnes s'en retournaient. La foule autour du trou avait augmenté, et se détachait, noire sur le jaune pâle du ciel — deux cents personnes environ. Des voix s'élevèrent et il sembla se produire une sorte de lutte à l'entour du trou. D'étranges idées me vinrent à l'esprit. Comme j'approchais, j'entendis la voix de Stent qui criait :

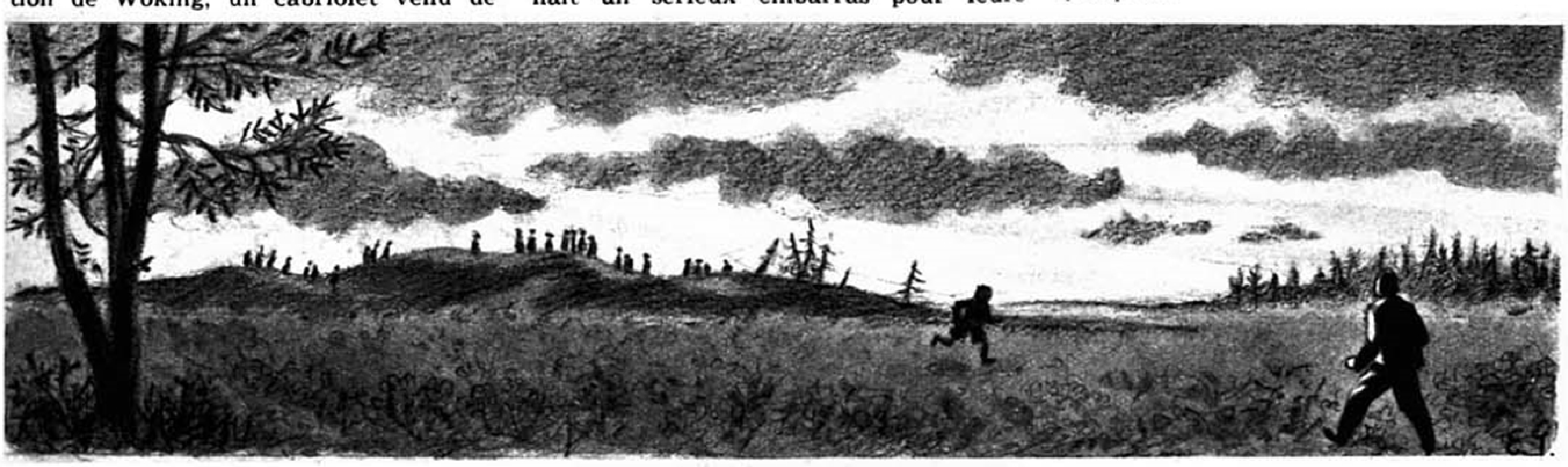
— En arrière! En arrière!

Un gamin arriva en courant vers moi :

— Ça remue, me dit-il en passant — ça se dévisse tout seul. C'est du louche, tout ça — merci — je me sauve.

Je continuai ma route. Il y avait bien là j'imagine, deux ou trois cents personnes se pressant et se coudoyant, les quelques femmes n'étant en aucune façon les moins actives.

— Il est tombé dans le trou! cria quelqu'un.



Un gamin arriva en courant vers moi.

— En arrière! crièrent des voix.

La foule s'agita quelque peu, et en jouant des coudes, je me frayai un chemin entre les rangs pressés. Tout ce monde semblait grandement surexcité. J'entendis un bourdonnement particulier qui venait du trou.

— Dites donc, me cria Ogilvy, aidez-nous à maintenir ces idiots à distance. On ne sait pas ce qu'il peut y avoir dans cette diable de Chose.

Je vis un jeune homme, que je reconnus pour un garçon de boutique de Woking, qui essayait de regrimper hors du trou dans lequel la foule l'avait poussé.

Le sommet du cylindre continuait à se dévisser de l'intérieur. Déjà cinquante centimètres de vis brillante paraissaient; quelqu'un vint trébucher contre moi et je faillis bien être précipité contre le cylindre. Je me retournai, et à ce moment le dévissage dut être au bout, car le couvercle tomba sur les graviers avec un choc retentissant. J'opposai solidement mon coude à la personne qui se trouvait derrière moi et tournai mes regards vers la Chose. Pendant un moment cette cavité circulaire sembla parfaitement noire. J'avais le soleil dans les yeux.

Je crois que tout le monde s'attendait à voir surgir un homme — possiblement quelque être un peu différent des hommes terrestres, mais, en ses parties essentielles un homme. Je sais que c'était mon cas. Mais, regardant attentivement, je vis bientôt quelque chose remuer dans l'ombre — des mouvements incertains et houleux, l'un par-dessus l'autre — puis deux disques lumineux comme des yeux. Enfin, une chose qui ressemblait à un petit serpent gris, de la grosseur environ d'une canne ordinaire, se déroula hors d'une masse repliée et se tortilla dans l'air de mon côté — puis ce fut le tour d'une autre.

Un frisson soudain me passa par tout le corps, une femme derrière moi poussa un cri aigu. Je me tournai à moitié, sans quitter des yeux le cylindre hors duquel d'autres tentacules surgissaient maintenant et je commençai à coups de coudes à me frayer un chemin en arrière du bord. Je vis l'étonnement faire place à l'horreur sur les faces des gens qui m'entouraient. J'entendis de tous côtés des exclamations confuses et il y eut un mouvement général de recul. Le jeune boutiquier se hissait à grands efforts sur le bord du trou, et tout à coup je me trouvai seul, tandis que de l'autre côté les gens s'enfuyaient, et Stent parmi eux. Je reportai les yeux vers le cylindre et une irrésistible terreur s'empara de moi. Je demeurai ainsi pétrifié et les yeux fixes.

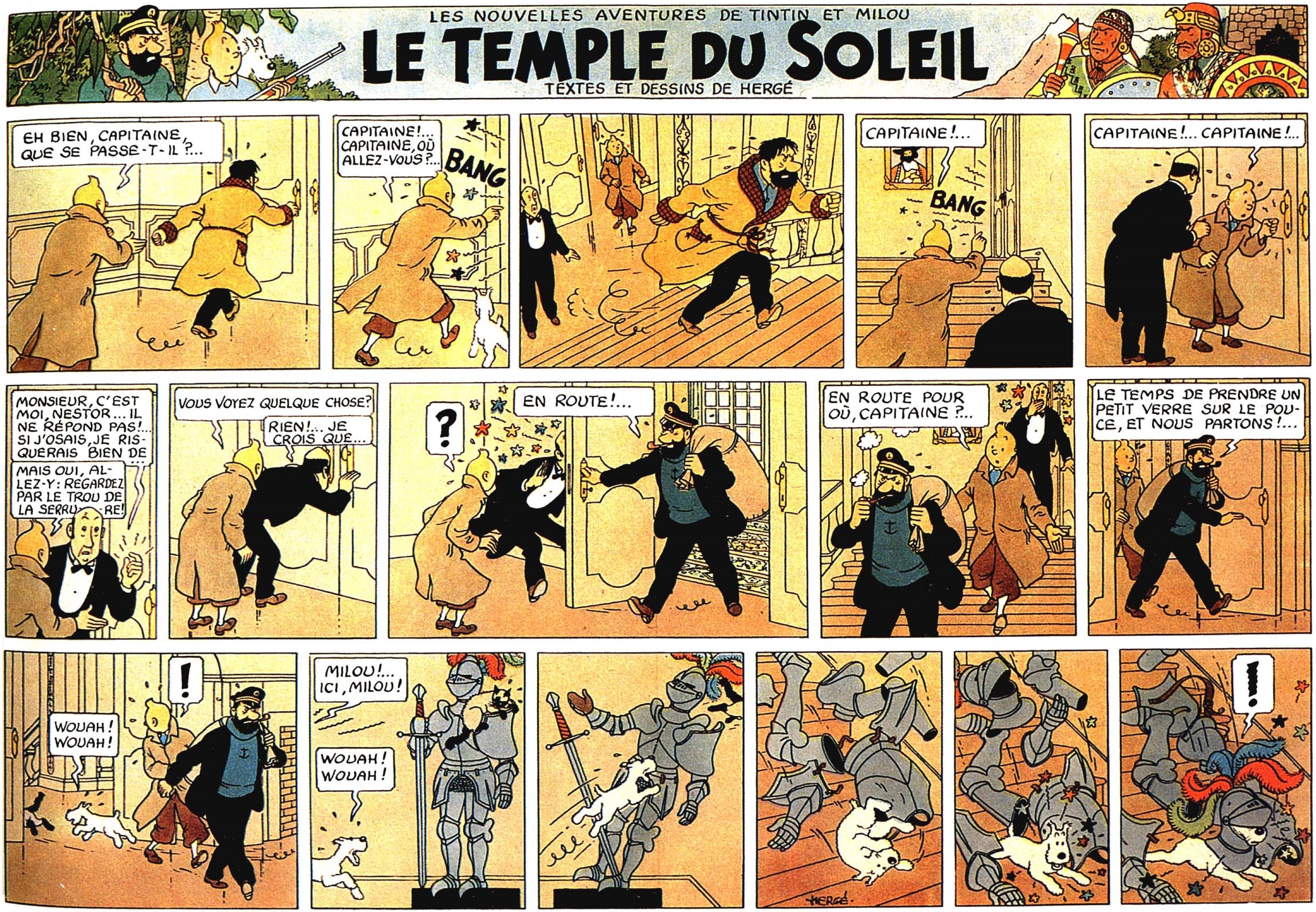
Une grosse masse grisâtre et ronde, de la grosseur à peu près d'un ours, s'élevait lentement et péniblement hors du cylindre. Au moment où elle parut en pleine lumière, elle eut des reflets de cuir mouillé. Deux grands yeux sombres me regardaient fixement. L'ensemble de la masse était rond et possédait pour ainsi dire une face : il y avait sous les yeux une bouche, dont les bords sans lèvres tremblotaient, s'agitaient et laissaient échapper une sorte de salive. Le corps palpitait et haletait convulsivement. Un appendice tentaculaire long et mou agrippa le bord du cylindre et un autre se balança dans l'air.

(A suivre.)

Illustrations de E.-P. Jacobs.



Deux grands yeux sombres me regardaient fixement.


LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU
LE TEMPLE DU SOLEIL
TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ
EH BIEN, CAPITAINE, QUE SE PASSE-T-IL ?...
CAPITAINE!... CAPITAINE, OÙ ALLEZ-VOUS ?...
BANG
CAPITAINE!...
BANG
CAPITAINE!... CAPITAINE!...
MONSIEUR, C'EST MOI, NESTOR... IL NE RÉPOND PAS!... SI J'OSAIS, JE RISQUERAIS BIEN DE ...
MAIS OUI, ALLEZ-Y: REGARDEZ PAR LE TROU DE LA SERRU...RE!
VOUS VOYEZ QUELQUE CHOSE?
RIEN!... JE CROIS QUE...
?
EN ROUTE!...
EN ROUTE POUR OÙ, CAPITAINE ?...
LE TEMPS DE PRENDRE UN PETIT VERRE SUR LE POUCE, ET NOUS PARTONS!...
!
WOUAH! WOUAH!
MILOU!... ICI, MILOU!
WOUAH! WOUAH!
HERGÉ
!

(A suivre.)

LA REDOUTE

par Alfred de Vigny



Cet admirable récit illustre un épisode de la terrible campagne de France, à l'issue de laquelle Napoléon vaincu devait abdiquer.

★

C'était en 1814; c'était le commencement de l'année et la fin de cette sombre guerre où notre pauvre armée défendait l'Empire et l'Empereur, et où la France regardait le combat avec découragement. Soissons venait de se rendre au Prussien Bulow. Les armées de Silésie et du Nord y avaient fait leur jonction. Macdonald avait quitté Troyes et abandonné le bassin de l'Yonne pour établir sa ligne de défense de Nogent à Montereau, avec trente mille hommes.

Nous devions attaquer Reims, que l'Empereur voulait reprendre. Le temps était sombre et la pluie continuelle. Nous avions perdu la veille un officier supérieur qui conduisait des prisonniers. Les Russes l'avaient surpris et tué dans la nuit précédente, et ils avaient délivré leurs camarades. Notre colonel, qui était ce qu'on nomme un dur à cuire, voulut prendre sa revanche. Nous étions près d'Epernay et nous tournions les hauteurs qui l'environnent. Le soir venait, et après avoir occupé le jour entier à nous refaire, nous passions près d'un joli château blanc à tourelles, nommé Boursault, lorsque le colonel m'appela. Il m'emmena à part, pendant qu'on formait les faisceaux et me dit de sa vieille voix enrouée :

— Vous voyez bien là-haut une grange, sur cette colline coupée à pic; là où se promène ce grand nigaud de factionnaire russe avec son bonnet d'évêque?

— Oui, oui, dis-je, je vois parfaitement le grenadier et la grange.

— Eh bien, vous qui êtes un ancien, il faut que vous sachiez que c'est là le point que les Russes ont pris avant-hier et qui occupe l'Empereur, pour le quart d'heure. Il me dit que c'est la clef de Reims et ça pourrait bien être. En tous cas, nous allons jouer un tour à Woronzoff. A onze heure du soir, vous prendrez deux cents de vos lapins, vous surprendrez le corps de garde qu'ils ont établi dans cette grange. Mais de peur de donner l'alarme, vous enlèverez ça à la baïonnette.

Il prit et m'offrit une prise de tabac, et, jetant le reste peu à peu, il me dit, en prononçant un mot à chaque grain semé au vent :

— Vous sentez bien que je serai par là, derrière vous, avec ma colonne. Vous n'aurez guère perdu que soixante hommes, vous aurez les six pièces qu'ils ont placées là... vous les tournerez du côté de Reims... A onze heures... Onze heures et demie, la position sera à nous. Et nous dormirons jusqu'à trois heures pour nous reposer un peu... de la petite affaire de Craonne, qui n'était pas, comme on dit, piquée des vers.

— Ça suffit, lui dis-je; et je m'en allai avec mon lieutenant en second, préparer un peu notre soirée. L'essentiel, comme vous voyez, était de ne pas faire de bruit. Je passai l'inspection des armes et je fis enlever, avec le tire-bourre, les cartouches de toutes celles qui étaient chargées. Ensuite, je me promenai quelque temps avec mes sergents, en attendant l'heure. A dix heures et demie, je leur fis mettre leur capote sur l'habit et le fusil caché sous la capote, car quelque chose que l'on fasse, la baïonnette se voit toujours, et quoiqu'il fît sombre, je ne m'y fiais pas. J'avais observé les petits sentiers bordés de haies qui conduisaient au corps de garde russe, et j'y fis monter les plus déterminés gaillards que j'aie jamais commandés. Ils avaient l'habitude des Russes et savaient comment les prendre. Les factionnaires que nous rencontrâmes en montant disparurent sans bruit, comme des roseaux que l'on couche par terre avec la main. Celui qui était devant les armes demandait plus de soin. Il était immobile, l'arme au pied, et le menton sur son fusil; le pauvre diable se balançait comme un homme qui s'endort de fatigue et va tomber. Un de mes grenadiers le prit dans ses bras en le serrant à l'étouffer, et deux autres, l'ayant bâillonnée, le jetèrent dans les broussailles. J'arrivai lentement et je ne pus me défendre, je l'avoue, d'une certaine émotion que je n'avais jamais éprouvée au moment des autres combats. C'était la honte d'attaquer des gens couchés. Je les voyais, roulés dans leurs manteaux, éclairés par une lanterne sourde et le cœur me battait violemment. Mais tout à coup, au moment d'agir, je craignis que ce ne fût une faiblesse qui ressemblât à celle des lâches, j'eus peur d'avoir senti la peur une fois, et prenant mon sabre caché sous mon bras, j'entrai le premier, brusquement, donnant l'exemple à mes grenadiers. Je leur fis un geste qu'ils comprirent; ils se jetèrent d'abord sur les armes, puis sur les hommes, comme des loups sur un troupeau. Oh! ce fut une boucherie sourde et horrible! La baïonnette perçait, la crosse assommait, le genoux étouffait, la main étranglait. Tous les cris à peine poussés étaient éteints sous les pieds de nos soldats et nulle tête ne se soulevait sans recevoir le coup mortel. En entrant, j'avais frappé au hasard un coup terrible, devant moi, sur quelque chose de noir que j'avais traversé d'outre en outre; un vieux officier, homme grand et fort, la tête chargée de cheveux blancs, se leva comme un fantôme, jeta un cri affreux en voyant ce que j'avais fait, me frappa à la figure d'un coup violent, et tomba mort à l'instant sous les baïonnettes. Moi, je tombai assis à côté de lui, étourdi du coup porté entre les yeux, et j'entendis sous moi la voix mourante et tendre d'un enfant qui disait : Papa...

(Suite et fin au prochain numéro.)



— Bonjour, mon Cher Tintin. Alors, j'espère que tu as reçu un tas de correspondances de tes petits amis et que tu vas me transmettre beaucoup de questions ?

— Certainement. Mais avant tout, je voudrais que vous m'expliquiez quelque chose...

— Je t'écoute, fiston.

— Eh bien ! voilà : J'ai un copain qui a construit un beau voilier, de près d'un mètre de long; il avait copié, dans un bouquin de marine de son père, le plan d'un grand yacht de course américain, l'« Endeavour », je crois. Je lui ai conseillé de mettre un peu de plomb au fond de la coque; il l'a fait, de sorte que le bateau s'est enfoncé au delà de la ligne de flottaison, mais au premier coup de vent, il a chaviré ! Comment cela se fait-il, puisque l'« Endeavour » était un si bon voilier, un champion du monde même ?

— Tu me fais plaisir, Tintin, en mettant ainsi ma science à l'épreuve. Ecoute bien l'explication de ce phénomène.

Suppose un bateau de 10 mètres de long, très bien calculé et navigant parfaitement. Tu décides d'en faire un modèle au dixième, soit dix fois plus petit. Tu vas donc commencer par mesurer chacun de ses éléments et diviser chaque mesure par dix. C'est juste, dis ? Tu me suis bien.

— Parfaitement, Capitaine.

— La voile, triangulaire avait 10 mètres de haut et 6 mètres de base. En calculant la surface de ce triangle, tu trouves 6 × 5 = 30 mètres carrés.

— En effet, et alors ?

— Alors, tu donnes à ta voile une hauteur d'un mètre et une base de 0 m. 60. Calcule maintenant la surface que tu obtiens.

— 1 m × 0 m. 30 = 0 m² 30.

— Juste. Ce qui représente, non pas la dixième partie, mais la CENTIEME partie de la surface de la voile du grand bateau. Tu saisis ?

— En effet... Mais alors, logiquement, et pour la coque ?

— C'est plus grave encore : en faisant les mêmes calculs sur le volume des deux coques, tu verras que la coque de ton bateau aura un volume **mille** fois moindre que celle du grand. Nous voilà loin de la similitude, n'est-ce pas ?

— En effet. Mais cela a-t-il tellement d'importance ?

— Une importance considérable. Car le vent, en soufflant sur la voile, fait un effort qui a tendance à incliner le bateau. Cet effort est contrebalancé par le poids de la coque et de son lest, en dessous de la surface de l'eau. Cela a été calculé très exactement par l'architecte naval créateur du grand voilier. Or, je viens de te démontrer qu'en réduisant tes dimensions au 1/10e, tu avais réduit la surface de ta voilure au 1/100e et le volume de ta coque, par conséquent son poids, au 1/1000e. Celle-ci se trouve donc maintenant **dix fois** trop petite et trop légère par rapport à ta voilure. Tu saisis ?

— Merveilleusement, Capitaine. Mais alors, comment faut-il faire pour obtenir des modèles de voiliers possédant les mêmes qualités que leurs grands frères ? Est-ce donc impossible ?

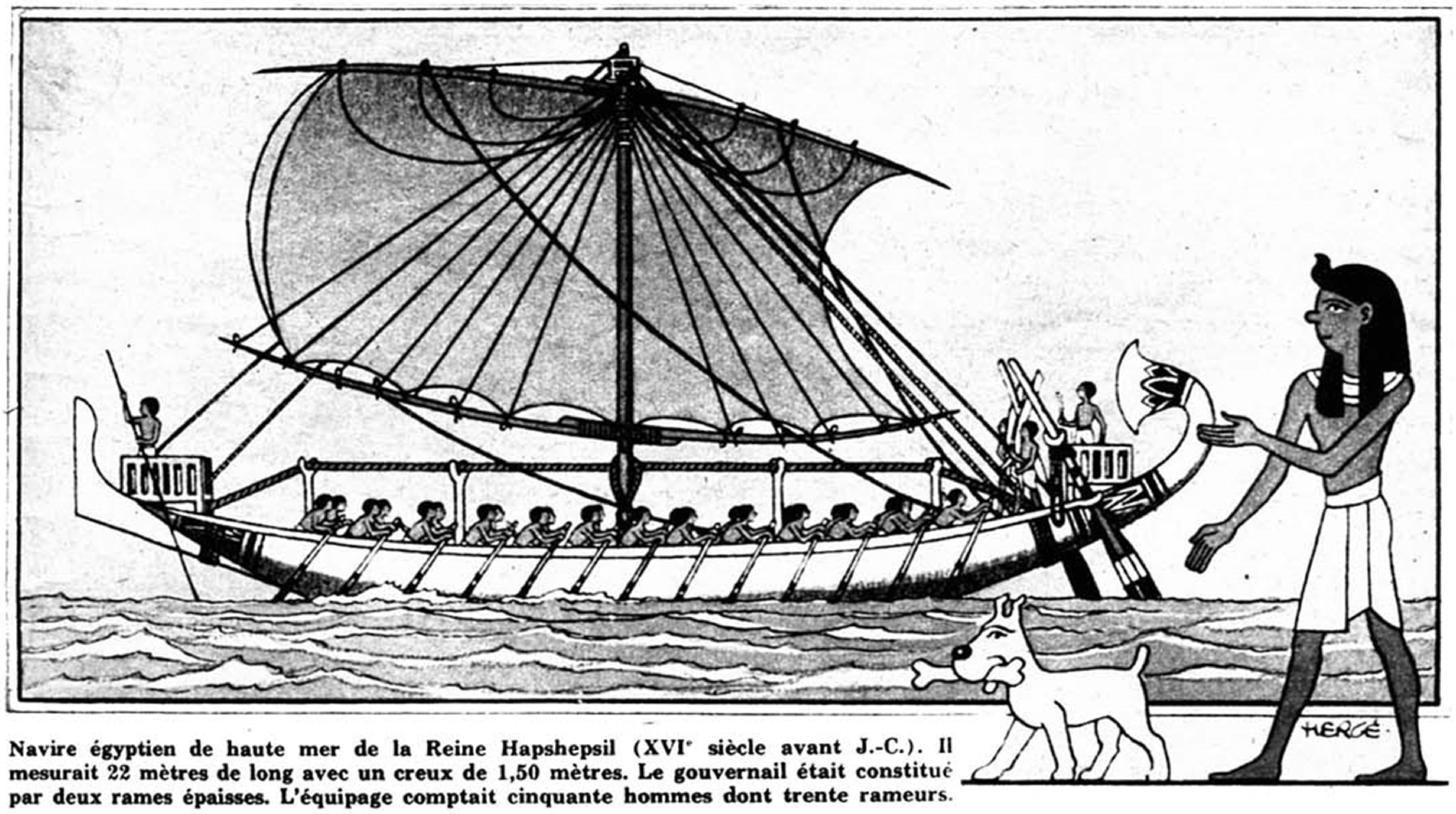
— Pas du tout, fiston. Il faut, pour cela, établir les petits voiliers d'après les mêmes règles d'architecture navale que les grands, mais les calculer pour leurs dimensions propres. Je t'étonnerai peut-être en te disant qu'il existe des spécialistes de cette construction en petit et que même de grands ingénieurs et architectes navals ne dédaignent pas d'étudier des modèles réduits en vue des régates et concours.

Ce que je viens de t'exposer explique qu'aux temps héroïques de la marine de guerre à voiles, il est arrivé que certains grands vaisseaux, ayant des qualités exceptionnelles, des constructeurs les copièrent exactement, mais en des dimensions légèrement réduites, et que les copies perdirent presque toutes ces fameuses qualités.

— Très intéressant, Capitaine. Merci, et à jeudi prochain.



PETITE HISTOIRE DE LA MARINE



Navire égyptien de haute mer de la Reine Hapshepsil (XVIe siècle avant J.-C.). Il mesurait 22 mètres de long avec un creux de 1,50 mètres. Le gouvernail était constitué par deux rames épaisses. L'équipage comptait cinquante hommes dont trente rameurs.

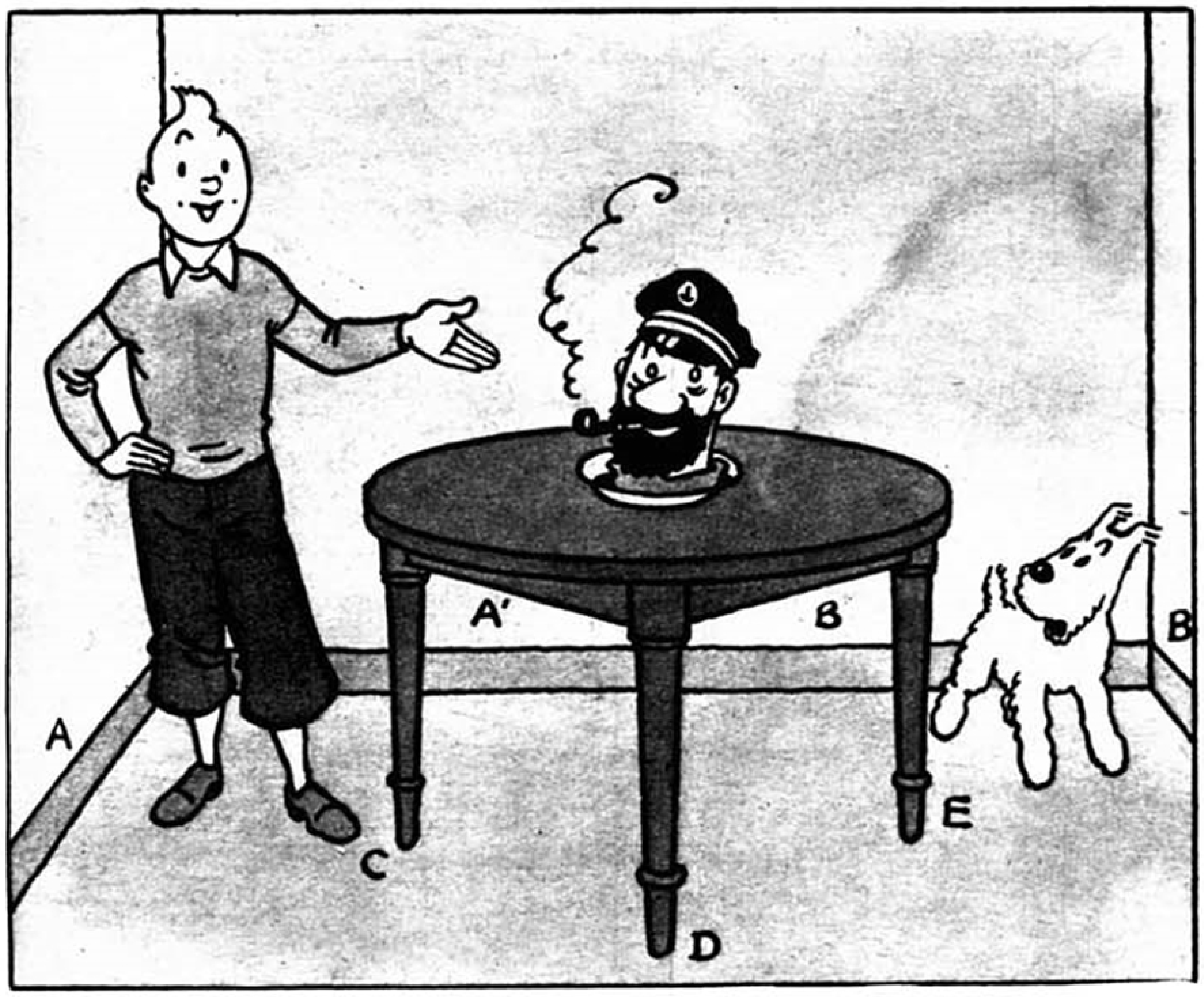
LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY



TINTIN VOUS RACONTE :

LE TRUC DU DÉCAPITÉ PARLANT



La plupart des gens, c'est un fait, adorent la prestidigitation et l'illusionnisme, arts parents d'ailleurs et que l'on voit fréquemment sur la même scène.

Si la prestidigitation, comme son nom l'indique, est presque exclusivement basée sur l'agilité des doigts, l'illusionnisme repose tout entier sur l'exploitation de trucs qui vous donnent précisément l'illusion d'assister à des phénomènes en contradiction complète avec les lois naturelles.

Ceux d'entre vous qui ont pu assister à l'une ou à l'autre de ces mystérieuses séances en auront certainement gardé un souvenir émerveillé et se seront demandés, après : — Comment cela a-t-il été exécuté? ou en termes plus familiers : — Je voudrais bien savoir quel truc on a utilisé?

Robert Houdin, le plus fameux des prestidigitateurs et des illusionnistes, expliquait parfois l'un de ses trucs à ses amis, leur en faisant la démonstration « au ralenti ». Après quoi il opérait à sa vitesse accoutumée et telle était sa dextérité, que les assistants médusés n'y voyaient que du feu.

Bien entendu, il s'agissait là de tours dont la prestesse d'exécution faisait surtout le prix, l'ingéniosité de la mise en scène et l'idée de base faisant le reste.

Il est cependant des illusions qui, tout en faisant un effet formidable, sont d'une conception extrêmement simple, axées tout entières sur un principe scientifique connu mais appliqué subtilement à des fins purement récréatives.

De ceux-là est le fameux truc du « Décapité parlant » que l'on voit reparaitre périodiquement avec une présentation plus ou moins renouvelée.

Le truc du Décapité parlant a été inventé à Londres, en 1865, par M. Tobin, secrétaire de la Politechnic Institution.

M. Talrich, directeur d'un musée de figures de cire de Paris, s'en étant rendu acquéreur, imagina pour le mettre en valeur une mise en scène originalement macabre.

Les visiteurs étaient invités à descendre dans une cave lépreuse, par un affreux escalier faiblement éclairé. Après quoi ils tombaient sur une scène de l'Inquisition, figurée par des personnages en cire d'un hideux réalisme, qu'éclairait seule une torche tenue par un aide du bourreau.

On tournait sur la droite, on longeait un couloir presque obscur, et l'on arrivait devant une balustrade à hauteur d'appui fermant l'entrée d'un petit caveau. Et là, on apercevait, posée dans un plat, sur une table à trois pieds, une tête coupée aux yeux clos.

A l'appel du cicérone, le décapité se réveillait, racontait son histoire et les circonstances de son supplice. C'était épouvantable.

Comment cela était-il réalisé? De la façon la plus simple.

Comparez ces deux dessins. Le premier reproduit la scène que je viens de décrire, le second dévoile clairement le truc.

La table avait trois pieds C.D.E. Entre ces trois pieds, dans des rainures pratiquées à cet effet, étaient deux miroirs, derrière lesquels se tenait caché le compère H., qui passait sa tête par une ouverture pratiquée dans la table et le plat.

Ces miroirs étaient placés à angle droit et à peu près à 45° avec les murs A. et B., qui en se réfléchissant dedans semblaient la continuation de la partie cachée du mur du fond A' et B', que l'on croyait donc voir *entre* les pieds de la table.

* * *

L'exhibition du décapité parlant rencontra un très grand succès, et pendant quelque temps la foule se pressa dans la cave « tragique ».

Un jour, malheureusement, un visiteur mécontent du prix d'entrée élevé : cinq francs, somme sonsidérable pour l'époque, eut la désobligeante idée de lancer une boulette de papier à la tête qui, surprise, fit une grimace.

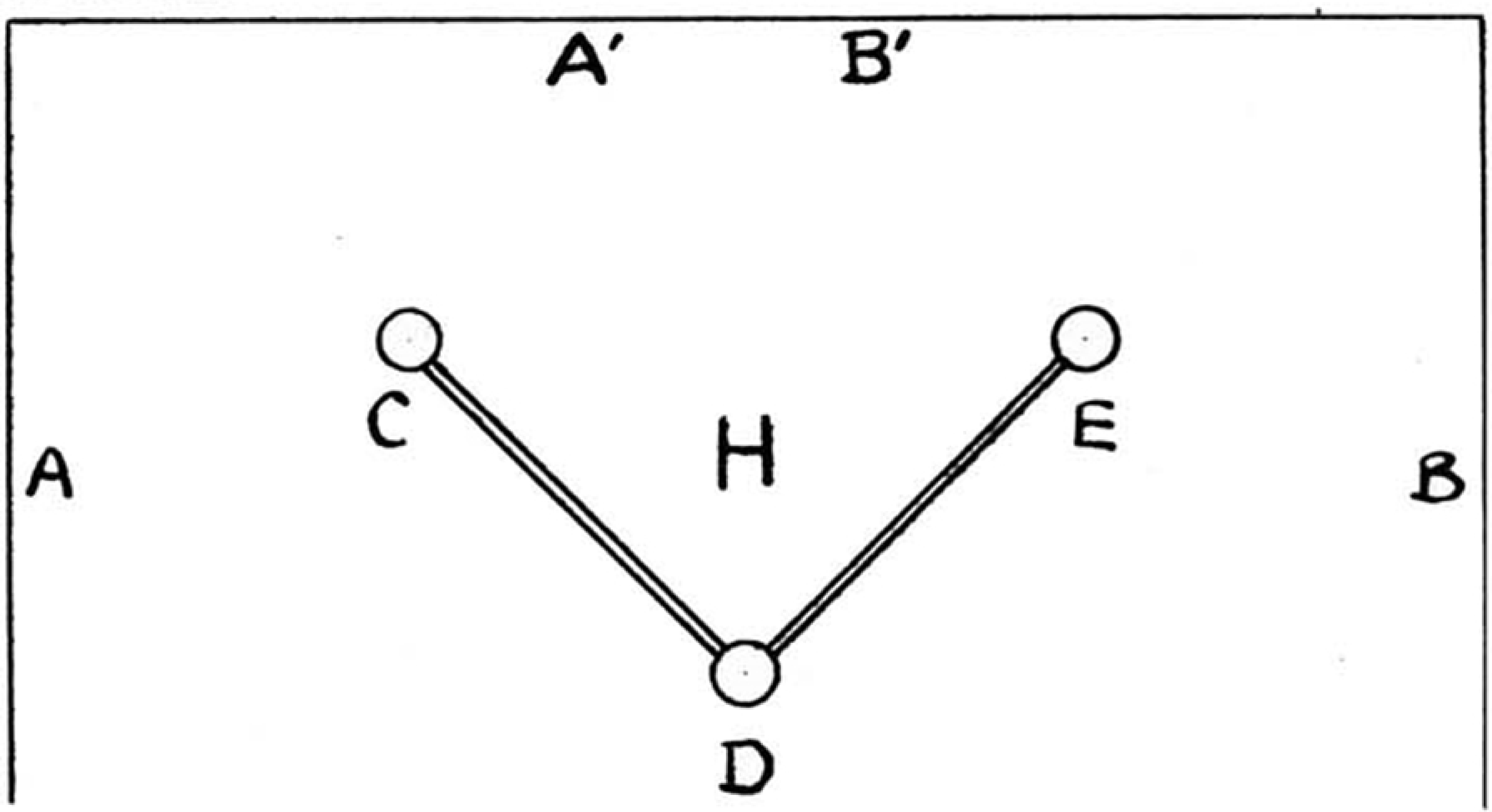
Encouragé, le mauvais plaisant récidiva. Au second projectile, la tête prit un air courroucé.

Ce qui bien entendu engagea l'autre à persévérer. Ah! mes amis, quelle scène!

N'y tenant plus, et oubliant son rôle, la tête se mit à invectiver furieusement son assaillant.

Ce fut un beau scandale et l'on dut appeler la police, faire expulser le public hilare.

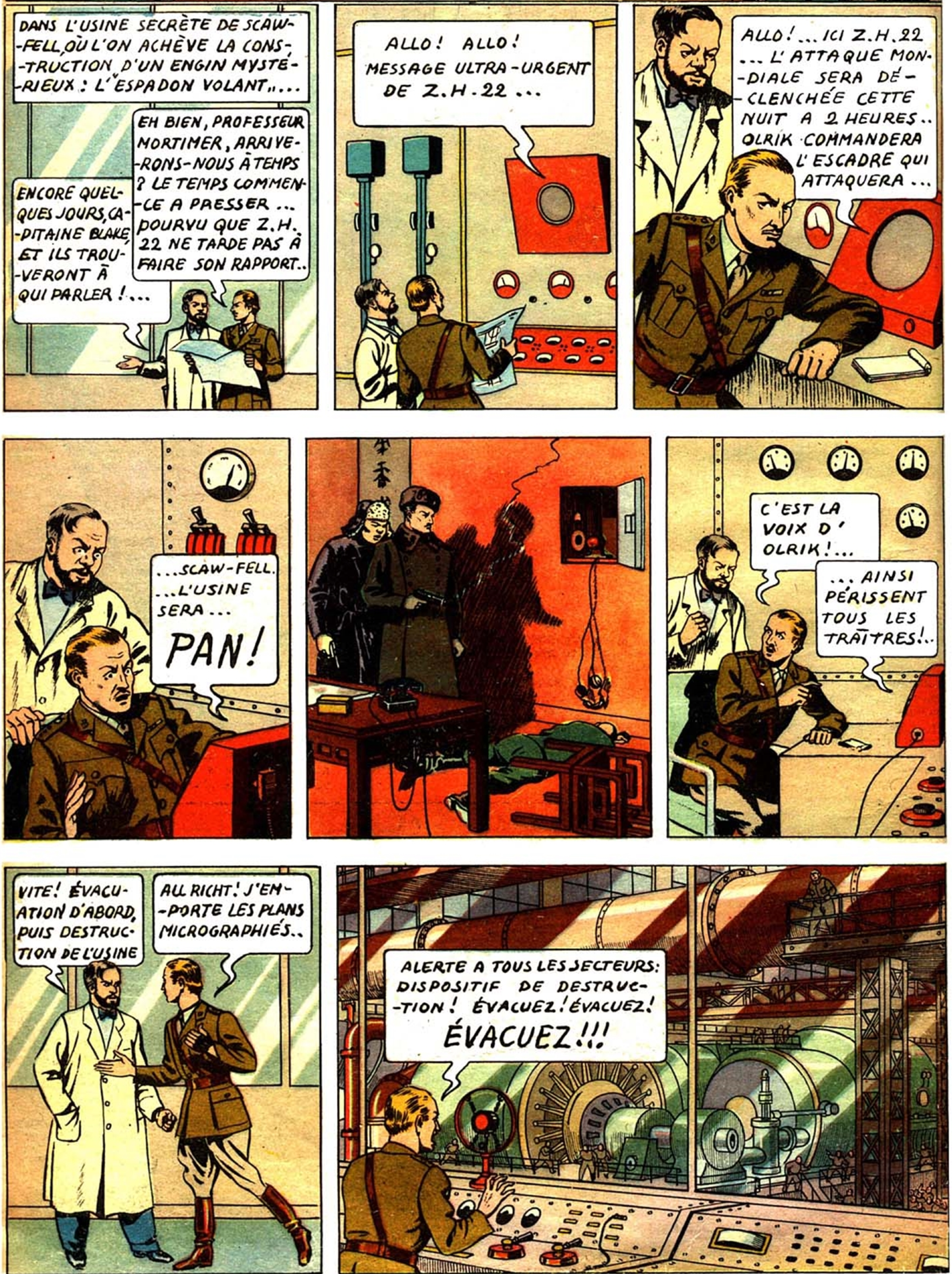
La chose fut connue dans Paris et la même comédie se reproduisit les jours suivants. Chose plus grave, des boulettes mal dirigées rebondissant contre les miroirs dévoilèrent le truc. Et ce fut la fin de l'exploitation du décapité parlant.



Mais comme je vous le disais en débutant, la même illusion à maintes fois reparu depuis avec une mise en scène différente. Je l'ai pour ma part vue plusieurs fois. On a beau être prévenu, c'est malgré tout très impressionnant.

LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)



(A suivre.)

« Les Editions du Lombard »

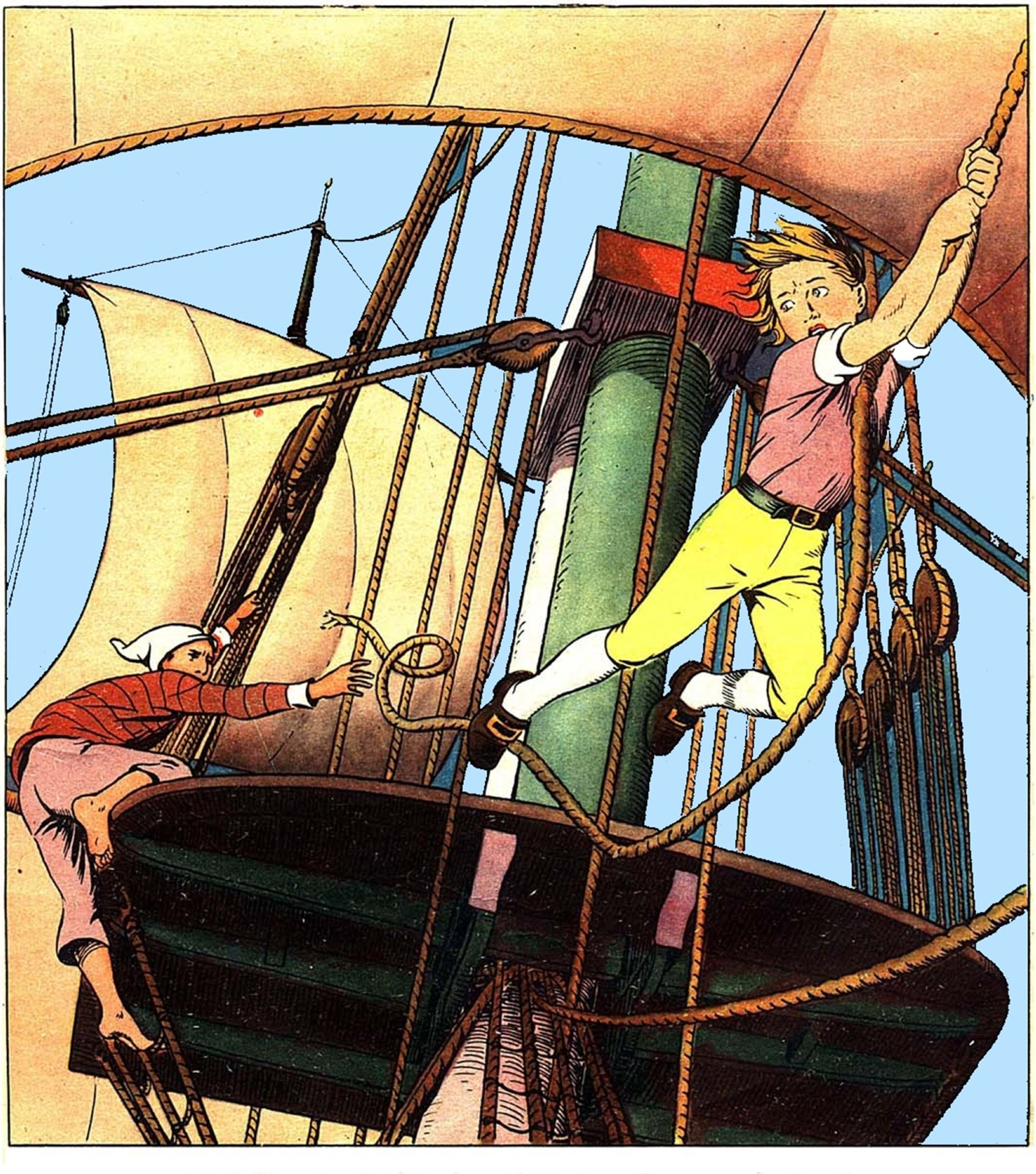
Editeur responsable : Raymond Leblanc

N° 4 – 17 OCTOBRE 1946

TINTIN

CHAQUE JEUDI

3,50 FRS



Corentin Feldoe l'échappe de justesse, mais... (Voir page 3.)

TINTIN VOUS PARLE...

Bonjour, les amis !

L'autre jour, je me trouvais avec un jeune garçon de dix ans qui me dit tout à coup :

— J'en ai assez de l'école, je veux être capitaine de navire comme le capitaine Haddock et faire le tour du monde, voir des sauvages et des tas de choses curieuses.

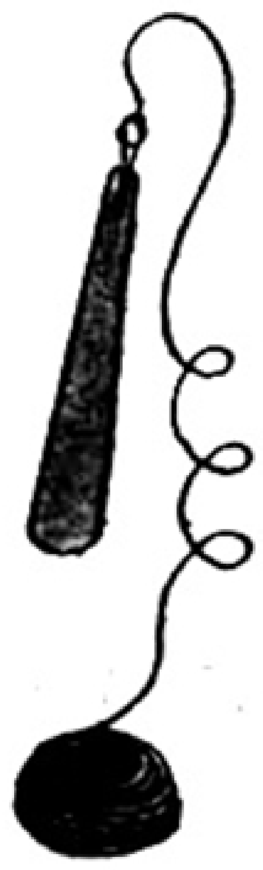
Je lui ai répondu :

— C'est parfait. Mais il faut que j'attire ton attention sur un point tout simple : c'est que pour devenir capitaine de navire, il faut non seulement avoir terminé ses premières études, mais encore en avoir mené d'autres à bien, infiniment plus ardues. Penses-tu qu'il soit possible de conduire un navire à travers les océans, de le faire entrer dans les ports, de l'en faire sortir, sans posséder une foule de connaissances théoriques et pratiques auprès desquelles ce que tu étudies aujourd'hui ne pèse pas lourd ?

Crois-moi, tout n'est pas qu'amusement dans la vie de marin. Termine tes études actuelles, c'est la première étape. Pour le reste, on verra si ta vocation maritime persiste.

Bonne poignée de mains

Tintin









MON COURRIER

Tout mon courrier doit porter l'adresse :
TINTIN
55, Rue du Lombard, 55
BRUXELLES

Spécifier s'il y a lieu : Capitaine Haddock ou Major Wings. Mais bien mentionner en premier lieu : « TINTIN ».

★

E. LUC. — Des histoires de cow-boys ? Plus tard, chaque chose en son temps.

ROGER DE WAELE. — Une tribune libre ? J'y penserai.

JOHN DUFF. — Entre nous, tes connaissances historiques me semblent un peu bizarres. Sans rancune ?

DOUBLE BLANC. — Très drôle l'histoire de ta fluxion dentaire !

JACQUOT. — Merci ! Ce que tu m'écris est très spirituel. Continue !

MAL BATI. — Quel pseudonyme !... Attention aux fautes de français ! Amitiés.

SIMONE NAVEZ. — Le texte que tu nous demandes de publier a été surabondamment reproduit. Nous donnons la préférence à ceux que l'on ne donne pas d'ordinaire à la jeunesse parce qu'ils font souvent partie d'un ensemble qui ne saurait lui convenir.

ROGER VERSLUYS. — Heureux que cela t'ait plu. Oui, nous publierons de ces histoires, dès que « Tintin » aura augmenté le nombre de ses pages. Entendu pour ce que tu désires.

BEBE. — Dis à tes sœurs que nous donnerons par la suite une histoire féerique. Chaque chose en son temps.

JEANNIE. — Des concours ? sans doute.

JIM NASTICK. — J'attache comme toi beaucoup d'importance au sport, et j'envisage de lui donner une place parmi nos rubriques.

ANNE. — Il ne nous est pas possible de publier cela. L'œuvre n'est pas dans le domaine public, et l'éditeur la détient en exclusivité. A bientôt.

GEORGES. — Crois-moi ! rien de tel que le travail pour donner de l'intérêt à la vie. Amitiés.

TOUT-EN-OS. — Pas de ton avis au sujet de la Jeep. Prudence !

CABOCHARD. — Je vois que tu es au septième ciel.

ABONNEMENTS

Pour recevoir régulièrement votre « TINTIN », abonnez-vous en versant au C.C.P. 1909.16 des « Editions du Lombard, 55, rue du Lombard à Bruxelles, la somme de :
40 Francs pour trois mois ou
75 Francs pour six mois ou
145 Francs pour douze mois et vous recevrez gratuitement les premiers numéros parus.

L'ARGUMENT RADICAL.



Un certain Georges Josephowitch vient d'être arrêté à l'hôtel qu'il habitait à Paris parce que, furieux de ne pas trouver d'appartement, il avait écrit au chef du Gouvernement que s'il ne lui en procurait pas un « sur le champ » il ferait sauter une station de métro.

Un détonateur et huit paquets de dynamite ont été découverts dans ses bagages. Et que ça saute ! comme on dit.

★

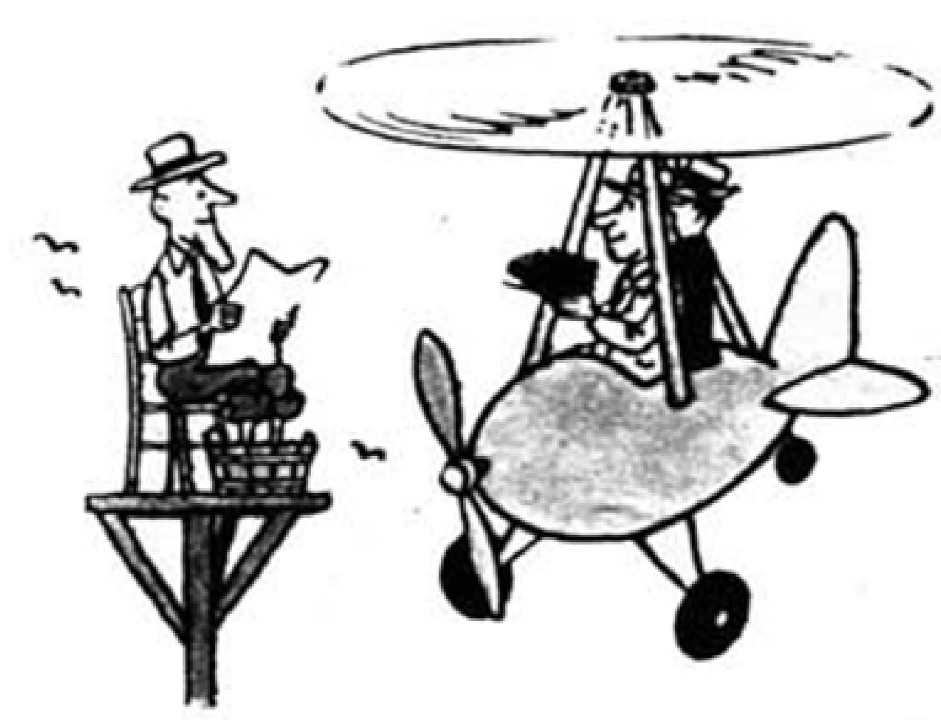
UNE PRISON MODELE



On vient de s'apercevoir que deux condamnés, détenus à la prison du district de Columbia à Washington, avaient organisé dans leur cellule de grosses affaires industrielles qui travaillaient pour l'armée. Ils donnaient des réceptions auxquelles les gardiens étaient invités. Ils expédiaient des lettres d'affaires sur du papier du gouvernement. Ils se faisaient adresser leur courrier à la prison même : 200, 19e rue à Washington !

Bussines is bussiness !

UNE SITUATION TRES ELEVEE



La ville américaine de Coshocton est en pleine effervescence, un de ses enfants, l'honorable Marshall Jacobs, ayant annoncé son intention de vivre cinq semaines au sommet d'un mât haut de 50 m. 60 planté au milieu de la place.

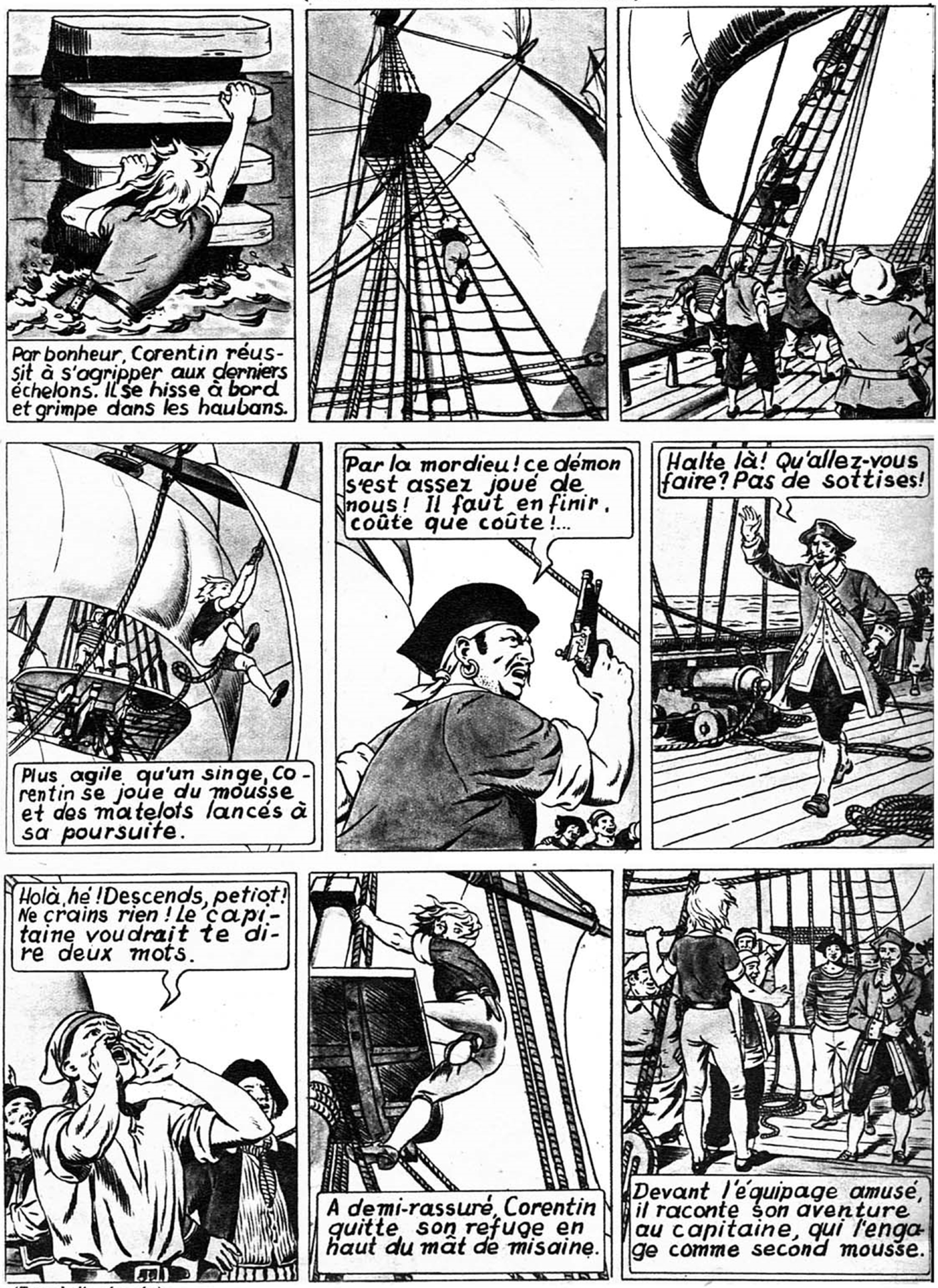
L'épreuve a commencé. L'ermite de l'air a déjà reçu là haut la visite de son chien, d'une jeune dame, et de quelques journalistes — ces derniers venus en hélicoptère.

En outre, il a pris un bain dans un baquet d'eau.

Les choses en sont là.

L'extraordinaire odyssée dé Corentin Feldoë

(Texte et desssins de PAUL CUVELIER)



(A suivre.)



(Suite.)

> RESUME : *Le narrateur, ainsi que de nombreux curieux, s'est rendu à la lande voisine d'OTTERSHAW, en Angleterre où est tombé un obus venu de la planète Mars. L'astronome OGILVY et le journaliste londonnien HENDERSON ont télégraphié la nouvelle à Londres. Devant la foule sans cesse plus compacte, le sommet de l'obus s'est dévissé, est tombé, et un Marsien a surgi.*

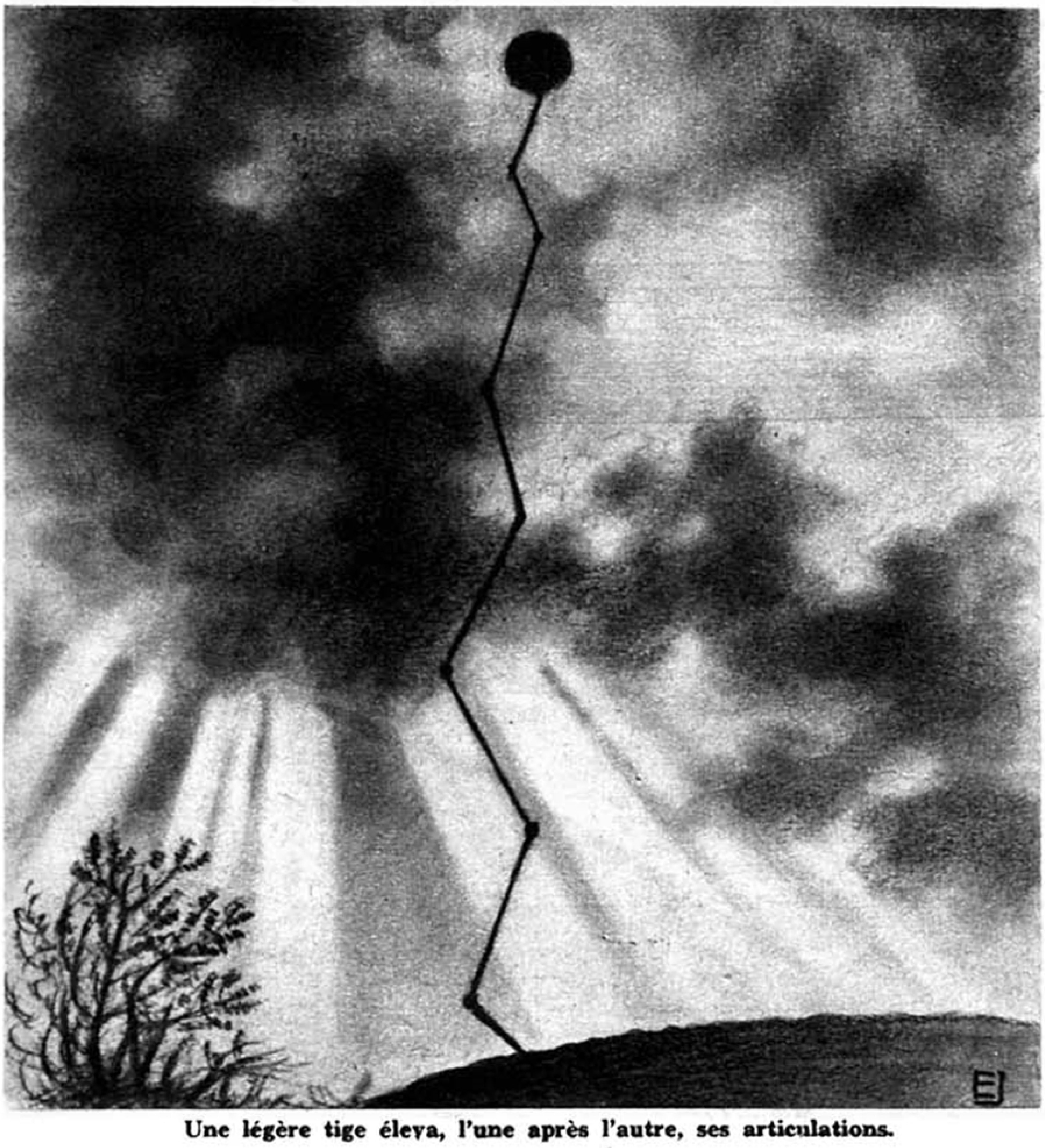
Ceux qui n'ont jamais vu un Marsien vivant peuvent difficilement s'imaginer l'horreur étrange de leur aspect, leur bouche singulière en forme de V et la lèvre supérieure pointue,le manque de front, l'absence de menton au-dessous de la lèvre inférieure en coin, le remuement incessant de cette bouche, le groupe gorgonesque des tentacules, la respiration tumultueuse des poumons dans une atmosphère différente, leurs mouvements lourds et pénibles, à cause de l'énergie plus grande de la pesanteur sur la terre et par-dessus tout l'extraordinaire intensité de leurs yeux énormes — tout cela me produisit un effet qui tenait de la nausée. Il y avait quelque chose de fougueux dans la peau brune huileuse, quelque chose d'inexprimablement terrible dans la maladroite assurance de leurs lents mouvements. Même à cette première rencontre je fus saisi de dégoût et d'épouvante.

Soudain le monstre disparut. Il avait chancelé sur le bord du cylindre et dégringolé dans le trou avec un bruit semblable à celui que produirait une grosse masse de cuir. Je l'entendis pousser un singulier cri rauque et immédiatement après une autre de ces créatures apparut vaguement dans l'ombre épaisse de l'ouverture.

Alors mon accès de terreur cessa. Je me détournai et dans une course folle m'élançai vers le premier groupe d'arbres, à environ cent mètres de là. Mais je courais obliquement et en trébuchant, car je ne pouvais détourner mes regards de ces choses.

Parmi quelques jeunes sapins et des buissons de genêts, je m'arrêtai haletant, anxieux de ce qui allait se produire. La lande, autour du trou, était couverte de gens épars, comme moi à demi-fascinés de terreur, épiant ces créatures, ou plutôt l'amas de gravier bordant le trou dans lequel elles étaient. Alors, avec une horreur nouvelle, je vis un objet rond et noir s'agiter au bord du talus. C'était la tête du boutiquier qui était tombé dans la fosse, et cette tête semblait un petit point noir contre les flammes du ciel occidental. Il parvint à sortir une épaule et un genou, mais il parut retomber de nouveau et sa tête seule resta visible. Soudain il disparut et je m'imaginai qu'un faible cri venait jusqu'à moi. Une impulsion irraisonée m'ordonna d'aller à son aide, sans que je pusse surmonter mes craintes.

Tout devint alors invisible, caché dans la fosse profonde et par le tas de sable que la chute du cylindre avait amoncelé. Quiconque serait venu par la route de Chobham ou de Woking eût été fort étonné de voir une centaine de gens environ, en un grand cercle irrégulier dissimulés dans des fosses, derrière des buissons, échangeant des mots, brefs et rapides, et les yeux fixés obstinément sur quelque tas de sable. La brouette de provisions, épave baroque, était restée sur le talus, noire contre le ciel en feu, et dans le chemin creux était une rangée de véhicules abandonnés, dont les chevaux frappaient de leurs sabots le sol ou achevaient la pitance d'avoine de leurs musettes.



Une légère tige éleva, l'une après l'autre, ses articulations.

V

LE RAYON ARDENT

Après le coup d'œil que j'avais pu jeter sur les Marsiens émergeant du cylindre dans lequel ils étaient venus de leur planète sur la terre, une sorte de fascination paralysa mes actes. Je demeurai là, enfoncé jusqu'aux genoux dans la bruyère, les yeux fixés sur le monticule qui les cachait. En moi la crainte et la curiosité se livraient bataille.

Je n'osais pas retourner directement vers le trou, mais j'avais l'ardent désir de voir ce qui s'y passait. Je m'avançai donc, décrivant une grande courbe, cherchant les points avantageux, observant continuellement les tas de sable qui dérobaient aux regards ces visiteurs inattendus de notre planète. Un instant un fouet de minces lanières noires passa rapidement devant le soleil couchant et disparut aussitôt; ensuite une légère tige éleva, l'une après l'autre, ses articulations, au sommet desquelles un disque circulaire se mit à tourner avec un mouvement irrégulier. Que se passait-il donc dans ce trou?

La plupart des spectateurs avaient fini par se rassembler en deux groupes — l'un, une petite troupe du côté de Woking, l'autre, une bande de gens dans la direction de Chobham; évidemment le même conflit mental les agitait. Autour de moi quelques personnes se trouvaient disséminées. Je passai près d'un de mes voisins dont je ne connaissais pas le nom — et il m'arrêta. Mais ce n'était guère le moment d'engager une conversation bien nette.

— Quelles vilaines brutes! dit-il. Bon Dieu! Quelles vilaines brutes!

Il répéta cela à plusieurs reprises.

— Avez-vous vu quelqu'un tomber dans le trou? demandai-je.

Mais il ne me répondit pas, nous restâmes silencieux et attentifs pendant un long moment, côte à côte, éprouvant, j'imagine, un certain réconfort à notre mutuelle compagnie. Alors, je changeai de place, m'installant sur un renflement de terrain qui me donnait l'avantage d'un mètre ou deux d'élévation, et quand je cherchai des yeux mon compagnon, je l'aperçus qui retournait à Woking.

Le couchant devint crépuscule avant que rien d'autre ne se fût produit. La foule au loin, sur la gauche vers Woking, semblait s'accroître et j'entendais maintenant son bruit confus. La petite bande de gens vers Chobham se dispersa, mais aucun indice de mouvement ne venait du cylindre.

Ce fut cette circonstance, plus qu'autre chose, qui rendit aux gens du courage; je suppose que les curieux qui arrivaient constamment de Woking contribuèrent aussi à relever la confiance. En tous les cas, comme l'ombre tombait, un mouvement lent et intermittent commença sur la lande, un mouvement qui se précisa à mesure que la tranquillité du soir restait ininterrompue autour du cylindre. De verticales formes noires, par deux et trois, s'avançaient de nouveau, s'étendant de cette façon en un mince croissant irrégulier, qui semblait vouloir cerner le trou en rapprochant ses pointes de mon côté, je commençai aussi à me diriger vers la fosse.

Alors j'aperçus quelques cochers et autres conducteurs d'attelages qui menaient hardiment leurs véhicules à travers les carrières, et j'entendis le bruit des sabots et le grincement des roues. Je vis un gamin emmener la brouette de provisions. Puis, à moins de trente mètres du trou, venant du côté de Horsell, je remarquai une petite troupe d'hommes et celui qui marchait en tête agitait un drapeau blanc.

C'était la députation. On avait hâtivement tenu conseil, et puisque les Marsiens étaient, en dépit de leurs formes répulsives, des créatures intelligentes, on avait résolu de leur montrer, en s'approchant d'eux avec des signaux, que nous aussi, nous étions intelligents.

Le drapeau battait au vent, et la troupe s'avança à droite d'abord, puis elle tourna à gauche. J'étais trop loin pour reconnaître personne, mais j'appris par la suite qu'Ogilvy, Stent et Henderson avaient tenté avec d'autres cet essai de communication. Dans leur marche, ils avaient rétréci pour ainsi dire la circonférence maintenant à peu près ininterrompue de gens, et un certain nombre de vagues formes noires les suivaient à un intervalle discret.

Tout à coup, il y eut un soudain jet de lumière, et une fumée grisâtre et lumineuse sortit du trou en trois bouffées distinctes, qui, l'une après l'autre, montèrent se perdre dans l'air tranquille.

Cette fumée — il serait peut-être plus exact de dire cette flamme — était si brillante que le ciel, d'un bleu profond au-dessus de nos têtes, et que la lande, sombre et brumeuse avec ses bouquets de pins du coté de Chertsey, parurent s'obscurcir brusquement quand ces bouffées s'élevèrent, et rester plus sombres après leur disparition. Au même moment, une sorte de bruit pareil à un sifflement devint perceptible.

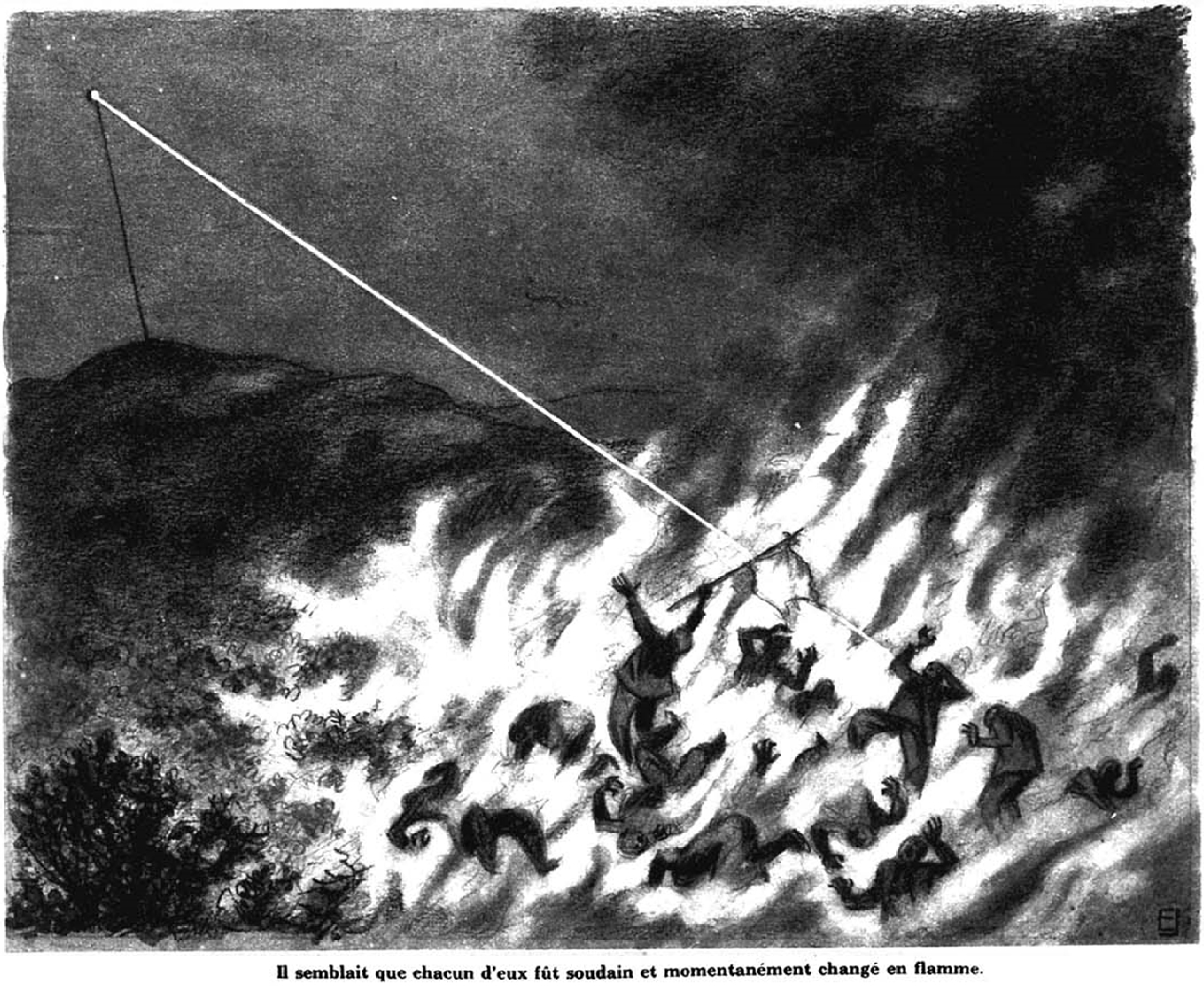
De l'autre côté de la fosse la petite troupe de gens que précédait le drapeau blanc s'était arrêtée à la vue du phénomène, poignée de petites formes verticales et sombres sur le sol noirâtre. Quand la fumée verte monta, leurs faces s'éclairèrent d'un vert pâle et s'effacèrent à nouveau dès qu'elle se fut évanouie.

Alors, lentement, le sifflement devint un bourdonnement, un interminable bruit retentissant et monotone. Lentement, un objet de forme bossue s'éleva hors du trou et une sorte de rayon lumineux s'élança en tremblotant.

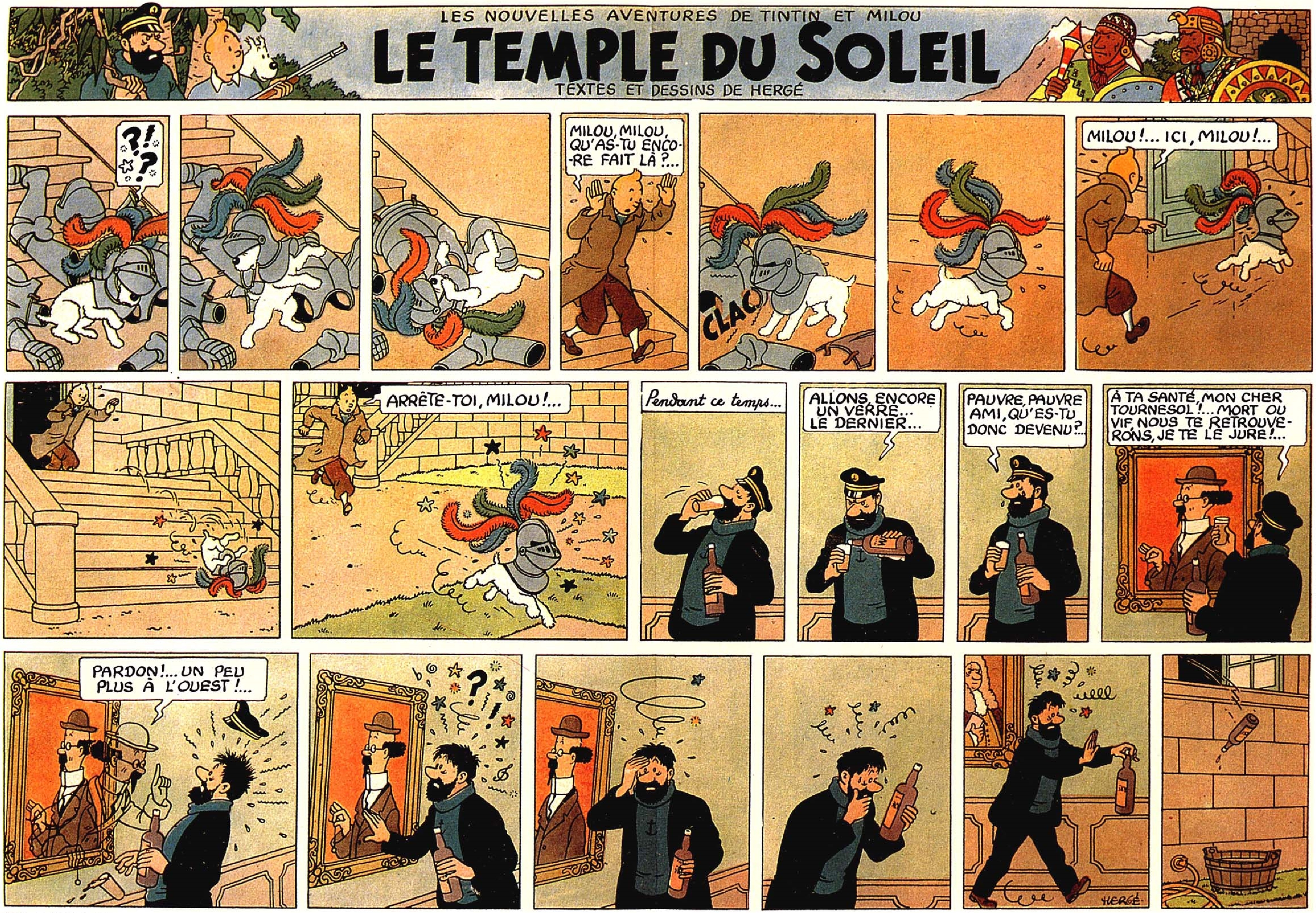
Aussitôt des jets de réelle flamme, des lueurs brillantes sautant de l'un à l'autre, jaillirent du groupe d'hommes dispersés. On eût dit que quelque invisible jet se heurtait contre eux et que du choc naissait une flamme blanche. Il semblait que chacun d'eux fût soudain et momentanément changé en flamme.

(A suivre.)

Illustrations de E.-P. Jacobs.



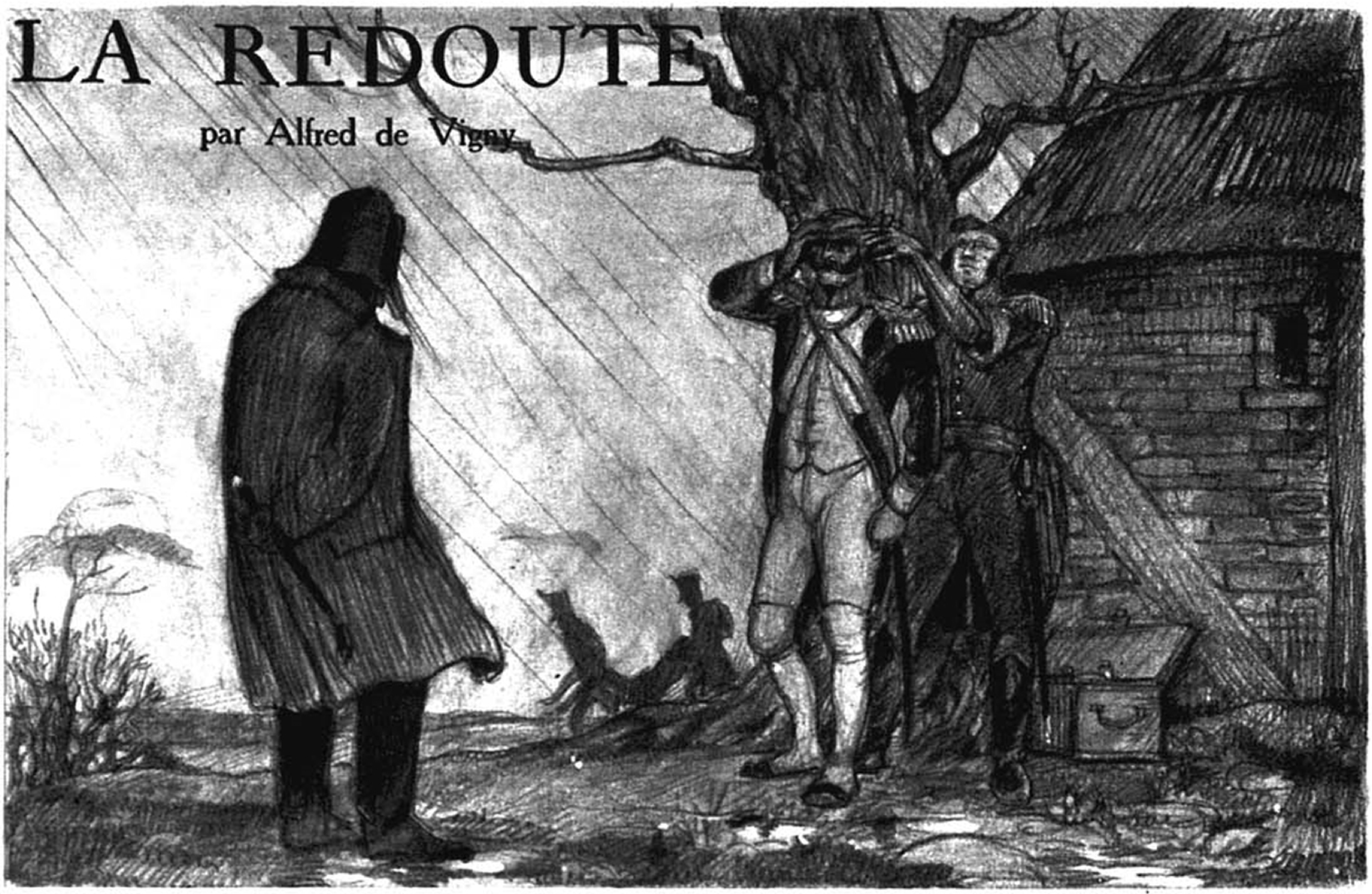
Il semblait que chacun d'eux fût soudain et momentanément changé en flamme.


LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU
LE TEMPLE DU SOLEIL
TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ
MILOU, MILOU, QU'AS-TU ENCO-RE FAIT LÀ ?...
CLAC
MILOU !... ICI, MILOU !...
ARRÊTE-TOI, MILOU !...
Pendant ce temps...
ALLONS, ENCORE UN VERRE... LE DERNIER...
PAUVRE, PAUVRE AMI, QU'ES-TU DONC DEVENU ?...
À TA SANTÉ, MON CHER TOURNESOL !... MORT OU VIF, NOUS TE RETROUVE-RONS, JE TE LE JURE !...
PARDON !... UN PEU PLUS À L'OUEST !...
HERGÉ

(A suivre.)

LA REDOUTE

par Alfred de Vigny



(Suite et fin.)

Je compris alors mon œuvre, et j'y regardai avec un empressement frénétique. Je vis un de ces officiers de quatorze ans, si nombreux dans les armées russes qui nous envahirent à cette époque, et que l'on traînait à cette terrible école. Ses longs cheveux bouclés tombaient sur sa poitrine, aussi blonds, aussi soyeux que ceux d'une femme, et sa tête s'était penchée comme s'il n'eut fait que s'endormir une seconde fois. Ses lèvres roses, épanouies comme celles d'un nouveau-né, semblaient encore engraissées par le lait de la nourrisse, et ses grands yeux bleus entr'ouverts avaient une beauté de forme candide, féminine et caressante. Je le soulevai sur un bras, et sa joue tomba sur ma joue ensanglantée comme s'il allait cacher sa tête entre le menton et l'épaule de sa mère pour se réchauffer. Il semblait se blottir sous ma poitrine pour fuir ses meurtriers. La tendresse filiale, la confiance et le repos d'un sommeil délicieux reposait sur sa figure morte, et il paraissait me dire : Dormons en paix.

— Etait-ce là un ennemi? m'écriai-je. Et ce que Dieu a mis de paternel dans les entrailles de tout homme s'émut et tressaillit en moi; je le serrais contre ma poitrine, lorsque je sentis que j'appuyais sur moi la garde de mon sabre qui traversait son cœur et qui avait tué cet ange endormi. Je voulus pencher ma tête sur sa tête, mais mon sang le couvrit de larges taches; je sentis la blessure de mon front, et je me souvins qu'elle m'avait été faite par son père. Je regardai honteusement de côté et je ne vis qu'un amas de corps que mes grenadiers tiraient par les pieds et jetaient dehors, ne leur prenant que des cartouches. En ce moment, le colonel entra suivi de la colonne, dont j'entendis le pas et les armes.

— Bravo! mon cher, me dit-il, vous avez enlevé ça lestement. Mais vous êtes blessé ?

— Regardez cela, dis-je; quelle différence y a-t-il entre moi et un assassin ?

— Eh! sacrédié, mon cher, que voulez-vous? c'est le métier.

— C'est juste, répondis-je, et je me levai pour aller reprendre mon commandement. L'enfant retomba dans les plis de son manteau dont je l'enveloppai et sa petite main ornée de grosses bagues laissa échapper une canne de jonc, qui tomba sur ma main comme s'il me l'eût donnée. Je la pris; je résolus, quels que fussent mes périls à venir, de n'avoir plus d'autre arme, et je n'eus pas l'audace de retirer de sa poitrine mon sabre d'égorgeur.

Je sortis à la hâte de cet antre qui puait le sang, et quand je me trouvai au grand air, j'eus la force d'essuyer mon front rouge et mouillé. Mes grenadiers étaient à leur rang; chacun essuyait froidement sa baïonnette dans le gazon et raffermissait sa pierre à feu dans la batterie. Mon sergent-major, suivit du fourrier, marchait devant les rangs, tenant sa liste à la main, et lisant à la lueur d'un bout de chandelle planté dans le canon de son fusil, comme dans un flambeau, il faisait paisiblement l'appel. Je m'appuyai contre un arbre et le chirurgien-major vint me bander le front. Une large pluie de mars tombait sur ma tête et me faisait quelque bien. Je ne pus m'empêcher de pousser un profond soupir.

— Je suis las de la guerre, dis-je au chirurgien.

— Et moi aussi, dit une voix grave que je connaissais.

Je soulevai le bandage de mes sourcils, et je vis, non pas Napoléon empereur, mais Bonaparte soldat.

Il était seul, triste, à pied, debout devant moi, ses bottes enfoncées dans la boue, son habit déchiré, son chapeau ruisselant la pluie par les bords; il sentait ses derniers jours venus et regardait autour de lui ses derniers soldats.

Il me considérait attentivement.

— Je t'ai vu quelque part, dit-il, grognard?

A ce dernier mot, je sentis qu'il ne me disait là qu'une phrase banale, je savais que j'avais vieilli de visage plus que d'années, et que fatigues, moustaches et blessures me déguisaient assez.

— Je vous ai vu partout, sans être vu, répondis-je.

— Veux-tu de l'avancement ?

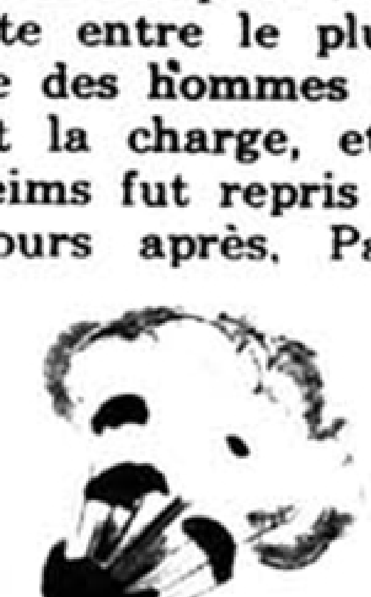
Je dis : — il est bien tard.

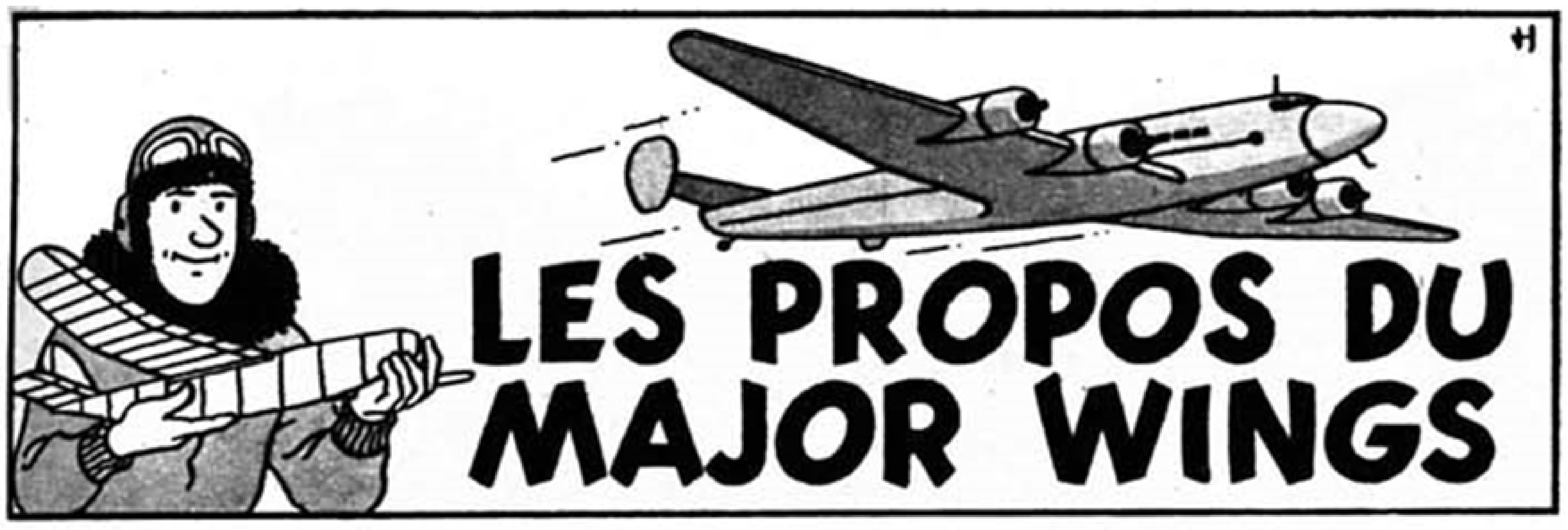
Il croisa les bras un moment sans répondre, puis :

— Tu as raison, va, dans trois jours, toi et moi nous quitterons le service.

Il me tourna le dos et remonta sur son cheval tenu à quelques pas. En ce moment, notre tête de colonne avait attaqué et l'on nous lançait des obus. Il en tomba un devant le front de ma compagnie, et quelques hommes se jetèrent en arrière, par un premier mouvement dont ils eurent honte. Bonaparte s'avança seul sur l'obus qui brûlait et fumait devant son cheval, et lui fit flairer cette fumée. Tout se tut et resta sans mouvement; l'obus éclata et n'atteignit personne. Les grenadiers sentirent la leçon terrible qu'il leur donnait; moi j'y sentis de plus quelque chose qui tenait du désespoir. La France lui manquait et il avait douté un instant de ses vieux braves. Je me levai avec effort, et, m'approchant de lui, je pris et serrai la main qu'il tendait à plusieurs d'entre nous. Il ne me reconnut point, mais ce fut pour moi une réconciliation tacite entre le plus obscur et le plus illustre des hommes de notre siècle.

On battit la charge, et, le lendemain au jour, Reims fut repris par nous. Mais quelques jours après, Paris l'était par d'autres.





LES PROPOS DU MAJOR WINGS

— Good morning, Tintin.

— Bonjour, Major. Vous n'avez pas oublié que je dois vous poser des questions pour nos petits amis ?

— Non, Tintin; je suis prêt. Que t'ont-ils déjà demandé ?

— Plusieurs choses. Mais auparavant, je voudrais finir de me documenter personnellement. La semaine dernière, le Capitaine Haddock m'a démontré qu'on ne pouvait pas réduire exactement les proportions d'un bateau et en obtenir le même rendement. Est-ce vrai aussi en aviation ?

— En aviation, le problème est certainement moins complexe, Tintin, car l'avion se meut dans un seul élément : l'air, tandis que le bateau doit tenir compte également de l'eau.

Mon ami, M. Levasseur, du groupement français l'« Alcya », a écrit, il y a plus de dix ans :

« Lorsque nous voyons un petit modèle d'avion décrire une courbe gracieuse dans l'air, nous pouvons nous demander dans quelles conditions un grand avion de même forme décrira une courbe semblable. La mécanique nous enseigne que si l'avion et son modèle réduit ont la même charge au mètre carré, les courbes ou trajectoires décrites seront absolument identiques. Ainsi, si, à la suite d'un piqué vertical, l'avion se redresse 200 mètres plus bas, le modèle réduit de même forme et également chargé se redressera après une chute de 200 mètres.

» Pratiquement, nous ne pourrons utiliser cette loi, car les évolutions du modèle réduit seraient trop étendues et les expériences difficiles à réaliser. Heureusement, une deuxième loi va nous permettre de réduire les courbes tracées en faisant varier la charge au mètre carré.

» Si la charge au mètre carré est réduite au centième, le modèle réduit décrira la même courbe, mais réduite au centième. Les vitesses et les temps observés sur le modèle réduit seront égaux au dixième de ceux observés sur l'avion. En d'autres termes, les courbes décrites sont réduites dans le même rapport que la réduction de poids au mètre carré, et les vitesses et les temps sont réduits comme la racine carrée de la réduction de la charge par mètre carré. Enfin, si la répartition des poids reste semblable sur le modèle réduit et sur l'avion, la mécanique nous impose la condition que la réduction de la charge au mètre carré doit être la même que celle des dimensions linéaires des appareils.

» D'autre part, en aérodynamique, la fameuse loi de Reynolds nous apprend qu'en toute rigueur, le produit de la vitesse par une dimension linéaire de l'appareil doit rester constant. Par exemple, si l'on réduit un appareil au dixième, on devrait multiplier sa vitesse par dix. Mais comme personne ne tient compte de cette loi, même dans les laboratoires aérodynamiques, nous ne nous en occuperons pas.

» L'application de ces lois permet de passer du petit au grand. Elle permet de vérifier expérimentalement de nombreuses propriétés des planeurs, et peut-être d'en découvrir d'autres. Le petit modèle ne doit plus être un simple amusement, mais un moyen de faire progresser l'aviation par des expériences sérieuses et peu coûteuses. »

— Ouf !... C'est très calé ce que vous me dites là, Major.

— C'est vrai, Tintin, et je m'en excuse. Mais ce texte, que j'ai appris par cœur, il y a longtemps, sert de base à toutes mes expériences quand je construis des modèles réduits; et je suis certain qu'il intéressera plus d'un de tes amis modellistes. Quant aux autres et à leurs parents, il leur montrera bien que la pratique du modèle réduit (volant, bien entendu) est une distraction intelligente et instructive, susceptible de susciter bien des vocations d'ingénieurs.

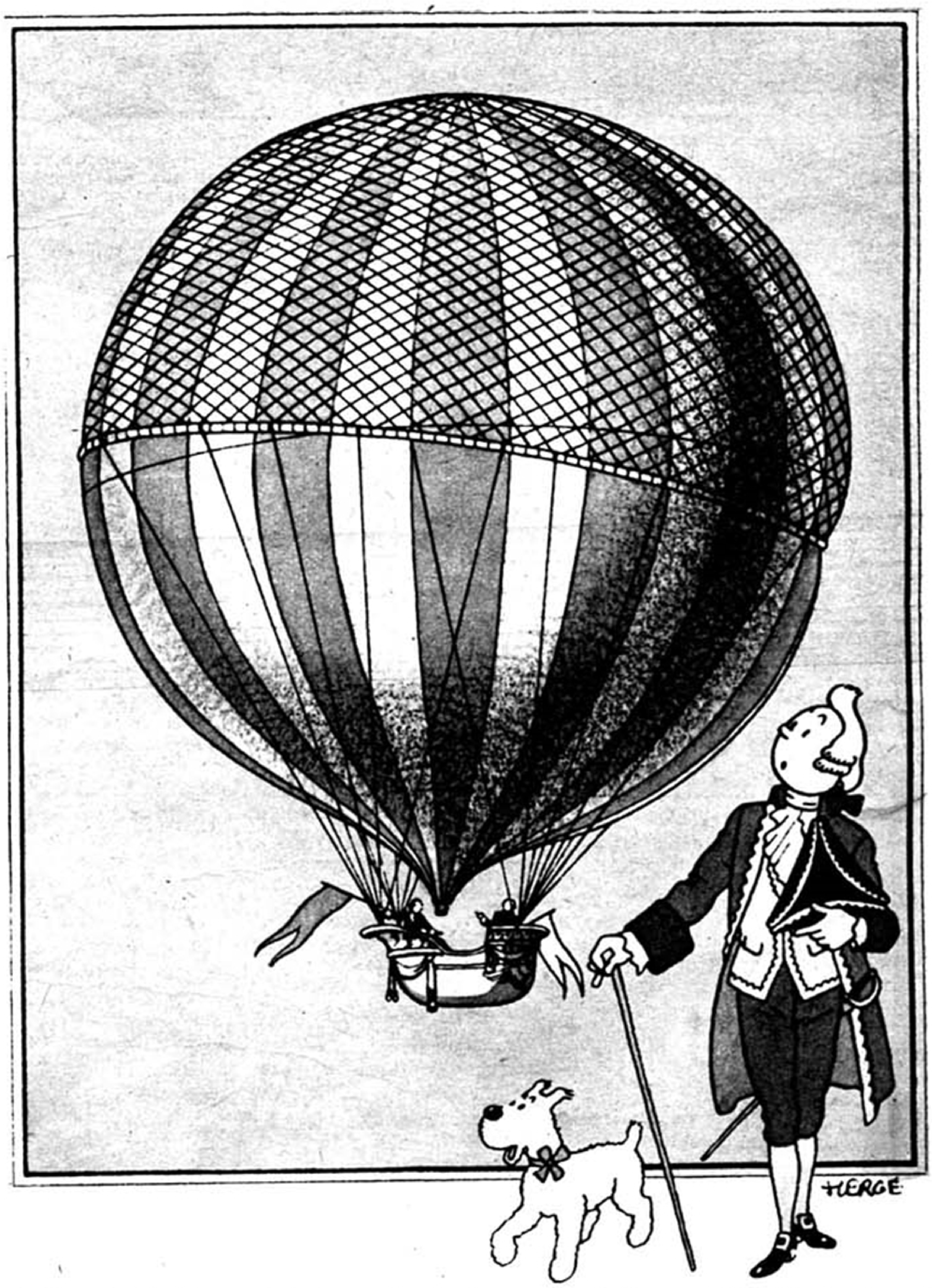
— Peut-être aussi des vocations d'aviateurs ?

— Oh ! voler a toujours été un des grands rêves de l'homme, et tous les enfants modernes projettent d'avoir plus tard leur avion. Si cela ne se réalise pas, il est quand même probable que beaucoup d'entre eux passeront leur brevet de pilote de tourisme, comme, lorsque j'étais tout jeune, on prenait son permis de conduire les autos.

Good bye, Tintin.



Petite Histoire de l'Aéronautique



Le ballon de Charles et Robert. — Ce fut le premier ballon gonflé à l'hydrogène. Il comportait déjà l'enveloppe vernie, le filet, la nacelle, la soupape, le lest et l'appendice du ballon libre actuel. Parti le 13 décembre 1783 du Jardin des Tuileries, il atterrit à Nesles.

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY



TINTIN VOUS RACONTE :

LA DÉCOUVERTE DE LA TOMBE DE TOUT=ANKH=AMON

Il est en Egypte un site d'une grandeur sauvage que l'on nomme « La Vallée des Rois » parce que c'est là, dans ces falaises calcinées par un implacable soleil, que les Pharaons de la XVIIIe dynastie, abandonnant l'usage des pyramides et les mastabas trop accessibles aux pillards, ont creusé des sépulcres habilement dissimulés.

Malgré cela, rares sont ceux qui ont échappé aux déprédations et le plus souvent les archéologues ne retrouvent que des tombeaux profanés, quelquefois depuis des millénaires.



Le masque funéraire en or.

Les Egyptiens croyaient que la survivance de l'âme était liée à la conservation du cadavre. C'est pourquoi ils l'embaumaient. Pour plus de précaution ils plaçaient auprès de la momie une ou plusieurs statues qui reproduisaient ses traits, et qui pouvaient la remplacer au besoin. De plus, ils entassaient dans la tombe tout ce qui avait servi au défunt et qu'ils estimaient nécessaire à son existence posthume.

Vers 1920, on pensait généralement que la Vallée des Rois avait livré tous ses secrets. Seuls Lord Carnarvon, un riche Anglais, et l'égyptologue Howard Carter s'obstinaient depuis des années à rechercher dans ces parages la tombe du Pharaon Tout-Ankh-Amon, qui avait vécu vers 1350 avant Jésus-Christ.

Enfin, le 4 novembre 1922 au matin, les ouvriers mettaient au jour l'entrée d'un escalier taillé dans le roc.

Lorsque les marches, au nombre de seize, eurent été déblayées, on trouva une porte maçonnée et scellée. Il fut constaté que par deux fois et sans doute très peu après la cérémonie des funérailles, des voleurs y avaient pratiqué une ouverture qui avait été soigneusement rebouchée ensuite par les inspecteurs de la nécropole.

La porte démolie, on dût vider un couloir en pente douce, long de 7 m. 50, entièrement comblé à l'aide de déblais. Tout au bout, Carter et Lord Carnarvon trouvèrent une seconde porte où se lisaient les traces d'opérations semblables à celles qui marquaient la porte d'entrée.

Lorsque la maçonnerie fut tombée, ce fût un éblouissement.

Les voleurs de jadis avaient sans doute dû être dérangés dans leur besogne sacrilège, car presque rien ne manquait.

Il faudrait des pages et des pages rien que pour énumérer tous les trésors que l'on trouva dans cette pièce qui précédait la chambre funéraire proprement dite, dont deux statues du roi, en bois noir orné d'or, gardaient l'entrée hermétiquement maçonnée. Il y avait là, notamment, des lits de bois précieux délicatement ouvragés, d'admirables coffrets remplis de vêtements splendides et de linge fin, des porte-flambeaux de bronze et d'or, des vases d'un travail exquis, des armes d'apparat, des chaises et des escabeaux, quatre chars démontés étincelants d'or et de pierreries, et merveille des merveilles, le trône de Tout-Ankh-Amon lui-même, entièrement décoré d'émaux brillants.

Une seconde antichambre se révéla aussi riche. Lorsqu'on eut enlevé tout cela avec mille précautions, car ces objets merveilleux étaient devenus avec le temps d'une infinie fragilité, on se tourna enfin vers la chambre funéraire dont la porte, elle aussi, avait été autrefois percée.

On y trouva quatre féériques catafalques, emboîtés les uns dans les autres, dont le premier seul avait été ouvert par les profanateurs — les battants étaient restés entre-bâillés — qui contenaient le sarcophage du roi.

Beaucoup d'objets inestimables remplissaient l'intervalle compris entre le catafalque extérieur et les murs. Enfin, dans un réduit latéral que gardait, menaçant le dieu Anubis sous la forme d'un chacal, on découvrit entr'autres deux chars démontés, des coffrets à bijoux, des statuettes magiques, une étonnante flotille de bateaux en miniature, et le coffret d'albâtre qui contenait les entrailles du mort.

Lorsque Lord Carnarvon et Howard Carter eurent soulevé le lourd couvercle du sarcophage de quartz jaune, le cer-



Dagues en or trouvées sur la momie.

ceuil du pharaon, fait à sa ressemblance en bois doré incrusté de faïence bleue, leur apparut. Ces larges yeux, faits de lapis-lazuli, d'albâtre et d'obsidienne, semblaient rayonner dans l'ombre.

Ce cercueil en contenait un second, également en bois doré, représentant le roi sous les traits du Dieu Osiris.

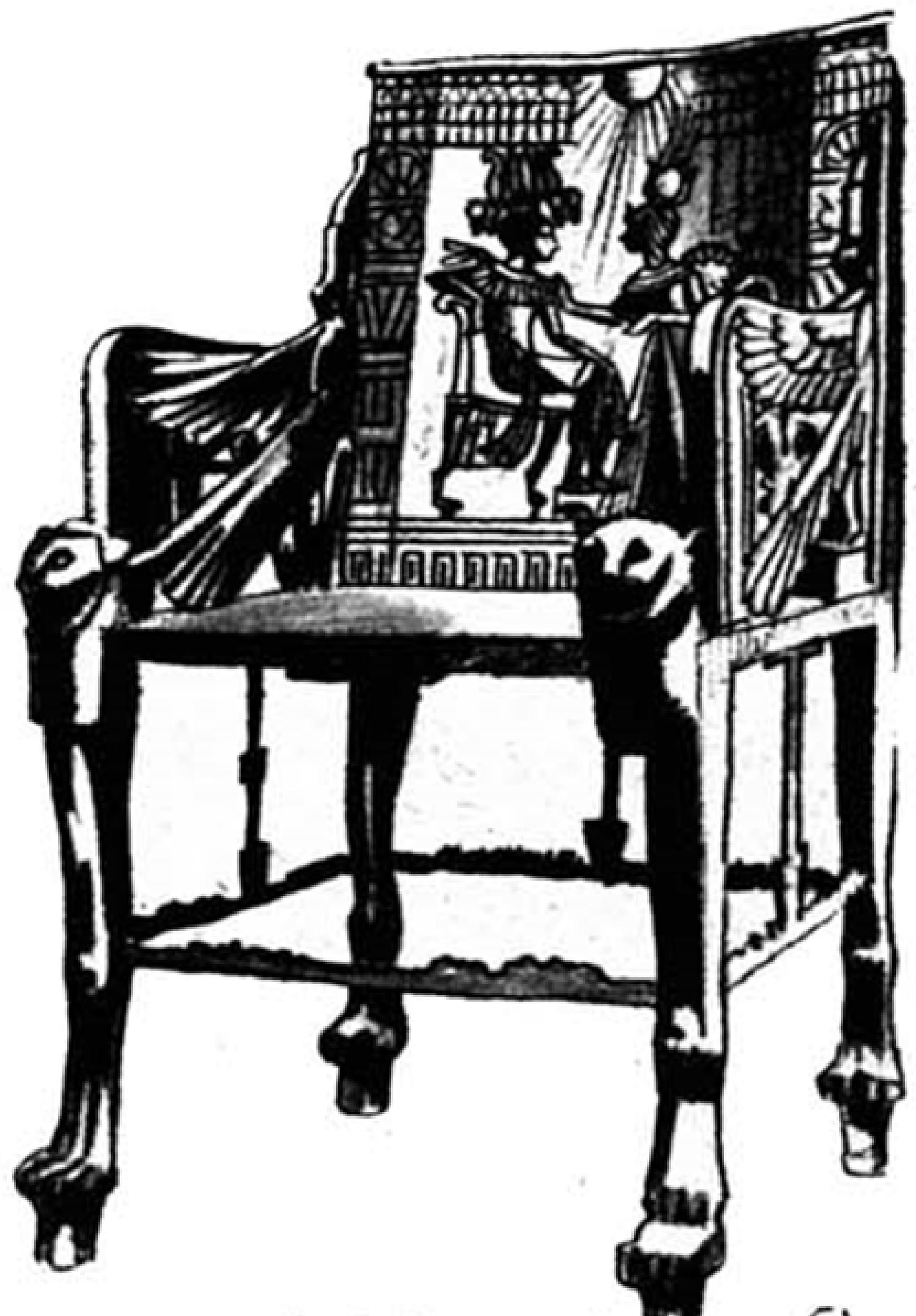
Un troisième cercueil, qui lui aussi, figurait Tout-Ankh-Amon en Osiris était fait d'or massif.

Sur la momie elle-même, on trouva un masque d'or d'un expression douce et mélancolique, ainsi qu'une multitude de bijoux et des dagues rituellement disposés.

On a raconté énormément de stupidités à propos de Tout-Ankh-Amon : sa colère de voir sa tombe violée, et sa vengeance contre les archéologues coupables du sacrilège.

Tout cela est complètement faux et repose sur une ignorance totale des croyances des vieux Egyptiens.

Ils employaient, écrit Jean Capart, des formules touchantes pour demander à la postérité de faire à leur bénéfice ce



Le trône royal.

que les égyptologues font en lisant les textes des catafalques et même des objets mobiliers.

« Récitez les formules, disent-ils, le souffle de la bouche (la parole) est utile au défunt et n'est pas une fatigue pour celui qui l'émet. Ce n'est qu'une lecture, cela ne coûte rien. Cela n'attire ni malheur, ni malédiction, ni aucun conflit avec autrui. Ne prenez pas m[illegible]pel comme la supplication importune d'un mendiant. Je vous demande de prononcer une parole qui procure la joie et que le cœur ne se rassasie jamais d'entendre. Votre bouche ne se fatiguera pas à la dire. Je ne vous demande rien qui vous coûte de l'argent et ce n'est pas un désavantage que de dire des choses excellentes... car seuls vivent les morts dont on prononce le nom. »

Le souvenir de millions d'Egyptiens s'est effacé sans retour tandis que maintenant et pour toujours, la mémoire de Tout-Ankh-Amon est assurée de ne jamais s'éteindre.

Mais en même temps vivra le nom de Lord Carnarvon. Il n'a pas cru à l'histoire des tombeaux, ne livrant que la somme que coûtait leur exploration. Ses contrats avec le Service des Antiquités de l'Egypte assuraient au Musée du Caire, la propriété de tous les objets trouvés dans la Vallée des Rois. Il estimait ne pas payer trop cher, au prix d'une fortune, la gloire de restituer à l'humanité de tels documents. Il avait conscience que leur étude permettrait d'écrire une des pages les plus brillantes de l'histoire du passé.

LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)



(A suivre.)

Editeur responsable : Raymond Leblanc
79, Rue Picard, Bruxelles

N° 5 – 24 OCTOBRE 1946



TINTIN

CHAQUE JEUDI

3,50 FRS



Quelle drôle de tête fait Milou ! Que peut-il lui être arrivé ? (Voir page 6.)

TINTIN *vous parle*

Bonjour, les amis !

Parlons peu, mais parlons bien !

Vous m'avez témoigné spontanément une telle confiance, vous avez reservé à TINTIN un si vif, un si beau succès, que j'ai l'impression qu'il faut que je vous fasse plaisir à mon tour...

Oui, je devine ce que vous allez me répondre ! Vous aimeriez que votre journal favori grandisse ? Eh bien ! sachez-le, votre désir sera TRÈS prochainement satisfait.

Ce que vous trouverez dans ces pages supplémentaires ?

Hum .. hum ... et si je vous en laissais la surprise ?

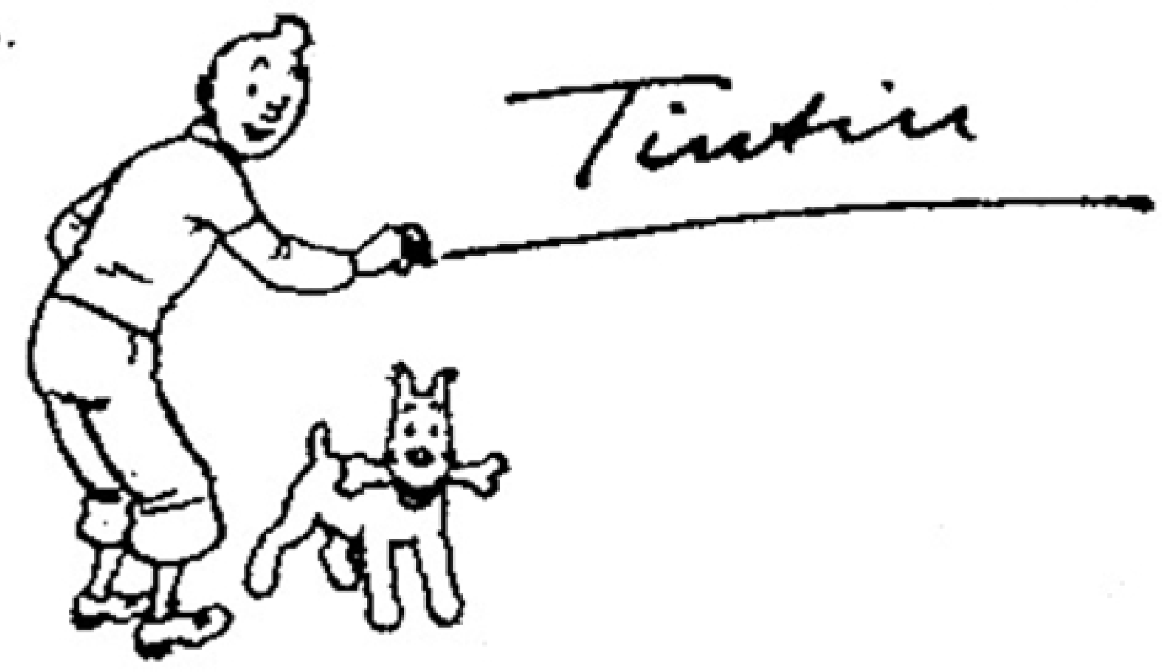
Et puis, si outre mes propres projets, je vous demandais ce que vous aimeriez vous-même que TINTIN publie en plus ?

De cette façon, je pourrais tenir compte des préférences de la majorité d'entre vous... Naturellement, je ne pourrai accorder tout ce que l'on me demandera, mais seulement ce qui aura rallié le plus de votes !

En tout cas, soyez certains que le CLUB TINTIN se fera très bientôt, et que nous vous offrirons sous peu un grand concours.

Mais je m'arrête, car Milou me tire par la manche. Il trouve que je bavarde trop.

Ecrivez-moi donc. En attendant... bonne poignée de mains.



En réponse à plusieurs demandes, nous signalons à ceux de nos lecteurs que la chose intéresse qu'il existe une édition néerlandaise de TINTIN paraissant sous le titre « KUIFJE ».

LA MAISON D'ALUMINIUM



Une grande usine d'aviation américaine vient de lancer une originale maison d'aluminium de forme circulaire, qu'elle expedie en caisse.

Fixée à un mât central, éclairée par une fenêtre en matière plastique, et munie d'un ventilateur, elle comprend trois pièces, plus une cuisine, deux salles de bain, un frigidaire et en général tout le confort moderne.

Mais on ne nous dit pas ce qui se produit lorsque le propriétaire essaye de planter un clou dans le mur.

★

LOGIQUE



On annonce la mort à Calcutta du radjah de Bowhal. Il était mort une première fois en 1909, mais un violent orage survenant pendant que l'on procédait à son incinération, avait éteint le bûcher, dispersé l'assistance, et l'avait sorti, lui, de l'état léthargique où il se trouvait. Après quoi, amnésique, il avait erré durant douze ans.

Revenu à lui, il avait retrouvé non seulement sa « veuve » remariée, mais encore totalement incrédule quant à sa résurrection. A toutes ses affirmations, elle n'avait cessé de répéter depuis : — Vous vous êtes éteint ? soit. Mais comment, dans ces conditions, pourriez vous être feu mon mari ?



MON COURRIER

Tout mon courrier doit porter l'adresse :
TINTIN
55, Rue du Lombard, 55
BRUXELLES

Spécifier s'il y a lieu : Capitaine Haddock ou Major Wings. Mais bien mentionner en premier lieu : « TINTIN ».

★

FANNY BUYSSE. — Tu me demandes des farces à faire à tes amies ? Bien, mais suppose qu'elles lisent toutes TINTIN et qu'elles t'attrapent toi-même ? Amitiés pour toi, pour Brigitte, pour Isabelle, pour Béatrice et pour Patrick. Quelle belle famille !!!

RUDI S. — Oui, TINTIN grandira bientôt ! Tu dis que les chiens vont réclamer un CLUB MILOU ? Ils en sont bien capables ! « Le Sceptre d'Ottokar » paraitra bientôt en album et en couleurs. Amitiés.

ANDRE BRUNELLE (Arlon). — Le CLUB TINTIN sera constitué sous peu. Patience !

MADY VANDERSCHUEREN. — Le CLUB TINTIN ? Bientôt ! Le courrier ? Le voici ! Des concours ? Incessamment ! Es-tu contente ? — Le Capitaine Haddock explique qu'un bateau coule lorsque l'eau s'y introduit jusqu'à le remplir. Il s'enfonce la pointe en avant lorsque l'eau s'y est accumulée en ce point. Lorsque le vent cesse, un voilier n'a rien d'autre à faire qu'à attendre son retour.

PIERRE, GUY et MICHEL LOVENS (Dolhain). — Bientôt le CLUB TINTIN, mes amis ! Un peu de patience !

JOE. — Tes compliments me font plaisir. Le CLUB sera constitué sous peu. Amitiés.

J. DE MEY (Wemmel). — Le CLUB TINTIN sera bientôt formé. Je l'annoncerai. Mes bonnes amitiés.

MARC BAUWENS (Gand). — Merci, tu es trop aimable ! Tu as raison pour « Le Temple du Soleil ». Pour l'instant, il n'est question que d'un CLUB TINTIN. On verra plus tard pour les amateurs de marine et d'aviation. A bientôt !

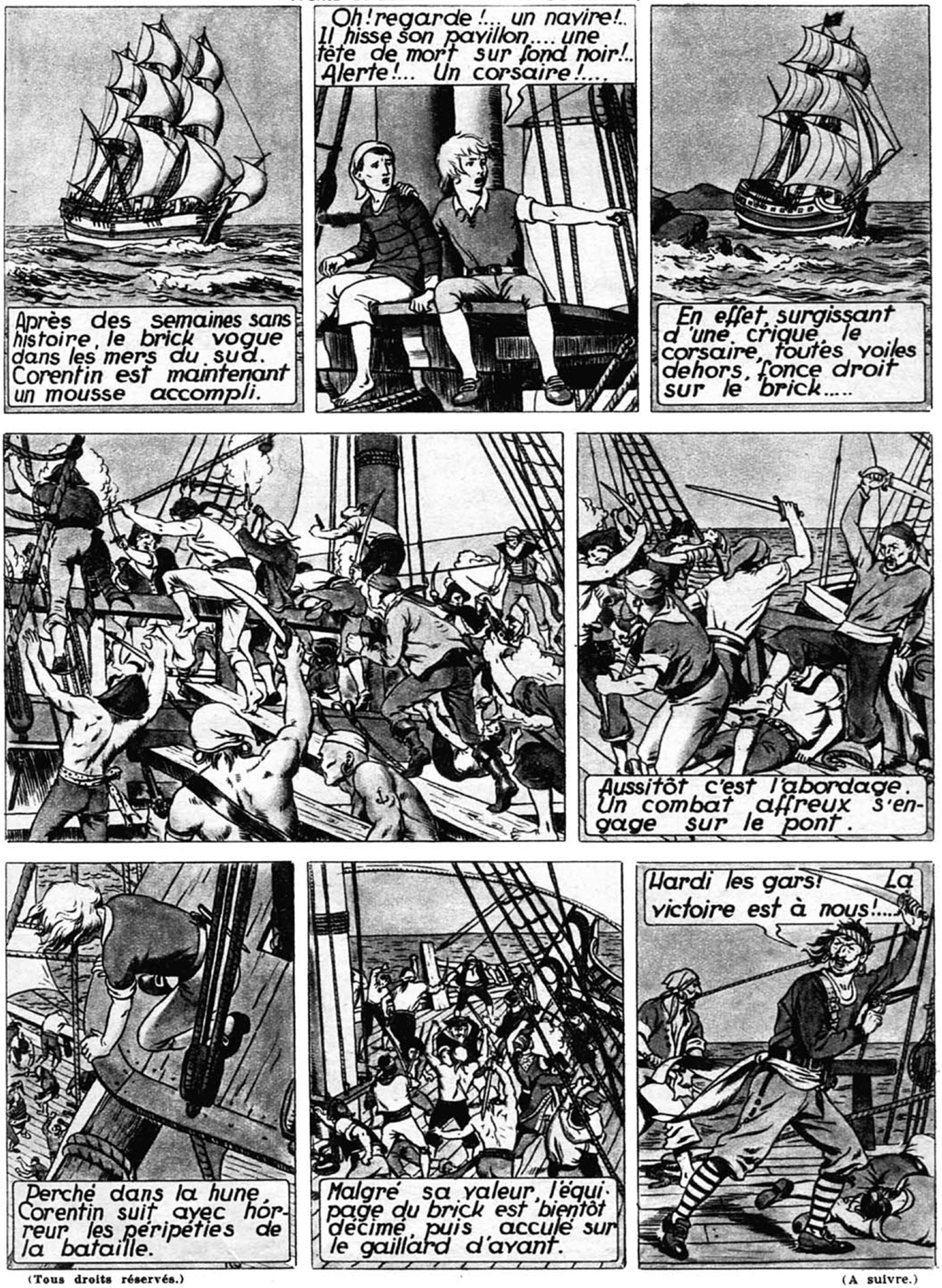
PIERRE BRASSINE. — Merci pour les compliments ! Ne manque pas de me rappeler au bon souvenir de ceux dont tu parles. Le règlement du CLUB TINTIN paraîtra sous peu. Ces albums existent toujours dans le commerce. Amitiés.

ABONNEMENTS

Pour recevoir régulièrement votre « TINTIN », abonnez-vous en versant au C.C.P. 1909.16 des « Editions du Lombard », 55, rue du Lombard, à Bruxelles, la somme de :
40 francs pour trois mois ou
75 Francs pour six mois ou
145 Francs pour douze mois.
Les lecteurs qui désirent recevoir un numéro du journal, sont priés d'envoyer 3,50 frs. en timbres-poste à TINTIN, 55, rue du Lombard, à Bruxelles, en n'oubliant pas de mentionner leur nom et leur adresse.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

(Texte et dessins de PAUL CUVELIER)



(A suivre.)



(Suite.)

A la clarté de leur propre destruction, je les vis chanceler et s'affaisser et ceux qui les suivaient s'enfuirent en courant.

Je demeurai stupéfait, ne comprenant pas encore que c'était la mort qui sautait d'un homme à un autre dans cette petite troupe éloignée. J'avais seulement l'impression que c'était quelque chose d'étrange, un jet de lumière sans bruit presque aveuglant, qui faisait s'affaisser, inanimés, tous ceux qu'il atteignait, et de même, quand l'invisible trait ardent passait sur eux, les pins flambaient et tous les buissons de genêts secs s'enflammaient avec un bruit sourd. Dans le lointain, vers Knaphill, j'apercevais les lueurs soudaines d'arbres, de haies et de chalets de bois qui prenaient feu.

Rapidement et régulièrement, cette mort flamboyante, cette invisible, inévitable épée de flamme, décrivait sa courbe. Je m'aperçus qu'elle venait vers moi aux buissons enflammés qu'elle touchait, et j'étais trop effrayé et stupéfié pour bouger. J'entendis les crépitements du feu dans les carrières et le soudain hennissement de douleur d'un cheval qui fut immobilisé aussitôt. Il semblait qu'un doigt invisible et pourtant intensément brûlant était tendu à travers la bruyère entre les Marsiens et moi, et tout au long d'une ligne courbe, au delà des carrières, le sol sombre fumait et craquait. Quelque chose tomba avec fracas, au loin sur la gauche, où la route qui va à la gare de Woking entre sur la lande. Presque aussitôt le sifflement et le bourdonnement cessèrent et l'objet noir en forme de dôme s'enfonça lentement dans le trou où il disparut.

Tout ceci s'était produit avec une telle rapidité que je restais là immobile, abasourdi et ébloui par les jets de lumière. Si cette mort avait décrit un cercle entier, j'aurais été certainement tué par surprise. Mais elle s'arrêta et m'épargna, laissant tomber sur moi la nuit soudainement sombre et hostile.

La lande ondulée semblait maintenant obscurcie jusqu'aux pires ténèbres, excepté aux endroits où les routes qui la parcouraient s'étendaient grises et pâles sous le ciel bleu-foncé de la nuit. Tout était noir et désert. Au-dessus de ma tête, une à une, les étoiles s'assemblaient et dans l'ouest le ciel brillait encore, pâle et presque verdâtre. Les cimes des pins et les toits de Horsell se découpaient nets et noirs contre l'arrière-clarté occidentale.

Les Marsiens et leur matériel étaient complètement invisibles excepté la tige mince sur laquelle leur miroir s'agitait incessamment en un mouvement irrégulier. Des taillis de buissons et d'arbres isolés fumaient et brûlaient encore, ici et là, et les maisons, du côté de la gare de Woking, envoyaient des spirales de flamme dans la tranquillité de l'air nocturne.

A part cela et ma terrible stupéfaction, rien d'autre n'était changé. Le petit groupe de taches noires qui suivaient le drapeau blanc avait été simplement

Résumé. — Un obus tiré de la planète Mars est tombé dans une lande en Angleterre. Un Marsien a surgi, si effrayant que la foule s'est enfuie. Des parlementaires s'étant avancés, un rayon ardent jailli du cylindre les a anéantis.

supprimé de l'existence et le calme du soir, me semblait-il, avait à peine été troublé.

Je m'aperçus que j'étais là sur cette lande obscure, sans aide, sans secours et seul. Soudain, comme quelque chose qui tombe sur vous à l'improviste, la peur me prit.

Avec un effort, je me retournai et m'élançai, en une course trébuchante, à travers la bruyère.

La peur que j'avais n'était pas une crainte rationnelle — mais une terreur panique, non seulement des Marsiens, mais de l'obscurité et du silence qui m'entouraient. Elle produisit sur moi un si extraordinaire effet d'abattement qu'en courant je pleurais silencieusement, comme un enfant. Maintenant que j'avais tourné le dos, je n'osais plus regarder en arrière.



En une course trébuchante...

Je me souviens d'avoir eu la singulière impression que l'on se jouait de moi et qu'au moment où j'atteindrais la limite du danger, cette mort mystérieuse — aussi soudaine que l'éclair — allait surgir du cylindre et me frapper.

VI

LE RAYON SUR LA ROUTE DE CHOBHAM

La façon dont les Marsiens peuvent si rapidement et silencieusement donner la mort est encore un sujet d'étonnement. Certains pensent qu'ils parviennent, d'une manière quelconque, à produire une chaleur intense dans une chambre de non-conductivité pratiquement absolue. Cette chaleur intense, ils la projettent en un rayon parallèle, contre tels objets qu'ils veulent, au moyen d'un miroir parabolique d'une composition inconnue — à peu près comme le miroir parabolique d'un phare projette un rayon de lumière. Mais personne n'a pu prouver ces détails d'une façon irréfutable. De quelque façon qu'il soit produit, il est certain qu'un rayon de chaleur est l'essence de la chose — une chaleur invisible au lieu d'une lumière visible. Tout ce qui est combustible s'enflamme à son contact, le plomb coule comme de l'eau, le fer s'amollit, le verre craque et fond, et l'eau se change immédiatement en vapeur.

Cette nuit-là, sous les étoiles, près de quarante personnes gisaient autour du trou, carbonisées, défigurées, méconnaissables, et jusqu'au matin la lande, de Horsell jusqu'à Maybury, resta déserte et en feu.

La nouvelle du massacre parvint probablement en même temps à Chobham, à Woking et à Ottershaw. A Woking, les boutiques étaient fermées quand le tragique événement se produisit et un grand nombre de gens, boutiquiers et autres, attirés par les histoires qu'ils avaient entendu raconter, avaient traversé le pont de Horsell et s'avançaient sur la route entre les haies qui viennent aboutir à la lande. Vous pouvez vous imaginer les jeunes gens et les jeunes filles, après les travaux de la journée, prenant occasion de cette nouveauté comme de toute autre, pour faire une promenade ensemble. Vous pouvez vous figurer le bourdonnement des voix au long de la route, dans le crépuscule.

Jusqu'alors sans doute, peu de gens, dans Woking même, savaient que le cylindre était ouvert, bien que le pauvre Henderson eût envoyé un messager porter à bicyclette, au bureau de poste, un télégramme spécial pour un journal du soir.

Les curieux débouchaient par deux et trois, sur la lande, et ils trouvaient de petits groupes de gens causant avec animation, en observant le miroir tournant, au-dessus des carrières de sable, et la même excitation gagnait rapidement les nouveaux venus.

Vers huit heures et demie, quand la députation fut détruite, il pouvait y avoir environ trois cents personnes à cet endroit, sans compter ceux qui avaient quitté la route pour s'approcher plus près des Marsiens. Il y avait trois agents de police, dont l'un était à cheval, faisant de leur mieux, d'après les instructions de Stent, pour maintenir la foule et l'empêcher d'approcher du cylindre, non sans soulever quelques protestations de la part de ces personnes excitables et irréfléchies, pour lesquelles un rassemblement est toujours une occasion de tapage et de brutalités.

Stent et Ogilvy, redoutant les possibilités d'une collision, avaient télégraphié de Horsell aux forces militaires aussitôt que les Marsiens avaient paru, demandant l'aide d'une compagnie de soldats pour protéger, contre toute tentative de violence, les étranges créatures; c'est après cela qu'ils avaient fait leurs si malheureuses avances. La des-

cription de leur mort telle que la vit la foule s'accorde de très près avec mes propres impressions : les trois bouffées de fumée verte, le sourd ronflement et les jets de flamme.

Bien plus que moi, cette foule de gens l'échappa belle. Le seul fait qu'un monceau de sable couvert de bruyère intercepta la partie inférieure du rayon les sauva. Si l'élévation du miroir parabolique avait été de quelques mètres plus haute, aucun d'eux n'aurait survécu pour raconter l'événement. Ils virent les jets de lumière, les hommes tomber et une main, invisible pour ainsi dire, allumer les buissons en s'avançant vers eux dans l'ombre qui gagnait. Alors, avec un sifflement qui s'éleva par-dessus le ronflement venant du trou, le rayon oscilla juste au-dessus de leurs têtes, enflammant les cimes des hêtres qui bordaient la route, faisant éclater les briques, fracassant les carreaux, enflammant les boiseries des fenêtres et faisant s'écrouler en miettes le pignon d'une maison située au coin de la route.

Dans le crépitement, le sifflement et l'éclat aveuglant des arbres en feu, la foule frappée de terreur sembla hésiter pendant quelques instants. Des étincelles et des brindilles commencèrent à tomber sur la route, avec des feuilles, comme des bouffées de flammes. Les chapeaux et les habits prenaient feu. Puis de la lande vint un appel.

Il y eut des cris et des clameurs et tout à coup l'agent de police à cheval arriva, galopant vers la foule confuse, la main sur sa tête et hurlant de douleur.

— Ils viennent ! cria une femme, et immédiatement chacun tourna les talons, et, poussant ceux qui se trouvaient derrière, tâcha de regagner au plus vite la route de Woking. Tous s'enfuirent aussi confusément qu'un troupeau de moutons. A l'endroit où la route était plus étroite et plus obscure entre les talus, la foule s'écrasa et une lutte désespérée s'ensuivit. Tous n'échappèrent pas : trois personnes — deux femmes et un petit garçon — furent renversées, piétinées, et laissées pour mortes dans la terreur et les ténèbres.

VII

COMMENT JE RENTRAI CHEZ MOI

Pour ma part, je ne me rappelle rien de ma fuite, sinon des heurts violents contre des arbres et des culbutes dans la bruyère. Tout autour de moi s'assemblait la terreur invisible des Marsiens. Cette impitoyable épée ardente semblait tournoyer partout, brandie au-dessus de ma tête avant de s'abattre et de me frapper à mort. J'arrivai sur la route entre le carrefour et Horsell et je courus jusqu'au chemin de traverse.

A la fin il me fut impossible d'avancer; épuisé par la violence de mes émotions et l'élan de ma course, je chancelai et m'affaissai inanimé sur le bord du chemin. C'était au coin du pont qui traverse le canal près de l'usine à gaz.

Je dus rester ainsi quelque temps. Puis je m'assis, étrangement perplexe. Pendant un bon moment, je ne pus clairement me rappeler comment j'étais venu là. Ma terreur s'était détachée de moi comme un manteau. J'avais perdu mon chapeau et mon faux-col était déboutonné. Quelques instants plus tôt, il n'y avait eu pour moi que trois choses réelles — l'immensité de la nuit, de l'espace et de la nature — ma propre faiblesse et mon angoisse — l'approche certaine de la mort. Maintenant, il me semblait que quelque chose s'était retourné, que le point de vue s'était changé brusquement. Il n'y avait eu, d'un état d'esprit à l'autre, aucune transition sensible. J'étais immédiatement redevenu le moi de chaque jour, l'ordinaire et convenable citoyen. La lande silencieuse, le motif de ma fuite, les flammes qui s'élevaient étaient comme un rêve. Je me demandais si toutes ces choses étaient vraiment arrivées. Je n'y pouvais croire.

Je me levai et gravis d'un pas mal assuré la pente raide du pont. Mon esprit était envahi par une morne stupéfaction. Mes muscles et mes nerfs semblaient privés de toute force. Je devais tituber comme un homme ivre. Une tête apparut au-dessus du parapet et un ouvrier portant un panier s'avança. Auprès de



Des étincelles et des brindilles commencèrent à tomber.

lui courait un petit garçon. En passant près de moi, il me souhaita le bonsoir. J'eus l'intention de lui causer, sans le faire. Je répondis à son salut par un vague marmottement et traversai le pont.

Sur le viaduc de Maybury, un train, tumulte mouvant de fumée blanche aux reflets de flammes, continuait son vaste élan vers le sud, longue chenille de fenêtres brillantes : fracas, tapage, tintamarre, et il était déjà loin. Un groupe indistinct de gens se tenait près d'une barrière de la jolie avenue de chalets qu'on appelait *Oriental Terrace*. Tout cela était si réel et si familier ! Et ce que je laissais derrière moi était si affolant, si fantastique ! De telles choses, me disais-je, étaient impossibles.

Peut-être suis-je un homme d'humeur exceptionnelle. Je ne sais jusqu'à quel point mes expériences sont celles du commun des mortels. Parfois, je souffre d'une fort étrange sensation de détachement de moi-même et du monde qui m'entoure. Il me semble observer tout cela de l'extérieur, de quelque endroit inconcevablement éloigné, hors du temps, hors de l'espace, hors de la vie et de la tragédie de toutes choses. Ce sentiment me possédait fortement cette nuit-là. C'était un autre aspect de mon rêve.

Mais mon inquiétude provenait de l'absurdité déconcertante de cette sécurité, et de la mort rapide qui voltigeait là-bas, à peine à trois kilomètres. Il me vint des bruits de travaux à l'usine à gaz et les lampes électriques étaient toutes allumées. Je m'arrêtai devant le groupe de gens.

— Quelles nouvelles de la lande ? demandai-je.

Il y avait contre la barrière deux hommes et une femme.

— Quoi ? fit un des hommes en se retournant.

— Quelles nouvelles de la lande ? répétai-je.

— Est-ce que vous n'en revenez pas ? demandèrent les hommes.

— On dirait que tous ceux qui y vont en reviennent fous, dit la femme en se penchant par-dessus la barrière. Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir ?

— Vous ne savez donc rien des hommes de Mars ? demandai-je; des créatures tombées de la planète Mars ?

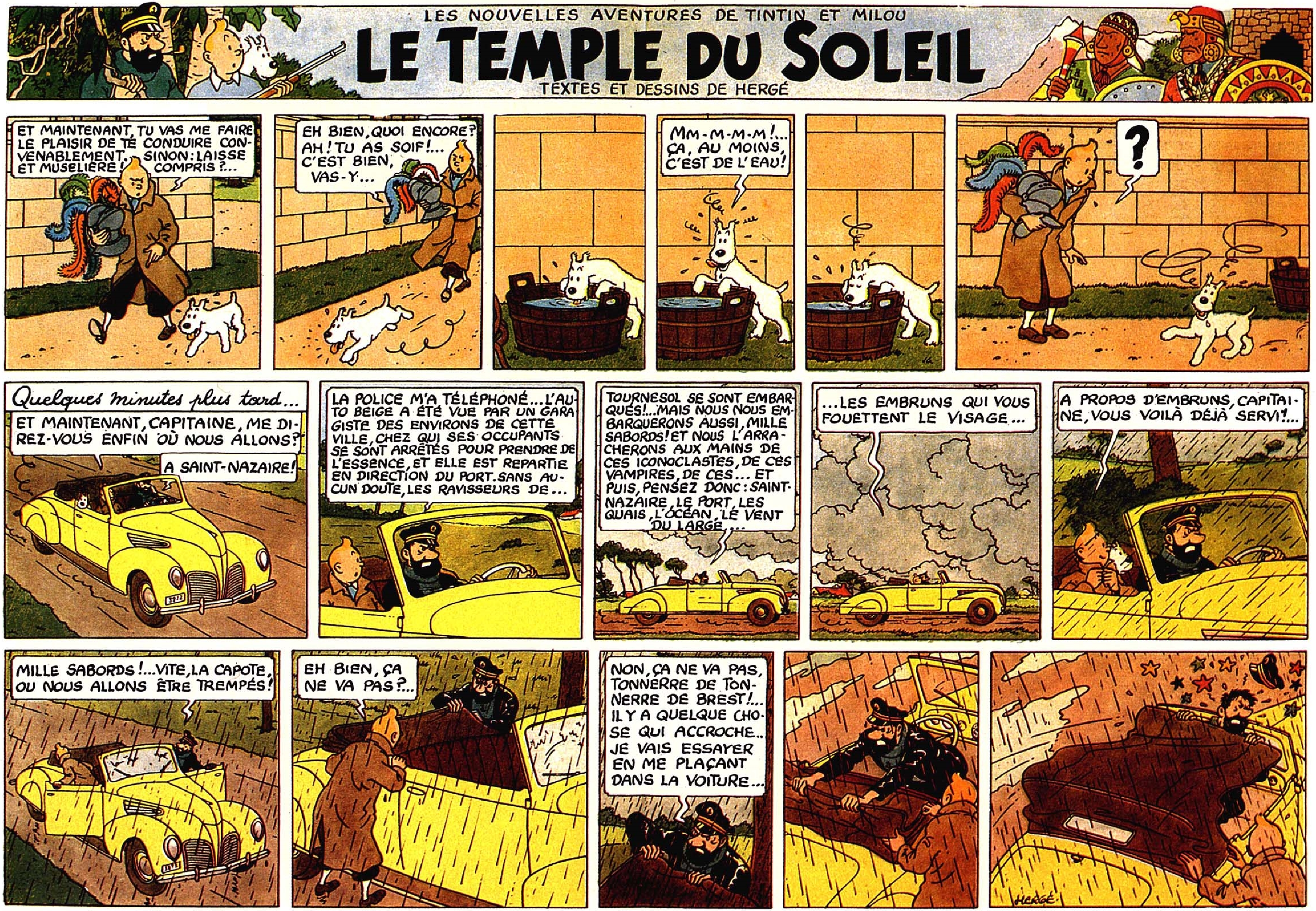
— Oh ! si, bien assez ! Merci ! dit la femme, et ils éclatèrent de rire tous les trois.

J'étais ridicule et vexé. Sans y réussir, j'essayai de leur raconter ce que j'avais vu. Ils rirent de plus belle à mes phrases sans suite.

— Vous en saurez bientôt davantage ! leur dis-je en me remettant en route.

(A suivre.)

Illustrations de E.-P. Jacobs.



LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU
LE TEMPLE DU SOLEIL
TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ
ET MAINTENANT, TU VAS ME FAIRE LE PLAISIR DE TE CONDUIRE CONVENABLEMENT... SINON: LAISSE ET MUSELIÈRE!... COMPRIS?...
EH BIEN, QUOI ENCORE? AH! TU AS SOIF!... C'EST BIEN, VAS-Y...
MM-M-M-M!... ÇA, AU MOINS, C'EST DE L'EAU!
?
Quelques minutes plus tard...
ET MAINTENANT, CAPITAINE, ME DIREZ-VOUS ENFIN OÙ NOUS ALLONS?
A SAINT-NAZAIRE!
LA POLICE M'A TÉLÉPHONÉ... L'AUTO BEIGE A ÉTÉ VUE PAR UN GARAGISTE DES ENVIRONS DE CETTE VILLE, CHEZ QUI SES OCCUPANTS SE SONT ARRÊTÉS POUR PRENDRE DE L'ESSENCE, ET ELLE EST REPARTIE EN DIRECTION DU PORT. SANS AUCUN DOUTE, LES RAVISSEURS DE...
TOURNESOL SE SONT EMBARQUÉS!... MAIS NOUS NOUS EMBARQUERONS AUSSI, MILLE SABORDS! ET NOUS L'ARRACHERONS AUX MAINS DE CES ICONOCLASTES, DE CES VAMPIRES, DE CES... ET PUIS, PENSEZ DONC: SAINT-NAZAIRE, LE PORT, LES QUAIS, L'OCÉAN, LE VENT DU LARGE...
...LES EMBRUNS QUI VOUS FOUETTENT LE VISAGE...
A PROPOS D'EMBRUNS, CAPITAINE, VOUS VOILÀ DÉJÀ SERVI!...
MILLE SABORDS!... VITE, LA CAPOTE, OU NOUS ALLONS ÊTRE TREMPÉS!
EH BIEN, ÇA NE VA PAS?...
NON, ÇA NE VA PAS, TONNERRE DE BREST!... IL Y A QUELQUE CHOSE QUI ACCROCHE... JE VAIS ESSAYER EN ME PLAÇANT DANS LA VOITURE...
HERGÉ

(A suivre.)

La pêche miraculeuse

par Erckmann-Chatrian



Dans ce merveilleux conte, Erckmann-Chatrian met en scène les vieux peintres hollandais, aussi intrépides buveurs que grands artistes.

★

CHAPITRE PREMIER

Un matin du mois de septembre 1850, le vieux peintre de marine, Andreusse Cappelmans, mon digne maître, et moi, nous fumions tranquillement notre pipe à la fenêtre de son atelier, au dernier étage de la vieille maison qui forme le coin à droite de la rue des Brabançons, sur le pont de Leyde, et nous vidions un pot d'*œle* à notre santé réciproque.

J'avais alors dix-huit ans, la tête blonde et rose; Cappelmans approchait de la cinquantaine; son gros nez rouge prenait des teintes bleuâtres, ses tempes s'argentaient, ses petits yeux gris se plissaient, de grosses rides bridaient ses joues brunes; au lieu de la plume de coq qui faisait jadis sa gloire, il venait d'orner son feutre d'une simple plume de corbeau.

Le temps était superbe. En face de nous se déroulait le vieux Rhin; quelques nuages blancs nageaient au-dessus dans l'azur : le port avec ses gros bateaux noirs, la voile pendante, dormait au-dessous, le soleil miroitait sur les flots bleuâtres et des centaines d'hirondelles fendaient l'air.

« Nous étions là, rêveurs, l'âme noyée de sentiment; de grandes feuilles de vigne, encadrant la fenêtre, frissonnaient à la brise, un papillon s'élevait, une volée de moineaux criards s'élançaient à sa poursuite; plus bas, sur le toit de l'échoppe, un gros chat roux s'arrêtait et regardait en balançant la queue d'un air méditatif.

Rien de calme comme ce spectacle, et pourtant Cappelmans était triste, soucieux.

« Maître Andreusse, lui dis-je tout à coup, vous avez l'air de vous ennuyer ?

— C'est vrai, fit-il, je suis mélancolique comme un âne qu'on étrille.

— Pourquoi ? Le travail va bien; vous avez plus de commandes que vous ne pouvez en remplir, et voici la *kermesse* qui vient dans une quinzaine.

— J'ai fait un vilain rêve!

— Vous croyez aux rêves, maître Cappelmans ?

— Je ne suis pas sûr que ce soit un rêve, Christian; car j'avais les yeux ouverts. »

Puis, vidant sa pipe au bord de la fenêtre :

« Tu n'es pas sans avoir entendu parler de mon vieux camarade, Van Marius, dit-il, Van Marius, le fameux peintre de marines, qui comprenait la mer comme Ruysdaël comprenait la campagne, Van Ostade le village, Rembrandt les intérieurs sombres, Rubens les temples et les palais. Ah ! c'était un grand peintre ! en face de ses tableaux on ne disait pas : « C'est beau ! » On disait : « Que la mer est belle !... qu'elle est grande et terrible ! » — On ne voyait pas le pinceau de Van Marius aller et venir; mais l'ombre de la main de Dieu s'étendre sur la toile. Oh ! le génie... le génie... quel don sublime, Christian! »

Cappelmans se tut, les lèvres serrées, le sourcil froncé, les larmes aux yeux.

Pour la première fois je le voyais ainsi; cela m'étonnait.

Au bout d'un instant, il reprit :

« Van Marius et moi, nous avions fait ensemble nos études à Utrecht, chez le vieux Ryssen; nous aimions les deux sœurs; nous passions ensemble nos soirées à la taverne de la *Grenouille*, comme deux frères. Plus tard, nous vînmes à Leyde, bras dessus, bras dessous. — Van Marius n'avait qu'un défaut, il aimait le genièvre et le *skidam* plus que l'*œle* et le *porter*. Tu me rendras cette justice, Christian, que je ne me suis jamais grisé qu'avec de l'*œle;* aussi, je me porte bien. Malheureusement, Van Marius se grisait avec du genièvre. Encore s'il n'en avait bu qu'à la taverne, mais il s'en faisait apporter jusque dans son atelier; il ne travaillait avec enthousiasme que lorsqu'il en avait une ou deux chopines dans l'estomac et que les yeux lui sortaient de la tête. Alors il fallait le voir, il fallait l'entendre hurler, chanter et siffler. Tout en mugissant comme la mer, il brossait sa toile à tour de bras : chaque coup de pinceau soulevait une vague; à chaque sifflement on voyait les nuages approcher, grossir, s'entasser. Tout à coup il prenait sa brosse au vermillon, et voilà que la foudre coulait du ciel noir sur les flots verts, comme un jet de plomb fondu... et dans le lointain, au-dessous de la voûte sombre, au loin, bien loin, on découvrait une barque, un *cutter,* n'importe quoi, écrasé entre les ténèbres et l'écume... C'était épouvantable! — Quand Van Marius peignait des scènes plus calmes, il se faisait jouer de la clarinette par le vieil aveugle Coppélius, à raison de deux florins par jour; il coupait son genièvre avec de l'*œle* et mangeait des saucisses pour représenter des scènes champêtres. Tu conçois, Christian, qu'avec un régime pareil, il devait se détériorer le tempérament. Combien de fois ne lui ai-je pas dit : « Prends garde, Jan, prends garde, le genièvre te jouera un mauvais tour ! »

» Mais, bien loin de m'écouter, il entonnait un refrain bachique d'une voix tonnante, et finissait toujours par imiter le chant du coq. C'était son plaisir favori d'imiter le chant du coq. Ainsi par exemple, à la taverne, quand son verre était vide, au lieu de frapper sur la table comme tout le monde pour prévenir la servante, il agitait les bras et lançait des *ko-ko-ri-ko !* jusqu'à ce qu'on eût rempli sa chope.

» Depuis longtemps Marius me parlait de son chef-d'œuvre : *la Pêche miraculeuse*. Il m'en avait fait voir les premières esquisses, et j'en étais émerveillé lorsqu'un beau matin, il disparut subitement de Leyde, et, depuis, personne n'a reçu de ses nouvelles. »

Ici, Cappelmans ralluma sa pipe d'un air rêveur et poursuivit :

« Hier soir, j'étais à la taverne du *Cruchon d'or*, en compagnie du docteur Roemer, d'Eisenlœffel, et de cinq ou six vieux camarades. Vers dix heures, je ne sais plus à quel propos, Roëmer se mit à déclamer contre les pommes de terre, déclarant que c'était le fléau du genre humain; que depuis la découverte des pommes de terre, les aborigènes de l'Amérique, les Irlandais, les Suédois, les Hollandais, et généralement tous les peuples qui boivent beaucoup de spiritueux, au lieu de jouer comme autrefois leur rôle dans le monde, se trouvaient réduits à l'état de zéros. Il attribuait cette décadence à l'eau-de-vie de pommes de terre, et tout en l'écoutant je ne sais par quelle évolution singulière de mon esprit — le souvenir de Van Marius me revint en mémoire : « Pauvre vieux ! me dis-je en moi-même, que fait-il maintenant ? A-t-il terminé son chef-d'œuvre? Pourquoi diable ne donne-t-il pas de ses nouvelles ?

» Comme je réfléchissais à ces choses, le watchman Zélig entra dans la salle pour nous prévenir qu'il était temps de quitter la taverne : onze heures sonnaient. — Je rentre chez moi, la tête un peu lourde. Je me couche et je m'endors.

» Mais voilà qu'une heure après, Brigitte, la ravaudeuse d'en face, allume ses rideaux. Elle crie : « Au feu ! » J'entends courir dans la rue, j'ouvre les yeux, et qu'est-ce que je vois. Un grand coq noir perché sur un chevalet au beau milieu de mon atelier.

» En moins d'une seconde, les rideaux de la vieille folle avaient flambé, puis s'étaient éteints d'eux-mêmes. Tout le monde s'en allait en riant... Mais le coq noir restait toujours à sa place et comme la lune brillait entre les tours de l'hôtel de ville, ce singulier animal m'apparaissait on ne peut mieux. Il avait de grands yeux jaunes cerclés de rouge, et se grattait la crête du bout de la patte.

» Je l'observais depuis au moins dix minutes, me demandant par où cet animal bizarre avait pu se glisser dans mon atelier, lorsque relevant la tête, le voilà qui me dit :

« Comment, Cappelmans, tu ne me reconnais pas ? Je suis pourtant l'âme de ton ami Van Marius !

« — L'âme de Van Marius! m'écriai-je. Van Marius est donc mort ?

« Oui, répondit-il d'un air mélancolique, c'est fini, mon pauvre vieux. J'ai voulu jouer la grande partie contre Hérode Van Gambrinus; nous avons bu deux jours et deux nuits sans désemparer. Le matin du troisième jour, comme la vieille Judith éteignait les chandelles, j'ai roulé sous la table ! Maintenant, mon corps repose sur la colline d'Osterhaffen, en face de la mer, et je suis à la recherche d'un nouvel organisme... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit : je viens te demander un service, Cappelmans !

« — Un service! Parle... tout ce qu'un homme peut faire, je le ferai pour toi !

« — A la bonne heure ! reprit-il, à la bonne heure ! j'étais sûr que tu ne me refuserais pas. Eh bien donc, voici la chose. Tu sauras, Andreusse, que j'étais allé à l'*Anse des Harengs*, tout exprès pour finir *la Pêche miraculeuse*.

(A suivre.)



LES ENTRETIENS DU CAPITAINE HADDOCK

— Bonjour, Tintin. Tu as l'air un peu embarrassé, aujourd'hui. Que t'arrive-t-il ?

— Voilà, Capitaine. J'ai reçu une lettre de Willy Maes, d'Auderghem, qui me pose une question si simple, que j'ose à peine vous la transmettre.

— Dis toujours, Fiston.

— Voilà : « Mon Cher Tintin. Les entretiens du Capitaine Haddock me passionnent. Mais pourquoi n'a-t-il pas commencé par nous expliquer comment et pourquoi un bateau flotte, qu'il soit en fer ou en bois, tandis que tant d'autres corps ne flottent pas... »

— Je vais répondre à Willy, qui est sûrement un garçon ordonné et méthodique.

Chaque corps, dans la nature, a sa « densité », c'est-à-dire un certain poids, par rapport à son volume. On compare toutes les densités avec celle de l'eau pure, qui sert de base, et on doit savoir qu'UN DECIMETRE CUBE d'eau pèse UN KILOGRAMME. La densité du plomb est environ ONZE, c'est-à-dire qu'un décimètre cube de plomb pèse ONZE KILOS, ou que le plomb est onze fois plus lourd que l'eau; tandis que le décimètre cube de liège ne pèse que 350 grammes, sa densité étant de 0,35.

D'autre part, l'eau est un fluide, et elle peut se déplacer facilement autour de tous les corps solides qui exercent une pression sur elle.

Maintenant, suis bien mon raisonnement; il est assez différent, dans la forme, des explications qu'on donne d'habitude à ce sujet, mais j'emploierai avec tes amis les méthodes qui m'ont permis, au cours de ma carrière, de faire pénétrer un peu de science dans les têtes dures de mes matelots.

— Je vous suis, Capitaine.

— Si tu prends un morceau de bois très lourd, qui mesure exactement un décimètre cube et pèse aussi exactement un kilo, soit d'une densité de UN, et que tu le fais entrer dans l'eau, ce morceau de bois va y pénétrer petit à petit, en DEPLAÇANT de l'eau et en prenant sa place. Quand il y sera complètement noyé, il aura DEPLACE exactement UN décimètre cube d'eau, ou UN KILO d'eau. Autrement dit, en langage scientifique et naval, SON DEPLACEMENT est de UN KILO. Du même coup, je t'ai expliqué, Tintin, un terme important qu'on emploie constamment en marine.

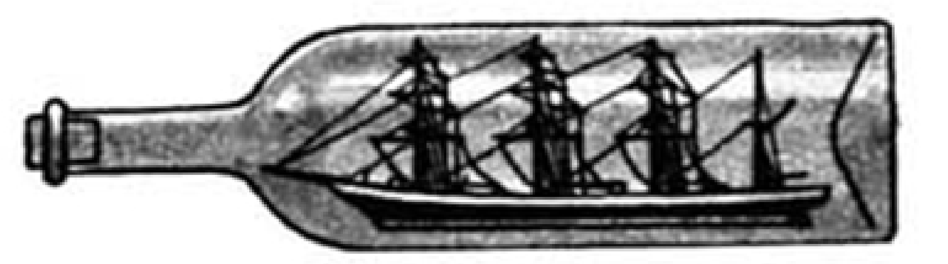
— En effet, Capitaine, et c'est une notion que je n'oublierai jamais.

— Mais dès que ton morceau de bois a déplacé ce volume d'eau, il reste à sa place... Le décimètre cube d'eau, qui pesait un kilo et qui était là ne bougeait pas, n'est-ce pas ? Il ne montait ni ne descendait ? Eh bien ! le décimètre cube de bois qui pèse aussi un kilo ne va pas non plus monter ni descendre; il remplacera l'eau exactement là où tu le mettras, soit à la surface, soit au fond, soit entre deux eaux.

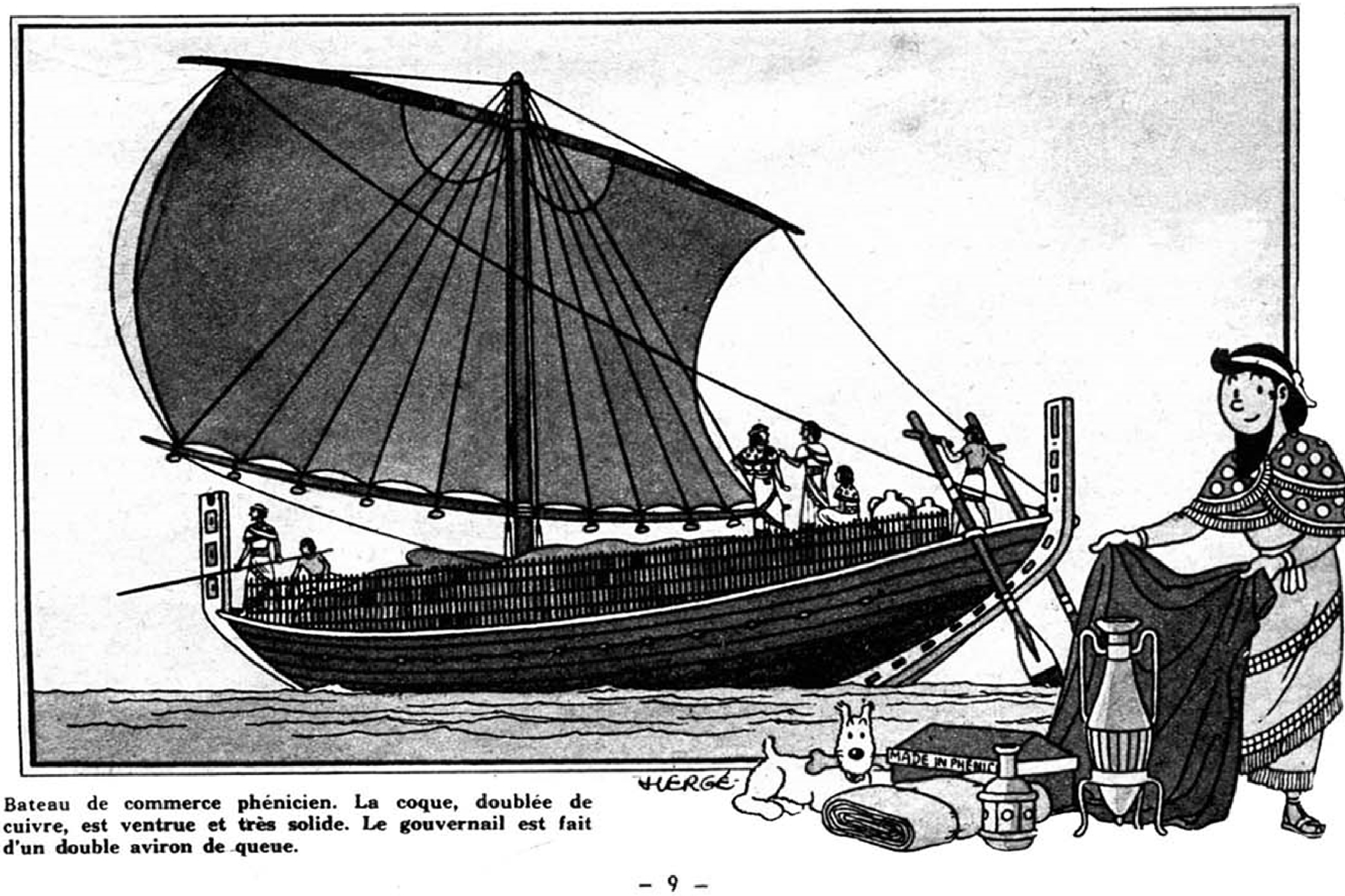
Maintenant, prends un décimètre cube de plomb, qui pèse onze kilos, et fais la même expérience. Dès qu'il sera complètement entré dans l'eau, il aura déplacé un kilo d'eau; mais, sur l'eau qui est en dessous de lui, il pèsera onze fois plus que le décimètre cube qu'il a remplacé; et cette eau du dessous ne pouvant supporter un poids onze fois trop lourd, va également se déplacer, et vite, pour laisser passer cette masse plus lourde qu'elle; et l'opération se répètera continuellement jusqu'à ce que ton plomb reposera au fond du bassin.

Au contraire, prends maintenant un décimètre cube de liège, qui ne pèse que 350 grammes, il va commencer par déplacer 350 grammes d'eau, ou 350 centimètres cubes, ce qui fait à peu près UN TIERS de son propre volume. A ce moment, il y aura donc UN TIERS de ton liège immergé dans l'eau, et les deux autres tiers au-dessus; et puisque tout son poids de 350 grammes a été nécessaire pour accomplir ce beau déplacement, il ne lui reste plus un gramme de son poids, plus un atome de puissance pour déplacer la moindre goutte d'eau en plus. Le voilà donc obligé de rester dans cette position, donc de **FLOTTER**.

— C'est lumineux, Capitaine. Nous verrons, la prochaine fois, comment ce phénomène s'applique aux bateaux, si vous le voulez bien...



PETITE HISTOIRE DE LA MARINE



Bateau de commerce phénicien. La coque, doublée de cuivre, est ventrue et très solide. Le gouvernail est fait d'un double aviron de queue.

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY



(A suivre.)

TINTIN *vous raconte*

La carrière de H. G. WELLS

Le sort a voulu que mourût H. G. Wells, en août dernier, au moment même où je décidais de vous offrir la publication richement illustrée de *La guerre des mondes*, le plus prodigieux de ses romans.

H. G. Wells, né en 1866 à Bromley, en Angleterre, de parents pauvres, aux prises avec un malheureux commerce de porcelaines et cristaux, aurait probablement mené une vie effacée comme ses deux frères aînés, s'il n'avait été victime dans son enfance d'un accident aux suites incalculables. Empoigné au cours d'un jeu par des gamins brutaux, il se cassa la jambe. Contraint à une longue immobilité, il fit de vastes lectures qui lui ouvrirent d'immenses horizons. N'oublions pas qu'à cette époque, un enfant de condition modeste n'avait que peu d'occasions de s'instruire...

Jamais plus il ne devait se contenter du sort médiocre que la vie paraissait vouloir lui imposer !

La place me manque pour retracer en détails — il l'a narré lui-même dans son autobiographie — la lutte opiniâtre qu'il dut soutenir pour échapper à l'étouffant magasin de confections où il avait été placé en apprentissage, et pour entamer des études qui, dans son esprit, devaient le mener au professorat. L'enseignement anglais, à cette époque, était encore dans une large mesure, abandonné à l'initiative.

Il suivit les cours de l'Ecole normale de South Kensington, à Londres, enregistrant d'innombrables connaissances, supporta le dénuement de l'étudiant pauvre en proie à la maladie — lui devait vivre jusque près



Place aux géants !

de quatre-vingts ans ! — s'essaya à des manuels d'enseignement, et trouva enfin sa voie en publiant son fameux roman *La machine à explorer le temps*, où l'on voit un personnage perché sur un mirobolant appareil de son invention faire une série de raids formidables vers l'avenir de notre race et assister à sa décadence, puis à sa disparition.

Déjà sa manière est fixée. Riche d'une science extrêmement solide, il donne pour base à sa fiction un raisonnement apparemment impeccable, qu'un imperceptible coup de pouce permet à un certain moment de dévier vers d'étranges et bouleversantes conséquences.

Quant au récit lui-même, il semble être fait par un témoin oculaire — mes lecteurs, qui suivent avec passion l'hallucinante *Guerre des mondes*, ne me contrediront point — et fourmille de détails tels qu'il semble impossible d'inventer.



Que ce soit *L'île du docteur Moreau*, qui part de l'hypothèse qu'un chirurgien hardi pourrait, en « travaillant » scientifiquement l'anatomie d'un animal, en faire un homme, passablement effrayant, mais un homme ; ou *Place aux Géants*, où deux biologistes, ayant isolé l'élément chimique du sang qui préside à la croissance, obtiennent des résultats pharamineux : des plantes, des insectes, des rats, des hommes d'une taille formidable — ces derniers atteignent douze mètres ! — que ce soit *Quand le dormeur s'éveillera*, où vit sous nos yeux le monde d'après-demain, ou *Les premiers hommes dans la lune*, partant d'une hypothèse particulièrement hardie ; *La merveilleuse visite* qui nous fait assister aux tribulations d'un ange tombé dans un paisible village anglais ; *La guerre dans les airs*, menaçante préfiguration de ce que nous venons de connaître, *L'homme invisible*, relation parfaitement plausible d'une histoire tout à fait effarante ; partout et toujours c'est la même persuasive conviction, la même irrésistible force de suggestion !

H. G. Wells est encore l'auteur d'une multitude de contes d'une extraordinaire variété, qui témoignent d'une imagination renversante !

Certains de ces brefs récits — nous en publierons — sont d'un accent réellement prophétique.

Dans l'abîme, par exemple, semble le récit des plongées abyssales de l'Américain Beebe ! *Le nouvel accélérateur* traite du « ralenti » à un moment où le cinéma n'existait pour ainsi dire pas ! *Les cuirassés de terre* sont les tanks, auquel aucun technicien militaire n'avait jamais songé !

Je passerai rapidement sur les romans à tendance sociale et sur les études historiques de Wells, qui sortent de notre cadre, pour en venir aux *Anticipations*, essai paru en 1901, qui explore méthodiquement l'avenir probable — un avenir relativement proche, c'est-à-dire un bon demi-siècle — en spéculant sur l'influence du progrès mécanique et scientifique, sur la vie et la pensée humaine.

Lorsque les *Anticipations* parurent, le fameux critique anglais William Archer déclara que le gouvernement avait le devoir de subventionner Wells pour qu'il pût continuer exclusivement à prophétiser !

Si l'ouvrage ne saurait intéresser actuellement les lecteurs de *Tintin*, trop de matières difficiles et rebutantes y étant traitées, j'en donnerai néanmoins un bref aperçu.

Lorsqu'on relit ces pages si curieuses où le génial écrivain tentait de percer les voiles du futur — devenu pour la majeure partie notre présent — on ne peut se défendre d'admiration.

Rien n'échappe à sa pénétrante attention, que ce soit dans le domaine matériel ou dans le domaine moral.

Je signalerai notamment ce qu'il dit des autostrades, qu'il préconise alors que les voitures de l'époque étaient des engins puants et lents, toujours en panne et perdant leurs boulons !

Plus loin, on trouve une description saisissante de la guerre — celle de 1914-18 et celle de 1940-44 — avec cependant la vision de combats aériens menés par de petits dirigeables au lieu d'avions, ceux-ci étant alors considérés comme absolument utopiques ! Des hommes de sciences sérieux démontraient journellement leur *impossibilité*. D'autre part, Wells s'avouait sceptique au sujet des sous-marins.

Il a d'ailleurs lui-même signalé avec humour, par la suite, les points sur lesquels il s'était trompé...

L'un des chapitres les plus instructifs est celui où il préconise le chauffage central, l'eau chaude et froide à volonté, la multiplication des salles de bain, la cuisine propre et rationnelle.

Mais oui ! il n'y a pas cinquante ans tout cela paraissait des rêveries de romancier !



Les premiers hommes dans la lune.

L'œuvre de H. G. Wells, qui est considérable, survivra en majeure partie, comme a survécu celle de Jules Verne rejointe et même dépassée par les progrès de la science, mais toujours si attirante.

Qu'importe que l'on fasse maintenant le tour du monde en quelques vingtaines d'heures : on relira les aventures de Philéas Fogg tant qu'il y aura des enfants !

Et tant que l'on aimera le fantastique placé dans un cadre réel, on frémira en évoquant la terrible *Guerre des mondes* si puissamment imaginée par H. G. Wells !

LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)



Imprimé en Belgique sur les presses de C. Van Cortenbergh, 12. Rue de l'Empereur, Bruxelles.

(A suivre.)

« Les Editions du Lombard »
55, Rue du Lombard, Bruxelles.

Editeur responsable : Raymond Leblanc
79, Rue Picard, Bruxelles.

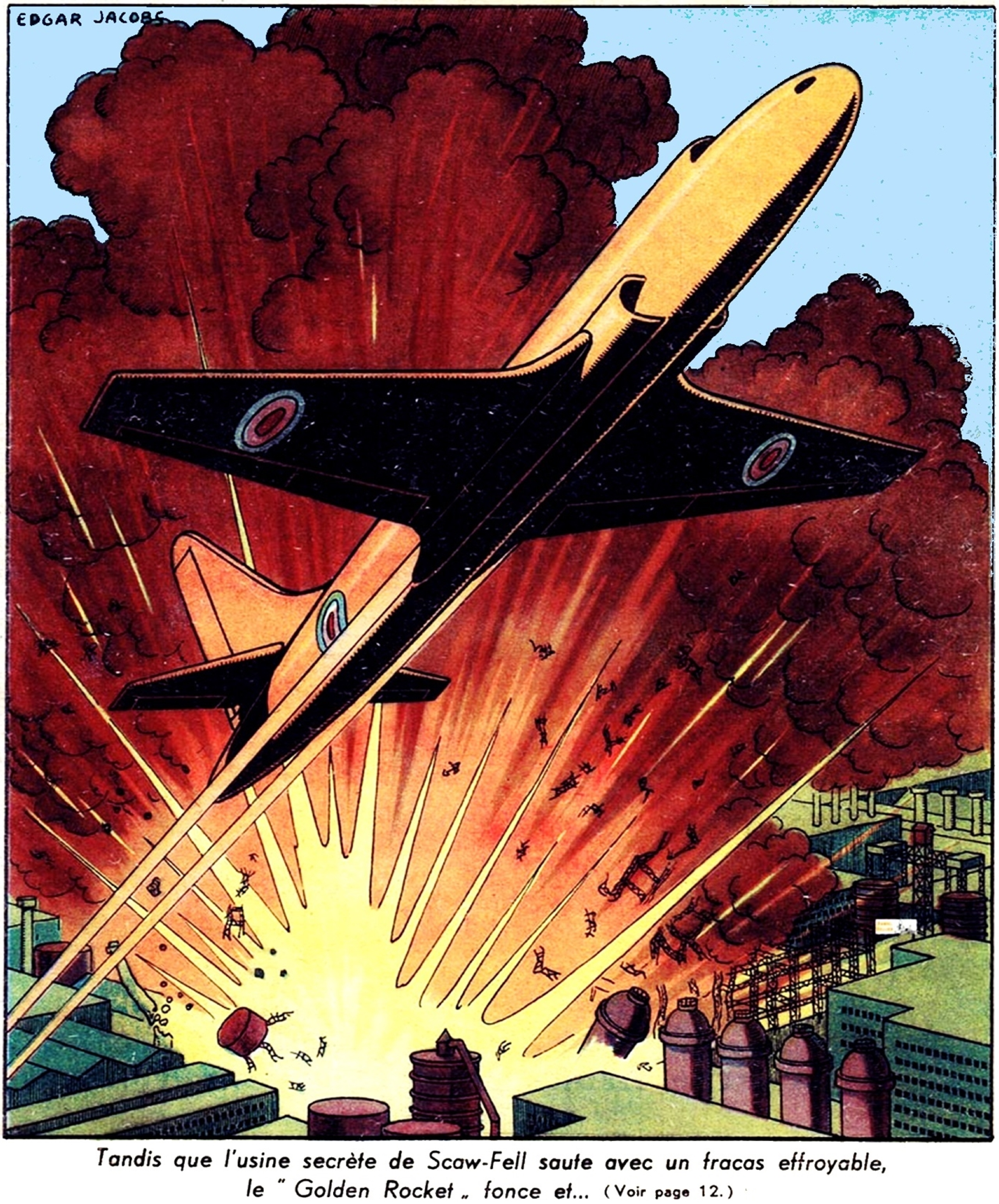
N° 6 — 31 OCTOBRE 1946



TINTIN

CHAQUE JEUDI

3,50 FRS



Tandis que l'usine secrète de Scaw-Fell saute avec un fracas effroyable, le " Golden Rocket „ fonce et... (Voir page 12.)

TINTIN *vous parle*

Bonjour, les amis !

J'ai assisté, hier, à une petite scène peu plaisante.

C'était à l'arrêt du tram de la Porte de Namur. Le terre-plein était grouillant de monde et les plates-formes encombrées.

A un certain moment, j'aperçus, sautant à terre avec désinvolture, un jeune garçon âgé de huit à neuf ans.

Derrière lui venait sa grand'mère, une brave dame d'aspect frêle, et qui, toute bousculée, cherchait le marche-pied avec difficulté.

Pendant ce temps, son petit-fils filait le nez en l'air, sans se soucier le moins du monde d'elle ni de son touchant embarras.

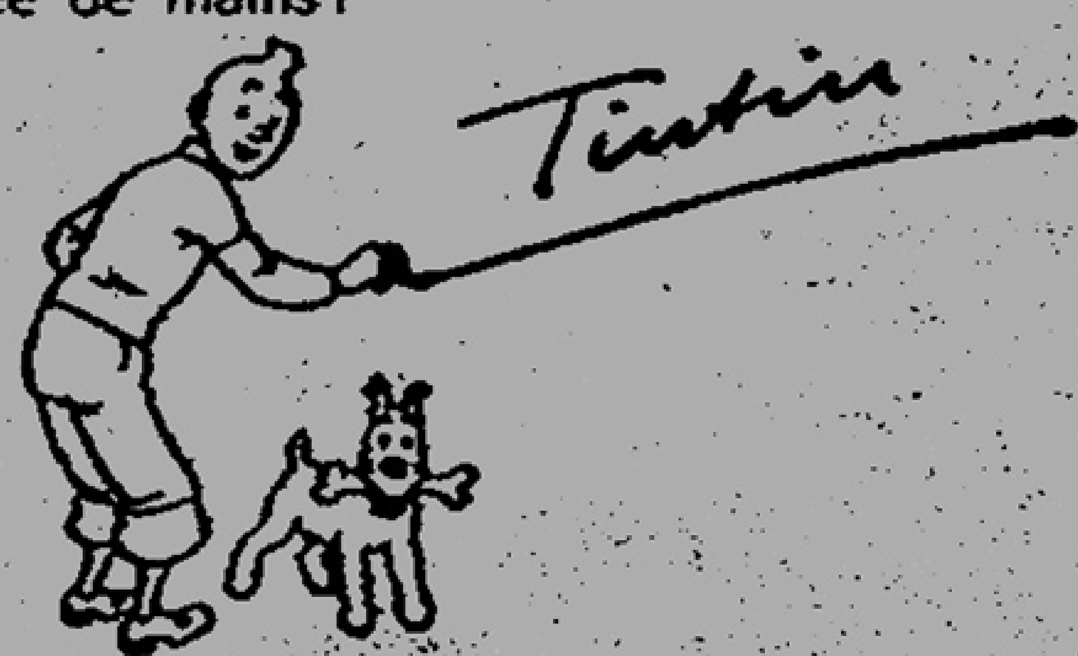
Non, ce garçon n'est pas méchant ! Je suis même sûr qu'il a du cœur. Mais voilà ! on veut avoir l'air malin, viril, cow-boy et même un peu gangster.

Erreur !

Il ne faut pas rougir d'être gentil — au contraire ! — et se rappeler qu'à vouloir paraître trop dégagé on tombe facilement dans la muflerie.

Pas vrai ?

Bonne poignée de mains !



CHARMANTE PERSPECTIVE



Parlant au Sénat de Washington, le sénateur Vandenberg a annoncé « qu'une troisième guerre mondiale ne durerait pas plus que quelques minutes ».

Il n'y a pas à dire, le progrès a rudement marché depuis la Guerre de cent ans !

— ★ —

LA MANIERE FORTE



Un des lévriers qui prenaient part à une course à Harringay ayant été disqualifié, la foule mécontente a pillé le cynodrome et y a mis le feu ! L'un des mécontents a profité du désordre pour empocher quelques centaines de livres qui se trouvaient derrière les guichets.

Il paraît que celui-ci n'est plus mécontent.

— ★ —

LA DOUCHE MICROBIENNE



Les Etats-Unis ont mis au point un procédé biochimique appelé la « douche microbienne » capable de détruire en quelques instants toute forme de vie aussi bien animale que végétale sur une vaste étendue.

Ce charmant produit peut être répandu par des avions volant à très haute altitude.

A quand le parapluie anti-microbien ?



MON COURRIER

Tout mon courrier doit porter l'adresse :
TINTIN
55, Rue du Lombard, 55
BRUXELLES

Spécifier s'il y a lieu : Capitaine Haddock ou Major Wings. Mais bien mentionner en premier lieu : « TINTIN ».

★

ALAIN VAN LOO. — Merci pour tes aimables et judicieuses considérations. La phosphorescence de la mer est due à la présence de milliards d'animalcules microscopiques faiblement lumineux. La question du CLUB TINTIN est à l'étude. Amitiés.

LUCIEN DE LAET. — J'ai transmis ta lettre au Capitaine Haddock qui te répondra au cours de ses prochains entretiens. A bientôt !

PIERRE DIVERSE (Liége). — Enchanté d'apprendre que TINTIN te plaise tant ! Bientôt le règlement du club. Amitiés.

LUCIEN MENNICHEN (Tilff). — Le Capitaine Haddock te répondra dans sa rubrique. Le CLUB TINTIN ? Bientôt !

JACQUES KINTGEN (Bruges). — Le règlement du CLUB TINTIN paraîtra bientôt. Amitiés.

MARC BOSQUET. — L'album en question est malheureusement épuisé, et je ne saurais te dire s'il sera un jour réédité. Amitiés.

DANIEL CLAEYS. — Un concours? Très prochainement. Milou va très bien, il te fait amicalement : ouah !

H. SCHOENAERTS (Engis). — Le CLUB TINTIN sera formé bientôt. Patience !

JEAN VANHERLE (Herstal). — Merci pour ton aimable lettre si joliment illustrée. Le CLUB TINTIN est à l'étude. Tes suggestions sont intéressantes. Amitiés.

PIQUET. — Oui, le CLUB TINTIN sera bientôt formé. Pour introduire un bateau dans une bouteille, on le construit avec les mâts couchés, puis, une fois entré, on les redresse patiemment de l'extérieur, avec une baguette.

T. LUBLINK (Verviers). — Le CLUB TINTIN ? Bientôt. On détruit les étoiles de mer parce qu'elles font beaucoup de ravages dans les pêcheries d'éponges, et surtout dans les parcs à huîtres.

ABONNEMENTS

Pour recevoir régulièrement votre « TINTIN », abonnez-vous en versant au C.C.P. 1909.16 des « Editions du Lombard », 55, rue du Lombard, à Bruxelles, la somme de :
40 francs pour trois mois ou
75 Francs pour six mois ou
145 Francs pour douze mois.
Les lecteurs qui désirent recevoir un numéro du journal, sont priés d'envoyer 3,50 frs. en timbres-poste à TINTIN, 55, rue du Lombard, à Bruxelles, en n'oubliant pas de mentionner leur nom et leur adresse.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

(Texte et dessins de PAUL CUVELIER) .



(A suivre.)



(Suite.)

J'avais l'air si hagard qu'en m'apercevant du seuil ma femme tressaillit. J'entrai dans la salle à manger; je m'assis, bus un verre de vin, et aussitôt que j'eus pu suffisamment rassembler mes esprits, je lui racontai les événements dont j'avais été témoin. Le dîner, un dîner froid, était déjà servi et resta sur la table sans que nous y touchions pendant que je narrais mon histoire.

— Il y a une chose rassurante, dis-je pour pallier les craintes que j'avais fait naître, ce sont les créatures les plus maladroites que j'aie jamais vues grouiller. Elles peuvent s'agiter dans le trou et tuer les gens qui s'approcheront, pourtant elles ne pourront jamais sortir de là... Mais quelles horribles choses !

— Calme-toi, mon ami, dit ma femme en fronçant les sourcils et en posant sa main sur la mienne.

— Ce pauvre Ogilvy ! dis-je. Penser qu'il est resté mort, là-bas.

Ma femme, du moins, ne trouva pas mon récit incroyable. Quand je vis combien sa figure était mortellement pâle, je me tus brusquement.

— Ils peuvent venir ici, répétait-elle sans cesse.

J'insistai pour qu'elle bût un peu de vin et essayai de la rassurer.

— Mais ils peuvent à peine remuer, dis-je.

Je lui redonnai, ainsi qu'à moi-même, un peu de courage en lui répétant tout ce qu'Ogilvy m'avait dit de l'impossibilité pour les Marsiens de s'établir sur la Terre. En particulier, j'insistai sur la difficulté gravitationnelle. A la surface de la Terre, la pesanteur est trois fois ce qu'elle est à la surface de Mars. Donc un Marsien, quand même sa force musculaire resterait la même, pèserait ici trois fois plus que sur Mars, et par conséquent son corps lui serait comme une enveloppe de plomb. Ce fut là réellement l'opinion générale. Le lendemain matin, le *Times* et le *Daily Telegraph*, entre autres, attachèrent une grande importance à ce point, sans plus que moi prendre garde à deux influences modificatrices pourtant évidentes.

L'atmosphère de la Terre, nous le savons maintenant, contient beaucoup plus d'oxygène ou beaucoup moins d'orgone — peu importe la façon dont on l'explique — que celle de Mars. L'influence fortifiante de l'oxygène sur les Marsiens fit indiscutablement beaucoup pour contrebalancer l'accroissement de poids de leur corps. En second lieu, nous ignorions tous ce fait que la puissance mécanique que possédaient les Marsiens était parfaitement capable, au besoin, de compenser la diminution d'activité musculaire.

Mais je ne réfléchis pas à ces choses alors; aussi mon raisonnement concluait-il entièrement contre les chances des envahisseurs; le vin et la nourriture, la confiance de l'appétit satisfait et la nécessité de rassurer ma femme me rendirent, par degrés insensibles, mon courage et me firent croire à ma sécurité.

— Ils ont fait là une chose stupide,

Résumé. — Un obus tiré de la planète Mars est tombé dans une lande en Angleterre. Les Marsiens ont tué, à l'aide d'un rayon ardent, tous ceux qui tentaient de s'approcher. Le narrateur s'est enfui.

assurai-je, le verre à la main. Ils sont dangereux, parce que sans aucun doute la peur les affole. Peut-être ne s'attendaient-ils pas à trouver des êtres vivants — et certainement pas des êtres intelligents. Si les choses viennent au pire, un obus dans le trou, et nous en serons débarrassés.



J'entrai dans la salle à manger...

L'intense surexcitation des événements avait sans aucun doute laissé mes facultés perspectives en état d'éréthisme. Maintenant encore, je me rappelle avec une extraordinaire vivacité ce dîner. La figure douce et anxieuse de ma femme tournée vers moi, sous l'abat-jour rose, la nappe blanche avec l'argenterie et la verrerie — car, en ces jours-là, même les écrivains philosophiques se permettaient maints petits luxes — le vin pourpre dans mon verre, tous ces petits détails sont photographiquement distincts. Au dessert, je m'attardai, combinant le goût des noix à une cigarette, regrettant l'imprudence d'Ogilvy et déplorant la peu clairvoyante pusillanimité des Marsiens.

Ainsi quelque respectable « dodo » de l'île Maurice aurait pu, de son nid, envisager de cette façon les circonstances et, discutant l'arrivée d'un navire en quête de nourriture animale, aurait dit : Nous les mettrons à mort à coups de bec, demain, ma chère !

Sans le savoir, c'était le dernier dîner civilisé que je devais faire pendant d'étranges et terribles jours.

VIII

VENDREDI SOIR

De toutes les choses surprenantes et merveilleuses qui arrivèrent ce vendredi-là, la plus étrange à mon esprit fut la combinaison des habitudes ordinaires et banales de notre ordre social avec les premiers débuts de la série d'événements qui devaient jeter à bas ce même ordre social. Si, le vendredi soir, prenant un compas, vous eussiez décrit un cercle d'un rayon de cinq milles autour des carrières de Woking, il est douteux que vous eussiez pu trouver, en dehors de cet espace, un seul être humain — à moins que ce ne fût quelque parent de Stent, ou des trois ou quatre cyclistes et des gens venus de Londres dont les cadavres étaient demeurés sur la lande — qui n'eût été en rien affecté dans ses émotions et ses habitudes par les nouveaux venus. Beaucoup de gens, certes, avaient entendu parler du cylindre, en avaient même causé à leurs moments de loisir, mais cela n'avait certainement pas produit la sensation qu'aurait soulevée un ultimatum à l'Allemagne.

A Londres, ce soir-là, le télégramme du malheureux Henderson, décrivant le dévissage graduel du projectile, fut reçu comme un canard et le journal du soir auquel il avait été adressé — ayant, sans obtenir de réponse, télégraphié pour une confirmation de la nouvelle — décida de ne pas lancer d'édition spéciale.

Même dans ce cercle fictif de cinq milles, la majorité des gens restaient indifférents. J'ai déjà décrit la conduite de ceux, hommes et femmes, auxquels je m'étais adressé. Dans tout le district, les gens dînaient et soupaient : les ouvriers jardinaient après les travaux du jour; on couchait les enfants et les savants compulsaient leurs livres.

Peut-être y avait-il dans les rues du village un murmure inaccoutumé; un sujet de causerie nouveau et absorbant, dans les tavernes; ici et là un messager, ou même un témoin des derniers incidents, occasionnait quelque agitation, des cris et des allées et venues. Mais presque partout sans exception, la routine quotidienne : travailler, manger, boire et dormir, continuait ainsi que depuis d'innombrables années — comme si

nulle planète Mars n'eût existé dans les cieux. Même à Woking, à Horsell et à Chobham, tel était le cas.

A la gare de Woking, jusqu'à une heure tardive, les trains s'arrêtaient et repartaient, d'autres se garaient sur les voies d'évitement, les voyageurs descendaient ou attendaient et toutes choses suivaient leur cours ordinaire. Un gamin de la ville, empiétant sur le monopole des bibliothèques de chemin de fer, vendait sur les quais des journaux renfermant les nouvelles de l'après-midi. Le vacarme des trucks, le sifflet aigu des locomotives, se mêlaient à ces cris de : *l'arrivée des habitants de Mars*. Des groupes agités envahirent la station vers neuf heures, racontant d'incroyables nouvelles et ne causèrent pas plus de trouble que des ivrognes n'auraient pu faire. Les gens en route vers Londres cherchaient, à travers les fenêtres des wagons, à apercevoir quelque chose dans les ténèbres du dehors et voyaient seulement de rares étincelles scintiller et s'élever en dansant dans la direction de Horsell, puis disparaître, une lueur rougeâtre et une mince traînée de fumée se promener contre l'écran du ciel, et ils en concluaient que rien n'arrivait de plus sérieux que quelque incendie dans les bruyères. Ce n'était que sur les confins de la lande qu'on pouvait voir réellement quelque désordre. Là, sur la lisière du côté de Woking, une douzaine de villas étaient en flammes. Des lumières restaient allumées dans toutes les maisons des trois villages proches de la lande et les gens y veillèrent jusqu'à l'aurore.

Une foule curieuse s'attardait, incessamment renouvelée, à la fois sur le pont de Chobham et sur celui de Horsell. Une ou deux âmes aventureuses — ainsi qu'on s'en aperçut après — s'avancèrent à la faveur des ténèbres et se faufilèrent jusqu'auprès des Marsiens. Mais elles ne revinrent pas, car de temps en temps un rayon de lumière, semblable aux feux électriques d'un vaisseau de guerre, balayait la lande, et le rayon brûlant le suivait immédiatement. A part cela, l'immense étendue demeura silencieuse et désolée, et les corps carbonisés y restèrent épars toute la nuit sous les étoiles et tout le jour suivant. Un bruit de métal qu'on martèle venait du cylindre et fut entendu par beaucoup de gens.

Tel était l'état des choses ce vendredi soir. Au centre, enfoncé dans la peau de notre vieille planète comme une écharde empoisonnée, était ce cylindre. Mais le poison avait à peine commencé son œuvre. Autour de lui s'étendait la lande silencieuse, mal éteinte par places, avec quelques objets sombres, à peine visibles, gisant en attitudes contorsionnées ici et là. De distance en distance un arbre ou un buisson brûlait encore. Plus loin, c'était comme une frontière d'activité au delà de laquelle les flammes n'étaient pas encore parvenues. Dans le reste du monde, le cours de la vie allait son train comme depuis d'immémorables années. La fièvre de la lutte, qui allait bientôt venir obstruer les veines et les artères, user les nerfs et détruire les cerveaux, était latente encore.

Tout au long de la nuit, les Marsiens s'agitèrent et martelèrent, infatigables et sans sommeil, à l'œuvre après les machines qu'ils apprêtaient, et de temps en temps une bouffée de fumée grisâtre tourbillonnait vers le ciel étoilé.

Vers onze heures une compagnie d'infanterie traversa Horsell et se déploya en cordon à la lisière de la lande. Plus tard une seconde compagnie vint par Chobham occuper le côté nord. Plusieurs officiers des baraquements voisins étaient venus dans la journée examiner les lieux et l'un d'entre eux, disait-on, le major Eden, manquait. Le colonel du régiment s'avança jusqu'au pont de Chobham vers minuit et questionna minutieusement la foule. Les autorités militaires se rendaient certainement compte du sérieux de l'affaire. A la même heure, ainsi que l'indiquèrent les journaux du lendemain, un escadron de hussards, deux Maxims et environ quatre cents hommes du régiment de Cardigan quittaient le camp d'Aldershot.

Quelques secondes après minuit, la foule qui encombrait la route de Chertsey à Woking vit une étoile tomber du ciel dans un bois de sapin vers le nord-ouest. Une lumière verdâtre et des lueurs soudaines comme les éclairs des nuits d'été accompagnaient le météore. C'était un deuxième cylindre.



Les gens en route vers Londres cherchaient, à travers les fenêtres des wagons à apercevoir quelque chose.

IX

LA LUTTE COMMENCE

La journée du samedi est restée dans ma mémoire comme un jour de répit. Ce fut aussi un jour de lassitude, lourd et étouffant, avec, m'a-t-on dit, de rapides fluctuations du baromètre. J'avais peu dormi, encore que ma femme eût réussi à le faire, et je me levai de bonne heure. Avant le déjeuner, je descendis dans le jardin et j'écoutai; mais rien d'autre que le chant d'une alouette ne venait de la lande.

Le laitier passa comme d'habitude. J'entendis le bruit de son chariot et j'allai jusqu'à la barrière pour avoir de lui les dernières nouvelles. Il me dit que pendant la nuit les Marsiens avaient été cernés par les troupes et qu'on attendait des canons. Alors, comme une note familière et rassurante, j'entendis un train qui traversait Woking.

— On tâchera de ne pas les tuer, dit le laitier, si on peut l'éviter sans trop de difficultés.

J'aperçus mon voisin qui jardinait et je devisai un instant avec lui, avant de rentrer pour déjeuner. C'était une matinée des plus ordinaires. Mon voisin émit l'opinion que les troupes pourraient, ce jour-là, détruire ou capturer les Marsiens.

— Quel malheur qu'ils se rendent si peu approchables, dit-il. Il serait curieux de savoir comment on vit sur une autre planète; on pourrait en apprendre quelque chose.

Il vint jusqu'à la haie et m'offrit une poignée de fraises, car il était aussi généreux que fier des produits de son jardin. En même temps, il me parla de l'incendie des bois de pins, au delà des prairies de Byfleet.

— On prétend, dit-il, qu'il est tombé par là une autre de ces satanées choses — le numéro deux. Mais il y en a assez d'une, à coup sûr. Cette affaire-là va coûter une jolie somme aux compagnies d'assurances, avant que tout soit remis en place.

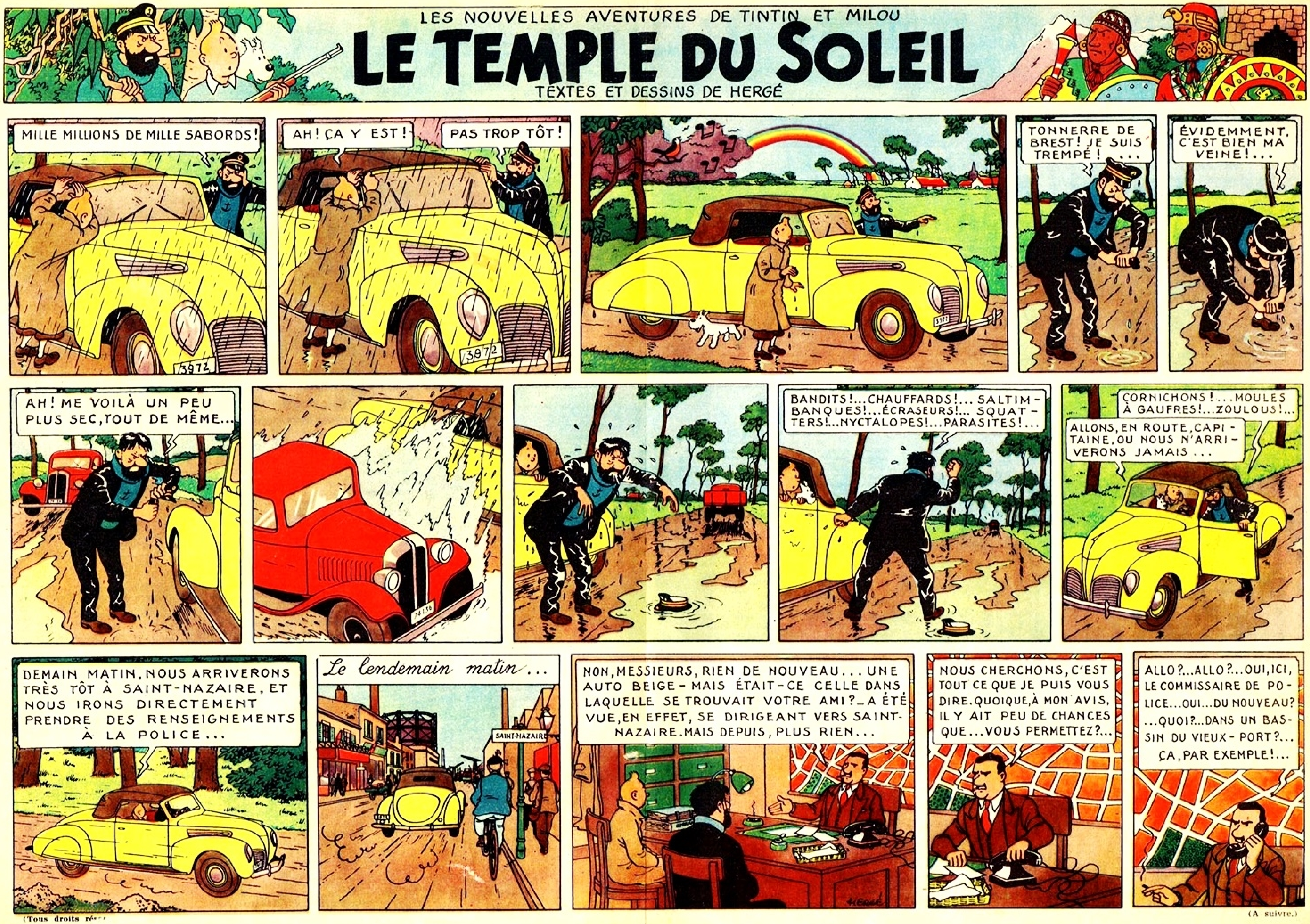
En disant cela, il riait avec un air de parfaite bonne humeur. Les bois brûlaient encore, me dit-il en indiquant un nuage de fumée.

— Ça couvera longtemps sous les pieds à cause de l'épaisseur des herbes et des aiguilles de pins.

Puis avec gravité, il ajouta diverses réflexions au sujet du « pauvre Ogilvy ».

(A suivre.)

Illustrations de E.-P. Jacobs


LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU
LE TEMPLE DU SOLEIL
TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ
MILLE MILLIONS DE MILLE SABORDS!
AH! ÇA Y EST!
PAS TROP TÔT!
TONNERRE DE BREST! JE SUIS TREMPÉ! ...
ÉVIDEMMENT, C'EST BIEN MA VEINE!...
AH! ME VOILÀ UN PEU PLUS SEC, TOUT DE MÊME...
BANDITS!... CHAUFFARDS!... SALTIMBANQUES!... ÉCRASEURS!... SQUATTERS!... NYCTALOPES!... PARASITES!...
CORNICHONS!... MOULES À GAUFRES!... ZOULOUS!...
ALLONS, EN ROUTE, CAPITAINE, OU NOUS N'ARRIVERONS JAMAIS...
DEMAIN MATIN, NOUS ARRIVERONS TRÈS TÔT À SAINT-NAZAIRE, ET NOUS IRONS DIRECTEMENT PRENDRE DES RENSEIGNEMENTS À LA POLICE...
Le lendemain matin...
SAINT-NAZAIRE
NON, MESSIEURS, RIEN DE NOUVEAU... UNE AUTO BEIGE - MAIS ÉTAIT-CE CELLE DANS LAQUELLE SE TROUVAIT VOTRE AMI? - A ÉTÉ VUE, EN EFFET, SE DIRIGEANT VERS SAINT-NAZAIRE. MAIS DEPUIS, PLUS RIEN...
NOUS CHERCHONS, C'EST TOUT CE QUE JE PUIS VOUS DIRE. QUOIQUE, À MON AVIS, IL Y AIT PEU DE CHANCES QUE... VOUS PERMETTEZ?...
ALLO?... ALLO?... OUI, ICI, LE COMMISSAIRE DE POLICE... OUI... DU NOUVEAU? ... QUOI?... DANS UN BASSIN DU VIEUX-PORT?... ÇA, PAR EXEMPLE!...

(A suivre.)



Résumé. — Le peintre Cappelmans raconte à son élève que l'âme de son confrère Van Marius lui est apparue la nuit précédente sous la forme d'un coq, et lui a demandé de lui rendre un service.

★

(Suite.)

Malheureusement, la mort m'a surpris avant que j'aie pu mettre la main à cet ouvrage... Gambrinus l'a suspendu comme un trophée, au fond de sa taverne : cela me remplit d'amertume... Je ne serai content que lorsqu'il sera terminé, et je viens te prier de le finir. Tu me le promets, n'est-ce pas, Cappelmans ?

« — Sois tranquille, Jan, c'est une affaire entendue.

« — Alors, bonsoir ! »

» Et là-dessus, mon coq bat l'aile, et traverse l'une de mes vitres, avec un bruit sec, sans faire le moindre éclat. »

Après avoir terminé ce récit bizarre, Cappelmans déposa sa pipe sur le bord de la fenêtre et vida sa chope d'un trait.

Nous restâmes longtemps silencieux, nous regardant l'un l'autre.

« Et vous croyez que ce coq noir était réellement l'âme de Van Marius ? dis-je enfin au brave homme.

— Si je le crois ! fit-il. C'est-à-dire que j'en suis sûr.

— Mais alors que pensez-vous faire, maître Andreusse ?

— C'est bien simple; je vais partir pour Osterhaffen. Un honnête homme n'a qu'une parole : j'ai promis à Van Marius de terminer *la Pêche miraculeuse*, et je la terminerai coûte que coûte. Dans une heure, Van Eyck le borgne doit venir me prendre avec sa charrette. »

Puis s'arrêtant et me regardant d'un œil fixe :

« Eh ! fit-il, j'y songe... tu devrais m'accompagner, Christian; c'est une magnifique occasion de voir l'*Anse des Harengs*. Et puis, on ne sait ce qui peut arriver; je serai content de t'avoir près de moi.

— Je le voudrais bien, maître Andreusse; mais vous connaissez ma tante Catherine, elle ne consentira jamais.

— Ta tante Catherine... je vais lui signifier qu'il est indispensable pour ton instruction de voir un peu la côte. Qu'est-ce qu'un peintre de marines qui ne quitte jamais les environs de Leyde, qui ne connaît que le petit port de Kalwyk ? Allons donc, c'est absurde !... Tu viens avec moi, Christian, c'est entendu ! »

Tout en parlant de la sorte, le digne homme passait sa large casaque rouge, et, me prenant ensuite par le bras, il m'emmena gravement chez ma tante.

Je ne vous raconterai pas tous les pourparlers, toutes les objections, toutes les répliques de maître Cappelmans pour décider ma tante Catherine à me laisser partir avec lui. Le fait est qu'il finit par l'emporter, et que deux heures plus tard nous roulions vers Osterhaffen.

CHAPITRE II

Notre carriole, attelée d'un petit cheval du Zuyderzée à grosse tête, les jambes courtes et poilues, le dos couvert d'une vieille peau de chien, courait depuis trois heures, de Leyde à l'*Anse des Harengs*, sans paraître avoir avancé d'un pouce.

Le soleil couchant projetait sur la plaine humide d'immenses reflets pourpres; les mares flamboyaient, et tout autour se dessinaient en noir les joncs, les roseaux et les prêles qui croissaient sur leurs rives.

Bientôt le jour disparut, et Cappelmans sortant de ses rêveries, s'écria :

« Christian, enveloppe-toi bien de ta casaque, rabats les bords de ton feutre, et fourre tes pieds sous la paille. — Hue... Barabas... hue donc ! nous marchons comme des escargots. »

En même temps il donnait l'accolade à sa cruche de *skidam;* puis s'essuyant les lèvres du revers de la main, il me la présentait, disant :

« Bois un coup, de peur que le brouillard ne t'entre dans l'estomac. C'est un brouillard salé, tout ce qu'il y a de pire au monde. »

Je crus devoir suivre l'avis de Cappelmans, et cette liqueur bienfaisante me mit aussitôt de bonne humeur.



« Cher Christian, reprit le vieux maître après un instant de silence, puisque nous voilà pour cinq ou six heures dans les brouillards, sans autre distraction que de fumer des pipes et d'entendre crier la charrette, causons d'Osterhaffen. »

Alors le brave homme se mit à me faire la description de la taverne du *Pot de Tabac*, la plus riche en bières fortes et en liqueurs spiritueuses de toute la Hollande.

« C'est dans la ruelle des *Trois-Sabots* qu'elle se trouve, me dit-il. On la reconnaît de loin à sa large toiture plate; ses petites fenêtres carrées, à fleur de terre, donnant sur le port. En face s'élève un grand marronnier; à droite, le jeu de quilles longe un vieux mur couvert de mousse, et derrière, dans la basse-cour, vivent pêle-mêle des centaines d'oies, de poules, de dindons et de canards, dont les cris perçants forment un concert tout à fait réjouissant.

» Quant à la grande salle de la taverne, elle n'a rien d'extraordinaire; mais là, sous les poutres brunes du plafond, au milieu d'un nuage de fumée bleuâtre, trône, dans un comptoir en forme de tonneau, le terrible Hérode Van Gambrinus, surnommé le *Bacchus du Nord !*

» Cet homme-là boit à lui seul deux mesures de *porter;* l'*æle* triple et le *lambic* passent dans son estomac comme dans un entonnoir de fer blanc; il n'y a que le genièvre qui puisse l'assommer !

» Malheur au peintre qui met le pied dans cet enfer ! — je te le dis, Christian, il vaudrait mieux qu'il n'eût jamais vu le jour. — Les jeunes servantes aux longues tresses blondes s'empressent de le servir, et Gambrinus leur tend ses larges mains velues, mais c'est pour leur voler leur âme : le malheureux sort de là, comme les compagnons d'Ulysse sortirent de la caverne de Circé ! »

Ayant dit ces choses d'un air grave, Cappelmans alluma sa pipe et se prit à fumer en silence.

Moi, j'étais devenu tout mélancolique, une tristesse insurmontable pénétrait dans mon âme. Il me semblait approcher d'un gouffre, et s'il m'eût été possible de sauter de la charrette, — que Dieu me le pardonne ! — j'aurais abandonné le vieux maître à son entreprise hasardeuse.

Ce qui me retint encore, c'est l'impossibilité de retourner à travers des marais inconnus, par une nuit sombre. Il me fallut donc suivre le courant et subir le sort funeste que je prévoyais.

Vers dix heures, maître Andreusse s'endormit; sa tête se prit à ballotter contre mon épaule. Moi je tins bon encore plus d'une heure; mais enfin la fatigue l'emporta et je m'endormis à mon tour.

Je ne sais depuis combien de temps nous jouissions du repos, lorsque la charrette s'arrêta brusquement, et le voiturier s'écria :

« Nous y sommes ! »

Cappelmans fit entendre une exclamation de surprise, tandis qu'un frisson me parcourut de la tête aux pieds.

Je vivrais mille ans, que la taverne du *Pot de Tabac*, telle que je la vis alors, avec ses petites fenêtres scintillantes et sa grande toiture qui s'abaisse à quelques pieds du sol, serait toujours présente à ma mémoire.

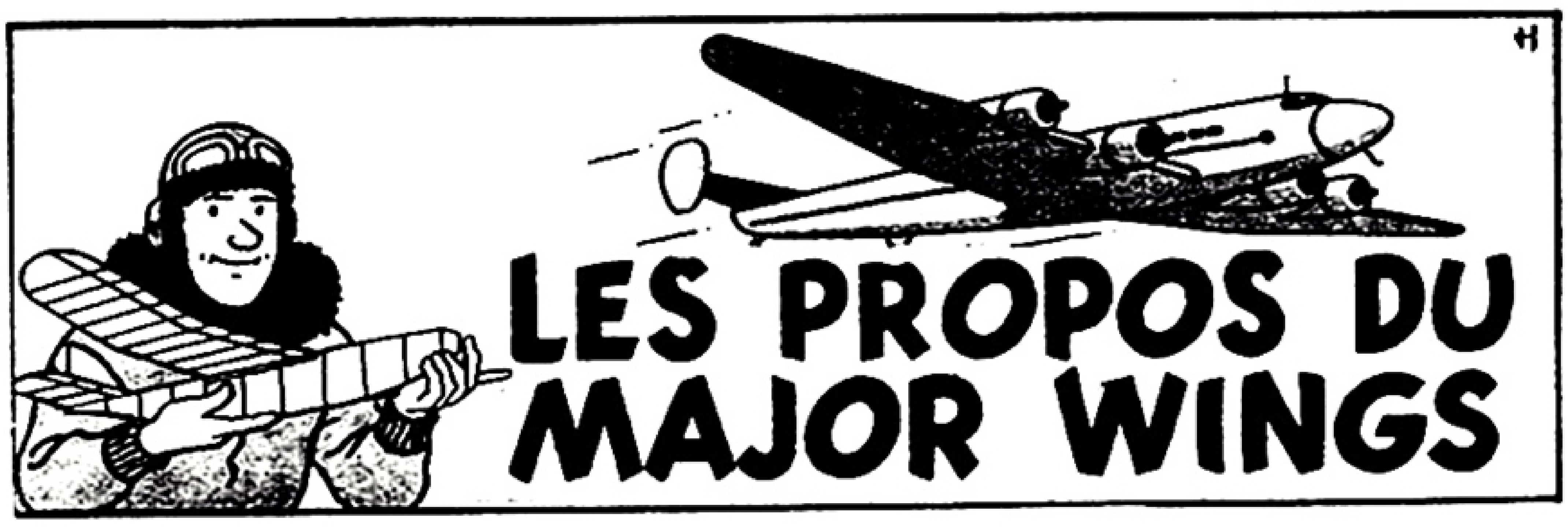
La nuit était profonde. La mer, à quelque cent pas derrière nous, mugissait, et par-dessus ses clameurs immenses, on entendait nasiller une cornemuse.

Dans les ténèbres, on voyait danser des silhouettes grotesques aux vitres de la baraque. On aurait dit un jouet d'enfant, une lanterne magique, un mirliton posé là dans la nuit pour narguer la scène formidable.

L'allée fangeuse, éclairée par une lanterne de corne, laissait entrevoir des figures étranges, avançant et reculant dans l'ombre comme des rats dans un égout. La ritournelle poursuivant toujours son train, et ce bruissement nasillard, le petit cheval de Van Eyck, la tête basse, les pieds dans la boue; Cappelmans, qui serrait sa grosse houppelande sur ses épaules en grelottant; la lune, entourée de nuages, regardant à travers quelques crevasses lumineuses : tout confirmait mes appréhensions et me pénétrait d'une tristesse invincible.

Nous allions mettre pied à terre, quand, du milieu des ombres, s'avança brusquement un homme de haute stature, coiffé d'un large feutre, la barbe en pointe, le col rabattu sur le pourpoint de velours noir, et la poitrine ornée d'une triple chaîne d'or, à la manière des anciens artistes flamands.

(A suivre.)



LES PROPOS DU MAJOR WINGS

— Hello, Tintin, vous avez un volumineux courrier ?

— Yes, Major. En ce qui vous concerne, le jeune Bernard Laurent, de Liège, m'écrit : « Pendant toute la guerre, j'ai construit beaucoup de maquettes d'avions de guerre, mais ce sont des modèles qui ne volent pas. D'après ce que le Major disait, la semaine dernière, des moteurs pour la petite aviation, croyez-vous que je pourrais refaire mes maquettes, en plus grand, pour qu'elles puissent voler ? »

— C'est certainement une question qui intéresse la plupart des amateurs de modèles réduits, Tintin, et je suis content qu'on vous l'ait posée dès maintenant. Seulement, je crains de causer une déception à Bernard, en lui démontrant qu'il est très difficile de faire voler une maquette d'avion moderne, et je vais t'en expliquer les raisons.

Avec les moyens dont on disposait jusqu'à ces dernières années, c'est-à-dire avec les moteurs-caoutchouc, on a étudié des modèles destinés à voler à une vitesse très réduite, de quelques kilomètres à l'heure. Ces appareils peuvent donc faire des vols assez importants au-dessus d'un terrain réduit et sans échapper au contrôle du constructeur; il est d'ailleurs facile de contrôler le comportement en vol d'un avion volant lentement et, en cas de chute, les dégâts sont limités. Ces modèles ont généralement des profils d'aile très porteurs, creux en dessous, comme au début de l'aviation, tandis que nos grands avions modernes ont plutôt des profils de vitesse.

Avec les grandes vitesses, des dérives réduites sont très efficaces, tandis qu'à la même échelle elles sont de loin insuffisantes sur nos modèles. En augmentant les proportions de 30 à 40 p. c., le résultat est un peu meilleur, sans nuire trop à la ressemblance, mais notre modèle n'est déjà plus exact.

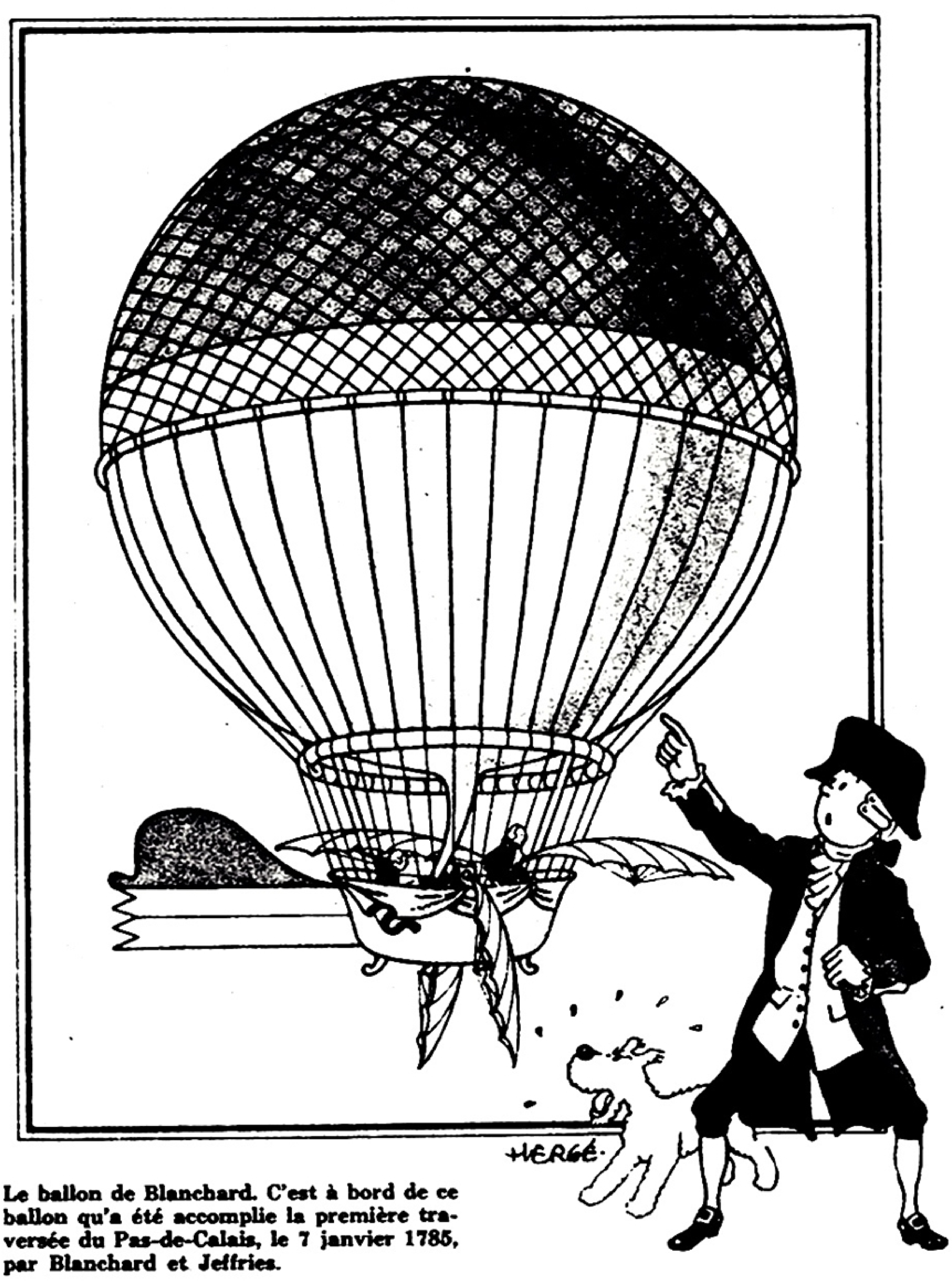
Pour l'équilibrage, le problème devient très ardu. En effet, l'arrière du fuselage d'un grand avion, même construit très légèrement, forme un long bras de levier, et il est compensé par le poids très important des lourds et puissants moteurs, tenant une place réduite, en avant de l'aile. Dans le modèle, l'écheveau de caoutchouc est réparti dans toute la longueur du fuselage, et si ce modèle est une maquette, les deux tiers de ce poids au moins seront en arrière de l'aile; pour l'équilibrer, il faudra donc surcharger l'avant d'un poids supplémentaire, important et inutile, alourdissant tellement l'ensemble qu'il peut empêcher complètement le modèle de voler. C'est pourquoi, dans les modèles prévus uniquement pour le vol, l'aile se rapproche beaucoup du milieu du fuselage. Seul le moto-modèle (à moteur à explosions) se trouve, à ce point de vue, dans les mêmes conditions que le grand avion.

Le plus important, c'est que nos modèles volent librement, sans pilote pour les contrôler, tant à l'atterrissage qu'en plein vol. Il faut donc qu'ils possèdent une grande stabilité propre. Pour obtenir ce résultat, on adopte presque toujours des ailes hautes, placées au-dessus du fuselage, avec un dièdre très prononcé, c'est-à-dire la forme en V, ou les extrémités des ailes relevées; tandis que les grands avions modernes ont, pour la plupart, des ailes basses, plus fines pour la vitesse, et plus sensibles pour les acrobaties. Il est très rare qu'un modèle à ailes basses vole correctement.

Enfin, au moment où un pilote, atterrissant, sent ses roues toucher le sol, il redresse progressivement son avion, pour éviter le capotage. Tandis que nos modèles n'ont personne pour les cabrer au moment voulu et, s'ils ont les roues placées au même endroit que leurs grands frères, à chaque atterrissage ils capotent, avec les inconvénients et la casse qui en résultent. Nous sommes donc obligés de mettre les roues beaucoup plus en avant, généralement sous l'hélice ou immédiatement derrière; il n'est donc plus question de maquettes dans ces conditions.

Vous voyez, Tintin, qu'il vaut mieux ne pas essayer de copier exactement les grands avions, si on veut construire des modèles qui volent bien... sauf dans certains cas particuliers que nous étudierons une autre fois.

Petite Histoire de l'Aéronautique



Le ballon de Blanchard. C'est à bord de ce ballon qu'a été accomplie la première traversée du Pas-de-Calais, le 7 janvier 1785, par Blanchard et Jeffries.

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY



(A suivre.)

TINTIN *vous raconte* La vie d'ATTILA



Chacun connaît le nom d'Attila, le terrible roi des Huns surnommé *Le Fléau de Dieu*, l'homme qui a pu dire que là où son cheval avait passé l'herbe ne croissait plus. Mais on ignore généralement le détail de son étonnante carrière, détail qui vaut d'être conté.

Attila, né sur les rives du Danube, devint en 434, conjointement avec son frère Bleda qu'il fit bientôt assassiner, le chef de son peuple, l'un des plus sauvages qu'ait jamais vomi l'Asie.

Attila était petit et fortement trapu. Il avait la tête énorme, les yeux enfoncés, le nez écrasé, la barbe rare, le teint sombre. Ses colères étaient redoutables, et il aimait épouvanter. Il était cependant juste et généreux envers ses sujets. Sa mise et ses goûts étaient simples. Il vivait entouré de sorciers.

Chose exceptionnelle à l'époque, il combattait peu lui-même, et savait d'autre part mener avec une ruse profonde d'interminables intrigues. Bien avant l'invention de l'expression, il était passé maître dans « la guerre des nerfs ».

Les Huns, instruments de son immense ambition, étaient des cavaliers nomades qui traînaient à leur suite leurs troupeaux et des chariots attelés de bœufs où s'entassaient leurs familles. D'une taille médiocre, ils avaient la figure aplatie et repoussante. Leurs vêtements, qu'ils laissaient pourrir sur eux, étaient faits de peaux d'animaux. Ils se nourrissaient de racines crues, de lait aigre et de viande mortifiée sous la selle de leur monture. Ils portaient un javelot garni d'un os pointu, un cimeterre et un filet qui leur servait à embarrasser leur adversaire. Ils combattaient en désordre, attaquant et fuyant tour à tour, avec des hurlements sinistres.

Maître fanatiquement révéré de pareils hommes — n'était-il pas armé d'une épée divine ? — Attila commença par imposer une énorme augmentation au tribut que lui payait Théodose II, le pâle empereur de l'Empire romain d'Orient. Théodose s'inclina, tremblant, car Attila avait battu et tenait sous sa main une masse formidable de peuples barbares répandus de la Mer Caspienne au Rhin, tout prêts à marcher à sa voix.

Nonobstant cette abjecte soumission, le Fléau de Dieu se rua en 446 sur la Thessalie qu'il ravagea et ne s'arrêta qu'aux Thermopyles, épargnant pour cette fois Byzance moyennant une nouvelle majoration du tribut annuel et le versement de six mille livres pesant d'or.

Mais le trésor impérial étant à sec, il arriva souvent que de hautains envoyés vinssent rappeler le lamentable Théodose à ses obligations. Celui-ci tentait alors de négocier. Une de ses ambassades reçut même un jour l'ordre de soudoyer quelques Huns pour qu'ils missent leur roi à mort.

Lorsque les Byzantins arrivèrent à la capitale d'Attila, ils constatèrent avec étonnement qu'elle n'était qu'un vaste campement, avec des palais de bois pour le souverain et les principaux chefs, et un seul bâtiment de pierre : l'établissement de bains construit sur le modèle romain.

Il y eut une grande fête. Devant Attila qui mangeait et buvait dans de la vaisselle de bois, des bardes chantèrent ses exploits et ses victoires. Puis deux bouffons, l'un maure, l'autre scythe, jouèrent une farce grossière qui fit s'esclaffer les guerriers. Seul le roi conserva un maintien grave.

Bien qu'instruit des projets des ambassadeurs, il les combla de cadeaux et les renvoya. Puis il adressa à l'empereur ce message insultant :

« Théodose est le fils d'un père illustre et respectable. Attila, de même, est le descendant d'une noble race ; mais, alors que Théodose s'est montré indigne de l'honneur paternel, et, en consentant à payer tribut, s'est mis en-dessous du rang d'esclave, Attila, lui, a accru par ses hauts faits l'héritage qu'il a reçu de son père Munzuk. Il est donc juste que Théodose ait le respect de l'homme que la fortune et le mérite ont mis au-dessus de lui, et qu'il cesse, comme un perfide esclave, de conspirer clandestinement contre son maître ».

Ignominieusement, Théodose se soumit, implora son pardon et, une fois de plus, paya.

Cependant inlassablement, Attila continuait ses préparatifs de conquête, qui terrifiaient le monde romain.

En 450, ses messagers se présentèrent simultanément à Valentinien, empereur d'Occident, et à Théodose, avec cet avertissement significatif :

« Attila, mon maître et le tien, t'ordonne de préparer un palais, car il va venir. »

Sur ces entrefaites, Théodose mourut, et son successeur Marcien s'apprêta à la lutte, ce que voyant, le roi des Huns se tourna d'abord contre Rome. Prétextant qu'Honoria, sœur de Valentinien, une jeune personne exaltée et romanesque, lui avait quinze ans auparavant envoyé un anneau de fiançailles, il la réclama avec la moitié de l'empire pour dot ! Mais devant les protestations de Valentinien, il se mit subitement à négocier, tout en concluant une alliance secrète avec les Vandales d'Afrique qui devaient attaquer son récalcitrant futur beau-frère dans le dos !

Et puis subitement, en 451, il se mit en marche à la tête de 700.000 hommes dans l'unique but, disait-il, de châtier les Wisigoths, ses sujets, réfugiés en Gaule. En fait, il mit le pays à feu et à sang, s'incorporant les peuples vaincus.

Faisant preuve à la fois d'une férocité inouïe et d'une stratégie consommée, il s'avança irrésistiblement sur un large front jusqu'à Châlons-sur-Marne où Aétius, commandant les Francs, les Burgondes, les Wisigoths et d'autres encore, lui livra une effroyable bataille à l'issue de laquelle les Huns durent reculer. Des centaines de milliers d'hommes tombèrent de part et d'autre, et l'on raconte que le torrent qui traversait la plaine roula des flots de sang !

Non découragé, Attila se jeta alors sur l'Italie qu'il broya, faisant cependant grâce à Rome, sur l'intervention du Pape.

Revenu dans son palais de bois, il méditait d'autres plans, quand il mourut au cours des fêtes d'un nouveau mariage. Aussitôt, son instable empire se désagrégea.

Rapidement, sa figure historique se modifia sous une masse d'additions mythiques. On le retrouve notamment dans *Les Niebelungen* sous le nom d'*Etzel*, et sous celui d'*Atli* dans les traditions scandinaves, preuve du profond et terrible souvenir qu'il avait laissé dans la mémoire des peuples.



LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)



(A suivre.)

« Les Editions du Lombard »
55, Rue du Lombard, Bruxelles.

Editeur responsable : Raymond Leblanc
79, Rue Picard, Bruxelles.

Imprimé en Belgique sur les presses de C. Van Cortenbergh,
12, Rue de l'Empereur, Bruxelles

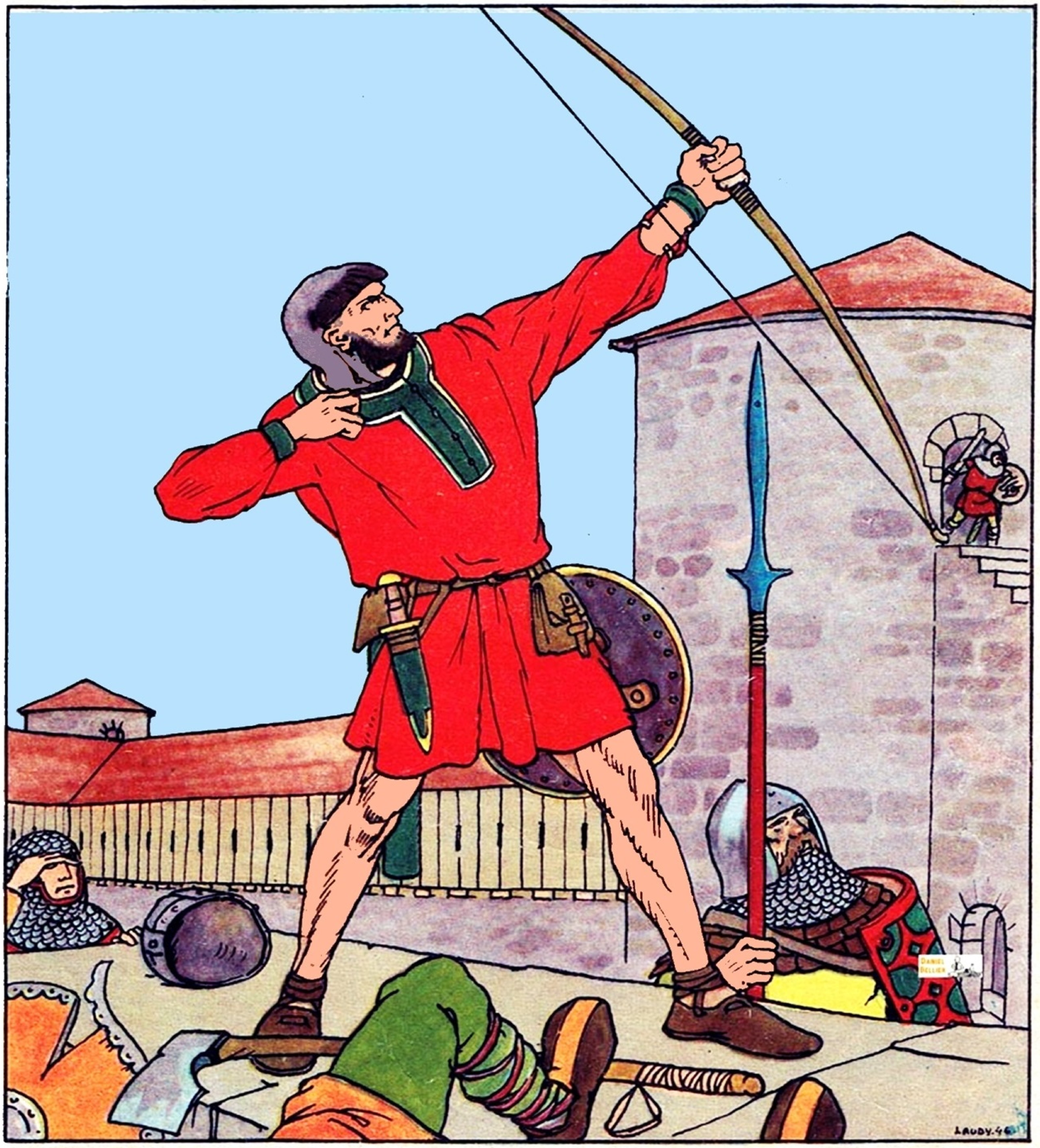
N° 7 – 7 NOVEMBRE 1946



TINTIN

CHAQUE JEUDI

3,50 FRS



Que vise ce farouche archer? Les quatre fils Aymon se seraient-ils envolés? (Voir page 10.)

TINTIN *vous parle*

Bonjour, les amis !

Je lisais, l'autre jour, dans un journal que l'avion qui effectue le trajet Lisbonne-Evere avait amené un jeune passager de dix ans, venu passer ses vacances en Belgique — et qui avait voyagé seul !

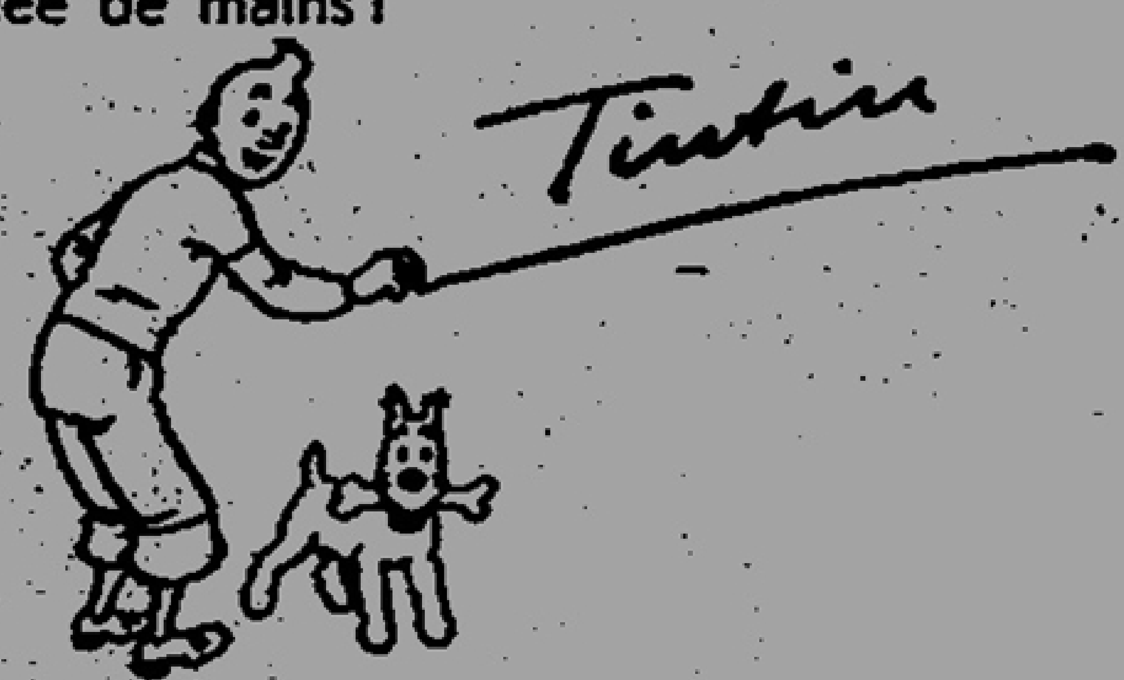
La nouvelle n'a fait aucunement sensation, et je me suis pris à rêver aux progrès vraiment fantastiques accomplis, en si peu d'années, par l'aviation.

Savez-vous qu'au début du siècle, H.-G. Wells, le célèbre écrivain anglais qui vient de mourir, et dont l'imagination d'une hardiesse sans pareille dépassait de beaucoup celle de ses contemporains, envisageait seulement pour 1930, et peut-être même 1950, le premier essor d'une machine volante et son retour au point de départ ?

Or, voici que depuis longtemps ce miracle est dépassé, l'avion sillonne les cieux en tous sens, avec un rayon d'action formidable et sans cesse accru !

Comme on voudrait que ce petit garçon sache combien de vies et de labeur a coûté la possibilité de son tout simple voyage ! Un jour, sans aucun doute, mon ami le major Wings le lui racontera dans ce journal...

Bonne poignée de mains !



Tintin

FAUX ET USAGE DE FAUX.



Mister C. D. Bond, président de l'Association américaine nationale des facteurs de pianos, vient de faire une terrible révélation : il a déclaré que la plupart des six millions de pianos des U.S.A. sont désaccordés. Il y a, a-t-il ajouté, du travail pour des années pour 10.000 accordeurs.

Heureusement que les oreilles américaines sont endurcies par le swing.

★

UNE LEGERE ERREUR

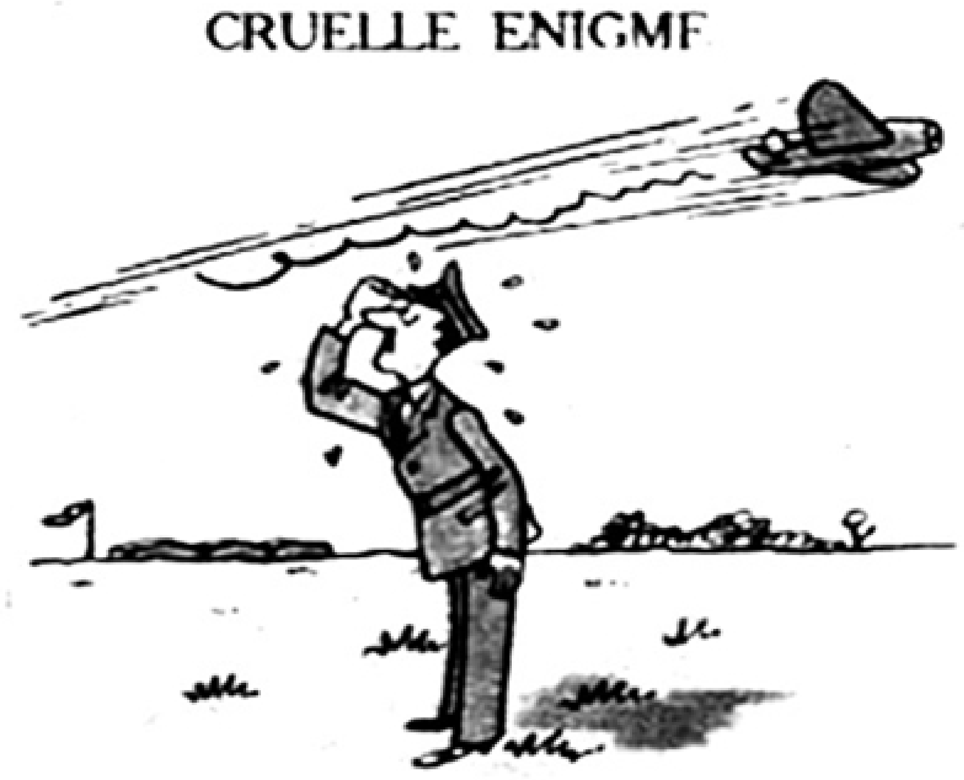


Deux gangsters s'étant rencontrés dans un couloir de train, le premier porta vivement la main à sa poche intérieure. Plus vif, le second sortit son arme et tira. Il s'aperçut alors que son soi-disant agresseur ne portait qu'un flacon de whisky. Pauvre garçon, fit-il, il voulait seulement m'offrir à boire. Mais ses dernières volontés seront fidèlement exécutées.

Et il vida la bouteille.

★

CRUELLE ENIGME



Les spécialistes de l'avion à réaction ont mis au point plusieurs appareils capables d'atteindre et même de dépasser la vitesse du son, soit environ 1300 km. à l'heure.

Vous verrez qu'il existera un jour des avions qui arriveront avant d'être partis !



MON COURRIER

Tout mon courrier doit porter l'adresse

TINTIN
55, Rue du Lombard, 55
BRUXELLES

Spécifier s'il y a lieu : Capitaine Haddock ou Major Wings. Mais bien mentionner en premier lieu : « TINTIN ».

★

UN AMI DE TINTIN. — Oui, il y aura un insigne du CLUB TINTIN, et des concours, mais pas dans chaque numéro !

WILLY HANNAERT. — N'envoie rien pour l'instant. J'ai transmis ta question au Capitaine Haddock, qui répondra dans sa page.

ANDRE DEMAEGHT. — Tu as reçu satisfaction par la poste. Amitiés.

CHARLES. — Je te remercie pour tout ce que tu me dis, notamment à propos des « Quatre fils Aymon », mais tu me mets un peu dans l'embarras, car tu as totalement oublié de me donner ton nom complet et ton adresse ! Dis à tes parents que l'on peut s'abonner directement par la poste, selon les indications ci-dessous. Le club sera constitué bientôt.

WILLY HANNAERT. — Le journal étant encore un peu mince, il me serait difficile de publier des blagues et des dessins de lecteurs. Plus tard peut-être. J'ai transmis ta question au Capitaine Haddock.

P. BRASSINE. — Le Capitaine Haddock te répondra dans sa rubrique. Tu peux lui poser toutes les questions possibles au sujet de la marine. Amitiés.

ERIC NEIRYNCK (Courtrai). — Quand il n'y avait pas de vent, les bateaux à voiles tels que la « Licorne » étaient forcés d'attendre qu'il revienne, et c'était quelquefois fort long. Amitiés.

ROBERT DENYS. — Tu es un gentil garçon, et tu peux mettre dans tes lettres tout ce qui te passera par la tête comme tu dis. Le nombre des pages augmentera bientôt.

M. PHILIPPART (Huy). — Ce qui te parait tout simple est cependant pratiquement impossible à réaliser, pour des raisons techniques. L'histoire devant paraître plus tard en album séparé, ce n'est en somme qu'un petit inconvénient. Amitiés.

ABONNEMENTS

Pour recevoir régulièrement votre « TINTIN », abonnez-vous en versant au C.C.P. 1909.16 des « Editions du Lombard », 55, rue du Lombard, à Bruxelles, la somme de :

40 francs pour trois mois ou
75 Francs pour six mois ou
145 Francs pour douze mois.

Les lecteurs qui désirent recevoir un numéro du journal, sont priés d'envoyer 3,50 frs. en timbres-poste à TINTIN, 55, rue du Lombard, à Bruxelles, en n'oubliant pas de mentionner leur nom et leur adresse.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

(Texte et dessins de PAUL CUVELIER)



(A suivre.)



(Suite.)

Après déjeuner, au lieu de me mettre au travail, je décidai de descendre jusqu'à la lande. Sous le pont du chemin de fer, je trouvai un groupe de soldats — du génie, je crois — avec de petites toques rondes, des jaquettes rouges, sales et déboutonnées, laissant voir leurs chemises bleues, des pantalons de couleur foncée et des bottes montant jusqu'au mollet. Ils me dirent que personne ne devait franchir le canal, et, sur la route au delà du pont, j'aperçus un des hommes du régiment de Cardigan placé là en sentinelle. Pendant un instant, je causai avec ces soldats. Je leur racontai ce que j'avais vu des Marsiens le soir précédent. Aucun d'eux ne les avait vus jusqu'à présent et ils n'avaient à ce sujet que des idées très vagues, en sorte qu'ils m'accablèrent de questions. Ils ne savaient pas, me dirent-ils, le but de ces mouvements de troupes; ils avaient cru d'abord qu'une mutinerie avait éclaté au campement des Horse Guards. Le simple sapeur du génie est en général mieux informé que le troupier ordinaire, et ils se mirent à discuter, avec une certaine intelligence, les conditions particulières de la lutte possible. Je leur fis une description du Rayon Ardent et ils commencèrent à argumenter entre eux à ce sujet.

— Se glisser aussi près que possible en restant à l'abri, et se jeter sur eux, voilà ce qu'il faut faire, dit l'un.

— Tais-toi donc, répondit un autre. Qu'est-ce que tu feras avec ton abri contre leur diable de Rayon Ardent ? Tu iras te faire cuire ! Ce qu'il y a à faire, c'est de s'approcher autant que le terrain le permettra et là creuser une tranchée.

— Un beau moyen, les tranchées ! Il ne parle tout le temps que de creuser des tranchées, celui-là. C'est pas un homme, c'est un lapin.

— Alors, ils n'ont pas de cou ? me demanda brusquement un troisième, petit homme brun et silencieux, qui fumait sa pipe.

Je répétai ma description.

— Des pieuvres, tout simplement, dit-il. On dit que ça pêche les hommes — maintenant on va se battre avec des poissons.

— Il n'y a pas de crime à massacrer des bêtes comme ça, remarqua le premier qui avait parlé.

— Pourquoi ne pas bombarder tout de suite ces sales animaux et en finir d'un seul coup ? dit le petit brun. On ne peut pas savoir ce qu'ils sont capables de faire.

— Où sont tes obus ? demanda le premier. Il n'y a pas de temps à perdre. Il faut charger dessus et tout de suite, c'est mon avis.

Ils continuèrent à discuter la chose sur ce ton. Après un certain temps, je les quittai et me dirigeai vers la gare pour y chercher autant de journaux du matin que j'en pourrais trouver.

Mais je ne fatiguerai pas le lecteur par une description plus détaillée de cette longue matinée et de l'après-midi

Résumé. — Un obus tiré de la planète Mars est tombé dans une lande en Angleterre. Les Marsiens ont tué, à l'aide d'un rayon ardent, tous ceux qui tentaient de s'approcher. La nuit suivante, un second projectile est tombé à proximité du premier.

plus longue encore. Je ne pus parvenir à jeter le moindre coup d'œil sur la lande, car même les clochers des églises de Horsell et de Chobham étaient aux mains des autorités militaires. Les soldats auxquels je m'adressai ne savaient rien, les officiers étaient aussi mystérieux que préoccupés. Je trouvai les gens de la ville en pleine sécurité à cause de la présence des forces militaires et j'appris alors de la bouche même de Marshall, le marchand de tabac, que son fils était parmi les morts, autour du cylindre. Les soldats avaient obligé les habitants, sur la lisière de Horsell, à fermer et à quitter leurs maisons.

Je revins chez moi, pour déjeuner, vers



Un homme qui, d'un fossé, agitait un drapeau blanc...

deux heures, très fatigué, car, ainsi que je l'ai dit, la journée était extrêmement chaude et lourde, et afin de me rafraîchir, je pris un bain froid. Vers quatre heures et demie, je retournai à la gare chercher les journaux du soir, car ceux du matin ne donnaient qu'un récit très inexact de la mort de Stent, d'Henderson, d'Ogilvy et des autres. Mais ils ne renfermaient rien que je ne connusse déjà. Les Marsiens ne laissaient rien voir d'eux-mêmes. Ils semblaient très affairés dans leur trou, d'où sortaient continuellement un bruit de marteaux et une longue traînée de fumée. Apparemment ils activaient leurs préparatifs pour la lutte.

De nouvelles tentatives pour communiquer avec eux ont été faites sans succès — tel était le cliché que reproduisaient tous les journaux. Un sapeur me dit que des tentatives étaient faites par un homme qui d'un fossé agitait un drapeau au bout d'une perche. Les Marsiens accordaient autant d'attention à ces avances que nous en prêterions aux mugissements d'un bœuf.

Je dois avouer que la vue de tout cet armement, de tous ces préparatifs, m'excitait grandement. Mon imagination devint belligérante et infligea aux envahisseurs des défaites remarquables; les rêves de batailles et d'héroïsme de mon enfance me revinrent. A ce moment même, il me semblait que la lutte allait être inégale, tant les Marsiens me paraissaient impuissants dans leur trou.

Vers trois heures, on entendit des coups de canon, à intervalles réguliers, dans la direction de Chertsey ou d'Addlestone. J'appris que le bois de pins incendié, dans lequel était tombé le deuxième cylindre, était canonné dans l'espoir de détruire l'objet avant qu'il ne s'ouvrît. Ce ne fut pas avant cinq heures, cependant, qu'une pièce de campagne arriva à Chobham pour être braquée sur les premiers Marsiens.

Vers six heures du soir, je prenais le thé avec ma femme dans la vérandah, causant avec chaleur de la bataille qui nous menaçait, lorsque j'entendis, venant de la lande, le bruit assourdi d'une détonation, et immédiatement une rafale d'explosion. Aussitôt suivit tout près de nous, un violent et retentissant fracas qui fit trembler le sol, et, me précipitant au dehors sur la pelouse, je vis les cimes des arbres, autour du Collège Oriental, enveloppées de flammes rougeâtres et de fumée, et le clocher de la chapelle s'écrouler. La tourelle de la mosquée avait disparu et le toit du collège lui-même semblait avoir subi les effets de la chute d'un obus de cent tonnes. Une de nos cheminées craqua comme si elle avait été frappée par un boulet; elle vola en éclats et les fragments dégringolèrent le long des tuiles pour venir s'entasser sur le massif de fleurs, près de la fenêtre de mon cabinet de travail.

Ma femme et moi restâmes stupéfaits. Je me rendis compte alors que la crête de la colline de Maybury était à portée du Rayon Ardent des Marsiens, maintenant que le collège avait été débarrassé du chemin comme un obstacle gênant.

Je saisis ma femme par le bras et, sans cérémonie, l'entraînai jusque sur la route. Puis j'allai chercher la servante, en lui disant que j'irais prendre moi-même la malle qu'elle réclamait avec insistance.

— Nous ne pouvons pas rester ici, dis-je.

Au moment même, la canonnade reprit un instant sur la lande.

— Mais où allons-nous aller? demanda ma femme terrifiée.

Je réfléchissais, perplexe. Puis, je me souvins de ses cousins à Leatherhead..

— A Leatherhead, criai-je, dans le fracas qui recommençait.

Elle regarda vers le bas de la colline. Les gens surpris sortaient de leurs maisons.

— Mais comment irons-nous jusque-là ? s'enquit-elle.

Au bas de la route, j'aperçus un peloton de hussards qui passaient au galop sous le pont du chemin de fer; quelques-uns entrèrent dans la cour du Collège Oriental, les autres mirent pied à terre et commencèrent à courir de maison en maison. Le soleil, brillant à travers la fumée qui montait des cimes des arbres, semblait rouge-sang et jetait sur les choses une clarté lugubre et sinistre.

— Restons ici, tu es en sûreté, dis-je à ma femme, et je me mis à courir vers l'hôtel du *Chien-Tigre*, car je savais que l'hôtelier avait un cheval et un dog-cart. Je courais de toutes mes forces, car je me rendais compte que, dans un moment, tout le monde, sur ce penchant de la colline, serait en mouvement. Je trouvai l'hôtelier derrière son comptoir, absolument ignorant de ce qui se passait derrière sa maison. Un homme qui me tournait le dos lui parlait.

— Ce sera une livre, disait l'hôtelier, et je n'ai personne pour vous le mener.

— J'en donne deux livres, dis-je par-dessus l'épaule de l'homme.

— Quoi ?

— ...Et je vous le ramène avant minuit, achevai-je.

— Mais, diable, dit l'hôtelier, qu'est-ce qui presse ? Je suis en train de vendre un quartier de porc. Deux livres et vous me le rapporterez ? Qu'est-ce qui se passe donc ?

Je lui expliquai rapidement que je devais partir immédiatement de chez moi et je m'assurai ainsi la location du dogcart. A ce moment, il ne me sembla pas le moins du monde urgent pour l'hôtelier qu'il quittât son hôtel. Je m'arrangeai pour avoir la voiture sur-le-champ, la conduisis à la main le long de la route, puis, la laissant à la garde de ma femme et de la servante, me précipitai dans la maison et empaquetai divers objets de valeur, argenterie et autres. Les hêtres du jardin brûlaient pendant ce temps, et, des palissades du bord de la route, s'élevaient des flammes rouges. Tandis que j'étais ainsi occupé, l'un des hussards à pied arriva. Il courait de maison en maison, avertissant les gens du danger et les invitant à sortir. Il passait justement comme je sortais traînant mes trésors enveloppés dans une nappe. Je lui criai :

— Quelles nouvelles ?

Il se retourna, les yeux effarés, brailla quelque chose comme *sortis du trou dans une chose pareille à un couvercle de plat*, et se dirigea en courant vers la porte de la maison située au sommet de la montée. Un soudain tourbillon de fumée parcourant la route le cacha pendant un moment. Je courus jusqu'à la porte de mon voisin, frappai par acquit de conscience, car je savais que sa femme et lui étaient partis pour Londres et qu'ils avaient fermé leur maison. J'entrai de nouveau chez moi, car j'avais promis à la servante d'aller chercher sa malle et je la ramenai dehors, la casai auprès d'elle sur l'arrière du dogcart, puis je pris les rênes et sautai sur le siège à côté de ma femme. En un instant nous étions hors de la fumée et du bruit et descendions vivement la pente opposée de la colline de Maybury, vers Old Woking.

Devant nous s'étendait un tranquille paysage ensoleillé, des champs de blé de chaque côté de la route et l'auberge de Maybury avec son enseigne oscillante. J'aperçus la voiture du docteur devant nous. Au pied de la colline, je tournai la tête pour jeter un coup d'œil sur ce que je quittais. D'épais nuages de fumée noire, coupés de longues flammes rouges s'élevaient dans l'air tranquille et projetaient des ombres obscures sur les cimes vertes des arbres, vers l'est. La fumée s'étendait déjà fort loin, jusqu'aux bois de sapins de Byfleet vers l'est et jusqu'à Woking à l'ouest. La route était pleine de gens accourant vers nous. Très affaibli maintenant, mais très distinct à travers l'air tranquille et lourd, on entendait le bourdonnement d'un canon qui cessa tout d'un coup et les détonations intermittentes des fusils. Apparemment les Marsiens mettaient le feu à tout ce qui se trouvait à portée de leur Rayon Ardent.

Je ne suis pas un cocher expert, et il me fallut bien vite donner toute mon attention au cheval. Quand je me tournai une fois encore, la seconde colline cachait complètement la fumée noire. D'un coup de fouet, j'enlevai le cheval, lui lâchant les rênes jusqu'à ce que Woking et Sent fussent entre nous et tout ce tumulte. Entre ces deux localités, j'avais rattrapé et dépassé la voiture du docteur.



En un instant nous étions hors de la fumée et du bruit...

X

EN PLEINE MELEE

Leatherhead est à environ douze milles de Maybury Hill. L'odeur des foins emplissait l'air; au long des grasses prairies au delà de Pyrford et de chaque côté, les haies étaient revêtues de la douceur et de la gaieté de multitudes d'aubépines. La sourde canonnade qui avait éclaté tandis que nous descendions la route de Maybury avait cessé aussi brusquement qu'elle avait commencé, laissant le crépuscule paisible et calme. Nous arrivâmes sans mésaventures à Leatherhead vers neuf heures, et le cheval eut une heure de repos, tandis que je soupais avec mes cousins et recommandais ma femme à leurs soins.

Pendant tout le voyage, ma femme était restée silencieuse et elle semblait encore tourmentée de mauvais pressentiments. Je m'efforçai de la rassurer, insistant sur ce fait que les Marsiens étaient retenus dans leur trou par leur excessive pesanteur, qu'ils ne pourraient, à tout prendre, que se glisser à quelques pas à l'entour de leur cylindre; mais elle ne répondit que par monosyllabes. Si ce n'avait été ma promesse à l'hôtelier, elle m'aurait, je crois, supplié de demeurer à Leatherhead cette nuit-là. Que ne l'ai-je donc fait! Son visage, je me souviens, était affreusement pâle quand nous nous séparâmes.

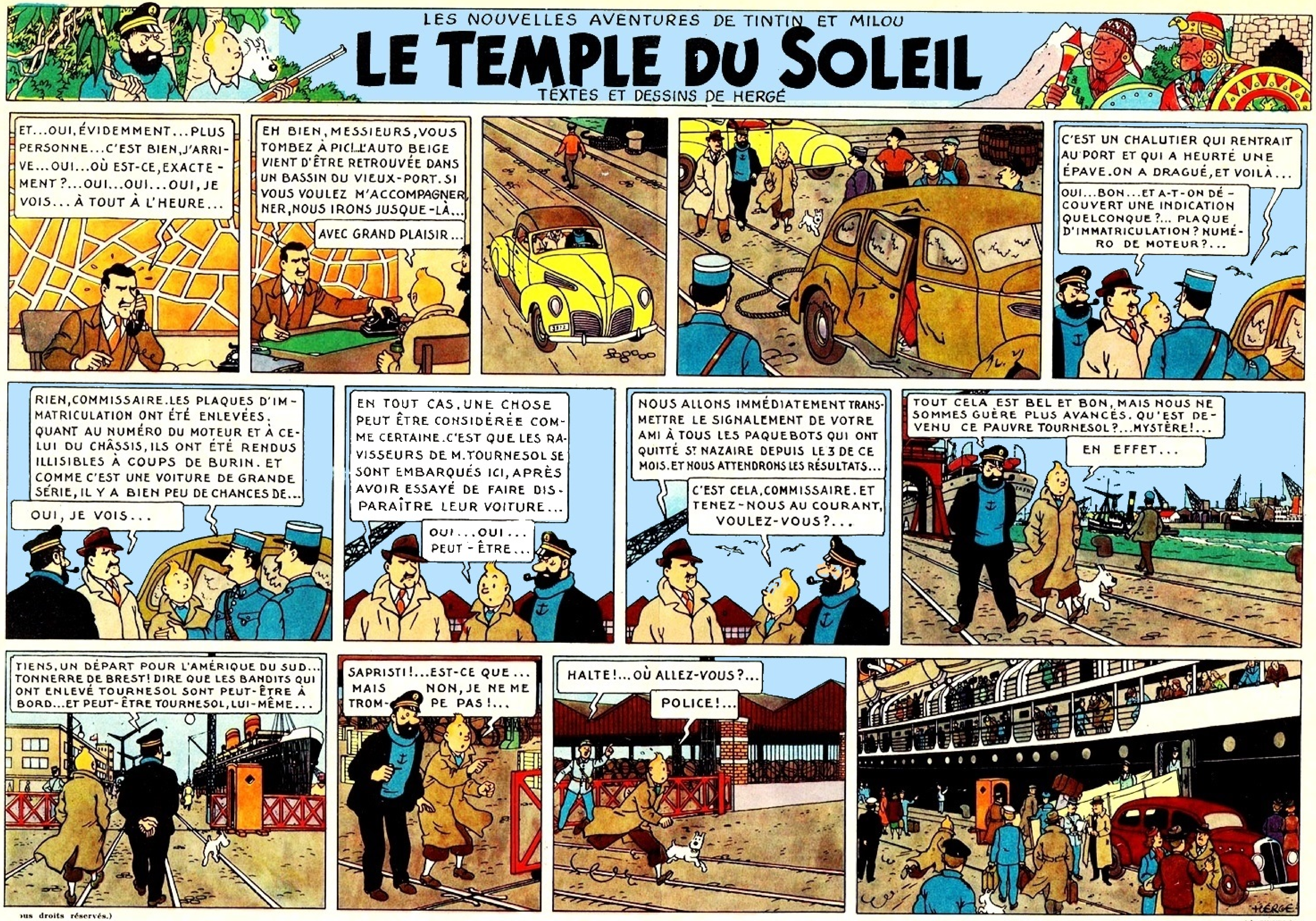
Pour ma part, j'avais été, toute la journée, fébrilement surexcité. Quelque chose d'assez semblable à la fièvre guerrière, qui, à l'occasion, s'empare de toute une communauté civilisée, me courait dans le sang, et au fond je n'étais pas autrement fâché d'avoir à retourner à Maybury ce soir-là. Je craignais même que cette fusillade que j'avais entendue n'ait été le dernier signe de l'extermination des Marsiens. Je ne peux mieux exprimer mon état d'esprit qu'en disant que j'éprouvais l'irrésistible envie d'assister à la curée.

Il était presque onze heures quand je me mis en route. La nuit était exceptionnellement obscure; sortant de l'antichambre éclairée, elle me parut même absolument noire et il faisait aussi chaud et aussi lourd que dans la journée. Audessus de ma tête, les nuages passaient rapides, encore qu'aucune brise n'agitât les arbustes d'alentour.

Le domestique alluma les deux lanternes. Heureusement la route m'était très familière. Ma femme resta debout dans la clarté du seuil et me suivit du regard jusqu'à ce que je fusse installé dans le dogcart. Tout à coup elle rentra, laissant là mes cousins qui me souhaitaient bon retour.

(A suivre.)

Illustrations de E.-P. Jacobs.


LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU
LE TEMPLE DU SOLEIL
TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ
ET...OUI, ÉVIDEMMENT...PLUS PERSONNE...C'EST BIEN, J'ARRIVE...OUI...OÙ EST-CE, EXACTEMENT?...OUI...OUI...OUI, JE VOIS...À TOUT À L'HEURE...
EH BIEN, MESSIEURS, VOUS TOMBEZ À PIC!...L'AUTO BEIGE VIENT D'ÊTRE RETROUVÉE DANS UN BASSIN DU VIEUX-PORT. SI VOUS VOULEZ M'ACCOMPAGNER, NOUS IRONS JUSQUE-LÀ...
AVEC GRAND PLAISIR...
C'EST UN CHALUTIER QUI RENTRAIT AU PORT ET QUI A HEURTÉ UNE ÉPAVE. ON A DRAGUÉ, ET VOILÀ...
OUI...BON...ET A-T-ON DÉCOUVERT UNE INDICATION QUELCONQUE?... PLAQUE D'IMMATRICULATION? NUMÉRO DE MOTEUR?...
RIEN, COMMISSAIRE. LES PLAQUES D'IMMATRICULATION ONT ÉTÉ ENLEVÉES. QUANT AU NUMÉRO DU MOTEUR ET À CELUI DU CHÂSSIS, ILS ONT ÉTÉ RENDUS ILLISIBLES À COUPS DE BURIN. ET COMME C'EST UNE VOITURE DE GRANDE SÉRIE, IL Y A BIEN PEU DE CHANCES DE...
OUI, JE VOIS...
EN TOUT CAS, UNE CHOSE PEUT ÊTRE CONSIDÉRÉE COMME CERTAINE. C'EST QUE LES RAVISSEURS DE M. TOURNESOL SE SONT EMBARQUÉS ICI, APRÈS AVOIR ESSAYÉ DE FAIRE DISPARAÎTRE LEUR VOITURE...
OUI...OUI...PEUT-ÊTRE...
NOUS ALLONS IMMÉDIATEMENT TRANSMETTRE LE SIGNALEMENT DE VOTRE AMI À TOUS LES PAQUEBOTS QUI ONT QUITTÉ ST NAZAIRE DEPUIS LE 3 DE CE MOIS. ET NOUS ATTENDRONS LES RÉSULTATS...
C'EST CELA, COMMISSAIRE. ET TENEZ-NOUS AU COURANT, VOULEZ-VOUS?...
TOUT CELA EST BEL ET BON, MAIS NOUS NE SOMMES GUÈRE PLUS AVANCÉS. QU'EST DEVENU CE PAUVRE TOURNESOL?...MYSTÈRE!...
EN EFFET...
TIENS, UN DÉPART POUR L'AMÉRIQUE DU SUD...TONNERRE DE BREST! DIRE QUE LES BANDITS QUI ONT ENLEVÉ TOURNESOL SONT PEUT-ÊTRE À BORD...ET PEUT-ÊTRE TOURNESOL, LUI-MÊME...
SAPRISTI!...EST-CE QUE...MAIS NON, JE NE ME TROMPE PAS!...
HALTE!...OÙ ALLEZ-VOUS?...
POLICE!...
HERGÉ

(A suivre.)

La pêche miraculeuse

par Erckmann-Chatrian

Résumé. — L'âme du peintre Van Marius, mort dans un tournoi de beuverie contre le cabaretier Hérode Van Gambrinus, est apparue au peintre Cappelmans sous la forme d'un coq, et l'a prié non seulement de le venger, mais aussi de reprendre son chef-d'œuvre « La Pêche Miraculeuse » enjeu de la bataille.

★

(Suite.)

« C'est vous, Cappelmans ? fit cet homme, dont le profil sévère se dessinait sur les petites vitres du bouge.

— Oui, maître ! répondit Andreusse tout stupéfait.

— Prenez garde ! reprit l'inconnu en levant le doigt; prenez garde : le tueur d'âmes vous attend !

— Soyez tranquille; Andreusse Cappelmans fera son devoir !

— C'est bien, vous êtes un homme : l'esprit des vieux maîtres est avec vous! »

Ce disant, l'étranger s'enfonça dans les ténèbres, et Cappelmans, tout pâle, mais l'air ferme et résolu, descendit de la carriole.

Je le suivis plus troublé qu'il ne me serait possible de le dire.

De vagues rumeurs s'élevaient alors de la taverne. On n'entendait plus la cornemuse.

Nous entrâmes dans la petite allée sombre, et bientôt maître Andreusse, qui marchait le premier, s'étant retourné, me dit à l'oreille :

« Attention, Christian ! »

En même temps il poussa la porte, et sous les jambons, les harengs et les andouilles suspendus aux poutres noires, j'aperçus une centaine d'hommes assis autour de longues tables, rangées à la file; les uns accroupis comme des magots, les épaules arrondies; d'autres, les jambes écartées, le feutre sur l'oreille, le dos contre le mur, lançant au plafond des nuages de fumée tourbillonnante. Ils avaient tous l'air de rire, les yeux à demi fermés, les joues bridées jusqu'aux oreilles, et semblaient plongés dans une sorte de béatitude profonde.

A droite, une large cheminée flamboyante envoyait ses traînées de lumière d'un bout de la salle à l'autre; de ce côté, la vieille Judith, longue et sèche comme un manche à balai, la figure empourprée, agitait au milieu des flammes une grande poêle où pétillait une friture.

Mais ce qui me frappa surtout, ce fut Hérode Van Gambrinus lui-même, assis dans son comptoir, un peu à gauche, tel que me l'avait dépeint maître Andreusse, les manches de sa chemise retroussées jusqu'aux épaules de ses bras velus, les coudes au milieu des chopes luisantes, les joues relevées par ses poings énormes, son épaisse tignasse rousse ébouriffée et sa longue barbe jaunâtre tombant à flots sur sa poitrine. Il regardait d'un air rêveur *la Pêche miraculeuse*, suspendue au fond de la taverne, juste au-dessus de la petite horloge de bois.

Je le considérais depuis quelques secondes, lorsque au dehors, non loin de la ruelle des *Trois-Sabots*, la trompe du watchman se fit entendre, et, dans le même instant, la vieille Judith, agitant sa poêle, se prit à dire d'un ton ironique :

« Minuit ! Depuis douze jours le grand peintre Van Marius repose sur la colline d'Osterhaffen, et le vengeur n'arrive pas.

— Le voici !... » s'écria Cappelmans en s'avançant au milieu de la salle.

Tous les yeux se fixèrent sur lui, et Gambrinus ayant tourné la tête, se prit à sourire en se caressant la barbe.

« C'est toi, Cappelmans ? dit-il d'un ton goguenard. Je t'attendais. Tu viens chercher *la Pêche miraculeuse ?*

— Oui, répondit maître Andreusse, j'ai promis à Van Marius de terminer son chef-d'œuvre; je le veux, et je l'aurai !

— Tu le veux et tu l'auras ! reprit l'autre; c'est bientôt dit, camarade. Sais-tu que je l'ai gagné, moi, la cruche au poing ?

— Je le sais. Et c'est la cruche au poing que j'entends le reprendre.

— Alors te voilà bien décidé à jouer *la grande partie !*

— Oui, j'y suis décidé. Que le Dieu juste me soit en aide. Je tiendrai ma parole... ou je roulerai sous la table ! »

Les yeux de Gambrinus s'illuminèrent :

« Vous l'avez entendu, s'écria-t-il en s'adressant aux buveurs, c'est lui qui me défie : qu'il soit fait selon sa volonté ! »

Puis se tournant vers maître Andreusse :

« Quel est-ton juge ?

— Mon juge est Christian Rebstock, » dit Cappelmans en me faisant signe d'approcher.

J'étais ému... j'avais peur.

Aussitôt l'un des assistants, Ignace Van den Brock, bourgmestre d'Osterhaffen, coiffé d'une grande perruque de chiendent, tira de sa poche un papier, et d'un ton de pédagogue il lut :

« Le *wögt* des biberons a droit au linge blanc, au « verre blanc », à la blanche chandelle : qu'on le serve ! »

Et une grande fille rousse vint déposer ces choses à ma droite.

« Quel est ton juge, à toi ? demanda maître Andreusse.

— Adam Van Rasimus. »

Cet Adam Van Rasimus, le nez fleuri, l'échine courbée et l'œil en coulisse, vint prendre place à côté de moi. On le servit de même.

Cela fait, Hérode, tendant sa large main par-dessus le comptoir à son adversaire, s'écria :

« N'emploies-tu ni sortilège, ni maléfice ?

— Ni sortilège, ni maléfice, répondit Cappelmans.

— Es-tu sans haine contre moi ?

— Quand j'aurai vengé Fritz Coppélius, Tobie Vogel le paysagiste, Roëmer, Nickel Brauer, Diderich Vinkelmann, Van Marius, tous peintres de mérite noyés par toi dans l'*œle* et le *porter*, et dépouillés de leurs œuvres, alors je serai sans haine. »

Hérode partit d'un immense éclat de rire, et les bras étendus, ses larges épaules rejetées en arrière contre le mur :

« Je les ai vaincus la cruche au poing, s'écria-t-il, honorablement et loyalement, comme je vais te vaincre toi-même. Leurs œuvres sont devenues mon bien légitime; et quant à ta haine, je m'en moque et passe outre. — Buvons ! »

Alors, mes chers amis, commença une lutte telle qu'on n'en cite pas deux comparables, de mémoire d'homme, en Hollande, et dont il sera parlé dans les siècles des siècles, s'il plaît au Seigneur Dieu : le *blanc et le noir* étaient aux prises; les destins allaient s'accomplir !

Une tonne d'*œle* fut déposée sur la table, et deux pots d'une pinte furent remplis jusqu'au bord. Hérode et maître Andreusse vidèrent chacun le leur d'un trait. Ainsi de suite de demi-heure en demi-heure, avec la régularité du tic-tac de l'horloge, jusqu'à ce que la tonne fût vide.

Après l'*œle*, on passa au *porter*, et du *porter* au lambic.

Vous dire le nombre de barils de bière forte qui furent vidés dans cette bataille mémorable me serait facile : le bourgmestre Van den Brock en a consigné le chiffre exact sur le registre de la commune d'Osterhaffen, pour l'enseignement des races futures; mais vous refuseriez de me croire, cela vous paraîtrait fabuleux.

Qu'il vous suffise de savoir que la lutte dura trois jours et trois nuits. Cela ne s'était jamais vu !

Pour la première fois Hérode se trouvait en face d'un adversaire capable de lui tenir tête; aussi, la nouvelle s'en étant répandue dans le pays, tout le monde accourait à pied, en charrette : c'était une véritable procession; et comme beaucoup ne voulaient pas s'en retourner avant la fin de la lutte, il se trouva qu'à partir du deuxième jour, la taverne ne désemplit pas une seconde; à peine pouvait-on se mouvoir, et le bourgmestre était forcé de frapper sur la table avec sa canne et de crier : « Faites place ! » pour qu'on laissât passer les garçons de cave apportant les barils sur leurs épaules.



Pendant ce temps-là, maître Andreusse et Gambrinus continuaient de vider leurs pintes avec une régularité merveilleuse.

Parfois, récapitulant dans mon esprit le nombre de *moos* qu'ils avaient bus, je croyais faire un rêve et je regardais Cappelmans le cœur serré d'inquiétude; mais lui, clignant de l'œil, s'écriait aussitôt en riant :

« Eh bien, Christian, ça marche ! Bois donc un coup pour te rafraîchir. »

Alors je restais confondu.

« L'âme de Van Marius est en lui, me disais-je; c'est elle qui le soutient ! »

Quant à Gambrinus, sa petite pipe de vieux buis aux lèvres, le coude sur le comptoir et la joue dans la main, il fumait tranquillement, comme un honnête bourgeois qui vide sa chope le soir en songeant aux affaires de la journée.

(Suite et fin au prochain numéro.)

LES ENTRETIENS DU CAPITAINE HADDOCK



— Alors, mon Cher Tintin, as-tu bien retenu ma dernière théorie sur le déplacement d'un corps plongé dans l'eau ?

— Parfaitement, Capitaine. Et j'en ai rêvé plusieurs nuits. Nos amis aussi, d'ailleurs, si j'en juge par leurs questions. Plusieurs demandent : « Quelle est la densité du corps humain ? » Et Jean Porcher, de Namur, m'écrit : « Ayant bien suivi les explications du Capitaine, je me demande toujours comment un bateau de guerre, composé de lourdes tôles d'acier, peut flotter ? »

— Nous y venons, Tintin. Je comptais précisément parler aujourd'hui des applications pratiques à la marine de cette fameuse théorie du déplacement; du même coup, je vais répondre à Jean.

J'ai cité en exemple des corps pleins, composés d'une seule matière de densité déterminée; dans la pratique, il n'y a guère que quelques petits bateaux-jouets, à la coque composée d'un bloc de bois plein, qui se trouvent dans les mêmes conditions. Mais les bateaux dignes de ce nom sont des assemblages de matériaux divers, essentiellement creux et vastes pour pouvoir y loger des gens, des marchandises, des moteurs, des armes, etc. D'après ses formes, un certain bateau, plongé dans l'eau jusqu'à sa ligne de flottaison, déplacera, par exemple, 300 décimètres cubes, ou kilos, d'eau; pourtant, il entre dans sa construction un total de 100 kilos de bois et autres matériaux; il pourra donc encore supporter 200 kilos, soit trois personnes, sans s'enfoncer plus que la hauteur prévue. Le bois de ce bateau est une matière de faible densité, diras-tu. D'accord. Mais ce bateau, qui est, en réalité, une petite barque, peut aussi bien être construit en tôle d'acier, matière lourde en elle-même, mais beaucoup plus résistante, et pouvant être employée en très faible épaisseur; de sorte que son poids total ne dépassera pas 100 kilos, tandis que le déplacement restera également de 300 kilos, et que le résultat sera exactement le même.

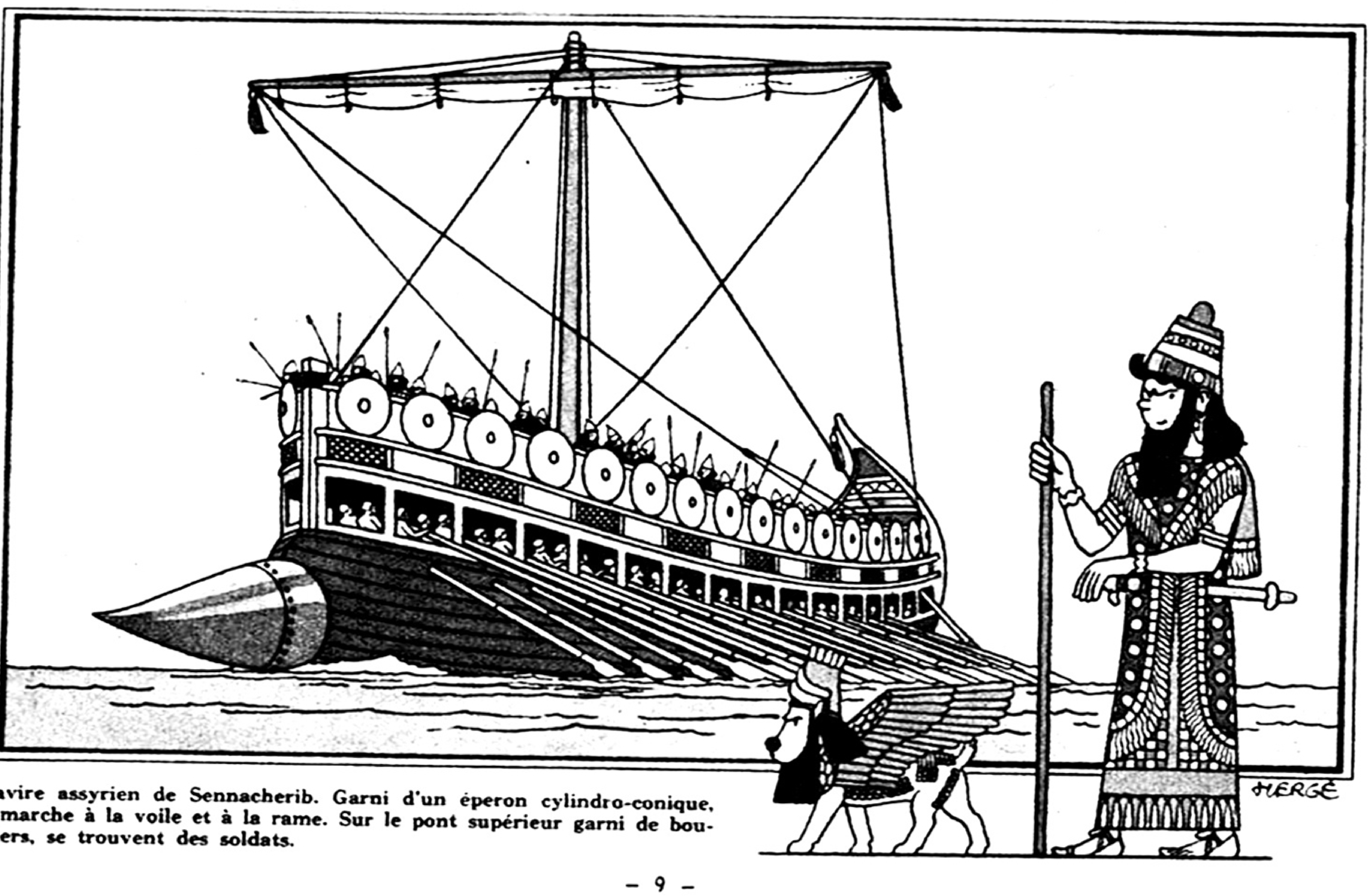
Nous allons tirer la conclusion suivante : Pour qu'un bateau flotte, il faut que son **poids total** (y compris la charge utile) ne dépasse pas le **déplacement de sa carène.** Tu sais que la carène d'un bateau c'est tout le bas de la coque jusqu'à la ligne de flottaison, donc tout ce qui est normalement dans l'eau. Si tu allèges ce bateau, en déchargeant des marchandises, une plus grande partie de sa coque émergera de l'eau, si tu le surcharges, au contraire, il s'enfoncera plus qu'on ne l'a prévu, au risque de voir l'eau y pénétrer et le mettre en danger de couler.

Que se passe-t-il donc, quand l'eau envahit un bateau ? A chaque litre qui y pénètre, le bateau s'alourdit d'un kilo, alors que le déplacement résultant de sa construction ne change jamais; il arrivera donc un moment où le poids total atteindra, puis dépassera le poids de l'eau déplacée par le bateau; à ce moment, il se trouvera dans le cas d'un corps quelconque dont la densité est supérieure à celle de l'eau, et il s'enfoncera plus ou moins rapidement, jusqu'au moment où il reposera mollement au fond de la mer.

— Ne parlez pas de malheur, Capitaine ! Mais, dites-moi, qu'allez-vous répondre au sujet de la densité du corps humain ?

— Eh bien ! cette densité se rapproche fort de celle de l'eau, et c'est pourquoi il n'est pas bien difficile de nager. Lorsque le corps ne contient pas d'air, dans le cas d'un noyé dont les poumons viennent de se remplir d'eau, il est un peu plus lourd que l'eau, et il s'enfonce. Par contre, lorsque le baigneur, au moment de plonger, inspire profondément et s'emplit la poitrine d'air frais, il ne change pas son poids, tandis qu'en gonflant sa cage thoracique, il augmente son déplacement de plusieurs décimètres cubes; il se trouve donc un peu plus léger que l'eau qu'il déplace, et il remonte à la surface, de lui-même, comme un flotteur, sans faire aucun mouvement. Voilà une nouvelle application de ma théorie, et tu pourras en faire l'expérience au bassin de natation.

PETITE HISTOIRE DE LA MARINE



Navire assyrien de Sennacherib. Garni d'un éperon cylindro-conique, il marche à la voile et à la rame. Sur le pont supérieur garni de boucliers, se trouvent des soldats.

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY



(A suivre.)

TINTIN *vous raconte*
LA CARRIÈRE DE VAUCANSON

Connaissez-vous Vaucanson ?

C'est un homme que mon savant ami M. Tournesol admire beaucoup.

Jacques de Vaucanson, né à Grenoble en 1709 et mort à Paris en 1782, fut un mécanicien de génie.

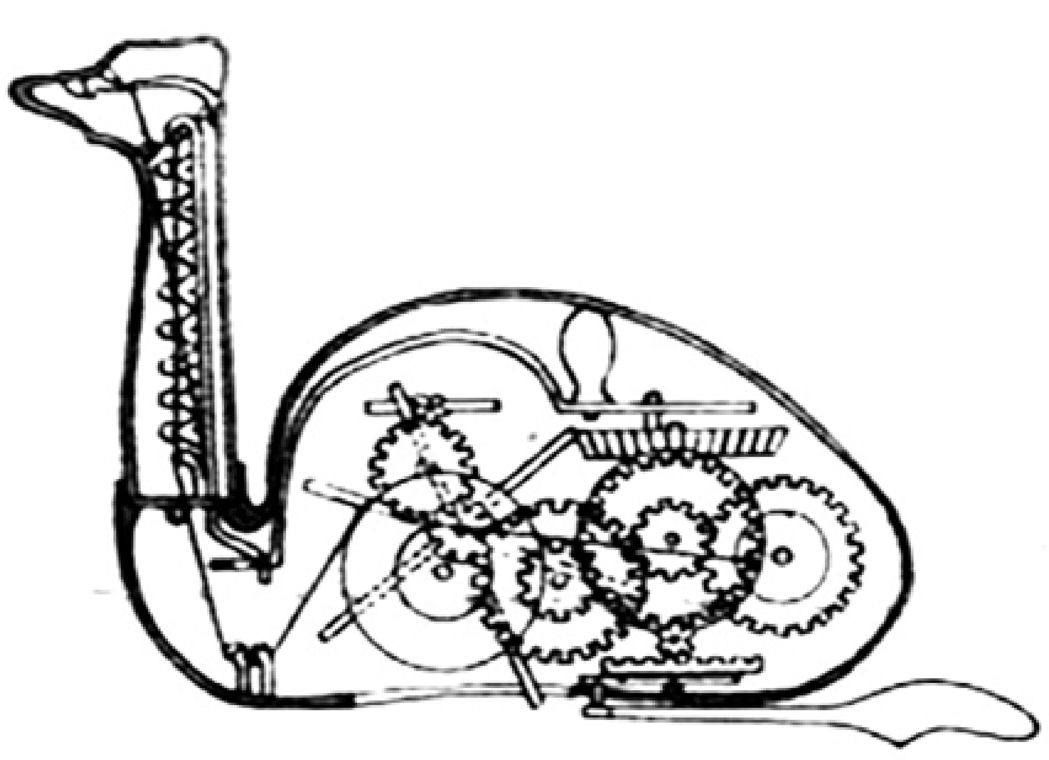
Tout enfant, il avait donné de ses dons une démonstration convaincante en copiant, en bois ! une horloge qu'il avait tout juste eu l'occasion d'examiner sans pouvoir y toucher ; et sa copie marchait !

Cependant, il eut la sagesse d'entreprendre des études approfondies et, quelques années après, il avait acquis en mécanique, en anatomie et en musique des connaissances surprenantes.

C'est alors qu'il put commencer à réaliser son rêve le plus cher : construire des automates. Et bientôt ses contemporains émerveillés purent contempler, plus vrais que des êtres réels, son *Joueur de flûte*, son *Joueur de tambourin et de flageolet*, ainsi que son fameux *Canard*, qui se comportait exactement comme un canard vivant : barbotant, cherchant le grain, l'avalant, le digérant et le... rejetant !

Le *Joueur de flûte* était un personnage de grandeur naturelle, assis et porté sur un piédestal où se trouvaient placés des soufflets. L'air qui s'en échappait sous l'effet d'un dispositif simple et ingénieux s'engouffrait dans un tuyau qui aboutissait à la bouche de l'automate. Les lèvres pouvaient s'ouvrir plus ou moins, s'approcher ou s'éloigner de la flûte, et une petite languette mobile permettait de régler le passage de l'air. Les doigts, terminés par des bouts en peau, pouvaient ouvrir ou fermer les différents trous de la flûte.

Tous ces mouvements se transmettaient à l'aide de chaînes d'acier tirées par des leviers, sur lesquels venaient agir, à leur extrémité opposée, des lames élastiques. Celles-ci étaient fixées à un arbre animé d'un mouvement continu de rotation, et transporté en même temps dans le sens de son axe par un jeu de vis. De cette façon, à chaque tour, la même lame pouvait produire un effet nouveau.



Coupe du canard.

Le *Joueur de tambourin et de flageolet*, habillé en berger, était debout sur son piédestal. Il exécutait une vingtaine d'airs : menuets, rigodons et contredanses, jouant d'une main du flageolet, de l'autre battant sur le tambour des coups simples ou doubles et des roulements variés, en manière d'accompagnement.

Le mécanisme de cet automate était analogue à celui du *Joueur de flûte*.

Les membres de l'Académie des Sciences — où Vaucanson devait entrer en 1746 — admirèrent beaucoup ces deux merveilles, réalisées, ne l'oublions pas, sans le secours de la moindre boite à musique, et bien avant l'application dans ce domaine de l'électricité, alors encore une curiosité de laboratoire !

Comme Vaucanson avait présenté ses deux automates accompagnés d'une des-



Le flûtiste et le tambourinaire.

cription générale, les académiciens n'eurent aucune peine à comprendre leur structure et leur fonctionnement, mais lorsque le *Canard* de l'astucieux mécanicien se mit à évoluer devant eux, poussant l'imitation de la vie jusqu'au point de réalisme que j'ai dit, leur étonnement et leur perplexité furent sans bornes, faute d'une explication préalable.

C'est en 1844 seulement que le fameux illusionniste Robert Houdin, chargé de réparer l'ahurissant palmipède, découvrit le secret.

« On présentait, écrit-il, un vase à l'animal, dans lequel était de la graine baignant dans l'eau. Le mouvement que faisait le bec en barbotant divisait la nourriture et en facilitait l'introduction dans un tuyau placé sous le bec inférieur du canard. L'eau et la graine, ainsi aspirées, tombaient dans une boite placée sous le ventre de l'automate, laquelle se vidait toutes les trois ou quatre séances. Quant à l'évacuation « naturelle » elle était préparée à l'avance : une espèce de bouillie composée de mie de pain colorée de vert était poussée par un corps de pompe, et soigneusement reçue sur un plateau d'argent comme produit d'une digestion artificielle ».

Un joli tour d'escamotage !

∴

Vaucanson créa encore un *Aspic* qui servit aux représentations de la *Cléopâtre* de Marmontel. Imitant parfaitement un serpent vivant, cet aspic s'élançait en sifflant sur la poitrine de l'actrice chargée du rôle de la reine d'Egypte.

Détail amusant : comme à la première un spectateur se penchait vers son voisin pour lui demander son avis sur la tragédie nouvelle : « Ma foi, répondit celui-ci, je suis de l'avis de l'aspic ».

Le gouvernement, sentant tous les services qu'on pouvait tirer, pour le progrès des arts industriels, d'un tel génie, lui confia l'inspection des manufactures de soie, et, comme on s'y attendait, il ne tarda pas à perfectionner les machines en usage à Lyon.

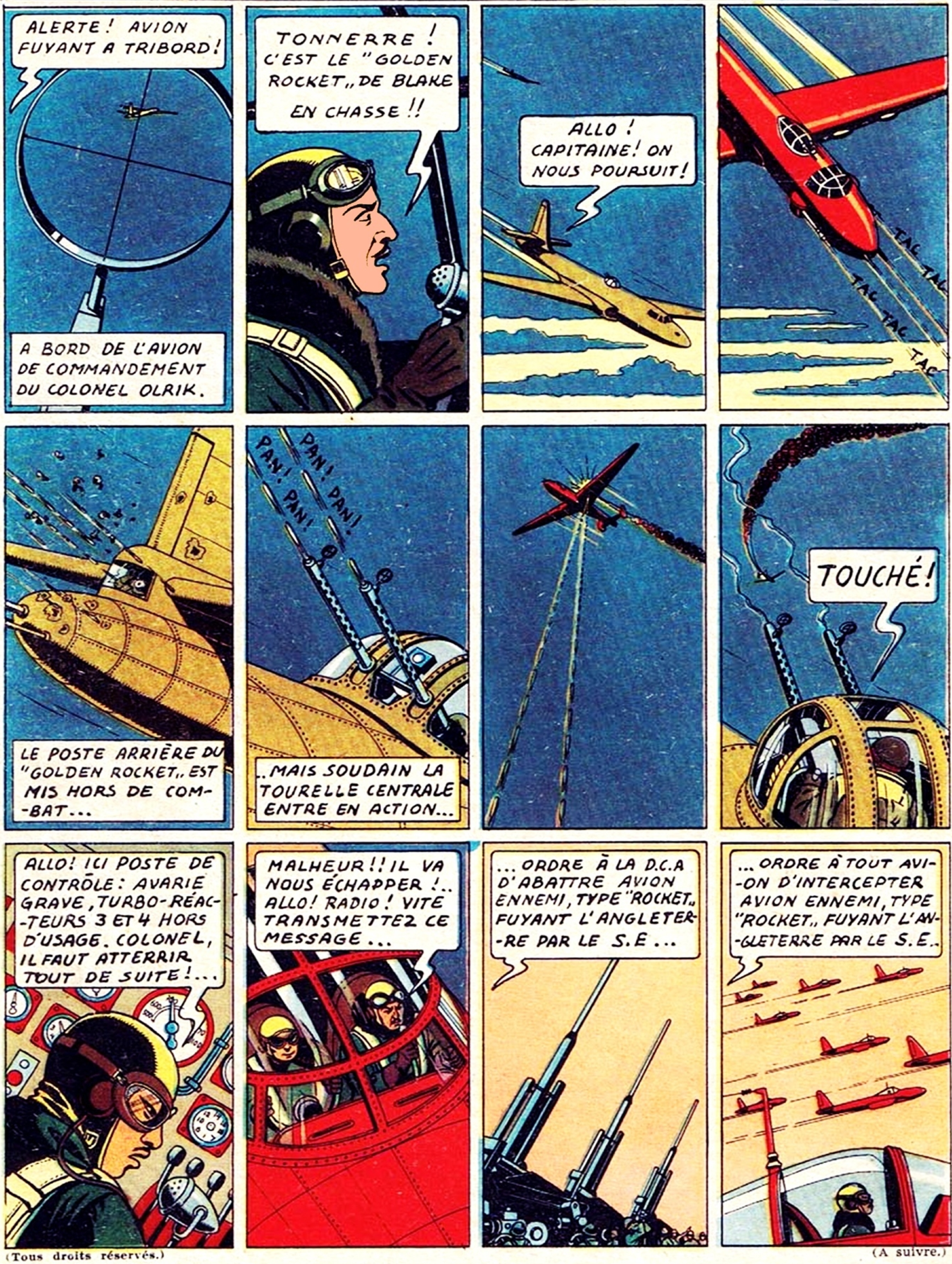
Bien entendu, les ouvriers, loin de recevoir avec reconnaissance ces simplifications destinées à alléger leur besogne, multiplièrent contre lui les manifestations de leur ressentiment.

Vaucanson riposta en construisant une machine au moyen de laquelle un âne exécutait une étoffe à fleurs ! N'était-ce pas la plus spirituelle des vengeances ?



LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)



(A suivre.)

« Les Editions du Lombaru »
55, Rue du Lombard, Bruxelles.

Editeur responsable : Raymond Leblanc
79, Rue Picard, Bruxelles.

Imprimé en Belgique sur les presses de C. Van Cortenbergh, 12, Rue de l'Empereur, Bruxelles

N° 8 – 14 NOVEMBRE 1946

TINTIN

CHAQUE JEUDI

3,50 FRS



Horreur ! un gorille à bord !!! (Voir page 3.)

TINTIN *vous parle*

Bonjour, les amis !

Avez-vous lu, comme moi, l'aventure de Brian Weske, ce jeune Anglais de treize ans qui, furieux d'avoir été recalé à un concours de photogénie, s'était évadé de chez lui pour s'engager dans un manège forain ?

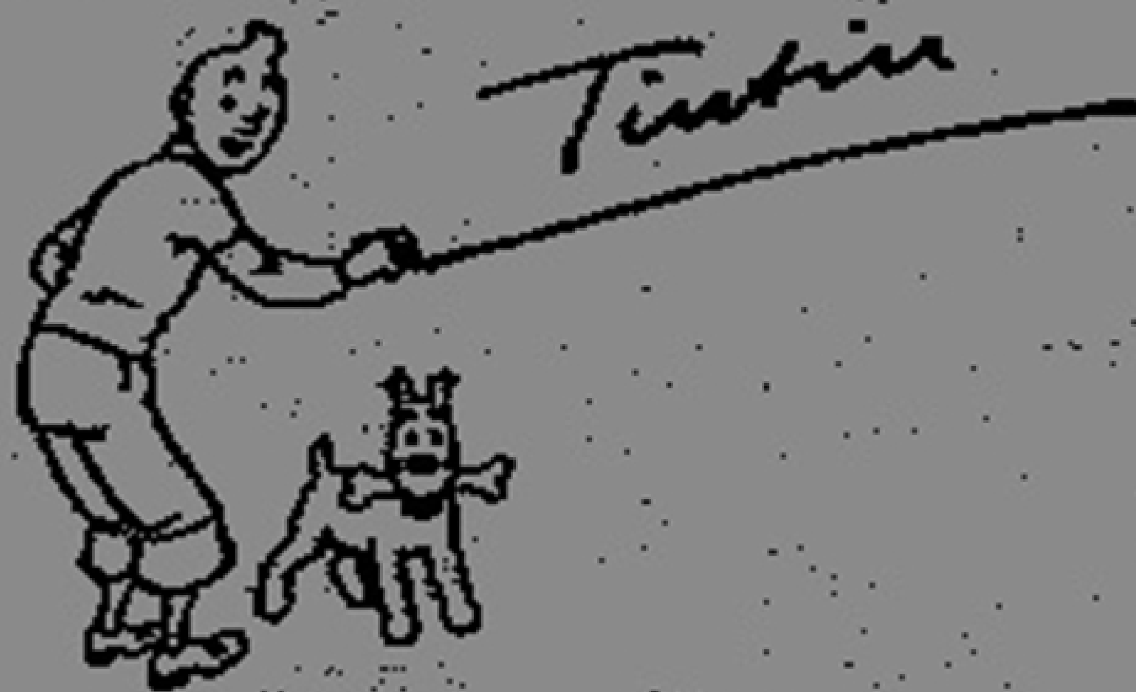
Les journaux disent aussi que le jury, revenant sur son jugement, avait désigné notre ami pour le rôle principal du film qui avait donné lieu à l'organisation de la compétition.

M. Weske père, rentré en possession de son rejeton, lui aurait administré une solide fessée avant de le remettre au metteur en scène.

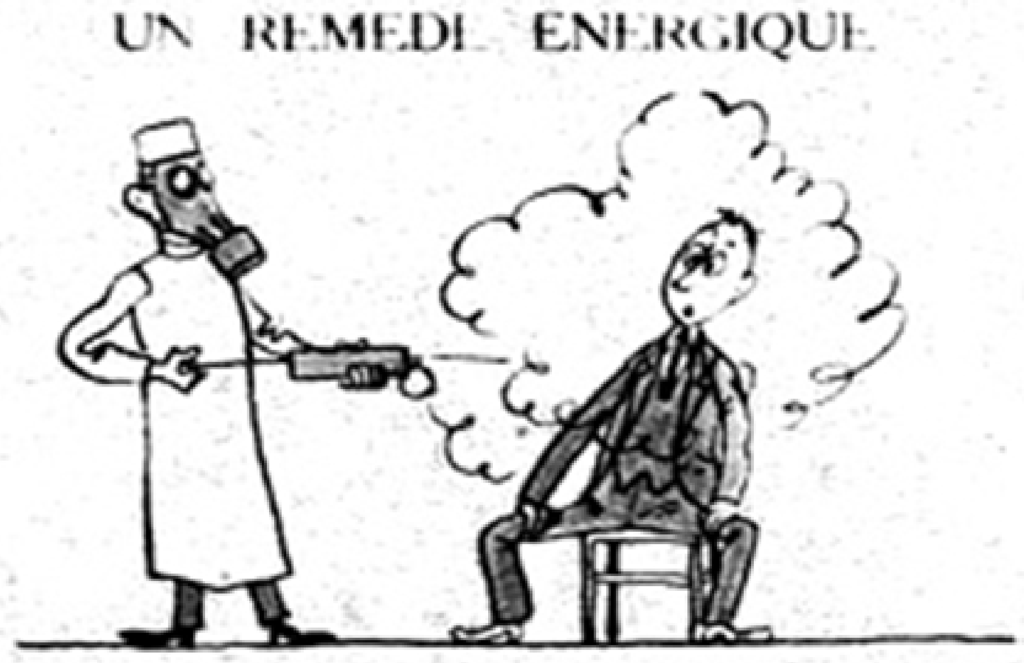
Conduite tout à fait judicieuse. Mais, dites-moi, là, entre-nous..., ne trouvez-vous pas que M. Weske père mériterait, lui aussi, une fessée pour avoir arraché son fils à ses études, lui avoir permis de céder au mirage d'une vie brillante, dans laquelle il a une chance sur cent de pouvoir prendre pied définitivement, car Dieu sait combien aléatoires sont des carrières cinématographiques engagées dans de telles conditions, préparant ainsi, peut-être, un raté aigri ?

La chose, à mon avis, mérite réflexion...

Bonne poignée de mains !



UN REMEDE ENERGIQUE



Le major général Alden Wait, du Service de la guerre chimique, vient d'annoncer qu'il était possible d'envisager le traitement de la leucémie, affection du sang qui se traduit par une proportion excessive de globules blancs, par un nouveau gaz asphyxiant.

Il n'a cependant pas dit si les malades survivront à la cure.

★

LE MOT MALHEUREUX



Le Nyzam d'Hyderabad (Indes) est l'homme le plus riche du monde ! Sa fortune est estimée au bas mot à 250 milliards de dollars !

333 millions de ces dollars sont représentés par sa collection de perles !

Il en a tellement qu'il en est complétement dégoûté !

Aussi l'autre jour, comme ce fabuleux potentat allait engager une nouvelle cuisinière, il recula d'horreur quand son majordome lui dit : — Et vous savez, Altesse, il paraît que c'est une véritable perle !

★

DU BEAU SPORT



Le « Corriere Lombarda » rapporte que le club de football « Mirabello » d'Occiliano, ayant été battu par le club d'une ville voisine, en a conçu un si violent dépit qu'il a tout simplement assassiné l'arbitre et traité l'équipe invitée de telle sorte que six des joueurs sont actuellement à l'hôpital.

Si la musique, selon le vieil adage, adoucit les mœurs, il semble qu'on n'en puisse dire autant du football.



MON COURRIER

Tout mon courrier doit porter l'adresse :
TINTIN
55, Rue du Lombard, 55
BRUXELLES
Spécifier s'il y a lieu : Capitaine Haddock ou Major Wings. Mais bien mentionner en premier lieu : « TINTIN ».

— ★ —

TOTOCHE, CHAT SIAMOIS. — Ton mélodieux miaou m'a été droit au cœur, et je suis enchanté que tu te sois reconnu en la personne du chat du Capitaine Haddock.

J. ALBERT (Visé). — Merci pour tes félicitations. Le club viendra bientôt. La question des nouvelles rubriques est à l'étude. J'ai transmis ta lettre au Capitaine Haddock, qui répondra dans ses entretiens. A bientôt.

UN FIDELE LECTEUR. — Tes suggestions relatives à une section « maritime » du club sont intéressantes. La question est à l'étude. Amitiés.

UN AMI. — Merci. Le club se fera incessamment.

SYLVIE. — Quelle jolie et gentille lettre ! Moi je vais très bien, et Milou aime toujours autant les os. Le Capitaine Haddock me charge de te dire que lui aussi va bien, qu'il boit avec beaucoup de modération, et que Dupont et Dupond sont en bonne santé. Amitiés de tous.

LUC BONVOISIN. — Merci pour la grosse « baise »... Milou te la rend sur les deux joues.

ANDRE BERGER. — Enchanté que tu trouves que tous les enfants devraient lire « TINTIN ». Oui, le club sera bientôt constitué, et il aura un bel insigne. Amitiés.

FERNAND VAN LEUVEN. — Ton idée de concours n'est pas mauvaise, mais je doute que les enfants puissent concevoir un projet qui soit exécutable. De toute façon, il y aura des concours où leurs divers talents trouveront à s'employer. A bientôt.

ROLAND MOREL (Dongelbert). — J'ai, comme tu le désires, l'intention de faire une place au scoutisme dans « TINTIN ». Merci pour les détails que tu me donnes à divers sujets. Amitiés.

ABONNEMENTS

Pour recevoir régulièrement votre « TINTIN », abonnez-vous en versant au C.C.P. 1909.16 des « Editions du Lombard », 55, rue du Lombard, à Bruxelles, la somme de :
40 francs pour trois mois ou
75 Francs pour six mois ou
145 Francs pour douze mois.

Les lecteurs qui désirent recevoir un numéro du journal, sont priés d'envoyer 3,50 frs. en timbres-poste à TINTIN, 55, rue du Lombard, à Bruxelles, en n'oubliant pas de mentionner leur nom et leur adresse.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

(Texte et dessins de PAUL CUVELIER)



(A suivre.)



(Suite.)

Je me sentis d'abord quelque peu déprimé à la contagion des craintes de ma femme, mais très vite mes pensées revinrent aux Marsiens. A ce moment, j'étais absolument ignorant du résultat de la lutte de la soirée. Je ne savais même rien des circonstances qui avaient précipité le conflit. Comme je traversais Ockham — car au lieu de revenir par Stend et Old Woking, j'avais pris cette autre route — je vis au bord de l'horizon, à l'ouest, des reflets d'un rouge sang, qui, à mesure que j'approchais, montèrent lentement dans le ciel. Les nuages d'un orage menaçant s'amoncelaient et se mêlaient aux masses de fumée noire et rougeâtre.

La grand'rue de Ripley était déserte et à part une ou deux fenêtres éclairées, le village n'indiquait aucun autre signe de vie; mais je faillis causer un accident au coin de la route de Pyrford où un groupe de gens se trouvait, me tournant le dos. Ils ne m'adressèrent pas la parole quand je passai et je ne pus par conséquent savoir s'ils connaissaient les événements qui se produisaient au delà de la colline, si les maisons devant lesquelles je passais étaient désertes et vides, si des gens y dormaient tranquillement ou si, harassés, ils épiaient les terreurs de la nuit.

De Ripley jusqu'à Pyrford, il me fallait traverser un vallon du fond duquel je ne pouvais apercevoir les reflets de l'incendie. Comme j'arrivais au haut de la côte, après l'église de Pyrford, les lueurs reparurent et les arbres furent agités des premiers frémissements de l'orage. J'entendis alors minuit sonner derrière moi au clocher de Pyrford; puis la silhouette des coteaux de Maybury, avec leurs cimes de toits et d'arbres, se détacha noire et nette contre le ciel rouge.

Au même moment, une sinistre lueur verdâtre éclaira la route devant moi, laissant voir dans la distance les bois d'Addlestone. Le cheval donna une secousse aux rênes. Je vis les nuages rapides percés, pour ainsi dire, par un ruban de flamme verte qui illumina soudain leur confusion et vint tomber au milieu des champs, à ma gauche. C'était le troisième projectile.

Immédiatement après sa chute et d'un violet aveuglant, par contraste, le premier éclair de l'orage menaçant dansa dans le ciel et le tonnerre retentit longuement au-dessus de ma tête. Le cheval prit le mors aux dents et s'emballa.

Une pente modérée descend jusqu'au pied de la colline de Maybury et nous la descendîmes à une vitesse vertigineuse. Une fois que les éclairs eurent commencé, les coups de tonnerre, se suivant sans interruption avec d'effrayants craquements, semblaient bien plutôt produits par une gigantesque machine électrique que par un orage ordinaire. Les rapides scintillements étaient aveuglants et des rafales de fine grêle me fouettaient le visage.

D'abord, je ne regardai guère que la route devant moi; puis, tout à coup, mon attention fut arrêtée par quelque chose

Résumé. — Des Marsiens sont arrivés en Angleterre dans un obus. Ils disposent d'un rayon ardent qui carbonise tout ce qu'il touche. Le narrateur a mis sa femme en sûreté à Leatherhead. Malgré le danger, il rentre chez lui.

qui descendait impétueusement à ma rencontre la pente de Maybury Hill; je crus voir le toit humide d'une maison, mais un éclair me permit de constater que la chose était douée d'un vif mouvement de rotation. Ce devait être une illusion d'optique — tout à tour d'effarantes ténèbres et d'éblouissantes clartés troublaient la vue. Puis la masse rougeâtre de l'Orphelinat, presque au sommet de la colline, les cimes vertes des pins et ce problématique objet apparurent clairs, nets et brillants.

Quel spectacle ! Comment le décrire ? Un monstrueux tripode, plus haut que plusieurs maisons, enjambait les jeunes sapins et les écrasait dans sa course; un engin mobile, de métal étincelant, s'avançait à travers les bruyères; des câbles d'acier, articulés, pendaient aux côtés et l'assourdissant tumulte de sa marche se mêlait au vacarme du tonnerre. Un éclair le dessina vivement, en équilibre sur un de ses appendices, les deux autres en l'air, disparaissant et réapparaissant presque instantanément, semblait-il, avec l'éclair suivant, cent mètres plus près. Figurez-vous un tabouret à trois pieds tournant sur lui-même et d'un pied sur l'autre pour avancer par bonds violents ! Ce fut l'impression que j'en eus à la lueur des éclairs incessants. Mais au lieu d'un simple tabouret, imaginez un grand corps mécanique supporté par trois pieds.

Soudain, les sapins du petit bois qui se trouvait juste devant moi s'écartèrent, comme de fragiles roseaux sont séparés par un homme se frayant un chemin. Ils furent arrachés net et jetés à terre et un deuxième tripode immense parut, se précipitant, semblait-il, à toute vitesse vers moi — et le cheval galopait droit à sa rencontre. A la vue de ce second monstre, je perdis complètement la tête. Sans prendre le temps de mieux regarder, je tirai violemment sur la bouche du cheval pour le faire tourner à droite et au même instant le dogcart versa pardessus la bête, les brancards se brisèrent avec fracas, je fus lancé de côté et tombai lourdement dans un large fossé plein d'eau.



C'était le troisième projectile.

Je m'en tirai bien vite et me blottis, les pieds tremblant encore dans l'eau, sous un bouquet d'ajoncs. Le cheval était immobile — le cou rompu, la pauvre bête — et à chaque nouvel éclair je voyais la masse noire du dogcart renversé et la silhouette des roues tournant encore lentement. Presque aussitôt, le colossal mécanisme passa à grandes enjambées près de moi, montant la colline vers Pyrford.

Vue de près, la chose était incomparablement étrange, car ce n'était pas simplement une machine insensée passant droit sur son chemin. C'était une machine cependant, avec une allure mécanique et un fracas métallique, avec de longs tentacules flexibles et luisants — l'un d'entre eux tenait un jeune sapin — se balançant bruyamment autour de ce corps étrange. Elle choisissait ses pas en avançant et l'espèce de chapeau d'airain qui la surmontait se mouvait en tous sens avec l'inévitable suggestion d'une tête regardant tout autour d'elle. Derrière la masse principale se trouvait une énorme chose de métal blanchâtre, semblable à un gigantesque panier de pêcheur, et je vis des bouffées de fumée s'échapper des interstices de ses membres quand le monstre passa près de moi. En quelques pas, il était déjà loin.

C'est tout ce que j'en vis alors, très vaguement, dans l'éblouissement des éclairs, pendant les intervalles consécutifs de lumière intense et d'épaisses ténèbres.

Quand il passa près de moi, le monstre poussa une sorte de hurlement violent et assourdissant qui s'entendit par-dessus le tonnerre : Alouh ! Alouh ! — au même instant, il rejoignait déjà son compagnon, à un demi-mille de là, et ils se penchaient maintenant au-dessus de quelque chose dans un champ. Je ne doute pas que l'objet de leur attention n'ait été le troisième des dix cylindres qu'ils nous avaient envoyés de leur planète.

Pendant quelques minutes, je restai là dans les ténèbres et sous la pluie, épiant, aux lueurs intermittentes des éclairs, ces monstrueux êtres de métal, se mouvant dans la distance, par-dessus les haies. Une fine grêle commença de tomber, et, suivant qu'elle était plus ou moins épaisse, leurs formes s'embrumaient ou redevenaient claires. De temps en temps les éclairs cessaient et l'obscurité les engloutissait.

Je fus bientôt trempé par la grêle qui fondait et par l'eau bourbeuse. Il se passa quelque temps avant que ma stupéfaction me permît de me relever contre le talus dans une position plus sèche et de songer au péril imminent.

Non loin de moi, dans un petit champ de pommes de terre, se trouvait une cabane en bois; je parvins à me relever, puis, courbé et profitant du moindre abri, je l'atteignis en hâte. Je frappai à la porte mais personne — s'il était quelqu'un à l'intérieur — ne m'entendit et au bout d'un instant j'y renonçai; en suivant un fossé je parvins, à demi rampant et sans être aperçu des monstrueuses machines, jusqu'au bois de sapins.

A l'abri, maintenant, je continuai ma route, trempé et grelottant, jusqu'à ma maison. J'avançais entre les troncs, tâchant de retrouver le sentier. Il faisait très sombre dans le bois, car les éclairs devenaient de moins en moins fréquents et la grêle, par rafales, tombait en colonnes épaisses à travers les interstices des branchages.

(A suivre.)

Illustrations de E.-P. Jacobs.



Le cheval galopait droit à sa rencontre.



(1) VOIR L'OREILLE CASSÉE

(A suivre.)

La pêche miraculeuse

par Erckmann-Chatrian

Résumé. — *Pour reprendre « La Pêche Miraculeuse », le chef-d'œuvre du peintre Van Marius, mort dans un tournoi de beuverie contre le cabaretier Hérode Van Gambrinus, le peintre Cappelmans a entamé à son tour la lutte avec le terrible buveur.*

★

(Suite et fin.)

C'était inconcevable. Les plus rudes buveurs eux-mêmes n'y comprenaient rien.

Le matin du troisième jour, avant d'éteindre les chandelles, voyant que la lutte menaçait de se prolonger indéfiniment, le bourgmestre dit à Judith d'apporter le fil et l'aiguille pour la première épreuve.

Aussitôt il se fit un grand tumulte : tout le monde se rapprochait pour mieux voir.

D'après les règles de la *grande partie*, celui des deux combattants qui sort victorieux de cette épreuve, a le droit de choisir la boisson qui lui convient et de l'imposer à son adversaire.

Hérode avait déposé sa pipe sur le comptoir. Il prit le fil et l'aiguille que lui présentait Van den Brock, et, soulevant sa lourde masse, les yeux écarquillés, le bras haut, il ajusta... mais, soit que sa main fût réellement alourdie, ou que le vacillement des chandelles lui troublât la vue, il fut obligé de s'y re-



prendre à deux fois; ce qui parut faire une grande impression sur les assistants, car ils se regardèrent entre eux stupéfaits.

« A votre tour, Cappelmans ! » dit le bourgmestre.

Alors maître Andreusse se levant, prit l'aiguille, et du premier coup il passa le fil.

Des applaudissements frénétiques éclatèrent dans la salle; on aurait dit que la baraque allait s'écrouler.

Je regardai Gambrinus : sa large figure charnue était bouffie de sang, ses joues tremblaient.

Au bout d'une minute, le silence s'étant rétabli, Van den Brock frappa trois coups sur la table et s'écria d'un ton solennel :

« Maître Cappelmans, vous êtes glorieux en Bacchus !... Quelle est votre boisson ?

— Du *skidam !* répondit maître Andreusse, du vieux *skidam !* Tout ce qu'il y a de plus vieux et de plus fort ! »

Ces mots produisirent un effet surprenant sur le tavernier.

« Non ! non ! s'écria-t-il; de la bière, toujours de la bière : pas de *skidam.* »

Il s'était levé tout pâle.

« J'en suis fâché, dit le bourgmestre d'un ton bref; mais les règles sont formelles; qu'on apporte ce que veut Cappelmans. »

Alors Gambrinus se rassit comme un malheureux qui vient d'entendre pronon-



cer sa condamnation à mort, et l'on apporta du *skidam* de l'an XXII, que nous goûttâmes, Van Rasimus et moi, afin de prévenir toute fraude ou mélange.

Les verres furent remplis et la lutte continua.

Toute la population d'Osterhaffen se pressait aux fenêtres.

On avait éteint les chandelles. Il faisait grand jour.

A mesure que la lutte approchait du dénoûment fatal, le silence devenait plus grand. Les buveurs, debout sur les tables, sur les bancs, les chaises, les tonnes vides, regardaient attentifs.

Cappelmans s'était fait servir une andouille et mangeait de bon appétit; mais Gambrinus ne se ressemblait plus à lui-même; le *skidam* le stupéfiait ! Sa large face cramoisie se couvrait de sueur, ses oreilles prenaient des teintes violettes, ses paupières s'abaissaient... s'abaissaient. Parfois un tressaillement nerveux lui faisait relever la tête; alors, les yeux tout grands ouverts, la lèvre pendante, il regardait d'un air hébété ces figures silencieuses pressées les unes contre les autres, puis il prenait sa cruche à deux mains et buvait en râlant.

Je n'ai rien vu de plus horrible en ma vie.

Tout le monde comprenait que la défaite du tavernier était certaine :

« Il est perdu ! se disait-on. Lui qui se croyait invincible, il a trouvé son maître; encore une ou deux cruches, et tout sera fini ! »

Cependant quelques-uns prétendaient le contraire; ils affirmaient qu'Hérode pouvait tenir encore trois ou quatre heures, et Van Rasimus offrait même de parier une tonne d'*œle*, qu'il ne roulerait sous la table que vers le coucher du soleil; lorsqu'une circonstance, en apparence insignifiante, vint précipiter le dénoûment.

Il était près de midi.

Le garçon de cave Nickel Spitz emplissait les cruches pour la quatrième fois.

La grande Judith, après avoir essayé de mettre de l'eau dans le *skidam*, venait de sortir tout en larmes; on l'entendait pousser des gémissements lugubres dans la chambre voisine.

Hérode sommeillait.

Tout à coup la vieille horloge se mit à grincer d'une façon bizarre, les douze coups sonnèrent au milieu du silence; puis le coq de bois, perché sur le cadran, battit des ailes et fit entendre un *ko-ko-ri-ko* prolongé.

Alors, mes chers amis, ceux qui se trouvaient dans la salle furent témoins d'une scène épouvantable.

Au chant du coq, le tavernier s'était levé de toute sa hauteur, comme poussé par un ressort invisible.

Je n'oublierai jamais cette bouche entr'ouverte, ces yeux hagards, cette tête livide de terreur.

Je le vois encore étendre les mains pour repousser l'affreuse image. Je l'entends qui s'écrie d'une voix étranglée :

« Le coq ! oh ! le coq !... »

Il veut fuir... mais ses jambes fléchissent... et le terrible Hérode Van Gambrinus tombe comme un bœuf sous le coup de l'assommoir, aux pieds de maître Andreusse Cappelmans.

. . . .

Le lendemain, vers six heures du matin, Cappelmans et moi nous quittions Osterhaffen emportant *la Pêche miraculeuse*.

Notre rentrée à Leyde fut un véritable triomphe; toute la ville prévenue de la victoire de maître Andreusse, nous attendait dans les rues, sur les places; on aurait dit un dimanche de kermesse; mais cela ne parut faire aucune impression sur l'esprit de Cappelmans. Il n'avait pas ouvert la bouche tout le long de la route, et semblait préoccupé.

A peine arrivé chez lui, son premier soin fut de consigner sa porte :

« Christian, me dit le brave homme en se débarrassant de sa grosse houppelande, j'ai besoin d'être seul; retourne chez ta tante et tâche de travailler. Quand le tableau sera fini, j'enverrai Kobus te prévenir. » Il m'embrassa de bon cœur et me poussa doucement dehors.



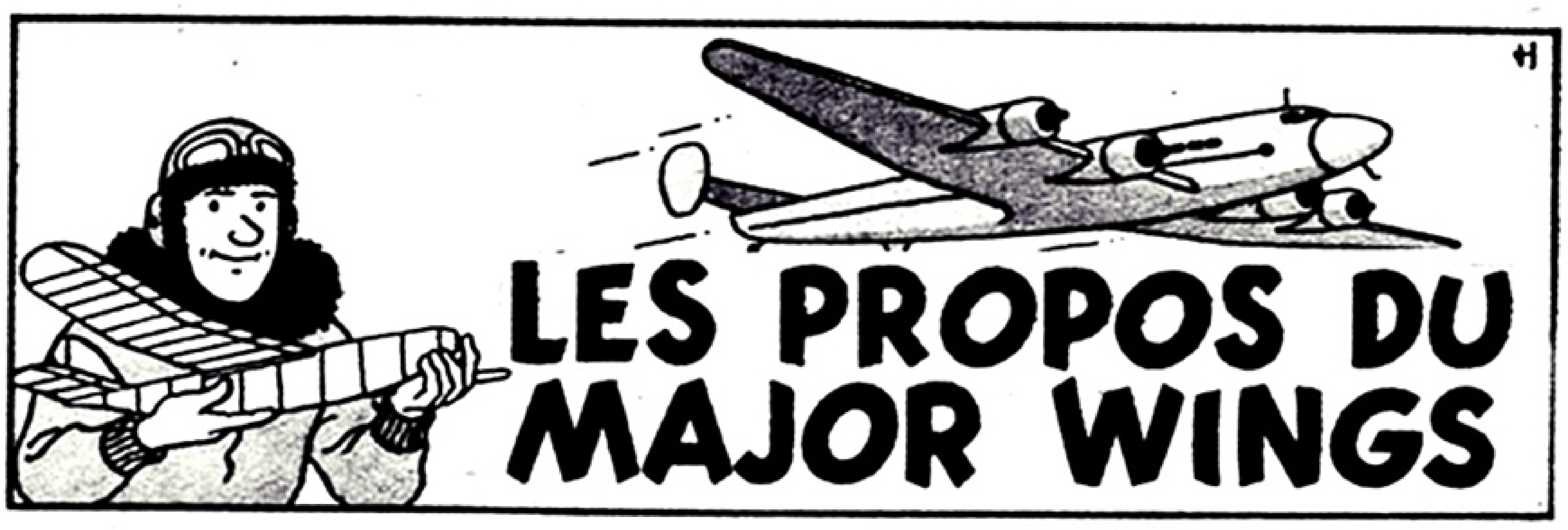
Ce fut un beau jour, lorsque, environ six semaines plus tard, maître Andreusse étant venu me prendre lui-même chez dame Catherine, me conduisit dans son atelier.

La Pêche miraculeuse était suspendue contre le mur, en face des deux hautes fenêtres.

Dieu, quelle œuvre sublime ! Est-il possible qu'il soit donné à l'homme de produire de telles choses !... Cappelmans avait mis là tout son cœur et tout son génie : l'âme de Van Marius devait être satisfaite.

Je serais resté jusqu'au soir, muet d'admiration, devant cette toile incomparable, si le vieux maître, me frappant tout à coup sur l'épaule, ne m'avait dit d'un ton grave :

« Tu trouves cela beau, n'est-ce pas, Christian ? Eh bien, Van Marius avait encore une douzaine de chefs-d'œuvre pareils dans la tête. Malheureusement il aimait trop l'*œle* triple et le *skidam;* son estomac l'a perdu ! C'est notre défaut, à nous autres Hollandais. Tu es jeune, que cela te serve de leçon : — l'intempérance est l'ennemie des grandes choses ! »



LES PROPOS DU MAJOR WINGS

— Bonjour, Major. J'ai plusieurs questions pour vous.

— O. K., Tintin. Je vous écoute. Pourtant, j'aurais voulu ajouter quelques explications complémentaires à mon dernier exposé.

— Les différentes lettres de cette quinzaine peuvent se résumer ainsi : « Comment concevoir un modèle réduit qui vole correctement ? Quels matériaux employer pour sa construction ? Quel genre de moteur adopter ? Faut-il préférer les avions ou les planeurs ? »

— Cela correspond assez bien, Tintin, à ce que je voulais vous dire aujourd'hui.

Quand j'étais un tout jeune homme et que j'essayais de faire voler des modèles, je n'avais personne pour me donner la moindre indication sur les possibilités de réussite. Et mes premiers avions restaient sur place ou roulaient à peine sur un plancher bien uni. Pourquoi ? D'abord parce que je manquais de puissance : mes premiers essais étaient faits avec de bons moteurs à ressorts, ou de petits moteurs électriques actionnés par une pile de lampe de poche. Ensuite, le poids de l'ensemble, surtout du moteur, était beaucoup trop important. Et, pourtant, la charge de mes avions, c'est-à-dire le poids total par rapport à la surface des ailes, restait dans la moyenne des grands avions; seulement, la puissance était de loin inférieure, toutes proportions gardées. Je dus donc, en adoptant définitivement l'écheveau de caoutchouc, arriver par mes seules recherches à établir des règles de base qui sont maintenant connues de tous les modélistes. C'est ainsi que ma première conclusion fut : je ne dois pas dépasser le maximum de 30 grammes par décimètre carré d'aile. Et mon premier avion construit dans ces conditions, qui avait une charge de 22 grammes au décimètre carré, réalisait couramment des vols de vingt à trente secondes dans la campagne.

A ce moment, mais je l'ignorais complètement, les Américains étaient beaucoup plus avancés et, poussant à l'extrême le même raisonnement ils adoptaient pour cette construction un bois exotique extrêmement léger, le balsa; cela leur permettait d'atteindre couramment à des charges de 6 grammes au décimètre carré. De tels avions volaient sans effort, on aurait pu dire qu'ils « flottaient » presque dans l'air; par contre, le moindre coup de vent leur était fatal.

Actuellement, on a tendance à se maintenir aux environs de 15 à 25 grammes de charge.

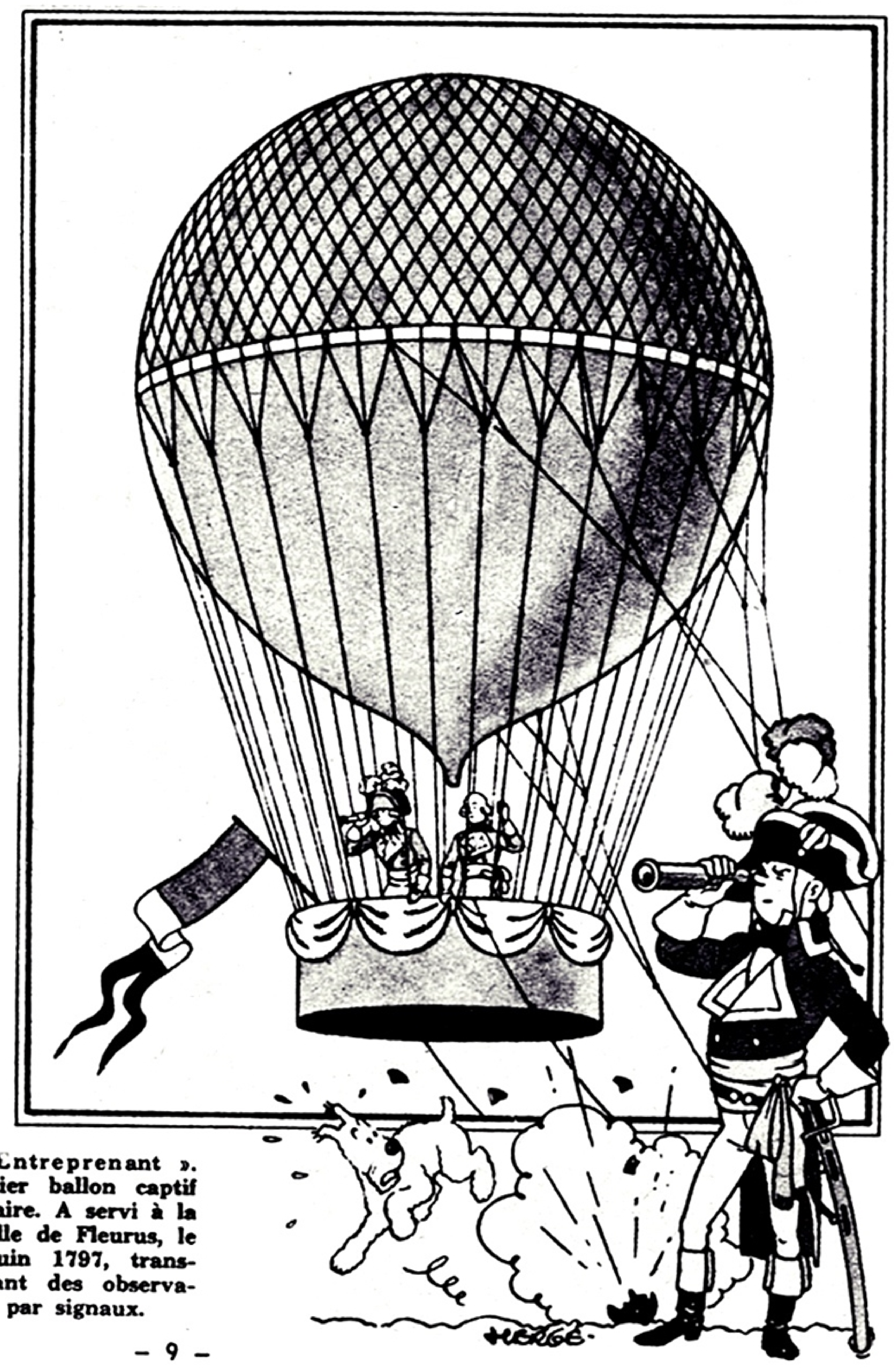
Il ne faut pas perdre de vue qu'un modèle d'avion, digne de ce nom, doit s'envoler par la seule force de son moteur. D'où la nécessité d'employer un moteur puissant, par conséquent un poids important de caoutchouc, d'où également la généralisation de l'emploi du bois de balsa pour la construction de l'avion proprement dit, pour ne pas atteindre à une charge trop importante. Par contre, un planeur peut être plus lourdement chargé, puisqu'il ne part pas par ses propres moyens, mais qu'on le lance comme un cerf-volant; comme, d'autre part, il ne contient ni caoutchouc, ni hélice, ni roues, on dispose d'une marge importante de poids pour sa construction, et on emploie généralement des bois indigènes : sapin, peuplier, triplex.

Le planeur est plus indiqué pour l'initiation des débutants. Pour les connaisseurs, c'est une question de goût personnel. Cependant, certaines circonstances peuvent influencer les amateurs : par exemple, pendant cette guerre, on n'avait plus de balsa ni de caoutchouc, et l'on était bien obligé de se contenter des planeurs. Nous allons, heureusement, revoir l'un et l'autre, de même que le micro-moteurs, et nous n'aurons que l'embarras du choix.

Quant à la conception d'un modèle, je dois vous dire tout de suite que c'est seulement à la portée des modélistes très expérimentés, et qu'il est toujours préférable de se fier à l'expérience des spécialistes. Il est plus économique d'acheter un bon plan et de le suivre scrupuleusement, que de tâtonner, de « casser du bois » comme disent les aviateurs, et de gaspiller du beau matériel; sans compter que les insuccès des débutants trop indépendants sont de nature à les décourager.



Petite Histoire de l'Aéronautique



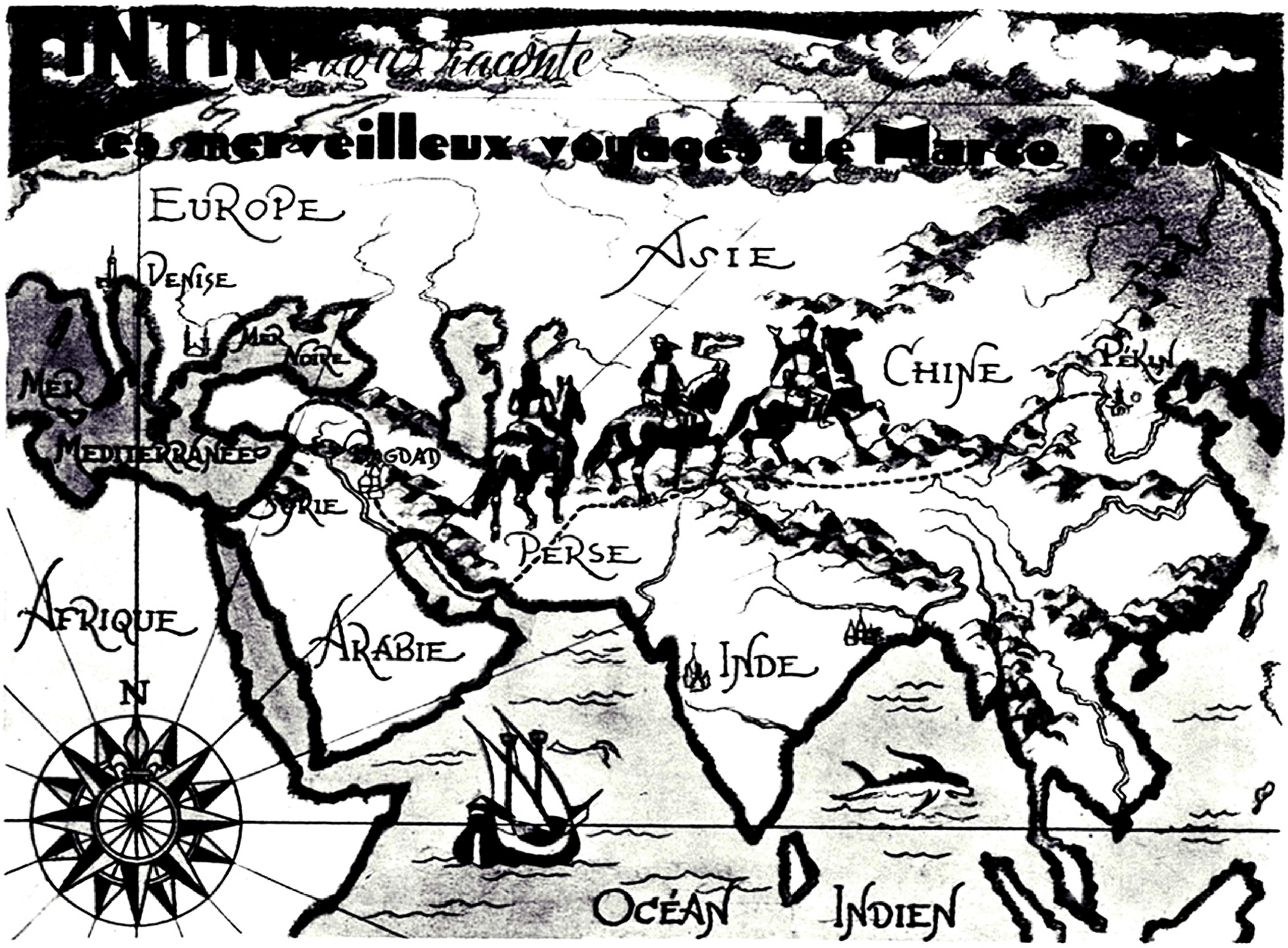
« L'Entreprenant ». Premier ballon captif militaire. A servi à la bataille de Fleurus, le 26 juin 1797, transmettant des observations par signaux.

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY



TINTIN vous raconte les merveilleux voyages de Marco Polo



C'était en 1295, à Venise. On ne parlait que de la fête que les Polo allaient donner pour célébrer l'heureuse issue des immenses voyages qu'ils venaient, disaient-ils, d'accomplir dans la mystérieuse Asie.

Partis depuis des années, on les croyait morts et voila qu'un beau jour ils étaient revenus, bizarres, presque méconnaissables et revêtus de longues robes tartares. Peu de gens acceptaient leurs récits, car, ce que Nicolo Polo et son frère Mafféo racontaient passait l'entendement, et l'on avait surnommé ironiquement leur fils et neveu Marco : IL MILIONE, parce qu'il parlait sans cesse de millions de gens et de millions de ducats.

Les Vénitiens ne se pressèrent pas moins à la fête des Polo, qui fut somptueuse. Au moment où celle-ci battait son plein, les maîtres de la maison firent apporter leurs vieux habits complètement rembourrés, et d'un coup sec en fendirent l'étoffe. Il jaillit aussitôt une éblouissante cataracte de diamants, de rubis, de saphirs, d'émeraudes et d'escarboucles.

Plus personne alors ne douta de la véracité des récits des trois voyageurs.

Le souvenir s'en serait néanmoins sans doute perdu si Marco, participant en 1298 à une guerre navale de Venise contre Gènes, au cours de laquelle il avait été fait prisonnier, n'avait trompé l'ennui de la captivité en dictant l'histoire de ses voyages à un certain Rusticiano, qui en fit un ouvrage dont le retentissement fut prodigieux au XIVe et au XVe siècles, et qui reste un des grands livres de l'Histoire.

On y lit que Nicolo et Mafféo Polo, marchands vénitiens établis à Constantinople, s'étant rendus en Perse, y avaient rencontré des ambassadeurs que Kublai, grand Khan des Mongols, envoyait de Chine à son frère Hulagu qui gouvernait la Perse, et avaient été pressés par eux de se rendre auprès de leur maître, qui n'avait jamais vu de « Latins ».

Kublai était un descendant de Jengis Khan, le génial conquérant mongol qui, souverain d'un colossal empire asiatique, avait fait trembler l'Europe, que ses descendants avaient ravagée jusqu'en Basse-Silésie.

Kublai reçut les Vénitiens avec honneur — c'était un homme de grande intelligence — et les pria de demander au Pape de lui envoyer cent hommes instruits, capables de prouver par leurs discours la supériorité du christianisme sur l'idolâtrie.

Revenus en Europe, ils ne purent ramener que deux Dominicains qui, épouvantés par les dangers de la route, firent bientôt demi-tour. Et les Polo qu'accompagnait cette fois le jeune Marco, s'enfoncèrent résolument au cœur de la Mésopotamie, une tablette d'or du grand Khan leur servant de talisman. Ils gagnèrent Ormus, sur le golfe Persique, puis ils traversèrent les déserts de la Perse, franchirent les montagnes du Pamir, dépassèrent Kashyar, longèrent la vallée du Houang-Ho, et atteignirent enfin Pékin, que Marco Polo appelle Cambulac, trois ans et demi après leur départ. Les voyageurs furent de nouveau bien accueillis par Kublai, et Marco, qui parlait couramment le tartare, reçut un poste officiel et fut chargé de nombreuses missions.

Il s'en acquitta si brillamment qu'il arriva cette chose pour le moins étonnante : Kublai le nomma gouverneur de la ville de Yang-Tcheou. Les archives chinoises font par ailleurs mention d'un certain Polo, qui faisait partie du Conseil Impérial en 1277.

Marco Polo décrit cette Chine ancienne comme une riche contrée, pleine de vignobles, de champs et de jardins, semée d'abbayes et de villes, ainsi que de fabriques où se tissaient des draperies de soie et d'or et de somptueux taffetas. Il parle des armées d'éléphants de l'Inde, de l'or du Japon, et aussi d'un fabuleux Prester Jean, dont il avait entendu parler, et qui aurait régné sur un peuple chrétien ; histoire qui enflamma plus tard les imaginations occidentales.

Les Polo vécurent seize ans heureux à la Cour de Kublai. Mais à la fin, craignant des réactions contre eux à cause de cette constante faveur, au cas où le souverain serait venu à mourir, il demandèrent l'autorisation de retourner en Europe.

Elle leur fut refusée.

Ils eurent alors recours à la ruse. Chargés de conduire à Argon, monarque de la Perse, une princesse mongole qu'il avait demandée en mariage, ils s'embarquèrent dans un port oriental de la Chine du Sud. Pour éviter un voyage par terre trop fatigant, et, faisant escale à Sumatra et dans l'Inde méridionale, ils atteignirent la Perse deux ans plus tard...

Argon entre temps était mort, si bien que ce fut son fils qui épousa la princesse.

Les Polo se rendirent alors à Trébizonde, de là à Constantinople, et enfin à Venise.

Ils étaient si changés, dit-on, qu'ils eurent toutes les peines du monde à établir leur identité.

On s'imagine malaisément, maintenant que les voyages les plus lointains sont devenus faciles et naturels, quelle dose d'audace, d'endurance et de courage il fallait alors pour tenter des aventures pareilles, pour se lancer à corps perdu dans un monde ou tout ce qui était inconnu était étrange et menaçant.

LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)



Imprimé en Belgique sur les presses de C. Van Cortenbergh, 12, Rue de l'Empereur, Bruxelles.

(A suivre.)

« Les Editions du Lombard »
55, Rue du Lombard, Bruxelles.

Editeur responsable : Raymond Leblanc
79, Rue Picard, Bruxelles.

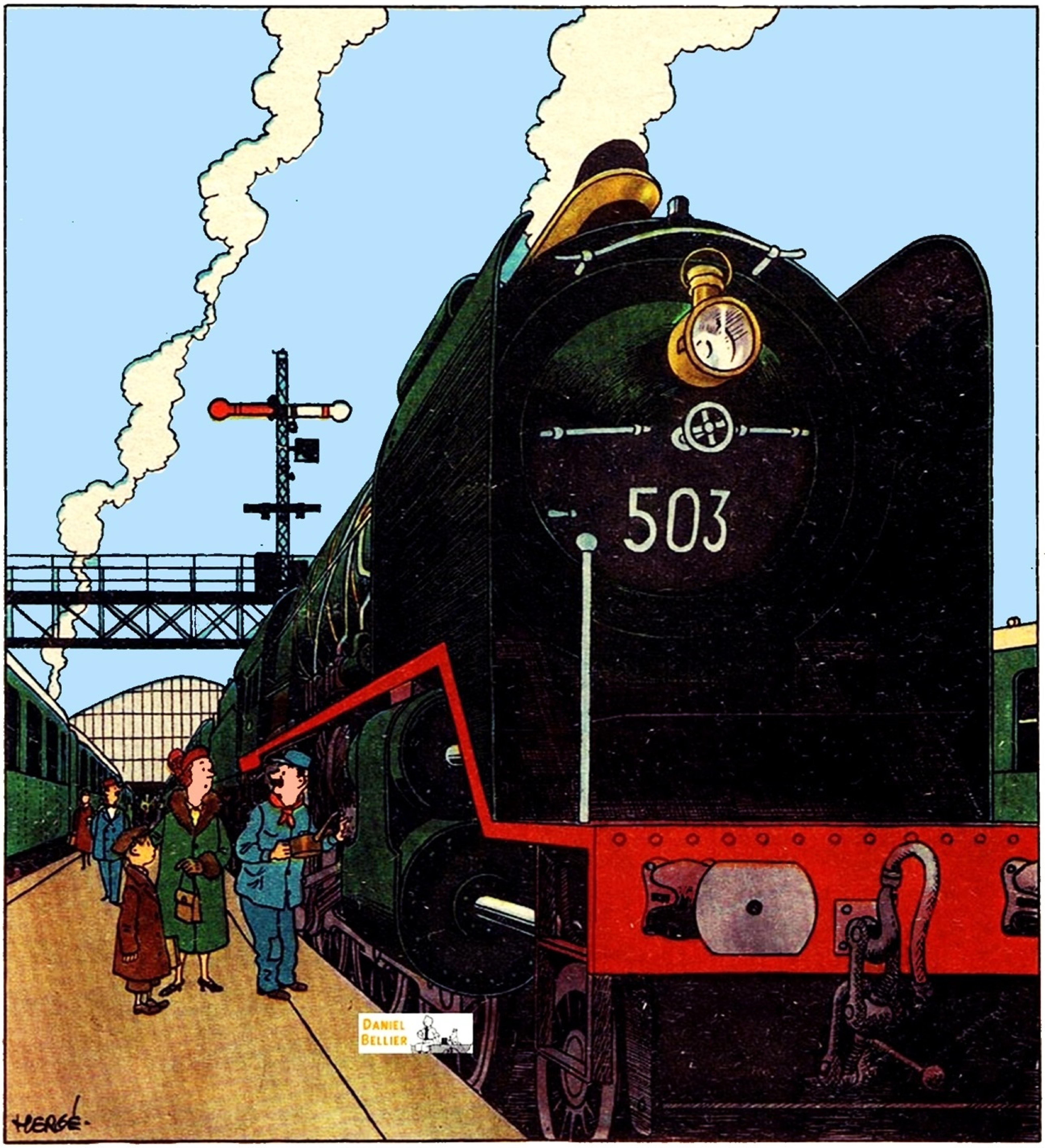
N° 9 – 21 NOVEMBRE 1946



TINTIN

CHAQUE JEUDI

3,50 FRS



Soyez gentil, Monsieur le Mécanicien, n'allez pas trop vite, c'est la première fois que Louis voyage en chemin de fer...

TINTIN *vous parle*

Bonjour, les amis !

Il y avait longtemps qu'on n'avait plus entendu parler d'enfants prodiges. Or, les journaux nous apprennent qu'on vient, en Italie, d'en découvrir deux coup sur coup.

Pierino Nogamba, âgé de neuf ans, dirige la première symphonie de Beethoven exécutée par vingt-quatre musiciens.

Quant à Ferrucio Burgo, il fait, à sept ans, ses débuts comme maëstro dans un grand théâtre de Parme.

C'est étonnant, c'est admirable !

Mais l'exception ne fait pas une règle.

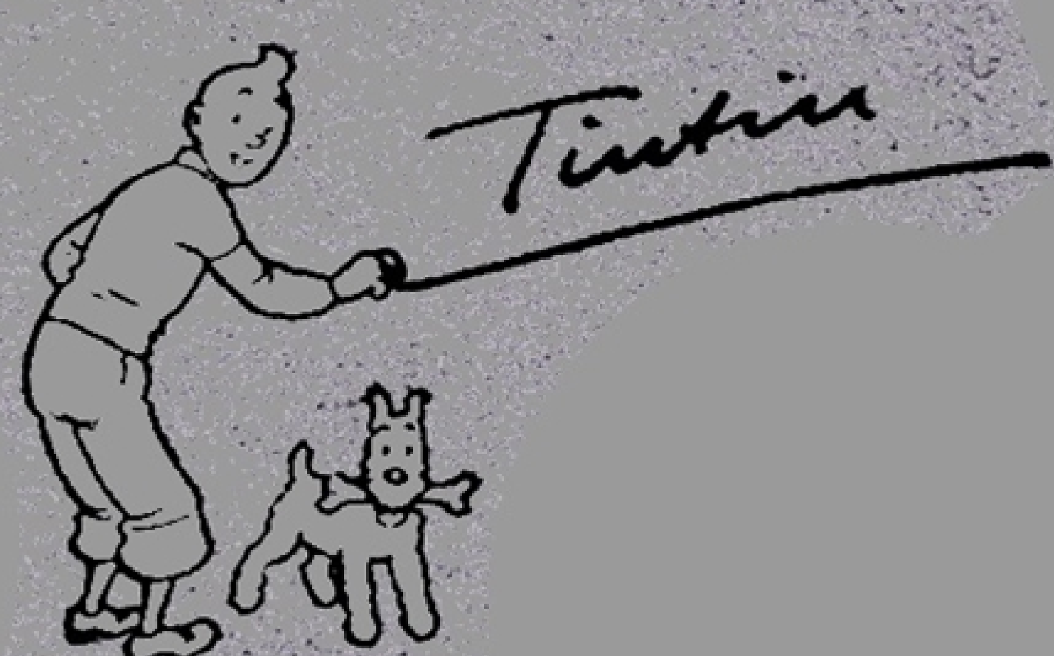
Et puis, les petits prodiges le restent rarement toute leur vie !

Alors, les amis, ne les envions pas !

Contentons-nous de faire le mieux possible ce qui est à notre portée.

Il n'y a pas trente-six manières d'être heureux.

Bonne poignée de mains.



ATTENTION ! Vous aurez bientôt une agréable surprise !

ABONNEMENTS

Pour recevoir régulièrement votre « TINTIN », abonnez-vous en versant au C.C.P. 1909.16 des « Editions du Lombard », 55, rue du Lombard, à Bruxelles, la somme de :
40 francs pour trois mois ou
75 Francs pour six mois ou
145 Francs pour douze mois.
Les lecteurs qui désirent recevoir un numéro du journal, sont priés d'envoyer 3,50 frs. en timbres-poste à TINTIN, 55, rue du Lombard, à Bruxelles, en n'oubliant pas de mentionner leur nom et leur adresse.

TRISTE



M. Jansens, de Châtelineau, s'étant levé pendant son sommeil, sans doute dans un accès de somnambulisme, s'est jeté par la fenêtre.

Revenu à lui, il déclara que c'était « une aventure vraiment assommante ».

★

UN BEAU CADEAU !



Les Ismaélites résidant dans l'Est-Africain ont offert à leur chef spirituel l'Aga Khan son propre poids en diamants ! Voilà vraiment un homme précieux !



MON COURRIER

Tout mon courrier doit porter l'adresse :
TINTIN
55, Rue du Lombard, 55
BRUXELLES
Spécifier s'il y a lieu : Capitaine Haddock ou Major Wings. Mais bien mentionner en premier lieu : « TINTIN ».

★

KARIN DE VLIEGER. — Je te remercie pour toutes tes gentillesses, et je suis heureux de savoir que TINTIN te plaise tant. Amitiés.

MICHEL HERMAN (Morlanwelz). — Le club est encore à l'étude. Le règlement paraîtra dans TINTIN au moment voulu.

MILOU (Peruwelz). — Le règlement des concours donnera satisfaction à toutes les catégories de lecteurs, et il va sans dire qu'il y aura des prix ! Le Capitaine Haddock et le Major Wings feront paraître, comme tu le demandes, des croquis dans leurs rubriques chaque fois qu'il y aura lieu. Amitiés.

WILLY ROBINNE (Liège). — Tu es un gentil garçon, et je ferai tout mon possible pour que tu continues d'aimer mes aventures.

MOUETTE LABORIEUSE (Liège). — Comme tu le dis, je suis certain que des scouts se seraient levés pour ces dames. Pour l'orthographe de AYMON, tu es dans l'erreur. La chronique scoute viendra lorsque TINTIN aura plus de pages, c'est-à-dire bientôt.

RAYMOND VAN OOSTERWIJCK. — Merci pour tes félicitations. Oui, nous augmenterons le nombre de nos pages. Un roman policier ? Il faudrait voir ce qu'en pense la majorité de nos lecteurs. Amitiés.

PIERRE BAUTHIER. — Pour le moment, il me serait impossible de terminer cette histoire. Plus tard peut-être. Je ne puis rééditer cet album. Amitiés.

RENEE ROMAND (Tournai). — Merci pour les félicitations. Le règlement du club sera donné bientôt dans TINTIN.

HELENE VERBIST. — Tu es une charmante petite écolière ! Le club viendra très prochainement. Amitiés.

ROBERT PAY (Tournai). — Quel enthousiasme !... cela me ferait vraiment plaisir ! Remercie bien tes parents de leur flatteuse opinion. Le club viendra sous peu. Je te transmets les compliments du Capitaine Haddock et de Milou.

PAULE SERET. — Bien entendu, il y aura un insigne du club ! Tous mes amis te remercient de tes amabilités.

CLAIRETTE et une bande d'admirateurs. — Ton emballement est si vif que vraiment tu m'as fait rougir... Entre nous, ton frère a raison, nous avions un smokkeleer spécial pour les os de Milou... mais chut... De toute façon, sois rassurée, je n'ai pas eu trop de difficultés à le nourrir. Tu n'es pas indiscrète, mais je réponds toujours à cette question que la SAINT-TINTIN ne se fête pas, car j'ai tant de bons amis et amies que je pense bien qu'ils m'étoufferaient sous leurs cadeaux... Merci tout de même pour l'intention.

ELLA PATERNIER. — Mon ami Hergé a été extrêmement touché par ce que vous lui dites. Il vous en remercie très cordialement.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

(Texte et dessins de PAUL CUVELIER)



(A suivre.)



(Suite.)

Si je m'étais pleinement rendu compte de la signification de toutes les choses que j'avais vues, j'aurais dû immédiatement essayer de retrouver mon chemin par Byfleet vers Street Cobham et aller par ce détour rejoindre ma femme à Leatherhead. Mais, cette nuit-là, l'étrangeté des choses qui survenaient et mon misérable état physique m'ahurissaient, car j'étais meurtri, accablé, trempé jusqu'aux os, assourdi et aveuglé par l'orage.

J'avais la vague idée de rentrer chez moi et ce fut un mobile suffisant pour me déterminer. Je trébuchai au milieu des arbres, tombai dans un fossé, me cognai le genou contre un pieu et finalement barbotai dans le chemin qui descend de College Arms. Je dis : barbotai, car des flots d'eau coulaient, entraînant le sable en un torrent boueux. Là, dans les ténèbres, un homme vint se heurter contre moi et m'envoya chanceler en arrière.

Il poussa un cri de terreur, fit un bond de côté, et prit sa course à toutes jambes avant que j'eusse pu me reconnaître et lui adresser la parole. Si grande était la violence de l'orage à cet endroit que j'avais une peine infinie à remonter la colline. Je m'abritai enfin contre la palissade à gauche et, m'y cramponnant, je pus avancer plus rapidement.

Vers le haut, je trébuchai sur quelque chose de mou et à la lueur d'un éclair j'aperçus à mes pieds un tas de gros drap noir et une paire de bottes. Avant que j'eusse pu distinguer plus clairement dans quelle position l'homme se trouvait, l'obscurité était revenue. Je demeurai immobile, attendant le prochain éclair. Quand il vint, je vis que c'était un homme assez corpulent, simplement mais proprement mis. La tête était ramenée sous le corps et il gisait là, tout contre la palissade, comme s'il avait été violemment projeté contre elle.

Surmontant la répugnance naturelle à quelqu'un qui jamais auparavant n'avait touché un cadavre, je me penchai et le tournai afin d'écouter si son cœur battait. Il était bien mort. Apparemment, les vertèbres du cou étaient rompues. Un troisième éclair survint et je pus distinguer ses traits. Je sursautai. C'était l'hôtelier du *Chien-Tigre* auquel j'avais enlevé son moyen de fuir.

Je l'enjambai doucement et continuai mon chemin. Je pris par le poste de police et College Arms, pour gagner ma maison. Rien ne brûlait au flanc de la colline, quoiqu'il montât encore de la lande, avec des reflets rouges, de tumultueuses volutes de fumée, incessamment rabattues par la grêle abondante.

Aussi loin que la lueur des éclairs me permettait de voir, les maisons autour de moi étaient intactes. Près de College Arms, quelque chose de noir s'entassait au milieu du chemin.

Au bas de la route, vers le pont de Maybury, il y avait des voix et des bruits de pas, mais je n'eus pas le courage d'appeler, ni d'aller les rejoindre. J'entrai avec mon passe-partout, fermai la porte à double tour et au verrou derrière moi, chancelai au pied de l'escalier et m'assis sur les marches. Mon imagination était hantée par ces monstres de métal à l'allure si terriblement rapide et par le souvenir du cadavre écrasé contre la palissade.

RESUME. — Les Marsiens venus en Angleterre à l'intérieur d'obus, commencent à dévaster systématiquement les environs d'Horsell, non loin de Londres. Ils sont montés sur des tripodes de métal et armés d'un Rayon Ardent.

Je me blottis au pied de l'escalier, le dos contre le mur et frissonnant violemment.

XI

A LA FENETRE

J'ai déjà dit que mes plus violentes émotions ont le don de s'épuiser d'elles-mêmes. Au bout d'un moment, je m'aperçus que j'étais glacé et trempé, et que de petites flaques d'eau se formaient autour de moi, sur le tapis de l'escalier.



C'était un homme assez corpulent.

Je me levai presque machinalement, entrai dans la salle à manger et bus un peu de whisky; puis j'eus l'idée de changer de vêtements.

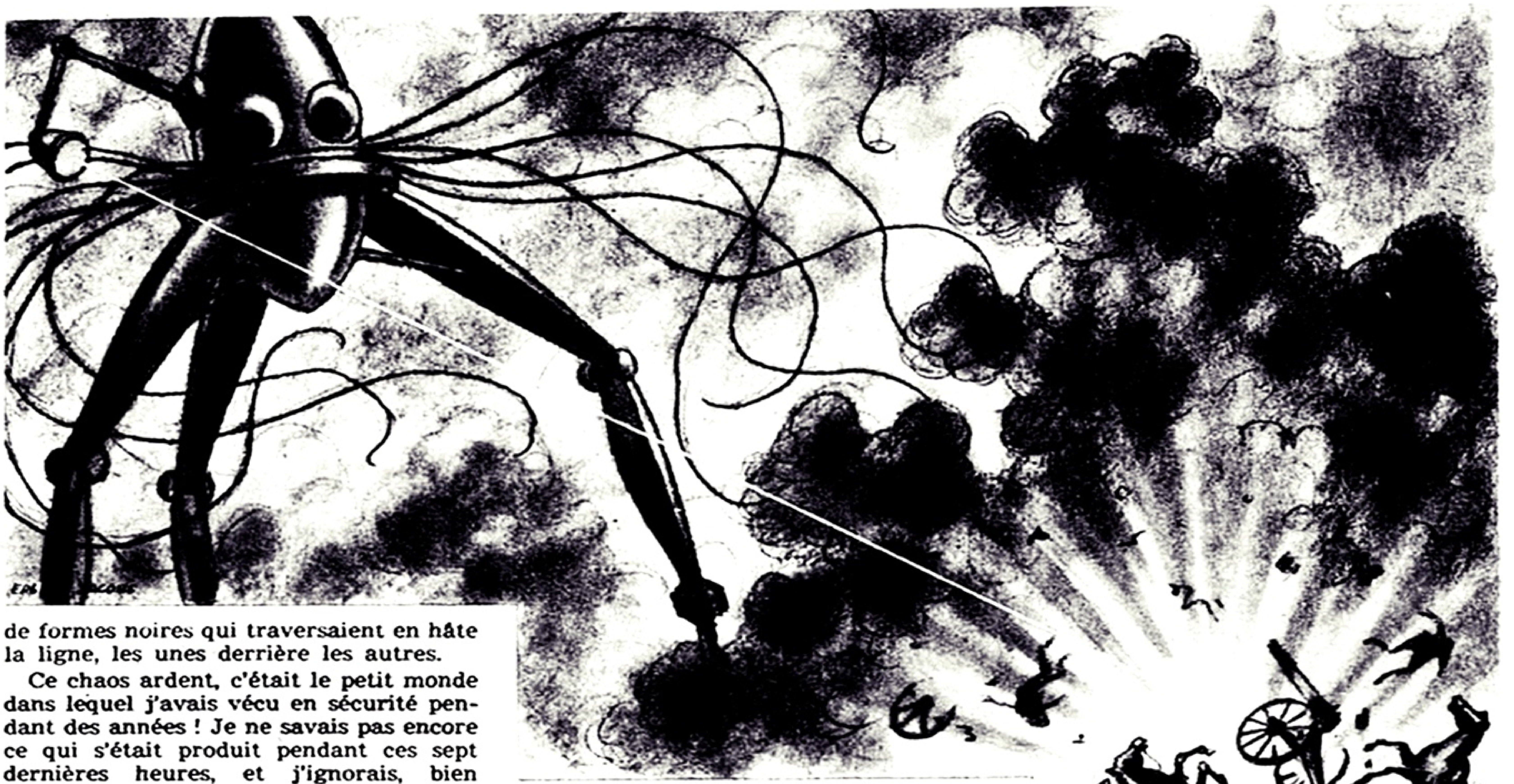
Quand ce fut fait, je montai jusqu'à mon cabinet de travail, mais je ne saurais dire pour quelle raison. La fenêtre donne, par-dessus les arbres et le chemin de fer, vers la lande d'Horsell. Dans la hâte de notre départ, elle avait été laissée ouverte. Le palier était sombre, et, contrastant avec le tableau qu'encadrait la fenêtre, le reste de la pièce était impénétrablement obscur. Je m'arrêtai court sur le pas de la porte.

L'orage avait passé. Les tours du Collège Oriental, et les sapins d'alentour n'existaient plus et tout au loin, éclairée par de vifs reflets rouges, la lande, du côté des carrières de sable, était visible. Contre ces reflets, d'énormes formes noires, étranges et grotesques, s'agitaient activement de ci et de là.

Il semblait vraiment que, dans cette direction, la contrée entière fût en flammes : j'avais sous les yeux un vaste flanc de colline, parsemé de langues de feu agitées et tordues par les rafales de la tempête qui s'apaisait et projetait de rouges réflexions sur la course fantastique des nuages. De temps à autre, une masse de fumée, venant de quelque incendie plus proche, passait devant la fenêtre et cachait les silhouettes des Marsiens. Je ne pouvais voir ce qu'ils faisaient, ni leur forme distincte, non plus que reconnaître les objets noirs qui les occupaient si activement. Je ne pouvais voir non plus où se trouvait l'incendie dont les réflexions dansaient sur le mur et le plafond de mon cabinet. Une âcre odeur résineuse emplissait l'air.

Je fermai la porte sans bruit et me glissai jusqu'à la fenêtre. A mesure que j'avançais, la vue s'élargissait jusqu'à atteindre, d'un côté, les maisons situées près de la gare de Woking, et, de l'autre, les bois de sapins consumés et carbonisés près de Byfleet. Il y avait des flammes au bas de la colline, sur la voie du chemin de fer, près du pont, et plusieurs des maisons qui bordaient la route de Maybury et les chemins menant à la gare, n'étaient plus que des ruines ardentes. Les flammes de la voie m'intriguèrent d'abord. Il y avait un amoncellement noir et de vives lueurs, avec, sur la droite, une rangée de formes oblongues. Je m'aperçus alors que c'étaient les débris d'un train, l'avant brisé et en flammes, les wagons d'arrière encore sur les rails.

Entre ces trois principaux centres de lumière, les maisons, le train, et la contrée incendiée vers Chobham, s'étendaient des espaces irréguliers de campagne sombre interrompus ici et là par des intervalles de champs fumant et brûlant faiblement; c'était un fort étrange spectacle, cette étendue noire, coupée de flammes, qui rappelait plus qu'autre chose les fourneaux des verreries dans la nuit. D'abord, je ne pus distinguer la moindre personne vivante, bien que je fusse très attentionné à en découvrir. Plus tard, j'aperçus, contre la clarté de la gare de Woking, un certain nombre



Au même moment le canon faisait explosion.

de formes noires qui traversaient en hâte la ligne, les unes derrière les autres.

Ce chaos ardent, c'était le petit monde dans lequel j'avais vécu en sécurité pendant des années ! Je ne savais pas encore ce qui s'était produit pendant ces sept dernières heures, et j'ignorais, bien qu'un peu de réflexion m'eût permis de le deviner, quelle relation existait entre ces colosses mécaniques et les êtres indolents et massifs que j'avais vu vomir par le cylindre. Poussé par une bizarre et impersonnelle curiosité, je tournai mon fauteuil vers la fenêtre et contemplai la contrée obscure, observant particulièrement dans les carrières les trois gigantesques silhouettes qui s'agitaient en tous sens à la clarté des flammes.

Elles semblaient extraordinairement affairées. Je commençai à me demander ce que ce pouvait bien être. Etait-ce des mécanismes intelligents ? Une pareille chose, je le savais, était impossible. Ou bien un Marsien était-il installé à l'intérieur de chacun, le gouvernant, le dirigeant, s'en servant à la façon dont un cerveau d'homme gouverne et dirige son corps ? Je cherchai à comparer ces choses à des machines humaines; je me demandai, pour la première fois de ma vie, quelle idée pouvait se faire d'une machine à vapeur ou d'un cuirassé, un animal inférieur intelligent.

L'orage avait débarrassé le ciel et, par-dessus la fumée de la campagne incendiée, Mars, comme un petit point, brillait d'une lueur affaiblie en descendant vers l'ouest. Tout à coup un soldat entra dans le jardin. J'entendis un léger bruit contre la palissade et, sortant de l'espèce de léthargie dans laquelle j'étais plongé, je regardai et je l'aperçus, vaguement, escaladant la clôture. A la vue d'un être humain, ma torpeur disparut et je me penchai vivement à la fenêtre.

— Psstt, fis-je aussi doucement que je pus.

Il s'arrêta, surpris, à cheval sur la palissade. Puis il descendit et traversa la pelouse jusqu'au coin de la maison; il courbait l'échine et marchait avec précaution.

— Qui est là ? demanda-t-il, à voix basse aussi, debout sous la fenêtre et regardant en l'air.

— Où allez-vous ? questionnai-je.

— Du diable si je le sais !

— Vous cherchez à vous cacher ?

— Justement !

— Entrez dans la maison, dis-je.

Je descendis, débouclai la porte, le fis entrer, la bouclai de nouveau. Je ne pouvais voir sa figure. Il était nu-tête et sa tunique était déboutonnée.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'exclamait-il, comme je lui montrais le chemin.

— Qu'est-il arrivé ? lui demandai-je.

— Tout et le reste !

Dans l'obscurité, je le vis qui faisait un geste de désespoir.

— Ils nous ont balayé d'un seul coup — tout simplement balayés.

Et il répéta ces mots à plusieurs reprises.

Il me suivit, presque machinalement, dans la salle à manger.

— Prenez ceci, dis-je en lui versant une forte dose de whisky.

Il la but. Puis brusquement il s'assit devant la table, prit sa tête dans ses mains et se mit à pleurer et à sangloter comme un enfant, secoué d'une véritable crise de désolation, tandis que je restais devant lui, intéressé, dans un singulier oubli de mon récent accès de désespoir.

Il fut longtemps à retrouver un calme suffisant pour pouvoir répondre à mes questions et il ne le fit alors que d'une façon confuse et fragmentaire. Il conduisait une pièce d'artillerie qui n'avait pris part au combat qu'à sept heures. A ce moment, la canonnade battait son plein sur la lande et l'on disait qu'une première troupe de Marsiens se dirigeait lentement, à l'abri d'un bouclier de métal, vers le deuxième cylindre.

Un peu plus tard, ce bouclier se dressa sur trois pieds et devint la première des machines que j'avais vues. La pièce que l'homme conduisait avait été mise en batterie près de Horsell, afin de commander les carrières et son arrivée avait précipité l'engagement. Comme les canonniers d'avant-train gagnaient l'arrière, son cheval mit le pied dans un terrier et s'abattit, lançant son cavalier dans une dépression de terrain. Au même moment, le canon faisait explosion, le caisson sautait, tout était en flammes autour de lui et il se trouva renversé sous un tas de cadavres carbonisés et de chevaux morts.

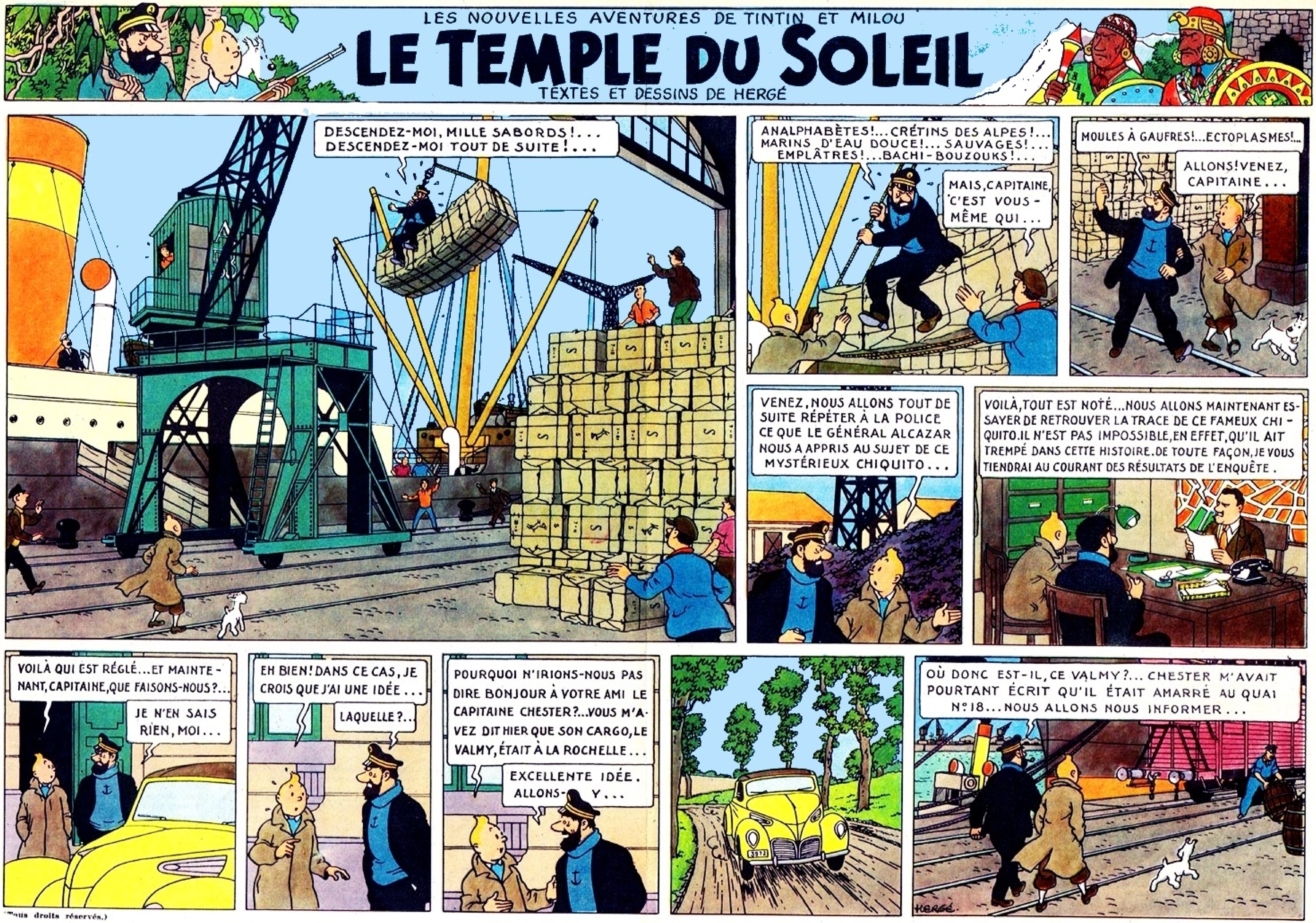
— Je ne bougeai pas, dit-il, ne comprenant rien à ce qui se passait, avec un poitrail de cheval qui m'écrasait. Nous avions été balayés d'un seul coup. Et l'odeur — bon Dieu ! comme de la viande brûlée. En tombant de cheval, je m'étais tordu les reins et il me fallut rester là jusqu'à ce que le mal fût passé. Une minute auparavant, on aurait cru être à la revue, — puis patatras, bing, pan ! — Balayés d'un seul coup ! répéta-t-il.

Il était demeuré fort longtemps sous le cheval mort, essayant de jeter des regards furtifs sur la lande. Les hussards avaient tentés, en s'éparpillant, une charge contre le cylindre, mais ils avaient été simplement supprimés en un instant. C'est alors que le monstre s'était dressé sur ses pieds et s'était mis à aller et venir tranquillement à travers la lande, parmi les rares fugitifs, avec son espèce de tête se tournant de côté et d'autre exactement comme une tête d'homme encapuchonnée. Une sorte de bras portait une boîte métallique compliquée, autour de laquelle des flammes vertes scintillaient, et, hors d'une espèce de miroir qui s'y trouvait adapté, jaillissait le Rayon Ardent.

En quelques minutes il n'y eut plus, autant que le soldat put s'en rendre compte, un seul être vivant sur la lande et tout buisson et tout arbre qui n'était pas encore consumé brûlait. Les hussards étaient sur la route au delà de la courbure du terrain et il ne put voir ce qui leur arrivait. Il entendit les Maxims claquer pendant un moment, puis ils se turent. Le géant épargna jusqu'à la fin la gare de Woking et son groupe de maisons, puis le Rayon Ardent y fut braqué et tout fut en un instant changé en un monceau de ruines enflammées. Enfin, le monstre éteignit la Rayon et, tournant le dos à l'artilleur, de son allure déhanchée, il se dirigea vers le bois de sapins consumés qui abritait le deuxième cylindre. Comme il s'éloignait, un deuxième Titan étincelant surgit tout agencé hors du trou.

(A suivre.)

Illustrations de E.-P. Jacobs.



LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU
LE TEMPLE DU SOLEIL
TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ
DESCENDEZ-MOI, MILLE SABORDS!... DESCENDEZ-MOI TOUT DE SUITE!...
ANALPHABÈTES!... CRÉTINS DES ALPES!... MARINS D'EAU DOUCE!... SAUVAGES!... EMPLÂTRES!... BACHI-BOUZOUKS!...
MAIS, CAPITAINE, C'EST VOUS-MÊME QUI...
MOULES À GAUFRES!... ECTOPLASMES!...
ALLONS! VENEZ, CAPITAINE...
VENEZ, NOUS ALLONS TOUT DE SUITE RÉPÉTER À LA POLICE CE QUE LE GÉNÉRAL ALCAZAR NOUS A APPRIS AU SUJET DE CE MYSTÉRIEUX CHIQUITO...
VOILÀ, TOUT EST NOTÉ... NOUS ALLONS MAINTENANT ESSAYER DE RETROUVER LA TRACE DE CE FAMEUX CHIQUITO. IL N'EST PAS IMPOSSIBLE, EN EFFET, QU'IL AIT TREMPÉ DANS CETTE HISTOIRE. DE TOUTE FAÇON, JE VOUS TIENDRAI AU COURANT DES RÉSULTATS DE L'ENQUÊTE.
VOILÀ QUI EST RÉGLÉ... ET MAINTENANT, CAPITAINE, QUE FAISONS-NOUS?...
JE N'EN SAIS RIEN, MOI...
EH BIEN! DANS CE CAS, JE CROIS QUE J'AI UNE IDÉE...
LAQUELLE?...
POURQUOI N'IRIONS-NOUS PAS DIRE BONJOUR À VOTRE AMI LE CAPITAINE CHESTER?... VOUS M'AVEZ DIT HIER QUE SON CARGO, LE VALMY, ÉTAIT À LA ROCHELLE...
EXCELLENTE IDÉE. ALLONS-Y...
OÙ DONC EST-IL, CE VALMY?... CHESTER M'AVAIT POURTANT ÉCRIT QU'IL ÉTAIT AMARRÉ AU QUAI N°18... NOUS ALLONS NOUS INFORMER...
HERGÉ

(A suivre.)

LA FLEUR DE TOUSSAINT



Cette histoire s'est passée il y a bien des siècles...

Depuis de longues semaines, Marc parcourait les routes et les chemins, allant devant lui sans but, comme un chemineau, et s'arrêtant aux fermes ou aux hameaux pour demander le gîte et le couvert. Comme il avait bonne mine, les paysans ne lui refusaient point l'entrée de leur demeure, mais aux offres de séjourner plus d'une nuit au même endroit, Marc opposait toujours le même refus doux et obstiné. « Je dois repartir, » disait-il. Et il ajoutait en souriant : « Il faut que j'accomplisse ma destinée. » Sans doute, eut-il été incapable de dire ce qu'était cette destinée ! Il la sentait en lui comme une poussée obscure et impérieuse...

Marc était âgé de treize ans. Ses traits avaient de la beauté et de la noblesse, et n'eussent été les haillons qui lui couvraient le corps, on l'eut pris aisément pour quelque fils de prince.

Trois mois auparavant, une conversation surprise accidentellement lui avait révélé qu'il n'était pas le fils du couple de vagabonds dont il partageait l'existence misérable depuis plus de dix ans. Cette nouvelle l'avait empli de joie car en dépit de tous ses efforts, il n'était jamais parvenu à respecter cet homme ivrogne et querelleur ni cette femme acariâtre, avare et voleuse, qui, jour après jour, lui emplissaient les oreilles de leurs glapissements furieux.

Il s'était enfui dans le dessein de retrouver sa vraie famille. Cette tâche pouvait sembler au-dessus de ses forces. Marc n'avait aucun souvenir, aucun indice, sur quoi s'appuyer ou se guider, rien qui put l'aider, si ce n'est cette force mystérieuse, tout au dedans de lui, qui lui commandait de marcher, de marcher toujours, de marcher sans trêve et sans défaillance...

Or, à l'été succéda l'automne. Cette année-là, les derniers jours d'octobre furent exceptionnellement froids. On arriva à la veille de la Toussaint.

La nuit tomba. Marc qui, enroulé dans une maigre couverture, s'était endormi au fond d'une grange en frissonnant de froid, eut un rêve étrange. Un homme lui apparut, un homme qu'il ne connaissait pas mais auquel pourtant il sentit qu'il était lié par des liens étroits. Cet homme avait une barbe blanche. Il était revêtu d'une armure de vermeil et avait un grand air de majesté. Il souriait... Au sein de son sommeil, Marc fut traversé d'une brusque lueur : il venait de s'apercevoir qu'il y avait, entre l'inconnu et lui, une profonde ressemblance.

Après l'avoir observé en silence quelque temps, l'apparition déclara : « Marc, mon enfant, je sais quel est ton tourment. Plus rien ne m'est caché à présent. Des misérables t'ont volé à tes parents voici de nombreuses années. Cette disparition a été cause de bien des larmes et de bien des troubles. Mais à présent, le temps de l'affliction est passé. Tu vas retrouver les tiens... Demain, dès l'aube, mets-toi en route. Sur une tombe non loin d'ici, tu trouveras une fleur, une fleur merveilleuse, la plus belle de toutes celles que la terre ait jamais portées. Tu t'arrêteras, tu liras le nom gravé sur la dalle et tu sauras que c'est là que repose la dépouille de ton père. »

L'apparition se tut un moment, puis elle sourit une dernière fois et murmura avec une grande douceur : « Adieu, mon enfant ! », et Marc se réveilla, profondément troublé.

Tout le reste de la nuit il médita sur ce qui venait de se passer et à l'aube, il se mit en route comme le lui avait ordonné l'étrange visiteur de son rêve.

Il arriva bientôt dans un bourg au milieu duquel se dressait une magnifique église de pierre blanche. Le cimetière s'étendait tout à l'entour. Marc parcourut lentement les allées de sépultures à la recherche de la fleur merveilleuse, mais il ne la trouva point. Craignant de s'être trompé de route, il revint vers l'église et y entra.

C'est alors qu'un spectacle prodigieux l'immobilisa. Dans la nef latérale, sur une dalle de marbre et prenant racine dans la pierre même, s'élevait, miraculeusement belle, une rose pourpre aux tons diaprés.

Marc se baissa pour déchiffrer le nom gravé sur la dalle, et lut :

Ci-gît Jean-Sebastien, treizième comte de Carnossa, Prince de Tegin, Seigneur de Rampoli, Sargusa, et autres lieux. Resquiescat in pace.

Il demeura longtemps agenouillé sur la pierre froide, pénétré de la grandeur du prodige qui venait de s'accomplir.

• • •

Un cliquetis d'armes, un brouhaha de voix et le bruit d'un cortège nombreux, le tira de sa méditation. Il se releva et courut vers le porche de l'église. Une compagnie de gens d'armes venait de s'arrêter sur la route. Elle escortait une litière armoriée de laquelle, aidées par un écuyer, descendirent bientôt une dame noble, toute vêtue de noir, et deux petites filles en robes de brocart mauve.

Marc se dissimula derrière un pilier pour laisser entrer le cortège. Son cœur battait. « Voici sans doute ma mère, se dit-il, et mes deux jeunes sœurs que je ne connais point encore. »

Au moment où la dame s'agenouillait devant la dalle sous laquelle reposait son époux, elle aperçut la merveilleuse rose diaprée et se releva en poussant un cri d'étonnement. C'est alors que Marc sortit de sa cachette. A la vue de ce petit vagabond aux vêtements en lambeaux, le capitaine de l'escorte et l'écuyer voulurent s'interposer mais la dame les arrêta d'un geste et se tournant vers Marc, lui demanda :

— Que me veux-tu, mon enfant ?

Sans rien omettre, avec la simplicité et la noblesse qui lui étaient habituelles, Marc raconta son rêve et comment, en pénétrant dans cette église une heure plus tôt, il avait trouvé la fleur merveilleuse. L'audition de ce miracle produisit sur l'assemblée un effet profond. Les gens d'armes se signèrent. Quant à la comtesse, ne doutant plus que le Ciel venait de lui rendre son fils, elle ouvrit les bras à Marc et le serra longtemps contre elle, en sanglotant.

• • •

La nouvelle de ce prodigieux événement se répandit rapidement à travers la contrée et les fêtes de la Toussaint furent célébrées cette année-là avec une ferveur exceptionnelle.

LES ENTRETIENS DU CAPITAINE HADDOCK

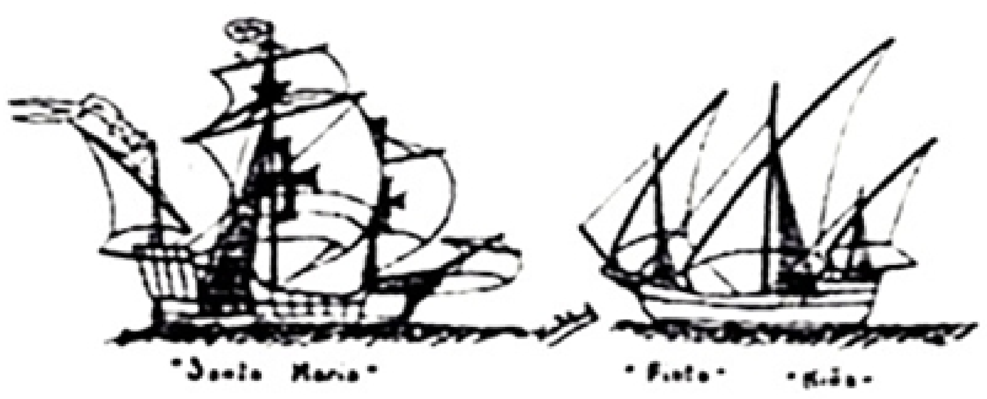


— Très bien, Tintin, ce que tu racontes sur Christophe Colomb; je pense que ça doit intéresser nos lecteurs.

— La preuve en est, capitaine, que voici justement une lettre de Lucien De Laet, de Forest, qui vous demande des précisions sur les caravelles de Colomb. Voulez-vous y répondre ?

— Voyons, voyons... Oui, oui, oui. Très bien, je commence.

Les bateaux choisis par Christophe Colomb étaient la « Callega », dont il changea le nom en « Santa Maria », la « Pinta » et la « Nina ».



La « Santa Maria », d'une longueur totale de près de 40 mètres et presque 8 de largeur, avait un déplacement de 252 tonnes, ce qui lui donnait un tirant d'eau important de 3 mètres. C'était donc une très grosse caravelle, presque une « nef marchande ». C'est pourquoi Christophe Colomb fit transformer son gréement qu'il rendit semblable à celui d'une nef. Elle avait donc les voiles suivantes : la « civadière », suspendue sous le beaupré, devant la coque; la « trinquette » au premier mât; une « grand'voile » surmontée d'un « hunier », tous les deux rectangulaires, au grand mât; enfin, une voile latine, au mât d'artimon, le dernier. D'ailleurs, voici une petit dessin.

La « Pinta » et la « Nina », bien que presque aussi longues, étaient beaucoup plus légères, déplaçant moins de 150 tonnes. C'étaient des caravelles classiques, gréées de trois voiles latines, aux trois mâts. Cependant, il paraît que Colomb profita d'une escale aux Canaries pour transformer le gréement de la « Nina » dans le même sens que celui de la « Santa Maria ».

La « Santa Maria » portait une vigie, appelée communément « nid de pie », au grand mât.

D'autre part, ces bateaux, bien qu'exclusivement navires marchands, étaient armés de quelques canons et d'un tas d'armes portatives, pour pouvoir se défendre contre les pirates qui pullulaient à cette époque.

— Merci pour Lucien, capitaine. Mais puisque j'ai cité quelques termes techniques au sujet du voyage de Colomb, ne pourriez-vous donner à nos amis de brèves explications à leur sujet ?

— Volontiers, Tintin. Par exemple ?

— La boussole ?

— C'est ce qu'on appelle normalement, en marine, le compas, qu'il ne faut pas confondre avec l'instrument du même nom qui sert aux dessinateurs. Le compas se compose d'une grosse aiguille aimantée, en équilibre sur un pivot et qui, théoriquement, se tourne toujours du côté du Pôle Nord. Tous nos amis ont vu des petites boussoles de poche; le compas de marine, beaucoup plus gros, est suspendu de manière à rester toujours bien horizontal, quels que soient les mouvements désordonnés du bateau par gros temps; il y en a souvent plusieurs, mais toujours un près de la barre du gouvernail, sous les yeux du timonier, qui ne doit jamais le perdre de vue. Pour cette raison, le compas est éclairé toute la nuit.

— Le sablier ?

— Analogue aux petits sabliers servant aux cuisinières pour cuire les œufs, mais aussi beaucoup plus gros. Composé de deux entonnoirs de verre opposés par les pointes, il était rempli de sable fin, coulant lentement de l'entonnoir supérieur dans l'autre, en une demi-heure bien exactement. Dès le dernier grain tombé, un matelot spécialisé le retournait vivement, et le sable recommençait à tomber. Cela remplaçait tant bien que mal les chronomètres qui ne furent inventés que plus tard.

— La sonde ?

— C'est simplement un poids attaché au bout d'une très longue ficelle. On laissait couler le poids jusqu'au fond de la mer, puis, quand on le retirait, on mesurait la longueur de ficelle mouillée. C'est un système très simple qui est encore employé actuellement sur toutes les embarcations moyennes et petites.

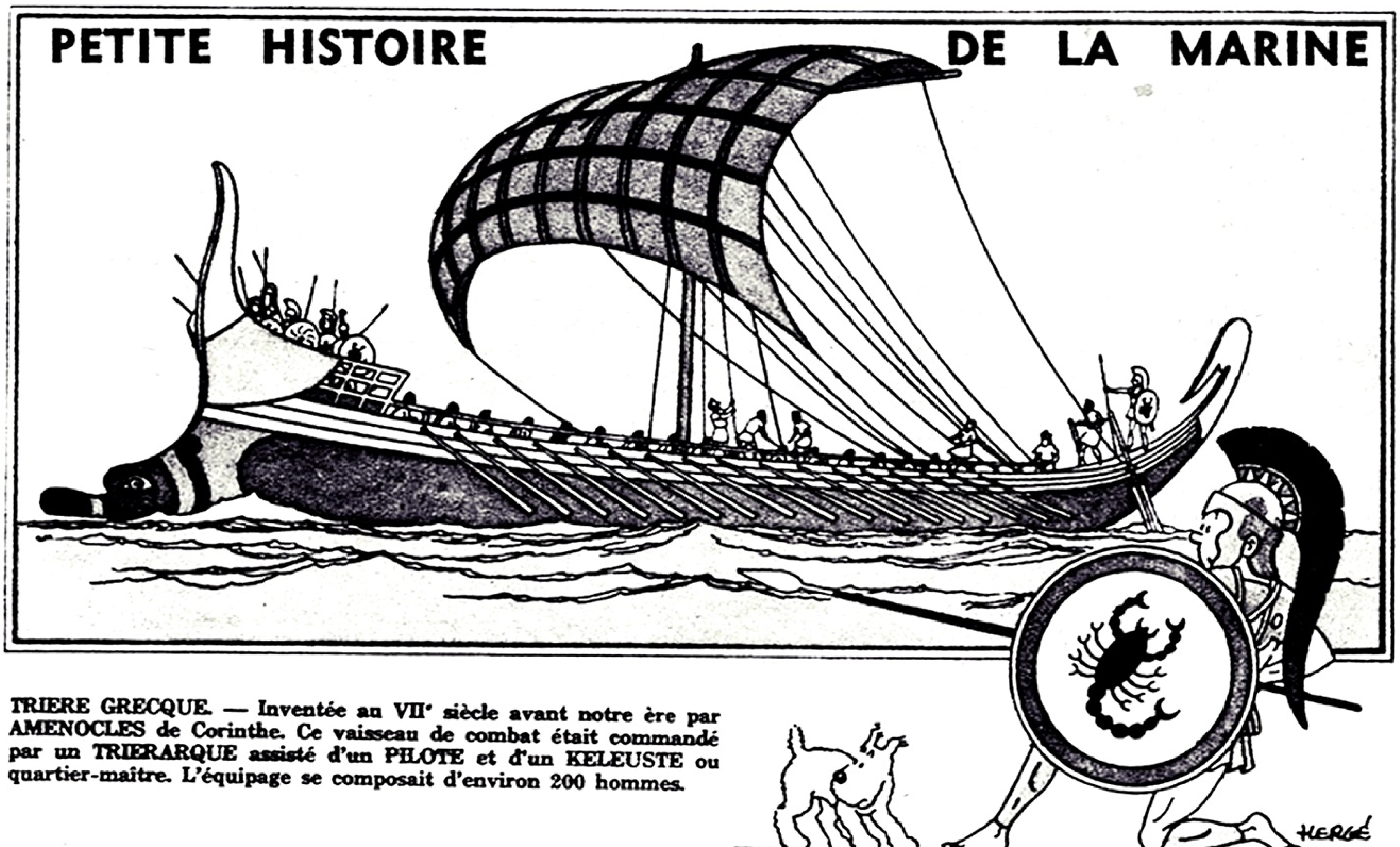
— L'astrolabe et le quadrant ?

— L'astrolabe était une espèce de cercle métallique, gradué, servant à observer la hauteur du soleil ou des astres, pour connaître la position exacte du bateau sur l'océan. On le perfectionna en créant un instrument analogue, mais composé seulement d'un quart de cercle, d'où son nom de quadrant. Nous aurons l'occasion d'en reparler plus tard, un jour que nous traiterons de la navigation. C'est tout ?

— Minute, capitaine. Lucien Mennicken voudrait savoir combien il faut d'années pour devenir marin et capitaine ?

— On peut devenir marin en passant quelques années dans une école spéciale. Mais pour être capitaine, il faut faire des études très complètes, dont nous reparlerons un jour, et avoir fait un grand nombre de voyages en mer. Au revoir, Tintin...

PETITE HISTOIRE DE LA MARINE



TRIERE GRECQUE. — Inventée au VIIe siècle avant notre ère par AMENOCLES de Corinthe. Ce vaisseau de combat était commandé par un TRIERARQUE assisté d'un PILOTE et d'un KELEUSTE ou quartier-maître. L'équipage se composait d'environ 200 hommes.

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY



(A suivre.)



Le 6 septembre 1492, trois caravelles espagnoles : La *Santa Maria*, la *Pinta* et la *Nina*, parties le 3 août précédent de Palos sous la conduite du Génois Christophe Colomb, quittaient les îles Canaries où l'on avait procédé à quelques réparations, et cinglaient hardiment vers l'ouest, c'est-à-dire vers l'inconnu...

Ce Christophe Colomb avait, de longues années auparavant, conçu le projet de gagner les Indes par une route nouvelle, ignorée des Portugais. Convaincu que la terre était ronde — il l'estimait d'ailleurs plus petite qu'elle ne l'est en réalité — il il comptait réussir en tournant résolument le dos à la direction habituellement suivie, celle du Cap de Bonne-Espérance.

Après d'innombrables démarches et autant de déboires, Colomb avait enfin obtenu l'appui de Ferdinand et d'Isabelle d'Espagne, avides de reconstituer leur trésor épuisé par la guerre contre les Maures.

La *Santa Maria*, la *Pinta* et la *Nina* étaient d'excellents navires, que Colomb lui-même qualifie de très appropriés à la tâche proposée : *« muy aptos para semejante fecho »*.

Certes, l'inconfort y était épouvantable, mais c'était la règle à l'époque. Le capitaine seul disposait d'une cabine ; matelots et passagers dormaient sur le pont. A l'intérieur, la seule lumière permise était celle qui éclairait le compas. On mangeait surtout du biscuit fait d'une farine pleine de cancrelats, pétrie avec de l'eau de mer additionnée d'un peu d'eau douce. Les autres provisions se corrompaient rapidement, et on les consommait de préférence la nuit, pour ne pas voir les vers. L'eau était parcimonieusement distribuée.

La *Santa Maria* mesurait environ 39 m. de long, la *Pinta* et la *Nina*, respectivement 1 m. et 2 m. de moins. Les équipages comptaient probablement 90 hommes, et l'on avait emmené en plus une trentaine de fonctionnaires.

Les matelots n'étaient pas partis sans appréhension, car il courait sur les parages qu'ils allaient affronter mille légendes terrifiantes. De toute façon, on imagine mal aujourd'hui quelle audace il a fallu pour s'élancer ainsi vers le grand large, car les instruments de bord étaient encore bien primitifs. On avait la boussole, le sablier que l'on retournait de demi-heure en demi-heure, la sonde, le quadrant et l'astrolabe, qui ne permettaient que la navigation à l'estime le long d'un parallèle. Comme documents, on possédait les éphémérides perpétuelles de la déclinaison du soleil. Les cartes étaient rudimentaires. (Pour connaître la signification des termes maritimes employés ici, voyez : *Les propos du capitaine Haddock* dans ce numéro même).

Mais Colomb possédait un sens marin extraordinaire...

Le 13 septembre, on constata avec stupeur à bord des caravelles que l'aiguille de la boussole subissait une déviation marquée, et cette stupeur se changea en effroi lorsque le lendemain et les jours suivants cette déviation s'accentua !

Colomb modifia sa route en conséquence, et releva le courage de ses hommes. Il venait tout simplement de découvrir la *déclinaison magnétique*, phénomène qui allait jouer un rôle considérable dans l'art de naviguer.

Le 16 septembre, à 900 milles environ des Canaries, nouveau motif d'inquiétude : les sargasses se montrèrent — les sargasses sont des algues qui forment en ces parages des accumulations prodigieuses sur un espace qui représente près de quatre fois la surface de la France. — La mer paraissait comme coagulée !

Mais la ferme contenance de l'amiral rassura les timorés.

Cependant Colomb, pour prévenir les murmures, se mit à partir de ce moment à annoncer moins de lieues qu'on en faisait, d'autant plus que la constance des vents favorables — les *alizés*, qu'il fut le premier à utiliser — faisait craindre aux matelots qu'on ne trouverait jamais de brise pour le retour !

Il y eut certainement des moments de tension à bord qui, s'ils n'allèrent jamais jusqu'à la révolte ouverte, durent certainement affecter Colomb, tout entier tendu vers l'accomplissement de son rêve...

Enfin, le 11 octobre, on pêcha des herbes terrestres et un bâton travaillé de main d'homme !

Et le lendemain, Christophe Colomb prenait solennellement possession, au nom de ses souverains, de la petite île où il avait abordé et qu'il appela San Salvador.

Son voyage avait duré 43 jours, et il se croyait en Asie !

Les trois caravelles reprirent bientôt la mer, découvrant plusieurs îles et notamment Cuba.

Le 21 novembre, Martin Alonzo Pinzon, capitaine de la *Pinta*, déserta avec son bâtiment, croyant trouver une grande quantité d'or dans une île éloignée.

Le 5 décembre, Colomb, avec les deux caravelles qui lui restaient découvrit Haïti — qu'il baptisa Hispaniola et l'île de la Tortue. — Mais, le jour de Noël, survint une catastrophe ! Par suite d'une coupable négligence de l'homme de barre, la *Santa Maria* s'échoua sur un récif et, l'équipage ayant perdu la tête, le bateau ne put être renfloué, malgré les sages dispositions de l'amiral !

La *Nina* étant trop petite pour recevoir tous les occupants de la caravelle perdue, on débarqua 39 hommes, qui construisirent un fortin.

Puis, le 4 janvier 1493, Colomb prit la route du retour. Le 6, il eut la surprise de voir revenir la *Pinta*, Pinzon déçu ou effrayé ayant cru bon de rallier l'expédition. Colomb, très sagement, s'abstint de sévir.

La traversée du retour fut signalée par une épouvantable tempête où tout le monde crut périr. La *Pinta* disparut le 13 février.

Enfin, le 15 mars, après 44 jours de mer, Colomb touchait au port miraculeusement rejoint quelques heures après par la caravelle que l'on croyait engloutie !

Le roi et la reine reçurent avec de grands honneurs leur *Amiral de la Mer Océane, Vice-Roi et Gouverneur des Iles découvertes dans les Indes*. Il fut annobli...

Christophe Colomb devait encore accomplir trois autres voyages vers le continent nouveau, qu'il s'obstina jusqu'au bout à prendre pour l'Asie, connaître le doute, l'ingratitude, l'outrage, et finalement mourir dans le dénuement.

Mais sa gloire durera éternellement, car son idée n'était certes pas plus compliquée que de faire tenir un œuf sur la pointe en écrasant légèrement celle-ci, mais il l'avait eue... et avait su la réaliser !

Le titre ci-dessus reproduit une des cartes de Christophe Colomb.

LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)



(A suivre.)

« Les Editions du Lombard »
55, Rue du Lombard, Bruxelles.

Editeur responsable : Raymond Leblanc
79, Rue Picard, Bruxelles.

Imprimé en Belgique sur les presses de C. Van Cortenbergh, 12, Rue de l'Empereur, Bruxelles

N° 10 — 28 NOVEMBRE 1946

TINTIN

CHAQUE JEUDI

3,50 FRS



Environné de toutes parts par le teu de la D. C A., le " Golden Rocket " pique au sol. Va-t-il s'écraser ? (Voir p. 12.)

TINTIN *vous parle*

Bonjour, les amis !

Les journaux du monde entier ont reproduit la photographie d'un beau petit garçon, de dix ans environ, que l'on vient de capturer en Transjordanie, où il vivait avec les gazelles !

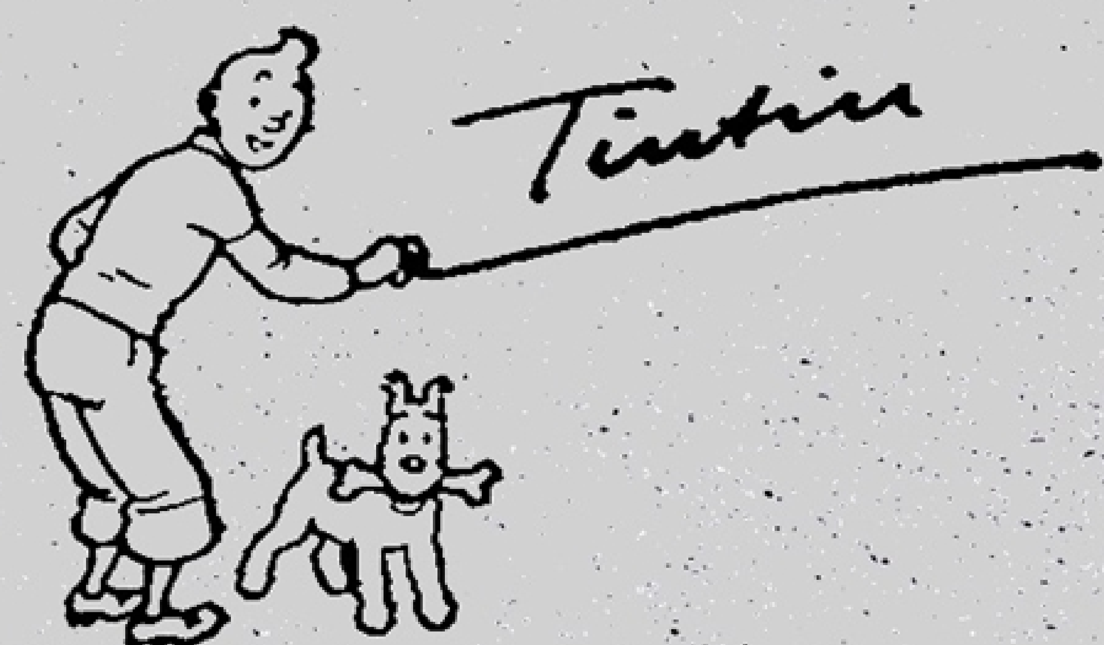
Pour l'atteindre, il a fallu le poursuivre en jeep, car il filait aussi vite que ses compagnes !

On suppose qu'il s'agit d'un bébé bédouin égaré par sa mère, et que les gazelles auront « adopté » !

Ainsi, voici Mowgli et Tarzan, créatures imaginaires sorties de cerveaux de romanciers, rejoints par la réalité, décidément souvent aussi extraordinaire que la fiction ! Plus extraordinaire même, car si l'enfant-loup et l'enfant-singe sont étonnants, combien plus poétique encore apparaît l'enfant-gazelle, ivre d'espace et de vent !

Voilà une histoire qui aura fait rêver bien des enfants !

Bonne poignée de mains.





MON COURRIER

Tout mon courrier doit porter l'adresse :
TINTIN
55, Rue du Lombard, 55
BRUXELLES

Spécifier s'il y a lieu : Capitaine Haddock ou Major Wings. Mais bien mentionner en premier lieu : « TINTIN ».

★

PIERRE BRASSINE. — Ce que tu demandes n'est pas possible pour le moment. Cependant, il se pourrait que cela entre dans le cadre du futur club. Ta suggestion sera mise à l'étude.

ROBERT BOURGUIGNON (Gilly-Genson). — Le club dont tu rêves est en préparation, et il est évidemment prévu un bel insigne. Un peu de patience encore...

HIRONDELLE OPTIMISTE. — D'accord pour la chronique du scoutisme. Mais pour « TOTOR » ce n'est pas possible. Amitiés.

JACQUES MOENTAEL (Gand). — Tu es un brave garçon, et ta lettre m'a fait grand plaisir. J'espère que tu m'écriras encore.

RENQUET (Jodoigne). — Oui, le club viendra bientôt, et le nombre des pages augmentera. Amitiés.

PHILIPPE SOTTIAUX. — Tu auras reçu le numéro qui te manquait. Quand au « Lotus bleu » il paraîtra dans quelques mois en album et en couleurs.

MAURICE SANGLIER. — Je suis aussi enchanté que ta maman ait consenti à t'offrir un abonnement à TINTIN, et je souhaite que tu t'amuses bien chaque jeudi.

MICHEL RENNEAU (Micheroux). — En effet, l'histoire et son commencement paraîtront plus tard en albums. Il en est de même du « Sceptre d'Ottokar ». Amitiés.

COLETTE DESCY. — Enchanté que TINTIN te plaise. Tu verras que nous ferons mieux encore. Amitiés.

ATTENTION ! Une très bonne nouvelle vous attend. Laquelle ?

TRES JUSTE



Les éleveurs de moutons du Cap sont sur les dents : les babouins s'attaquant journellement à leurs troupeaux, qu'ils déciment.

Les fermiers répètent à qui veut les entendre qu'ils en ont assez de ces singeries.

★

UN BEAU RECORD DE DUREE



Les journaux viennent d'annoncer le décès d'une certaine Madame Devers à l'âge de 115 ans. Cette respectable personne avait eu neuf maris, avait survécu à six morsures de serpents, à une explication avec un chien enragé, et à un récent accident d'automobile qui lui avait cassé quelques côtes sans rien lui enlever de sa jovialité !

Comme on omet de nous révéler la cause de la mort de Madame Devers, on peut raisonnablement supposer qu'elle a oublié de respirer, son grand âge autorisant toutes les distractions !

★

EN AVANT LA MUSIQUE !



La cantatrice américaine Frances Paperts s'est fait confier à l'hôpital de Washington un service spécial où les malades sont traités par l'audition de musique appropriée à leur cas.

Cette bizarre thérapeutique est surtout appliquée à d'anciens combattants atteints de troubles nerveux. Mais quel remède trouvera-t-on à l'usage des infortunés infirmiers condamnés à ingurgiter ces milliers de morceaux contradictoires ; du classique à l'ultra-moderne, en passant par la musique populaire et les musiques exotiques ?

ABONNEMENTS

Pour recevoir régulièrement votre « TINTIN », abonnez-vous en versant au C.C.P. 1909.16 des « Editions du Lombard », 55, rue du Lombard, à Bruxelles, la somme de :
40 francs pour trois mois ou
75 Francs pour six mois ou
145 Francs pour douze mois.

Les lecteurs qui désirent recevoir un numéro du journal, sont priés d'envoyer 3,50 frs. en timbres-poste à TINTIN, 55, rue du Lombard, à Bruxelles, en n'oubliant pas de mentionner leur nom et leur adresse.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

(Texte et dessins de PAUL CUVELIER)



(A suivre.)



Le deuxième monstre suivit le premier; alors l'artilleur parvint à se dégager et se traina avec précaution à travers les cendres brûlantes des bruyères vers Horsell. Il réussit à parvenir vivant jusqu'au fossé qui bordait la route, et put s'échapper ainsi jusqu'à Woking. — Ici son récit devint à chaque instant coupé d'exclamations. — L'endroit était inabordable. Fort peu de gens, semble-t-il, y étaient demeurés vivants, affolés pour la plupart et couverts de brûlures. L'incendie l'obligea à faire un détour et il se cacha parmi les décombres d'un mur calciné au moment où l'un des géants Marsiens revenait sur ses pas. Il le vit pousuivre un homme, l'enlever dans un de ses tentacules d'acier et lui briser la tête contre le tronc d'un sapin. Enfin à la tombée de la nuit, l'artilleur risqua une course folle et arriva jusque sur les quais de la gare. Depuis ce moment, il avait avancé furtivement le long de la voie dans la direction de Maybury, dans l'espoir d'échapper au danger en se rapprochant de Londres. Beaucoup de gens étaient blottis dans des fossés et dans des caves, et le plus grand nombre des survivants s'étaient enfuis vers le village de Woking et vers Send. La soif le dévo-

RESUME. — Les Marsiens montés sur des tripodes de métal et armés d'un Rayon Ardent, ont commencé la dévastation méthodique des environs d'Horsell, non loin de Londres. Le narrateur écoute le récit d'un soldat.

rait : enfin, près du pont du chemin de fer, il trouva une des grosses conduites crevée d'où l'eau jaillissait en bouillonnant sur la route, comme une source.

Tel est le récit que j'obtins de lui, fragment par fragment. Peu à peu, il s'était calmé en me racontant ces choses et en essayant de me dépeindre exactement les spectacles auxquels il avait assisté. Il n'avait rien mangé depuis midi, m'avait-il dit au début de son récit, et je trouvai à l'office un peu de pain et de mouton que j'apportai dans la salle à manger. Nous n'allumâmes pas de lampe, de crainte d'attirer les Marsiens et à chaque instant nos mains s'égaraient à la recherche du pain et de la viande. A mesure qu'il parlait, les objets autour de nous se dessinèrent obscurément dans les ténèbres et les arbustes écrasés et les rosiers brisés de l'autre côté de la fenêtre devinrent distincts. Il semblait qu'une troupe d'hommes ou d'animaux eût passé dans le jardin en saccageant tout. Je commençai à apercevoir sa figure noircie et hagarde, comme aussi devait l'être la mienne.

Quand nous eûmes fini de manger, nous montâmes doucement jusqu'à mon cabinet et de nouveau j'observai ce qui se passait, par la fenêtre ouverte. En une seule soirée, la vallée avait été transformée en vallée de ruines. Les incendies avaient maintenant diminué; des traînées de fumée remplaçaient les flammes, mais les ruines innombrables des maisons démolies et délabrées, des arbres abattus et consumés, que la nuit avait cachés, de détachaient maintenant dénudés et terribles dans l'impitoyable lumière de l'aurore. Pourtant, de place en place, quelque objet avait eu la chance d'échapper — ici un signal blanc sur la voie du chemin de fer, là, le bout d'une serre claire et fraîche au milieu des décombres. Jamais encore, dans l'histoire des guerres, la destruction n'avait été aussi insensée ni aussi indistinctement générale. Scintillants aux lueurs croissantes de l'orient, trois des monstres métalliques se tenaient autour du trou, leur tête tournant incessamment, comme s'ils surveillaient la désolation qu'ils avaient causée.

Il me sembla que le trou avait été agrandi et de temps en temps des bouffées de vapeur d'un vert vif en sortaient, montaient vers les clartés de l'aube — montaient, tourbillonnaient, s'étalaient et disparaissaient.

Au delà, vers Chobham, se dressaient des colonnes de flammes. Aux premières lueurs du jour, elles se changèrent en colonnes de fumée rougeâtre.



Trois des monstres métalliques se tenaient autour du trou.

XII

CE QUE JE VIS DE LA DESTRUCTION DE WEYBRIDGE ET DE SHEPPERTON

Quand l'aube fut trop claire, nous nous retirâmes de la fenêtre d'où nous avions observé les Marsiens, et nous descendîmes doucement au rez-de-chaussée.

L'artilleur convint avec moi que la maison n'était pas un endroit où demeurer. Il se proposait, dit-il, de se mettre en route vers Londres et de rejoindre sa batterie. Mon plan était de retourner sans délai à Leatherhead, et la puissance des Marsiens m'avait si grandement impressionné que j'étais décidé à emmener ma femme à Newhaven et de là j'espérais quitter immédiatement le pays avec elle. Car je me rendais déjà clairement compte que les environs de Londres allaient être inévitablement le théâtre d'une lutte désastreuse, avant que de pareilles créatures puissent être détruites.

Entre nous et Leatherhead, cependant, il y avait le troisième cylindre avec ses

gardiens gigantesques. Si j'avais été seul, je crois que j'aurais tenté la chance de passer quand même. Mais l'artilleur m'en dissuada.

— Quand on a une femme supportable, il n'y a pas de raison pour la rendre veuve, dit-il.

Enfin je consentis à aller avec lui, en nous abritant dans les bois, et de remonter vers le nord jusqu'à Street Cobham avant de nous séparer. De là, je devais faire un grand détour par Epsom pour rejoindre Leatherhead.

Je me serais mis en route sur-le-champ, mais mon compagnon avait plus d'expérience. Il me fit chercher dans toute la maison pour trouver un flacon qu'il emplit de whisky et nous garnîmes toutes nos poches de paquets de biscuits et de tranches de viande. Ensuite, nous nous glissâmes hors de la maison et courûmes de toutes nos forces jusqu'au bas du chemin raboteux par où j'étais venu la nuit précédente. Les maisons paraissaient désertes. En route, nous rencontrâmes un groupe de trois cadavres carbonisés, tombés ensemble quand le Rayon Ardent les atteignit; ici et là, des objets que les gens avaient laissé tomber — une pendule, une pantoufle, une cuiller d'argent et de pauvres choses précieuses de ce genre. Au coin de la rue qui monte vers la poste, une petite voiture non attelée, chargée de malles et de meubles, était renversée sur ses roues brisées. Une cassette, dont on avait fait sauter le couvercle, avait été jetée sous les débris.

A part la loge de l'orphelinat qui brûlait encore, aucune des maisons n'avait souffert beaucoup de ce côté-ci. Le Rayon Ardent n'avait fait que raser les cheminées en passant. Cependant, hormis nous deux, il ne semblait pas y avoir une seule personne vivante dans Maybury. Les habitants s'étaient enfuis en grande partie, par la route d'Old Woking, je suppose, — même route que j'avais suivie pour aller à Leatherhead — ou bien ils s'étaient cachés.

Nous descendîmes le chemin, passant de nouveau près du cadavre de l'homme en noir, trempé par la grêle de la nuit précédente, et nous entrâmes dans les bois, au pied de la colline, les bois n'étaient plus que des débris consumés et noircis. Pour la plupart, les arbres étaient tombés, mais un certain nombre étaient encore debouts, troncs gris et désolés, avec un feuillage roussi au lieu de leur verdure de la veille.

Du côté que nous suivions, le feu n'avait rien fait de plus qu'écorcher les arbres les plus proches, sans réussir à prendre de pires proportions. A un endroit, les bûcherons avaient laissé leur travail interrompu. Des arbres, abattus et fraîchement émondés, étaient entassés dans une clairière, avec, auprès d'une scie à vapeur, des tas de sciure. Tout près de là était une hutte de terre et de branchages, désertée. Il n'y avait, à cette heure, aucun souffle de vent et toutes choses étaient étrangement tranquilles. Même les oiseaux se taisaient et, dans notre marche précipitée, l'artilleur et moi parlions à voix basse en jetant de temps en temps un regard furtif par-dessus notre épaule. Une fois ou deux nous nous arrêtâmes pour écouter.

Au bout d'un certain temps, nous eûmes rejoint la route; à ce moment nous entendîmes un bruit de sabots de chevaux et nous aperçûmes, à travers les troncs d'arbres, trois cavaliers avançant lentement vers Woking. Nous les hélâmes et ils firent halte, tandis que nous accourions en toute hâte vers eux. C'étaient un lieutenant et deux cavaliers du 8e hussards, avec un instrument semblable à un théodolithe, que l'artilleur me dit être un héliographe.



Nous les hélâmes...

— Vous êtes les premiers que j'aie rencontrés ce matin en venant de cette direction, me dit le lieutenant. Que se prépare-t-il par là ?

Sa voix et son regard disaient toute son inquiétude. Les hommes, derrière lui, nous dévisageaient curieusement. L'artilleur sauta du talus sur la route, rectifia la position et salua.

— Ma pièce a été détruite hier soir, mon lieutenant. Je me suis caché. Je tâche maintenant de rejoindre ma batterie. Vous apercevrez les Marsiens, je pense, à un demi-mille d'ici en suivant cette route.

— Comment diable sont-ils ? demanda le lieutenant.

— Des géants en armure, mon lieutenant. Trente mètres de haut, trois jambes et un corps comme de l'aluminium, avec une grosse tête effrayante dans une espèce de capuchon.

— Allons donc ! dit le lieutenant, quelles sottises !

— Vous verrez vous-même, mon lieutenant. Ils portent une sorte de boîte qui envoie du feu et qui vous tue d'un seul coup.

— Que voulez-vous dire?... Un canon?

— Non, mon lieutenant — et l'artilleur entama une copieuse description du Rayon Ardent. Au milieu de son récit, le lieutenant l'interrompit et se tourna vers moi. J'étais resté sur le talus qui bordait la route.

— Vous avez vu cela ? demanda le lieutenant.

— C'est parfaitement exact, répondis-je.

— C'est bien, fit le lieutenant. Mon devoir est d'aller m'en assurer. Ecoutez, dit-il à l'artilleur, nous sommes détachés ici pour avertir les gens de quitter leurs maisons. Vous ferez bien d'aller raconter la chose vous-même au général de brigade et lui dire tout ce que vous savez. Il est à Weybridge. Vous savez le chemin ?

— Je le connais, répondis-je.

Et il tourna son cheval du côté d'où nous venions.

— Vous dites à un demi-mille ? demanda-t-il.

— Au plus, répondis-je, et j'indiquai les cimes des arbres vers le sud.

Il me remercia et se mit en route. Nous ne le revîmes plus.

Plus loin, un groupe de trois femmes et de deux enfants étaient en train de déménager une maison de laboureur. Ils surchargeaient une charrette à bras de ballots malpropres et d'un mobilier misérable. Ils étaient bien trop affairés pour nous adresser la parole, et nous passâmes.

Près de la gare de Byfleet, en sortant du bois, nous trouvâmes la contrée calme et paisible sous le soleil matinal. Nous étions bien au delà de la portée du Rayon Ardent et, n'eût été le silence désert de quelques-unes des maisons, le mouvement et l'agitation de départs précipités dans d'autres, la troupe de soldats campée sur le pont du chemin de fer et regardant au long de la ligne vers Woking, ce dimanche eût semblé pareil à tous les autres dimanches.

Plusieurs chariots et voitures de ferme s'avançaient, avec d'incessants craquements, sur la route d'Addlestone et tout à coup, par la barrière d'un champ, nous aperçûmes, au milieu d'une prairie plate, six canons énormes, strictement disposés à intervalles égaux et pointés sur Woking. Les caissons étaient à la distance réglementaire et les canonniers à leur poste auprès des pièces. On eût dit qu'ils étaient prêts pour une inspection.

— Voilà qui est parfait, dis-je. Ils seront bien reçus par ici, en tout cas.

L'artilleur s'arrêta, hésitant, devant la barrière.

— Non, je continue, fit-il.

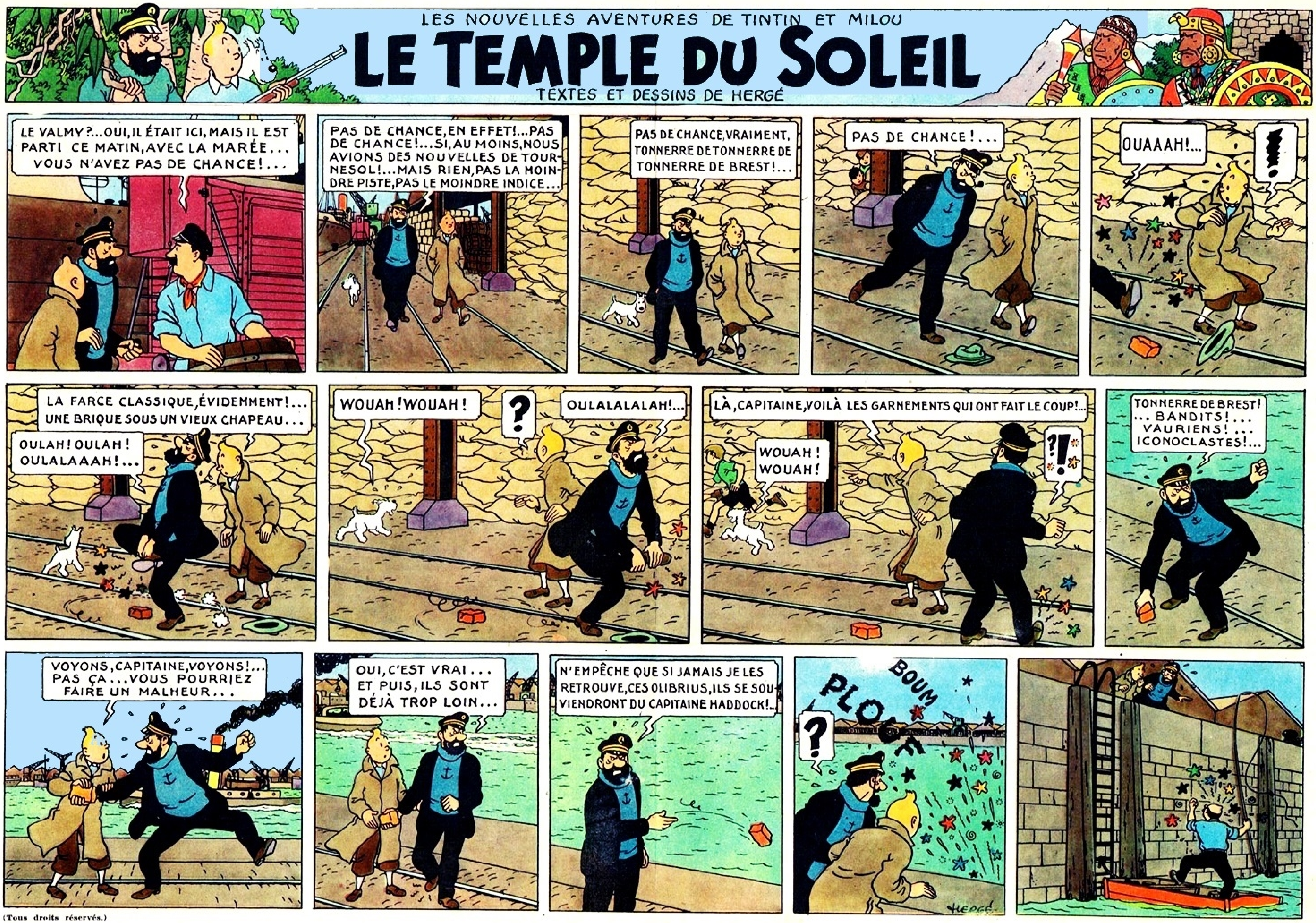
Plus loin, vers Weybridge, juste à l'entrée du pont, il y avait un certain nombre de soldats en petite tenue élevant une longue barricade devant d'autres canons.

— Ce sont des arcs et des flèches contre le tonnerre, dit l'artilleur. Ils n'ont pas encore vu ce diable de rayon de feu.

Les officiers que leur service ne retenait pas s'étaient groupés et examinaient l'horizon par-dessus les sommets des arbres vers le sud-ouest, et les hommes s'arrêtaient de temps à autre pour regarder dans la même direction.

(A suivre.)

Illustrations de E.-P. Jacobs.


LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU
LE TEMPLE DU SOLEIL
TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ
LE VALMY ?... OUI, IL ÉTAIT ICI, MAIS IL EST PARTI CE MATIN, AVEC LA MARÉE... VOUS N'AVEZ PAS DE CHANCE !...
PAS DE CHANCE, EN EFFET !... PAS DE CHANCE !... SI, AU MOINS, NOUS AVIONS DES NOUVELLES DE TOURNESOL !... MAIS RIEN, PAS LA MOINDRE PISTE, PAS LE MOINDRE INDICE...
PAS DE CHANCE, VRAIMENT, TONNERRE DE TONNERRE DE TONNERRE DE BREST !...
PAS DE CHANCE !...
OUAAAH !...
!
LA FARCE CLASSIQUE, ÉVIDEMMENT !... UNE BRIQUE SOUS UN VIEUX CHAPEAU...
OULAH ! OULAH ! OULALAAAH !...
WOUAH ! WOUAH !
?
OULALALALAH !...
LÀ, CAPITAINE, VOILÀ LES GARNEMENTS QUI ONT FAIT LE COUP !...
WOUAH ! WOUAH !
!?
TONNERRE DE BREST ! ... BANDITS !... VAURIENS !... ICONOCLASTES !...
VOYONS, CAPITAINE, VOYONS !... PAS ÇA... VOUS POURRIEZ FAIRE UN MALHEUR...
OUI, C'EST VRAI... ET PUIS, ILS SONT DÉJÀ TROP LOIN...
N'EMPÊCHE QUE SI JAMAIS JE LES RETROUVE, CES OLIBRIUS, ILS SE SOUVIENDRONT DU CAPITAINE HADDOCK !...
BOUM
PLOUF
?
HERGÉ

(A suivre.)



La saison où nous sommes m'incite à vous donner ce conte de Mark Twain, l'original écrivain américain. Mais entre nous... défiez-vous un peu de ses remèdes!

★

C'est une chose sans doute excellente d'écrire pour l'amusement du public. Mais combien n'est-il pas plus beau et plus noble d'écrire pour son instruction, son profit, son bénéfice actuel et tangible. C'est le seul objet de cet article; si sa lecture apporte un soulagement à la santé de quelque solitaire souffrant de ma race, si elle ranime une fois encore le feu de l'espérance et de la joie dans ses yeux éteints, si elle réveille dans son cœur mourant les vives et généreuses impulsions des jours passés, je serai amplement récompensé de mon labeur. Mon âme sera inondée de la joie sacrée qu'un chrétien ressent, quand il a accompli un acte de bonté et d'utilité.

Ayant mené une vie pure et sans tâche, j'ai le droit de croire que nul de ceux qui me connaissent ne rejettera les idées que je vais émettre, dans la crainte que j'essaye de le tromper. Que le public me fasse l'honneur de lire mes expériences pour la guérison d'un rhume, comme exposées ci-dessous, et de suivre la voie que j'ai tracée.

Quand la maison Blanche fut brûlée à Virginia-City, je perdis mon foyer, mon bonheur, ma santé, et ma malle. La perte des deux premiers articles était de peu de conséquence, puisqu'un foyer sans une mère ou une sœur, ou une jeune parente éloignée pour vous rappeler, en cachant votre linge sale ou en jetant vos chaussures à bas du manteau de la cheminée, qu'il y a quelqu'un pour penser à vous et vous chérir — est chose aisée à retrouver. Et je me souciais fort peu de la perte de mon bonheur, car, n'étant pas un poète, la mélancolie ne pouvait séjourner longtemps auprès de moi. Mais perdre une bonne constitution et une meilleure malle sont des infortunes sérieuses. Le jour de l'incendie, ma constitution fut atteinte d'un rhume sévère, causé par le mouvement inaccoutumé que je me donnai pour essayer de me rendre utile. Tracas, d'ailleurs, bien en pure perte, car le plan que j'avais élaboré pour l'extinction du feu était si compliqué que je ne pus le terminer avant le milieu de la semaine suivante.



Il demeura près de moi...

Dès que je commençai à éternuer, un ami me conseilla de prendre un bain de pieds chaud, et de me coucher ensuite. Peu après, un autre ami me conseilla de me lever et de prendre une douche froide. Ainsi fis-je. Avant qu'une heure fût écoulée, un autre ami me persuada qu'il était politique de nourrir un rhume et d'affamer une fièvre. J'avais les deux. Je pensai qu'il fallait commencer par me suralimenter pour le rhume, puis m'enfermer et laisser ma fièvre mourir d'inanition.

En pareil cas, je fais rarement les choses à demi. J'y vais carrément. Je donnai ma pratique à un étranger qui venait justement d'ouvrir un restaurant ce jour-là. Il demeura près de moi, dans un silence respectueux, jusqu'à ce que j'eusse fini de nourrir mon rhume, puis il me demanda s'il y avait souvent des rhumes dans Virginia-City. Sur ma réponse affirmative, il sortit et décrocha son enseigne.

Je partis pour mon bureau. En route, je rencontrai un autre ami intime, qui me conseilla de prendre un litre d'eau salée, bien chaude. Il affirma que rien au monde n'était plus efficace pour un rhume. Je croyais malaisément avoir la place de le loger. J'essayai pourtant. Le résultat fut surprenant. Je crus avoir expectoré mon âme immortelle.

Comme je relate mes expériences uniquement pour le bénéfice de ceux qui souffrent du mal dont je parle, je pense qu'ils m'approuveront de les mettre en garde contre la tendance qu'ils auraient à suivre certaines formes de traitement pour la raison qu'elles ont été inefficaces pour moi. C'est dans cette idée que je les détourne de l'eau chaude salée. Le remède est peut-être bon, mais trop violent. Si j'avais un autre rhume de cerveau, et qu'il ne me fût laissé d'autre alternative que de choisir entre ce traitement et un tremblement de terre, j'aimerais mieux courir le risque de ce dernier.

Quand la tempête déchainée dans mon estomac se fut apaisée, et que je ne rencontrai plus sur ma route aucun bon Samaritain, je recommençai à emprunter des mouchoirs et à les mettre en pièces, comme j'avais accoutumé de le faire aux premières périodes de mon rhume, jusqu'au moment où je tombai sur une dame qui venait des plaines; elle habitait, me dit-elle, une contrée où les médecins étaient rares, et elle avait forcément acquis une certaine science dans le traitement des petites maladies usuelles. Elle devait, me parut-il, avoir en effet quelque expérience, car elle paraissait âgée d'au moins cent cinquante ans.

Elle mélangea une décoction de mélasse, d'eau-forte, de térébenthine, et d'autres drogues variées, et me prescrivit de prendre un plein verre du mélange tous les quarts d'heure. Je n'en ai jamais pris qu'une dose. Ce fut assez. Elle me dépouilla de tous mes principes moraux. Elle réveilla tous les instincts pervers de ma nature. Sous sa maligne influence, mon cerveau conçut des miracles de vilenie, mais mes mains furent trop faibles pour les exécuter. J'en fus orgueilleux. Au bout de deux jours, je fus en état d'essayer de nouveaux remèdes. J'en pris quelques autres infaillibles, et, pour finir, mon rhume descendit du cerveau sur la poitrine.

Je me mis à tousser sans trêve, et ma voix baissa au-dessous de zéro. Je parlais sur un ton de tonnerre, deux octaves au-dessous de mon ton naturel. Je ne pouvais obtenir mon repos ordinaire de la nuit qu'en toussant jusqu'à perdre l'âme et me réduire à un état d'épuisement absolu, et, malgré tout, dès que je commençais à parler dans mon sommeil, ma voix discordante m'éveillait de nouveau.

Ma situation devenait plus grave de jour en jour. On me conseilla le gin pur. J'en pris. Puis le gin avec la mélasse. J'en pris aussi. Puis le gin avec des oignons. J'ajoutai les oignons et pris le tout ensemble, gin, mélasse, oignons. Aucun résultat, sinon que ma respiration devint pareille à un ronflement.

Je découvris que je devais voyager pour ma santé. J'allai jusqu'au lac Bigler, avec mon camarade reporter, Wilson. C'est une consolation pour moi de songer que nous voyageâmes en grand apparat. Nous partîmes par le coche des excursionnistes; mon ami avait avec lui tout son bagage, consistant en deux excellents mouchoirs de soie et une photographie de sa grand'mère. Nous naviguâmes, chassâmes, pêchâmes et dansâmes du matin au soir, et du soir au matin je soignai mon rhume. Ainsi faisant, je réussis à rendre plus agréable que la précédente chacune des vingt-quatre heures de la journée. Mon rhume aussi, à chaque heure, fut en progrès.

On me conseilla de m'envelopper dans un drap mouillé. Je n'avais jamais refusé un remède, et il me parut de mauvais goût de commencer alors. Je me décidai



J'ajoutai les oignons...

donc à prendre un bain de drap mouillé, sans avoir d'ailleurs la moindre idée de ce que cela pouvait être. On me l'administra à minuit, par une température exceptionnellement froide. On mit à nu ma poitrine et mon dos, et un drap qui me parut avoir un kilomètre de long, trempé dans l'eau glacée, fut enroulé autour de moi, jusqu'à ce que je fusse semblable à un écouvillon de canon Columbia.

C'est un procédé cruel. Quand le drap glacé touche votre peau, cela vous fait violemment sursauter, et vous vous mettez à haleter comme on respire dans l'agonie; j'eus les os glacés jusqu'à la moelle, et suspendu le battement de mon cœur.

Ne prenez jamais un bain de drap mouillé, jamais ! Après le désagrément de rencontrer une dame de connaissance, qui pour des raisons connues d'elle seule ne vous voit pas quand elle vous regarde, et ne vous reconnaît pas quand elle vous voit, c'est la chose la plus inconfortable du monde.

Mais, comme je le disais, quand ce procédé fut reconnu impuissant à guérir mon rhume, une dame de mes amies me conseilla d'appliquer un cataplasme de moutarde sur ma poitrine. Je suis sûr que cela m'aurait guéri, si le jeune Wilson n'eût été là. Avant de me mettre au lit, je posai le cataplasme, un superbe, de dix-huit pouces carrés, à portée de ma main, pour le prendre quand je serais prêt. Mais pendant la nuit, le jeune Wilson rentra, affamé, et... supposez ce que vous voudrez.

Après une semaine au lac Bigler, j'allai aux sources d'eaux chaudes, et, en outre des eaux, je pris là un tas des plus abominables médecines qu'on ait jamais fabriquées. Elles m'auraient guéri, mais je devais retourner à Virginia-City. De retour là, malgré les remèdes nouveaux et variés que j'absorbai chaque jour, je m'arrangeai pour aggraver mon mal par des négligences et des imprudences.

Je décidai en définitive de visiter San Francisco; le premier jour que j'y fus, une dame de l'hôtel me conseilla de prendre un litre de whisky toutes les vingt-quatre heures. Un ami que j'avais dans la ville me donna le même conseil. Cela faisait deux litres, je les pris, et suis encore vivant.

Dans la meilleure intention du monde, je soumets aux infortunés qui souffrent du même mal la série des traitements variés que j'ai suivis. Qu'ils en fassent l'expérience. Si cela ne les guérit pas, le pire qui puisse leur arriver est d'en mourir.



TINTIN VOUS RACONTE :

COMMENT ON A DECOUVERT LA PENICILLINE

Les plus remarquables inventions scientifiques sont souvent le fait d'un hasard intelligemment interprété. Témoin la découverte de la pénicilline, ce prodigieux produit qui, introduit dans l'organisme, met à mal les microbes générateurs de quelques-unes des plus affreuses maladies qui affligent l'homme.

Un jour, en 1929, comme le physiologiste anglais Alexander Fleming retirait devant une fenêtre ouverte les couvercles de récipients dans lesquels il y avait des cultures de colonies de bactéries, des spores de champignons apportés par le vent s'abattirent sur ces cultures et, quelques heures plus tard des moisisssures cryptogamiques commencèrent à se développer côte-à-côte avec les colonies bactériennes.

Incident tout à fait banal, et qui aurait dû conduire l'expérimentateur à rejeter les cultures ainsi contaminées. Mais à l'examen, Fleming constata que les colonies de bactéries qui avoisinaient les filaments de moisissures avaient cessé de se développer.

Il en conclut qu'il devait y avoir dans la moisissure un élément hostile à la vie des bactéries.



Alexander Fleming.

Déjà en 1924, le Belge Gustave Gratia avait fait des observations analogues, et avait même essayé d'en tirer des applications pratiques, mais sans pouvoir pousser fort loin ses expériences. Fleming, à son tour, s'attela à ce problème qu'il pressentait gros de possibilités.

Ayant établi que la moisissure dont il avait constaté les effets était la *pénicillium notatum*, il tenta d'en extraire le principe actif qu'il baptisa *Pénicilline*, mais ses efforts furent vains.

Il put cependant prouver que, contrairement à certains autres antiseptiques, la pénicilline se répand librement dans le tissu animal sans détruire les globules blancs du sang, dont la fonction est d'éliminer les bactéries pathogènes qui s'introduisent

C'est à Howard Florey et à son groupe de collaborateurs que revient l'honneur d'avoir repris et poussé, en 1938 et en 1939, les travaux d'Alexander Fleming et d'avoir finalement isolé et préparé la pénicilline pure.

Au cours de l'hiver 1940-41, Florey, travaillant avec sa femme et le docteur C. M. Fletcher, réussirent à sauver quatre d'entre six malades qui se mouraient des suites d'un empoisonnement du sang.

En juillet 1941, Florey se rendit aux Etats-Unis où, avec l'aide du docteur Ross, de G. Harrisson et d'une pléiade de chercheurs, il réussit à assurer la préparation pratique d'assez grandes quantités de pénicilline.

∴

La première malade américaine qui fut traitée avec le nouveau médicament fut la femme d'un membre de la Faculté de Yale atteinte de septicémie streptocoscique progressive, avec des températures allant de 104 à 106 degrés Fahrenheit.

Tout espoir était perdu lorqu'elle reçut sa première injection de pénicilline.

Deux heures après, sa température était tombée à 99 degrés. Vingt-quatre heures plus tard son sang était devenu stérile, et bientôt elle guérissait !

Depuis, la pénicilline a reçu des applications extrêmement variées et remporté des succès vraiment surprenants.

C'est à la guerre — qui n'est pas seulement destructrice — que l'on doit le développement intense de ces recherches si importantes pour l'humanité. On estime à au moins cent millions de dollars les sommes qui y ont été consacrées.

Alexander Fleming a dit bien souvent, et avec une modestie qui l'honore, que la véritable importance de ses observations initiales réside non seulement dans le fait qu'elles ont conduit Florey à de magnifiques résultats, mais surtout en ce qu'elles ont attiré l'attention d'un grand nombre de chercheurs sur la détection d'autres substances dotées de vertus curatives encore plus efficaces.

Les savants sont donc en plein travail, et c'est une consolation que de pouvoir constater à cette occasion que l'homme n'est pas exclusivement obsédé par le besoin de perfectionner les moyens de détruire son semblable !

Sauver les existences menacées, soulager, guérir, voilà qui est plus grand, plus noble que de donner la mort !

Grâce à la pénicilline, la médecine a fait un pas de géant. Mais il reste beaucoup à faire. Nombreux sont les infiniment petits redoutables par leur nombre et leur virulence qui restent encore à vaincre !

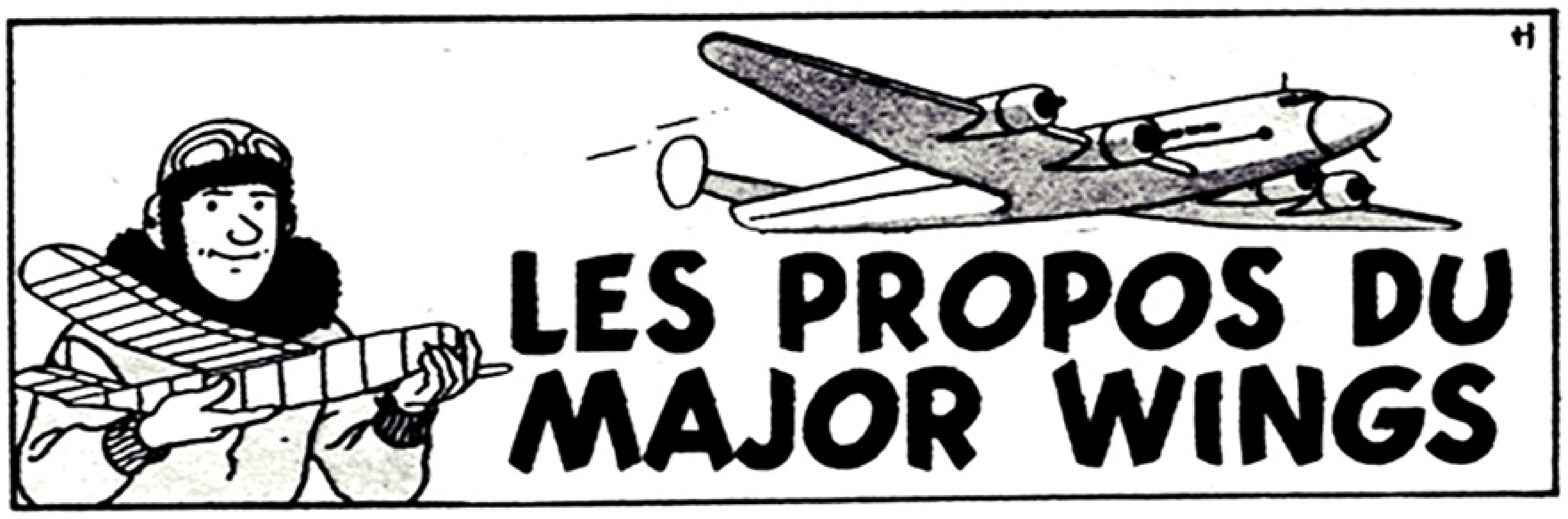


LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY



(A suivre.)



LES PROPOS DU MAJOR WINGS

— Bonjour, Tintin. M'avez-vous préparé beaucoup de questions ?

— C'est-à-dire, major, que la montgolfière, que nos amis ont vu dans notre deuxième numéro, les a intrigué. Le jeune Joseph Bocquillon, d'Ixelles, trouve que cela ressemble étrangement à un globe en porcelaine et demande quelle en était réellement la matière; tandis que plusieurs autres demandent avec quoi c'était gonflé.

— Parfaite, la comparaison, Tintin; d'autant plus que Joseph a bien compris qu'un pareil globe, s'il était de porcelaine, pèserait beaucoup trop lourd pour voyager dans les airs. En réalité, et cela l'étonnera probablement, c'était un gros ballon de papier.

— Mais pourquoi cette décoration originale, major ?

— Simplement parce que nos grands-parents avaient le souci du travail bien fait et de l'esthétique. On peut en citer encore un exemple : les montres anciennes, dont les platines intérieures étaient ciselées et gravées avec un tel soin que, de nos jours, on en fait des bijoux; tandis que les meilleurs chronomètres modernes, si perfectionnés, se composent de pièces soigneusement polies, mais jamais ornées. Mais je ne m'attarderai pas sur ce sujet.

Donc, la montgolfière était ornée de beaux dessins aux couleurs vives, certainement très agréables à regarder, sous la lumière du soleil.

— Et il était assez solide, ce ballon en papier ?

— Il faut le croire, Tintin, puisqu'il a résisté au premier voyage aérien accompli par des êtres humains. Je ne garantis pas, évidemment, que l'espèce de balcon où se tenaient les aéronautes était d'une solidité à toute épreuve, mais enfin, cela a tenu.

— Et le gonflage ?

— Eh ! bien, voilà, Tintin. Vous avez remarqué, n'est-ce pas, et vos amis également, qu'en regardant juste au-dessus d'une flamme ou d'une poêle, on voit danser les objets qui sont placés derrière ? Ce qui produit cette illusion, c'est que notre regard traverse une colonne d'air chauffé qui monte, car l'air chaud est plus léger que l'air froid et il peut entraîner avec lui des objets qui sont très légers par rapport à leur volume.

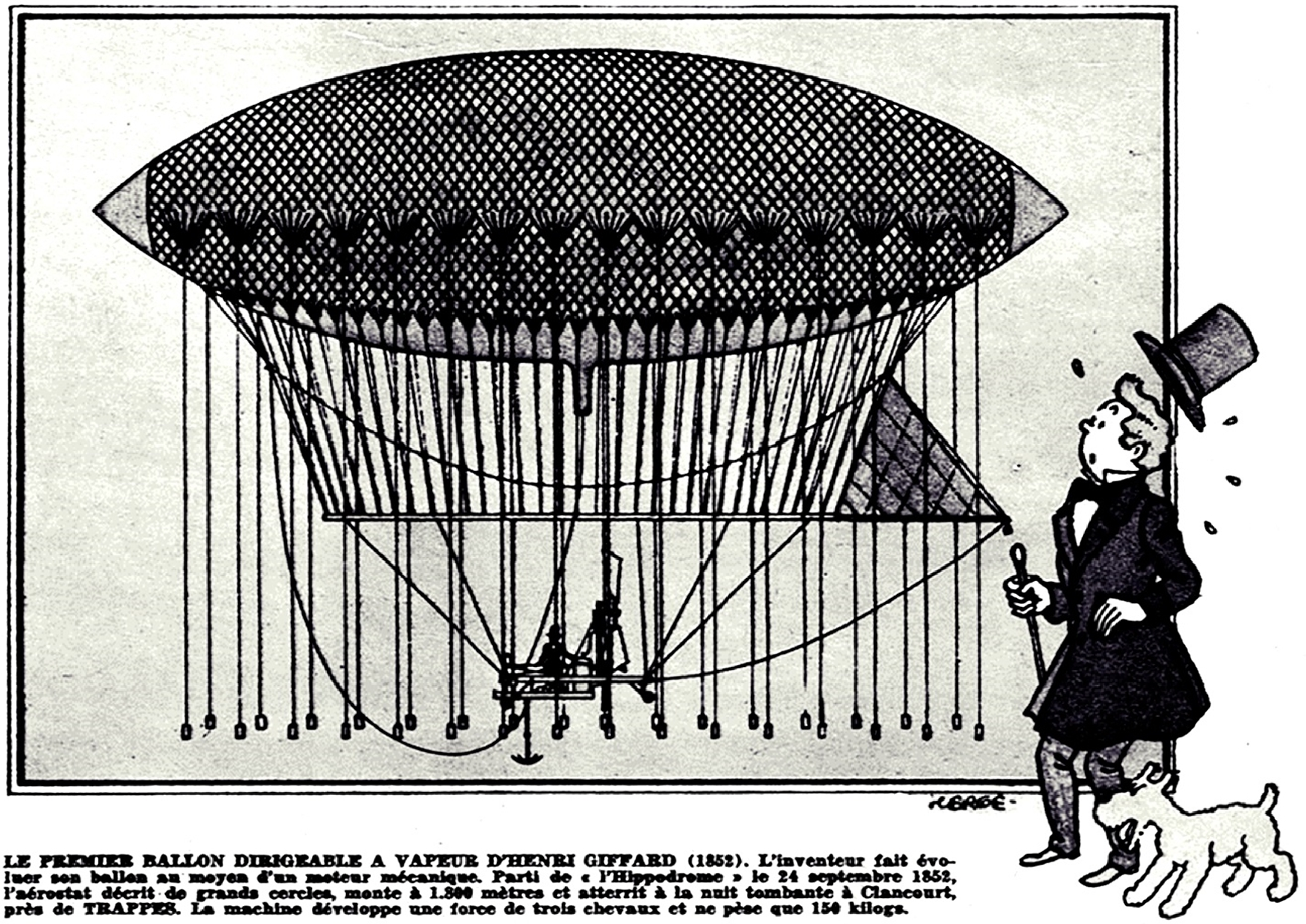
Les deux frères Montgolfier se sont dit que, s'ils enfermaient dans une enveloppe vaste et légère une grande quantité d'air très chaud, cet air pourrait probablement entraîner avec lui non seulement l'enveloppe, mais encore un poids utile assez important, par exemple un ou plusieurs hommes. Des essais faits sur de petits ballons (déjà l'utilisation des modèles réduits dans un but scientifique...) leur permirent de calculer le volume qu'il faudrait donner à un grand ballon susceptible d'emporter des passagers.

La montgolfière était donc déployée et maintenue à quelques mètres au-dessus du sol par une sorte d'échafaudage circulaire. En examinant le dessin de l'autre jour, vous verrez que le bas en était ouvert, formant une cheminée renversée. Juste au-dessous, on allumait alors un grand feu. La difficulté était, naturellement, de ne pas incendier le ballon. Après quelques heures, l'air se trouvant dans le ballon, bien loin de s'échapper par l'ouverture du bas, le poussait vers le haut avec une grande force. Les aéronautes prenaient alors place, non sans une émotion, au fameux balcon servant de nacelle. Il n'y avait plus qu'à couper les liens rattachant le ballon à l'échafaudage, et il s'élevait majestueusement dans le ciel.

— Mais l'air devait se refroidir, major ?

— Effectivement, Tintin, le feu n'étant plus en dessous de l'ouverture, l'air intérieur se refroidissait lentement et, après une montée toujours moins rapide, le ballon, poussé mollement par le vent, commençait à redescendre, et cette descente s'accélérait jusqu'au sol. Nous n'avons pas de détails sur la vitesse de la descente, vers la fin, ni sur l'atterrissage; mais je pense que le contact avec la terre ne devait pas être des plus agréables...

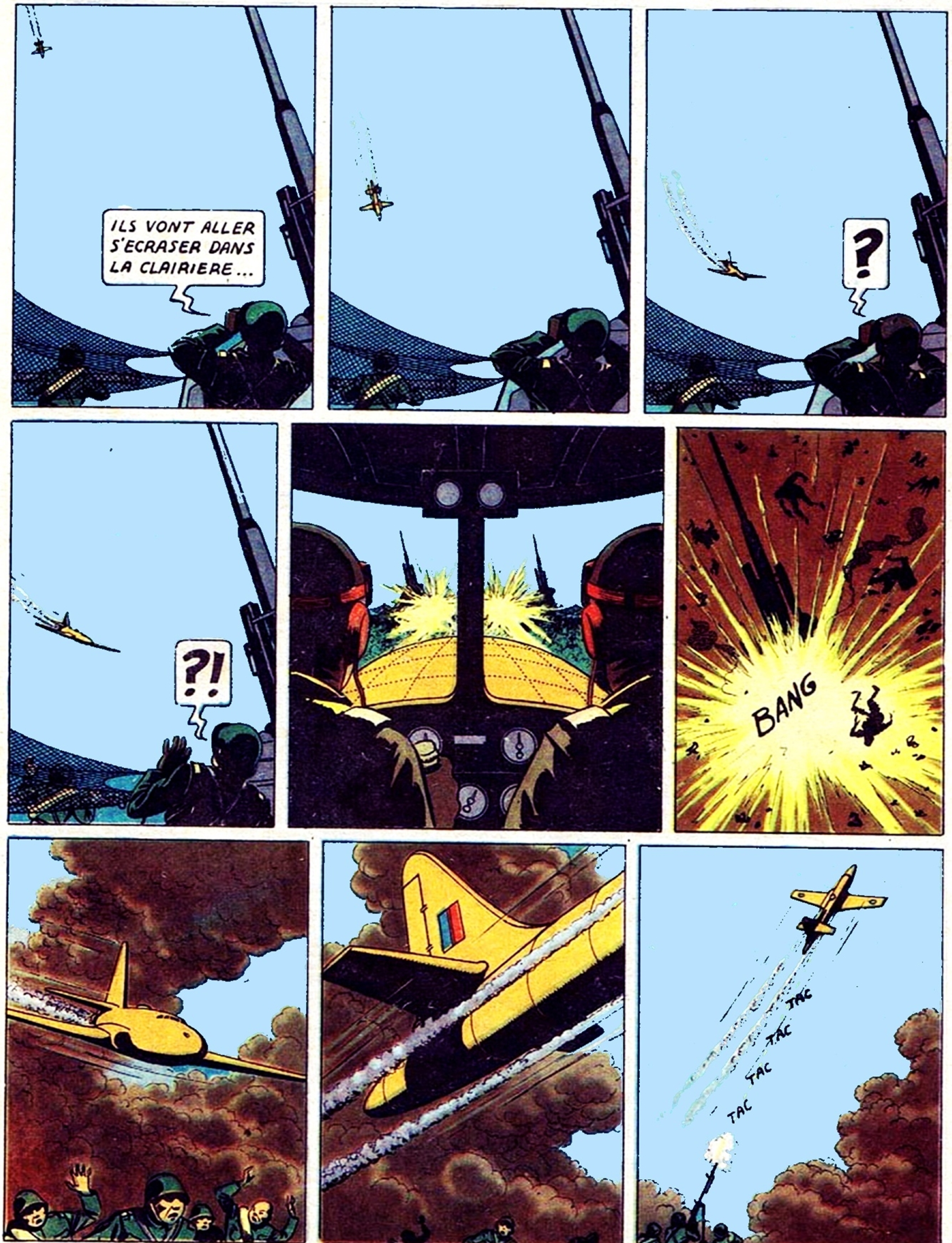
PETITE HISTOIRE DE L'AERONAUTIQUE



LE PREMIER BALLON DIRIGEABLE A VAPEUR D'HENRI GIFFARD (1852). L'inventeur fait évoluer son ballon au moyen d'un moteur mécanique. Parti de « l'Hippodrome » le 24 septembre 1852, l'aérostat décrit de grands cercles, monte à 1.800 mètres et atterrit à la nuit tombante à Clancourt, près de TRAPPES. La machine développe une force de trois chevaux et ne pèse que 150 kilogs.

LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)



« Les Editions du Lombard »
55, Rue du Lombard, Bruxelles.

(A suivre.)

Editeur responsable : Raymond Leblanc
79, Rue Picard, Bruxelles.

Imprimé en Belgique sur les presses de C. Van Cortenbergh, 12, Rue de l'Empereur, Bruxelles.

N° 11 – 5 DÉCEMBRE 1946

TINTIN

CHAQUE JEUDI

3,50 FRS



Saint-Nicolas en tramway ! A-t-on jamais rêvé chose pareille ? (Voir p. 8)

TINTIN *vous parle*

Voici de nouveau la Saint-Nicolas...

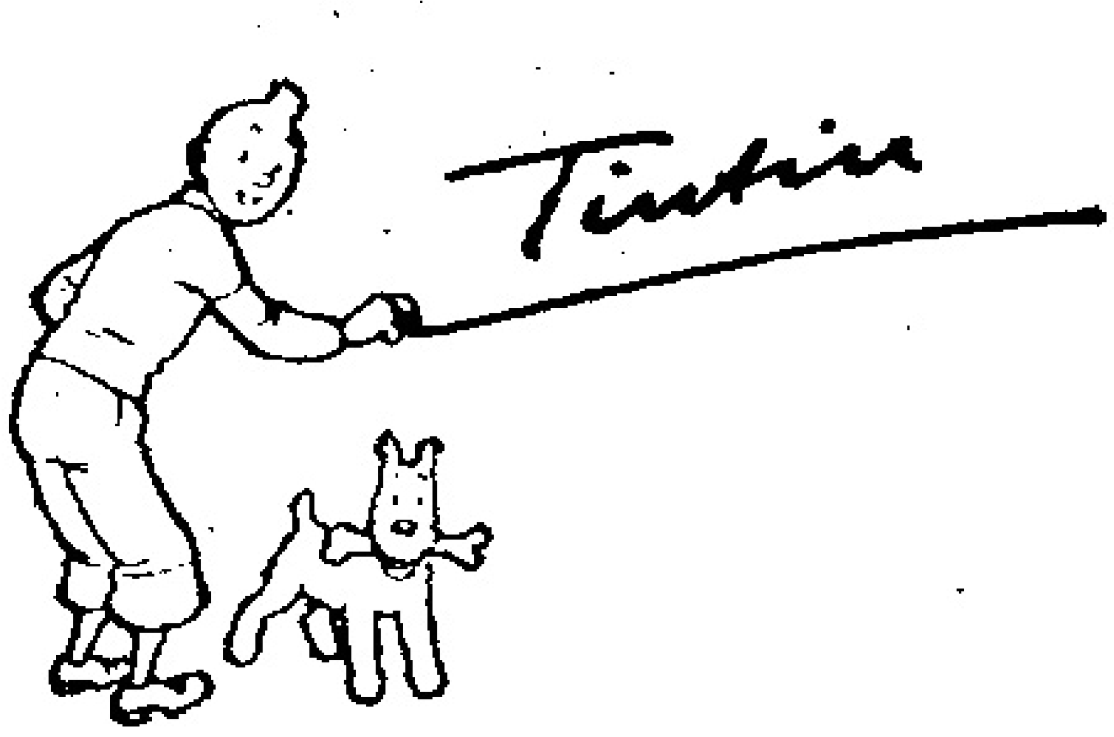
Demain soir, vous allez placer dans la cheminée, comme de coutume, de belles carottes, un beau navet destinés à l'âne de votre vénérable ami. Et puis, le matin venu, vous courrez recueillir les jouets, les bonbons, les livres arrivés du ciel !

Il y aura beaucoup de joie, de rire, de bonheur partout, et les parents eux-mêmes oublieront un instant leurs soucis.

Négligeant les journaux et leurs inquiétantes nouvelles, ils auront un regard attendri pour vous et un souvenir pour leur propre enfance...

Un conseil d'ami : gare aux excès de sucreries !

Bonne poignée de mains.





MON COURRIER

Tout mon courrier doit porter l'adresse :

TINTIN

55, Rue du Lombard, 55

BRUXELLES

Spécifier s'il y a lieu : Capitaine Haddock ou Major Wings. Mais bien mentionner en premier lieu : « TINTIN ».

— ★ —

PAUL DELOBEL (Renaix). — Merci pour tes bons compliments. Le club va se faire. Un peu de patience encore. Pas mal ton dessin.

LOUIS VERFAILLE (Binche). — La question de la parution de plans de modèles réduits dans TINTIN est assez complexe, car cela prendrait énormément de place. Mais je trouverai une solution. Patience.

ROGER KERKOFF (Marche-lez-Ecaussinnes). — Le club te donnera toute satisfaction, sois en sûr. Il sera formé bientôt. Nous donnerons une chronique sportive dès que nous aurons plus de pages. Ne t'abîmes pas trop en boxant !...

JEAN DE DOBBELEER. — Le Capitaine Haddock et le Major Wings te remercient et te promettent de longs articles. Milou te salue cordialement.

LUC BLERO. — Ta question a été transmise au Capitaine Haddock.

UN AMI DE TINTIN. — Le club se fera bientôt. L'insigne est à l'étude. Il est vraisemblable qu'il ressemblera à ce que tu désires. L'inconvénient que tu me signales est imputable à la poste. Je vais faire néanmoins tout mon possible pour y remédier.

MARIE-FRANCE BOUCHAR (Estaimpuis). — Ne m'envoie encore rien. Attends que le club soit formé. Je verrai alors à utiliser les talents de mes aimables lectrices et lecteurs. Mes bonnes amitiés.

M. DEHAYE. — Oui, évidemment, je comprends bien que tu aimerais voir TINTIN paraître chaque jour, mais ce serait un peu difficile. Et puis, je pense que cela ne ferait pas grand bien au travail scolaire... J'ai transmis tous tes compliments à mes amis. Ils t'en remercient.

NOUVELLE SENSATIONNELLE !

Bientôt TINTIN paraîtra sur seize pages.

ERREUR NE FAIT PAS COMPTE

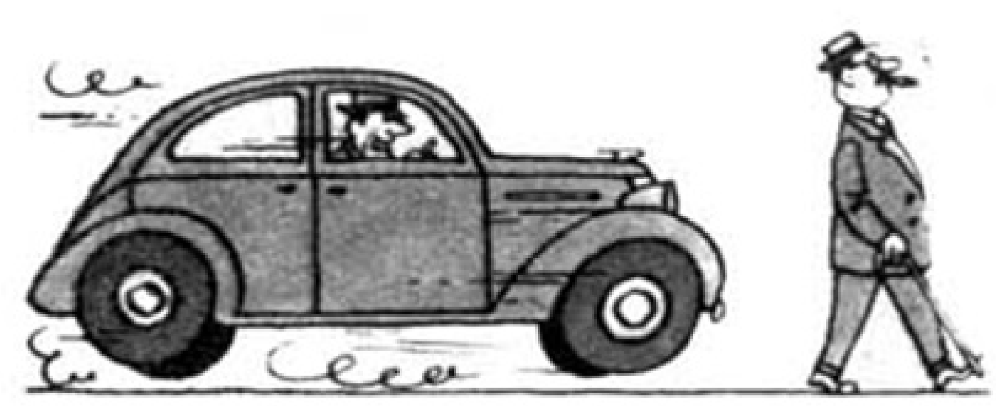


L'ingénieur new-yorkais Max Frankel ayant pris l'avion pour Amsterdam, a eu la surprise d'atterrir à Porto-Rico. Renseignements pris, il fut constaté que l'employé qui avait poinçonné son billet avait eu une distraction.

La compagnie, s'estimant en faute, a rapatrié gratuitement l'ingénieur et l'a ultérieurement transporté à son lieu de destination primitif.

C'est égal, a soupiré philosophiquement Mr. Frankel, dire que j'avais pris l'avion pour gagner du temps !

EVIDEMMENT



Il existe dans le Yorkshire un croisement de rues particulièrement dangereux, que l'on a dénommé « le carrefour des écrasés ». Un restaurateur, installé à un angle particulièrement bien situé, a écrit sur sa vitrine : « D'ici, on voit écraser les gens ».

Il paraît qu'on s'écrase dans ce restaurant !

— ★ —

UNE BELLE DEMONSTRATION



Un jeune conducteur de camion, ayant été trouvé l'autre soir en défaut par les gendarmes sur la route de Flémalle, eut la mauvaise idée de protester avec trop de véhémence.

Les gendarmes lui prouvèrent aussitôt qu'il avait tort, en lui infligeant quatre procès-verbaux pour diverses infractions à la police de roulage, plus un autre pour outrages, plus un autre pour rébellion, plus un autre pour tapage nocturne, plus un autre pour ivresse publique, plus un autre pour menaces de mort ! En tout, neuf procès-verbaux !

La preuve par neuf, en quelque sorte !

ABONNEMENTS

Pour recevoir régulièrement votre « TINTIN », abonnez-vous en versant au C.C.P. 1909.16 des « Editions du Lombard », 55, rue du Lombard, à Bruxelles, la somme de :

40 francs pour trois mois ou
75 Francs pour six mois ou
145 Francs pour douze mois.

Les lecteurs qui désirent recevoir un numéro du journal, sont priés d'envoyer 3,50 frs. en timbres-poste à TINTIN, 55, rue du Lombard, à Bruxelles, en n'oubliant pas de mentionner leur nom et leur adresse.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

(Texte et dessins de PAUL CUVELIER)



(A suivre.)



RESUME. — *Les Marsiens, montés sur des tripodes de métal et armés d'un Rayon Ardent se dirigent vers Londres. Le narrateur et un soldat tentent de s'éloigner du théâtre des opérations. Partout on se prépare à la lutte.*

Byfleet était rempli de tumulte. Des gens faisaient des paquets et une vingtaine de hussards, quelques-uns à pied, les autres à cheval, les obligeaient à se hâter. Trois ou quatre camions administratifs, un vieil omnibus et beaucoup d'autres véhicules étaient alignés dans la rue du village et on les chargeait de tout ce qui semblait utile ou précieux. Il y avait aussi des gens en grand nombre qui avaient été assez respectueux des coutumes pour revêtir leurs habits du dimanche et les soldats avaient toutes les peines du monde à leur faire comprendre la gravité de la situation. Nous vîmes un vieux bonhomme ridé, avec une immense malle et plus d'une vingtaine de pots contenant des orchidées, faire de violents reproches au caporal qui ne voulait pas s'en charger. Je m'arrêtai et le saisis par le bras.

— Savez-vous ce qui vient là-bas ? lui dis-je en montrant les bois de sapins qui cachaient la vue des Marsiens.

— Eh ? fit-il en se retournant. Croyez-vous, il ne veut pas comprendre que mes plantes ont une grande valeur.

— La Mort ! criai-je. La Mort qui vient ! La Mort !

Le laissant digérer cela, s'il le pouvait, je m'élançai à la suite de l'artilleur. Au coin, je me retournai. Le caporal avait planté là le pauvre homme qui, debout auprès de sa malle, sur le couvercle de laquelle il avait posé ses pots, regardait d'un air hébété du côté des arbres.

Personne à Weybridge ne put nous dire où se trouvait le quartier général; je n'avais encore jamais vu de pareille confusion : des chariots, des voitures partout, formant le plus étonnant mélange de moyens de transport et de chevaux. Les gens honorables de l'endroit, en costume de sport, leurs épouses élégamment mises, se hâtaient de faire leurs paquets, énergiquement aidés par tous les fainéants des environs, tandis que les enfants s'agitaient, absolument ravis, pour la plupart, de cette diversion inattendue à leurs ordinaires distractions dominicales. Au milieu de tout cela, le digne prêtre de la paroisse célébrait fort courageusement un service matinal et le vacarme de sa cloche s'efforçait de surmonter le tapage et le tumulte qui remplissaient le village.

L'artilleur et moi, assis sur les marches de la fontaine, nous fîmes un repas sufisamment réconfortant avec les provisions que nous avions emportées dans nos poches. Des patrouilles de soldats, non plus de hussards ici, mais de grenadiers blancs, invitaient les gens à partir au plus vite ou à se réfugier dans leurs caves sitôt que la canonnade commencerait. En passant sur le pont du chemin de fer, nous vîmes qu'une foule, augmentant à chaque instant, s'était rassemblée dans la gare et les environs, et que les quais fourmillants étaient encombrés de malles et de ballots innombrables. On avait, je crois, arrêté le mouvement des trains afin de procéder au transport des troupes et des canons, et j'ai su depuis qu'une lutte sauvage avait eu lieu quand il s'était agi de trouver place dans les trains spéciaux organisés plus tard.

Nous restâmes à Weybridge jusqu'à midi, et à cette heure nous nous trouvâmes à l'endroit où, près de l'écluse de Shepperton, la Wey se jette dans la Tamise. Nous employâmes une partie de notre temps en aidant deux vieilles femmes à charger une petite voiture. La Wey a trois bras à son embouchure : il y a là un grand nombre de loueurs de bateaux et de plus un bac qui traverse la rivière. Du côté de Shepperton se trouvait une auberge avec, sur le devant, une pelouse; et, au delà, la tour de l'église — on l'a depuis remplacée par un clocher — s'élevait par-dessus les arbres.

Là se pressait, surexcitée et tumultueuse, une foule de fugitifs. Jusqu'ici ce n'était pas encore devenu une panique, mais il y avait déjà beaucoup plus de monde que les bateaux ne parviendraient à en traverser. Des gens arrivaient chancelants sous de lourds fardeaux. Deux personnes même, le mari et la femme, s'avançaient avec une petite porte de cabane sur laquelle ils avaient entassé tout ce qu'ils avaient pu trouver d'objets domestiques. Un homme nous confia qu'il allait essayer de se sauver en prenant le train à la station de Shepperton.



La Mort ! criai-je.

On n'entendait partout que des cris et quelques farceurs même plaisantaient. L'idée que semblaient avoir les habitants de l'endroit, c'était que les Marsiens ne pouvaient être que de formidables êtres humains qui attaqueraient et saccageraient le bourg, pour être immanquablement détruits à la fin. De temps à autre, des gens regardaient avec une certaine impatience par delà la Wey, vers les prairies de Chertsey, mais tout, de ce côté, était tranquille.

Sur l'autre rive de la Tamise, excepté à l'endroit où les bateaux abordaient, il n'y avait de même aucun trouble, ce qui faisait un contraste violent avec la rive du Surrey. En débarquant, les gens partaient immédiatement par le petit chemin. L'énorme bac n'avait encore fait qu'un seul voyage. Trois ou quatre soldats, de la pelouse de l'auberge, regardaient ces fugitifs et les raillaient, sans songer à offrir leur aide. L'auberge était close, car on était maintenant aux heures prohibées.

— Qu'est ce c'est que tout cela ? s'exclamait un batelier.

Puis, plus près de moi :

— Tais-toi donc, sale bête ! criait un homme à un chien qui hurlait.

A ce moment, on entendit de nouveau, mais cette fois dans la direction de Chertsey, un son assourdi — la détonation d'un canon.

La lutte commençait; presque immédiatement, d'invisibles batteries, cachées par des bouquets d'arbres sur l'autre rive du fleuve, à notre droite, firent chorus crachant leurs obus régulièrement l'une après l'autre. Une femme s'évanouit. Tout le monde sursauta, avec, en suspens, le soudain émoi de la bataille si proche et que nous ne pouvions voir encore. Le regard ne parcourait que des prairies unies, où des bœufs paisaient avec indifférence entre des saules argentés au feuillage immobile sous le chaud soleil.

— Les soldats les arrêterons bien, dit une femme d'un ton peu rassuré.

Une brume monta au-dessus des arbres. Puis soudain nous vîmes un énorme flot de fumée qui envahit rapidement le ciel; au même moment, le sol trembla sous nos pieds et une explosion immense secoua l'atmosphère, brisant les vitres des maisons proches et nous plongeant dans la stupéfaction.

— Les voilà ! cria un homme vêtu d'un jersey bleu. Là-bas ! Les voyez-vous ? Là-bas !

Rapidement l'un après l'autre, parurent deux, trois, puis quatre Marsiens, bien loin par delà les arbres bas, à travers les prés s'étendant jusqu'à Chertsey, et ils se dirigeaient avec d'énormes enjambées vers la rivière. Ils parurent être, d'abord, de petites formes encapuchonnées, s'avançant à une allure aussi rapide que le vol des oiseaux.

Puis, arrivant obliquement dans notre direction, un cinquième monstre parut. Leur masse cuirassée scintillait au soleil, tandis qu'ils accouraient vers les pièces d'artillerie et ils paraissaient de plus en plus grands à mesure qu'ils s'approchaient. L'un d'eux, le plus éloigné vers la gauche, brandissait aussi haut qu'il pouvait une sorte d'immense étui, et ce terrible et sinistre Rayon Ardent, que j'avais vus à l'œuvre le vendredi soir, jaillit soudain dans la direction de Chertsey et attaqua la ville.

A la vue de ces étranges, rapides et terribles créatures, la foule qui se pressait sur les rives sembla un instant frappée d'horreur. Il n'y eut pas un mot, pas un cri — mais le silence. Puis un rauque murmure, une poussée — et l'éclaboussement de l'eau. Un homme, trop effrayé pour poser la malle qu'il portait sur l'épaule, se retourna et me fit chanceler en me heurtant avec le coin de son fardeau. Une femme me repoussa violemment et se mit à courir. Je me retournai aussi, dans l'élan de la foule, mais la terreur ne m'empêcha pas de réfléchir. Je pensais au terrible Rayon Ardent. Se jeter dans l'eau, voilà ce qu'il fallait faire.

— Tout le monde à l'eau ! criai-je sans être entendu.

Je fis de nouveau face à la rivière et, me précipitant dans la direction du Marsien qui approchait, jusqu'à la rive de sable, j'entrai dans l'eau. D'autres firent de même. Une barque pleine de gens, revenant vers le bord, chavira presque au moment où je passais. Les pierres sous mes pieds étaient boueuses et glissantes et le niveau des eaux était si bas que j'avançai pendant plus de cinq mètres avant d'avoir de l'eau jusqu'à la ceinture. L'éclaboussement des gens des bateaux sautant dans l'eau résonnait à mes oreilles comme un tonnerre. On abordait en toute hâte sur les deux rives.

Mais, pour le moment, les Marsiens ne faisaient pas plus attention aux gens courant de tous côtés qu'un homme, qui aurait heurté du pied une fourmillière, ne ferait attention à la débandade des fourmis. Quand, à demi suffoqué, je me soulevai hors de l'eau, la tête du Marsien semblait considérer attentivement les batteries qui tiraient encore pardessus la rivière, et, tout en avançant, il abaissa et éteignit ce qui devait être le générateur du Rayon Ardent.

Un instant après, il avait atteint la rive et, d'une enjambée, à demi traversé le courant; les articulations de ses pieds d'avant se plièrent en atteignant le bord opposé, mais presque aussitôt, à l'entrée du village de Shepperton, il reprit toute sa hauteur. Immédiatement, les six canons de la rive droite qui, ignorés de tous, avaient été dissimulés à l'extrémité du village, tirèrent à la fois. Les détonations si proches et soudaines, presque simultanées, me firent tressaillir. Le monstre élevait déjà l'étui générateur du Rayon Ardent, quand le premier obus éclata à six mètres au-dessus de sa tête.



Comme le choc d'un bélier...

Je poussai un cri d'étonnement. Je ne pensais plus aux quatre autres monstres: mon attention était rivée sur cet incident si rapproché. Simultanément deux obus éclatèrent en l'air, mais près du corps du Marsien, au moment où la tête se tortillait juste à temps pour recevoir, et trop tard pour esquiver un quatrième obus. Celui-ci éclata en plein contre la tête du monstre. L'espèce de capuchon de métal fut crevé, éclata et alla tournoyer dans l'air en une douzaine de fragments de métal brillant et de lambeaux de chair rougeâtre.

— Touché !

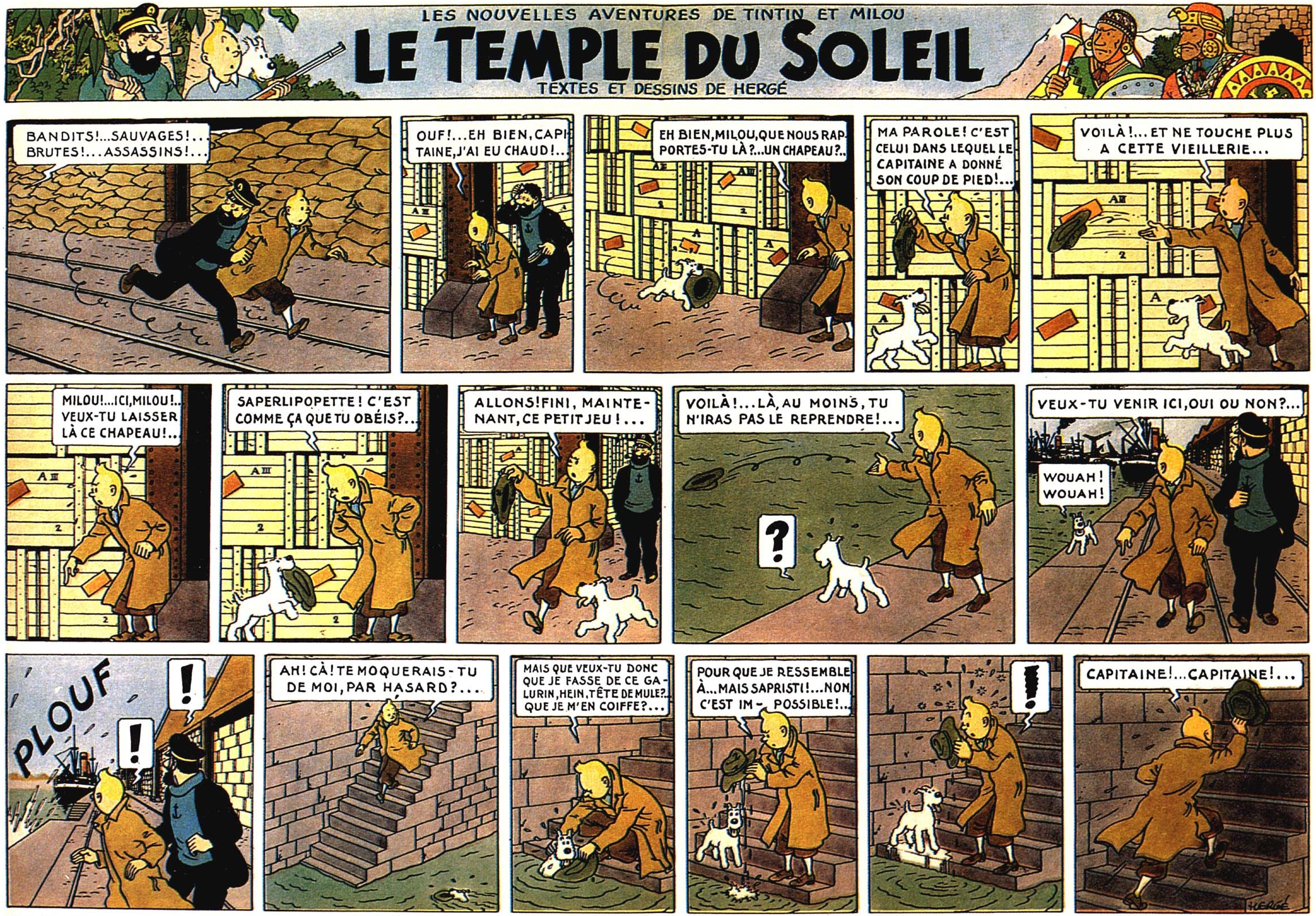
Ce fut mon seul cri, quelque chose entre une acclamation et un hurlement.

J'entendis des cris répondant au mien, poussés par des gens qui étaient dans l'eau autour de moi. Je fus, dans cet instant de passagère exaltation, sur le point d'abandonner mon refuge.

Le colosse décapité chancela comme un géant ivre; mais il ne tomba pas. Par un véritable miracle, il recouvra son équilibre et sans plus prendre garde où il allait, l'étui du générateur du Rayon Ardent maintenu rigide en l'air, il s'élança rapidement dans la direction de Shepperton. L'intelligence vivante, le Marsien qui habitait la tête, avait été tué et lancé aux quatres vents du ciel, et l'appareil n'était plus maintenant qu'un assemblage de mécanismes compliqués tournoyant vers la destruction. Il s'avançait, suivant une ligne droite, incapable de se guider. Il heurta la tour de l'église de Shepperton et la démolit, comme le choc d'un bélier aurait pu le faire; il fut jeté de côté, trébucha et s'écroula dans la rivière avec un fracas formidable.

(A suivre.)

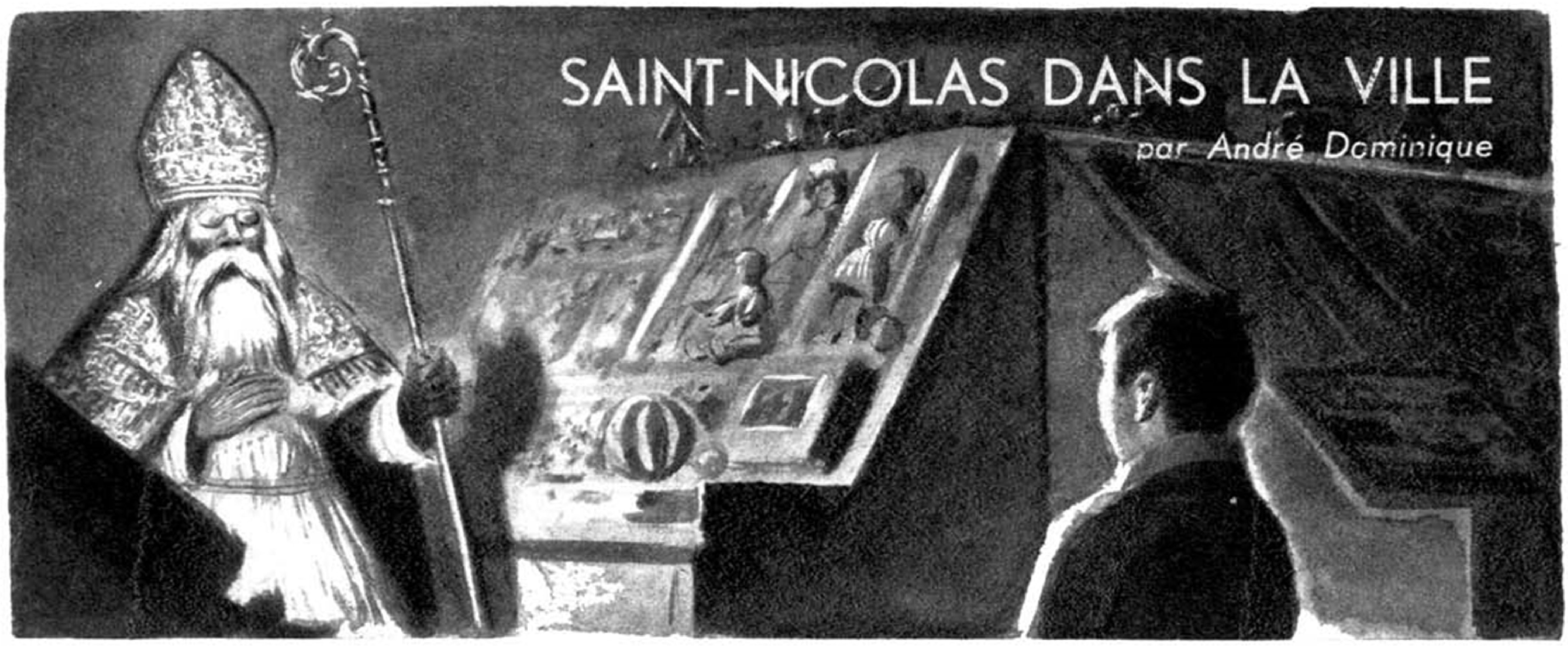
Illustrations de E.-P. Jacobs.


LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU
LE TEMPLE DU SOLEIL
TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ
BANDITS!...SAUVAGES!... BRUTES!...ASSASSINS!...
OUF!...EH BIEN, CAPITAINE, J'AI EU CHAUD!...
EH BIEN, MILOU, QUE NOUS RAPPORTES-TU LÀ?...UN CHAPEAU?..
MA PAROLE! C'EST CELUI DANS LEQUEL LE CAPITAINE A DONNÉ SON COUP DE PIED!...
VOILÀ!...ET NE TOUCHE PLUS A CETTE VIEILLERIE...
MILOU!...ICI, MILOU!... VEUX-TU LAISSER LÀ CE CHAPEAU!..
SAPERLIPOPETTE! C'EST COMME ÇA QUE TU OBÉIS?...
ALLONS! FINI, MAINTENANT, CE PETIT JEU!...
VOILÀ!...LÀ, AU MOINS, TU N'IRAS PAS LE REPRENDRE!...
?
VEUX-TU VENIR ICI, OUI OU NON?...
WOUAH! WOUAH!
PLOUF
!
!
AH! ÇA! TE MOQUERAIS-TU DE MOI, PAR HASARD?...
MAIS QUE VEUX-TU DONC QUE JE FASSE DE CE GALURIN, HEIN, TÊTE DE MULE?.. QUE JE M'EN COIFFE?...
POUR QUE JE RESSEMBLE À...MAIS SAPRISTI!...NON, C'EST IM- POSSIBLE!...
!
CAPITAINE!...CAPITAINE!...
HERGÉ

(A suivre.)

SAINT-NICOLAS DANS LA VILLE

par André Dominique



Pierrot s'était caché à l'intérieur d'un comptoir et il attendait que le grand magasin se vidât. Il se rendait parfaitement compte que son audacieuse tentative risquait de le mener, en droite ligne, devant le commissaire de police. Mais sa conscience ne lui reprochait rien : au contraire !

Depuis une semaine, il rôdait en ville, chaque soir, après la classe, et il s'arrêtait longuement devant la vitrine du grand magasin où Saint-Nicolas souriait aux enfants. Il avait quelque chose de très important à lui dire. Hélas ! jamais il n'avait réussi à s'approcher de lui.

Mais la chose maintenant ne pouvait plus être différée, puisqu'on était à la veille de sa fête et que, demain, il disparaîtrait de la ville pour une longue année. C'est pourquoi Pierrot s'était résigné à ce coup d'audace : se dissimuler sous un comptoir et attendre que le magasin se fût vidé, afin de s'assurer une entrevue avec Saint-Nicolas.

Lorsqu'il n'entendit plus aucun bruit et que toutes les lumières furent éteintes, il sortit de sa cachette. Mon Dieu ! qu'il était ankylosé ! Où pouvait être Saint Nicolas en ce moment ? Restait-il, la nuit, dans la vitrine aux jouets ? Ou bien remontait-il au ciel jusqu'au lendemain ? De toute façon, Pierrot pensa que c'était vers la vitrine qu'il fallait diriger ses pas.

A tâtons, les yeux troublés par les lumières du dehors, il marcha parmi les ours bruns et les chemins de fer électriques. Dans sa hâte, il bouscula une armée de soldats de plomb et faillit mettre à mal une poupée. Puis, soudain, ayant posé le pied par mégarde, sur une boîte à musique, il en déclancha le mécanisme. Ah ! cette fois, il était perdu, cela ne faisait aucun doute !

Qui va là ? fit une voix.

Et le veilleur de nuit, un vieillard, parut alors, une lampe à la main.

— Oh ! Monsieur, s'écria Pierrot plus mort que vif, je ne faisais aucun mal. Je voulais seulement parler à Saint-Nicolas ! J'ai une communication très importante à lui faire !

— Ah ! fit le vieil homme en relevant le menton de Pierrot pour mieux voir son visage. Dis-moi : qu'est-ce que tu as à conter de si important à Saint-Nicolas?

— Je ne puis pas vous le dire, Monsieur, et je m'en excuse. Est-ce que je ne pourrais pas le voir, lui ?

— C'est qu'en ce moment il s'apprête à rentrer chez lui... je veux dire : à regagner le ciel.

— Oh ! Monsieur, courez vite avant qu'il ne s'en aille ! dit Pierrot. J'ai tellement besoin de lui parler !

— Ecoute, répondit le veilleur, je vais aller voir si Saint-Nicolas est encore là. Toi, reste ici, et surtout ne bouge pas : s'il n'a pas regagné son paradis, je te promets de te l'envoyer.

— Oh ! merci, Monsieur. Vous êtes bien gentil !

Le veilleur de nuit disparut dans l'obscurité du magasin, et Pierrot resta seul parmi les jouets. Un long moment passa, puis, dans le scintillement des lumières du boulevard qui jetaient à profusion des étoiles parmi les jouets, le grand Saint-Nicolas parut, impressionnant dans son ample manteau rouge, avec sa longue barbe qui lui couvrait la poitrine, sa haute mitre dorée et la crosse brillante qu'il tenait à la main.

A cette vue, Pierrot eût le souffle coupé. Heureusement que Saint-Nicolas lui demanda d'une voix douce :

— Que me veux-tu, mon garçon ?

— Je m'appelle Pierrot et je viens vous voir au sujet de Jeannette, Saint-Nicolas, murmura l'enfant.

— Jeannette ? Qui est Jeannette ?

— Ma petite sœur, Saint-Nicolas, qui est malade depuis très longtemps déjà et qui ne peut pas sortir de sa chambre. Voici deux semaines que je lui parle de vous, chaque soir, en rentrant de la classe, tellement qu'à présent elle désire vous connaître. Elle ne rêve que de cela ! Mais, lorsqu'elle dit à nos parents : « Il viendra, n'est-ce pas, me voir le jour de sa fête ? », ils répondent toujours que vous êtes trop occupé pour cela. Alors elle pleure doucement dans son oreiller. Voilà pourquoi je suis venu vous voir...

— Et tu voudrais que j'aille rendre visite à ta petite sœur ?

— Oh ! oui, Saint-Nicolas, ça lui ferait tellement plaisir ! Elle ne demande rien, ni jouet ni poupée. Elle veut seulement vous voir, toucher votre main. Il lui semble qu'elle se porterait beaucoup mieux après votre départ.

— Et tu le crois aussi, toi, Pierrot ? lui demanda le Saint.

— Oh ! oui, Saint-Nicolas, j'en suis sûr !

Alors Saint-Nicolas parut hésiter un moment. Il jeta un regard au dehors : le boulevard était à peu près désert, car il était déjà très tard.

— Ecoute, dit-il au petit garçon, je vais faire pour toi, et pour Jeannette, quelque chose que je n'ai jamais fait pour personne... enfin, je veux dire : jamais de cette façon-là. Je vais t'accompagner chez toi tout de suite.

— Vraiment ? Vous voulez bien ? s'écria Pierrot, soudain tout joyeux.

— Oui, montre-moi le chemin. Et ne tardons plus.

Saint-Nicolas glissa quelque chose sous sous son manteau, et ils sortirent.

— C'est loin, chez toi ? demanda le Saint.

— Assez loin, dit Pierrot. On pourrait peut-être prendre le tramway ?

— C'est ça, prenons le tramway, dit Saint-Nicolas. Au point où j'en suis, ça n'a plus beaucoup d'importance.

Un tramway arrivait justement, qui était vide et pressé de rentrer à la maison où dorment les tramways. Ils y montèrent, au grand étonnement du receveur qui n'en pouvait croire ses yeux : Saint-Nicolas en tramway !

Après quelques minutes, Pierrot dit :

— C'est ici.

— Bien, dit Saint-Nicolas, descendons.

Pierrot conduisit son vénérable compagnon jusqu'à une maison triste qu'un réverbère éclairait faiblement.

— Heureusement, pensa Saint-Nicolas, qu'il n'y a plus personne dans la rue à cette heure. Sinon, quelle histoire dans le quartier, grands dieux !

Et il suivit Pierrot qui l'entraînait, par un sombre couloir et un escalier tortueux, vers un palier de cinquième étage dont le plancher craquait. Pierrot ouvrit la porte, tandis que Saint-Nicolas se demandait ce qu'allaient penser les parents de son petit ami !

Heureusement, ils étaient déjà couchés !

— C'est toi, Pierrot ? demanda une voix de femme, de la chambre voisine.

— Oui, maman, c'est moi.

— Et où es-tu resté si tard, gamin ? interrogea une voix d'homme.

— Ne t'inquiète pas, papa. J'avais rendez-vous avec Saint-Nicolas et je l'ai ramené chez nous.

— Hein ? fit le papa qui sursauta dans son lit.

Mais Pierrot, sans plus se soucier de ses parents, faisait déjà entrer Saint-Nicolas dans la chambre de Jeannette.

— Bonsoir, Pierrot, dit la voix de la petite fille dans l'obscurité.

— Bonsoir, Jeannette. Tu ne dors pas ?

— Non, je t'ai attendu.

— Sais-tu qui je te ramène ?

— Oh ! Pierrot, ce n'est pas vrai ? Ce n'est pas *Lui* qui est là ?

Au même moment, le petit garçon fit la lumière.

— Mais oui, ma petite fille, dit alors Saint-Nicolas en s'avançant tout ému, c'est moi qui suis venu te rendre visite.

— Oh ! Saint-Nicolas ! s'écria la petite malade, je ne croyais pas que vous viendriez jamais ! C'était tellement impossible !

— A Saint Nicolas, rien n'est impossible, ma petite fille, dit le grand Saint. Et, tirant de son manteau l'objet qu'il avait emporté, il le plaça entre les mains pâles de Jeannette émerveillée.

— Oh ! la belle poupée ! chuchota-t-elle. J'en rêvais depuis si longtemps !

Bien entendu, pendant ce temps, les parents s'étaient levés, et, ahuris, ils contemplaient, du seuil, cette scène extraordinaire.

— Pouvons-nous vous offrir quelque chose, Saint Nicolas ? dit la maman qui, la première, avait recouvré son sang-froid.

— Un verre de bière ? Une petite goutte, peut-être ? dit le papa qui, déjà, ouvrait l'armoire.

— Non, merci, merci beaucoup, répondit Saint Nicolas. Je dois rentrer sans tarder. J'ai encore beaucoup de visites à faire, cette nuit.

Puis, s'étant tâté les poches, il parut contrarié.



— Y a-t-il quelque chose qui ne va pas, Saint Nicolas ? demandèrent les braves gens.

— C'est que voilà, répondit le grand Saint, d'ordinaire je voyage dans mon avion personnel et je descends par les cheminées. Seulement, ce soir, Pierrot a dérangé un peu mes habitudes et je m'aperçois que je n'ai plus un sou de monnaie pour prendre le tramway !

— Oh ! mais c'est peu de chose, Saint Nicolas. Faites-nous le plaisir d'accepter de quoi payer votre billet !

— Merci, mes amis, vous êtes tous bien gentils. Et maintenant, il faut que je me sauve. Je suis déjà très en retard !

Et Saint Nicolas se précipita dans l'escalier.

Alors, de là-haut, Pierrot, Jeannette et leurs parents, penchés à la fenêtre, purent voir cette chose inouïe : le grand Saint Nicolas, tenant sa crosse d'une main et sa mitre de l'autre, qui courait, courait, en faisant de grands signes, dans la crainte de rater son dernier tramway !



TINTIN *vous raconte* SON ENTREVUE AVEC St NICOLAS

Vous n'ignorez pas, mes amis, combien me préoccupe la disparition de M. Tournesol; pourtant, lorsque j'ai appris que Saint Nicolas venait de descendre parmi nous, je n'ai pas hésité à interrompre mes recherches et je me suis rendu, sans désemparer à la rencontre du grand Voyageur. Je ne vous cacherai pas que j'étais fort ému. Ce n'est pas tous les jours qu'on a l'occasion d'interviewer une gloire comme Saint Nicolas et bien que je ne sois pas d'un naturel timide, la majesté de notre grand Patron m'en imposait. Heureusement, ma tâche s'est révélée moins difficile que je le craignais.

Vous connaissez tous, n'est-ce pas, la physionomie du grand Saint. Il est donc inutile que je vous la décrive. Mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est combien Saint Nicolas est familier, débonnaire, combien sa charmante simplicité est réconfortante. Il parle toutes les langues du monde et le français, dans lequel il a répondu à mes questions, était d'une pureté remarquable. Sa voix est grave, mais elle se laisse souvent aller à des inflexions malicieuses et tendres. Il n'est pas difficile de lire dans ses yeux la profonde affection qu'il éprouve pour tous les enfants de la terre.

Nous avons bavardé longuement, assis l'un en face de l'autre, comme deux amis (je n'oserais pas employer ce terme si Saint Nicolas lui-même ne me l'avait expressément recommandé), et le temps a passé très vite. Il me serait impossible de vous rapporter notre conversation dans le détail, mais j'ai appris sur la vie terrestre du Saint des choses si intéressantes qu'il faut que je vous les communique.

La modestie de Saint Nicolas est remarquable. Ce n'est qu'à force d'insistance que j'ai pu lui arracher la relation des évènements étonnants qui, voici de longs siècles, le couvrirent de gloire.

Dès sa tendre jeunesse Nicolas se distingua par sa douceur, sa piété et sa grande charité.

Lorsque l'évêque de la ville de Myre mourut, tous les évêques de la région se réunirent afin de pourvoir à son remplacement. Il y avait parmi eux un évêque de grande autorité, de l'avis duquel dépendait l'opinion de tous ses collègues. Cet évêque, entendit dans la nuit une voix qui lui disait de se poster le matin à la porte de l'église, et de consacrer comme évêque le premier homme qu'il verrait y entrer. Or, par miracle, Nicolas, envoyé de Dieu, se dirigea vers l'église avant l'aube, et y entra le premier. L'évêque, s'approchant de lui, lui demanda son nom. Et lui répondit en baissant la tête :

— Nicolas, serviteur de Votre Sainteté.

Alors les évêques, l'ayant revêtu de brillants ornements, l'installèrent dans le siège épiscopal. Mais lui, dans les honneurs, conserva toujours son ancienne humilité; il était humble dans son accueil, efficace dans ses paroles, actif dans ses conseils.

Une vie si édifiante ne tarda pas à valoir à Nicolas les signes visibles de la protection divine.

Il arriva que des marins, se trouvant en grand péril au sein d'une épouvantable tempête, l'invoquèrent ardemment; et aussitôt, il fut parmi eux aidant si bien à la manœuvre, qu'ils purent gagner sains et saufs le port.

Et lorsqu'ils entrèrent dans l'église pour y rendre grâce à Dieu, quel ne fut pas leur étonnement d'y voir Nicolas !

Ils le remercièrent de leur délivrance, mais il leur dit de remercier plutôt la miséricorde divine, à qui revenait tout le mérite.

Une autre fois, en temps de famine, il demanda du blé à des vaisseaux qui se trouvaient en route pour les greniers impériaux, et ce blé, qui fut distribué aux pauvres, se trouva miraculeusement remplacé lorsque les navires parvinrent à destination !

Une autre fois encore, trois princes romains, appelés Népotien, Ours et Apilion, ayant été injustement condamnés à mourir par l'empereur qu'avait abusé de faux rapports, se souvinrent dans leur prison de Nicolas, qui avait naguère délivré devant eux trois innocents que l'on allait exécuter, et ils le prièrent de venir à leur secours. La même nuit, Nicolas apparut à l'empereur et au préfet, qu'il admonesta avec une si grande sévérité, qu'ils revinrent sur leur méchante décision.

Un homme ayant emprunté de l'argent, affirma, lorsque son créancier le réclama, qu'il le lui avait rendu. Appelé devant le juge, il plaça la somme dans un bâton creux, qu'il pria son créancier de tenir pendant qu'il jurait avoir rendu l'argent.

Mais en rentrant chez lui, absous, le malhonnête débiteur fut écrasé par un chariot qui brisa en même temps le bâton.

Accouru à cette nouvelle, le créancier dit qu'il ne reprendrait son bien que si par l'intervention de saint Nicolas, l'homme ressuscitait, auquel cas lui-même se convertirait à la religion du Christ.

Et aussitôt le mort fut rendu à la vie...

Un homme riche avait obtenu, grâce à l'intercession de Saint Nicolas, un fils qu'il avait appelé Dieudonné. Aussi avait-il construit dans sa maison, en l'honneur du saint, une chapelle où il célébrait solennellement sa fête tous les ans.

Or, un jour, Dieudonné fut pris par la tribu des Agaréniens, et amené en esclavage au roi de cette tribu.

L'année suivante, au jour de la Saint-Nicolas, l'enfant, pendant qu'il servait le roi, se mit à pleurer et à soupirer, une coupe précieuse en main, en songeant à la douleur de ses parents, et en se rappelant la joie qu'ils éprouvaient naguère à la Saint-Nicolas. Le roi l'obligea à confesser la cause de sa tristesse, et, l'ayant apprise :

— Ton Nicolas aura beau faire, tu resteras ici mon esclave !

Mais au même instant un vent terrible s'éleva, renversa le palais du roi, et emporta l'enfant avec sa coupe jusqu'à la porte de la chapelle où ses parents étaient en train de célébrer la fête de Saint Nicolas !

Ainsi, mes amis, vous le voyez, c'est un grand saint que celui qui, ce soir, viendra vous visiter tous, et vous apporter de la joie pour bien des jours !



LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY



(A suivre.)



LES ENTRETIENS DU CAPITAINE HADDOCK

— Salut, capitaine. Pourriez-vous nous parler encore un peu de Christophe Colomb ?

— Encore, mille sabords ? Qu'est-ce que nos petits amis lui veulent donc ?

— C'est le jeune Paul Van den Driessche, de Bruxelles, qui demande pourquoi Colomb, comme d'ailleurs les autres navigateurs, avait besoin de tant d'instruments compliqués pour traverser simplement l'océan ?

— Traverser simplement, l'océan... Nom d'un pirate ! Il va me falloir faire un cours complet de navigation, à Paul. Enfin, essayons brièvement.

Tant qu'un marin ne perd pas la terre de vue ou qu'il peut seulement apercevoir des phares, il lui est toujours possible, en se reportant à ses cartes marines — si elles sont bien faites — de savoir où il se trouve et de quel côté il doit gouverner. A l'aide de calculs simples, par rapport aux points de repère qu'il voit, il peut déduire à quelle distance exacte il se trouve de la terre.

Quand il a perdu celle-ci de vue et qu'il doit naviguer en plein océan pendant des jours, des semaines, parfois des mois sans rien voir, c'est beaucoup plus compliqué. Il lui faut donc utiliser des instruments et faire des calculs qui lui fassent connaître sa latitude, c'est-à-dire la distance qui le sépare de l'équateur (tous nos lecteurs, qui sont certainement de bons élèves, connaissent l'équateur); on mesure cette latitude, et elle est inscrite sur les cartes géographiques en « degrés »; c'est donc la latitude-nord au nord de l'équateur, et la latitude-sud au sud de l'équateur. Il doit connaître également sa longitude, c'est-à-dire la distance à laquelle il se trouve, à l'est ou à l'ouest d'une ligne imaginaire, dirigée du nord au sud, en passant par une ville quelconque. On appelle cette ligne un « méridien »; de nos jours, on emploie dans nos pays le méridien de Greenwich qui est une petite ville d'Angleterre. On compte et on marque également la longitude en degrés; on a donc la longitude-est à l'est du méridien choisi, et la longitude-ouest à l'ouest de ce méridien. La position d'un navire est donc l'endroit exact où il se trouve sur le globe terrestre, et se définira ainsi : il est par 18 degrés (18°) de latitude-nord et 42° de longitude-ouest (c'est un exemple; qui trouvera et m'écrira où se trouve ce point ? Ce sera une preuve qu'il aura bien compris mes explications).

L'« astrolabe » et le « quadrant », dont j'ai déjà parlé, permettaient de relever, par exemple la hauteur maximum du soleil à midi, quand le soleil était visible. Nous savons que le soleil est le plus haut au-dessus de nous à midi, à n'importe quel point de la terre; par contre, plus on est loin de l'équateur, moins cette hauteur est importante. Et les savants ont noté dans des livres, appelés alors « éphémérides » cette hauteur du soleil à midi jour par jour, car elle varie avec les saisons et suivant les latitudes; en s'y rapportant suivant les indications de son instrument, le capitaine connaît donc sa latitude.

Pour la longitude, c'est différent. On sait que le soleil se lève à l'est pour se coucher à l'ouest. En conséquence, s'il est midi à Greenwich et tout le long du méridien de Greenwich, à 100 kilomètres à l'est de ce méridien midi est déjà passé, et à 100 kilomètres à l'ouest, il n'est pas encore midi. Les éphémérides indiquent également l'heure qu'il est tout autour de la terre quand il est midi en un certain point. Quand le capitaine, prenant la hauteur du soleil, s'aperçoit qu'il est exactement midi à l'endroit où il se trouve et si, en même temps, il sait quelle heure exacte il est à un méridien, de Greenwich, par exemple, il n'a qu'à consulter ses éphémérides pour savoir à combien de kilomètres il se trouve de ce méridien, à l'est ou à l'ouest, donc sa longitude.

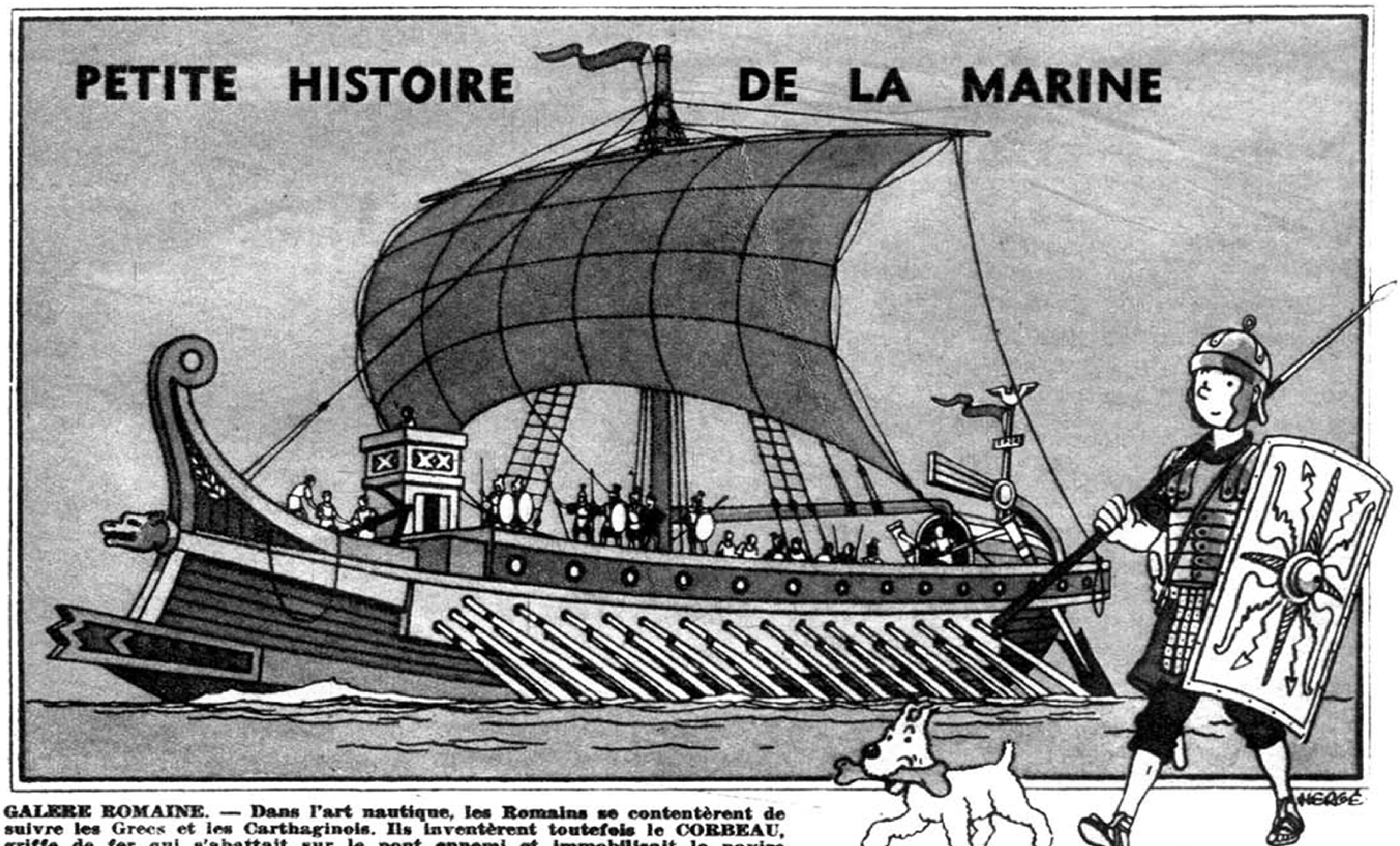
Mais je viens de dire qu'il est indispensable pour cela de savoir toujours quelle heure il est en un point déterminé, par exemple au méridien de Greenwich; on ne peut connaître cette heure exacte qu'en possédant un excellent chronomètre réglé sur cette heure au départ du bateau. Du temps de Colomb, les chronomètres n'existaient pas. Le grand amiral devait donc se fier uniquement à son estimation du chemin parcouru chaque jour, en tenant compte de la direction indiquée par la boussole ou compas dont nous avons parlé. Là, il faut encore tenir compte d'un phénomène très gênant qu'on appelle la « déclinaison magnétique ». Il y a des causes que vous apprendrez plus tard qui détournent un peu l'aiguille de la boussole de la direction du « nord vrai », et l'importance de l'erreur ainsi produite varie suivant les endroits et les moments; heureusement, les savants ont étudié ce phénomène et les marins connaissent, par les éphémérides la correction qu'ils doivent toujours apporter à l'indication du compas pour connaître la direction du nord-vrai.

Et voilà, Tintin. Je crois en avoir assez dit pour aujourd'hui.

— Dommage, capitaine. Je suis, en tout cas, certain, que plus d'un de nos lecteurs posera encore des questions sur ce sujet !

— Eh bien ! j'y reviendrai alors volontiers, Tintin.

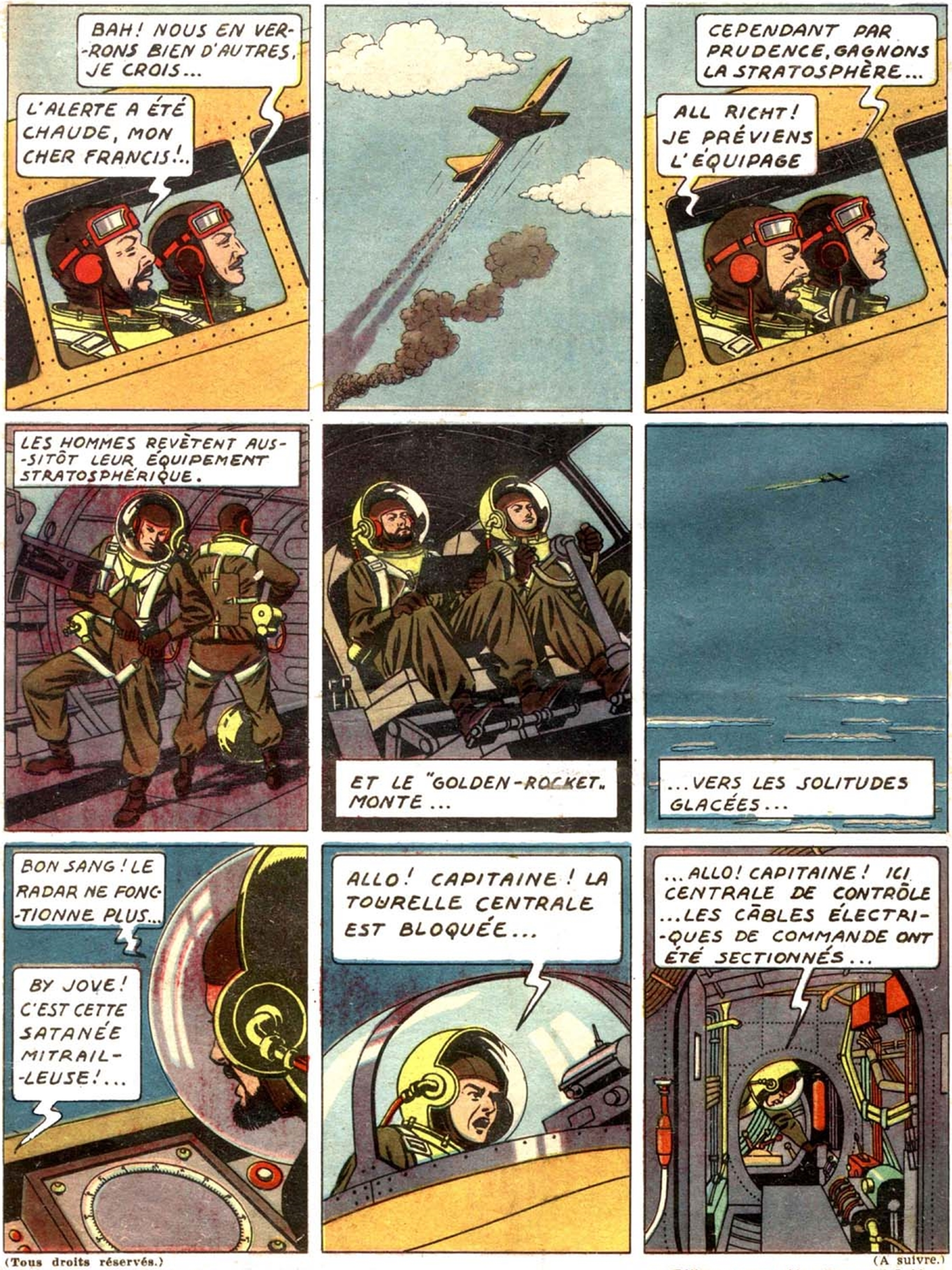
PETITE HISTOIRE DE LA MARINE



GALERE ROMAINE. — Dans l'art nautique, les Romains se contentèrent de suivre les Grecs et les Carthaginois. Ils inventèrent toutefois le CORBEAU, griffe de fer qui s'abattait sur le pont ennemi et immobilisait le navire adverse. Les premières flottes permanentes furent créées sous Auguste. On distinguait les équipages et les légionnaires de marine. Les amiraux romains portaient le titre de PRAEFECTI. Les commandants de navires s'appelaient TRIERARQUES, NAVARQUES ou CENTURIONS.

LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)



(A suivre.)

« Les Editions du Lombard »
55, Rue du Lombard, Bruxelles.

Editeur responsable : Raymond Leblanc
79, Rue Picard, Bruxelles.

Imprimé en Belgique sur les presses de G. Van Cortenbergh, 12, Rue de l'Empereur, Bruxelles.

N° 12 — 12 DÉCEMBRE 1946

TINTIN

CHAQUE JEUDI

3,50 FRS



Montfort, où se sont retranchés les quatre fils Aymon, pourra-t-il résister aux machines de guerre de Charlemagne? (Voir p. 10.)

TINTIN *vous parle*

Bonjour, les amis !

Sans doute serez-vous quelque peu surpris de trouver ici un éloge de la paresse ?...

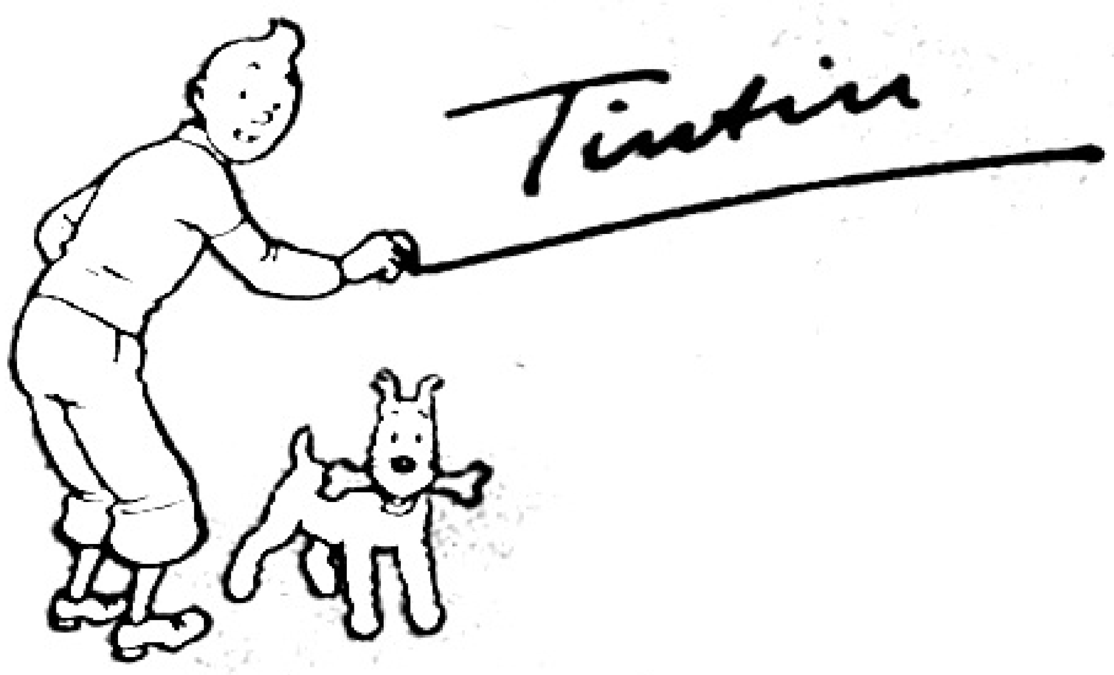
Ecoutez plutôt...

C'était en 1713. Stumphry Potter, un petit garçon de douze ans, préposé à la surveillance d'une chaudière à vapeur dont il devait ouvrir et fermer en temps voulu les deux robinets d'admission d'eau et de la vapeur, trouvait sa besogne infiniment fastidieuse et aspirait follement à courir rejoindre ses camarades.

Alors il eut une idée : il sortit une ficelle et la disposa, la noua de telle manière qu'elle assurait l'ouverture et la fermeture automatique des robinets. Après quoi, il détala, ayant inventé le premier système de distribution de la vapeur !

Réflexion faite, plutôt que de louer sa paresse, ne pensez-vous pas qu'il serait plus sage de reconnaître ses dons d'observation, sa logique et son ingéniosité ?

Bonne poignée de mains.



CURIEUSE SITUATION



A Lillehammer, en Norvège, il y a un seul chômeur alors que le personnel du bureau local du travail est composé de deux employés !

Il paraît que ces derniers conjurent leur unique client de ne pas chercher d'emploi, de peur de tomber en chômage eux-mêmes.

Dieu ! que la vie est compliquée !

— ★ —

REMEDE EFFICACE



On vient de découvrir qu'un honorable citoyen de Nügata (Japon) se laissait enfermer par sa femme, tous les soirs, dans une cage, menottes aux poings, ceci parce que, doué d'un appétit féroce, il ne pouvait s'empêcher de se relever la nuit pour dévorer les maigres provisions familiales !

La faim justifie les moyens !

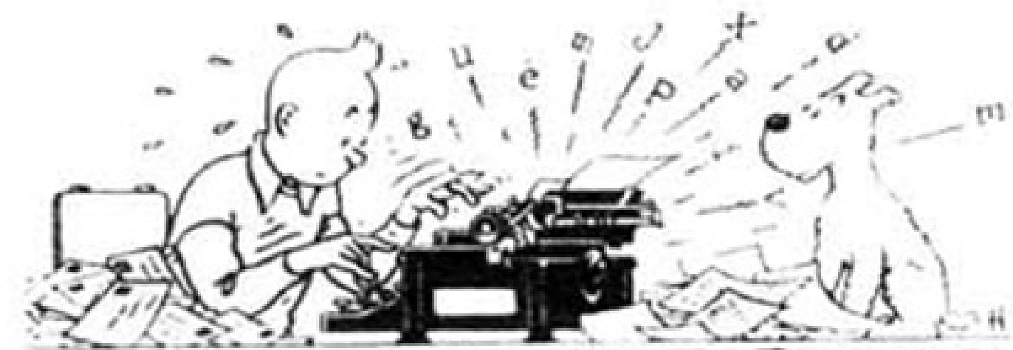
— ★ —

CACHET ORIGINAL



Le ténor Galliano Masini, sollicité par l'Opéra de Naples de chanter le rôle de Radamès dans *Aïda* contre un cachet de 20.000 lires... ou de vingt poulets, a choisi ce dernier mode de rétribution !

Le soir de la représentation, en entendant les sons puissants qu'émettait le chanteur, un spectateur remarqua : — Tout de même, on sent qu'il a quelque chose dans le ventre, ce garçon-là !



MON COURRIER

Tout mon courrier doit porter l'adresse :
TINTIN
55, Rue du Lombard, 55
BRUXELLES

Spécifier s'il y a lieu : Capitaine Haddock ou Major Wings. Mais bien mentionner en premier lieu : « TINTIN ».

— ★ —

PAUL GILSON. — Le N° 1 t'a été envoyé. L'intérêt que tu portes à mes aventures me flatte beaucoup. Milou va très bien... Amitiés.

ROBERT DELCOURT. (Thorembais-les-Béguines). — Entendu ! Le règlement du club paraîtra dans TINTIN dès qu'il sera au point.

ANDRE et ERIC DEVOS, et JACQUES VAN HOOF (Godinne). — Entendu pour les abonnements. Il me serait assez difficile de te donner des conseils pour la fondation d'un club TINTIN, car il faudrait connaître votre but et aussi l'ampleur de votre effectif. Je pense qu'il serait plus sage d'attendre la fondation du club que je suis en train de mettre sur pied, et de voir par la suite s'il y a des possibilités pour la formation d'une section à Godinne. Amitiés.

C. BLANDEAUX (Wilrijck). — Le numéro manquant t'a été envoyé. Amitiés.

JEAN-MARIE MARISCHAL. — Tous les renseignements concernant le club paraîtront dans TINTIN dès que le règlement sera prêt. Amitiés.

MAURICE NOEL. — Ta suggestion concernant le club sera étudiée. Merci.

JEAN-MARIE VAN EEPOEL. — Tu me demandes de te parler d'artillerie, mais sans aucune précision ! Veux-tu me donner des détails ? Amitiés.

UNE BONNE NOUVELLE !

A partir de jeudi prochain, TINTIN paraîtra sur seize pages. Vous pourrez y lire, outre les contes, histoires en images, feuilletons et illustrations habituelles, de passionnantes aventures en dessins, le coin des scouts, et la page réservée au CLUB. Vous trouverez également dans le prochain numéro de TINTIN le règlement d'un concours doté de prix magnifiques.

ABONNEMENTS

Pour recevoir régulièrement votre « TINTIN », abonnez-vous en versant au C.C.P. 1909.16 des « Editions du Lombard », 55, rue du Lombard, à Bruxelles, la somme de :
40 francs pour trois mois ou
75 Francs pour six mois ou
145 Francs pour douze mois.
Les lecteurs qui désirent recevoir un numéro du journal, sont priés d'envoyer 3,50 frs. en timbres-poste à TINTIN, 55, rue du Lombard, à Bruxelles, en n'oubliant pas de mentionner leur nom et leur adresse.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSÉE DE CORENTIN FELDOË

(Texte et dessins de PAUL CUVELIER)



(A suivre.)



(Suite.)

RESUME. — Le narrateur et un soldat, en fuite devant les Marsiens, sont arrivés à Byfleet au milieu d'un flot de réfugiés. Les Marsiens ont attaqué. L'un d'eux touché, est tombé dans le fleuve.

Une violente explosion ébranla l'atmosphère, et une trombe d'eau, de vapeur, de vase et d'éclats de métal bondit dans l'air à une hauteur considérable. Au moment où l'étui du Rayon Ardent avait touché l'eau, celle-ci avait incontinent jailli en vapeur. Un instant après, une vague immense, comme un mascaret vaseux mais presque bouillant, contourna le coude de la rive et remonta le courant. Je vis des gens s'efforcer de regagner les bords et j'entendis vaguement, par-dessus le grondement et le bouillonnement que causait la chute du Marsien, leurs cris et leurs clameurs.

Pour le moment, je ne pris point garde à la chaleur et oubliai même tout instinct de conservation. Je barbotai au milieu des eaux tumultueuses, poussant les gens de côté pour aller plus vite, jusqu'à ce que je pusse voir ce qui se passait dans l'autre bras de la rivière. Une demi-douzaine de bateaux chavirés dansaient au hasard sur la confusion des vagues. J'aperçus enfin, plus bas, en plein courant, le Marsien tombé en travers du fleuve et en grande partie submergé.

D'énormes jets de vapeur s'échappaient de l'épave et, à travers leurs tourbillons tumultueux, je pouvais voir, d'une façon intermittente et vague, les membres gigantesques battre le flot et lancer dans l'air d'immenses gerbes d'eau et d'écume vaseuses. Les tentacules s'agitaient et frappaient comme des bras humains et, à part l'impuissante inutilité de ces mouvements, on eût dit quelque énorme bête blessée, se débattant au milieu des vagues. Des torrents de fluide d'un brun roussâtre s'élançaient de la machine en jets bruyants.

Mon attention fut détournée de cette vue par un hurlement furieux, ressemblant au bruit de ce qu'on appelle une sirène dans les villes manufacturières. Un homme, à genoux dans l'eau près du chemin de halage, m'appela à voix basse et m'indiqua quelque chose du doigt. Me retournant, je vis les autres Marsieus s'avancer avec de gigantesques enjambées au long de la rive, venant de Chertsey. Cette fois, les canons parlèrent sans résultat.

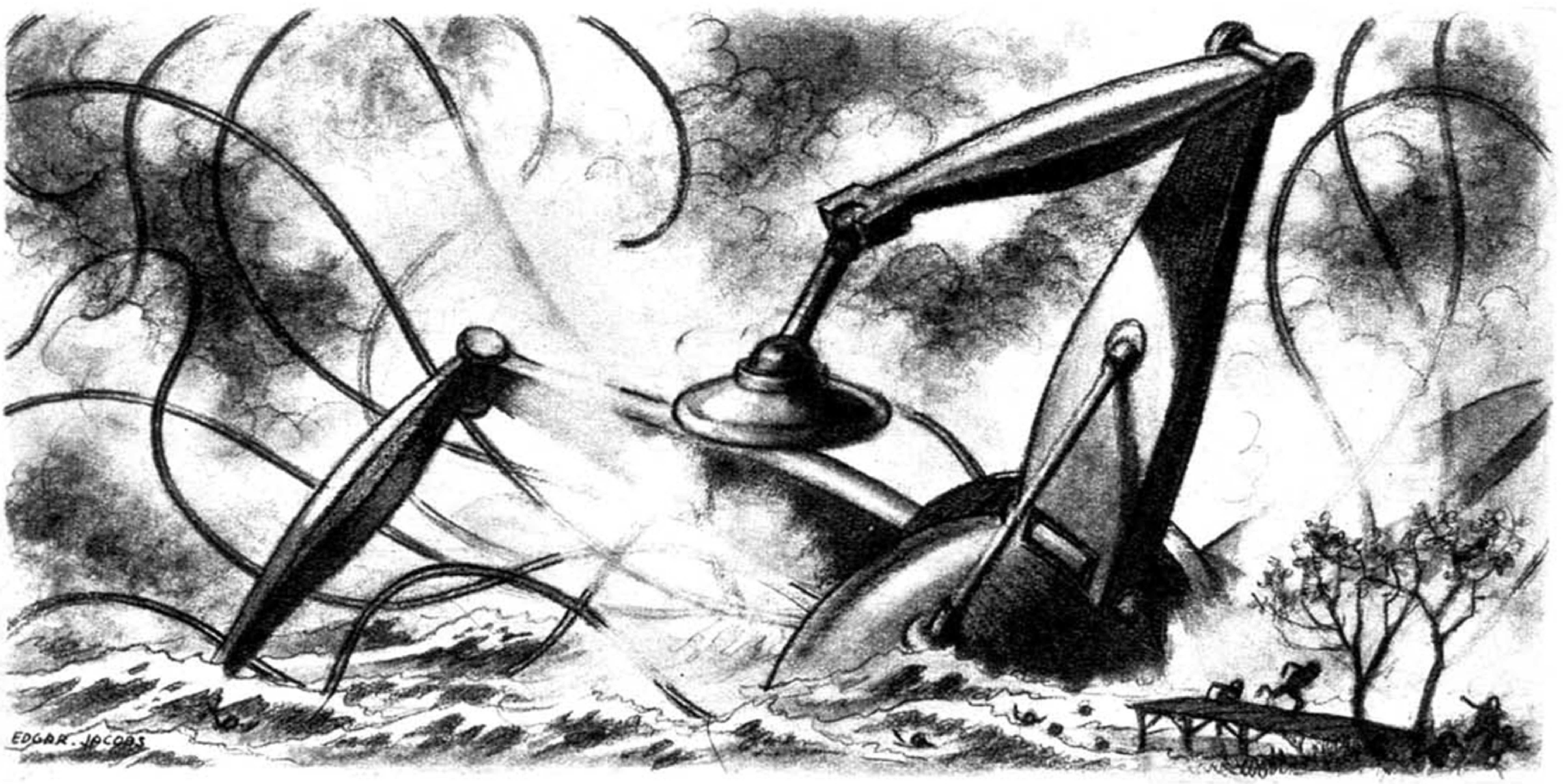
A cette vue, je m'enfonçai immédiatement sous l'eau, et, retenant mon souffle jusqu'à ce que le moindre mouvement me fût devenu une agonie, je tâchai de fuir entre deux eaux, aussi loin que je le pus. Autour de moi la rivière était un véritable tumulte et devenait rapidement plus chaude.

Quand, pendant un moment, je soulevais ma tête hors de l'eau pour respirer et écarter les cheveux qui me tombaient sur les yeux, la vapeur s'élevait en un tourbillonnant brouillard blanchâtre qui cacha d'abord entièrement les Marsiens. Le vacarme était assourdissant. Enfin, je distinguai faiblement les colossales figures grises, amplifiées par la brume vaporeuse. Ils avaient passé tout près de moi et deux d'entre eux étaient penchés sur les ruines écumeuses et tumultueuses de leur camarade.

Les deux autres étaient debout dans l'eau auprès de lui, l'un à deux cent mètres de moi, l'autre vers Laleham. Ils agitaient violemment les générateurs du Rayon Ardent et le jet sifflant frappait en tous sens et de toutes parts.

L'air n'était qu'un vacarme, un conflit confus et assourdissant de bruits : le fracas cliquetant des Marsiens, les craquements des maisons qui s'écroulaient, le crépitement des arbres, des haies, des hangars qui s'enflammaient, le pétillement et le grondement du feu. Une fumée dense et noire montait se mêler à la vapeur de la rivière, et tandis que le Rayon Ardent allait et venait sur Weybridge, ses traces étaient marquées par de soudaines lueurs d'un blanc incandescent qui faisaient aussitôt place à une danse fumeuse de flammes livides. Les maisons les plus proches étaient encore intactes, attendant leur sort, ténébreuses, indistinctes et blafardes à travers la vapeur, avec les flammes allant et venant derrière elles.

Pendant un certain temps, je demeurai ainsi enfoncé jusqu'au cou dans l'eau presque bouillante, ébahi de ma position et désespérant de m'échapper. A travers la vapeur et la fumée, j'apercevais les gens qui s'étaient jetés avec moi dans la rivière, jouant des pieds et des mains pour s'enfuir à travers les roseaux et les herbes, comme de petites grenouilles dans le gazon fuyant en toute hâte le passage de quelque faucheur, ou remplis d'épouvante, courant en tous sens sur le chemin de halage.



D'énormes jets de vapeur s'échappaient de l'épave.

Tout à coup, le jet blême du Rayon Ardent arriva en bondissant vers moi. Les maisons semblaient s'enfoncer dans le sol, s'écroulant à son contact et lançant de hautes flammes. Les arbres prenaient feu avec un soudain craquement. Il tremblota de ci de là sur le chemin de halage, caressant au passage les gens affolés; il descendit sur la rive à moins de cinquante mètres de l'endroit où j'étais, traversa la rivière, pour attaquer Shepperton, et l'eau sous sa trace se souleva en un épais bouillonnement empanaché d'écume. Je me précipitai du côté du bord.

Presque au même instant, l'énorme vague, presque en ébullition, fondait sur moi. Je poussai un cri de douleur, et échaudé, à demi aveuglé, agonisant, je m'avançai jusqu'à la rive en chancelant, à travers l'eau bondissante et sifflante; si j'avais fait un faux pas, c'eût été la fin. J'allai choir, épuisé, en pleine vue des Marsiens, sur une lagune de sable, large et nue, qui se trouvait au confluent de la Wey et de la Tamise. Je n'espérais rien que la mort.

J'ai le vague souvenir du pied d'un Marsien qui vint se poser à vingt mètres de ma tête, s'enfonça dans le sable fin en le lançant de tous côtés, et se souleva de nouveau; d'un long répit, puis de quatre monstres, emportant les débris de leur camarade, tour à tour vagues et distincts à travers les nuages de fumée et reculant interminablement, me semblait-il, à travers une étendue immense d'eau et de prairies.

Puis, très lentement, je me rendis compte que par miracle j'avais échappé.

XIII

PAR QUEL HASARD JE RENCONTRAI LE VICAIRE.

Après avoir donné aux humains cette brutale leçon sur la puissance de leurs armes, les Marsiens regagnèrent leur première position sur la lande de Horsell, et dans leur hâte — encombrés des débris de leur compagnon — ils négligèrent sans doute plus d'une fortuite et inutile victime telle que moi. S'ils avaient abandonné leur camarade et, sur l'heure, poussé en avant, il n'y avait alors, entre eux et Londres, que quelques batteries de campagne et ils seraient certainement tombés sur la capitale avant l'annonce de leur approche; leur arrivée eût été aussi soudaine, aussi terrible et funeste que le tremblement de terre qui détruisit Lisbonne.

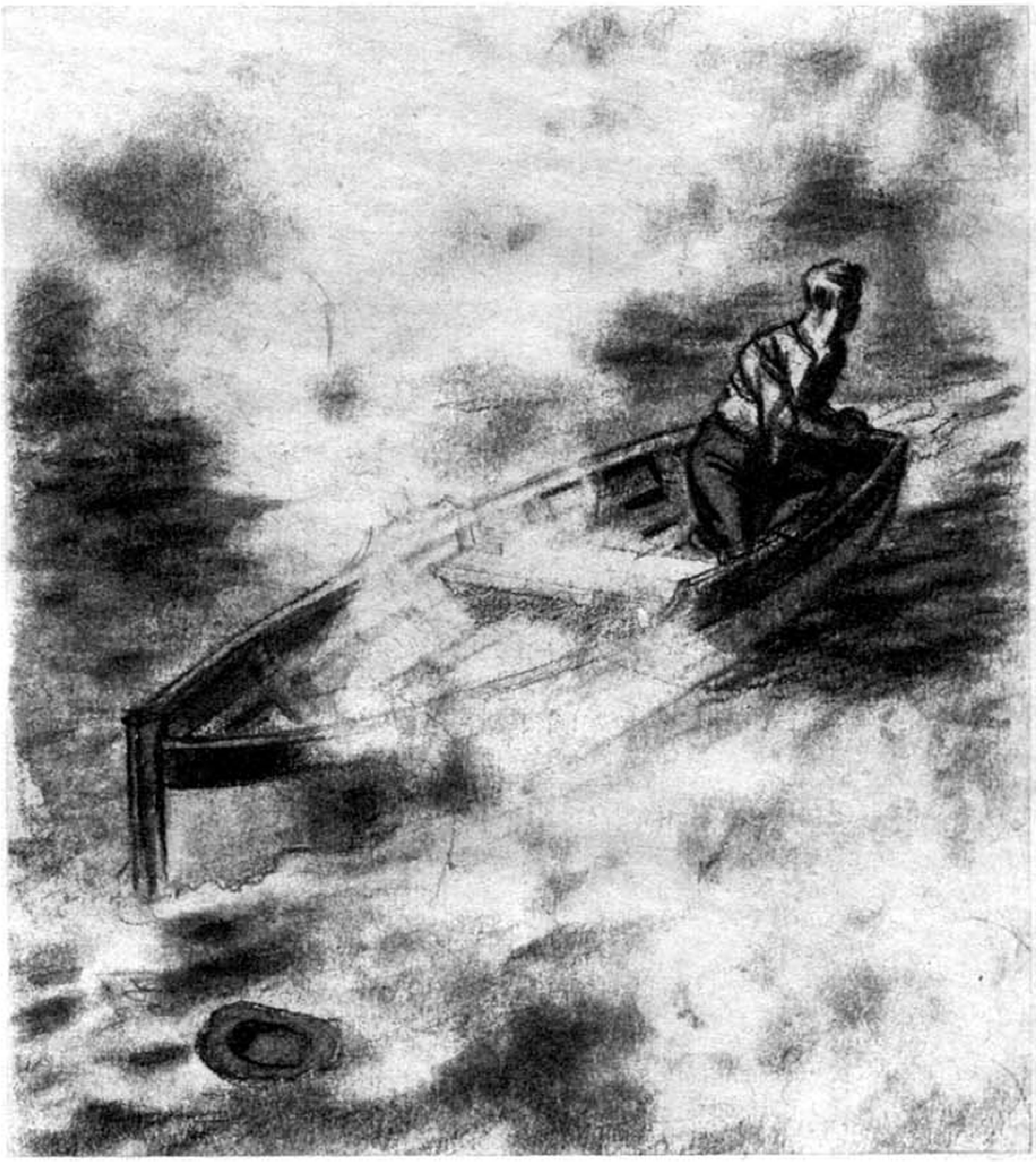
Mais ils n'éprouvaient sans doute aucune hâte. Un par un, les cylindres se suivaient dans leur course interplanétaire; chaque vingt-quatre heures leur amenait des renforts. Pendant ce temps les autorités militaires et navales, se rendant pleinement compte de la formidable puissance de leurs antagonistes, se préparaient à la défense avec une fiévreuse énergie. On disposait incessamment de nouveaux canons, si bien qu'avant le soir chaque taillis, chaque groupe de villas suburbaines, étagés aux flancs des collines des environs de Richmond et de Kingston, masquait de noires et menaçantes bouches à feu. Dans l'espace incendié et désolé — en tout peut-être une trentaine de kilomètres carrés — qui entourait le campement des Marsiens, sur la lande de Horsell, à travers les ruines et les décombres des villages, les arcades calcinées et fumantes, qui, un jour seulement auparavant, avaient été des bosquets de sapins, se glissaient d'intrépides éclaireurs munis d'héliographes pour avertir les canonniers de l'approche des Marsiens. Mais les Marsiens connaissaient maintenant toute la portée de notre artillerie et le danger de toute proximité humaine. Aussi nul ne s'aventura qu'au prix de sa vie dans un rayon d'un mille autour des cylindres.

Il paraît que ces géants passèrent une partie de l'après-midi à aller et venir, transportant le matériel des deux autres cylindres — le second tombé dans les pâturages d'Addlestone, et le troisième à Pyrford — à leur place primitive sur la lande d'Horsell. Au-dessus des bruyères incendiées et des édifices écroulés, commandant une vaste étendue, l'un d'eux se tint en sentinelle, tandis que les autres, abandonnant leurs énormes machines de combat, descendirent dans leur trou. Ils y travaillèrent ferme bien avant dans la nuit et la colonne de fumée dense et verte qui s'élevait et planait au-dessus se voyait des collines de Merrow et même, dit-on, de Banstead et d'Epsom Downs.

Alors, tandis que derrière moi les Marsiens se préparaient ainsi à leur prochaine sortie, et que devant moi l'Humanité se ralliait pour la bataille, avec une peine et une fatigue infinies, à travers les flammes et la fumée de Weybridge, incendié, je me mis en route vers Londres.

J'aperçus, lointaine et minuscule, une barque abandonnée qui suivait le fil de l'eau; je quittai la plupart de mes vêtements bouillis et quand elle passa devant moi, je l'atteignis et pus ainsi m'échapper de cette destruction. Il n'y avait dans la barque aucun aviron, mais, autant que mes mains aux trois quarts cuites me le permirent, je réussis à pagayer en quelque sorte en descendant le courant vers Hamilford et Walton, d'une allure fort pénible, et, comme on peut bien le comprendre, en regardant continuellement derrière moi. Je suivis la rivière parce que je considérais qu'un plongeon serait ma meilleure chance de salut, si les géants revenaient.

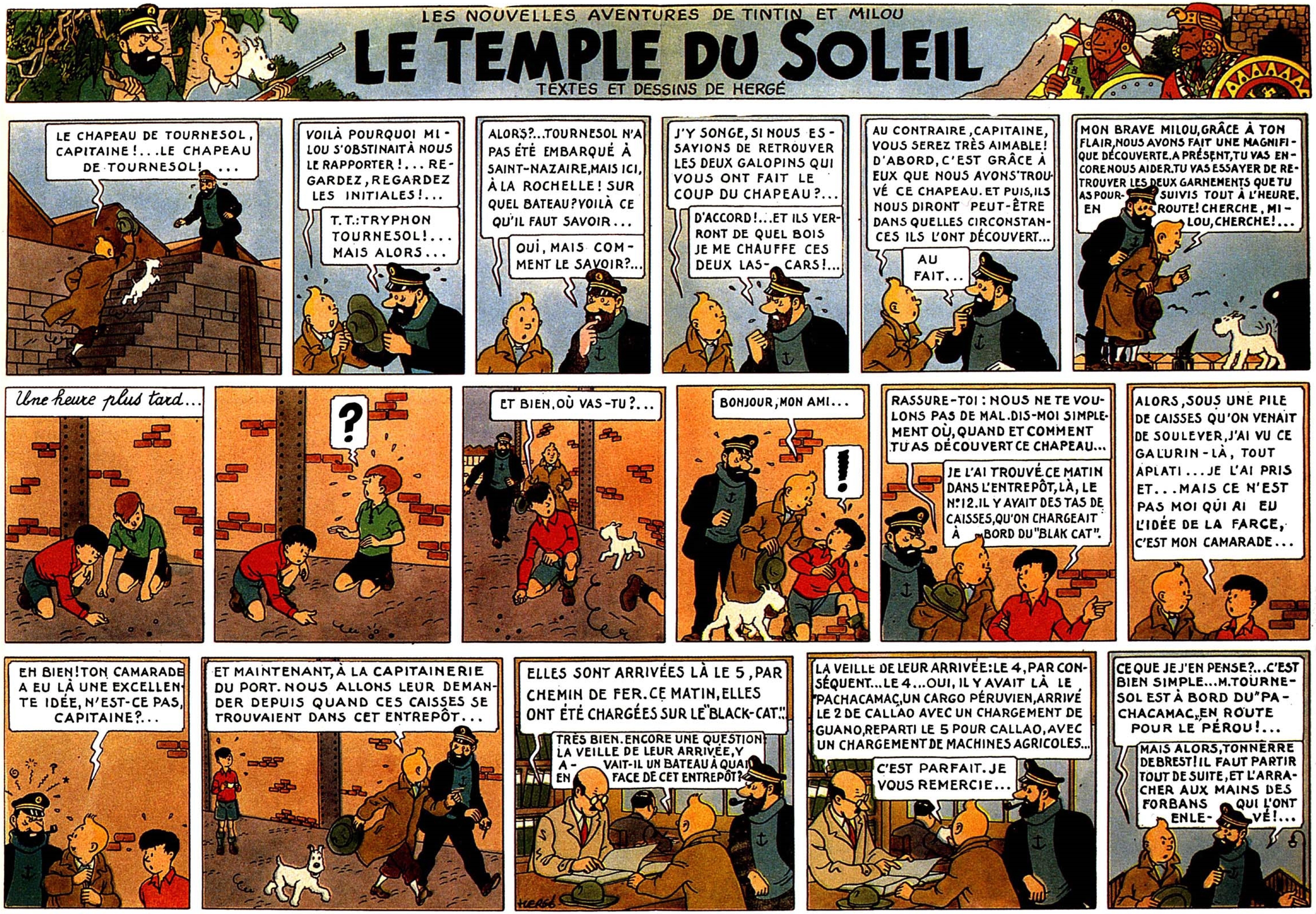
L'eau, que la chute du Marsien avait portée à une température très élevée, descendait en même temps que moi, avec un nuage de vapeur, de sorte que, pendant plus d'un kilomètre, il me fut presque impossible de rien distinguer sur les rives. Une fois cependant, je pus entrevoir une file de formes noires s'enfuyant de Weybridge à travers les prés. Halliford me sembla absolument désert, et plusieurs maisons riveraines flambaient. Il était étrange de voir la contrée si parfaitement tranquille et entièrement désolée sous le chaud ciel bleu, avec des nuées de fumée et des langues de flamme montant droit dans l'atmosphère ardente de l'après-midi. Jamais encore je n'avais vu des maisons brûler sans l'ordinaire accompagnement d'une foule gênante. Un peu plus loin, les roseaux desséchés de la rive se consumaient et fumaient, et une ligne de feu s'avançait rapidement à travers les chaumes d'un champ de luzerne.



Je suivis la rivière...

(A suivre.)

Illustrations de E.-P. Jacobs.


LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU
LE TEMPLE DU SOLEIL
TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ
LE CHAPEAU DE TOURNESOL, CAPITAINE!...LE CHAPEAU DE TOURNESOL! ...
VOILÀ POURQUOI MILOU S'OBSTINAIT À NOUS LE RAPPORTER!... REGARDEZ, REGARDEZ LES INITIALES!...
T.T.: TRYPHON TOURNESOL!... MAIS ALORS...
ALORS?...TOURNESOL N'A PAS ÉTÉ EMBARQUÉ À SAINT-NAZAIRE, MAIS ICI, À LA ROCHELLE! SUR QUEL BATEAU? VOILÀ CE QU'IL FAUT SAVOIR...
OUI, MAIS COMMENT LE SAVOIR?...
J'Y SONGE, SI NOUS ESSAYIONS DE RETROUVER LES DEUX GALOPINS QUI VOUS ONT FAIT LE COUP DU CHAPEAU?...
D'ACCORD!...ET ILS VERRONT DE QUEL BOIS JE ME CHAUFFE CES DEUX LASCARS!...
AU CONTRAIRE, CAPITAINE, VOUS SEREZ TRÈS AIMABLE! D'ABORD, C'EST GRÂCE À EUX QUE NOUS AVONS TROUVÉ CE CHAPEAU. ET PUIS, ILS NOUS DIRONT PEUT-ÊTRE DANS QUELLES CIRCONSTANCES ILS L'ONT DÉCOUVERT...
AU FAIT...
MON BRAVE MILOU, GRÂCE À TON FLAIR, NOUS AVONS FAIT UNE MAGNIFIQUE DÉCOUVERTE. À PRÉSENT, TU VAS ENCORE NOUS AIDER. TU VAS ESSAYER DE RETROUVER LES DEUX GARNEMENTS QUE TU AS POURSUIVIS TOUT À L'HEURE. EN ROUTE! CHERCHE, MILOU, CHERCHE!...
Une heure plus tard...
?
ET BIEN, OÙ VAS-TU?...
BONJOUR, MON AMI...
!
RASSURE-TOI: NOUS NE TE VOULONS PAS DE MAL. DIS-MOI SIMPLEMENT OÙ, QUAND ET COMMENT TU AS DÉCOUVERT CE CHAPEAU...
JE L'AI TROUVÉ CE MATIN DANS L'ENTREPÔT, LÀ, LE Nº 12. IL Y AVAIT DES TAS DE CAISSES, QU'ON CHARGEAIT À BORD DU "BLAK CAT".
ALORS, SOUS UNE PILE DE CAISSES QU'ON VENAIT DE SOULEVER, J'AI VU CE GALURIN-LÀ, TOUT APLATI...JE L'AI PRIS ET...MAIS CE N'EST PAS MOI QUI AI EU L'IDÉE DE LA FARCE, C'EST MON CAMARADE...
EH BIEN! TON CAMARADE A EU LÀ UNE EXCELLENTE IDÉE, N'EST-CE PAS, CAPITAINE?...
ET MAINTENANT, À LA CAPITAINERIE DU PORT. NOUS ALLONS LEUR DEMANDER DEPUIS QUAND CES CAISSES SE TROUVAIENT DANS CET ENTREPÔT...
TRÈS BIEN. ENCORE UNE QUESTION. LA VEILLE DE LEUR ARRIVÉE, Y A-T-IL UN BATEAU À QUAI EN FACE DE CET ENTREPÔT?
ELLES SONT ARRIVÉES LÀ LE 5, PAR CHEMIN DE FER. CE MATIN, ELLES ONT ÉTÉ CHARGÉES SUR LE "BLACK-CAT".
HERGÉ
LA VEILLE DE LEUR ARRIVÉE: LE 4, PAR CONSÉQUENT...LE 4...OUI, IL Y AVAIT LÀ LE "PACHACAMAC", UN CARGO PÉRUVIEN, ARRIVÉ LE 2 DE CALLAO AVEC UN CHARGEMENT DE GUANO, REPARTI LE 5 POUR CALLAO, AVEC UN CHARGEMENT DE MACHINES AGRICOLES...
C'EST PARFAIT. JE VOUS REMERCIE...
CE QUE JE J'EN PENSE?...C'EST BIEN SIMPLE...M. TOURNESOL EST À BORD DU "PACHACAMAC", EN ROUTE POUR LE PÉROU!...
MAIS ALORS, TONNERRE DE BREST! IL FAUT PARTIR TOUT DE SUITE, ET L'ARRACHER AUX MAINS DES FORBANS QUI L'ONT ENLEVÉ!...

(A suivre.)

L'INGRAT PUNI

Il y avait au pays de Zouman, dans la Perse, un roi couvert de lèpre; et ses médecins, après avoir inutilement employé tous leurs remèdes pour le guérir, ne savaient plus que lui ordonner, lorsqu'un très habile médecin, nommé Douban, arriva à la cour.

Ce médecin avait puisé sa science dans les livres grecs, persans, turcs, arabes, latins, syriaques et hébreux; et outre qu'il était consommé dans la philosophie, il connaissait parfaitement les bonnes et les mauvaises qualités de toutes sortes de plantes et de drogues. Il guérit si parfaitement le roi que celui-ci, transporté de reconnaissance, le combla de bienfaits.



Or, ce roi avait un grand vizir qui était avare, envieux et naturellement capable de toutes sortes de crimes. Il n'avait pu voir sans peine les présents qui avaient été faits au médecin, dont le mérite d'ailleurs commençait à lui faire ombrage; il résolut de le perdre dans l'esprit du roi. Pour y réussir, il alla trouver ce prince, et lui dit en particulier qu'il avait un avis de la dernière importance à lui donner. Le roi lui ayant demandé ce que c'était : « Sire, lui dit-il, il est bien dangereux à un monarque d'avoir de la confiance en un homme dont il n'a point éprouvé la fidélité. En comblant de bienfaits le médecin Douban, vous ne savez pas que c'est un traître qui ne s'est introduit dans cette cour que pour vous assassiner.

» Je sais de bonne part que c'est un espion envoyé par vos ennemis pour attenter à la vie de Votre Majesté. Il vous a guéri, dites-vous; eh ! qui peut vous en assurer ? Il ne vous a peut-être guéri qu'en apparence et non radicalement. Que sait-on si ce remède, avec le temps, ne produira pas un effet pernicieux ? »

Le roi, qui avait naturellement fort peu d'esprit, n'eut pas assez de pénétration pour s'apercevoir de la méchante intention de son vizir, ni assez de fermeté pour persister dans son premier sentiment. Ce discours l'ébranla. « Vizir, dit-il, tu as raison; il peut être venu exprès pour m'ôter la vie; ce qu'il peut fort bien exécuter par la seule odeur de quelqu'une de ses drogues. Il faut voir ce qu'il est à propos de faire dans cette conjoncture. »

Quand le vizir vit le roi dans la disposition où il le voulait : « Sire, lui dit-il, le moyen le plus sûr et le plus prompt pour assurer votre repos et mettre votre vie en sûreté, c'est d'envoyer chercher tout à l'heure le médecin Douban, et de lui faire couper la tête dès qu'il sera arrivé. — Véritablement, reprit le roi, je crois que c'est par là que je dois prévenir son dessein. » En achevant ces paroles, il appela un de ces officiers et lui ordonna d'aller chercher le médecin, qui, sans savoir ce que le roi voulait, courut au palais. « Sais-tu bien, dit le roi en le voyant, pourquoi je te mande ici ? — Non Sire, répondit-il, et j'attends que Votre Majesté daigne m'en instruire. — Je t'ai fait venir, reprit le roi, pour me délivrer de toi en te faisant ôter la vie. »

A cet ordre cruel, le médecin jugea bien que les honneurs et les bienfaits qu'il avait reçus lui avaient suscité des ennemis, et que le faible roi s'était laissé surprendre à leurs impostures. Il se repentait de l'avoir guéri de sa lèpre; mais c'était un repentir hors de saison. « Est-ce ainsi, lui disait-il, que vous me récompensez du bien que je vous ai fait ? » Le roi ne l'écouta pas, et ordonna au bourreau de porter le coup mortel. Le médecin eut recours aux prières : « Hélas ! Sire, s'écria-t-il, prolongez-moi la vie, Dieu prolongera la vôtre; ne me faites pas mourir, de crainte que Dieu ne vous traite de la même manière. »

Le roi, au lieu d'avoir égard à la prière que le médecin venait de lui faire, en le conjurant au nom de Dieu, lui repartit avec dureté : « Non, non, c'est une nécessité absolue que je te fasse périr. Aussi bien pourrais-tu m'ôter la vie plus subtilement encore que tu ne m'as guéri. » Cependant le médecin, fondant en pleurs, et se plaignant pitoyablement de se voir si mal payé du service qu'il avait rendu au roi, se prépara à recevoir le coup de la mort. Le bourreau lui banda les yeux, lui lia les mains, et se mit en devoir de tirer son sabre.

Alors les courtisans qui étaient présents, émus de compassion, supplièrent le roi de lui faire grâce, assurant qu'il n'était pas coupable, et répondant de son innocence. Mais le roi fut inflexible, et leur parla de sorte qu'ils n'osèrent lui répliquer.

Le médecin étant à genoux, les yeux bandés, et prêt à recevoir le coup qui



devait terminer son sort, s'adressa encore une fois au roi : « Sire, lui dit-il, puisque Votre Majesté ne veut point révoquer l'arrêt de ma mort, je la supplie du moins de m'accorder la liberté d'aller jusque chez moi donner ordre à ma sépulture, dire le dernier adieu à ma famille, faire des aumônes, et léguer mes livres à des personnes capables d'en faire un bon usage. J'en ai un, entre autres, dont je veux faire présent à Votre Majesté : c'est un livre fort précieux et très digne d'être soigneusement gardé dans votre trésor. — Et pourquoi ce livre est-il aussi précieux que tu le dis ? répliqua le roi. — Sire, repartit le médecin, c'est qu'il contient une infinité de choses curieuses, dont la principale est que, quand on m'aura coupé la tête, si Votre Majesté veut bien se donner la peine d'ouvrir le livre au sixième feuillet et lire la troisième ligne de la page à main gauche, ma tête répondra à toutes les questions que vous voudrez lui faire. » Le roi, curieux de voir une chose si merveilleuse, remit sa mort au lendemain et l'envoya chez lui sous bonne garde.

Le médecin, pendant ce temps-là, mit ordre à ses affaires et comme le bruit s'était répandu qu'il devait arriver un prodige inouï après son trépas, les vizirs, les émirs, les officiers de la garde, enfin toute la cour se rendit le jour suivant dans la salle d'audience pour en être témoin.

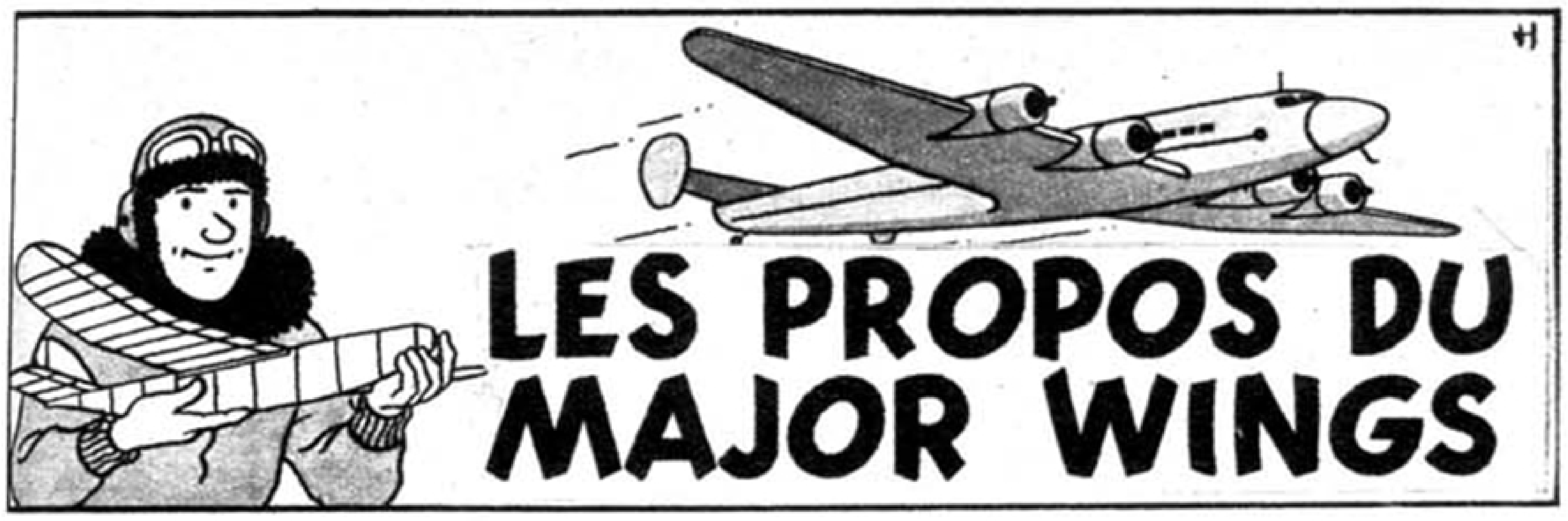
On vit bientôt paraître le médecin Douban, qui s'avança jusqu'au pied du trône royal avec un gros livre à la main. Là il se fit apporter un bassin, sur lequel il étendit la couverture dont le livre était enveloppé; et présentant le livre au roi :



« Sire, lui dit-il, prenez, s'il vous plaît, ce livre; et dès que ma tête sera coupée, commandez qu'on la pose dans le bassin sur la couverture du livre; dès qu'elle y sera, le sang cessera d'en couler; alors vous ouvrirez le livre, et ma tête répondra à toutes vos demandes. Mais, Sire, ajouta-t-il, permettez-moi d'implorer encore une fois la clémence de Votre Majesté. Au nom de Dieu, laissez-vous fléchir; je vous proteste que je suis innocent. — Tes prières, répondit le roi, sont inutiles; et quand ce ne serait que pour entendre parler ta tête après ta mort, je veux que tu meures. » En disant cela, il prit le livre des mains du médecin, et ordonna au bourreau de faire son devoir.

La tête fut coupée si adroitement, qu'elle tomba dans le bassin; et elle fut à peine posée sur la couverture, que le sang s'arrêta. Alors, au grand étonnement du roi et de tous les spectateurs, elle ouvrit les yeux; et prenant la parole : « Sire, dit-elle, que Votre Majesté ouvre le livre. » Le roi l'ouvrit; et trouvant que le premier feuillet était comme collé contre le second, pour le tourner avec plus de facilité, il porta le doigt à sa bouche, et le mouilla de sa salive. Il fit la même chose jusqu'au sixième feuillet, et ne voyant pas d'écriture à la page indiquée : « Médecin, dit-il à la tête, il n'y a rien d'écrit. — Tournez encore quelques feuillets, » repartit la tête. Le roi continua d'en tourner, en portant toujours le doigt à sa bouche, jusqu'à ce que, le poison dont chaque feuillet était imbu venant à faire son effet, ce prince se sentit tout à coup agité d'un transport extraordinaire; sa vue se troubla, et il se laissa tomber au pied de son trône avec de grandes convulsions.

Quand le médecin Douban, ou, pour mieux dire, sa tête, vit que le poison faisait son effet, et que le roi n'avait plus que quelques moments à vivre : « Tyran, s'écrie-t-elle, voilà de quelle manière sont traités les princes qui, abusant de leur autorité, font périr les innocents. Dieu punit tôt ou tard leurs injustices et leurs cruautés. » La tête eut à peine achevé ces paroles, que le roi tomba mort, et qu'elle perdit elle-même aussi le peu de vie qui lui restait.



— Bonjour, Major. Si nous parlions encore des ballons ? Cela ne vous ennuie pas ?

— Pas du tout, Tintin.

— Voici : Freddy Van Hoof, de Woluwe, m'a écrit pour demander si les ballons qu'on lâche actuellement, lors de certaines fêtes, sont encore gonflés avec de l'air chaud ?

— Non, Tintin, car les ballons ainsi gonflés ne tenaient l'air que peu de temps. Il est vrai qu'on a essayé de prolonger les ascensions en accrochant sous l'ouverture des plate-formes supportant un foyer. L'idée était bonne, théoriquement; mais, en pratique, les flammes du foyer, attisées et agitées par le vent, devenaient un gros danger pour le pauvre ballon en papier, et plus d'un incendie a mis fin prématurément à des ascensions soigneusement préparées.

— Alors, qu'a-t-on fait ?

— Les savants se sont aperçus que certains gaz étaient, par leur nature, plus légers que l'air, quelle qu'en soit la température : par exemple le gaz d'éclairage, l'oxygène, l'hydrogène, etc. Les ballons, gonflés avec un de ces gaz, devaient donc pouvoir s'élever sans chaleur et rester en l'air aussi longtemps que le gaz ne s'échapperait pas.

Notre bon ami, le capitaine Haddock, vous a parlé, il y a quelque temps, de la densité des corps et vous a montré comment des corps plus légers que l'eau qu'ils déplacent flottent sur elle; et que si ces corps sont plongés dans l'eau, ils remontent à la surface.

— En effet, major.

— Eh ! bien, c'est la même loi de physique qui agit sur un ballon. L'ensemble de l'enveloppe du ballon, du gaz qu'il renferme et de la charge utile qu'il transporte est moins lourd que le volume d'air qu'il déplace; c'est pourquoi il a tendance à monter. Et nos savants ont mis au point des formules qui leur permettent de calculer la force ascensionnelle des ballons, suivant les gaz employés.

Les ballons se sont donc perfectionnés et, un beau jour, on a remplacé l'enveloppe en papier par une enveloppe en toile enduite de certains produits pour éviter que le gaz ne s'échappe entre les fils. De nos jours, les ballons sont faits de tissus caoutchoutés légers, mais très imperméables, cousus et collés. Ils sont généralement enfermés dans une sorte de grand filet auquel est suspendu un grand panier appelé la nacelle où prennent place les aéronautes. Le ballon est gonflé généralement à l'endroit d'où il doit s'élever, à l'aide de bonbonnes de gaz comprimé. Ce gonflage dure parfois bien des heures.

Une fois en l'air, les aéronautes peuvent, à l'aide d'une soupape commandée par une corde, laisser échapper du gaz; cela leur permet d'arrêter l'ascension du ballon et de le faire descendre plus ou moins rapidement.

Mais un gros danger menace toujours les ballons : l'explosion du gaz inflammable qu'ils renferment. Heureusement, il y a quelques années, on a réussi à produire industriellement un gaz qui ne brûle pas : l'hélium. Les Américains sont seuls à le produire et à l'employer.

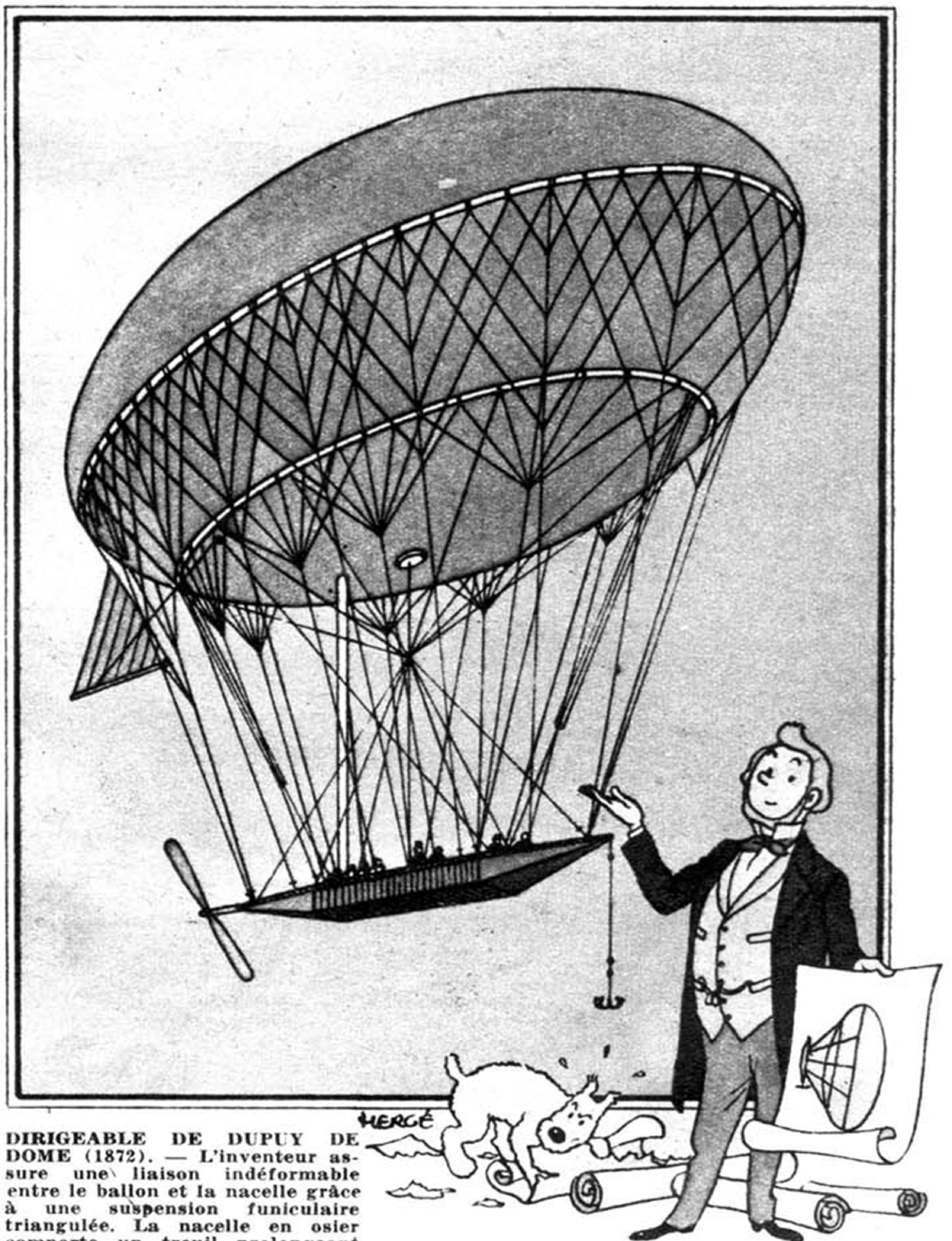
— Les ballons sont-ils encore utiles, major, puisque l'avion s'est tellement perfectionné ?

— Oui, Tintin. Après les ballons sphériques qui ne sont plus utilisés que pour le sport, on a imaginé les dirigeables allongés, mus par des moteurs et des hélices. Les plus grands ont été les fameux « Zeppelins » quelques années avant la dernière guerre, et il existe encore dans plusieurs pays de petits dirigeables utilisés généralement dans la marine. Puis il y a les ballons d'observation utilisés récemment encore, appelés ballons captifs. Sans compter les ballons expérimentaux tels que ceux qui ont servi à explorer la stratosphère.

— Alors, major, vous croyez qu'on va toujours continuer à fabriquer et à utiliser des ballons ?

— Nous verrons, Tintin. Jusqu'à présent, le ballon avait toujours sur l'avion le gros avantage de pouvoir rester en l'air sur place. Mais maintenant que se développent les hélicoptères... Mais ceci est une autre histoire, comme disait Kipling.

Petite Histoire de l'Aéronautique



DIRIGEABLE DE DUPUY DE DOME (1872). — L'inventeur assure une liaison indéformable entre le ballon et la nacelle grâce à une suspension funiculaire triangulée. La nacelle en osier comporte un treuil prolongeant l'arbre de l'hélice à 2 pales. Le ballon s'est élevé le 2 avril 1872 à Vincennes, ayant 14 personnes à son bord. L'hélice permit d'atteindre la vitesse de 2m82 à la seconde, mais la maniabilité de l'appareil restait médiocre.

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON
RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY



(A suivre.)

TINTIN *vous raconte* CE QU'EST LA PLANÈTE MARS



La passionnante *Guerre des Mondes* que vous suivez ici, semaine après semaine, me donne l'occasion de vous parler de la planète Mars.

Mercure, perpétuellement rôti par son redoutable voisin le Soleil, Vénus impénétrablement emmitouflée de nuées, la Lune, morte et glacée, Saturne et son déconcertant anneau, Jupiter, Uranus, Neptune et Pluton, mondes effroyablement lointains, présentent beaucoup moins d'intérêt pour l'homme que Mars, qui ressemble si étrangement à sa propre planète !

Le diamètre de Mars n'étant que la moitié de celui de la Terre, sa masse est six fois plus faible. Il s'en suit que, transportés là-bas, nous bondirions sans effort trois fois plus haut qu'ici ! Ah ! les beaux records qu'on établirait !...

Mars gravite en moyenne à 228 millions de kilomètres du Soleil, avec, en raison de l'écrasement de son orbite, une variation de 42 millions de kilomètres. Son éloignement de la Terre est de 78 à 61 millions de kilomètres environ. Elle accomplit son périple autour de l'astre radieux en un an et 332 jours, et tourne sur elle-même en 24 heures et demie. Deux petits satellites : *Phobos* et *Deimos*, l'accompagnent, lunes minuscules.

A l'œil nu, Mars apparait comme une étoile rougeâtre. Au télescope, on aperçoit une sphère rosée portant des taches grises ou vertes que l'on a prises autrefois pour des mers. Cependant, comme bon nombre de ces taches virent au brun cuivré vers la fin de l'été marsien, on incline à n'y voir que des forêts.

Mars possède une atmosphère moins riche que la nôtre, parfois nuageuse, et sans doute une certaine quantité d'eau, si ses deux éclatantes calottes polaires, dont on peut observer de la Terre les diminutions et les accroissements suivant le cours des saisons, sont bien de la glace.

On pense qu'il doit y avoir sur Mars une végétation pauvre, répandue dans des steppes immenses, et l'on croit généralement que la coloration rose des roches est due à leur oxydation. Quant à l'eau des océans, on suppose qu'elle a disparu par infiltration. La température oscille de 5 degrés au dessus de zéro à 70 degrés en dessous !... Brr !!!

Tous ces signes démontrent que Mars est une vieille planète.

De bonne heure, on s'est demandé si ce monde mystérieux était habité. Beaucoup l'ont cru, au point qu'en 1864 le journal français *Le Pays* pouvait publier, sans rencontrer de scepticisme immédiat, la nouvelle sensationnelle de la découverte d'un aérolithe avec un Marsien enfoui dedans, en Amérique, bien entendu ! Le dit Marsien, précisait l'information, était assez bien conservé, avait quatre pieds de haut et ressemblait à un homme, bien qu'il portât au milieu du front une trompe qui lui servait de nez !

Hélas ! ce Marsien-là n'était qu'un canard !

***

Une fois, en 1877, on crut tenir la preuve de l'existence des habitants de la planète rouge, ce fut lorsque l'astronome italien Schiaparelli annonça qu'il venait de relever sur Mars le tracé d'un grand nombre de *canaux* de la même teinte que les mers ! Certains auraient mesuré 3000 kilomètres de long sur 30 kilomètres de large !

Des enthousiastes en déduisirent sans tarder que c'était là l'œuvre des ingénieurs marsiens.

Certains observateurs publièrent bientôt des cartes tout à fait ahurissantes qui provoquèrent des critiques immédiates. L'objection la plus fréquente fut que Schiaparelli et ses émules étaient dupes de la faiblesse de leurs instruments, qui prêtaient à toutes les illusions.

Néanmoins, en 1882, Schiaparelli confirma ses dires précédents, signala de nouveaux canaux, et prétendit même que certains d'entr'eux se dédoublaient, parfois avec un parallélisme rigoureux, à des distances de 350 à 700 kilomètres !

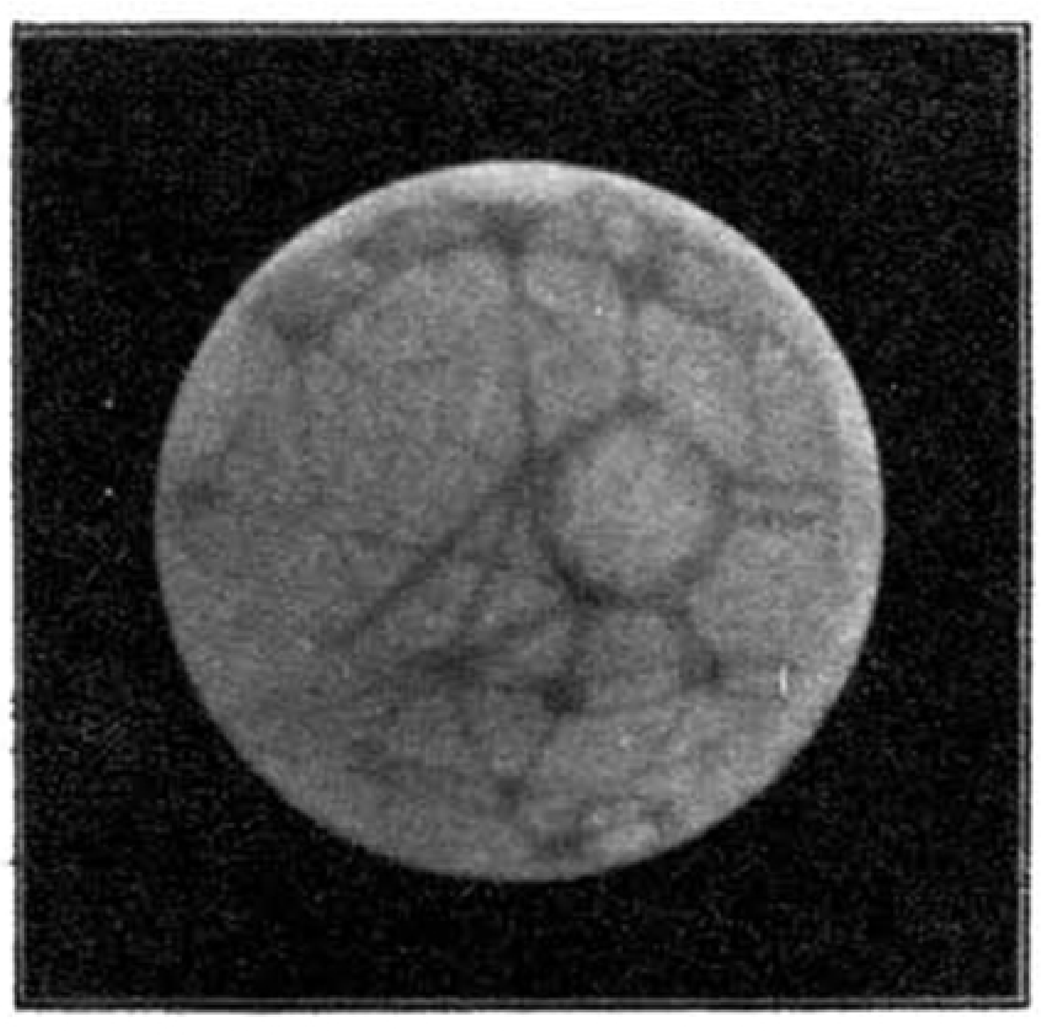
Des gens proposèrent alors une tentative d'entrée en communication avec les Marsiens. On aurait établi, dans le Sahara par exemple, un colossal schéma lumineux de la construction du carré de l'hypothénuse, signe qu'auraient infailliblement compris les savants marsiens, et qui leur aurait prouvé qu'il y a sur la Terre des êtres pensants...

Malheureusement, en 1909, au moment de la plus grande proximité de Mars, il fallut déchanter. Les fameux canaux, scrutés avec de puissants télescopes, se décomposèrent en des alignements plus ou moins suivis de taches verdâtres, qui se fondaient en lignes dans des instruments plus faibles.

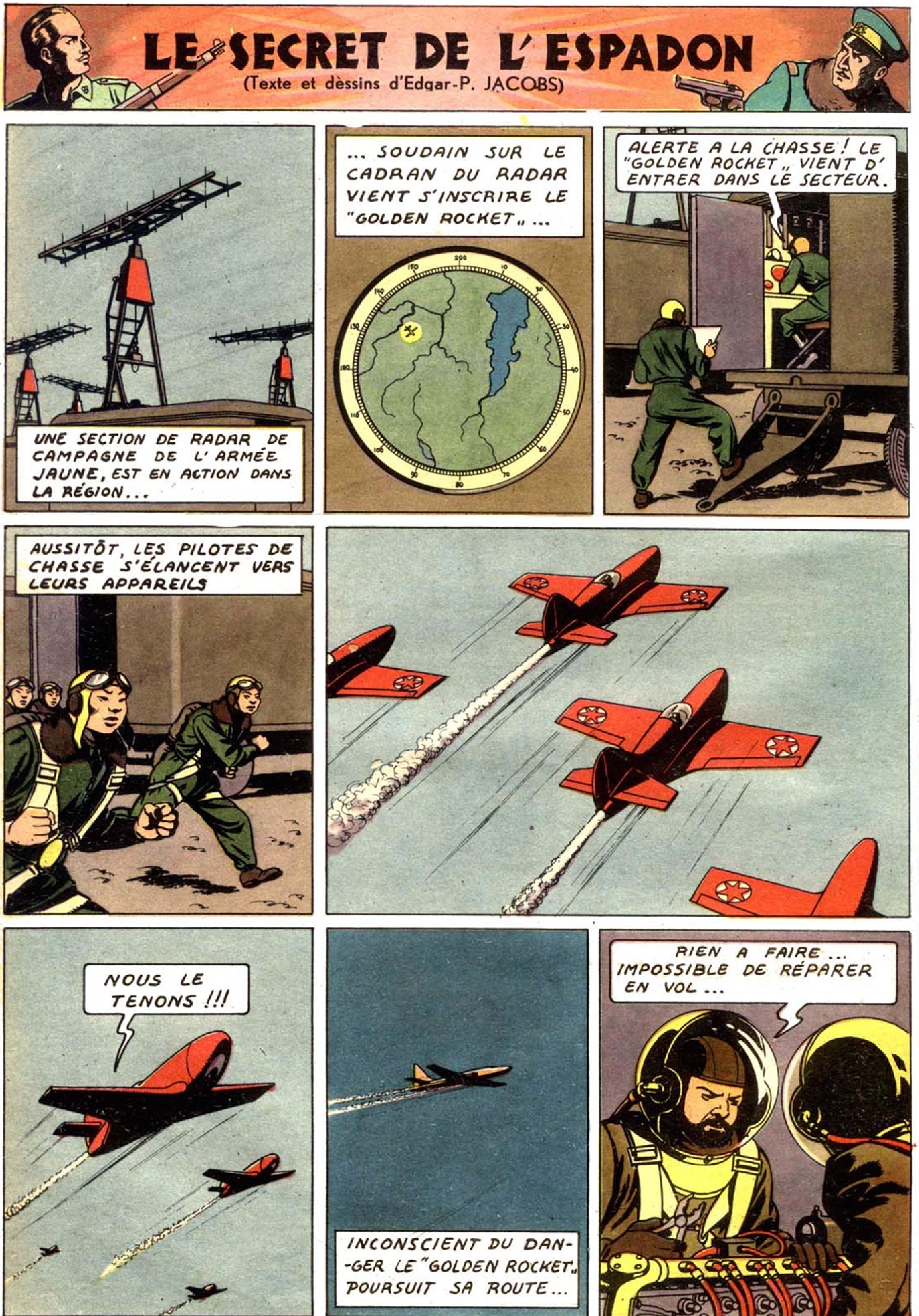
Et le mystère reste entier...

Mais l'on se prend à rêver... S'il y a là-bas une forme de vie intelligente, et si l'on admet, comme il parait logique, que Mars est plus vieux que la Terre, on est tout naturellement amené à imaginer des êtres plus civilisés que nous, capables peut-être de nous observer de près, avec nos grandeurs et nos folies !

Et puis... maintenant que voici libérée par la Science la fantastique énergie de l'atome, comment ne pas évoquer le jour où, s'arrachant à l'attraction terrestre à bord d'une fusée intersidérale, l'homme ira voir *sur place* s'il y a ou non des Marsiens ! Puisse ce voyage être pacifique, et n'être pas le signal d'une guerre des mondes que Wells n'aura pas rêvée !...



LA PLANETE MARS.
On distingue très bien les énigmatiques « canaux ».



(A suivre.)

« Les Editions du Lombard »
55, Rue du Lombard, Bruxelles.

Editeur responsable : Raymond Leblanc
79, Rue Picard, Bruxelles.

Imprimé en Belgique sur les presses de C. Van Cortenbergh, 12, Rue de l'Empereur, Bruxelles.

N 13 – 19 DÉCEMBRE 1946



16 PAGES

TINTIN

CHAQUE JEUDI

4,00 FRS



TINTIN GRANDIT!

16 PAGES

AVEC NOTRE GRAND CONCOURS!

TINTIN vous parle

Bonjour, les amis !

C'est arrivé ! TINTIN paraît sur seize pages. Je vous l'avais promis et j'ai tenu parole.

« Mais on a augmenté le prix ! » me direz-vous. Eh ! bien, oui, on a augmenté le prix et vous allez tout de suite comprendre pourquoi.

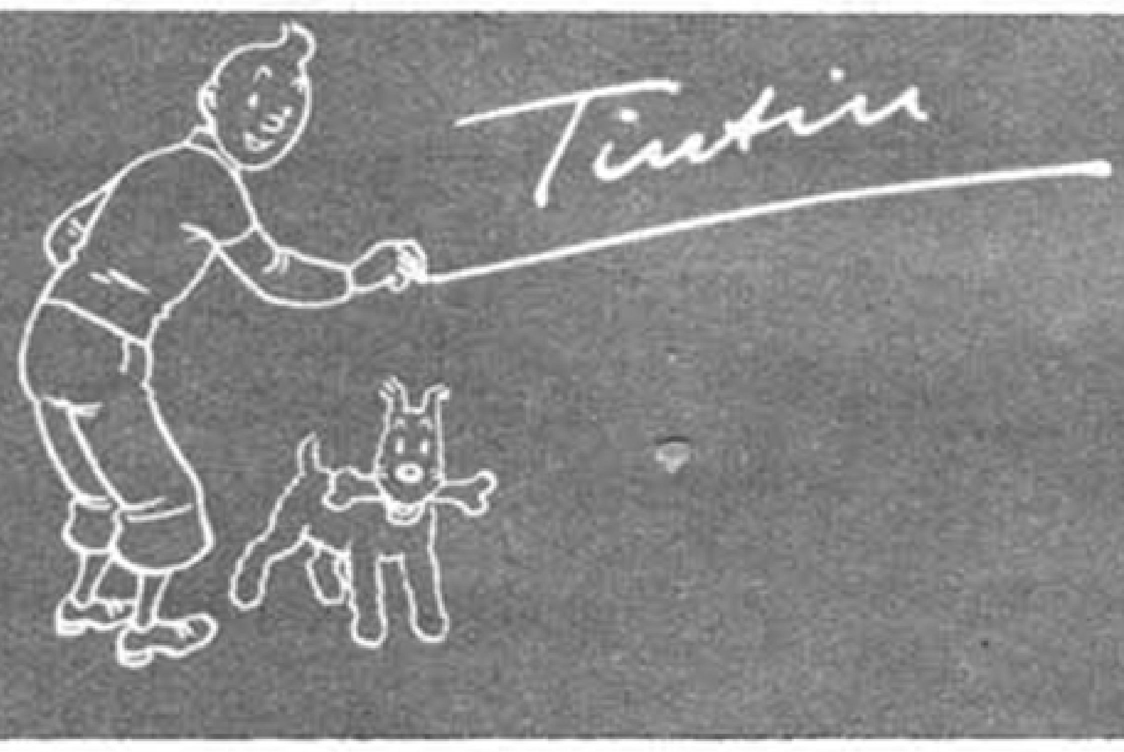
TINTIN n'est pas un journal comme les autres. C'est VOTRE JOURNAL. Ces dessins qui vous amusent ou vous émeuvent, ces contes et ces chroniques qui vous passionnent, vous les devez aux meilleurs illustrateurs du pays et à des écrivains de grande valeur. Ils vous sont présentés dans la forme la plus agréable qui soit, sur du beau papier et avec des couleurs magnifiques !

Déjà TINTIN est un grand journal. Il s'améliorera encore grâce à vos suggestions et à vos critiques. D'ailleurs, puisque vous êtes fort en arithmétique, l'idée vous viendra certainement de vous livrer à un petit calcul. Le prix de TINTIN augmente d'un septième, alors que le nombre de ses pages s'accroît D'UN TIERS!... La comparaison parle d'elle-même, ne pensez-vous pas ?

Je compte sur vous tous pour recommander TINTIN à vos amis. Puisqu'il vous intéresse et vous amuse, soyez gentils ! Diffusez-le parmi votre entourage. Vous contribuerez ainsi à étendre le cercle de mes amis.

En attendant la joie de vous compter parmi les membres du club, je vous souhaite à tous de triompher dans le grand concours qui débute aujourd'hui !

Bonne poignée de mains.



Mes amis, aujourd'hui est un grand jour. **Nous fondons notre club.** Et comme, en tout chose, il faut commencer par le début, nous allons vous en donner ci-dessousl règlement.

Le club doit être l'œuvre des lecteurs eux-mêmes. Il sera formé de **l'ensemble** de tous les clubs constitués **à l'échelon local** (collège, athénée, commune, village ou hameau) par ceux de nos amis qui décideront de se réunir et se divertir sous l'égide de TINTIN. Chaque club local devra comprendre **au moins vingt membres.** Il se choisira un **président par voie d'élection.**

Les présidents se feront connaître **sans tarder** et enverront au journal les photos au format carte d'identité qui devront porter au verso, en caractères d'imprimerie, les nom, prénoms, adresse et date de naissance des membres de leur groupe.

Pour faire partie du club, **il suffit d'être lecteur de Tintin.**

Les **cartes d'inscription et les insignes** seront envoyés par le journal aux présidents des clubs locaux dès réception du paiement global. Ces cartes et ces insignes seront ensuite distribués par les présidents. Le prix de l'insigne est fixé à frs. 15.—. Quant au droit d'inscription, il s'élève à frs. 20.—, **mais il est gratuit pour les abonnés au Journal.**

Le club **se subdivisera en sections** ayant chacune son activité particulière (petite aviation, marine, sports, philatélie, etc...) Chaque section devra réunir dix membres.

Les présidents se mettront en rapport avec le journal lorsqu'ils le jugerons utile. Ils exposeront l'activité de leur groupe et demanderont des conseils ou des directives, s'il y a lieu. Il leur sera répondu directement ou par le Journal.

Les présidents pourront également correspondre entre eux. Leurs lettres seront envoyées à Tintin qui les transmettra à leurs destinataires.

Une chronique du club sera publiée chaque semaine à cette place. Elle renseignera nos membres sur les activités, manifestations ou événements de la vie publique qui sont susceptibles de les intéresser. **En outre, Tintin, Le Capitaine Haddock et le Major Wings** se feront un plaisir de répondre directement aux lettres qui leur seront adressées.

Voilà, mes amis, qui constitue un grand pas en avant.

Dans le numéro 14, paraîtront la suite du règlement du club et le code d'honneur. Réunissez dès à présent vos petits amis et connaissances, Encore un peu de patience... et à la semaine prochaine.

N'oubliez pas d'être à l'écoute de Radio-Luxembourg, tous les samedis à 12 h. 50 pour suivre l'émission Tintin patronnée par le délicieux apéritif CAMPARI.



MON COURRIER

Je réponds à TOUTES les lettres qui me sont envoyées et les nécessités techniques sont seules responsables du retard apporté à la publication de ces réponses. Que nos correspondants prennent patience ! Le tour de chacun viendra !

— ★ —

PIERRE BRASSINE, d'Etterbeek; FRANCINE HUTZEMACKERS, de Seraing; JACQUES; ROGER DECHAMPS, de Namur; LOUIS DEWIT, de Bruxelles; PIERRE DEHAM, de Quaregnon; ROGER DE METS, de Bruxelles; BLONDE VANDEKERKHOVE, de Monceau - sur - Sambre; PHILIPPE BERO, d'Uccle; RAOUL MATHIEU, de Lessines; CLAUDE POELAERT, de Le Rœulx; JENNY MENDES DA COSTA; ROBERT CLASER; G. MEUWISSEN, d'Etterbeek; CLAUDE HUBERT, de Seneffe; ROGER DE FLEYS, de Bressoux; FELIX DAVIN, de Liége; CHRISTIAN PINCHART; GUY JOURDOIS, de Jemappes; MAX COPPENS; MINOU, de Jette; J. VANDERLINDEN, d'Ixelles; PAUL GERIN, d'Anderlecht; R. HUENS, de Gand; MAURICE HARDENNE, de Genk; MESANGE BLEUE; JACQUES GILLET, de Evere; J. DUPONT; J. BERTRAND, de Presles; JEAN KLUFT, d'Anvers. — Vous trouverez, dans le présent numéro, réponse à toutes vos questions touchant le club, l'insigne, les nouvelles chroniques et le concours.

ROLAND POESMANS, Schaerbeek. — Des tours de cartes ? Pas pour le moment, la place nous manque.

MARCEL CASTELAIN, Carnières. — Ta proposition sera étudiée.

PIERRE BRASSINE, Etterbeek. — Le Club est fondé. Quant à réserver une page aux délassements, nous y pensons !

MARCEL RONGE, Nivelles. — HERGE te remercie de ta gentille carte.

CLAUDE CAMPION, Anderlecht. — Ta suggestion est intéressante. Elle sera examinée.

ARMAND DONNAY, Micheroux-Soumagne. — Tes devinettes sont amusantes. Malheureusement la place nous manque pour les utiliser.

FRANÇOIS VANDERGUGHT. — Merci pour tes encouragements.

CAMPAGNOLE. — Nous essayerons de te donner une histoire de cow-boys. Prends patience !

BOUTY PIERRE, Boitsfort. — A notre connaissance, il n'existe pas d'ouvrage particulier sur les « Les Frères de la Côte ». Merci pour tes encouragements.

MARCEL JOORS, Liège. — Nous t'avons envoyé par courrier la photo demandée.

SCHERLOCK HOLMES. — Tes dessins témoignent de dons certains, mais il te faudra encore travailler ton style.

« A STAR OF TEXAS ». — Grand merci, ta lettre nous a fait plaisir.

THERESE CORNIL, Gand. — Nous avons beaucoup aimé ta petite carte. Malheureusement il nous est impossible d'accéder à ta demande. Bonne chance et nos plus cordiales amitiés.

— ★ —

Tout mon courrier doit porter l'adresse : TINTIN-Bruxelles.

Spécifier s'il y a lieu : Capitaine Haddock ou Major Wings. Mais bien mentionner en premier lieu : « TINTIN ».



ABONNEMENTS :

Trois mois	fr.	47.—
Six mois		90.—
Un an		175.—

Pour recevoir régulièrement votre TINTIN abonnez-vous en versant l'un des montants ci-contre au C. C. P. N° 1909.16 de « Editions du Lombard », 55, rue du Lombard, à Bruxelles.

Les prix des anciens numéros demandés directement au journal demeure fixé à fr. 3.50.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

(Texte et dessins de Paul CUVELIER.)



(A suivre.)



TINTIN SCOUTISME

Mon Cher Caméléon,

SI tu es des nôtres, si tu portes le grand chapeau et les culottes courtes, le titre de cette rubrique t'a certainement arrêté. Et tu t'es dit, pensant à l'auteur de ces lignes que tu ne connais pas encore : « Que nous veut-il donc, celui-là ? »

Ce que je veux ? Ma foi, rien d'extraordinaire. D'abord te serrer la gauche, de manière à se reconnaître tout de suite. Et puis, t'adresser ici même, chaque jeudi, un petit mot. Il est probable que tu n'es pas un vieux de la vieille comme moi et que tu ne portes pas l'aigrette. N'empêche ! Je suis persuadé que nous ne mettrons pas cinq jeudis à nous entendre comme des frères. (Après tout, ne le sommes-nous pas un peu ?) J'aurais pu te rencontrer en hike, au camp, en forêt ou sur une piste. Je te rencontre dans un coin du journal... C'est plus original. Et l'originalité, on aime ça, chez nous !

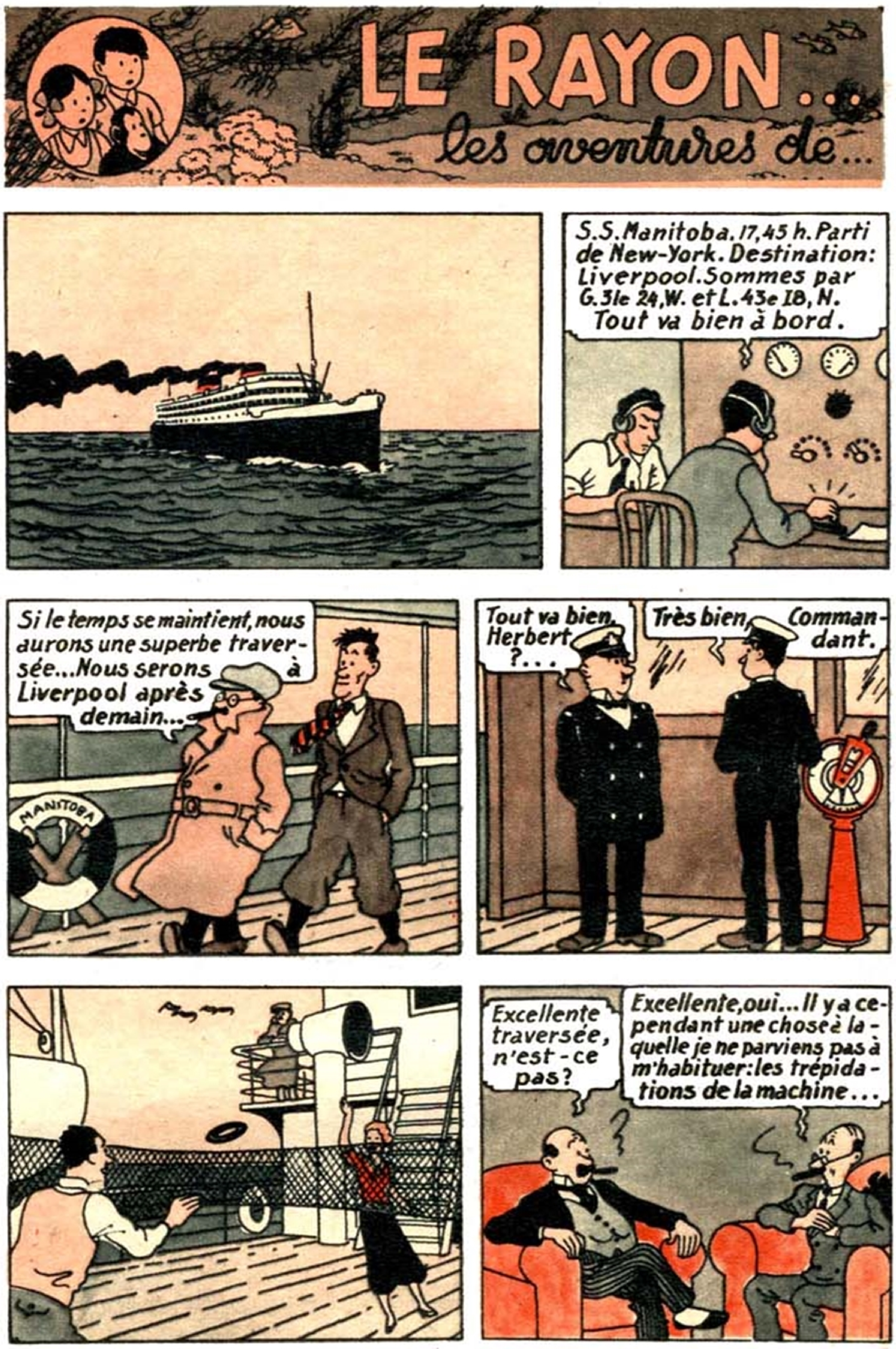
Tu te demandes ce que je vais pouvoir te dire chaque semaine. Mon vieux, cela dépendra surtout de toi. J'ai mon petit plan, bien sûr, et je te l'expliquerai plus loin en quelques lignes, mais il se peut que mon idée ne te plaise pas et que tu te décides un beau jour à me l'écrire... Comme mon dessein est, avant tout, de t'être utile et agréable, je n'hésiterai pas à changer de formule.

En attendant, voici ce que je te propose. Durant ma longue carrière de scout, j'ai glané pas mal de connaissances intéressantes. Rien ne me ferait plus de plaisir que de te les communiquer. Chaque semaine, dans notre coin, nous parlerions de ceci ou de cela... Je t'enseignerais comment faire un feu sans allumettes, à la manière indienne, de quelle manière utiliser un code secret pour correspondre en patrouille et quelle façon s'y prendre pour ériger une bonne hutte ou construire un arc... Les sujets de conversation ne manquent pas !

S'il existe des questions qui t'intéressent particulièrement, signale-les moi. Et si notre petit coin te plait, signale-le moi aussi...

Je te serre cordialement la gauche.
A la semaine prochaine.

BISON SERVIABLE.

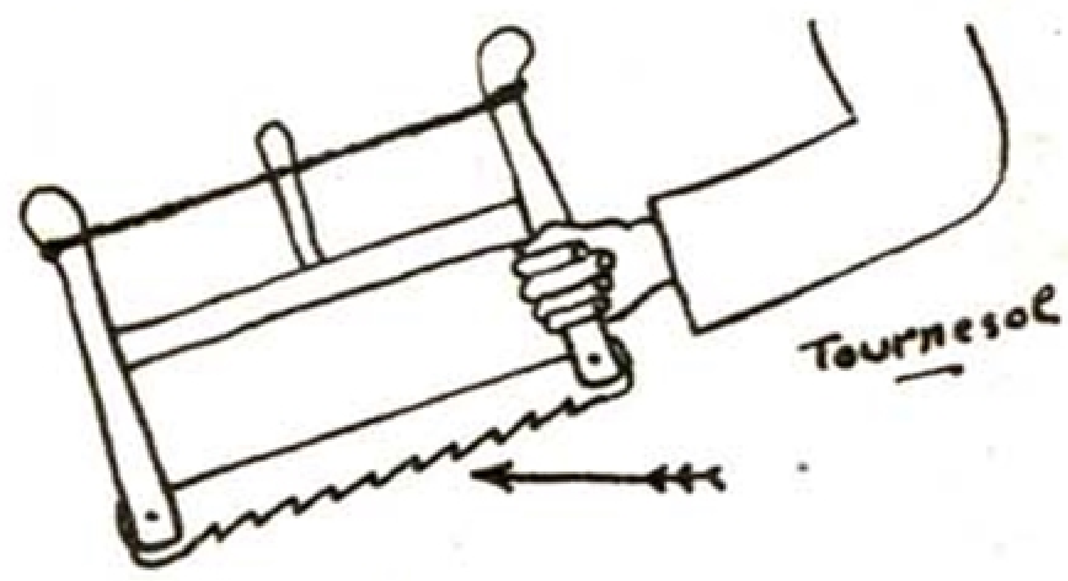




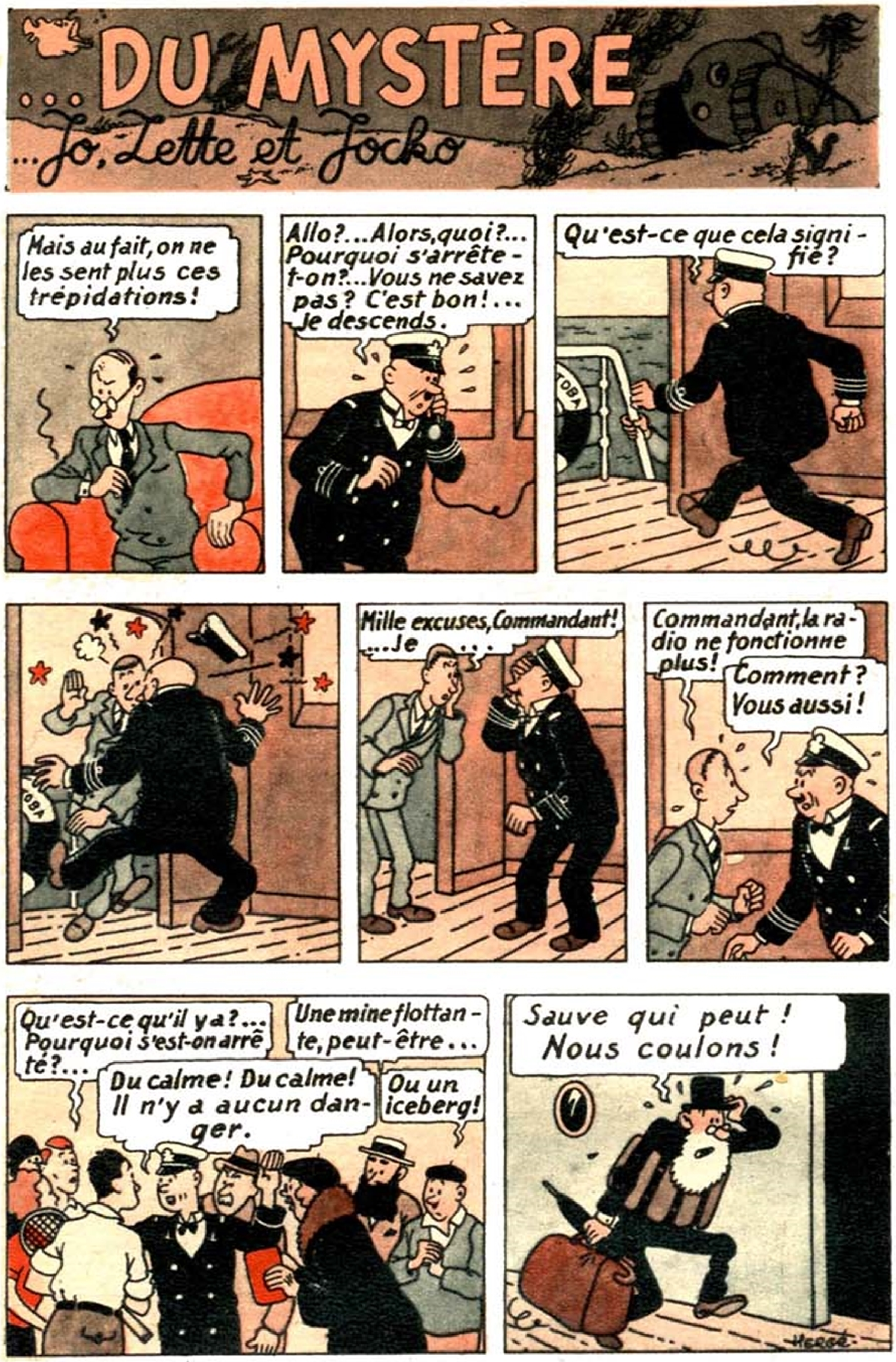
TRUCS & ficelles

BONJOUR, mes Chers Amis. Mon pendule m'a attiré irrésistiblement vers le bureau de Tintin. J'y suis arrivé juste à temps pour voir le garçon de bureau essayer en vain de scier une planche afin de consolider l'étagère aux classeurs ployant sous le poids de vos lettres.

— Mille sabords, hurlait le capitaine Haddock, encore un terrien qui ne sait pas se servir d'un outil ! Ah ! si le professeur Tournesol était ici !... Le travail serait vite fait, et il t'apprendrait à te servir de cet instrument...



— En effet, capitaine, ai-je répondu. D'abord, cette scie n'a pas été affûtée depuis son enfance, ni



avoyée, et puis ce jeune homme la tient à l'envers, avec les dents tournées vers lui.

Et puis, il me faut vous dire ce que j'ai sur le cœur : toutes les jeunes filles sont capables d'aider leurs mamans, non seulement en faisant le ménage, mais encore en reprisant, en raccommodant et même en confectionnant de la lingerie, des robes ou des chapeaux; on leur apprend tout cela à l'école. La plupart de nos garçons, de leur côté, ignorent tout des travaux de menuiserie et d'entretien général d'une maison, qui leur incomberaient normalement; ils ne savent même pas planter un clou sans se taper sur les doigts, ni

— Eh ! bien, cher professeur, dit Tintin, j'ai bien envie de vous confier la mission délicate d'instruire un peu nos lecteurs à ce sujet. Si chaque semaine, vous veniez leur donner un conseil utile !... D'accord ?

— Pour te faire plaisir, Tintin. O. K. !... Comme dirait le major.

T. Tournesol

TINTIN SPORTS

Le sport !

C'est un grand mot; c'est aussi une très grande chose.

A condition qu'il soit bien compris !

Quand nous jouons à saute-moutons ou à la balle dans la cour du collège, nous faisons du sport.

Le monsieur qui s'en va au champ de courses et place un billet de cent francs sur la chance d'un cheval, croit faire du sport au même titre que le supporter d'une équipe de football qui s'intitule sportsman parce qu'il va tous les dimanches encourager ses favoris ou accabler les adversaires de ceux-ci d'épithètes plus ou moins malsonnantes. Cela, pourtant, ce n'est pas du sport !

On dit du sport beaucoup trop de bien et beaucoup trop de mal.

On oublie trop souvent qu'il doit être un délassement pour l'esprit en même temps qu'un soin légitime donné au corps, au même titre qu'un bon bain.

La compétition sportive est le propre d'une infime minorité. Les champions ne sont pas des exemples que nous devions imiter, mais bien des sortes d'agents de publicité du sport dans lequel ils sont spécialisés.

Il y a des millions de gens qui pratiquent la bicyclette et il n'y a que quelques douzaines de spécialistes qui sont capables de disputer le Tour de France.

Il est normal que la jeunesse s'intéresse au sport; c'est pourquoi il est normal que *Tintin* s'y intéresse aussi.

C'est ce qu'il fera désormais, non pas en donnant de longs comptes rendus de matches ou en publiant de plus ou moins savantes dissertations sur la forme des athlètes, mais en diffusant le sport par le truchement de ses lecteurs.

Tintin *possède une documentation sportive qui lui permet de répondre à toutes les questions qui lui seront posées dans le domaine sportif.*

Ecrivez-moi et je vous répondrai. Mes réponses seront brèves — puisque la rareté du papier ne me permet pas encore d'étendre la rubrique comme je serais désireux de le faire — mais aussi complètes que possible.

Bien sportivement,

Paul BEVING.



(Suite.)

JE dérivai longstemps, endolori et épuisé par tout ce que j'avais enduré, au milieu d'une chaleur intense réverbérée par l'eau. Puis mes craintes reprirent le dessus et je me remis à pagayer. Le soleil écorchait mon dos nu. Enfin, comme j'arrivais en vue du pont de Walton, au coude du fleuve, ma fièvre et ma faiblesse l'emportèrent sur mes craintes et j'abordai sur la rive gauche où je m'étendis, inanimé, parmi les grandes herbes. Je suppose qu'il devait être, à ce moment, entre quatre et cinq heures. Au bout d'un certain temps je me relevai, fis, sans rencontrer âme qui vive, un bon demi-kilomètre et finis par m'étendre de nouveau à l'ombre d'une haie. Je crois me souvenir d'avoir prononcé à haute voix des phrases incohérentes, pendant ce dernier effort. J'avais aussi très soif et regrettais amèrement n'avoir pas bu plus d'eau. Alors, chose curieuse, je me sentis irrité contre ma femme, sans parvenir à m'expliquer pourquoi, mais mon désir impuissant d'atteindre Leatherhead me tourmentait à l'excès.

Je ne me rappelle pas clairement l'arrivée du vieillard, parce qu'alors probablement je devais être assoupi. Je l'aperçus soudain, assis, les manches de sa chemise souillées de suie et de fumée et sa figure glabre tournée vers le ciel où ses yeux semblaient suivre une petite lueur vacillante qui dansait dans les nuages pommelés, un léger duvet de nuages, à peine teinté du couchant d'été.

Je me soulevai et au bruit que je fis il ramena vivement ses regards sur moi.

— Avez-vous de l'eau ? demandai-je brusquement.

Il secoua la tête.

— Vous n'avez fait qu'en demander depuis une heure, dit-il.

Un instant nous nous regardâmes en silence, procédant l'un et l'autre à un réciproque inventaire de nos personnes. Je crois bien qu'il me prit pour un être assez étrange, ainsi vêtu seulement d'un pantalon trempé et de chaussettes, la peau rouge et brûlée, la figure et les épaules noircies par la fumée. Quant à lui son visage dénotait une honorable simplicité cérébrale : sa chevelure tombait en boucles blondes crépues sur son front bas et ses yeux étaient plutôt grands, d'un bleu pâle, et sans regard. Il se mit à parler par phrases saccadées, sans plus faire attention à moi, les yeux égarés et vides.

— Que signifie tout cela ? Que signifient toutes ces choses ? demandait-il.

Je le regardais avec étonnement sans lui répondre.

Il étendit en avant une main maigre et blanche et continua sur un ton lamentable :

— Le service divin était terminé et je faisais une promenade pour m'éclaircir les idées, quand tout à coup éclatèrent l'incendie, la destruction et la mort ! Comme à Sodome et à Gomorrhe ! Toute notre œuvre détruite, toute notre œuvre... Qui sont ces Marsiens ?

— Qui sommes-nous ? lui répondis-je, toussant pour dégager ma gorge embarrassée et sèche.

RESUME. — Les Marsiens dévastent systématiquement les environs d'Horsell non loin de Londres. Ils sont montés sur des tripodes de métal et armés d'un Rayon Ardent. Le narrateur qui vient d'assister à la mort d'un des monstres touché par un obus, fuit le champ de bataille à bord d'une barquette.

Il empoigna ses genoux et tourna de nouveau ses yeux vers moi. Pendant une demi-minute, il me contempla sans rien dire.

— Je me promenais par les routes pour m'éclaircir mes idées, reprit-il, et tout à coup éclatèrent l'incendie, la destruction et la mort !

Il retomba dans le silence, son menton maintenant presque enfoncé entre ses genoux. Bientôt il continua, en agitant la main :

— Toute notre œuvre, toutes nos réunions pieuses ! Tout est perdu ! Tout est détruit ! L'Eglise ! — il y a trois ans seulement que nous l'avions rebâtie ! — Détruite ! Emportée comme un fétu !



Je l'aperçus soudain...

Il fit une autre pause, puis éclata de nouveau comme un dément.

— La fumée de son embrasement s'élèvera sans cesse ! cria-t-il.

Ses yeux flamboyaient et il étendit son doigt maigre dans la direction de Weybridge.

Je commençais maintenant à connaître ses mesures. L'épouvantable tragédie dont il avait été le spectateur — il était évidemment un fugitif de Weybridge — l'avait amené jusqu'aux dernières limites de sa raison.

— Sommes-nous loin de Sunbury ? lui demandai-je d'un ton naturel et positif.

— Qu'allons-nous devenir ? continua-t-il. Y a-t-il partout de ces créatures ? Le Seigneur leur a-t-il livré la terre ?

— Sommes-nous loin de Sunbury ?

— Ce matin encore j'étais à...

— Les temps sont changés, lui répondis-je paisiblement. Il ne faut pas perdre la tête. Il y a encore de l'espoir.

— De l'espoir ?

— Oui. Beaucoup d'espoir — malgré tous ces ravages !

Je commençai alors à lui expliquer mes vues sur la situation. Il m'écouta d'abord en silence, mais à mesure que je parlais, l'intérêt qu'indiquait son regard fit de nouveau place à l'égarement et ses yeux se détournèrent de moi.

— Ce doit être le commencement de la fin, reprit-il en m'interrompant. La fin ! Le grand et terrible jour du Seigneur ! Lorsque les hommes imploreront les rochers et les montagnes de tomber sur eux et de les cacher — les cacher à la face de Celui qui est assis sur le Trône !

Je me rendis compte de la position. Renonçant à tout raisonnement sérieux, je me remis péniblement debout et, m'inclinant vers lui, je lui posai la main sur l'épaule.

— Soyez un homme, dis-je. La peur vous a fait perdre la boussole. Pensez un peu à ce que les tremblements de terre, les inondations, les guerres et les volcans ont fait aux hommes jusqu'à présent.

Un instant il garda un silence effaré.

— Mais comment échapperons-nous ? demanda-t-il brusquement. Ils sont invulnérables. Ils sont impitoyables...

— Ni l'un ni l'autre, peut-être, répondis-je. Plus puissants ils sont, plus réfléchis et plus prudents nous faut-il être. L'un d'entre eux a été tué, là-bas, il n'y a pas trois heures.

— Tué ! dit-il, en promenant ses regards autour de lui.

— Je l'ai vu de mes yeux, continuai-je à lui conter. Nous avons eu la malchance de nous trouver au plus fort de la mêlée, voilà tout.

— Qu'est-ce que cette petite lueur dansante dans le ciel ? demanda-t-il soudain.

Je lui dis que c'était le signal de l'héliographe — le signe de secours et de l'effort humain.

— Nous sommes au beau milieu de la lutte, si paisibles que soient les choses. Cette lueur dans le ciel prévient de la tempête qui se prépare. Là-bas, selon moi, sont les Marsiens, et du côté de Londres, là où les collines s'élèvent vers Richmond et Kingston et où les bouquets d'arbres peuvent les dissimuler, des terrassements sont faits et des batteries disposées. Bientôt les Marsiens vont revenir de ce côté...

Au moment où je disais cela, il se dressa d'un bond et m'arrêta d'un geste.

— Ecoutez ! dit-il.

De par delà les collines basses de la rive opposée du fleuve, nous arriva le son étouffé d'une canonnade éloignée et de cris sinistres et lointains. Puis tout redevint tranquille. Un hanneton passa

en bourdonnant par-dessus la haie auprès de nous. A l'ouest, le croissant de la lune, timide et pâle, était suspendu, très haut dans le ciel, au-dessus des fumées de Weybridge et de Shepperton, par-dessus la splendeur calme et ardente du couchant.

Nous ferions mieux de suivre ce sentier, vers le nord, dis-je.

XIV

A LONDRES

Mon frère cadet se trouvait à Londres quand les Marsiens tombèrent à Woking. Il était étudiant en médecine et, absorbé par la préparation d'un examen imminent, il n'apprit cette arrivée que dans la matinée du samedi. Ce jour-là, les journaux du matin contenaient, en plus de longs articles spéciaux sur la planète Mars, sur la vie possible dans les planètes et autres sujets de ce genre, un bref télégramme rédigé de façon très vague, mais, à cause de cela même, d'autant plus frappant.

Les Marsiens, contait le récit, alarmés par l'approche d'une foule de gens, en avait tués un certain nombre avec une sorte de canon à tir rapide. Le télégramme se terminait par ces mots : « Formidables comme ils semblent l'être, les Marsiens n'ont pas encore bougé du trou dans lequel ils sont tombés et ils semblent même, à vrai dire, incapables de le faire : ce qui est dû probablement à la pesanteur relativement plus grande à la surface de la terre. » Et les chroniqueurs s'étendaient à loisir sur ces derniers mots rassurants.

Naturellement, tous les étudiants qui assistaient au cours de biologie auquel mon frère se rendit ce jour-là étaient extrêmement intéressés, mais il n'y avait dans les rues aucun signe de surexcitation anormale. Les journaux du soir étalèrent des bribes de nouvelles sous d'énormes titres. Ils n'apprenaient rien d'autre que des mouvements de troupe aux environs de la lande et l'incendie du bois de sapins entre Woking et Weybridge. Mais vers huit heures, la *St James's Gazette,* dans une édition spéciale, annonçait simplement l'interruption des communications télégraphiques, en attribuant ce fait à la chute de sapins enflammés en travers des lignes. On n'apprit rien d'autre de la lutte ce soir-là, qui était le soir de ma fuite à Leatherhead et de mon retour.

Mon frère n'éprouva aucune inquiétude à notre égard; il savait, d'après la description des journaux, que le cylindre était à deux bons milles de chez moi, mais il décida cependant qu'il viendrait en hâte coucher à la maison cette nuit-là, afin, comme il le dit, d'apercevoir au moins ces êtres avant qu'ils ne fussent tués. Vers quatre heures, il m'envoya un télégramme qui ne me parvint jamais et alla passer la soirée au concert.

Il y eut aussi à Londres, dans la soirée du samedi, un violent orage et mon frère se rendit à la gare en voiture. Sur le quai d'où le train de minuit part habituellement, il apprit, après quelque attente, qu'un accident empêchait les trains d'arriver cette nuit-là jusqu'à Woking. On ne put lui indiquer la nature de l'accident; à dire vrai, les autorités compétentes ne savaient encore à ce moment rien de précis. Il y avait très peu d'animation dans la gare, car les chefs de service, ne pouvant imaginer qu'il se soit produit autre chose qu'un déraillement entre Byfleet et l'embranchement de Woking, dirigeaient sur Virginia Water ou Guilfort les trains qui passaient ordinairement par Woking. Ils



Il apprit, après quelque attente, qu'un accident empêchait les trains d'arriver à Woking.

étaient, de plus, fort préoccupés par les arrangements que nécessitaient les changements de parcours des trains d'excursions pour Southampton et Porstmouth, organisés par la Ligue pour le Repos du Dimanche. Un reporter nocturne, prenant mon frère pour un ingénieur de la traction auquel il ressemble quelque peu, l'arrêta au passage et chercha à l'interviewer. Fort peu de gens, sauf quelques chefs, pensaient à rapprocher de l'irruption des Marsiens l'accident supposé.

J'ai lu dans un autre récit de ces événements que, le dimanche, « tout Londres fut électrisé par les nouvelles venues de Woking ». En fait, il n'y eut rien qui pût justifier cette phrase très extravagante. Beaucoup d'habitants de Londres ne surent rien des Marsiens jusqu'à la panique du lundi matin. Ceux qui en avaient entendu parler mirent quelque temps à se rendre clairement compte de tout ce que signifiaient les télégrammes hâtivement rédigés, paraissant dans les gazettes spéciales du dimanche que la majorité des gens de Londres ne lisent pas.

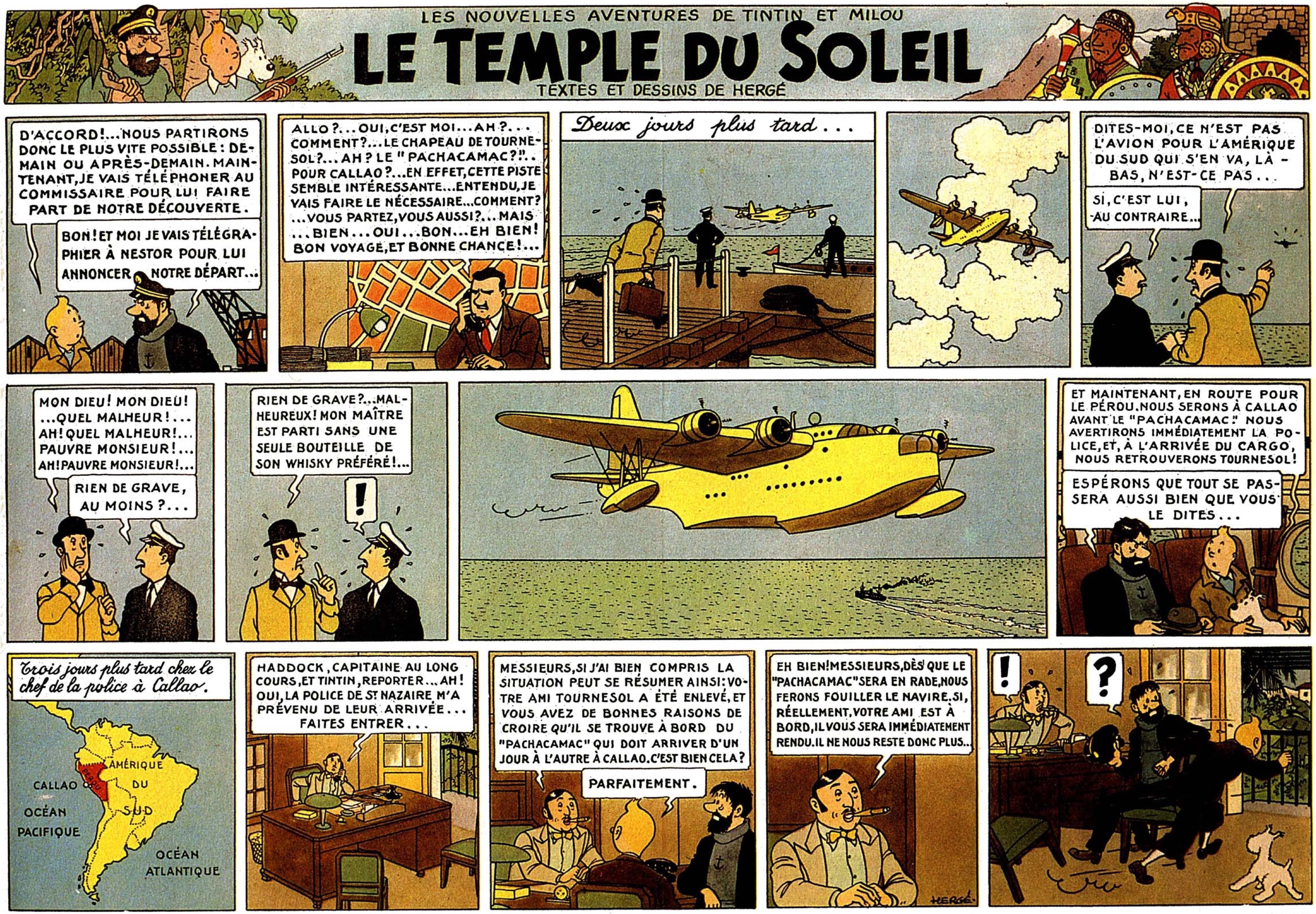
L'idée de sécurité personnelle est, d'ailleurs, si profondément ancrée dans l'esprit du Londonien, et les nouvelles à sensation sont de telles banalités dans les journaux, qu'on put lire sans nullement frissonner des nouvelles ainsi conçues : « Hier soir vers sept heures, les Marsiens sont sortis du cylindre, et, s'étant mis en marche protégés par une cuirasse de plaques métalliques, ont complètement saccagé la gare de Woking et les maisons adjacentes et ils ont entièrement massacré un bataillon du régiment de Cardigan. Les détails manquent. Les Maxims ont été absolument impuissants contre leurs armures. Les pièces de campagne ont été mises hors de combat par eux. Des détachements de hussards ont traversé Chertsey au galop. Les Marsiens semblent s'avancer lentement vers Chertsey ou Windsor. Une grande anxiété règne dans tout l'ouest du Surrey et des travaux de terrassement sont rapidement entrepris pour faire obstacle à leur marche sur Londres. » Ce fut ainsi que le *Sunday Sun* annonça la chose. Dans le *Referee,* un article en style de manuel, habilement et rapidement écrit, compara l'affaire à une ménagerie soudainement lâchée dans un village.

Personne à Londres ne savait positivement de quelle nature étaient les Marsiens cuirassés et une idée fixe persistait que ces monstres devaient être lents : « se traînant, rampant péniblement » — étaient les expressions qui se répétaient dans presque tous les premiers rapports. Aucun de ces télégrammes ne pouvait avoir été écrit par un témoin oculaire. Les journaux du dimanche imprimèrent des éditions diverses à mesure que de nouveaux détails leur parvenaient, quelques-uns même sans en avoir. Mais il n'y eut en réalité rien de sérieux d'annoncé jusqu'à ce que, tard dans l'après-midi, les autorités eussent communiqué aux agences les nouvelles qu'elles avaient reçues. On disait seulement que les habitants de Walton, de Weybridge et de tout le district accouraient vers Londres, en foule, et c'était tout.

Mon frère assista au service du matin dans la chapelle de Foundling Hospital, ignorant encore ce qui était arrivé le soir précédent. Il entendit là quelques allusions faites à l'envahissement et une prière spéciale pour la paix. En sortant, il acheta le *Referee.* Les nouvelles qu'il y trouva l'alarmèrent et il retourna à la gare de Waterloo pour savoir si les communications étaient rétablies. Les omnibus, les voitures, les cyclistes et les innombrables promeneurs, vêtus de leurs plus beaux habits, semblaient à peine affectés par les étranges nouvelles que les vendeurs de journaux distribuaient. Des gens s'y intéressaient, ou s'ils étaient alarmés, c'était seulement pour ceux qui se trouvaient sur les lieux de la catastrophe. A la gare, il apprit que le service des lignes de Windsor et de Chertsey était maintenant interrompu. Les employés lui dirent que, le matin même, les chefs de gare de Byfleet et de Chertsey avaient télégraphié des nouvelles surprenantes qui avaient été brusquement interrompues.

(A suivre.)

Illustrations de E.-P. Jacobs.


LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU
LE TEMPLE DU SOLEIL
TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ
D'ACCORD!... NOUS PARTIRONS DONC LE PLUS VITE POSSIBLE : DEMAIN OU APRÈS-DEMAIN. MAINTENANT, JE VAIS TÉLÉPHONER AU COMMISSAIRE POUR LUI FAIRE PART DE NOTRE DÉCOUVERTE.
BON! ET MOI JE VAIS TÉLÉGRAPHIER À NESTOR POUR LUI ANNONCER NOTRE DÉPART...
ALLO?... OUI, C'EST MOI... AH?... COMMENT?... LE CHAPEAU DE TOURNESOL?... AH? LE "PACHACAMAC?"... POUR CALLAO?... EN EFFET, CETTE PISTE SEMBLE INTÉRESSANTE... ENTENDU, JE VAIS FAIRE LE NÉCESSAIRE... COMMENT? ...VOUS PARTEZ, VOUS AUSSI?... MAIS ...BIEN... OUI... BON... EH BIEN! BON VOYAGE, ET BONNE CHANCE!...
Deux jours plus tard...
DITES-MOI, CE N'EST PAS L'AVION POUR L'AMÉRIQUE DU SUD QUI S'EN VA, LÀ-BAS, N'EST-CE PAS...
SI, C'EST LUI, AU CONTRAIRE...
MON DIEU! MON DIEU! ...QUEL MALHEUR!... AH! QUEL MALHEUR!... PAUVRE MONSIEUR!... AH! PAUVRE MONSIEUR!...
RIEN DE GRAVE, AU MOINS?...
RIEN DE GRAVE?... MALHEUREUX! MON MAÎTRE EST PARTI SANS UNE SEULE BOUTEILLE DE SON WHISKY PRÉFÉRÉ!...
!
ET MAINTENANT, EN ROUTE POUR LE PÉROU. NOUS SERONS À CALLAO AVANT LE "PACHACAMAC." NOUS AVERTIRONS IMMÉDIATEMENT LA POLICE, ET, À L'ARRIVÉE DU CARGO, NOUS RETROUVERONS TOURNESOL!
ESPÉRONS QUE TOUT SE PASSERA AUSSI BIEN QUE VOUS LE DITES...
Trois jours plus tard chez le chef de la police à Callao.
AMÉRIQUE DU SUD
CALLAO
OCÉAN PACIFIQUE
OCÉAN ATLANTIQUE
HADDOCK, CAPITAINE AU LONG COURS, ET TINTIN, REPORTER... AH! OUI, LA POLICE DE ST NAZAIRE M'A PRÉVENU DE LEUR ARRIVÉE... FAITES ENTRER...
MESSIEURS, SI J'AI BIEN COMPRIS LA SITUATION PEUT SE RÉSUMER AINSI: VOTRE AMI TOURNESOL A ÉTÉ ENLEVÉ, ET VOUS AVEZ DE BONNES RAISONS DE CROIRE QU'IL SE TROUVE À BORD DU "PACHACAMAC" QUI DOIT ARRIVER D'UN JOUR À L'AUTRE À CALLAO. C'EST BIEN CELA?
PARFAITEMENT.
EH BIEN! MESSIEURS, DÈS QUE LE "PACHACAMAC" SERA EN RADE, NOUS FERONS FOUILLER LE NAVIRE. SI, RÉELLEMENT, VOTRE AMI EST À BORD, IL VOUS SERA IMMÉDIATEMENT RENDU. IL NE NOUS RESTE DONC PLUS...
!
?
HERGÉ

(A suivre.)

LA VILLE AU FOND DE LA MER

SELMA LAGERHOF



Nils Holgersson fait en compagnie d'une bande d'oies sauvages, et sur le dos de l'une d'elles, un merveilleux voyage à travers la Suède. Nous le retrouvons au moment où M. Ermenrich, la cigogne, vient d'emprunter aux oies leur petit protégé pour lui faire visiter une plage mystérieuse...

ILS n'avaient volé qu'un petit moment, sembla-t-il à Nils, quand la cigogne descendit à terre. Ils abordèrent sur une grève déserte couverte de sable fin et uni. Le long de la côte s'étendait une longue rangée de collines de sable mouvant couronnées de touffes d'élymes. Elles n'étaient pas très hautes, mais elles empêchaient Nils de rien voir de l'intérieur des terres.

M. Ermenrich se posa sur une des dunes, plia sous lui une de ses pattes, inclina le cou en arrière pour fourrer son bec sous son aile et dit à Poucet :

— Tu peux te promener un peu ici pendant que je me repose. Mais ne va pas trop loin, pour pouvoir me retrouver.

Nils résolut aussitôt de grimper sur une colline pour voir le pays. Au premier pas qu'il fit, son sabot heurta un objet dur. Il se pencha et vit dans le sable une petite monnaie de cuivre, si rongée par le vert-de-gris qu'elle était presque transparente. Elle était en si mauvais état qu'il ne se soucia même pas de la ramasser, mais la rejeta du bout du pied.

Lorsqu'il se redressa, il fut stupéfait : à deux pas de lui s'élevait un mur sombre avec une grande porte flanquée de deux tours.

Là où, l'instant d'avant, s'étendait la mer vaste et miroitante, courait maintenant un mur crénelé, orné de tours et de tourelles. Et devant lui, où tout à l'heure il n'y avait qu'une mince bande de varech, s'ouvrait la grande porte.

Sous la profonde voûte, des gardes, vêtus de costumes bariolés et bouffants, jouaient aux dés, leurs longues haches posées à côté d'eux. Ils ne songeaient qu'au jeu et ne firent pas attention au gamin qui passa rapidement.

De l'autre côté de la porte Nils trouva une vaste place, pavée de grandes dalles. Tout autour s'élevaient de hautes maisons entre lesquelles s'ouvraient de longues rues étroites.

La place fourmillait de gens. Les hommes portaient de longs manteaux brodés de fourrure sur des vêtements de soie; des barrettes ornées de plumes, et posées de côté, coiffaient leurs têtes; sur leurs poitrines pendaient de lourdes chaînes d'or. Ils étaient tous beaux comme des rois. Les femmes avaient des coiffes très hautes et pointues, de longues robes et des manches étroites. Elles étaient superbement vêtues, mais moins brillamment toutefois que les hommes. Tout cela semblait surgir du vieux livre de contes que la mère de Nils en de rares occasions sortait de son coffre pour le lui montrer. Il ne pouvait en croire ses yeux.

Tout en admirant ces belles choses, Nils fut saisi d'une espèce d'inquiétude. « Jamais mes yeux n'ont rien vu, pensait-il, jamais plus ils ne verront rien de pareil ». Et il se mit à courir vers l'intérieur de la ville, montant et descendant des rues et des rues.

Ces rues étaient étroites et resserrées, mais elles n'étaient pas vides et tristes comme celles des villes qu'il connaissait. Il y avait du monde partout. Des vieilles femmes filaient sur le pas des portes. Elles travaillaient sans l'aide d'un rouet, en se servant simplement d'une quenouille. Les échoppes et les boutiques des marchands étaient ouvertes sur la rue comme les baraques des foires. Tous les artisans travaillaient dehors. Ici on préparait de l'huile, là on corroyait des peaux, plus loin on voyait une corderie.

Au sommet du mur, des soldats en harnais, brillants et casqués, montaient la garde. Après avoir traversé toute la ville, Nils arriva à une seconde porte. De l'autre côté s'étendait la mer avec le port. Des navires d'un modèle ancien avec des bancs de rameurs et de hautes constructions à l'avant et à l'arrière y chargeaient ou déchargeaient leurs cargaisons. Partout régnaient une activité et une animation extraordinaires.

Mais Nils ne se donnait toujours pas le temps de s'arrêter. Il rebroussa chemin et arriva bientôt sur la grand'place. Là, s'élevait la cathédrale avec trois tours très hautes, et des portails profonds, ornés de statues. Les tailleurs de pierre avaient si bien sculpté les murs qu'à

peine y voyait-on une pierre qui ne fût pas travaillée. En face, une maison était surmontée d'une tour mince qui s'élançait vers le ciel. Ce devait être l'hôtel de ville. Entre l'hôtel de ville et l'église, tout autour de la place, les maisons à pignons étaient merveilleusement ornées.

Nils commençait à se fatiguer et à avoir chaud à force de courir. Il pensait avoir vu les plus belles choses. Aussi s'engagea-t-il plus lentement dans une rue où les citadins achetaient sans doute leurs beaux vêtements, car il voyait beaucoup de monde devant les étalages.

Tant que le gamin avait couru très vite à travers les rues, personne ne l'avait remarqué. On avait pu le prendre pour une petite souris grise. Mais maintenant qu'il marchait lentement, l'un des marchands l'aperçut et se mit à lui faire des signes.

D'abord, le gamin eut peur et voulut se sauver, mais le marchand ne cessait pas de l'appeler et de sourire, en étalant une pièce de damas magnifique comme pour l'attirer.

Nils secoua la tête.

— Jamais je ne serai assez riche pour acheter un seul mètre de cette étoffe, pensa-t-il.

On l'avait maintenant aperçu dans toutes les boutiques de la rue. Partout où il portait ses regards, un marchand lui faisait des signes. Ils quittaient leurs riches clients et ne s'occupaient que de lui. Il les vit se précipiter vers les coins les plus reculés de leurs boutiques et en retirer leurs plus précieuses marchandises; leurs mains tremblaient d'empressement et de hâte, lorsqu'ils les étalaient sur le comptoir.

Comme Nils faisait mine de continuer son chemin, l'un d'eux s'élança dehors, courut à lui et déposa à ses pieds une pièce de tissu d'argent et des tapisseries où scintillaient des couleurs ardentes. Nils ne put s'empêcher de rire. Le marchand croyait-il donc qu'un pauvre diable comme lui pourrait acheter de pareilles choses ? Il s'arrêta et tendit ses deux mains vides pour faire comprendre qu'il ne possédait rien et qu'on devait le laisser tranquille.

Le marchand ne voulut rien savoir : il leva un doigt, agita la tête et poussa vers Nils tout ce tas de richesses.

— Est-ce possible qu'il vende tout cela pour une seule pièce d'or ? se demandait Nils.

Le marchand tira de sa bourse une méchante petite monnaie usée, la plus petite possible, et la montra à Nils. Et dans son désir de vendre, il ajouta encore au tas de marchandises deux grands et lourds gobelets d'argent.

Interdit, Nils commença à fouiller ses poches. Il savait bien qu'il n'avait pas un liard, mais il ne put s'empêcher de s'en assurer.

Tous les autres marchands tendaient le cou pour voir le résultat de cette démarche; dès qu'ils virent le gamin chercher dans ses poches, ils s'élancèrent eux aussi par-dessus leurs comptoirs, les mains chargées de bijoux d'or et d'argent qu'ils lui offraient. Et tous, ils lui faisaient comprendre qu'ils ne demandaient en échange qu'un seul petit sou.

Mais le gamin dut retourner les poches de sa veste et de son pantalon pour leur montrer qu'il n'avait rien. Alors ils eurent les larmes aux yeux de déception, tous ces riches marchands ! Nils fut si touché de leur désolation et de leur mine angoissée qu'il se creusa la tête pour savoir comment les aider. Tout à coup il se rappela la petite monnaie rongée de vert-de-gris qu'il avait vue sur la grève.

Il se mit à courir et la chance le guida : il retrouva la porte par où il était entré. Il sortit de la ville, se retrouva sur la grève et commença à chercher le petit sou de cuivre.

Il le trouva en effet, mais lorsqu'il l'eût ramassé et voulut retourner dans la ville, il ne vit que la mer devant lui. Point de rempart, point de porte, pas de gardiens, pas de rues, pas de maisons, rien que la mer.

Le gamin ne put retenir ses larmes.

A ce moment M. Ermenrich se réveilla et s'approcha de lui. Nils ne l'entendit pas, et la cigogne dut le pousser du bec pour attirer son attention.

— Je crois que tu dors comme moi, dit-elle.

— Ah ! Monsieur Ermenrich ! s'écria Nils. Quelle est cette ville qui était ici tout à l'heure ?

— Tu as vu une ville ? dit la cigogne. Tu as dormi et rêvé, c'est bien ce que j'ai dit.

— Non, je n'ai pas rêvé, affirma Nils, et il raconta ce qu'il avait vu.

M. Ermenrich l'écouta, puis il dit :

— Pour ma part, Poucet, je crois que tu t'es endormi ici sur la grève et que tu as rêvé. Mais je ne te dissimulerai pas que Bataki, le corbeau qui est le plus savant des oiseaux, m'a une fois raconté qu'il y aurait eu jadis ici au bord de l'eau une ville appelée Vineta. Elle était si opulente et si heureuse que jamais cité ne fut plus magnifique. Malheureusement ses habitants s'adonnèrent au luxe et à l'arrogance. En punition, la ville de Vineta aurait été submergée par une violente marée et engloutie par la mer, à ce que Bataki prétend. Mais ses habitants ne peuvent pas mourir, et leur ville ne disparaît pas non plus. Une nuit, tous les cent ans, elle surgit des flots dans toute sa splendeur et reste à la surface de la terre pendant une heure.

— Oui, il faut que ce soit vrai, dit Nils, car je l'ai vue.

— Mais, l'heure écoulée, la ville s'enfonce de nouveau dans la mer à moins toutefois qu'un des marchands de Vineta ait pu vendre quelque chose à un être vivant. Si tu avais eu la moindre petite monnaie, Poucet, pour payer les marchands, Vineta serait restée ici sur la terre, et ses habitants auraient pu vivre et mourir comme les autres mortels.

— Monsieur Ermenrich, dit Nils, je comprends maintenant pourquoi vous êtes venu me chercher au milieu de la nuit. C'est parce que vous avez pensé que je pourrais sauver la vieille ville. Je suis très triste que votre plan ait échoué, Monsieur Ermenrich !

Il mit ses mains sur ses yeux et éclata en sanglots. On n'aurait pu dire qui avait l'air le plus désolé, du gamin ou de M. Ermenrich.





LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY



(A suivre.)



LES ENTRETIENS DU CAPITAINE HADDOCK

CHER capitaine, ceux de nos amis auxquels vous avez répondu dans nos entretiens précédents vous remercient chaleureusement.

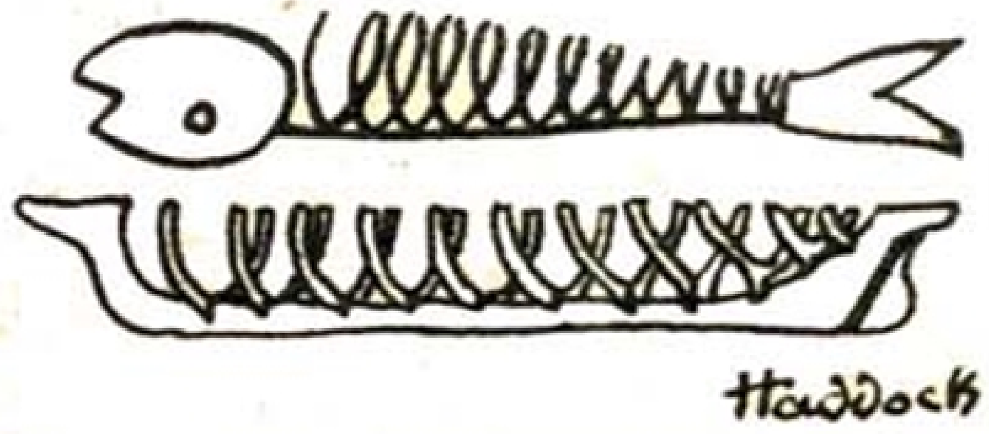
— Voilà qui me fait plaisir, Tintin. As-tu reçu d'autres questions d'intérêt général ?

— Oui, capitaine. Robert Dambois, de Liège, demande si on creuse encore des bateaux dans des troncs d'arbres, comme il a entendu dire que faisaient les hommes primitifs ?

— Oui, Tintin. Il y a encore beaucoup de peuplades sauvages qui fabriquent des bateaux très simples, que l'on appelle des « pirogues ». Les coloniaux sont surpris de voir avec quelle adresse les indigènes conduisent ces embarcations naturellement peu stables, à l'aide de courtes rames appelées « pagaies ». Il est non moins étonnant de voir les charges énormes qu'ils leur font souvent supporter. Mais, naturellement, la dimension des pirogues a pour limites celle des arbres, et depuis bien des siècles, les peuples civilisés ont adopté un autre genre de construction.

D'ailleurs, que les bateaux soient en bois ou en acier, le principe de leur assemblage reste le même.

Tous nos petits amis ont déjà vu le squelette d'un poisson. Plaçons ce squelette sur le dos et nous aurons à peu près la structure d'un bateau.



L'arête principale qui court de la tête à la queue, c'est la poutre en bois ou en métal qu'on appelle la **quille**. A l'avant, elle se recourbe pour remonter jusqu'au-dessus de l'eau et forme la **proue**. Les arêtes recourbées du poisson, qui partent de chaque côté de l'épine dorsale pour former les flancs, sont également reproduites, en bois ou en métal, et s'appellent, dans leur ensemble, la **membrure**. Et, de même que les arêtes du poisson soutiennent la peau dont le poisson est entièrement recouvert, la membrure du bateau est entièrement recouverte de planches ou de tôles qui portent le nom de **bordage**.

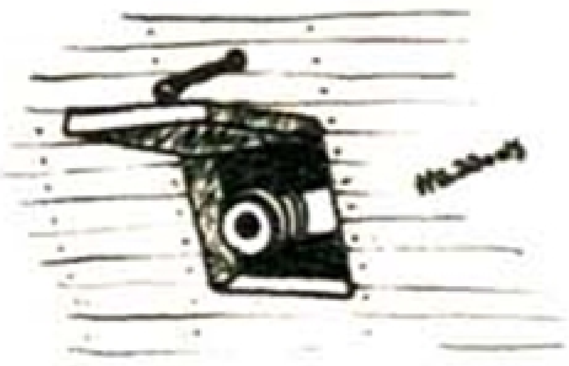
— Il n'existe aucun autre système, capitaine ?

— Non, Tintin, et il est probable que pendant bien des siècles encore le principe d'assemblage des matériaux dont seront faits les bateaux restera celui-là. Ce qui ne veut pas dire que les formes n'ont pas changé et ne changeront pas... Au contraire. L'étude des formes des bateaux est très importante; elle constitue la base de l'architecture navale et le point de départ de tous les progrès dans l'utilisation des navires. Nous aurons, d'ailleurs, l'occasion d'y revenir bien souvent.

— Justement, capitaine, Pierre Brassine, d'Etterbeek, demande ce qu'est un sabord.

— Il a raison, mille millions de sabords !... Je vais le lui expliquer.

Les vaisseaux des siècles derniers étaient armés d'un grand nombre de canons, répartis aux différents étages, ou ponts; on en mettait jusqu'à cent et dix et cent et vingt. Naturellement, ces canons devaient tirer leurs boulets à travers la coque et, pour que cela puisse se faire sans inconvénient, on perçait devant chaque canon une ouverture qui s'appelait **sabord**. Les sabords pouvaient être fermés, par des portes appelées **mantelets**, ajustées hermétiquement dans la coque et articulées par de grosses charnières à la partie supérieure.



Par gros temps, si les sabords inférieurs n'étaient pas soigneusement fermés et les fentes parfaitement bouchées avec de l'étoupe, l'eau pénétrait en abondance dans les interstices risquant de faire couler le navire. Le fait de laisser le bateau se remplir par les sabords ou par toute autre ouverture pratiquée volontairement se désignait par l'expression **« saborder son navire »**. De nos jours, le terme est resté, mais les moyens ont changé : la dynamite est plus rapide...

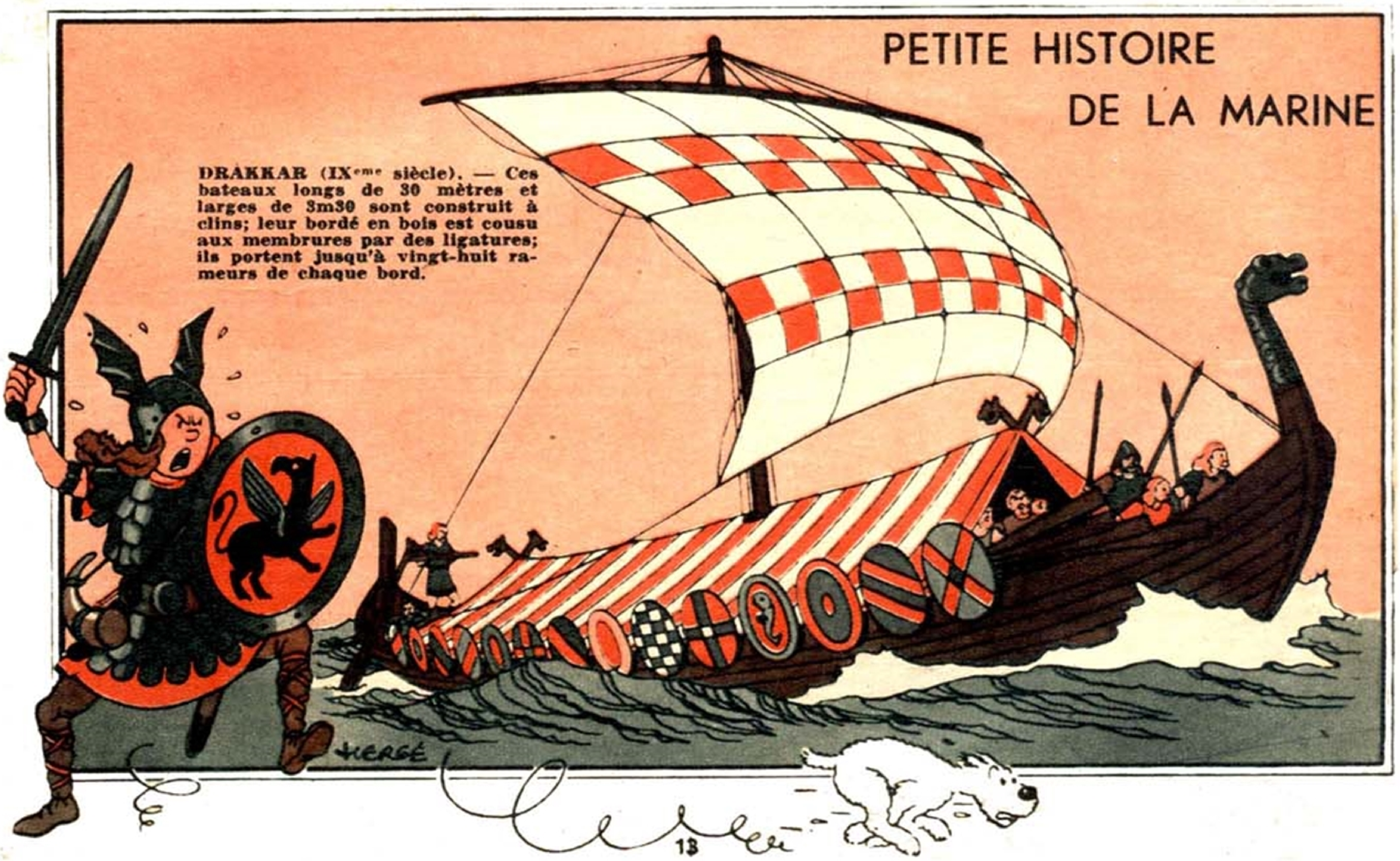
— ★ —

Willy HANNAERT, Bruxelles. — Tu peux t'adresser à la Fédération des Scouts Catholiques, 21, rue de Dublin, à Ixelles, pour devenir scout marin, ou à la Ligue Maritime Belge, 81, rue de la Croix de Fer, à Bruxelles, pour devenir cadet.

J. ALBERT, Visé. — Naturellement, les bateaux en bois finissent par pourrir, à la longue, et c'est pour retarder cette pourriture qu'on les peint et les repeint souvent. Remarquons en passant que l'eau douce est plus nocive au bois que l'eau de mer. J'ai vu des coques de vieux vaisseaux flotter encore après plus de cent ans. Les bateaux en acier sont très rapidement victimes de la rouille. Pour eux, l'eau salée est la plus destructrice.



PETITE HISTOIRE DE LA MARINE



DRAKKAR (IXeme siècle). — Ces bateaux longs de 30 mètres et larges de 3m30 sont construit à clins; leur bordé en bois est cousu aux membrures par des ligatures; ils portent jusqu'à vingt-huit rameurs de chaque bord.

notre GRAND CONCOURS

PREMIERE EPREUVE

AUJOURD'HUI chers amis, commence le grand concours que vous attendiez depuis si longtemps.

Vous pouvez tous y participer. Il est gratuit et comportera six épreuves à raison d'une épreuve par semaine.

Les points gagnés par les concurrents seront additionnés et le classement général se fera à la fin du concours.

Mettez-vous donc à l'œuvre dès aujourd'hui !

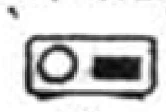
Si vous négligiez de subir l'une des épreuves vous perdriez des chances appréciables de victoire.

ATTENTION ! Les réponses devront parvenir au journal, au plus tard le mardi suivant la publication de chacune des épreuves. Les concurrents inscriront dans le coin gauche au haut de leur enveloppe, la mention « CONCOURS ». Ils y annexeront, en outre, le bon de participation qu'ils trouveront au bas de cette page et qui portera chaque semaine le numéro de l'épreuve à subir.
Est-ce bien clair ?



PRIX

Le grand concours de TINTIN est doté de prix magnifiques. Jugez, vous-mêmes !

— Un poste de T.S.F. 

— Une bicyclette 

— Une trottinette 

— Un train électrique 

— Un ballon de football 

— Des albums « TINTIN » 

et 250 autres prix divers.

PREMIERE QUESTION

— Combien le dessin que vous avez sous les yeux comporte-t-il d'anomalies, d'inexactitudes ou d'absurdités ?

DEUXIEME QUESTION

— Combien de solutions exactes à ce problème nos lecteurs nous enverront-ils ?

N'oubliez pas, chers amis, de nous faire parvenir votre réponse à temps, munie du bon de participation. Bonne chance !

ENTREZ DANS LA DANSE !



C'était dans une rue de Richmond, dans la banlieue de Londres, par la plus paisible après-midi du monde. Tout à coup, les gens qui déambulaient sur le trottoir de gauche s'arrêtèrent, frappés de stupeur, parce que leurs collègues d'en face, sur le trottoir de droite, s'étaient mis subitement, comme pris de folie, à exécuter une danse aussi frénétique qu'extravagante !

La chose était simplement due au fait qu'un court-circuit s'étant produit, le trottoir était devenu instantanément porteur d'un fort courant électrique !

Voilà qui va accélérer la vente des semelles en caoutchouc dans le quartier !

UN BELLIQUEUX JEUNE HOMME !



Un certain Edward-James Monroe, se disant fils de l'ancien président des Etats-Unis, et âgé de cent trente-et-un ans, fait en ce moment l'étonnement des Américains.

Ce vénérable vieillard prétend avoir pris part à la guerre de Sécession, à la guerre franco-allemande de 1870, à la guerre hispano-américaine et à la guerre des Boers ! En 1917, refusé comme volontaire en raison de son âge, il dit avoir fait sa part en travaillant dans un chantier naval.

Renseignements pris, contrairement à ce qu'on l'on pourrait croire, Edward-James Monroe n'a nullement combattu durant le siège de Troie.

ATTENTION !

A tout lecteur qui, entre le 19 décembre et le 31 janvier souscrira un abonnement d'un an au Journal, il sera offert gratuitement un magnifique calendrier « Tintin » pour l'année 1947.

Ceux qui sont dans l'impossibilité de remplir cette condition peuvent obtenir ce calendrier en versant la somme de frs. 10.— au C.C.P. 1909.16 des « Editions du Lombard », 55, rue du Lombard, à Bruxelles.

BON DE PARTICIPATION
Epreuve N° 1.



TINTIN vous raconte
Les premières traversées de l'Atlantique

Vous avez pu lire dans le n° 9 de *Tintin* comment s'effectua le premier voyage de Christophe Colomb. On a cru longtemps que le grand amiral gênois avait été le premier à traverser l'Atlantique. Or il n'en est rien. Les travaux les plus récents des historiens ne nous laissent plus de doute à ce sujet. On soupçonnait déjà que les Vikings, pirates normands dont on sait peu par ailleurs, avaient atteint les rives de l'Amérique du Nord, mais on n'imaginait certes pas, il y a quelque cinquante ans, que l'on pourrait un jour retrouver la trace de raids infiniment plus anciens ! C'est pourtant ce qui s'est produit.

Pomponius Méla et Pline, deux écrivains de l'ancienne Rome, racontent qu'en l'année 62 avant Jésus-Christ, une embarcation pleine de mystérieux individus à peau rouge, dont l'origine était inconnue, fut rejetée par la mer sur les côtes germaniques. Les rescapés furent fait prisonniers, et le roi des Suèves céda plusieurs d'entre eux comme esclaves à Metallus Célérus, proconsul de Gaule. Durant des siècles et des siècles, on ne parla plus de cette étrange aventure. Pourtant un jour, quelque 1.800 ans plus tard, le roi de France, Charles X, se rendit acquéreur pour le musée du Louvre d'un très vieux buste en bronze représentant un individu aux oreilles décollées, au front fuyant, aux arcades sourcilières nettement proéminentes, et



au nez en bec d'aigle; en bref la physionomie-type du Peau-rouge telle qu'elle a, depuis lors, été popularisée par les récits du Far-West.

Des savants ont pu établir que ce buste acheté par Charles X représentait l'un de ces rescapés de l'an 62 avant Jésus-Christ, lesquels n'étaient autres que des Indiens du Labrador (Nord-Est de l'Amérique).

Remontons encore le cours des temps. Au IIIe siècle avant notre ère le conquérant grec Alexandre le Grand ayant décidé de détruire les colonies établies par les Phéniciens sur les côtes de l'Atlantique, donna l'ordre à son satrape



d'Egypte, Ptolémée, d'équiper une flotte gigantesque et de franchir sans tarder les colonnes d'Hercule (Détroit de Gibraltar). Ptolémée exécuta scrupuleusement l'ordre de son souverain. Il prit la mer et on n'entendit plus jamais parler de lui.

Sans doute ignorerait-on toujours son sort si une découverte extraordinaire n'avait pas été faite il y a un peu plus de 10 ans, dans l'Uruguay (Amérique du Sud). Un agriculteur des environs de Montevidéo dénicha une tombe très ancienne dont l'emplacement n'était indiqué à la surface du sol que par une longue dalle sur laquelle s'apercevait une inscription à demi effacée par le temps. La pierre fut soulevée, et l'on trouva au-dessous des casques, des épées, et une amphore. L'amphore contenait encore quelques cendres.

Un érudit Uruguayen ayant examiné l'inscription, établit qu'elle était du grec, et réussit à en déchiffrer les caractères demeurés lisibles. En voici la traduction française :

Alexandre, fils de Philippe était roi de Macédoine à l'époque 113e olympiade. Ici Ptolémée...

L'une des épées trouvées dans le caveau était ornée d'un visage humain dans lequel les savants n'eurent aucune peine à reconnaître le profil d'Alexandre le Grand.

Ainsi donc, les Grecs auraient découvert l'Amérique !... Mais attendez ! Nous ne sommes pas au bout de nos surprises.

A quelques km. de Rio-de-Janeiro, capitale du Brésil, se dresse, non loin d'un massif montagneux, une charmante localité du nom de Havéa. Elle est entourée de rochers abrupts dont l'un offre une particularité bien curieuse. Il apparaît à la vue des voyageurs sous la forme d'une colossale tête humaine, portant la barbe et coiffée d'un casque.

Cette sculpture gigantesque est aujourd'hui rongée par l'érosion et les intempéries, mais il est impossible de se méprendre sur son caractère d'ouvrage humain. Elle doit remonter à des milliers d'années. On a découvert à côté de la tête, et gravée en lettres hautes de 3 mètres, une inscription en caractères phéniciens.

Des savants sont parvenus à en pénétrer le sens. Il y est dit :

Badezir de Tyr en Phénécie, le premier des fils de JETHBAAL...

Ces quelques mots devaient permettre de la situer approximativement dans le cours des âges. Badezir a été, en effet, souverain de Phénicie de 855 à 850 avant Jésus-Christ. Quant à son père Jethbaal, il a régné de 857 à 856. De tout quoi, l'on peut conclure avec infiniment de vraisemblance que l'inscription d'Havéa a été faite entre 887 à 850 avant notre ère.

Voilà, mes amis, qui est de nature à nous laisser rêveurs ! Imaginez l'effet que de pareilles révélations auraient produit sur nos arrière-grands parents !



Les Asio-Européens découvrant l'Amérique, et les Américains découvrant l'Europe, respectivement 2.200 ans et 1.500 ans avant Christophe Colomb.

Parions toutefois qu'aux yeux de la plupart des gens et pour longtemps encore l'Amiral gênois conservera l'auréole de « découvreur » que l'histoire lui a déjà fait perdre.

LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)



(A suivre.)

Les Editions du Lombard »
55, Rue du Lombard, Bruxelles.

Rédacteur en chef . André-D. Fernez

Editeur-Directeur : Raymond Leblanc
79, Rue Picard, Bruxelles.

N° 14 – 26 DÉCEMBRE 1946

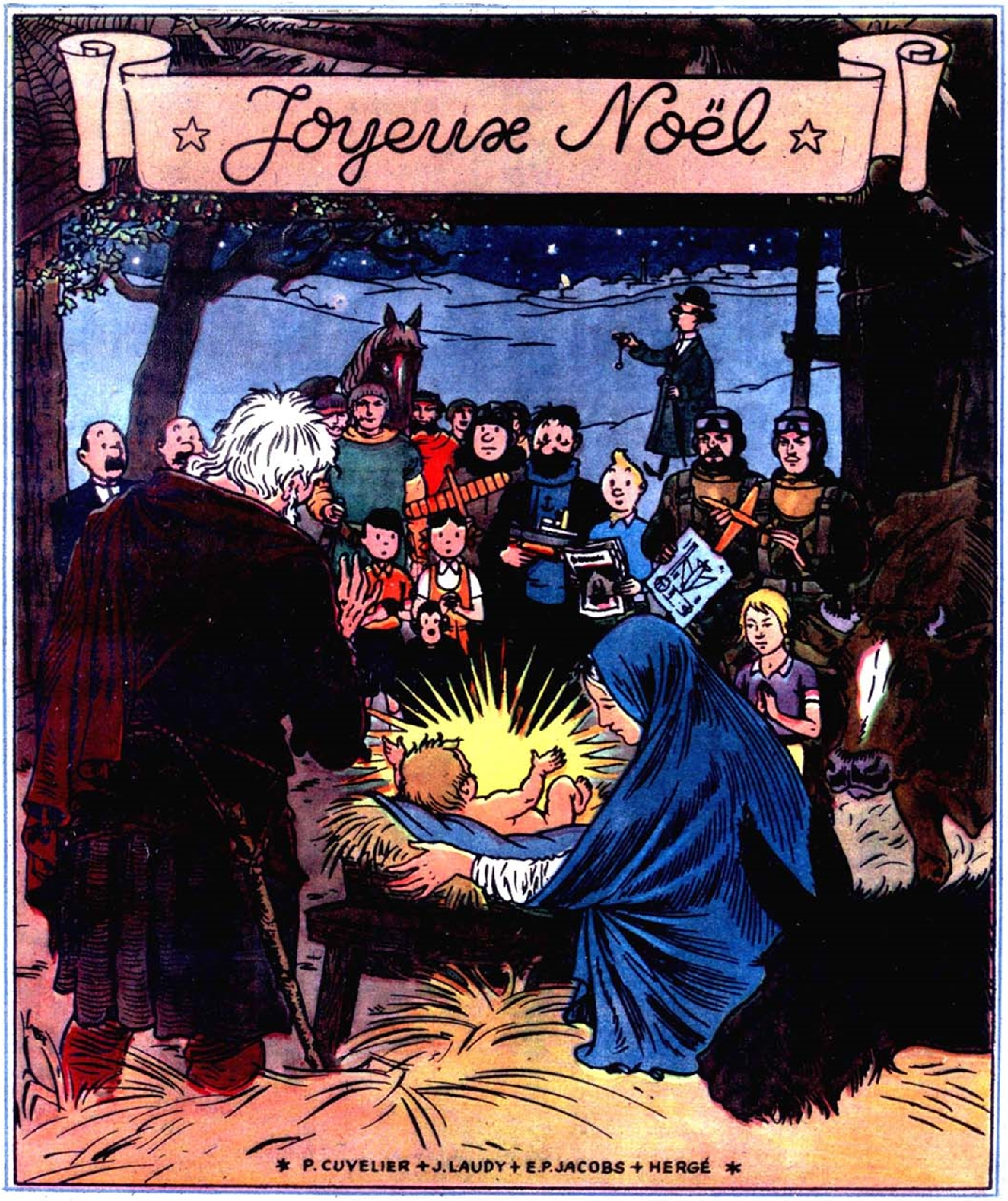
16 PAGES



TINTIN

CHAQUE JEUDI

4,00 FRS



TINTIN vous parle

Bonjour, les amis !

Un grand pianiste disait : « Quand je reste un jour sans faire de gammes, je m'en aperçois. Deux jours, mes élèves le remarquent. Trois jours, le public s'en aperçoit. Quatre jours... CE N'EST JAMAIS ARRIVE !!!

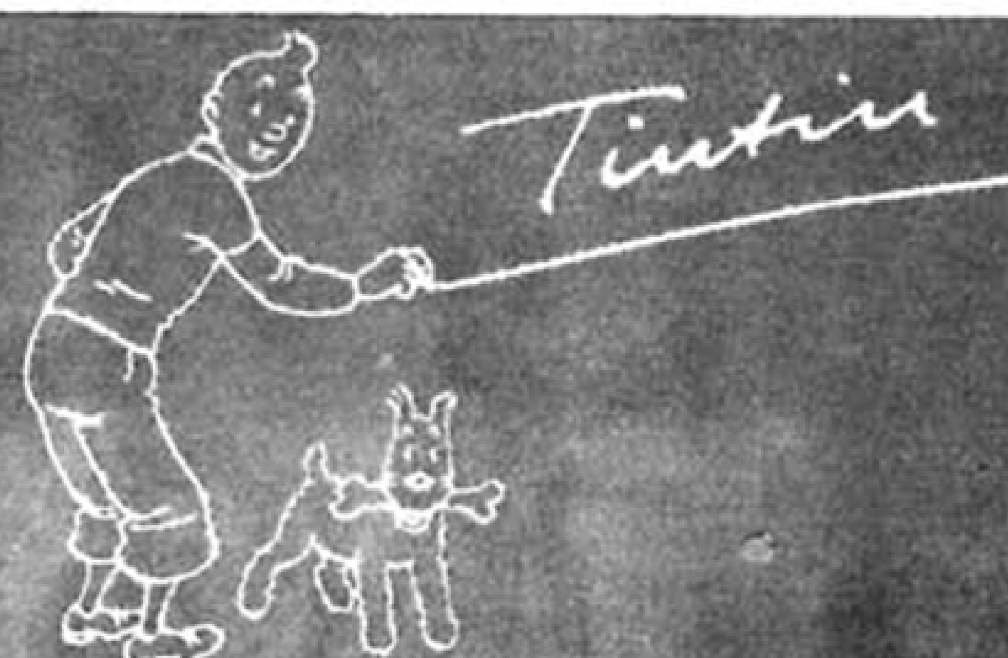
Il y a dans cette petite anecdote une morale.

Ne nous enseigne-t-elle pas en souriant que s'il est permis de relâcher quelquefois son effort dans la vie — car qui pourrait se targuer de n'avoir jamais de défaillance ? — on ne doit cependant pas dépasser certaines limites; qu'un accès de flemme n'est pas une chose tragique, à condition qu'il ne dure pas et que l'on se remette au travail avec une ardeur accrue.

Elle nous démontre encore et surtout qu'il est des négligences que l'on NE PEUT PAS se permettre : celles qui nous montreraient sous un jour franchement médiocre et qui nous forceraient à nous mépriser nous-mêmes.

N'êtes-vous pas de mon avis ?

Bonne poignée de mains.



Tintin

CLUB TINTIN

Voici, mes chers amis, la suite du règlement du club dont le début a paru dans le numéro de la semaine passée.

Tous ceux qui aspirent à faire partie de la grande assemblée des amis de TINTIN, devront au préalable s'engager sur l'honneur à se conduire en « chics types ». Vous savez tous ce que cela veut dire. Il est inutile de vous l'expliquer longuement. Certains défauts, en particulier, font horreur à TINTIN : le mensonge, la malhonnêteté, la dissimulation, la paresse et la brutalité. N'est-il pas équitable, par conséquent, de demander à ceux qui veulent se grouper autour de lui, de conformer leur conduite à la sienne ?

Vous serez donc invités à signer **un code d'honneur** par lequel vous promettrez d'avoir en toutes circonstances une **attitude irréprochable.** Si l'un ou l'autre d'entre vous ne respectait pas son engagement, **son cas serait signalé au journal** par le président dont il dépend, et il pourrait éventuellement être exclus de son groupe.

Mais je suis certain que ce cas-là ne se présentera jamais. Tous les amis de TINTIN auront à cœur de jouer « franc jeu ».

Passons maintenant à des problèmes plus matériels.

Pour ce qui touche à la marche générale du club, seuls les présidents sont autorisés à écrire au journal. **La correspondance relative à l'activité particulière des sections** pourra toutefois être rédigée par les chefs de section. Et n'oubliez pas dans votre courrier de toujours mentionner dans le coin gauche de l'enveloppe, en haut, le mot « CLUB » écrit lisiblement.

De **grandes réunions de tous les membres** seront organisées soit à Bruxelles, soit ailleurs, à l'occasion d'évènements ou de manifestations publiques qui pourraient intéresser l'ensemble du club.

Très bientôt, nous serons à même d'expédier aux sections qui en feront la demande **des plans pour la construction de modèles réduits d'avions ou de navires.** Nous comptons d'ailleurs beaucoup sur l'activité des sections. Afin de les encourager et de les récompenser, nous ferons, de temps à autres, **des expositions** de leurs travaux et **nous décernerons des prix** aux meilleurs d'entre eux.

N'oubliez pas d'être à l'écoute de Radio-Luxembourg, tous les samedis à 12 h. 50 pour suivre l'émission Tintin patronnée par le délicieux apéritif CAMPARI.

Et voilà, mes chers amis. A présent que vous avez tout ce qu'il vous est nécessaire de savoir, marchez de l'avant **avec confiance et enthousiasme.**

Nous vous attendons !



MON COURRIER

Je réponds à TOUTES les lettres qui me sont envoyées et les nécessités techniques sont seules responsables du retard apporté à la publication de ces réponses. Que nos correspondants prennent patience ! Le tour de chacun viendra !

JOSEPH CHUSYN, Anderlecht; ODETTE de BROUWER. — Nous tâcherons de vous donner satisfaction.

MAX COPPENS, Bruxelles. — Tu peux venir retirer cette affiche au bureau du journal. Nous transmettons ta question sur les avions américains et les bateaux de guerre, aux capitaine Haddock et Major Wings.

LEON PUTZ, Verviers. — Les conditions d'abonnement à TINTIN figurent dans tous les numéros du journal. Nous transmettons ta question au Major Wings.

JACQUES DEPAUW, Tournai. — Ta suggestion est intéressante, nous l'examinerons. Merci.

SIREDERF. — Prière de nous envoyer ton adresse complète. Nous préférons répondre directement à ton intéressante lettre.

G. VAN DE VORTS, Le Zoute. — Adresse ton courrier pour HERGE au bureau du journal, nous transmettrons.

RAYMOND VIERENDEELS, Bruxelles. — Le Capitaine Haddock, et le Major Wings vont bien. Merci pour tes encouragements.

ROBERT AUSLYNS, Liége. — Une chronique automobile ? Impossible pour le moment, la place nous manque ! Mais nous y penserons.

JACQUES DE MEURICHY, Jette-St-Pierre. — Les albums de TINTIN sont en vente partout. Quant aux concours de dessins, nous en reparlerons !

SAMI ROCHEWERGERS, Bruxelles. — TINTIN publie chaque semaine de petits échos amusants. N'est-ce pas ce que tu demandes !

ROGER DEFLEYS, Bressoux. — Rien ne t'empêche de nous envoyer des anecdotes, mais nous ne savons pas si nous pourrons les publier, tant la place nous est mesurée.

DUPONT ET DUPOND. — La barbe d'un homme de 70 ans, qui ne se serait jamais rasé atteindrait environ une longueur équivalente à la hauteur de sa taille moins deux fois la distance qui sépare son menton de la racine de ses cheveux.

CHRISTIAN SANDOZ, Bornival-lez-Nivelles. — Ta charmante lettre nous a fait plaisir. Cordiale poignée de mains.

LEON DECORTE, Tilff. — Ta suggestion est intéressante. Elle sera examinée.

RAY LEC. — A présent, comme tu peux t'en apercevoir l'intrigue du Temple du Soleil se corse; elle va bientôt devenir encore plus attachante.

Tu peux nous envoyer quelques bons mots, mais il nous est impossible de te garantir leur parution dans TINTIN, faute de place. Au point de vue du collectionneur les timbres neufs ont plus de valeur que les timbres oblitérés, mais ces derniers peuvent également être très recherchés.

PIERROT VAN NIEUWENBORGH. — Nous tâcherons d'accéder à ta demande.

★

Tout mon courrier doit porter l'adresse : TINTIN-Bruxelles.

Spécifier s'il y a lieu : Capitaine Haddock ou Major Wings. Mais bien mentionner en premier lieu : « TINTIN ».



ABONNEMENTS :	Trois mois	fr. 47.—
	Six mois	90.—
	Un an	175.—

Pour recevoir régulièrement votre TINTIN abonnez-vous en versant l'un des montants ci-contre au C. C. P. N° 1909.16 de « Editions du Lombard », 55, rue du Lombard, à Bruxelles.

Les prix des anciens numéros demandés directement au journal demeure fixé à fr. 3.50.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

(Texte et dessins de Paul CUVELIER.)



(A suivre.)



Mon Cher Caméléon,

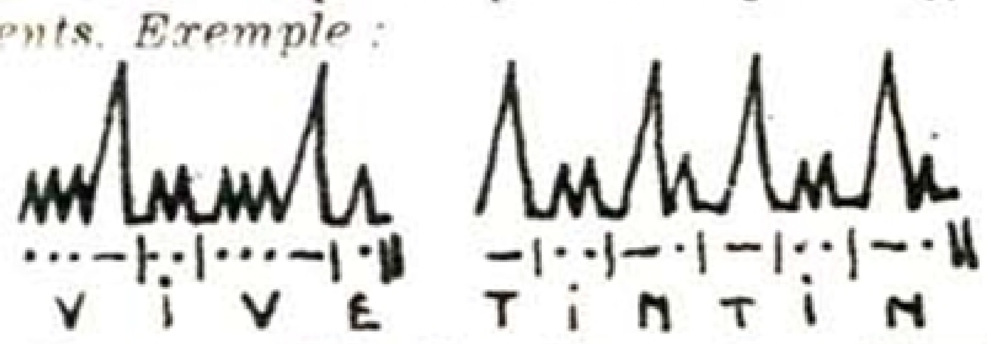
DEPUIS jeudi dernier, j'ai reçu pas mal de courrier. Et du courrier encourageant. Cerf Hardi me demande de varier les sujets, et de parler par exemple de l'organisation de la patrouille, de la vie de B.P., de signaler des explo. intéressantes, de donner des jeux inédits, etc., etc.

C'est fou, tout ce que me demande Cerf Hardi ! Toutefois je ne manquerai pas de tenir compte de sa lettre.

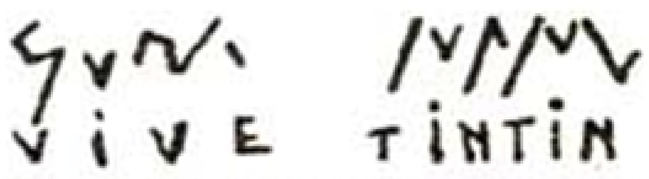
Baleine Enjouée me signale qu'il coupera tous les « TINTIN-SCOUTISME » pour les coller dans son carnet scout. Bravo !

Entrons maintenant, si tu le veux bien, dans le vif du sujet. Comme beaucoup de mes correpondants m'ont demandé un code secret, je vais t'initier à un système qui te plaira certainement, car il permet de pratiquer le morse de manière qu'il demeure illisible pour « les autres ».

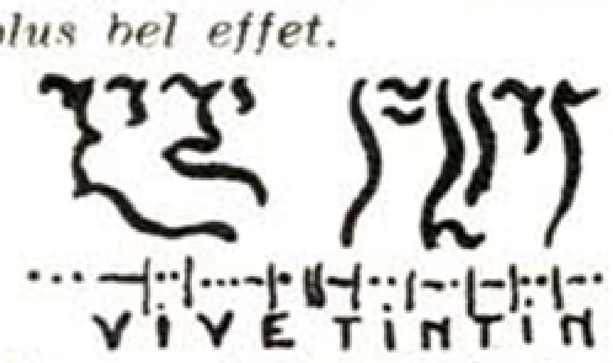
Le principe est simple. Tu le connais sans doute. Il suffit de remplacer les barres et les points par des signes différents. Exemple :



Il est possible d'améliorer la méthode en commençant par la droite. Tu obtiendras ainsi un code absolument illisible pour les non-initiés :



Comme tu l'as remarqué, les points sont ici représentés par des lignes courtes et les barres par des longues. Si tu arrondis les courbes, tu obtiendras un morse arabe du plus bel effet.



Et dans le cas où tu voudrais encore accroître la difficulté, décide qu'une verticale vaudra une barre et une horizontale, un point. Tu seras ainsi parvenu à écrire du... sanscrit.



Il importe peu que les verticales soient courtes ou longues ou que le gros bout soit placé au haut ou au bas. Mais pour les horizontales, fais attention ! Le gros bout indiquera leur emplacement AVANT ou APRES la barre. Un regard sur la lettre « R » ci-dessus te fera tout de suite comprendre

Jeudi prochain, je te signalerai d'autres systèmes encore. Pour le moment, celui-ci te suffira. Il y a d'ailleurs moyen d'en imaginer cent variantes

Bien cordialement.

BISON SERVIABLE.



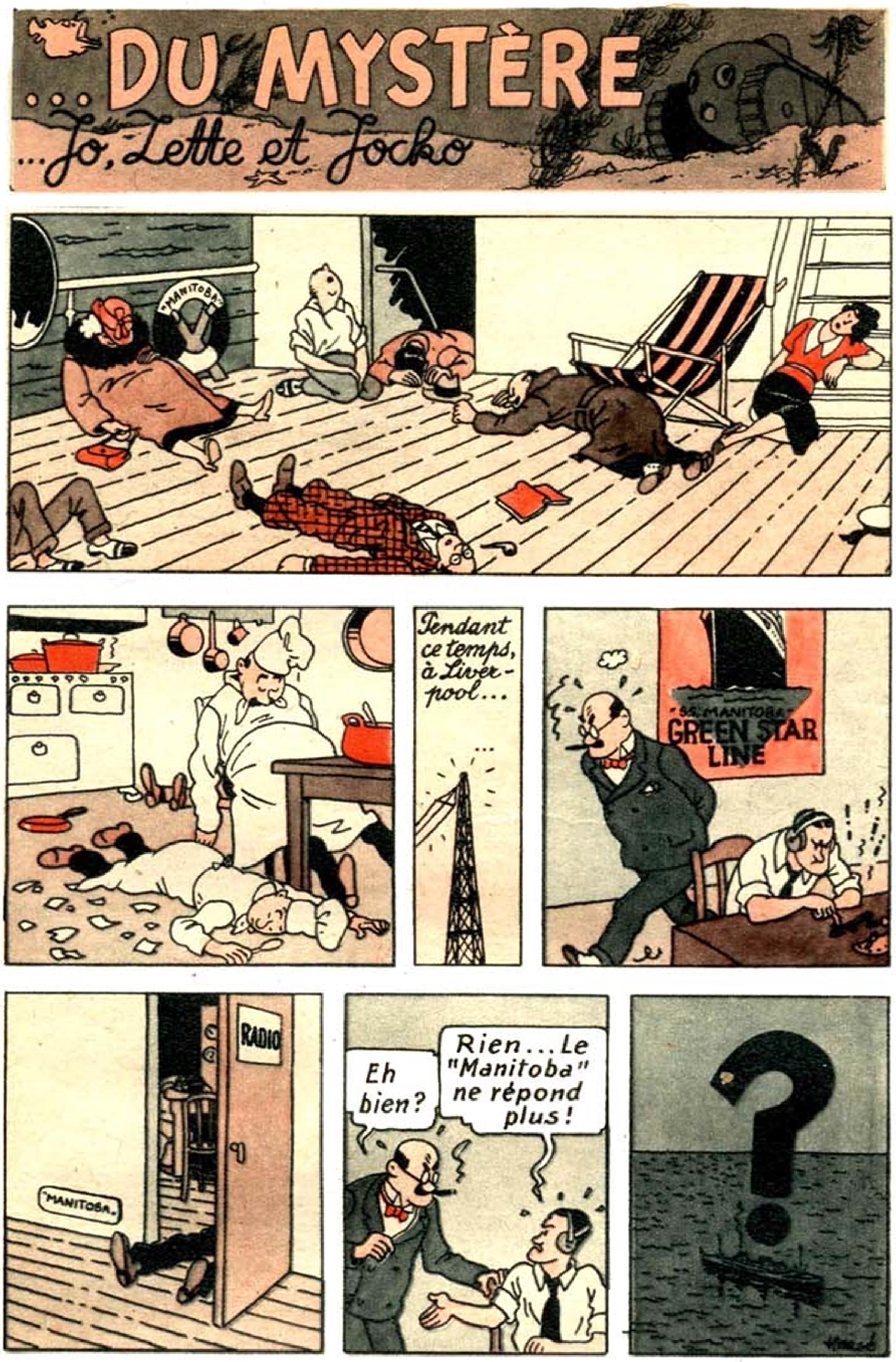


A PARTIR d'aujourd'hui, mes amis, nous allons nous efforcer de mettre de l'ordre dans la boîte à outils de la maison, de réunir tous ceux qui sont indispensables et d'écarter ceux qui n'intéressent que les professionnels. Nous apprendrons en même temps à les entretenir et à nous en servir correctement.

Pour commencer, ayez-vous une scie ? La grande scie tendue dans un cadre en bois ne vous intéresse guère, à moins que vous n'ayez des bûches à scier. Achetez plutôt ce qu'on appelle communément une « scie Saint-Joseph » ou de son nom savant : scie hégoïne.



Choisissez-la en très bon acier (qui se redresse après avoir été courbé)



et bien large, pour scier plus droit. Conservez-la au grenier plutôt qu'à la cave, car elle ne doit jamais être rouillée. Il est bon, pour éviter que ne se rouille cet instrument qui reste parfois de longs mois sans servir, de graisser la lame avec un peu de suif. Cela, d'ailleurs, la fera glisser beaucoup plus facilement dans le bois que vous scierez.

La scie coupe normalement lorsque vous la poussez. Quand vous la tirez à vous, c'est simplement pour pouvoir la pousser de nouveau; il est donc inutile d'appuyer. Quant aux dents, comme je l'ai expliqué au garçon de bureau, elles ne doivent pas avoir la pointe tournée vers vous, mais dans l'autre sens, de manière à bien mordre le bois quand vous poussez sur le manche.

Naturellement, le bois que l'on scie doit être maintenu avec fermeté. S'il bougeait lors d'un coup de scie énergique, la lame pourrait en être voilée, ce qui est le cas de beaucoup de scies de ménage...

T. Tournesol

TINTIN SPORTS

LE sport qui constitue exceptionnellement une profession, doit être une distraction pour la masse. Pour la masse des pratiquants comme pour celle des assistants.

Si quelques douzaines de coureurs cyclistes et de boxeurs ont fait fortune, il ne s'agit là cependant que de quelques individualités, et bien imprudents seraient ceux qui, à la lecture des succès sportifs et financiers remportés par les vedettes du ring ou de la pédale songeraient, eux aussi, à faire carrière en poussant sur des pédales ou en mettant des gants.

On a lu dans la grande presse sportive que Fausto Coppi, le grand coureur italien touchait un million de lires par an d'appointements fixes, que la marque de bicyclettes dont il défend les couleurs lui avait fait cadeau d'une voiture de course et que chaque victoire lui rapportait cent mille lires. Même au cours actuel du change, cela dépasse assez largement ce qu'un honnête citoyen peut espérer gagner dans le négoce ou dans une profession dite libérale.

Et cela peut faire rêver bien des jeunes imaginations !

Attention ! Fausto Coppi est une exception, comme le sprinter Jef Scherens en est une chez nous, comme le boxeur Georges Carpentier en fut une en France.

Sur des milliers de jeunes gens qui, chaque année, débutent dans les courses de village ou montent pour la première fois sur le ring de leur patelin, il n'y en a pas un sur mille qui réussira de façon à vivre de ses rentes lorsque viendra l'âge de la retraite.

Le sport étant une distraction, il ne doit pas dégénérer en querelles entre villages, entre supporters acharnés de clubs différents. Encore moins faut-il y mêler à tout propos, et surtout hors de propos, un soit-disant « honneur national » qui n'a rien à y voir !

Qu'une équipe de football ou de water-polo belge soit battue à l'étranger, c'est évidemment fort regrettable, mais cela ne signifie pas que la Belgique soit déshonorée.

★

Comme je l'ai dit dans le numéro précédent, le but principal de la rubrique sportive de « Tintin » est d'offrir à tous nos lecteurs un moyen facile de se renseigner sur le sport, sur ses habitudes, ses vedettes, sa technique, ses à-côtés.

Je répondrai donc bien volontiers à toutes les questions que l'on me posera et si telle ou telle lettre d'un correspondant mérite une attention spéciale, elle trouvera sa place toute désignée dans cette rubrique.

Bien sportivement,

Paul BEVING



(Suite.)

MON frère ne put obtenir d'eux que des détails fort imprécis.

— On doit se battre, là-bas, du côté de Weybridge, fut à peu près tout ce qu'ils purent dire.

RESUME. — Les Marsiens dévastent systématiquement les environs de Londres. Ils sont montés sur des tripodes de métal et armés d'un Rayon Ardent. Le narrateur vient d'assister à la mort de l'un des monstres touché par un obus; il parle à présent de l'atmosphère qui règne dans la capitale anglaise où vit son frère.

Le service des trains était à cette heure grandement désorganisé, un grand nombre de gens qui attendaient des amis venant des comtés du sud-ouest encombraient les quais. Un vieux monsieur à cheveux gris s'approcha de mon frère et se répandit en plaintes amères contre l'insouciance de la compagnie.

— On devrait réclamer, il faut que tout le monde fasse des réclamations, affirmait-il.

Un ou deux trains arrivèrent, venant de Richmond, de Putney et de Kingston, contenant des gens qui, étant partis pour canoter, avaient trouvé les écluses fermées et un souffle de panique dans l'air. Un voyageur vêtu d'un costume de flanelle bleue et blanche donna à mon frère d'étranges nouvelles.

— Il y a des masses de gens qui traversent Wingston dans des voitures et des chariots de tous genres, chargés de malles et de ballots contenant leurs affaires les plus précieuses. Ils viennent de Molesey, de Weybridge et de Walton et ils disent qu'on tire le canon à Chertsey — une terrible canonnade — et que des cavaliers sont venus les avertir de se sauver immédiatement parce que les Marsiens arrivaient. A la gare de Hampton Court, *nous*, nous avons entendu le canon, mais nous avons cru d'abord que c'était le tonnerre. Que diable cela peut-il vouloir dire ? Les Marsiens ne peuvent pas sortir de leur trou, n'est-ce pas ?

Mon frère ne pouvait le renseigner là-dessus.

Peu après, il s'aperçut qu'un vague sentiment de péril avait gagné les voyageurs du réseau souterrain et que les excursionnistes dominicaux commençaient à revenir de tous les *lungs* du Sud-Ouest, — Barnes, Wimbledon, Richmond Park, Kew, et ainsi de suite — à des heures inaccoutumées; mais ils n'avaient à raconter que de vagues ouï-dire. Tout le personnel de la gare terminus semblait de fort mauvaise humeur.

Vers cinq heures, la foule, qui augmentait incessamment aux alentours de la gare, fut extraordinairement surexcitée, quand elle vit ouvrir la ligne de communication, presque invariablement close, qui relie entre eux les réseaux du Sud-Est et du Sud-Ouest, et passer des trucs portant d'immenses canons et des wagons bourrés de soldats. C'était l'artillerie qu'on envoyait de Woolwich et de Chatham pour protéger Kingston. On échangeait des plaisanteries.

— Vous allez être mangés !

— Nous allons dompter les bêtes féroces !

Et ainsi de suite.

Peu après cela, une escouade d'agents de police arriva, qui se mit en devoir de dégager les quais de la gare et mon frère se retrouva dans la rue.

Les cloches des églises sonnaient les vêpres et une bande de Salutistes descendit Waterloo Road en chantant. Sur le pont, des groupes de flâneurs regardaient une curieuse écume brunâtre qui, par paquets nombreux, descendait le courant. Le soleil se couchait : la Tour de l'Horloge et le Palais du Parlement se dressaient contre le ciel le plus paisible qu'on pût imaginer, un ciel d'or, coupé de longues bandes de nuages pourpres et rougeâtres. Des gens parlaient d'un cadavre qu'on aurait vu flotter. Un homme, qui prétendait être soldat de la réserve, dit à mon frère qu'il avait vu les taches lumineuses de l'héliographe trembloter vers l'ouest.

Dans Wellington Street, mon frère rencontra un couple de vigoureux gaillards qui venaient juste de quitter Fleet Street avec des journaux encore humides et des placards où s'étalaient des titres sensationnels.

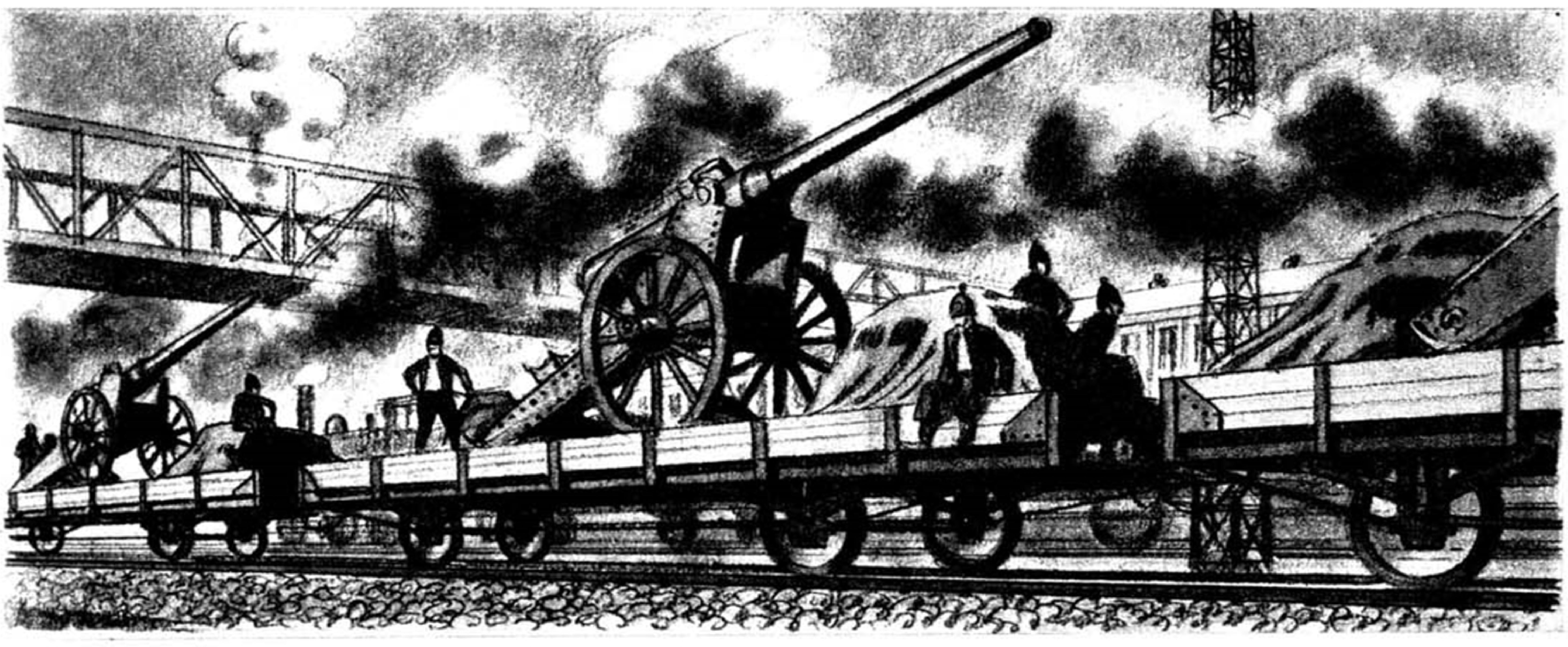
— Terrible catastrophe ! criaient-ils l'un après l'autre en descendant la rue. Une bataille à Weybridge ! Détails complets ! Les Marsiens repoussés ! Londres en danger !...

Il dut donner six sous pour en avoir un numéro.

Ce fut à ce moment, et alors seulement, qu'il se fit une idée de l'énorme puissance de ces monstres et de l'épouvante qu'ils causaient. Il apprit qu'ils n'étaient pas seulement une poignée de petites créatures indolentes, mais qu'ils étaient aussi des intelligences gouvernant de vastes corps mécaniques, qu'ils pouvaient se mouvoir avec rapidité et frapper avec une force telle que même les plus puissants canons ne pouvaient leur résister.

On les décrivait comme de « vastes machines semblables à des araignées énormes, ayant près de cent pieds de haut, pouvant atteindre la vitesse d'un train express et capable de lancer un rayon de chaleur intense ».

Des batteries, principalement d'artillerie de campagne, avaient été dissimulées dans la contrée aux environs de la lande d'Horsell et spécialement entre le district de Woking et Londres. Cinq de leurs machines s'étaient avancées jusqu'à la Tamise et l'une d'elles, par un caprice du hasard, avait été détruite. Pour les autres, les obus n'avaient pas porté et les batteries avaient été immédiatement annihilées par les Rayons Ar-



Des trucs portant d'énormes canons.

dents. On mentionnait de grosses pertes de soldats, mais le ton de la dépêche était optimiste.

Les Marsiens avaient été repoussés et ils n'étaient pas invulnérables. Ils s'étaient retirés de nouveau vers leur triangle de cylindres, aux environs de Woking. Des éclaireurs, munis d'héliographes, s'avançaient vers eux, les cernant dans tous les sens. On amenait des canons, en grande vitesse, de Windsor, de Porstmouth, d'Aldershot, de Woolwich, des canons de quatre-vingt-quinze tonnes à longue portée. Il y en avait actuellement, en position ou disposés en hâte, cent seize en tout, qui défendaient Londres. Jamais encore, en Angleterre, il n'y avait eu une aussi importante et soudaine concentration de matériel militaire.

Tout nouveau cylindre, espérait-on, pourrait, aussitôt tombé, être détruit par de violents explosifs, qu'on manufacturait et qu'on distribuait rapidement. Nul doute, continuait le compte rendu, que la situation ne fût des plus insolites et des plus graves, mais le public était exhorté à s'abstenir de toute panique et à se rassurer. Certes, les Marsiens étaient déconcertants et terribles à l'extrême, mais ils ne pouvaient être guère plus d'une vingtaine contre des millions d'humains.

Les autorités avaient raison de supposer, d'après la dimension des cylindres, qu'il ne pouvait y en avoir plus de cinq dans chacun — soit quinze en tout, et l'on s'était déjà débarrassé d'un au moins — peut-être plus. Le public devait être, à temps, prévenu de l'approche du danger et des mesures sérieuses seraient prises pour la protection des habitants des banlieues sud-ouest menacées. De cette manière, avec l'assurance réitérée de la sécurité de Londres et la promesse que les autorités sauraient tenir tête au péril, se terminait cette quasi-proclamation.

Tout ceci était imprimé en caractères énormes, si fraîchement que le papier était encore humide et on n'avait pas pris le temps d'ajouter le moindre commentaire. Il était curieux, dit mon frère, de voir comment on avait bouleversé toute la composition du journal pour faire place à cette nouvelle.

Tout au long de Wellington Street, on pouvait voir les gens lisant les feuilles roses déployées et le Strand fut soudain empli de la confusion des voix d'une armée de crieurs qui suivaient les deux premiers. Des gens descendaient précipitamment des omnibus pour s'emparer d'un numéro. Enfin, cette nouvelle surexcitait au plus haut point les gens, quelle qu'ait pu être leur apathie préalable. La boutique d'un marchand de cartes et de globes, dans le Strand, fut ouverte, raconte mon frère, et un homme encore endimanché, ayant même des gants jaune paille, parut derrière la vitrine, fixant en toute hâte des cartes du Surrey après les glaces. En suivant le Strand jusqu'à Trafalgar Square, son journal à la main, mon frère vit quelques fugitifs arrivant du Surrey. Un homme conduisait une voiture telle qu'en ont les maraîchers, dans laquelle se trouvaient sa femme, ses deux fils et divers meubles. Ils venaient du pont de Westminster et, suivant de près, une grande charrette à foin arriva, contenant cinq ou six personnes à l'air respectable, avec quelques malles et divers paquets. Les figures de ces gens étaient hagardes et leur apparence contrastait singulièrement avec l'aspect très dominical des gens grimpés sur les omnibus. D'élégantes personnes se penchaient hors des cabs pour leur jeter un regard. Ils s'arrêtèrent au Square, indécis du chemin à suivre et finalement tournèrent à droite vers le Strand. Un instant après, parut un homme en habit de travail, monté sur un de ces vieux tricycles démodés qui ont une petite roue devant; il était sale et son visage pâle et poussiéreux.

Mon frère se dirigea du côté de la gare de Victoria et rencontra encore un nombre inusité d'agents assurant la circulation des voitures. Quelques-uns des fuyards échangeaient des nouvelles avec les voyageurs des omnibus. L'un déclaraient avoir vu les Marsiens.

— Des chaudières, sur de grandes échasses, comme je vous le dis, qui courent plus vite que des hommes.

La plupart d'entre eux étaient animés et surexcités par leur étrange aventure.

Au delà de Victoria, les tavernes faisaient un commerce actif avec les nouveaux arrivants. A tous les coins de rues des groupes de gens lisaient les journaux, discutant avec animation, en contemplant ces visiteurs exceptionnels et inattendus. Ils semblaient augmenter à mesure que la nuit venait, jusqu'à ce qu'enfin les rues fussent, comme le dit mon frère, semblables à la Grand'Rue d'Epsom le jour du Derby. Il posa quelques questions à plusieurs des fugitifs et n'obtint d'eux que des réponses incohérentes.



« Ils viennent ! » hurlait un policeman.

Il ne put se procurer une nouvelle de Woking; un homme, pourtant, lui assura que Woking avait été entièrement détruit la nuit précédente.

— Je viens de Byfleet, dit-il; un bicycliste arriva ce matin de bonne heure dans le village, courut de porte en porte nous dire de partir. Puis ce fut le tour des soldats. On voulait savoir ce qui se passait et l'on ne voyait rien que des nuages de fumée sans que personne vînt de ce côté. Ensuite nous entendîmes la canonnade à Chertsey et des gens arrivèrent de Weybridge. Alors j'ai fermé ma maison et je suis parti.

Il y avait à ce moment dans la foule un profond sentiment d'irritation contre les autorités, parce qu'elles n'avaient pas été capables de se débarrasser des envahisseurs sans tout cet encombrement.

Vers huit heures, on put distinctement percevoir dans tout le sud de Londres le bruit d'une sourde canonnade. Mon frère ne put l'entendre dans les voies principales, à cause de la circulation et du trafic, mais, en coupant vers le fleuve par des rues écartées et tranquilles, il pouvait le distinguer très clairement.

Il revint à pied de Westminster jusque chez lui, près de Regent's Park, vers deux heures. Il était maintenant plein d'anxiété à mon propos et bouleversé par l'importance évidente de la catastrophe. Son esprit, comme le mien l'avait été la veille, était porté à s'occuper des détails militaires. Il pensa à tous ces canons silencieux et prêts à faire feu, à la contrée devenue soudain nomade et il essaya de s'imaginer des *chaudières* sur des échasses de cent pieds de haut.

Deux ou trois voiturées de fugitifs passèrent dans Oxford Street et plusieurs dans Marylebone Road; mais la nouvelle se propageait si lentement que les trottoirs de Regent's Street et de Portland Road étaient encombrés des habituels promeneurs du dimanche après-midi, et l'on ne parlait de l'affaire que dans de rares groupes; aux environs de Regent's Park les couples silencieux flânaient aussi nombreux que de coutume. La soirée était chaude et tranquille, bien qu'un peu lourde; le canon s'entendait encore par intervalles, et, après minuit, le ciel fut éclairé vers le sud comme par des éclairs de chaleur.

Il lut et relut le journal, craignant que les pires choses ne me fussent arrivées. Il ne pouvait tenir en place et après souper, il erra de nouveau par les rues, au hasard. Rentré chez lui, il essaya en vain de détourner le cours de ses idées en revoyant ses résumés d'examen. Il se coucha un peu après minuit et fut éveillé de quelque lugubre rêve, aux premières heures du lundi matin, par un tintamarre de marteaux de portes, de pas précipités dans la rue, de tambour éloigné et de volées de cloches. Des reflets rouges dansaient au plafond. Un instant, il resta immobile, surpris, se demandant si le jour était venu ou si le monde était fou. Puis il sauta à bas du lit et courut à la fenêtre.

Sa chambre était mansardée et comme il se penchait, il y eut une douzaine d'échos au bruit de sa fenêtre ouverte, et des têtes parurent en toute sorte de désarroi nocturne. On criait des questions.

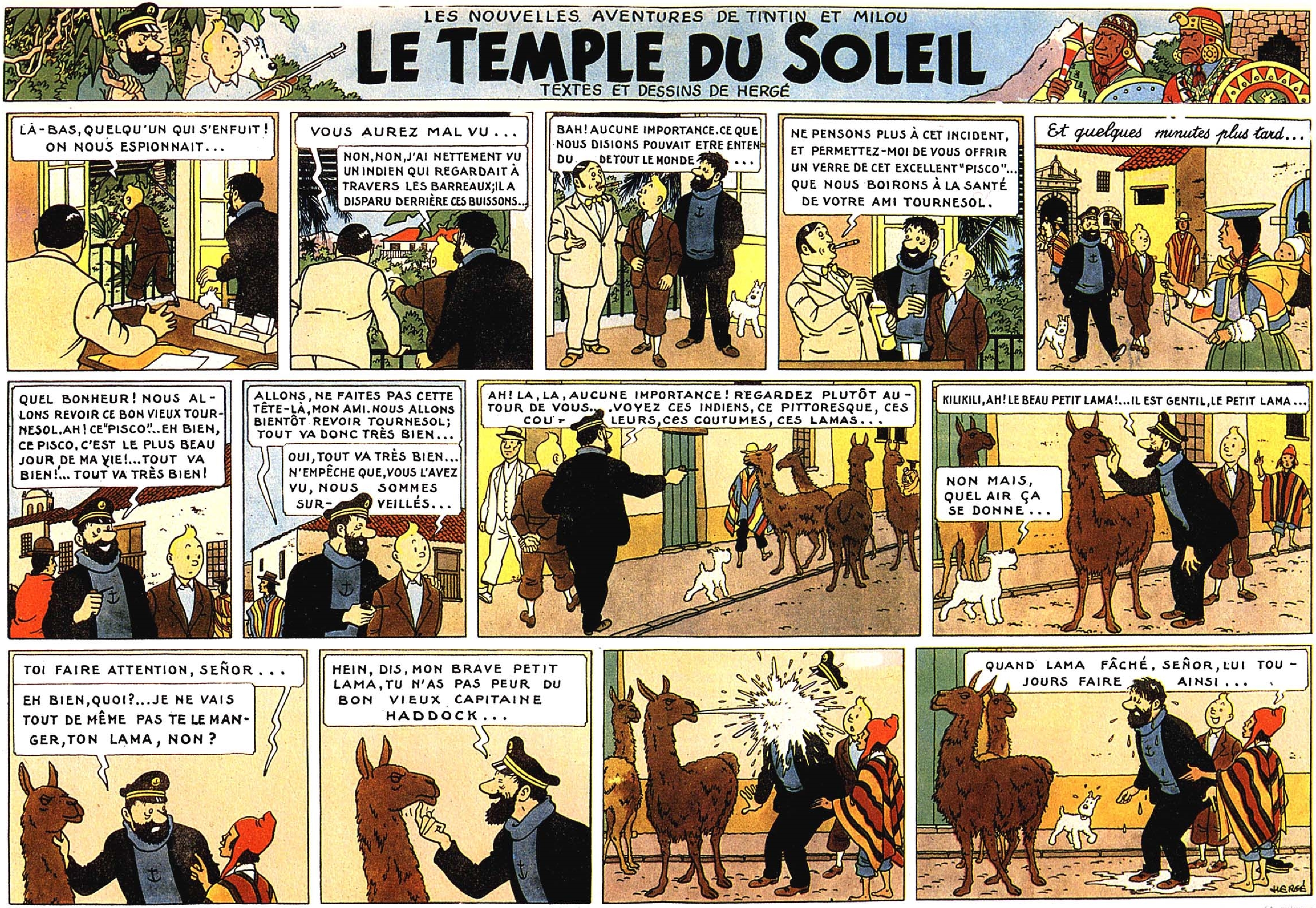
— Ils viennent ! hurlait un policeman, en secouant le marteau d'une porte. Les Marsiens vont venir ! et il se précipitait à la porte voisine.

Un bruit de tambours et de trompettes arriva des casernes d'Albany Street et toutes les cloches d'église à portée d'oreilles travaillaient ferme à tuer le sommeil avec leur tocsin véhément et désordonné. Il y eut des bruits de portes qu'on ouvre et l'une après l'autre les fenêtres des maisons d'en face passèrent de l'obscurité à une lumière jaunâtre.

Du bout de la rue arriva au galop une voiture fermée, dont le bruit, qui éclata soudain au coin, s'éleva jusqu'au fracas sous la fenêtre et mourut lentement dans la distance. Presque immédiatement, suivirent quelques cabs, avant-coureurs d'une longue procession de rapides véhicules, allant pour la plupart à la gare de Chalk Farm, d'où les trains spéciaux de la Compagnie du Nord-Ouest devaient partir, pour éviter de descendre la pente jusqu'à Euston.

(A suivre.)

Illustrations de E.-P. Jacobs.


LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU
LE TEMPLE DU SOLEIL
TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ
LÀ-BAS, QUELQU'UN QUI S'ENFUIT! ON NOUS ESPIONNAIT...
VOUS AUREZ MAL VU...
NON, NON, J'AI NETTEMENT VU UN INDIEN QUI REGARDAIT À TRAVERS LES BARREAUX; IL A DISPARU DERRIÈRE CES BUISSONS...
BAH! AUCUNE IMPORTANCE. CE QUE NOUS DISIONS POUVAIT ETRE ENTENDU DE TOUT LE MONDE...
NE PENSONS PLUS À CET INCIDENT, ET PERMETTEZ-MOI DE VOUS OFFRIR UN VERRE DE CET EXCELLENT "PISCO"... QUE NOUS BOIRONS À LA SANTÉ DE VOTRE AMI TOURNESOL.
Et quelques minutes plus tard...
QUEL BONHEUR! NOUS ALLONS REVOIR CE BON VIEUX TOURNESOL. AH! CE "PISCO"... EH BIEN, CE PISCO, C'EST LE PLUS BEAU JOUR DE MA VIE!... TOUT VA BIEN!... TOUT VA TRÈS BIEN!
ALLONS, NE FAITES PAS CETTE TÊTE-LÀ, MON AMI. NOUS ALLONS BIENTÔT REVOIR TOURNESOL; TOUT VA DONC TRÈS BIEN...
OUI, TOUT VA TRÈS BIEN... N'EMPÊCHE QUE, VOUS L'AVEZ VU, NOUS SOMMES SURVEILLÉS...
AH! LA, LA, AUCUNE IMPORTANCE! REGARDEZ PLUTÔT AUTOUR DE VOUS... VOYEZ CES INDIENS, CE PITTORESQUE, CES COULEURS, CES COUTUMES, CES LAMAS...
KILIKILI, AH! LE BEAU PETIT LAMA!... IL EST GENTIL, LE PETIT LAMA...
NON MAIS, QUEL AIR ÇA SE DONNE...
TOI FAIRE ATTENTION, SEÑOR...
EH BIEN, QUOI?... JE NE VAIS TOUT DE MÊME PAS TE LE MANGER, TON LAMA, NON?
HEIN, DIS, MON BRAVE PETIT LAMA, TU N'AS PAS PEUR DU BON VIEUX CAPITAINE HADDOCK...
QUAND LAMA FÂCHÉ, SEÑOR, LUI TOUJOURS FAIRE AINSI...
HERGÉ

(A suivre.)

Le Baiser de Noël



CE soir-là, la famille Bernard, réunie dans la cuisine de la ferme, se chauffait près du grand poêle. Dehors, le vent soufflait la neige jusque dans la cour. A l'étable, les bêtes remuaient un peu à cause du grand froid. Et les enfants, qui veillaient dans la cuisine, luttaient contre le sommeil.

— Demain sera la veille de Noël, dit M. Bernard. Si vous êtes bien sages, les enfants, je vous conduirai au village dans la carriole et nous assisterons ensemble à la messe de minuit.

— Ça, c'est une idée, dit Georges, un garçon de quatorze ans, chaleureusement approuvé par André et Nelly, âgés l'un de six, l'autre de quatre ans.

— Encore faudra-t-il pour cela que le charron ait terminé la réparation de la charrette, dit Mme Bernard.

— Après tout, répondit son mari, je pourrais au besoin porter André sur mes épaules. Quant à Nelly, Georges s'en chargera bien.

— Sûrement ! fit Georges.

Quant à Mme Bernard, il ne pouvait être question qu'elle accompagnât son mari et ses enfants, la nuit de Noël, à l'église du village : son dernier-né, le petit Serge, comptait à peine dix mois.

— Je vous préparerai un bon repas, avec de la galette, pour votre retour, dit-elle.

A l'évocation de cette nuit de Noël si proche, la conversation s'anima. Chacun voyait déjà la messe de minuit, avec la crèche dressée sur l'autel de la Vierge; le sapin illuminé, orné de cheveux d'anges; le repas nocturne au long duquel on buvait un petit vin rosé !

Soudain, on frappa à la porte. Un peu étonné, M. Bernard se leva et alla ouvrir. Sur le seuil, dans un tourbillon de neige, parurent un homme et une femme étroitement emmitouflés et qui paraissaient très fatigués.

— Pardon de vous déranger à cette heure, dit l'homme, mais je voudrais savoir : le village, est-ce encore loin ?

— Oh ! oui, assez loin, dit M. Bernard. Mais entrez donc !

Les voyageurs s'avancèrent et Mme Bernard remarqua que la voyageuse surtout était assez lasse. Elle la fit asseoir près du feu.

— Vous ne pouvez aller au village ce soir, dit-elle. Le temps est trop mauvais et Madame semble si fatiguée !

— Il faut que nous y allions, dit l'homme. Nous n'avons pu trouver place dans aucune auberge, sur la route. Il est temps de se hâter.

— Mais, dit Mme Bernard, vous pourriez passer la nuit ici !

— Certainement, fit son mari. Monte préparer la chambre avec Georges.

Mais le voyageur les arrêta.

— Non, dit-il, ce n'est pas la peine : nous *devons* partir ce soir. Mais je vous remercie d'avoir pensé à nous offrir l'hospitalité...

— Si seulement nous pouvions vous conduire jusqu'au village, dit M. Bernard. Mais justement la carriole est en réparation.

— Ne vous inquiétez pas de nous, Monsieur, dit le voyageur. Maintenant que nous sommes chauffés un peu et que nous nous sommes reposés, nous allons nous remettre en route.

Près du poêle où se trouvait le berceau du petit Serge, la voyageuse s'était penchée. Elle regardait le bébé en silence et ses mains lui caressaient la tête.


Mais déjà l'homme ouvrait la porte sur la nuit. La neige tombait, toujours plus aveuglante, et le vent sifflait dans les arbres morts.

Soudain, on entendit, venant de l'étable, un long braîment plaintif. C'était Tich-le-Baudet qui semblait vouloir rappeler sa présence.

— Oh ! mais je vais vous prêter mon âne, s'écria M. Bernard, vous n'aurez qu'à le confier à M. le Curé !

Et c'est ainsi que, dans la neige et la nuit, la famille Bernard put voir s'éloigner sur la route cet étrange équipage : une femme, enveloppée d'un manteau, assise sur un âne, et un homme à la barbe bouclée qui marchait auprès d'eux.





Quelques jours plus tard, c'était le soir de la Noël, M. Bernard se mit en route avec Georges qui portait Nelly, lui-même chargé d'Andrée, car la carriole n'était toujours pas réparée.

Et les questions naïves allaient leur train, à propos de la Sainte Vierge, de Saint Joseph et du petit Jésus, car les tout petits n'avaient jamais assisté à une messe de minuit.

Lorsqu'ils furent arrivés sur la place du village, M. Bernard constata que l'église était déjà pleine de monde et que la foule des fidèles débordait jusque sur le seuil. A la pensée de tout ce chemin fait inutilement, les enfants se mirent à pleurer.

— Moi qui désirait tant voir Mme Marie, dit André.

— Attends; que je te mette debout sur mes épaules ! lui dit son père. Tiens-toi à cette moulure. Tu vois comme ça ?

— Oh ! oui, dit André. Je vois l'autel, et M. le Curé qui dit la messe, et toutes les bougies allumées. Que c'est beau !

— Et moi ! et moi ! cria la petite Nelly, qui était restée à califourchon sur les épaules de Georges.

— Attends, lui dit son frère, nous allons nous installer dans cette niche.

— Oh ! je vois la crèche ! s'écria la petite fille, avec l'étoile qui brille au-dessus ! Et le petit Jésus qui dort dans la paille ! Comme il est grand, George ! Il a sûrement mon âge ! Est-ce possible ? Et sa maman, penchée sur lui, et son papa à côté d'eux ! Et le gros bœuf qui souffle tant qu'il peut ! Et l'âne...

Et alors Georges, qui lui aussi regardait de tous ses yeux reconnut en l'âne qui soufflait sur l'Enfant Tich-le-Baudet, leur bon âne, qu'ils avaient prêté la nuit précédente aux voyageurs ! Mais alors, Saint Joseph... la Vierge Marie... penchés là, sur leur enfant, c'étaient donc eux !

— Regarde, Nelly, dit-il à sa petite sœur : l'âne de la crèche, c'est Tich. Et les gens, tu t'en souviens, auxquels nous l'avons confié la nuit dernière, c'étaient Saint Joseph et la Vierge Marie que tu vois là, en ce moment.

— Oh ! murmura la petite fille, je voudrais qu'ils me voient, qu'ils me reconnaissent ! Je voudrais tant dire bonsoir au petit Jésus !

— C'est impossible ! Comment pourrais-tu arriver jusqu'à lui ?

— Si tu faisais signe à Tich, peut-être qu'il nous reconnaîtrait ?

Alors Georges, au risque de tomber, se mit à faire de grands signes. Mais vainement. Puis, comme il se demandait de quelle façon il pourrait attirer l'attention de l'âne, il découvrit dans sa poche une belle carotte qu'il avait prise, dans la journée, et qu'il avait oublié de croquer...

— Tu vas voir, Nelly, dit-il triomphalement.

Et il commença de faire tourner vivement la carotte au-dessus de sa tête.

O bonheur ! Tich-le-Baudet ne tarda pas à tourner vers lui un œil intéressé et à le reconnaître. Voici à la fois son jeune maître et une délicieuse carotte mûrie à point ! Quel élan !

Mais pouvait-il abandonner l'Enfant qui dormait là, près de lui ? C'était impossible, mais pourtant !...

Enfin, il n'y tint plus et dans l'église, où grondait harmonieusement les orgues, on entendit monter, tout à coup, un sinistre, un formidable braiment !

Ce fut un grand scandale, et M. le Curé, troublé dans sa messe se serait sûrement fâché si, prodige ! Jésus ne s'était réveillé ! Il se frotta les paupières, bâilla, puis regarda autour de lui. Et tout au bout de l'église, sous le porche, il aperçut la petite Nelly qui lui faisait joyeusement signe. Et lui aussi leva la main vers elle pour l'appeler.

— Oh ! dit Nelly à son frère, il m'a vue ! il m'a vue ! Laisse-moi aller auprès de lui.

— Oh ! maman, dit Jésus à sa mère, laisse-moi aller près de Nelly et de Georges. Ne sont-ce pas eux qui vous ont confié leur âne ?

— Va, dit la Vierge à Jésus.

— Va, dit Georges à sa petite sœur.

Alors les deux enfants, marchèrent doucement l'un vers l'autre tandis que l'assistance émerveillée s'ouvrait pour eux.

Et voici qu'au centre de l'église, les deux enfants se rejoignirent et soudain, avançant son visage tout contre celui de la petite fille, Jésus lui appuya doucement ses lèvres sur la joue. Le miracle de l'amour était né dans cette église de village, par cette nuit de Noël ! Il avait suffi que de braves gens, apitoyés par le sort de deux inconnus égarés, leur eussent fait don de leur âne, pour que l'enfant Jésus, récompensât leur benjamine par un baiser.

Et puis Jésus, dans la crainte de se faire gronder, retourna vers la crèche où il reprit sa place. L'âne se mit à souffler sur lui, comme c'était prévu de toute éternité, et le bœuf fit de même. Et M. le Curé acheva sa messe.

Mais, lorsque l'église se fut vidée, Tich-le-Baudet ne put contenir un long braiment de désespoir parce que Georges, qui avait repris sa petite sœur sur ses épaules, s'en était retourné à la ferme avec son père et son jeune frère, sans lui avoir jeté la carotte tant convoitée !

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY



(A suivre.)



LES PROPOS DU MAJOR WINGS

LA lettre de Gaby Verhuysen, de Saint-Gilles, major, contient une demande assez générale qui pourrait, je crois, intéresser beaucoup de nos amis : « Que signifient les expressions que j'ai déjà entendues à propos d'avions : « plus lourds que l'air » et « plus légers que l'air » ?

Sont « plus légers que l'air » l'ensemble des ballons ou « aérostats », dont il importe peu qu'ils soient libres, captifs ou dirigeables. Un mot de commentaire : du moment qu'ils sont gonflés, les ballons pèsent moins lourd que le volume d'air dont ils tiennent la place et si on oublie de le retenir au sol par des câbles, ils montent dans l'atmosphère comme un bouchon du fond de l'eau jusqu'à la surface.

A certains points de vue, cette solution est idéale, puisqu'elle permet de monter et de descendre verticalement à la vitesse désirée, et sans danger. Pourtant, elle est de plus en plus abandonnée. En premier lieu, la force ascensionnelle des gaz est très faible, et il faut donner aux aérostats des dimensions très importantes pour qu'ils puissent enlever des charges utiles. Ils sont donc encombrants et très fragiles; la grande résistance qu'ils offrent à l'air empêche d'autre part de leur communiquer des vitesses importantes; elle les rend aussi très vulnérables dans les tempêtes. On n'emploie plus guère les ballons que pour maintenir des observateurs ou des objets en l'air pendant une longue durée à un point fixe : par exemple, pour suspendre des filets de barrage contre avions, autour d'une ville.

En revanche, les « plus lourds que l'air » comprennent tous les avions et autres machines volantes qui ne se soutiennent dans l'air que par l'effet du vent, réel ou artificiel, sur leurs surfaces. Il n'est donc pas nécessaire de fixer ces appareils au sol de crainte qu'ils ne s'échappent, car il leur faut exploiter une force intérieure ou extérieure très importante pour s'élever dans l'atmosphère.

Les avions, qui sont le type caractéristique du « plus lourd que l'air », sont beaucoup moins encombrants et fragiles que les ballons. Ils supportent de lourdes charges; ils peuvent aussi atteindre des vitesses très élevées et lutter contre les vents violents. Par contre, ils ont un très grave inconvénient : celui de ne pouvoir se soutenir dans l'air que grâce à une certaine vitesse. De ce fait, il leur faut des terrains spéciaux, vastes et dégagés, pour décoller et atterrir. Si, pour une raison ou l'autre, ils sont privés de leur vitesse, ils tombent brutalement, comme une pierre. Quoiqu'il en soit, leurs avantages sont tels qu'on les emploie de plus en plus et avec une sécurité relative.

Naturellement, depuis le début de l'aviation, les savants cherchent à faire bénéficier l'avion, plus lourd que l'air, des avantages du ballon, plus léger que l'air, et capable, par conséquent, de se maintenir en l'air sans vitesse. Ils ont imaginé et expérimenté beaucoups d'appareils divers, dont certains commencent à donner d'excellents résultats et semblent appelés à un brillant avenir : les hélicoptères et les autogires.

Il n'est pas nécessaire, n'est-ce pas, Tintin, que j'explique à tes amis ce que c'est qu'un avion ou un ballon ? En revanche, je crois très utile de leur définir, par une comparaison, l'hélicoptère et l'autogire.

Un hélicoptère se comporte dans l'air comme une sorte d'auto qui serait suspendue **au-dessous d'un petit manège d'avions.** Si les petits avions prennent leur envol et gagnent de l'altitude en tournant autour de l'axe du manège, ils enlèveront avec eux l'auto suspendue à cet axe. Cela te fait sourire ? Eh ! bien, c'est exactement ce qui se passe en réalité. De plus, quand le manège est arrivé assez haut, il est capable, par des moyens variés, de se déplacer dans une direction quelconque.

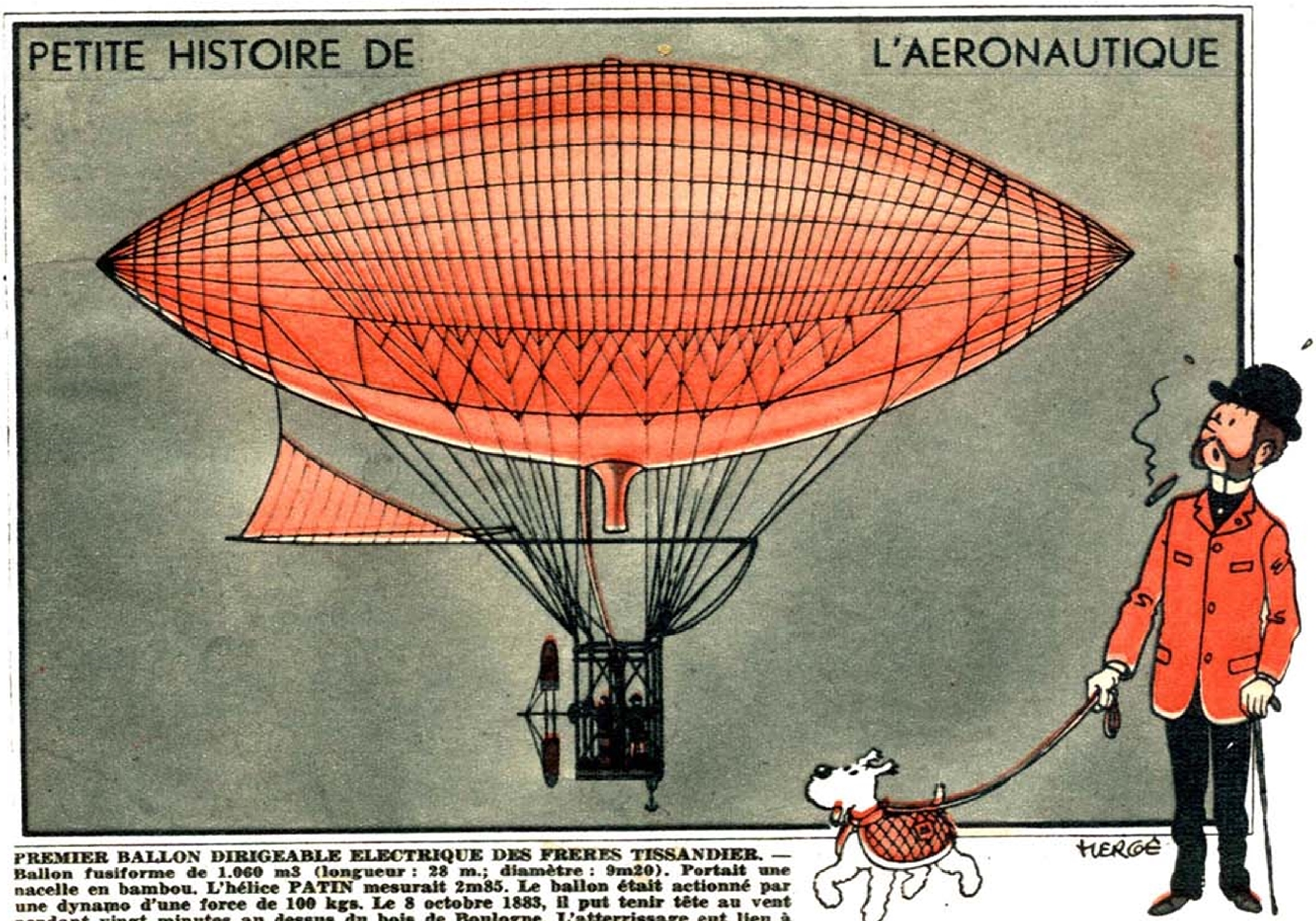
Quant à l'autogire, on pourrait presque le comparer au même manège. Ici, cependant, les avions sont remplacés par des planeurs ou des cerfs-volants qui, eux, ne volent point par leurs propres moyens, mais parce qu'on les tire par une ficelle. Donc, le « manège » de l'autogire ne tourne pas de sa propre initiative, mais uniquement parce qu'il est tiré dans une direction donnée par l'auto qu'il soulève.

Compris, Tintin ?

— Parfaitement, major. Vous arrivez toujours à me faire comprendre les choses les plus difficiles avec aisance. Merci.

— ★ —

MEMPHIS BELL, Evere. — Nous ne voyons pas pourquoi vous ne pourriez pas construire des maquettes d'avions ou des modèles volants; vous ne seriez pas la seule jeune fille à vous livrer à ce passe-temps instructif et passionnant. Evidemment, je ne parlerai pas que des modèles, mais souvent aussi des avions véritables, selon le désir exprimé par mes correspondants. Toutefois, il est certain que la petite aviation est plus à leur portée que la grande. La place nous manquera pour publier des photos d'avions, et nous vous engageons à rechercher celles-ci dans la presse spécialisée.



PREMIER BALLON DIRIGEABLE ELECTRIQUE DES FRERES TISSANDIER. — Ballon fusiforme de 1.060 m3 (longueur : 28 m.; diamètre : 9m20). Portait une nacelle en bambou. L'hélice PATIN mesurait 2m85. Le ballon était actionné par une dynamo d'une force de 100 kgs. Le 8 octobre 1883, il put tenir tête au vent pendant vingt minutes au dessus du bois de Boulogne. L'atterrissage eut lieu à Croissy-sur-Seine.

notre GRAND CONCOURS

DEUXIEME EPREUVE

VOICI, mes chers amis, la suite du grand concours organisé par TINTIN.

Nous vous rappelons que tous nos lecteurs peuvent y participer. Les points gagnés par les concurrents sont additionnés et le classement général se fait à la fin du concours.

N'oubliez pas que vos réponses doivent parvenir au journal, au plus tard le mardi qui suit la publication de chacune des épreuves. Les concurrents inscriront dans le coin gauche au haut de leur enveloppe la mention « CONCOURS » et y annexeront le bon de participation qu'ils trouveront au bas de cette page.

PRIX

Le grand concours de TINTIN est doté de prix magnifiques.

On peut y gagner :

— Un poste de T.S.F.

— Une bicyclette

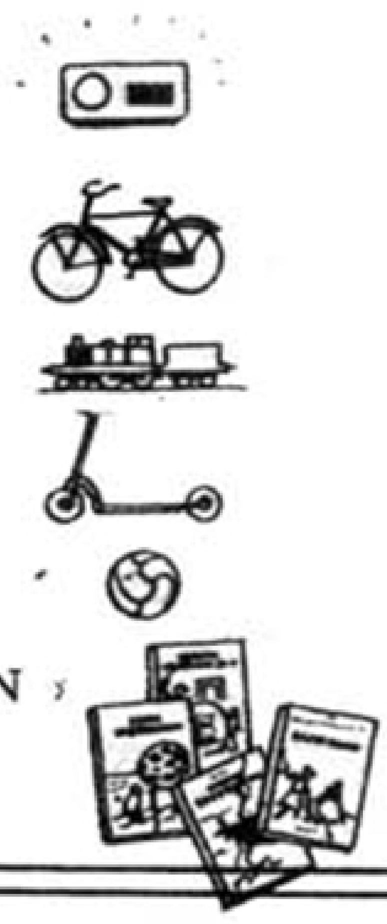
— Un train électrique

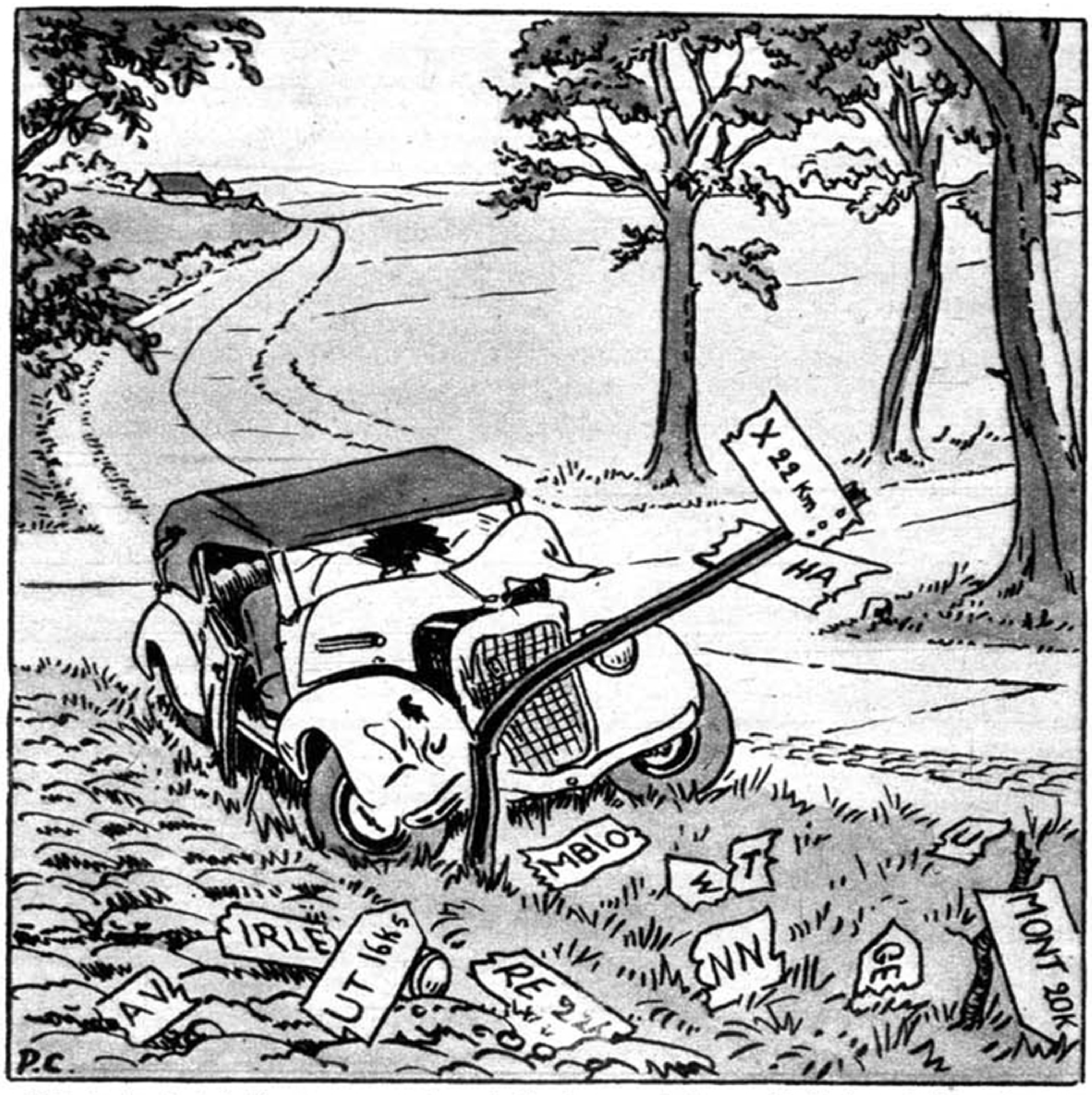
— Une trottinette

— Un ballon de football

— Des albums « TINTIN »

etc, etc...





Une auto s'est jetée sur un poteau indicateur qu'elle a réduit à mal. Les plaques kilométriques, au nombre de quatre, en ont été complètement ou partiellement arrachées et jonchent le sol de leurs débris.

PREMIERE QUESTION

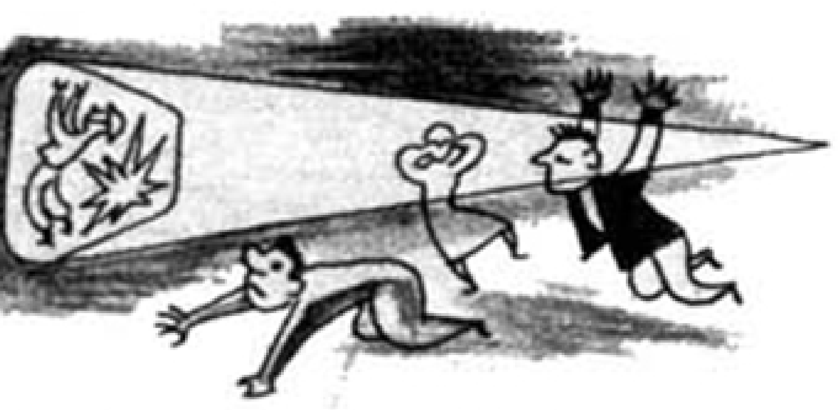
— Pouvez-vous reconstituer les indications des plaques kilométriques et retrouver leur orientation respective ?

DEUXIEME QUESTION

— Etes-vous en mesure de préciser la ville de Belgique où s'est produit l'accident ?

Bonne chance, chers amis, et n'oubliez pas de nous faire parvenir vos réponses avant l'expiration du délai prescrit, munies du bon de participation.

CINEMA ODORANT



M. Haas Laube, de New-York, vient de faire une intéressante démonstration à l'aide d'un appareil qu'il a inventé.

Cet appareil permet d'émettre instantanément pendant le déroulement du film, et aussi de résorber sans transition, l'odeur qui correspond à la scène projetée. Une charcuterie répand un fort parfum de jambon fumé, une roseraie embaume la rose, une cuisine, le café, et ainsi de suite.

C'est parfait ! Mais pensez un peu à ce que donnera l'évocation d'une porcherie, d'un suicide par le gaz d'éclairage ou d'une attaque à l'ypérite !

LE MALCHANCEUX INVENTEUR



M. Newall, de Nottingham, ayant inventé un appareil à ramoner automatiquement les cheminées, vient de l'expérimenter à son domicile.

Il en est résulté une explosion qui a noyé son appartement et celui de ses voisins sous un torrent de suie, transformant tout le monde en ramoneurs.

Depuis cette triste aventure, M. Newall broie du noir.

ATTENTION !

A tout lecteur qui, entre le 19 décembre et le 31 janvier souscrira un abonnement d'un an au Journal, il sera offert gratuitement un magnifique calendrier « Tintin » pour l'année 1947.

Ceux qui sont dans l'impossibilité de remplir cette condition peuvent obtenir ce calendrier en versant la somme de frs. 10.— au C.C.P. 1909.16 des « Editions du Lombard », 55, rue du Lombard, à Bruxelles.

BON DE PARTICIPATION
Epreuve N° 2.

TINTIN *vous raconte*

La Vie Aventureuse de Cervantès

CONNAISSEZ-VOUS ce personnage, grand, maigre, ascétique, qui, d'un œil flamboyant, est en train de dévorer des bouquins de chevalerie dont les personnages frénétiques prennent corps autour de lui ?

Et plus loin, le retrouvant, balayé par l'aile tourbillonnante d'un moulin à vent qu'il vient de charger impétueusement, pouvez-vous l'identifier ?

Allons, vous avez déjà répondu !... C'est don Quichotte, là plongé dans la plus indigeste des littératures, celle qui retrace admirablement les exploits des chevaliers errants; ici victime de ses folles imaginations qui lui ont montré en de bien modestes et inoffensifs moulins à vent de redoutables géants !

Tout le monde à lu *Don Quichotte*, et peut en citer les principaux épisodes. Plus rares sont ceux qui connaissent la vie de son auteur, Miguel Cervantès Saavedra, l'une des plus romanesques qui soient.

Cervantès naquit à Alcala de Hénarès, le 9 octobre 1547, d'une famille noble mais pauvre. Après avoir fait ses humanités sous la direction d'un savant maître, Juan Lopez de Hoyos, il publia quelques vers à la mémoire d'Elisabeth de Valois, la jeune femme de Philippe II, qui venait de mourir.

Jules Aquaviva, légat du Pape, étant venu en mission à Madrid, Cervantès entra à son service en qualité de valet de chambre. Les jeunes gentilhommes espagnols sans fortune, tel que l'était Cervantès, ne dédaignaient nullement ce genre d'emploi, qui pouvait être le point de départ d'une fructueuse carrière.

Il passa en 1570 en Italie, à la suite de son maître, mais là, apprenant que le Pape levait des troupes contre les Turcs, il s'engagea et fit sous les ordres de Marc-Antoine Colonna la campagne de Chypre.

L'année suivante, le 7 octobre 1571, il prit part à la fameuse bataille de Lépante, où il fut blessé dès le début, mais il n'abandonna son poste qu'après la fuite des infidèles. Il avait reçu à la main gauche une balle d'arquebuse et, par suite de l'impéritie des chirurgiens, on dût l'amputer.

Peu après, comme il rentrait en congé en Espagne, à bord de la galère *Le Soleil*, un célèbre pirate algérien, Dali-Mami, se présenta, presque en vue de Majorque, et prit le navire.

Cervantès, qu'accompagnait son frère Rodrigo, et l'équipage du *Soleil*, devinrent donc les esclaves du pirate. Celui-ci se montrait si cruel, que plusieurs tentatives d'évasion eurent lieu, sous la conduite de l'indomptable manchot.

L'une d'elles ayant été éventée avant sa mise à exécution, Cervantès en revendiqua intrépidement toute la responsabilité, et Dali-Mami, étonné, fit grâce à tous les coupables.

Un peu plus tard, Cervantès conçut un nouveau projet d'une hardiesse extraordinaire : il s'agissait tout simplement de soulever tous les esclaves captifs dans les états du dey, de s'emparer d'Alger, et de remettre cette conquête à Philippe II !...

Prévenu, le dey Hassan-Aga, effrayé, racheta Cervantès mille écus, et lui mena la vie dure jusqu'au jour où il le libéra contre rançon. Il y avait cinq ans qu'il était en esclavage !...

Rentré en Espagne, il épousa une personne que son nom magnifique : dona Catalina de Palacios Salazar y Vosmediano, n'empêchait nullement d'être aussi désargentée que lui.

Cervantès se tourna alors vers l'art dramatique, mais la trentaine de pièces qu'il écrivit ne le tirèrent pas d'embarras, si bien qu'il dut se résigner à suivre un certain Antonio de Guevara à Séville, comme commis aux vivres. Cinq ans après, il devint l'agent d'affaires d'un de ses protecteurs. Envoyé en mission à Argamasilla, un petit village de la Manche, il houspilla si bien l'alcade qu'il fut mis en prison !

Selon la tradition, c'est là qu'il a commencé son *Don Quichotte*.

L'ouvrage eut d'abord quelque difficulté à s'imposer, car, se fiant au titre, chacun croyait qu'il s'agissait encore d'un de ces insipides romans de chevalerie dont l'Espagne était sursaturée. Puis le succès vint, immense. Trente mille exemplaires se vendirent en moins de deux ans, ce qui était prodigieux pour l'époque.

Il se trouva même un obscur imitateur, Fernandez de Avellaneda, pour publier une suite à son chef-d'œuvre. Cervantès riposta de la plus belle façon en donnant la seconde partie de son livre, égale, sinon supérieure à la première...

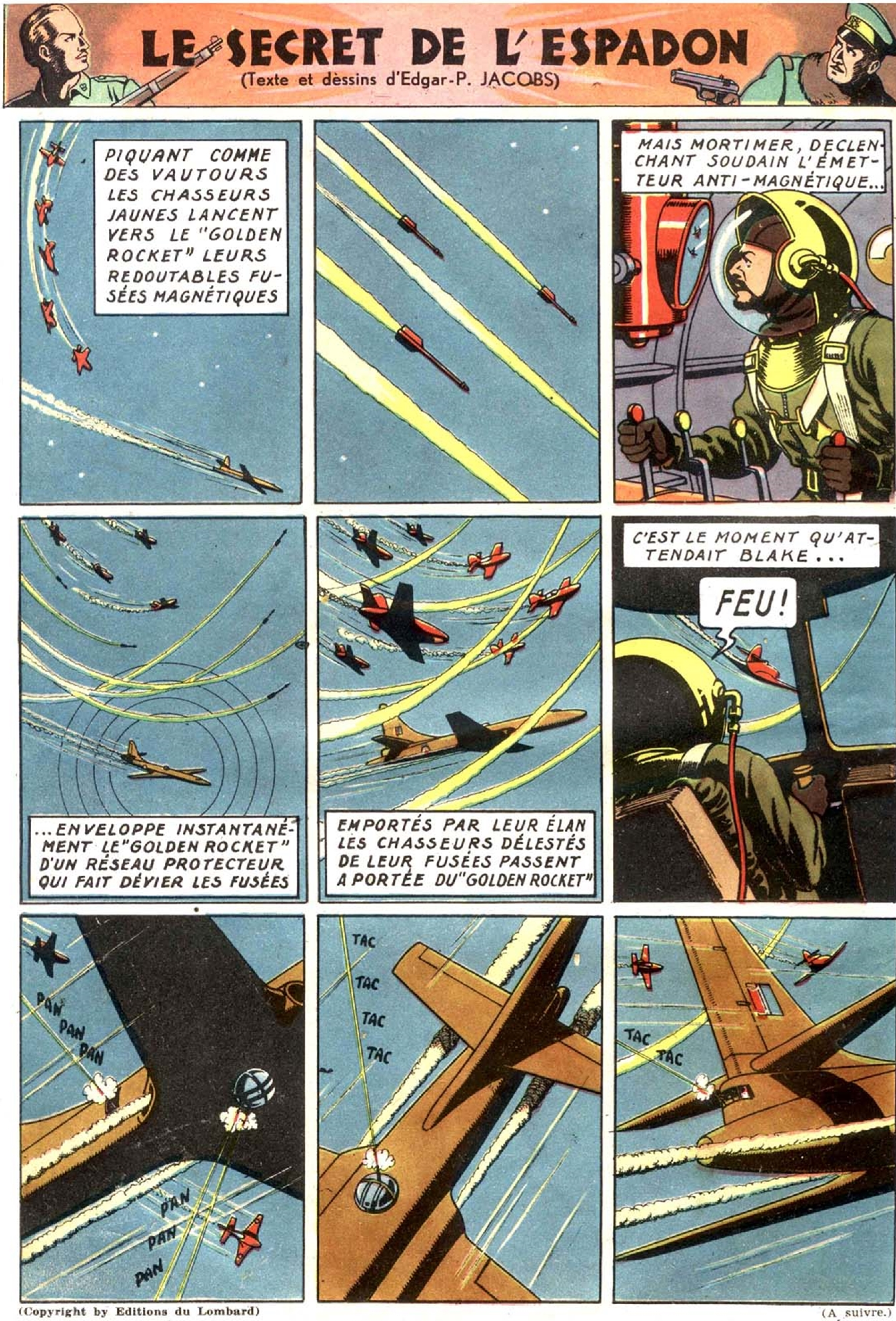
Tout cela ne l'enrichit guère. Il commença encore des contes, des poèmes et des pièces, jusqu'en 1616, où il mourut, le 23 avril.

Cervantès fut un héros avant d'être un grand écrivain, et il accomplit de grandes actions avant d'écrire son chef-d'œuvre. C'est là un cas assez rare.

A titre d'indication, les deux illustrations ci-contre sont de Gustave Doré, qui a incomparablement illustré *Don Quichotte*.







(A suivre.)

« Les Editions du Lombard »
55, Rue du Lombard, Bruxelles.

Rédacteur en chef : André-D. Fernez

Editeur-Directeur : Raymond Leblanc
79, Rue Picard, Bruxelles.

Imprimé en Belgique sur les presses de C. Van Cortenbergh, 12, Rue de l'Empereur, Bruxelles.

N° 15 - 16 PAGES 2 JANVIER 1947

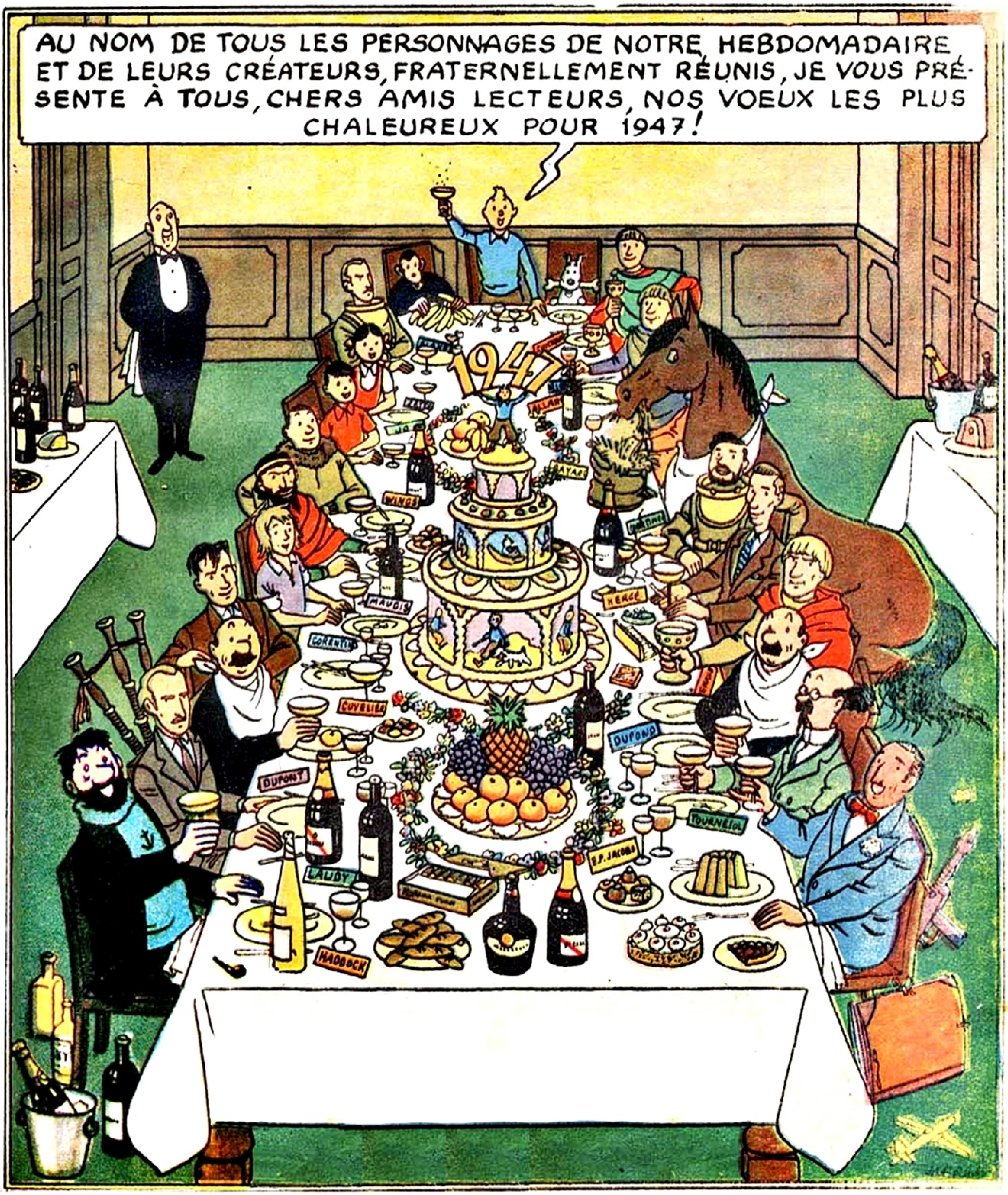


TINTIN

CHAQUE JEUDI

4,00 FRS

EN FRANCE : 10 FRANCS



TINTIN vous parle

Bonjour, les amis !

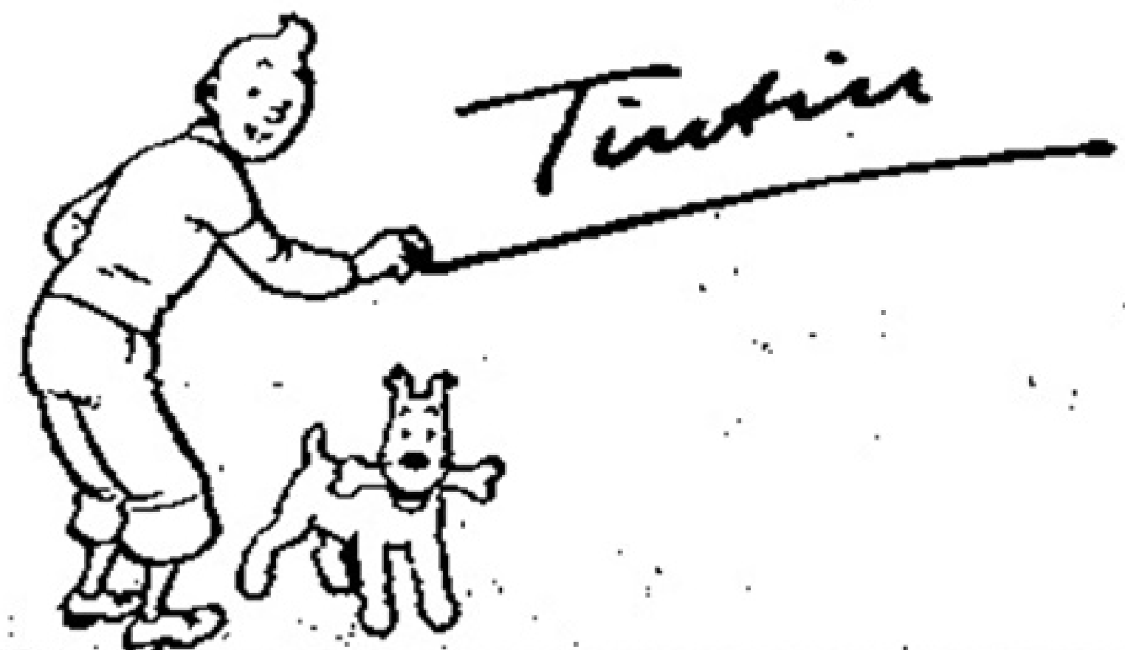
J'ai lu, l'autre jour, qu'après avoir passé au Sénégal plusieurs mois à rassembler des cailloux fort rares, un géologue confia sa précieuse cargaison à des porteurs indigènes. Mais les nègres, ayant jugé stupide de transporter sur trois cents kilomètres des charges de cailloux pesant chacune vingt-cinq kilos, délestèrent les caisses, firent le trajet allègrement et les remplirent de cailloux ordinaires à leur arrivée au port d'embarquement où les attendait le géologue. Devant cette effroyable transmutation, le savant fut si horrifié qu'il dut se mettre au lit d'urgence.

Cette aventure nous enseigne qu'il n'est pas toujours bon de juger les choses avec sa petite logique personnelle.

Il n'y a pas que des nègres pour être tenté de se croire plus malin que les autres !

N'est-ce pas votre avis ?

Bonne poignée de mains.





Oui, les amis ! Ça n'a pas été une mince besogne que de dépouiller votre abondant courrier. Vous nous avez écrit en si grand nombre que nos espoirs les plus optimistes ont été dépassés.

Pour l'insigne et la carte de membre nous vous répétons qu'il sera répondu directement aux demandes des présidents locaux. Qu'ils nous fassent donc parvenir sans tarder la liste nominative de leurs membres avec la photo au format « carte d'identité », portant au verso les noms, prénoms, adresses et dates de naissance de chacun d'eux, ainsi que le montant du prix des insignes et des droits d'inscription. Nous ferons immédiatement le nécessaire.

Note importante : La carte de membre ne sera valable que si elle porte la signature de Tintin et celle du président du club local.

Plusieurs de nos correspondants nous interrogent sur les buts du Club « TINTIN ». Voilà une question qui prouve que nos lecteurs sont tous des garçons intelligents.

Eh bien, voilà : notre Club a pour but de grouper les jeunes qui aiment Tintin et son esprit et qui désirent se ranger autour de lui comme autour d'un grand frère. Il veut créer parmi ces jeunes un esprit d'équipe et de coopération cordiale et leur donner l'occasion de prendre en commun, dans un cercle d'amis unis par la même sympathie, leurs récréations et leurs délassements. Il leur permettra aussi, à des conditions exceptionnelles, de profiter de certains avantages (représentations théâtrales et cinématographiques, baptêmes de l'air, expositions, etc...). De plus, et ceci n'est pas la moindre des raisons d'être, il favorisera l'éclosion, parmi ses membres, de solides et viriles amitiés qui les accompagneront plus tard dans la vie.

Enfin, le Club Tintin, qui sera votre club, s'efforcera de faire de chacun de vous un « chic type », un « gentleman » ! Un gentleman fier de son insigne et qui jamais ne reniera le code d'honneur qu'il a signé.

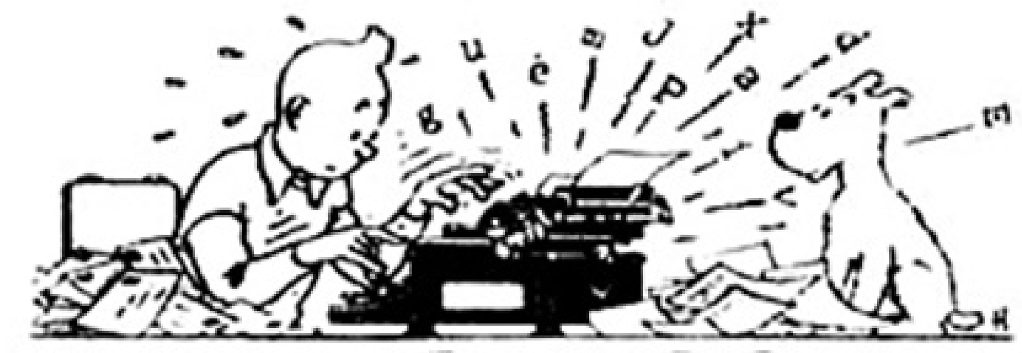
Voilà mes amis !... Vous voyez que votre club n'a pas été fondé à la légère et qu'il possède un programme solide et précis.

Certains de nos lecteurs nous demandent comment ils doivent envisager le trav- des sections. Patience !... Rome n'a pas été bâtie en un jour ! Nous fournirons bientôt à chacune de nos sections des directives précises pour un travail d'ensemble.

Mais voilà qui suffit pour cette semaine.

Bonne chance, les amis, et à jeudi prochain !

Recommandez bien à tous vos camarades d'être à l'écoute de Radio-Luxembourg, le samedi de 12 h. 50 à 13 heures pour suivre l'émission « TINTIN » patronnée par le délicieux apéritif CAMPARI.



MON COURRIER

ZORRO, Bourles. — HERGE te remercie de ta gentille lettre. Tes suggestions seront examinées.

PISTACHE. — Il nous est impossible pour le moment de donner suite à ta suggestion.

JACQUES et JEANINE CLAESSENS. — Votre cordiale sympathie nous encourage. Merci !

ANDRE DUVIVIER, Basècles. — Le Temple du Soleil » sera édité en album séparé de même que les autres aventures en images de TINTIN.

ROLAND SMITH, Anderlecht. — Tes souhaits sont exaucés.

LIONEL, Verviers. — Ton enthousiasme nous fait plaisir. Oui, les histoires que tu signales paraîtront prochainement en album. Bonne poignée de mains.

RENE VANDER STRAET. — Ta lettre est bien amusante. Nous te rappelerons ton invitation au moment opportun. Merci. Nous sommes heureux que « Le Secret de l'Espadon » te passionne à ce point.

Les QUATRE-TEMSCHE, (Oost-Vlanderen). — Votre longue lettre, si sympathique, nous a touchés. Bonne poignée de mains à tous les quatre.

METEOR, Saint-Gilles. — Tes suggestions seront retenues, et nous nous empresserons de te satisfaire dans la mesure du possible. Tes félicitations nous vont droit au cœur.

JEAN-JACQUES ROLAND, Genève, Suisse. — Il nous est impossible pour le moment de consacrer plus de place au « Temple du Soleil ».

GABRIEL MOREAUX, Louvain. — Nous avons transmis ton conseil de tempérance au Capitaine Haddock.

GUY RENARD, Etterbeek. — Nous reviendrons sur ta proposition.

NICOLLE VERVEUX. — Nous essayerons de publier quelques jeux, comme tu le demandes. Prends patience !

J.-PIERRE DEGEYNE, Mouscron. — Oui, le « Temple du Soleil » paraîtra en album.

ROBERT DESCHOENMAKER, Bruxelles. — La réédition des albums TINTIN est en cours. Nous penserons à ton idée. Milou accepte tous les dons avec reconnaissance.

PIERRE BOUTY, Boitsfort. — Nous espérons pouvoir te donner satisfaction.

YVES STEINS, Angleur. — Les albums que tu mentionnes paraîtront bientôt. Ta visite au journal sera toujours la bienvenue.

JACQUES GODEFROID, Renaix. — Merci pour ta gentille lettre.

PHILIPPE MIDOL, Mons. — Oui, les albums TINTIN seront réédités ou paraîtront très prochainement. Nous sommes heureux que tu te comptes parmi nos « lecteurs acharnés ».

ANDRE DELFOSSE, Bruxelles. — Ce que tu demandes à HERGE est impossible. Tu comprendras aisément pourquoi. Amitiés.

(Voir suite du courrier page 15.)

— ★ —

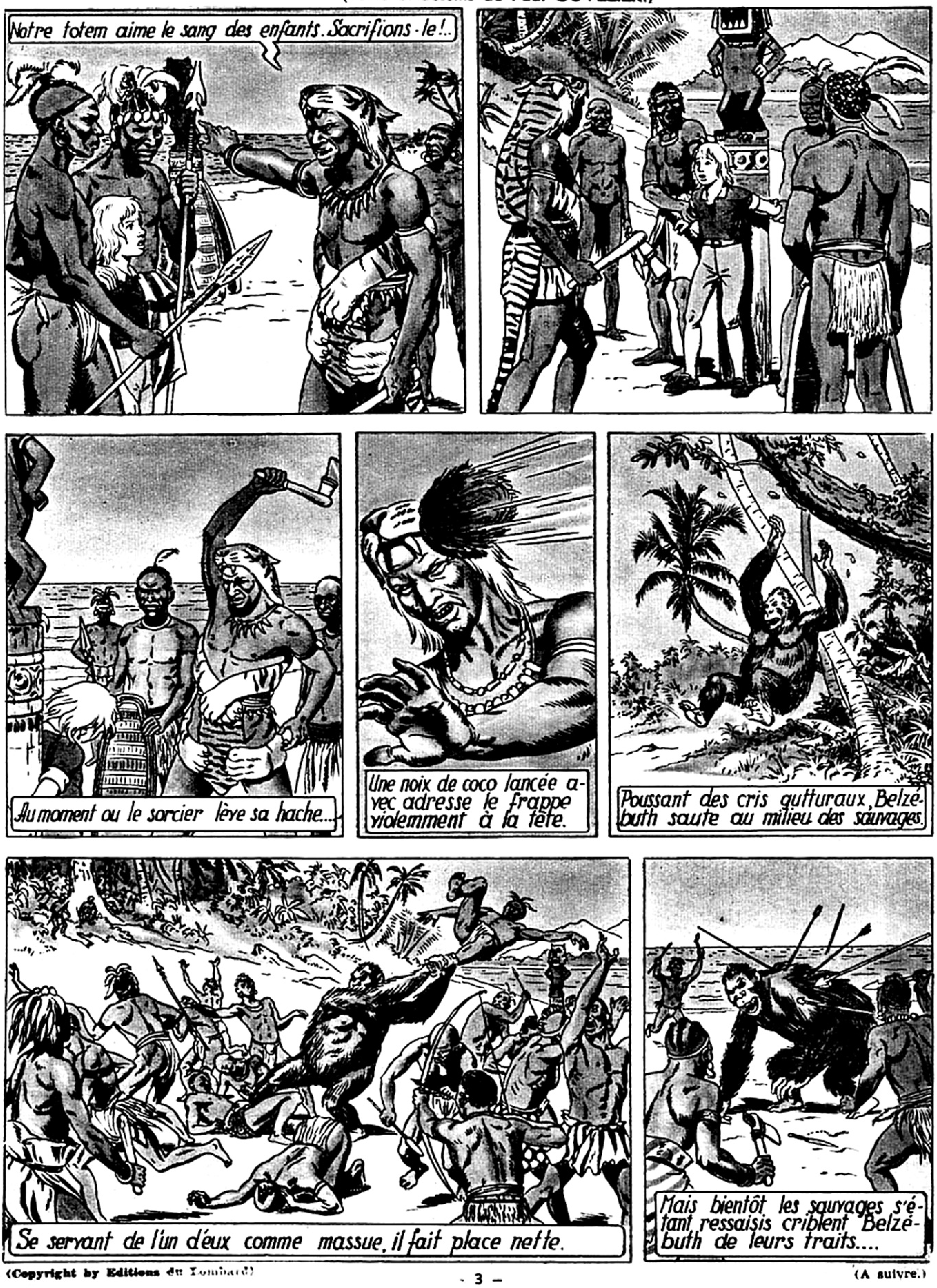
Tout mon courrier doit porter l'adresse : TINTIN-Bruxelles.

Spécifier s'il y a lieu : Capitaine Haddock ou Major Wings. Mais bien mentionner en premier lieu : « TINTIN ».



L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

(Texte et dessins de Paul CUVELIER.)



(A suivre.)



Mon Cher Caméléon,

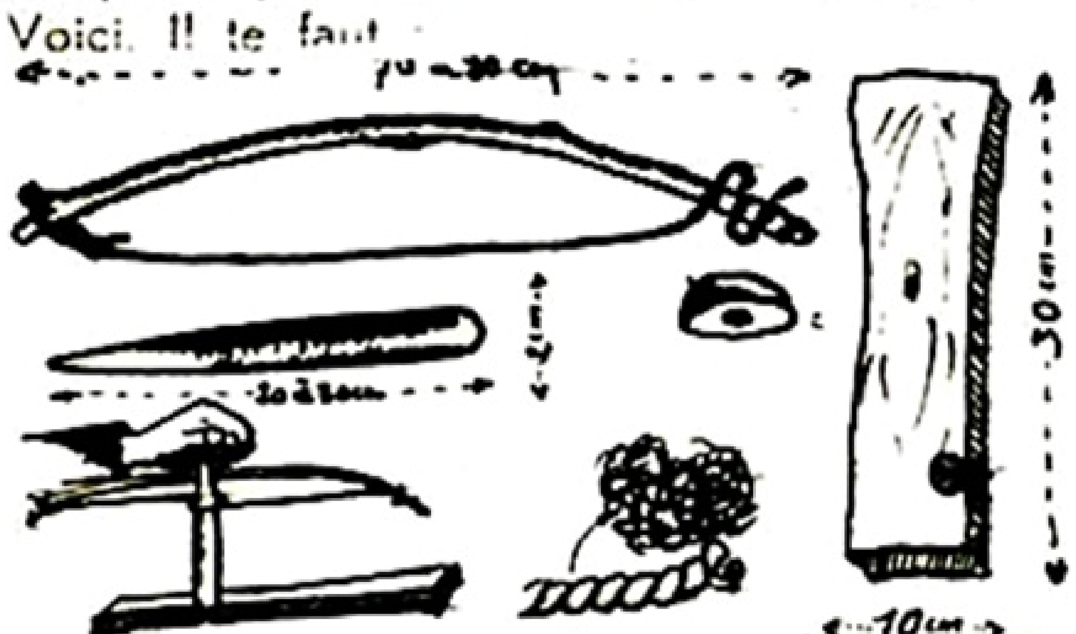
C'EST juré ! Plus jamais je ne me risquerai sur le terrain des codes secrets.

Suite à ma petite disgression de la semaine dernière, tous mes correspondants ont trouvé spirituel de m'écrire en code : « Et ceci, mon cher Bison, en sortiras-tu ?... »

Durant des heures et des heures, j'ai fait travailler mes petites cellules grises. Mais je suis arrivé à bout de toutes les difficultés.

Grand merci pour tes conseils; cependant, de grâce, à l'avenir, écris-moi en clair !

Je passe maintenant à l'objet de ma chronique de ce jour : le feu sans allumette. Mille excuses, mon cher Caméléon ! Il m'est impossible de t'expliquer le « truc » en une semaine. Je me bornerai aujourd'hui à te signaler le matériel nécessaire à l'expérience. Tu le mettras dans ton grenier, bien au sec, durant quelques jours, et jeudi prochain, je t'indiquerai de quelle manière faire jaillir la flamme miraculeuse aussi bien que n'importe quel Indien Comanche ou Apache. Voici. Il te faut :



Une planchette d'environ 30 cm. de long sur 10 à 15 cm. de large et 1 ½ cm à 2 cm. d'épaisseur.

Ce qui importe surtout, c'est que le bois soit sec et ne contienne pas de résine. Je te conseille de choisir de l'orme, du bouleau, du peuplier ou du saule. Si tu ne trouves aucun de ces bois-là, grimpe à ton grenier et empare-toi d'un quelconque morceau de caisse; cela fera très bien l'affaire.

2. Une branche d'arbre de 1 ½ cm. à 3 cm. de diamètre, et qui, posée sur le sol, t'arrive à plus ou moins 5 cm. en dessous de la rotule. Choisis du bois dur, par exemple du mérisier ou du cerisier, du frêne ou du marronnier.

3. Une branche d'environ 80 cm. de long, en forme d'arc (attention, il ne faut pas qu'elle plie).

4. Une courroie en cuir, très solide.

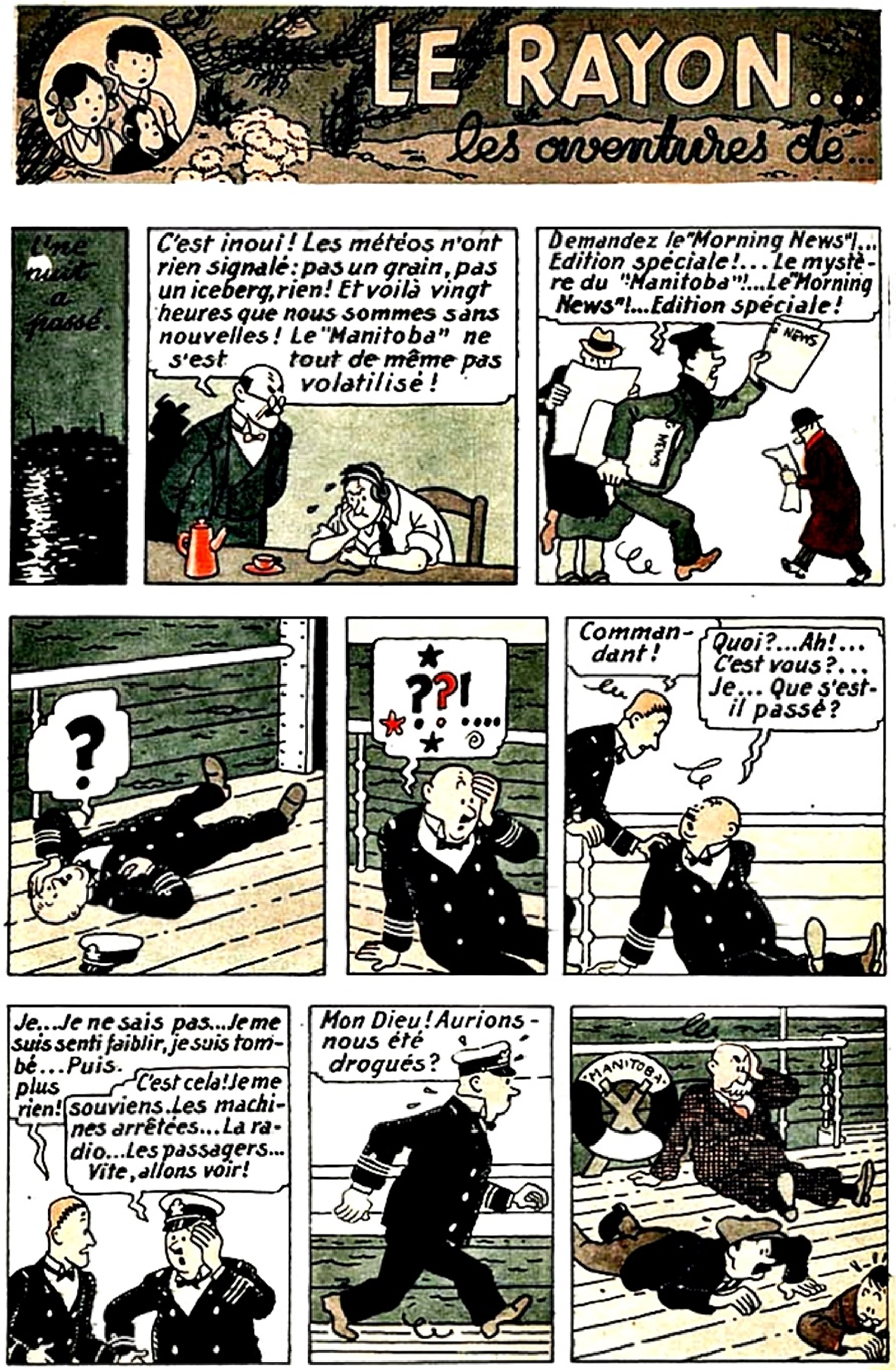
5. Un bout de bois d'une dimension telle que tu puisses facilement le tenir dans la paume de la main (environ 6 à 7 cm. de diamètre sur 2 cm. d'épaisseur.

6. De l'écorce de bouleau que tu déchireras en charpie.

A défaut de bouleau, des herbes sèches, un vieux nid bien sec ou même un bout de corde de chanvre effilochée feront merveille.

A la semaine prochaine.

BISON SERVIABLE.





PLUSIEURS d'entre vous, mes chers amis, me demandent comment ils doivent faire pour relier leurs « Tintin ». En particulier, Paul Weverbergh, de Boitsfort, voudrait connaître « le nœud du relieur ».

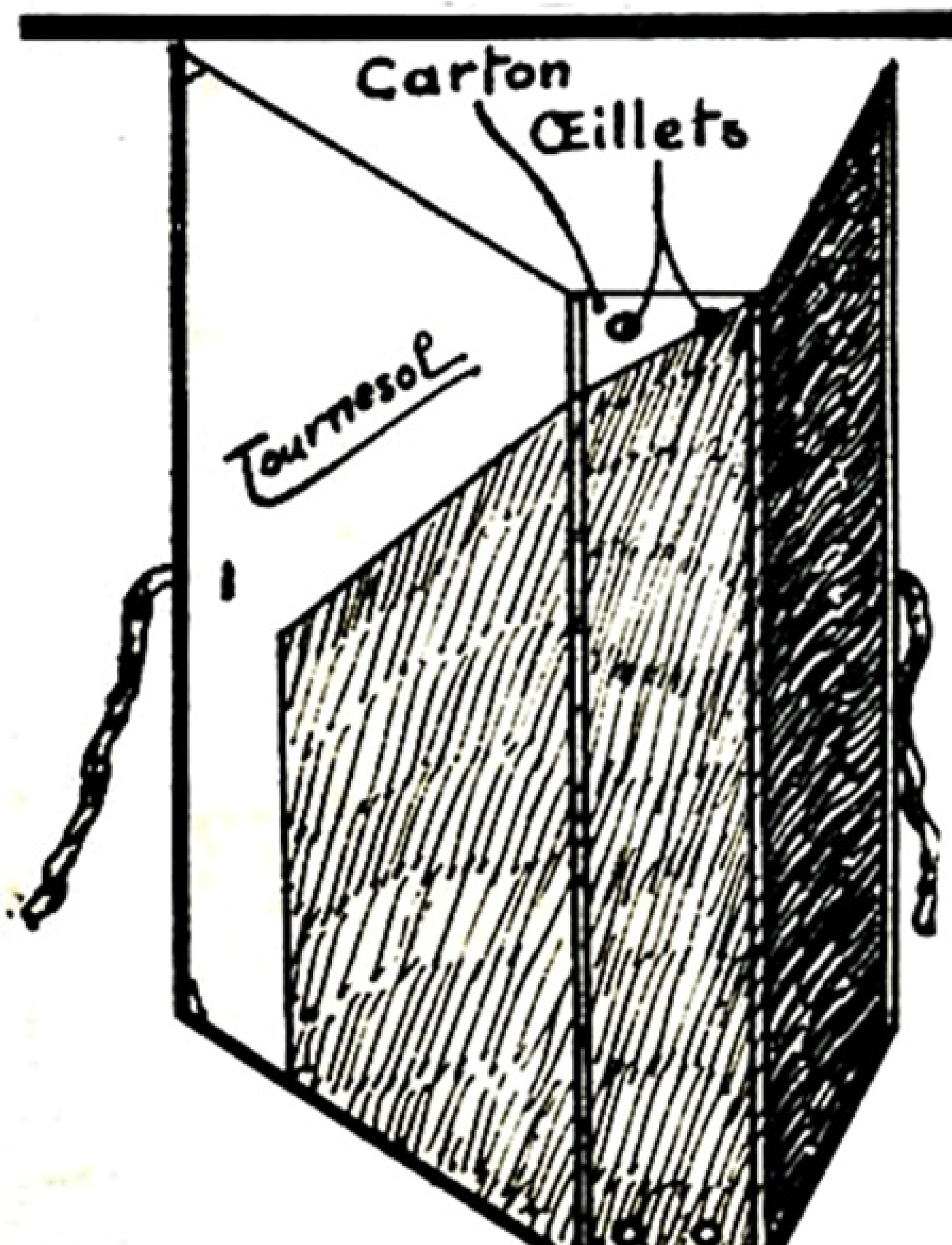
Attention, mes amis, un peu de patience ! On ne peut relier réellement un livre que lorsque on est en possession de tous les cahiers composant un volume. Et vous savez qu'on appelle cahier un ensemble de pages pliées ensemble; chaque numéro de « Tintin » constituera donc un cahier de votre volume à relier.

Quand nous aurons assez de « Tintin », je je vous apprendrai à les relier convenablement; ce sera notre premier volume, qui se composera probablement des numéros parus cette année et de ceux du premier semestre de 1947. En attendant, il vous faut conserver soigneusement tous les numéros en les réunissant, au fur et à mesure de leur parution, dans une couverture provisoire.

Dans ce but, achetez dans une papeterie quelconque une couverture cartonnée, solide et bien faite, plus grande que vos « Tintin » de quelques centimètres tout autour, et, si possible, avec des rubans pour la fermer. Cet objet ne coûte pas très cher; c'est pourquoi je ne vous conseille pas d'en entreprendre la confection vous-même; vous aurez ainsi une couverture plus soignée. Mais il faut l'adapter à vos besoins.

Découpez alors une bande de bon carton, de la même hauteur que la couverture et presque de la même largeur que le dos en toile, à quelques millimètres près. Collez solidement la bande de carton sur la face inté-





rieure du dos en toile, en veillant à ce que la couverture puisse se fermer aisément.

Aussitôt que ce sera sec, allez chez votre cordonnier et demandez-lui gentiment de vouloir bien percer, à l'emporte-pièce, deux trous en haut et deux en bas du dos que vous avez collé, et d'y poser quatre œillets comme il met aux chaussures. Attention : il faut qu'entre les œillets du haut et ceux du bas, il y ait au moins la hauteur de vos « Tintin ».

Tendez alors une quarantaine de fils solides, entre les œillets du haut et ceux du bas, à l'intérieur de la couverture. Chaque fois que vous recevrez votre « Tintin », vous n'aurez qu'à le passer derrière un de ces fils, à la suite du numéro précédent, et alors seulement, vous en commencerez la lecture.

De cette manière, vous conserverez une collection en parfait état jusqu'à ce que nous puissions passer à la reliure.

T. Tournesol



LE temps est loin, grâce à Dieu, où les jeunes gens, surpris à taper sur un ballon rond, se voyaient gratifiés par le professeur de plusieurs heures de retenue. Tous les établissements d'instruction font, aujourd'hui, un effort sérieux en veur du sport.

Mais il est normal que les directeurs, recteurs et préfets veillent à ce que l'on ne tombe pas d'un excès à l'autre.

Le sport au collège doit être une distraction, et rien qu'une distraction, c'est-à-dire qu'il ne peut pas empiéter sur le temps consacré aux études et que les préoccupations sportives ne peuvent pas étouffer celles des leçons et des examens.

Récemment, le surveillant des études d'un grand établissement de Bruxelles a surpris une vingtaine d'élèves qui, au lieu de faire leur devoir, se plongeaient dans l'étude approfondie d'un concours de pronostics. Résultat : le directeur a décidé que tout élève surpris à « pronostiquer » serait puni d'une exclusion temporaire.

Il n'est pas raisonnable non plus que des jeunes gens, au lieu de suivre les cours, se plongent, pendant la durée de la classe, dans la lecture de journaux sportifs.

Attention, mes amis, si trop d'abus se commettent, le corps professoral réagira, et ce sera justice. Mais qu'est-ce qui en pâtira ? Le sport !...

★

A la suite de mon appel de la semaine dernière, j'ai reçu plusieurs lettres de correspondants auxquels je me fais un plaisir de répondre ci-dessous :

LUCIEN P... — *Georges Carpentier était ouvrier mineur lorsqu'il s'est décidé à monter pour la première fois sur le ring. Tu vois que cela ne lui a pas trop mal réussi. Il est, aujourd'hui, âgé de cinquante-deux ans.*

PAUL B... — *Non, Jean Aerts n'a jamais gagné le Tour de France. Il a été champion du monde amateur en 1927, au Nurburg Ring, près de Cologne, et champion du monde professionnel en 1935, à Floreffe.*

MARGUERITE L... — *Il n'y a pas de courts couverts de tennis actuellement en exploitation à Bruxelles.*

A la semaine prochaine, mes amis ! Bien sportivement,

Paul BEVING.



(Suite.)

RESUME. — Les Marsiens dévastent systématiquement les environs de Londres. Ils sont montés sur des tripodes de métal et armés d'un Rayon Ardent. Le narrateur vient d'assister à la mort de l'un des monstres touché par un obus; il parle à présent de l'atmosphère qui règne dans la capitale anglaise où vit son frère.

PENDANT longtemps mon frère resta à la fenêtre à considérer avec ébahissement les policeman heurtant successivement à toutes les portes, et annonçant leur incompréhensible nouvelle. Puis derrière lui, la porte s'ouvrit et le voisin qui habitait sur le même palier entra, vêtu seulement de sa chemise et de son pantalon, en pantoufles et les bretelles pendantes, les cheveux ébouriffés par l'oreiller.

— Que diable arrive-t-il ? Un incendie ? demanda-t-il. Quel satané vacarme!

Ils avancèrent tous deux la tête hors de la fenêtre, s'efforçant d'entendre ce que les policeman criaient. Des gens arrivaient des rues transversales et causaient par groupes animés, à chaque coin.

— Mais pourquoi diable tout cela ? demandait le voisin.

Mon frère lui répondit vaguement et se mit à s'habiller, courant à la fenêtre, avec chaque pièce de son costume, afin de ne rien manquer du remue-ménage croissant des rues. Et bientôt des gens vendant des journaux extraordinairement matinaux descendirent la rue en braillant.

— Londres en danger de suffocation ! Les lignes de Kingston et de Richmond forcées ! Terribles massacres dans la vallée de la Tamise.

Tout autour de lui — aux étages inférieurs de maisons voisines, derrière dans les terrasses du parc, dans les cent autres rues de cette partie de Marylebone, dans le district de Westbourne Park et dans St Pancras, à l'ouest et au nord, dans Kilburn, St John's Wood et Hampstead, à l'est dans Shoreditch, Highbury, Haggerston et Hoxton, en un mot, dans toute l'étendue de Londres, depuis Ealing jusqu'à East Ham — des gens se frottaient les yeux, ouvraient leurs fenêtres pour savoir ce qui arrivait, s'interrogeaient au hasard et s'habillaient en hâte, quand eut passé à travers les rues, le premier souffle de la tempête de peur qui venait.

Ce fut l'aube de la grande panique. Londres, qui s'était couché le dimanche soir stupide et inerte, se réveillait, aux petites heures du lundi, avec le frisson du danger proche.

Incapable d'apprendre de sa fenêtre ce qui était arrivé, mon frère descendit dans la rue, au moment où le ciel, entre les parapets des maisons, recevait les premières touches roses de l'aurore. Les gens qui fuyaient à pied ou en voiture, devenaient à chaque instant de plus en plus nombreux.

— La Fumée Noire ! criaient incessamment ces gens, la Fumée Noire !

La contagion d'une terreur aussi unanime était inévitable. Comme mon frère demeurait hésitant sur le seuil de la porte, il aperçut un autre crieur de journaux qui venait de son côté et il acheta un numéro immédiatement. L'homme continua sa route avec le reste, vendant, en courant, ses journaux un shilling pièce — grotesque mélange de profit et de panique.

Dans ce journal, mon frère lut la dépêche du général commandant en chef annonçant la catastrophe : « Les Marsiens se sont mis à décharger, au moyen de fusées, d'énormes nuages de vapeur noire et empoisonnée. Ils ont asphyxié nos batteries, détruit Richmond, Kingston et Winbledon, et s'avançent lentement vers Londres, dévastant tout sur leur passage. Il est impossible de les arrêter. Il n'y a d'autre salut devant la Fumée Noire qu'une fuite immédiate. »

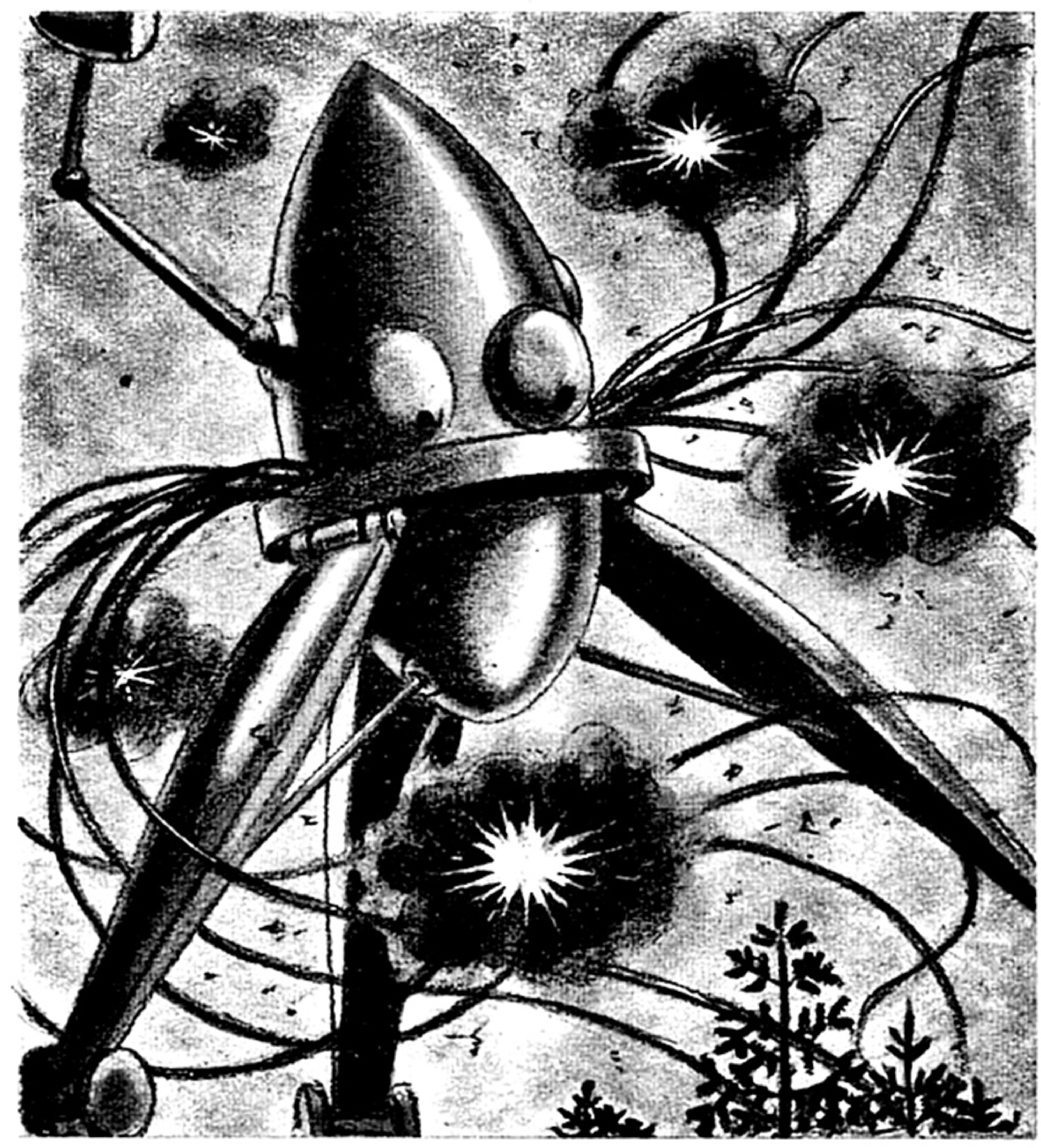
C'était tout, mais c'était assez. L'entière population d'une grande cité de six millions d'habitants se mettait en mouvement, s'échappait, s'enfuyait; bientôt elle s'écoulerait en masse vers le Nord.

— La Fumée Noire ! criaient d'innombrables voix. Le Feu !

Les cloches de l'église voisine faisaient un discordant vacarme; un chariot mal conduit alla verser, au milieu des cris et des jurons, contre l'auge de pierre du bout de la rue. Des lumères, d'un jaune livide, allaient et venaient dans les maisons, et quelques cabs passaient avec leurs lanternes éteintes. Au-dessus de tout cela, l'aube devenait plus brillante, claire, tranquille et calme.

Il entendit des pas courant de ci de là, dans les chambres, en haut et en bas; derrière lui, la propriétaire vint à la porte négligemment enveloppée d'une robe de chambre et d'un châle. Son mari suivait, en grommelant.

Quand mon frère commença à comprendre l'importance de toutes ces choses, il remonta précipitamment à sa chambre, prit tout son argent disponible — environ dix livres en tout — et redescendit dans la rue.



Les obus éclatèrent tout autour de nous...

LES EVENEMENTS DANS LE SURREY

Pendant que le vieillard, l'air égaré, tenait ses discours incohérents, à l'ombre de la haie dans les prairies basses de Halliford, pendant que mon frère regardait les fugitifs arriver sans cesse par Westminster Bridge, les Marsiens avaient repris l'offensive. Autant qu'on peut en être certain, affairés par de nouveaux préparatifs, ils restèrent auprès des carrières de Horsell, ce soir-là jusqu'à neuf heures, pressant quelque travail et produisant d'immenses nuages de fumée noire.

Mais assurément trois d'entre eux sortirent vers huit heures; ils s'avancèrent avec lenteur et précaution, traversant Byfleet et Pyrford, jusqu'à Ripley et Weybridge, et se trouvèrent ainsi entre le couchant en vue des batteries en alerte. Ils n'avançaient pas ensemble, mais séparés l'un de l'autre par une distance d'environ un mille et demi. Ils communiquaient entre eux au moyen de hurlements semblables à la sirène des navires, montant et descendant une sorte de gamme.

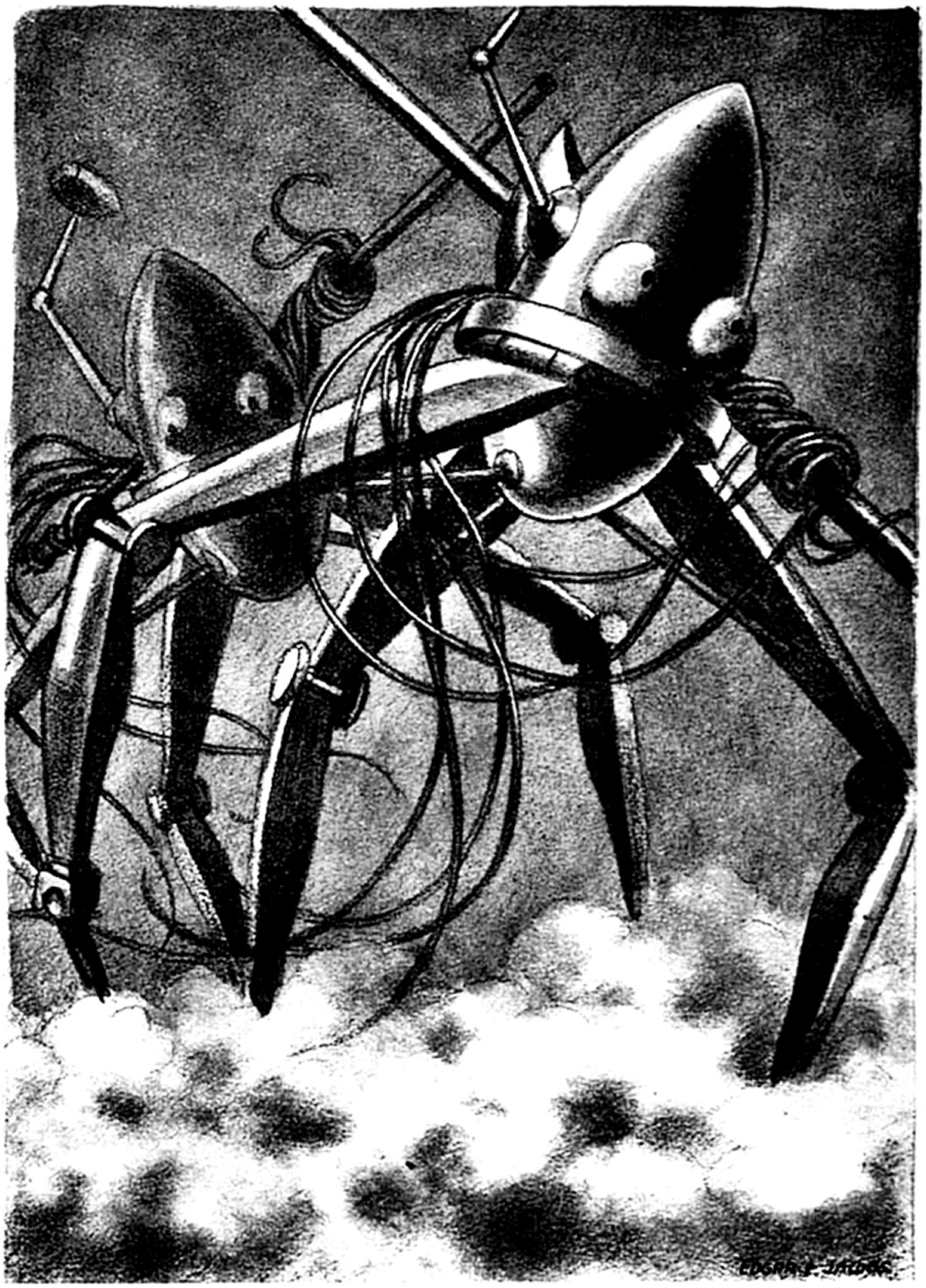
C'étaient ces hurlements, et la canonnade de Ripley et de St Georges Hill, que nous avions entendus à Upper Halliford. Les canonniers de Ripley, artilleurs volontaires et fort novices, qu'on n'aurait jamais dû placer dans pareille position, tirèrent une volée désordonnée, prématurée et inefficace, et se débandèrent, à pied et à cheval, à travers le village désert; le Marsien enjamba tranquillement leurs canons, sans se servir de son Rayon Ardent, choisit délicatement ses pas parmi eux, les dépassa et arriva inopinément sur les batteries de Painshill Park, qu'il détruisit.

Cependant, les troupes de St George's Hill étaient mieux conduites ou avaient plus de courage. Dissimulées derrière un bois de sapin, il semble que le Marsien ne se soit pas attendu à les trouver là. Ils pointèrent leurs canons aussi délibérément que s'ils avaient été à la manœuvre et firent feu à une portée d'environ mille mètres.

Les obus éclatèrent tout autour du Marsien, et on le vit faire quelques pas encore, chanceler et s'écrouler; tous poussèrent un cri, et avec une hâte frénétique rechargèrent les pièces. Le Marsien renversé fit entendre un ululement prolongé; immédiatement, un second géant étincelant lui répondit et apparut au-desus des arbres vers le sud. Il est possible qu'une des jambes du tripode ait été brisée par les obus. La seconde volée passa au-dessus du Marsien renversé et, simultanément, ses deux compagnons braquèrent leur Rayon Ardent sur la batterie. Les caissons sautèrent, les sapins tout autour des pièces prirent feu et un ou deux artilleurs seulement, protégés dans leur fuite par la crête de la colline, s'échappèrent.

Après cela, les trois géants durent s'arrêter et tenir conseil; les éclaireurs qui les épiaient rapportent qu'ils restèrent absolument stationnaires pendant la demi-heure suivante. Le Marsien qui était à terre se glissa péniblement hors de son espèce de capuchon, petit être brun rappelant étrangement, dans la distance, quelque tache de rouille et se mit apparemment à réparer sa machine. Vers neuf heures, il eut terminé, car son capuchon reparut par-dessus les arbres.

Quelques minutes après neuf heures, ces trois premiers éclaireurs furent rejoints par quatre autres Marsiens qui



Ils avançaient, nous sembla-t-il, sur un nuage...

portaient un gros tube noir. Chacun des trois autres fut muni d'un tube similaire, et les sept géants se disposèrent à égales distances en une ligne courbe entre St George's Hill, Weybridge, et le village de Send, au sud-ouest de Ripley.

Aussitôt qu'ils se furent mis en mouvement, une douzaines de fusées montèrent des collines pour avertir les batteries de Ditton et de Esher. En même temps, quatre des engins de combat, armés de leurs tubes, traversèrent la rivière, et deux d'entre eux, se détachant en noir contre le ciel occidental, nous apparurent, tandis que le vieillard et moi, las et endoloris, nous nous hâtions sur la route qui monte vers le Nord, au sortir d'Halliford. Ils avançaient, nous sembla-t-il, sur un nuage, car une brume laiteuse couvrait les champs et s'élevait jusqu'au tiers de leur hauteur.

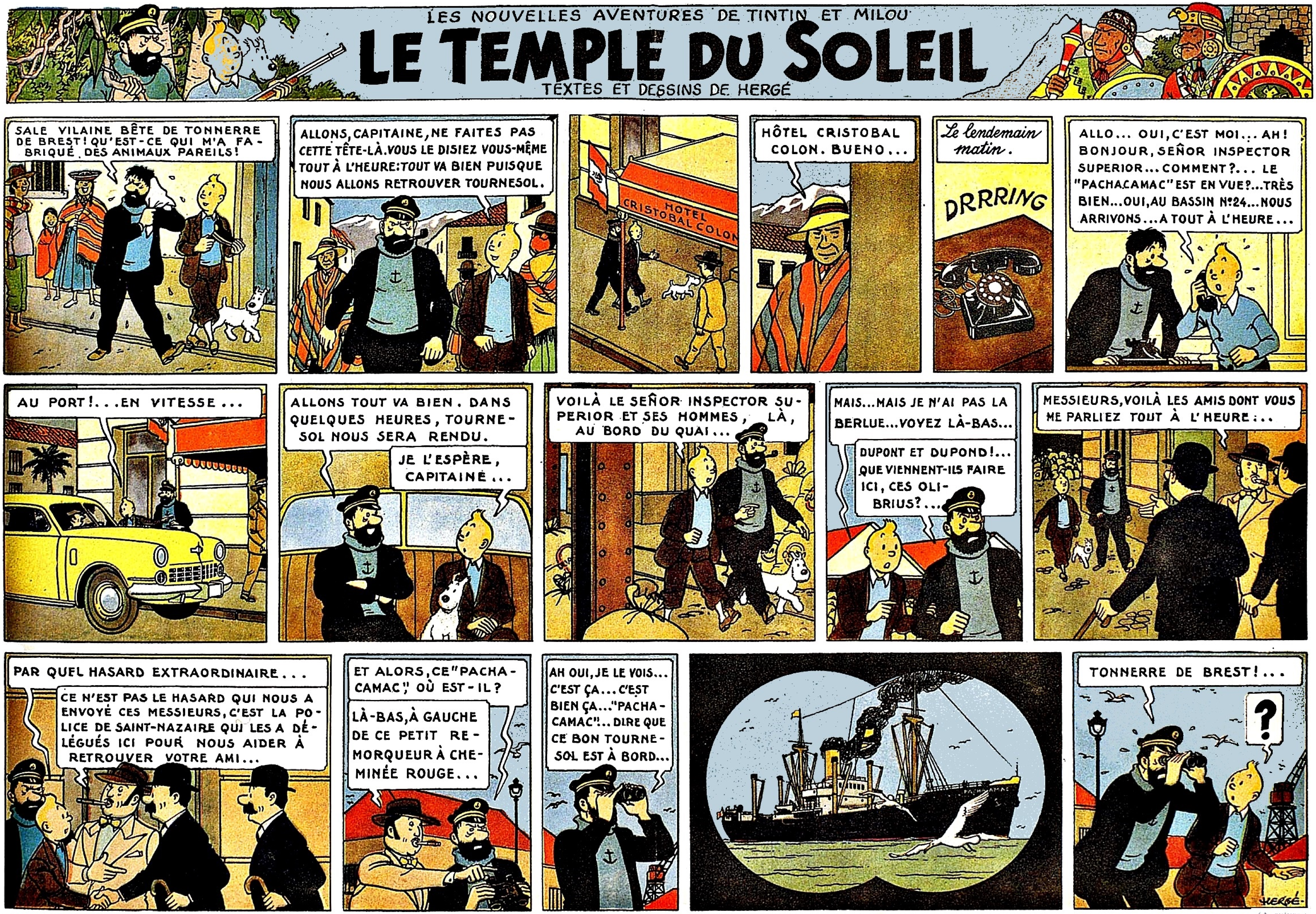
A cette vue, le vieillard poussa un faible cri rauque et se mit à courir; mais je savais qu'il était inutile de se sauver devant un Marsien, et, me jetant de côté, je me glissai entre les buissons de ronces et d'orties, au fond du grand fossé qui bordait la route. S'étant retourné, le vieillard m'aperçut et vint me rejoindre.

Les deux Marsiens s'arrêtèrent, le plus proche de nous debout, en face de Sunbury; le plus éloigné n'étant qu'une tache grise indistincte du côté de l'étoile du soir, vers Staines.

Les hurlements que poussaient de temps à autre les Marsiens avaient cessé. Dans le plus grand silence, ils prirent position en une vaste courbe sur une ligne de douze milles d'étendue. Jamais, depuis l'invention de la poudre, un commencement de bataille n'avait été aussi paisible. Pour nous, aussi bien que pour quelqu'un qui, de Ripley, aurait pu examiner les choses, les Marsiens faisaient l'effet d'être les maîtres uniques de la nuit ténébreuse, à peine éclairée qu'elle était par un mince croissant de lune, par les étoiles, les lueurs attardées du couchant, et les reflets rougeâtres des incendies de St George's Hill et des bois en flammes de Painshill.

(A suivre.)

Illustrations de E.-P. Jacobs.



LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU
LE TEMPLE DU SOLEIL
TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ
SALE VILAINE BÊTE DE TONNERRE DE BREST! QU'EST-CE QUI M'A FABRIQUÉ DES ANIMAUX PAREILS!
ALLONS, CAPITAINE, NE FAITES PAS CETTE TÊTE-LÀ. VOUS LE DISIEZ VOUS-MÊME TOUT À L'HEURE: TOUT VA BIEN PUISQUE NOUS ALLONS RETROUVER TOURNESOL.
HOTEL CRISTOBAL COLON
HÔTEL CRISTOBAL COLON. BUENO...
Le lendemain matin.
DRRRING
ALLO... OUI, C'EST MOI... AH! BONJOUR, SEÑOR INSPECTOR SUPERIOR... COMMENT?... LE "PACHACAMAC" EST EN VUE?... TRÈS BIEN... OUI, AU BASSIN N°24... NOUS ARRIVONS... A TOUT À L'HEURE...
AU PORT!... EN VITESSE...
ALLONS TOUT VA BIEN. DANS QUELQUES HEURES, TOURNESOL NOUS SERA RENDU.
JE L'ESPÈRE, CAPITAINE...
VOILÀ LE SEÑOR INSPECTOR SUPERIOR ET SES HOMMES, LÀ, AU BORD DU QUAI...
MAIS... MAIS JE N'AI PAS LA BERLUE... VOYEZ LÀ-BAS...
DUPONT ET DUPOND!... QUE VIENNENT-ILS FAIRE ICI, CES OLIBRIUS?...
MESSIEURS, VOILÀ LES AMIS DONT VOUS ME PARLIEZ TOUT À L'HEURE...
PAR QUEL HASARD EXTRAORDINAIRE...
CE N'EST PAS LE HASARD QUI NOUS A ENVOYÉ CES MESSIEURS, C'EST LA POLICE DE SAINT-NAZAIRE QUI LES A DÉLÉGUÉS ICI POUR NOUS AIDER À RETROUVER VOTRE AMI...
ET ALORS, CE "PACHACAMAC", OÙ EST-IL?
LÀ-BAS, À GAUCHE DE CE PETIT REMORQUEUR À CHEMINÉE ROUGE...
AH OUI, JE LE VOIS... C'EST ÇA... C'EST BIEN ÇA... "PACHACAMAC"... DIRE QUE CE BON TOURNESOL EST À BORD...
TONNERRE DE BREST!...
?
HERGÉ

(A suivre.)

LE CHRIST DE L'OCEAN



En cette année-là, plusieurs de ceux de Saint-Valéry, qui étaient allés à la pêche, furent noyés dans la mer. On trouva leurs corps roulés par le flot sur la plage avec les débris de leurs barques, et l'on vit pendant neuf jours, sur la route montueuse qui mène à l'église, des cercueils portés à bras et que suivaient des veuves pleurant, sous leur grande cape noire, comme des femmes de la Bible.

Le patron Jean Lenoël et son fils Désiré furent ainsi déposés dans la grande nef, sous la voûte où ils avaient suspendu naguère, en offrande à Notre-Dame, un navire avec tous ses agrès. C'étaient des hommes justes et qui craignaient Dieu. Et M. Guillaume Truphème, curé de Saint-Valéry, ayant donné l'absoute, dit d'une voix mouillée de larmes :

— Jamais ne furent portés en terre sainte, pour y attendre le jugement de Dieu, plus braves gens et meilleurs chrétiens que Jean Lenoël et son fils Désiré.

Or, un matin, des enfants qui conduisaient une barque virent une figure couchée sur la mer. C'était celle de Jésus-Christ, en grandeur d'homme, sculptée dans du bois dur et peinte au naturel et qui semblait un ouvrage ancien. Le Bon Dieu flottait sur l'eau, les bras étendus. Les enfants le tirèrent à bord et le rapportèrent à Saint-Valéry. Il avait le front ceint de la couronne d'épines ; ses pieds et ses mains étaient percés. Mais les clous manquaient ainsi que la croix.

Les enfants le remirent à M. le curé qui leur dit :

— Cette image du Sauveur est d'un travail antique, et celui qui la fit est mort sans doute depuis longtemps. Bien que les marchands d'Amiens et de Paris vendent aujourd'hui cent francs et même davantage des statues admirables, il faut reconnaître que les ouvriers d'autrefois avaient aussi du mérite. Mais je me réjouis surtout à la pensée que si Jésus-Christ est venu ainsi les bras ouverts, à Saint-Valéry, c'est pour bénir la paroisse si cruellement éprouvée et annoncer qu'il a pitié des pauvres gens qui vont à la pêche au péril de leur vie. Il est le Dieu qui marchait sur les eaux et qui bénissait les filets de Céphas.

Et M. le curé, ayant fait déposer le Christ dans l'église, sur la nappe du maître-autel, s'en alla commander au charpentier Lemerre une belle croix en cœur de chêne.

Quand elle fut faite, on y attacha le Bon Dieu avec des clous tout neufs et on le dressa dans la nef, au-dessus du banc d'œuvre.

C'est alors qu'on vit que ses yeux étaient pleins de miséricorde et comme humides d'une pitié céleste.

Un des marguilliers, qui assistait à la pose du crucifix, crut voir des larmes couler sur la face divine. Le lendemain matin quand M. le curé entra dans l'église avec l'enfant de chœur pour dire sa messe, il fut bien surpris de trouver la croix vide au-dessus du banc d'œuvre et le Christ couché sur l'autel.

Sitôt qu'il eut célébré le saint sacrifice, il fit appeler le charpentier et lui demanda pourquoi il avait détaché le Christ de sa croix. Mais le charpentier répondit qu'il n'y avait point touché, et, après avoir interrogé le bedeau et les fabriciens, M. le curé s'assura que personne n'était entré dans l'église depuis le moment où le Bon Dieu avait été placé sur le banc d'œuvre.

Il eut alors le sentiment que ces choses étaient merveilleuses, et il les médita avec prudence. Le dimanche qui suivit, il en parla au prône à ses paroissiens, et il les invita à contribuer par leurs dons à l'érection d'une nouvelle croix plus belle que la première et plus digne de porter Celui qui racheta le monde.

Les pauvres pêcheurs de Saint-Valéry donnèrent autant d'argent qu'ils purent, et les veuves apportèrent leur anneau. Si bien que M. le curé put aller tout de suite à Abbeville commander une croix de bois noir, très luisant, que surmontait un écriteau avec l'inscription INRI en lettres d'or. Deux mois plus tard, on la planta à la place de la première et l'on y attacha le Christ entre la lance et l'éponge.

Mais Jésus la quitta comme l'autre, et il alla, dès la nuit, s'étendre sur l'autel.

M. le curé, en l'y retrouvant le matin, tomba à genoux et pria longtemps. Le bruit de ce miracle se répandit tout alentour ; on fit des quêtes pour le Christ de Saint-Valéry ; on reçut même de Paris de l'argent et des bijoux.

En disposant de toutes ces richesses, un orfèvre de la rue de Saint-Sulpice composa, en deux ans, une croix d'or et de pierreries qui fut inaugurée en grande pompe dans l'église de Saint-Valéry, le deuxième dimanche après Pâques de l'année 18... Mais celui qui n'avait pas refusé la croix douloureuse, s'échappa de cette croix si riche, et alla s'étendre de nouveau sur le lin blanc de l'autel.

De peur de l'offenser, on l'y laissa, cette fois, et il y reposait depuis plus de deux ans quand Pierre, le fils à Pierre Caillou, vint dire à M. le Curé qu'il avait trouvé sur la grève la vraie croix de Notre Seigneur.

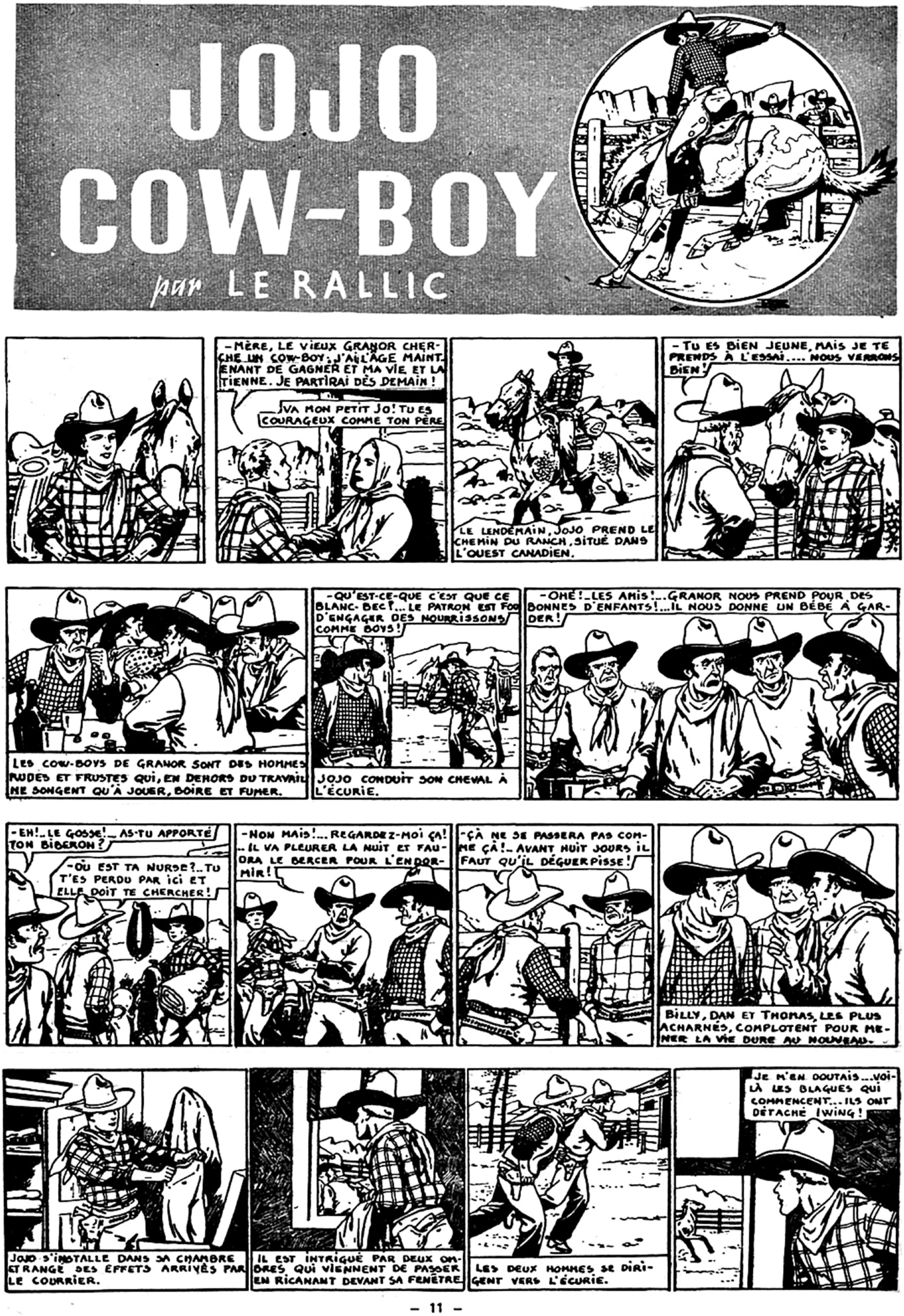
Pierre était un innocent, et comme il n'avait pas assez de raison pour gagner sa vie, on lui donnait du pain, par charité ; il était aimé parce qu'il ne faisait jamais de mal. Mais il tenait des propos sans suite, que personne n'écoutait.

Pourtant M. le curé, qui ne cessait de méditer le mystère du Christ de l'Océan, fut frappé de ce que venait de dire le pauvre insensé. Il se rendit avec le bedeau et deux fabriciens à l'endroit où l'enfant disait avoir vu une croix, et il y trouva deux planches garnies de clous, que la mer avait longtemps roulées et qui vraiment formaient une croix.

C'étaient les épaves d'un ancien naufrage. On distinguait encore sur une de ces planches deux lettres peintes en noir, un J. et un L., et l'on ne pouvait douter que ce ne fût un débris de la barque de Jean Lenoël, qui, cinq ans auparavant, avait péri en mer avec son fils Désiré.

A cette vue le bedeau et les fabriciens se mirent à rire de l'innocent qui prenait les ais rompus d'un bateau pour la croix de Jésus-Christ. Mais M. le curé arrêta leurs moqueries. Il avait beaucoup médité et beaucoup prié depuis la venue parmi les pêcheurs du Christ de l'Océan, et le mystère de la charité infinie commençait à lui apparaître. Il s'agenouilla sur le sable, récita l'oraison pour les fidèles défunts, puis il ordonna aux bedeaux et aux fabriciens de porter cette épave sur leurs épaules et de la déposer dans l'église. Quand ce fut fait, il souleva le Christ de dessus l'autel, le posa sur les planches de la barque et l'y cloua lui-même, avec les clous que la mer avait rongés.

Par son ordre cette croix prit, dès le lendemain, au-dessus du banc d'œuvre, la place de la croix d'or et de pierreries. Le Christ de l'Océan ne s'en est jamais détaché. Il a voulu rester sur ce bois où des hommes sont morts en invoquant son nom et le nom de sa mère. Et là, entr'ouvrant sa bouche auguste et douloureuse, il semble dire : « Ma croix est faite de toutes les souffrances des hommes car je suis véritablement le Dieu des pauvres et des malheureux ».


JOJO COW-BOY
par LE RALLIC
-MÈRE, LE VIEUX GRANOR CHERCHE UN COW-BOY. J'AI L'ÂGE MAINTENANT DE GAGNER ET MA VIE ET LA TIENNE. JE PARTIRAI DÈS DEMAIN!
VA MON PETIT JO! TU ES COURAGEUX COMME TON PÈRE
LE LENDEMAIN, JOJO PREND LE CHEMIN DU RANCH, SITUÉ DANS L'OUEST CANADIEN.
-TU ES BIEN JEUNE, MAIS JE TE PRENDS À L'ESSAI.... NOUS VERRONS BIEN!
LES COW-BOYS DE GRANOR SONT DES HOMMES RUDES ET FRUSTES QUI, EN DEHORS DU TRAVAIL NE SONGENT QU'À JOUER, BOIRE ET FUMER.
-QU'EST-CE-QUE C'EST QUE CE BLANC-BEC?... LE PATRON EST FOU D'ENGAGER DES NOURRISSONS COMME BOYS!
JOJO CONDUIT SON CHEVAL À L'ÉCURIE.
-OHÉ!..LES AMIS!...GRANOR NOUS PREND POUR DES BONNES D'ENFANTS!...IL NOUS DONNE UN BÉBÉ À GARDER!
-EH!..LE GOSSE!...AS-TU APPORTÉ TON BIBERON?
-OÙ EST TA NURSE?..TU T'ES PERDU PAR ICI ET ELLE DOIT TE CHERCHER!
-NON MAIS!...REGARDEZ-MOI ÇA!..IL VA PLEURER LA NUIT ET FAUDRA LE BERCER POUR L'ENDORMIR!
-ÇA NE SE PASSERA PAS COMME ÇA!..AVANT HUIT JOURS IL FAUT QU'IL DÉGUERPISSE!
BILLY, DAN ET THOMAS, LES PLUS ACHARNÉS, COMPLOTENT POUR MENER LA VIE DURE AU NOUVEAU.
JOJO S'INSTALLE DANS SA CHAMBRE ET RANGE SES EFFETS ARRIVÉS PAR LE COURRIER.
IL EST INTRIGUÉ PAR DEUX OMBRES QUI VIENNENT DE PASSER EN RICANANT DEVANT SA FENÊTRE
LES DEUX HOMMES SE DIRIGENT VERS L'ÉCURIE.
JE M'EN DOUTAIS...VOILÀ LES BLAGUES QUI COMMENCENT...ILS ONT DÉTACHÉ IWING!

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY



(A suivr

LES ENTRETIENS DU CAPITAINE HADDOCK



EH ! bien, Tintin, tu parais un peu embarrassé, qu'as-tu donc ?

— Ah ! capitaine, je ne m'attendais pas à celle-là. Figurez-vous qu'une douzaine de nos amis vous posent la même question; et elle nous vient de tous les coins de la Belgique. J'y ai déjà répondu brièvement dans ma petite correspondance, mais ça n'a pas suffi, et les amateurs reviennent à la charge.

— Mais, enfin, Tintin, que demandent-ils donc, nom d'un cabestan ?

— Ils veulent tous savoir comment on construit un bateau miniature dans une bouteille.

— Ah ! ah ! elle est bien bonne, Tintin ! C'est d'ailleurs la faute d'Hergé. Pourquoi m'a-t-il mis un bateau dans la main, en tête de cette chronique ? Me faut-il vraiment donner quelques détails ?

— Bien sûr, capitaine.

— J'ai déjà vu beaucoup de bateaux dans des bouteilles, et même des ports tout entiers, Tintin, mais la plupart du temps, on avait recours à des truquages. Certains s'arrangeaient pour casser proprement un morceau de la bouteille, dans laquelle ils introduisaient alors un bateau tout terminé; après quoi, ils recollaient le morceau et dissimulaient le raccord sous la peinture des décors. Ça peut tromper les terriens, mais nous autres, marins, nous ne sommes pas dupes.

D'autres, pas très adroits mais consciencieux, déposent une bonne couche de mastic très mou dans leur bouteille, puis ils y introduisent un tas de petites maisons, des arbres, des phares et des bateaux de différentes catégories. Chaque pièce est faite à l'extérieur, très grossièrement d'ailleurs, avec peu de détails à cause de la petitesse, et peinte. Le tout est collé en place, à l'aide du mastic, et, si c'est nécessaire, un long pinceau répand le bleu ou le vert sur la mer, avec le blanc de l'écume à la crête des vagues. On trouve un peu partout de ces bouteilles à vendre, pour guère plus de cent francs !

En revanche, j'ai vu entre les mains de mes braves vieux matelots de très jolis petits modèles de trois-mâts, bien gréés et bien proportionnés, dont la coque touche une paroi et le grand mât, le côté opposé d'une bouteille parfaitement intacte. Voilà comment nous nous y prenons, nous autres marins !

Nous commençons par calculer les mesures d'un bateau qui tienne bien exactement dans la bouteille choisie. Puis, avec les moyens du bord (un couteau de poche, un morceau de manche à balai, des allumettes, du fil à coudre), nous construisons soigneusement, avec toute la finesse que nous permettent nos mains crevassées par les rudes manœuvres et l'eau de mer, le bateau sur lequel nous avons bourlingué et que nous aimons comme le cavalier aime son cheval. Nous fixons solidement tous les cordages qui retiennent les mâts et les vergues vers l'arrière; mais les quelques cordages ou étais qui retiennent les mâts vers l'avant passent dans un petit trou, sont attachés provisoirement et se prolongent par un bout mort de 30 centimètres au moins...

Quand tout est bien assemblé, nous déposons dans la bouteille, en le passant par le goulot, le pied-support du bateau; à moins que nous n'y introduisions un peu de mastic frais qui figurera la mer et les vagues. Puis commence le travail le plus délicat. En détachant les étais dont j'ai parlé, nous libérons les mâts; nous cassons alors soigneusement les pieds des mâts, en prenant garde qu'ils tiennent encore en place par quelques fibres pliées mais non détachées, et nous alignons le tout sur la coque, **en arrière;** les vergues devront s'aligner dans le même sens, car on aura pris soin de ne les attacher aux mâts que lâchement. Enfin (et ce n'est pas sans émotion), nous introduisons le bateau dans le goulot de la bouteille, l'arrière d'abord. Nous collons bien la coque sur son support (ou sur a mer en mastic) et nous attendons que le tout soit bien sec et solide, ce qui peut demander quelques jours. Enfin, le moment venu, nous tirons précautionneusement sur les étais dont les bouts sortent du goulot de la bouteille. Pour faciliter le redressement sans rien casser, il est bon de déposer avec un bâtonnet une goutte d'eau sur la pliure du pied de chaque mât, de manière à redresser et resserrer les fibres. Quand tout le grément a bien repris sa position normale, il ne nous reste plus qu'à immobiliser par une goutte de colle chaque etai dans le petit trou qu'il traverse, puis, une fois secs, à couper les bouts.

Un long pinceau permettra éventuellement de faire les retouches de peinture.

Il est important de tenir quelque temps la bouteille ouverte dans un endroit chaud et sec, pour en faire disparaître toute trace d'humidité, ce qui pourrait provoquer de la buée à l'intérieur; puis on bouche et, si possible, on cachète avec de la cire.

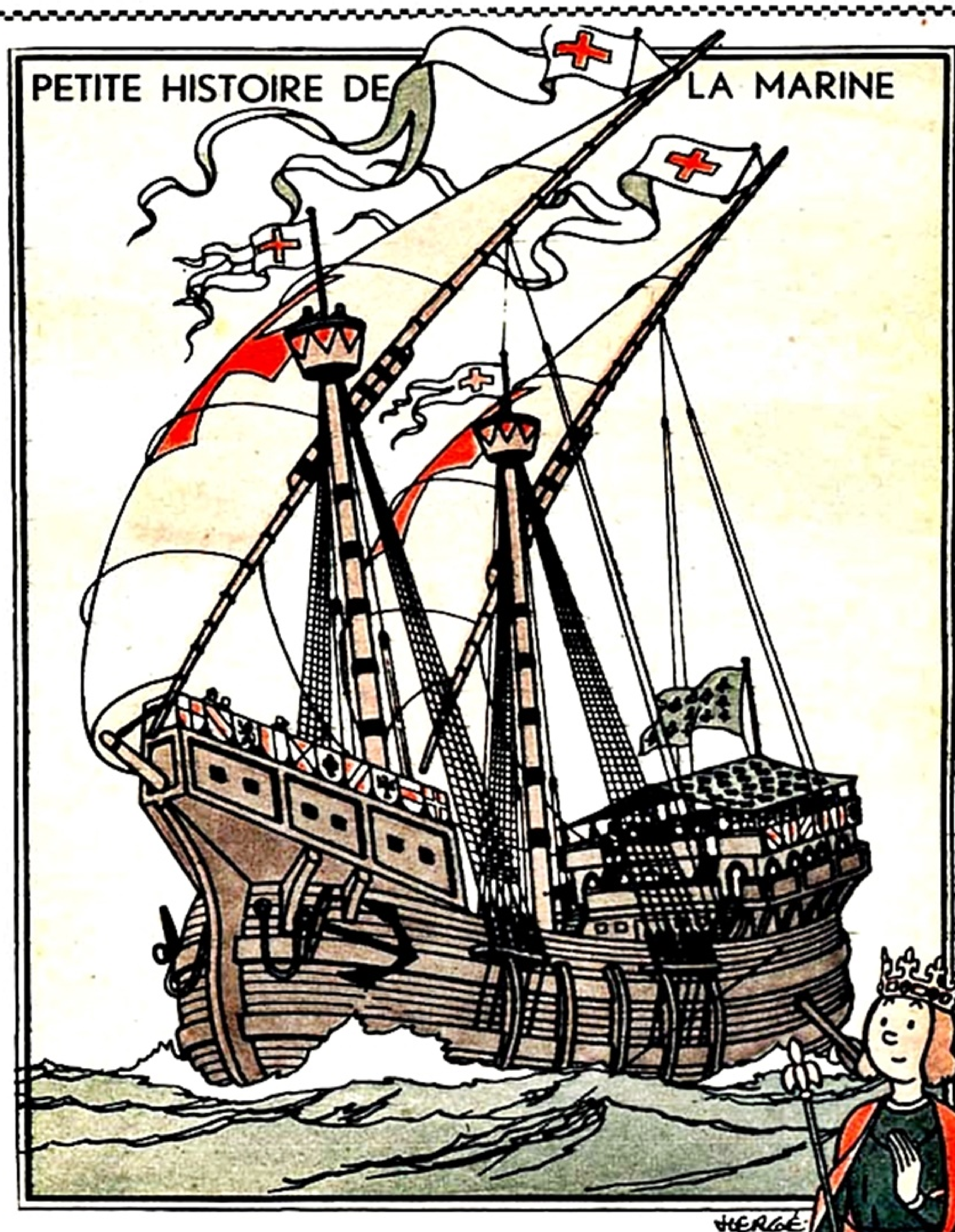
Et voilà, Tintin. Tu as bien compris ?

— Parfaitement, capitaine. Mais croyez-vous que nos amis seraient capables d'en faire autant ?

— Pourquoi pas, Tintin. Peut-être même qu'un jour, un concours...

— Chut, capitaine. N'anticipons pas...

PETITE HISTOIRE DE LA MARINE



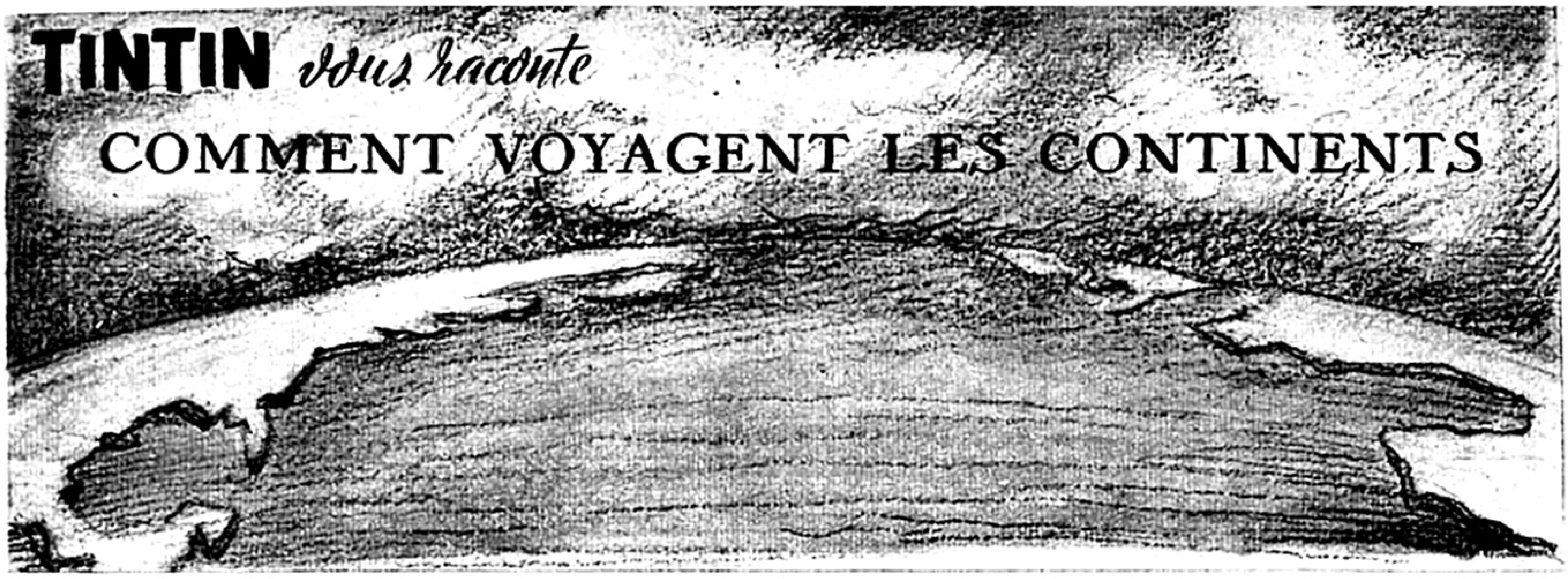


NEF DE SAINT-LOUIS (2me Croisade). — Ces nefs avaient de 20 à 25 m. de long, de 7 à 10 m. de large et de 9 à 10 m. de creux; elles étaient divisées par des ponts en trois compartiments; certaines d'entre elles déplaçaient jusqu'à 500 tonneaux.

Saint Louis rentra de Palestine à bord d'une grande nef qui portait huit cents hommes.

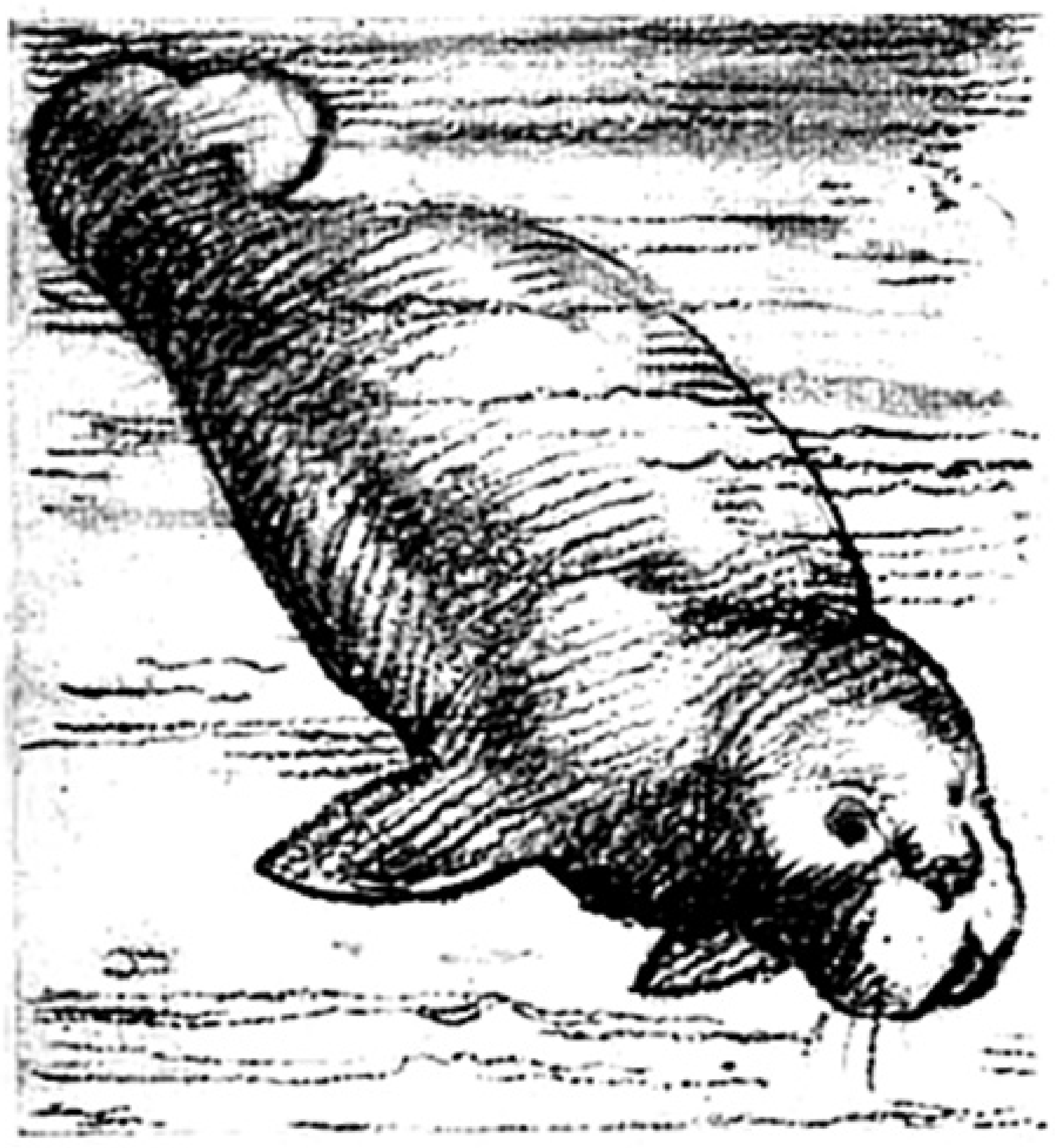
TINTIN *vous raconte*

COMMENT VOYAGENT LES CONTINENTS



LE sol sur lequel nous vivons est-il immobile ?... Je le croyais. Vous aussi, sans doute. Eh bien, mes amis, il parait que nous nous trompons.

Wegener, un géologue mort au Groenland en 1930 au cours d'une expédition scientifique, a établi une théorie d'après laquelle nos continents ne seraient que de gigantesques radeaux flottant à la surface d'un élément visqueux, et qui se déplacent à la surface du globe. Selon ce savant, il n'y avait, plusieurs millions d'années avant nous, qu'un continent unique et homogène au sein d'une mer universelle et ce n'est qu'au cours des âges postérieurs



que cette masse solide se serait scindée en fragments s'éloignant lentement les uns des autres.

Et l'aventure, nous dit Wegener, continue encore de nos jours !...

L'auteur de cette hypothèse étourdissante n'est pas un plaisantin. Il nous présente des arguments sérieux. Jugez-en !

Si vous ouvrez un altas, si vous découpez les contours de l'Amérique du Sud et de l'Afrique, ceux du Groenland et de la Scandinavie, et si vous les rapprochez, vous constaterez qu'ils s'emboîtent presque parfaitement. On dirait deux fragments d'une page déchirée. Ceci nous amène à la conclusion que l'Atlantique ne serait qu'un fossé progressivement élargi...

L'étude de la flore et de la faune actuelles semble d'autre part prouver qu'il y a très longtemps, des relations étroites existaient entre, par exemple, l'Amérique du Sud et l'Afrique. Prenons, pour nous borner, le cas du Lamantin. C'est un gros mammifère aquatique que l'on trouve aujourd'hui dans les herbiers littoraux, les estuaires et les fleuves de l'Afrique aussi bien que dans ceux de la mer des Antilles et du Nord brésilien. Or, cet animal lourd et paisible, lié à la côte par son régime alimentaire, ne saurait s'aventurer en haute mer. Comment ne pas déduire de sa présence en des endroits aussi éloignés du globe que, jadis, les côtes du Brésil et celles de l'Afrique étaient soudées ?

Autre exemple, tout aussi surprenant : celui des lemmings. Lorsque ces rongeurs, qui sont la plaie de la Scandinavie ont atteint un nombre tel qu'il leur est devenu impossible de subsister sur les ressources du pays, ils se disposent à émigrer. On les voit alors abandonner les hauts plateaux de la Norvège et se diriger vers le littoral en masses compactes. Une fois parvenus au rivage, ils se jettent à la mer et nagent droit vers l'Ouest jusqu'à ce que, d'épuisement, ils se laissent couler à pic. Ce cas de suicide collectif a longtemps intrigué les chercheurs. Voici comment on l'explique : Durant des milliers d'années, le Groenland n'aurait été séparé de l'Europe que par un étroit bras de mer. Les lemmings poussés par la faim, auraient eu l'habitude de se diriger vers les riches pâturages groenlandais et de traverser pour cela les chenaux qui les en séparaient. Ils continueraient donc d'obéir aujourd'hui à un avengle instinct ancestral.

Wegener nous démontre encore le sérieux de sa théorie en nous prouvant à l'aide de savants calculs que, de 1870 à 1907, le Groenland s'est éloigné de l'Europe de 1.190 mètres, soit de 32 mètres par an, et que de 1913 à 1927 Washington s'est éloigné de Paris de 4 m. 35, à raison de 32 centimètres par an.

∴

Mais en pratique, me demanderez-vous, comment ce géologue DECRIT-T-IL la dérive des continents ?

Son explication est simple. Suivez-moi bien !

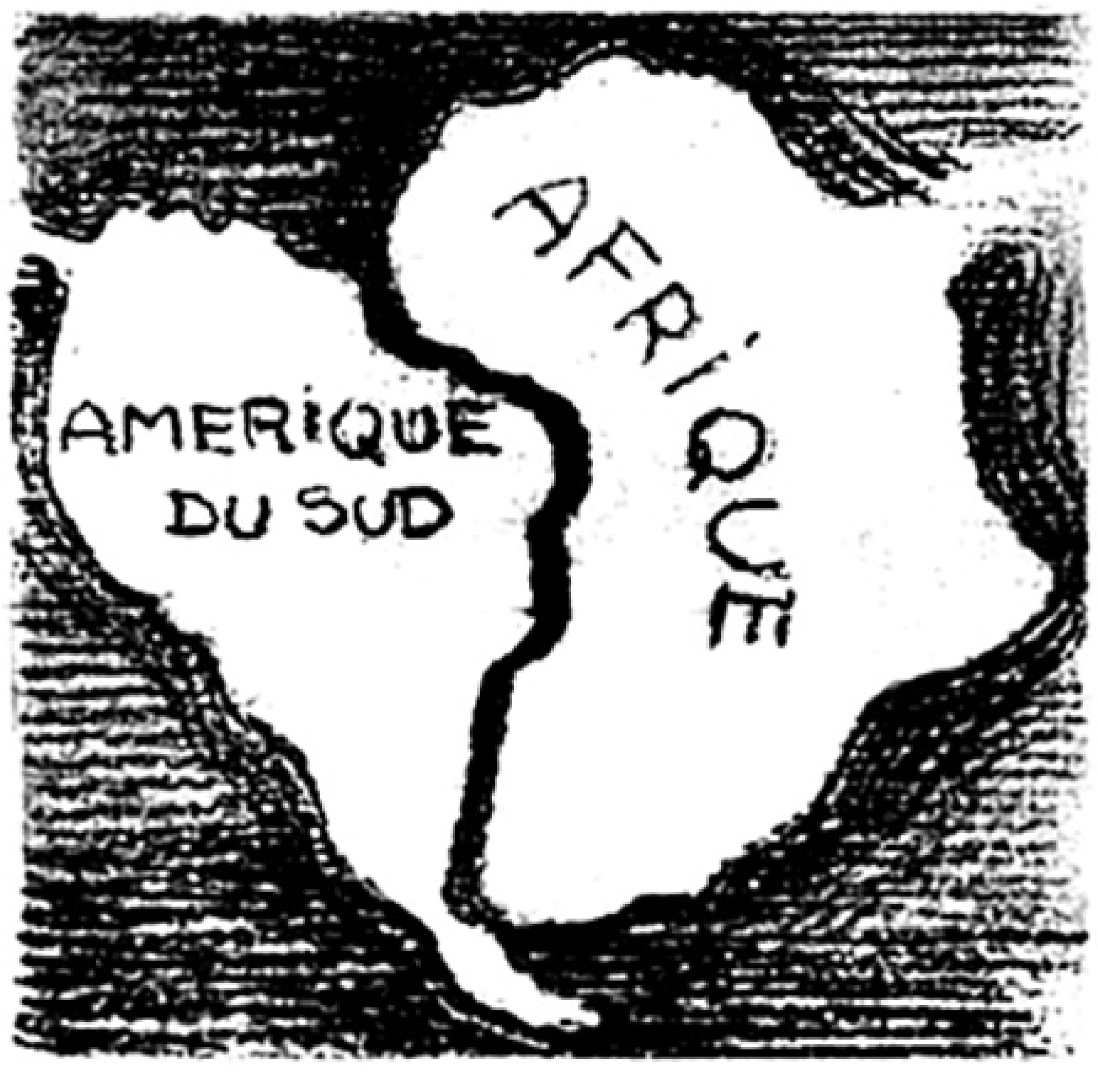
D'après lui, le centre de la terre serait constitué d'un noyau — d'environ 5000 kilo-



mètres de rayon — auquel se superposerait sur plus de 1.500 kilomètres d'épaisseur une substance visqueuse de densité moyenne (1). Quant à la croûte superficielle qui n'aurait que 60 km. d'épaisseur elle flotterait en état d'équilibre sur la substance visqueuse.

Voilà l'image des continents-radeaux voguant sur de la lave... A la proue, leurs sédiments se froissent, s'écrasent et se retroussent en bourrelets : ce sont les Cordillières américaines. A la poupe, ils abandonnent des guirlandes d'îles, débris retardataires et freinés : ce sont les Iles Aléoutiennes, le Japon, les Antilles, etc...

Wegener précise que les côtes de l'Amérique du Sud et celle de l'Afrique se sont disloquées il y a quelque 40 millions d'an-



nées. Quant à la séparation du Groenland d'avec l'Europe, elle ne daterait que de 50.000 à 100.000 ans.

∴

Que pensez-vous, mes amis de cette hypothèse prodigieuse ?... Quant à moi, je trouve qu'elle constitue un remarquable stimulant pour l'imagination, même si elle n'est pas vraie. Et c'est là une qualité bien rare pour une théorie scientifique !

---

(1) Pour ceux que cela intéresse je précise que cette couche presque fluide serait composée en majeure partie de silicium et de magnésium, d'où le nom de SIMA que lui ont donnée les savants.

La deuxième question de l'épreuve de ce jour (p. 15) se rapporte évidemment à l'illustration de la COUVERTURE du n° 14.

notre GRAND CONCOURS

TROISIEME EPREUVE

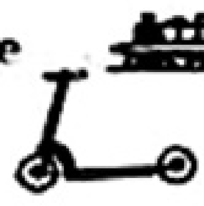
ET voici, chers amis, la suite du grand concours organisé par Tintin.

Nous vous rappelons que tous nos lecteurs peuvent y participer. Les points gagnés par les concurrents sont additionnés et le classement se fait à la fin du concours.

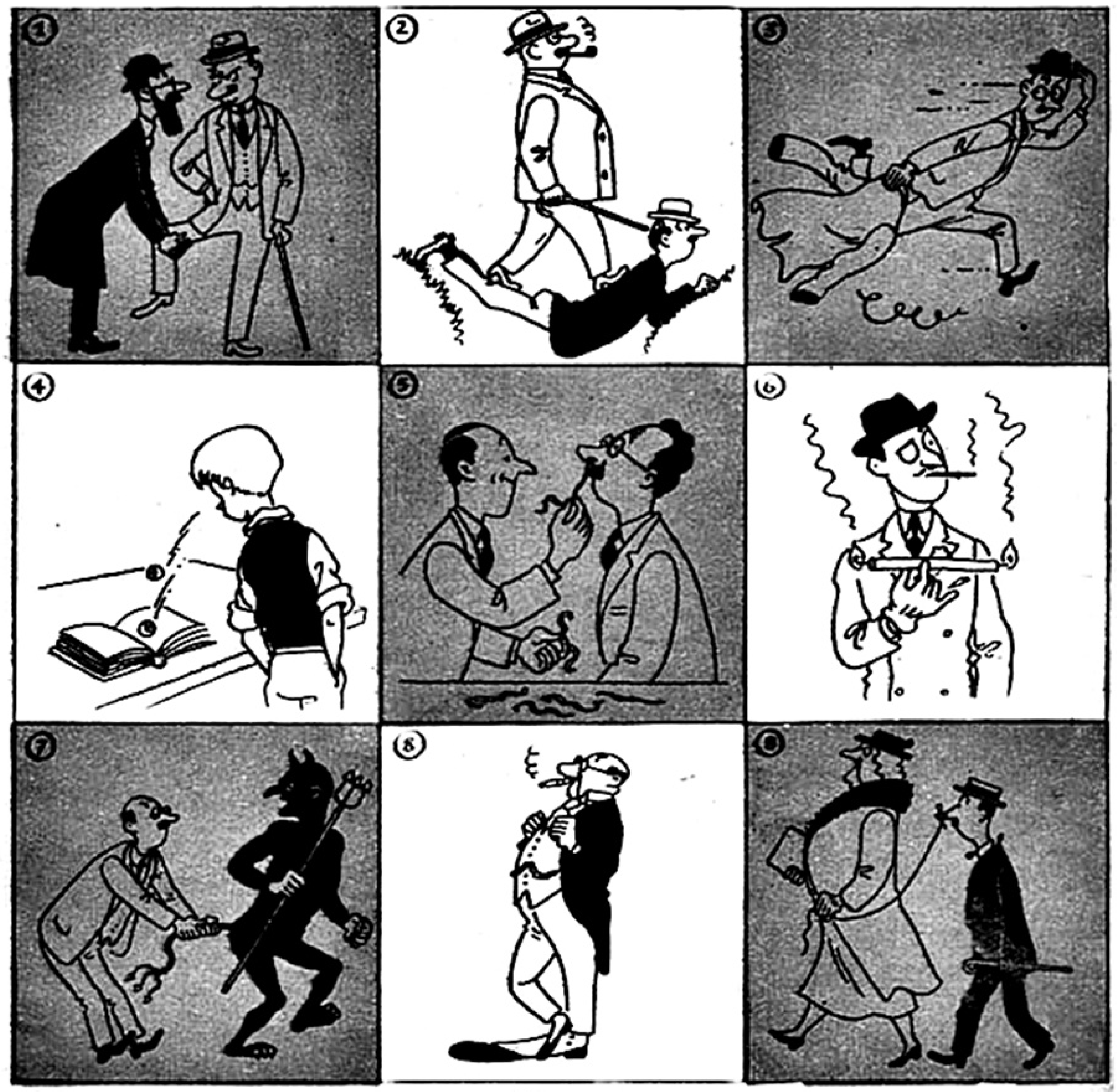
N'oubliez pas que vos réponses doivent parvenir au journal, au plus tard, le mardi qui suit la publication de chacune des épreuves. Les concurrents sont priés d'inscrire dans le coin gauche au haut de leur enveloppe la mention : « CONCOURS ». Ils annexeront à leur envoi le bon de participation figurant au bas de cette page.

PRIX

Le grand concours de Tintin est doté de prix magnifiques. On peut y gagner :

- un poste de T.S.F. « Howard » 901 A.I., offert par les Usines STAAR, rue Van der Stichelen, 62-64, Bruxelles 
- Une bicyclette 
- Un train électrique 
- Une trottinette 
- Un ballon de football
- Des albums « TINTIN »
- Une paire de patins à roulettes 

et 250 autres prix divers.



Chacun des 9 dessins que vous avez sous les yeux illustre une expression française.

PREMIERE QUESTION

— Quelles sont ces expressions ?

DEUXIEME QUESTION

— Quel est celui de vos amis qui manquait dans l'illustration du n° 14 de Tintin ?

Bonne chance, chers amis, et n'oubliez pas de nous faire parvenir vos réponses avant l'expiration du délai prescrit, munies du bon de participation.

MON COURRIER

(Suite de la page 2.)

PIERRE WELSCHE (Lens) - s/Dendre; JACQUES ROELAND; IGNACE VAN DE WALLE, Tielt; FRANCIS PAULET, Vilvorde; REDGIE SPINHAYER, Thines lez Nivelles. Nous avons transmis vos lettres au Capitaine Haddock et au Major Wings qui vous répondront dans leur chronique respective.

PHILIPPE VANDERSTRAETEN, Huy. — Nous sommes heureux d'apprendre que TINTIN est devenu ton journal préféré. Merci pour tes encouragements.

A. de BLASCH, Namur. — Envoie-nous un de tes contes, nous te répondrons directement.

EDITH DASNOY, Uccle. — Ce numéro, nous l'espérons, répondra à tes souhaits. Tu me demandes mon âge ? Voilà qui est bien indiscret, mais il n'y a aucune raison de le cacher. Ton frère et toi avez deviné juste... Je transmet ta demande au Capitaine Haddock.

MAXIME LOISEAU, Sey. — Il nous est malheureusement impossible d'accéder à ta demande. Bonne poignée de mains.

JACQUES de LANNOY, Bruxelles. — Tu auras satisfaction; nous comptons publier régulièrement des mots croisés.

JEAN-JOSEPH HANELS, Saint-Gilles. — Votre carte a été transmise au Capitaine Haddock et au Major Wings qui vous remercient et vous envoient leur cordial souvenir.

MARC HANREZ, Uccle. — Ta longue lettre nous a fait plaisir. Nous allons étudier ton idée. Bonne poignée de mains.

JACQUES LAFORET, Bruxelles. — Il nous est malheureusement impossible de donner suite, pour le moment, à ta suggestion.

BESTIOLES D'APPARTEMENT !



M. Brian Smith, de Fulham, est un original : il élève des serpents pythons en chambre ! Il n'en possède à vrai dire que deux, mais ils sont de taille ! L'un mesure 2 m. 44, l'autre 4 m. 27. Ils sont l'orgueil de leur maître, qui les trouve plus agréables que les chiens et les chats, ne serait-ce que parce qu'ils n'aboient ni ne miaulent !

★

IL PLEUT BERGERE !



Un journaliste lillois, en villégiature à Boulogne, voyant l'autre jour des tracts tomber du ciel, ne fut pas peu surpris de constater que c'étaient des billets de mille francs, lâchés sans doute par un aviateur distrait !

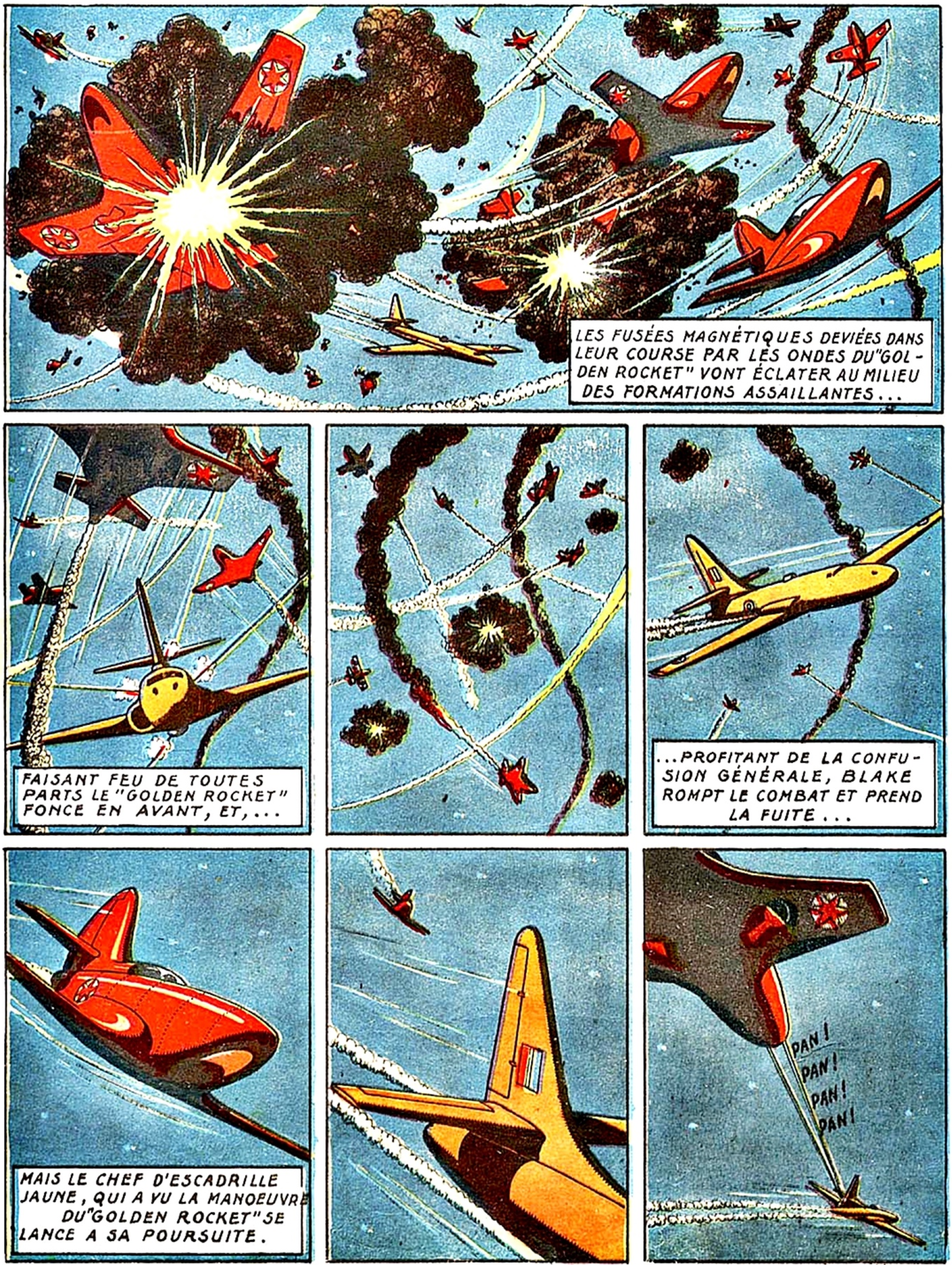
Le commissaire de police a qui il apporta ce magot, lui réclama 13 francs pour frais.

Un bienfait n'est jamais perdu.

BON DE PARTICIPATION

LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)



Imprimé en Belgique sur les presses de C. Van Cortenberch, 12, Rue de l'Empereur, Bruxelles.

(A suivre.)

« Les Editions du Lombard »
55, Rue du Lombard, Bruxelles.

Rédacteur en chef : André-D. Fernez

Editeur-Directeur : Raymond Leblanc
79, Rue Picard, Bruxelles.

N° 16 – 9 JANVIER 1947

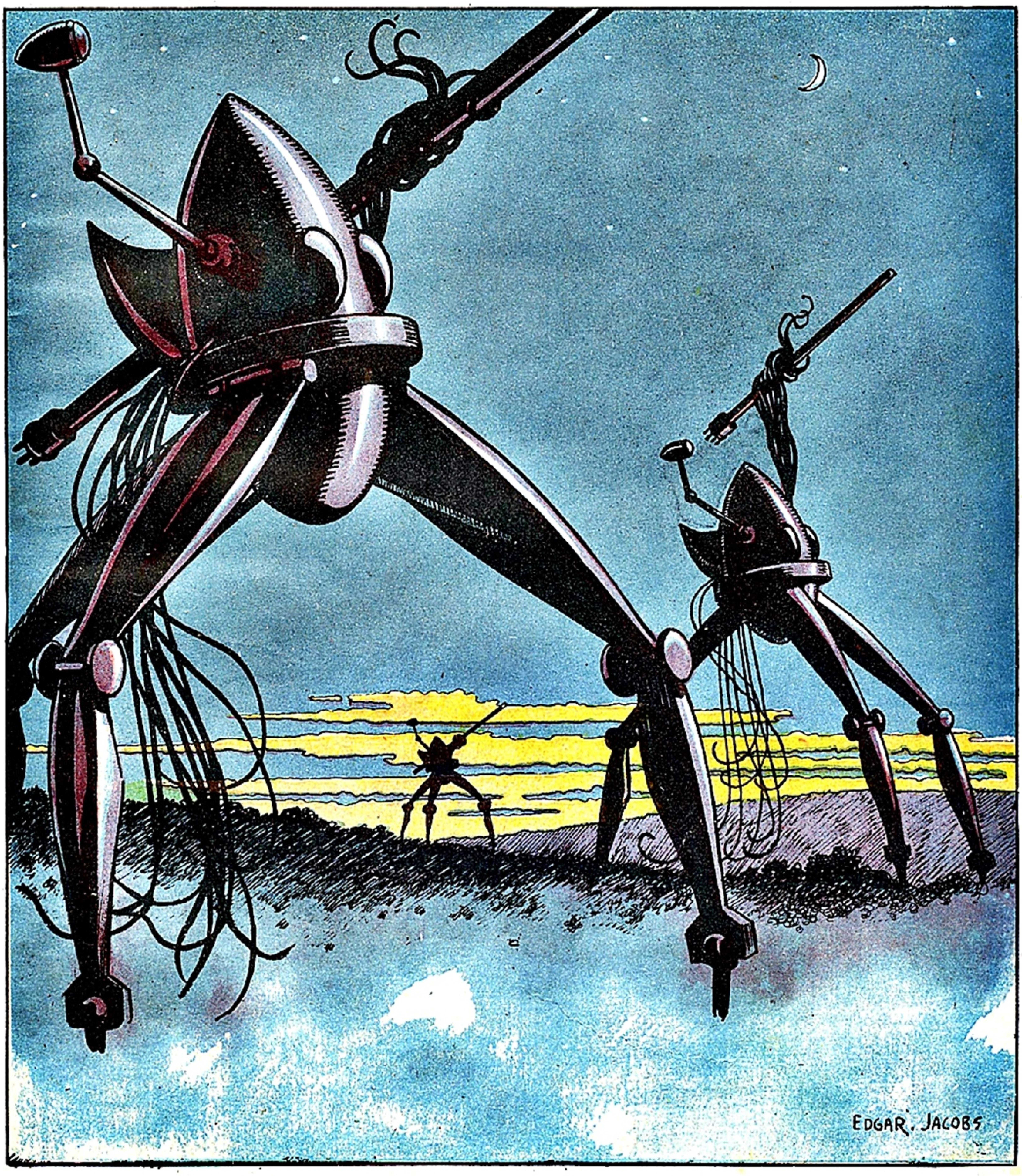
16 PAGES

TINTIN

CHAQUE JEUDI

4,00 FRS

EN FRANCE : 10 FRANCS



... Alors le marsien éleva son tube et le déchargea...

TINTIN vous parle

Bonjour, les amis !

Avez-vous lu l'histoire de cet Américain qui vient d'annoncer son intention d'accomplir le tour du monde en traînant derrière lui une lourde brouette, et qui compte réaliser cette performance en douze années ?

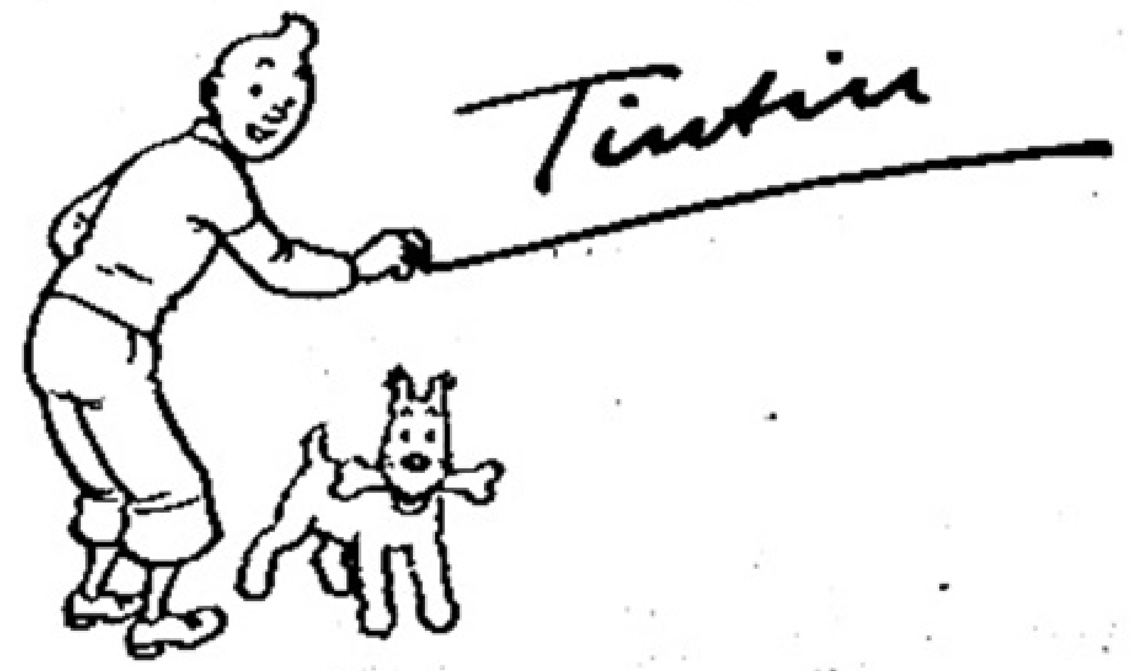
Certes, on pourrait se contenter de sourire en haussant les épaules. Il n'est cependant pas interdit de ressentir quelque agacement.

Quoi ! Le monde vient de subir les plus effroyables convulsions. Mal guéri, il est encore tout troublé, tout flottant, réclamant de chaque homme le meilleur de son courage et de sa foi, et cet hurluberlu n'a qu'une idée en tête : étonner l'univers par l'accomplissement d'un exploit de la plus rare stupidité.

Triste.

Heureusement qu'il existe une jeunesse noble et vibrante qui sait, elle, quels exploits honorent vraiment : ceux que l'on accomplit en servant l'humanité.

Bonne poignée de mains.



CLUB TINTIN

Votre courrier, chers amis, se fait de plus en plus nombreux. Les demandes d'insignes s'amoncellent en paquets vertigineux, si bien que Tintin et ses amis doivent se relayer en équipes de nuit pour déblayer la besogne.

Aussi, nous répondons tout de suite à celles de vos questions qui sont les plus urgentes.

— Que devons-nous faire, nous demande Pierre G., en attendant de disposer d'un programme de travail pour la section ?

Organisez-vous, choisissez-vous un local ou un terrain, réunissez de la documentation; munissez-vous des outils, instruments ou objets nécessaires à l'exercice de votre spécialité (sport, marine, natation, etc...); établissez un horaire de réunion et de séances; rendez plus étroits vos contacts mutuels; constituez-vous un comité qui sera responsable de la marche régulière des travaux ! Vous voyez !...il y a du pain sur la planche ! On ne commence pas une chose si importante sans un minimum de préparatifs.

— Quelle solution faut-il envisager, nous demande Roger F., lorsqu'un club local ne parvient pas à réunir le nombre de membres requis ?

La solution est simple : fusionner avec un autre club local, le plus proche possible.

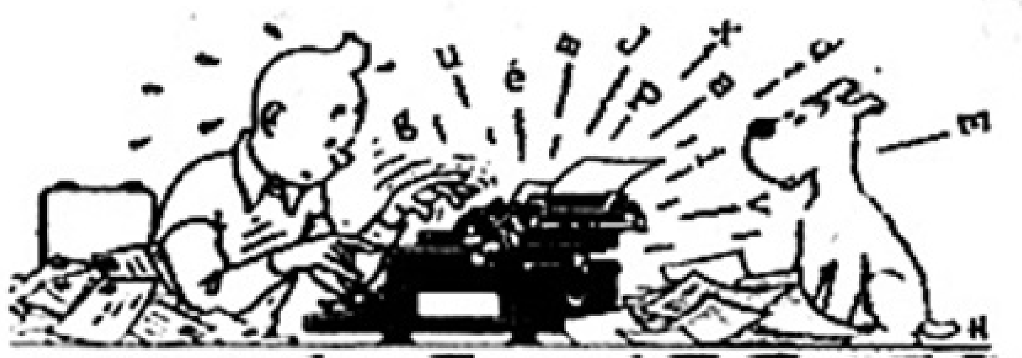
— Paul V. s'inquiète de connaître l'étendue exacte des pouvoirs d'un président.

Il est certain qu'il ne faut pas considérer un président comme un chef absolu. Toutefois, il est indispensable qu'il dispose sur les membres de son groupe d'un certain contrôle. Il n'y a pas de bonne équipe dans l'anarchie. Nous recommandons d'ailleurs aux présidents de s'entourer d'un comité, composé d'un vice-président, d'un secrétaire, et même, éventuellement d'un trésorier. De plus, il désignera parmi les plus méritants de ses membres, des hommes de confiance, appelés « délégués-recruteurs ». Nous reviendrons plus tard sur le rôle que devront jouer ces différents « gradés ».

— Les sections, ne doivent-elles se réunir que pour travailler ? nous demandent plusieurs lecteurs.

Non, mille fois non. Il faut que les membres des clubs et des sections se voient le plus souvent possible. C'est le seul moyen de se connaître et de s'estimer. Qu'ils s'entendent donc pour prendre leurs délassements en commun, pour faire ensemble des excursions et des promenades, pour assister en groupe à un match de football, pour plonger avec délice dans l'onde du bassin de natation. Le mot d'ordre doit être : le plus de contacts possibles, même en dehors du programme de travail, sous la réserve cependant de ne pas négliger les études car les membres du Club « TINTIN » se doivent aussi d'être les meilleurs étudiants !

Un mot encore pour terminer : n'oubliez pas d'être à l'écoute de Radio Luxembourg, chaque samedi de 12 h. 50 à 13 heures pour suivre l'émission « TINTIN », patronnée par le délicieux apéritif CAMPARI.



MON COURRIER

FRANCINE DUEZ, Ixelles. — Il y aura des mots croisés bientôt.

LORENZO STAMPA, Ixelles. — Nous espérons pouvoir introduire très prochainement une chronique philatélique dans le cadre du journal.

ANDRE GOFFERD, Aywaille. — Merci pour tes blagues. Malheureusement la place nous manque pour les publier.

HENRI DESCHAMPS, Dison-Verviers. — Ta gentille lettre nous a fait plaisir. Nous avons pris note de ton désir qui, nous l'espérons, sera très bientôt exaucé.

ALAIN DOXER, Nivelles. — Ta lettre chaleureuse, pleine d'excellents conseils, a retenu toute notre attention.

CHRISTIAN DEPOMME, Boitsfort. — Milou se porte bien, merci. Quant à ta suggestion, nous allons l'examiner très attentivement.

UN DUO TURBULENT. — Merci, pour vos félicitations. Nous ne nous laissons pas prendre à votre « colle » au sujet de « Dupont et Dupond ». Sans rancune !

MARC GOFFIN, Tilff. — Elle est bien gentille ta lettre. Nous essayerons à l'avenir de te donner entière satisfaction.

F. FOUREROY. — Nous sommes très heureux que ton séjour en Angleterre ne t'empêche pas de lire Tintin, toutes les semaines. Milou se porte bien, merci. Il aime toujours autant les os.

ROBERT VERSTRAETEN, Ixelles. — Ta lettre nous a intéressés. Nous avons transmis ton excellente suggestion au Capitaine Haddock et au Major Wings. Bonne poignée de mains.

MARCEL MICHAUX, Fleurus. — Nous sommes très heureux que le « Secret de l'Espadon » te plaise à ce point. Tes compliments ont été transmis au Capitaine Haddock et au Major Wings. Quant à Milou, ses récentes mésaventures l'ont rendu prudent.

ROBERT DENIS, Bruxelles. — L'album que tu nous signales sera peut-être réédité prochainement. Oui Dupont et Dupond interviennent dans le « Temple du Soleil ». Ta question a été transmise au capitaine Haddock.

WILY PUILDERS, Ernest. — Le Capitaine Haddock répondra à toutes les questions que tu lui poseras.

BIKINI IV, Bruxelles. — Ta suggestion sera examinée. Oui « La Boule de Cristal » sera probablement publiée en album.

EL BARASCA, Forest. — Ton idée est excellente. Nous allons dès à présent nous employer à la réaliser. Tes lettres seront toujours les bienvenues. Merci...

TITI, Ixelles. — Ta lettre est un peu tranche-montagne. Heureusement nous avons bon dos. Merci quand même !

(Voir suite du courrier page 16.)

★

Tout mon courrier doit porter l'adresse : TINTIN-Bruxelles.

Spécifier s'il y a lieu : Capitaine Haddock ou Major Wings. Mais bien mentionner en premier lieu : « TINTIN ».



ATTENTION !

Tous les amis de Tintin se réuniront le jeudi 25 janvier à 15 heures au CIRQUE ROYAL.

UNE GRANDE SURPRISE LES Y ATTEND ! Qu'on se le dise !

Abonnements :

	BELGIQUE	FRANCE
Trois mois	Fr. b. 47.—	Fr. fr. 125.-
Six mois	» 90.—	» 240.—
Un an	» 175.—	» 450.—

Pour recevoir régulièrement votre TINTIN abonnez-vous en versant l'un des montants ci-contre au C. C. P. N° 1909.16 de « Editions du Lombard », 55, rue du Lombard, à Bruxelles. Pour la France, abonnez-vous à TINTIN PARIS, boîte postale 14. Le prix des anciens numéros demandés directement au journal demeure fixé à fr. 3.50.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

(Texte et dessins de Paul CUVELIER.)



(A suivre.)

TINTIN SCOUTISME

Mon Cher Caméléon,

Et notre feu sans allumette ?...

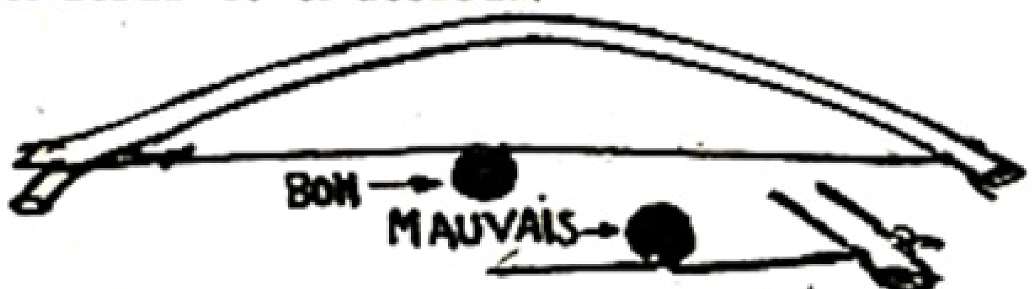
Je ne l'ai pas oublié, sois tranquille ! Je vais à l'instant même t'indiquer comment il faut t'y prendre. Va chercher la branche que tu as fait sécher durant une semaine. Taille-la conformément au croquis ci-dessous mais garde-toi de la rendre trop lisse. L'un des bouts de cette branche devra se terminer en pointe, l'autre sera arrondi. Tu obtiendras de cette manière une sorte de fuseau dont la forme rappellera à peu près la forme d'un cigare. Prends ensuite le bout de bois mentionné au « 5° » de ma dernière chronique et creuses-y un trou d'environ 1 1/2 cm. de profondeur, de manière que le bout pointu de ton « cigare » puisse y tourner à l'aise. Enduis cette cavité de graisse ou fixes-y un vieux dé à coudre.



A la planchette maintenant ! Empoigne ton couteau d'un main ferme et creuse au bord de la planchette une cuvette circulaire de quelques millimètres de profondeur dans laquelle s'adaptera le gros bout de ton cigare; fais encore dans la même planchette une incision en forme de V qui, partie du bord se terminera presqu'au centre de la cuvette. Cette incision doit avoir une largeur d'au moins 1 1/2 cm.

Passons à l'arc! Perces-y quelques trous de la manière indiquée sur le croquis et fixes-y la courroie, sans la tendre exagérément.

Et voilà !... le moment solennel est arrivé ! Place la planchette par terre et maintiens-la solidement sous ton pied gauche, puis enroule la courroie de l'arc autour du cigare. Je te conseille pour exécuter correctement toutes ses opérations, de te référer souvent aux croquis ci-desus et ci-dessous.





Il ne te reste plus à présent qu'à placer le gros bout du cigare dans la cuvette de la planche, et à en fixer le bout mince dans le bloc de bois que tu tiendras à la main. Tu feras pivoter le cigare en imprimant à ton arc un mouvement régulier de va et vient.

Progressivement, tu accélèreras la cadence et tu accentueras la pression. Après quelques minutes de ce manège, le bois se mettra à fumer et bientôt une épaisse vapeur blanche s'en élèvera, tandis que de la poussière noire s'accumulera dans l'incision de la planchette. Dès que tu auras obtenu une quantité suffisante de cette poussière, tu suspendra ton travail, tu t'éponges le front, et tu recueilleras la braise précieuse qui se trouve dans la poussière. Tu la déposeras dans le petit nid formé de brins d'herbe sèche ou de chanvre et tu n'auras plus qu'à faire tournoyer le mélange jusqu'à ce que la flamme en jaillisse.

Sois gentil, mon cher Caméléon. Fais-moi rapidement connaître les résultats de ton expérience.

Bien à toi,

BISON Serviable.

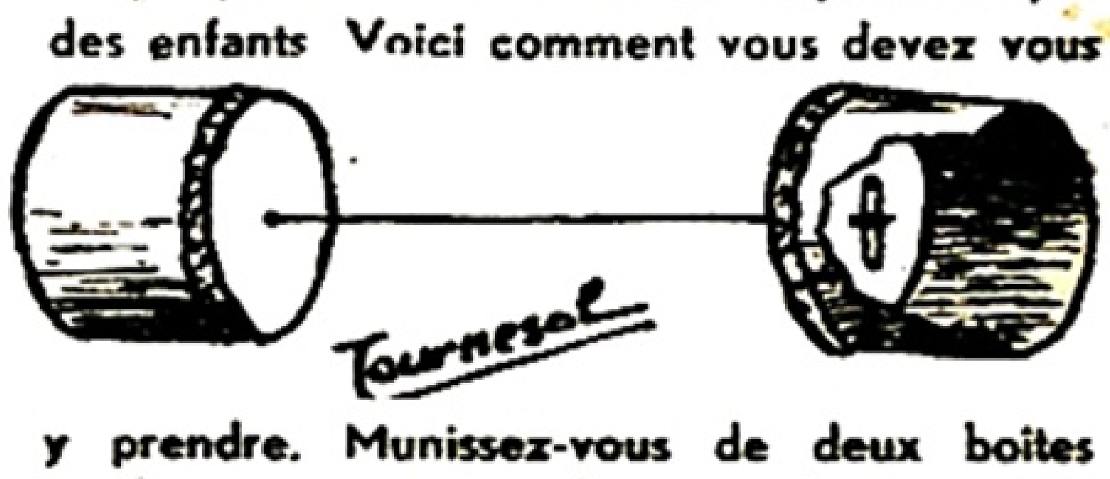


TRUCS & ficelles

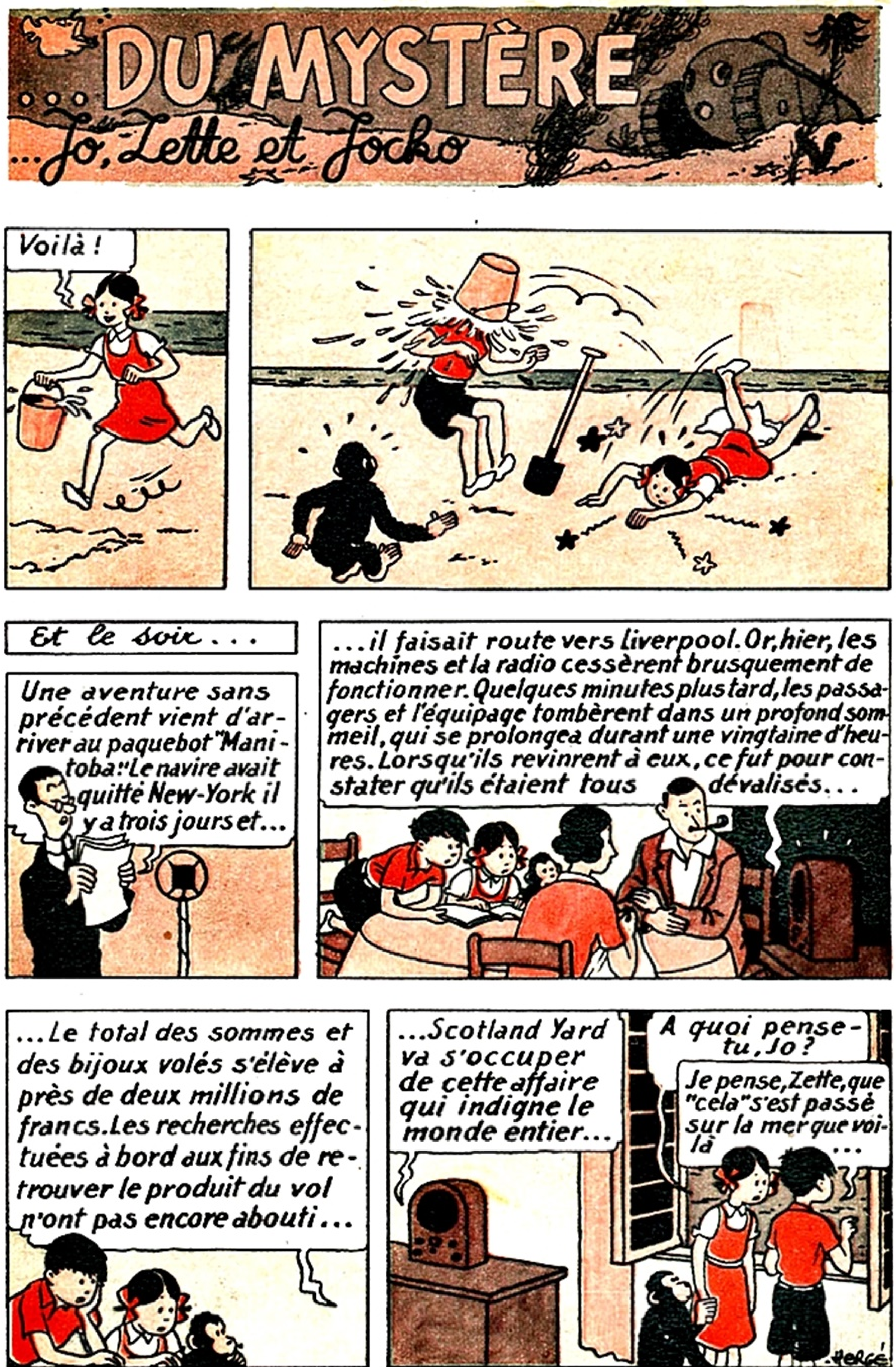


IL me faut, mes amis, remettre à plus tard, la suite de mes « papiers » sur l'outillage, à cause de L. Falisse, de Falisolle, qui me demande comment poser un téléphone entre deux étages de sa maison. Le téléphone est une chose que nous étudierons volontiers plus tard, Mais le matériel nécessaire est trop difficile à trouver et trop coûteux encore pour que notre jeune ami puisse raisonnablement faire l'installation maintenant.

Pourtant, vous devez connaitre un téléphone simplifié qui faisait la joie de mon enfance (du temps où j'avais l'oreille fine !) et que j'ai souvent vu réaliser depuis lors par des enfants. Voici comment vous devez vous



y prendre. Munissez-vous de deux boites rondes, en carton; enlevez-en le couvercle et le fond; ces boites seront le corps de vos deux microphones-écouteurs, autrement dit vos deux postes téléphoniques. A la place des fonds, vous collez soigneusement et solidement des feuilles de papier parchemin (le papier un peu transparent dans lequel on enveloppe habituellement le beurre), bien tendu comme une peau de tambour : ce



(A SUIVRE)

sera la membrane vibrante de chaque poste.

La ligne téléphonique se compose d'un fil fin, en métal si possible, de la longueur voulue. Chaque extrémité du fil passe dans un petit trou, bien au centre de la membrane d'un poste; il est attaché derrière, A L'INTERIEUR DE LA BOITE, à un morceau d'allumette qui le maintiendra contre le parchemin. Il ne vous reste plus, dès lors, qu'à tendre le fil qui tirera un peu sur les deux membranes. Le fil ne doit RIEN TOUCHER dans son trajet entre les deux postes.

Si vous parlez devant l'ouverture d'une des boites, la membrane se met à vibrer; les vibrations sont intégralement transmises par le fil à la membrane de l'autre boite, et la personne se trouvant devant l'ouverture de l'autre poste entend votre voix fidèlement reproduite.

Essayez, c'est très amusant et intéressant. Ecrivez-moi si vos téléphones marchent bien, surtout si vous avez des perfectionnements à y apporter.

Si je vois, par vos lettres, que cela intéresse un grand nombre d'entre vous, je publierai ici la meilleure formule communiquée. Et je pourrai même vous indiquer comment, à votre âge, j'ai placé dans la maison de mes parents, plusieurs téléphones fondés sur ce principe.

N'oubliez pas, mes amis, que « Tintin » m'a prié d'être à votre disposition pour traiter des questions qui vous intéressent, ce que je ne puis connaître que par vos lettres.

A bientôt !

T. Tournesol



QUELS sont les sports que les jeunes peuvent pratiquer ? Voilà une question que l'on se pose souvent, n'est-il pas vrai ?

Le plus utile dans la vie est certainement la natation, car il peut arriver à tout le monde de tomber accidentellement à l'eau et l'on ne risque jamais de se noyer lorsqu'on sait nager.

La course à pied est un sport sain qui développe les muscles et qui a le grand avantage de n'occasionner que de très petits frais.

Quant au football, s'il est un sport remarquablement complet, il est plus difficile à pratiquer, car il exige la formation d'équipes.

Plus simple et très harmonieux, est le basket-ball qui connaît actuellement une grande vogue dans tous les établissements d'instruction et que je ne saurais assez recommander tant pour son utilité que pour son caractère attrayant.

Le cyclisme est moins à conseiller, tout au moins comme sport de compétition, car il exige un entraînement sévère. D'ailleurs, la route est pleine d'embûches et au prix actuel des vélos et des accessoires, il n'est pas à la portée de toutes les bourses.

A cause de sa brutalité, de nombreux parents se défient encore de la boxe. Je signale cependant qu'elle constitue un excellent sport de défense.

Le rowing, le tennis, l'équitation, l'épée et le fleuret sont, malheureusement, réservés aux privilégiés de la fortune.

★

Et voici maintenant, chers amis, mon petit courrier hebdomadaire :

FREDDY V. C... — *Les premiers « six jours » ont eu lieu à Berlin, en 1909; les premiers « six jours » de Bruxelles en 1912, dans un hall aujourd'hui désaffecté de l'avenue de la Couronne.*

ROBERT G... — *Le stade dt Heysel peut contenir 60.000 spectateurs.*

FRANÇOIS de M... — *Félix Wouters a abandonné la boxe depuis deux ans. Il habite à Lembecq, près de Hal.*

BENOIT H... — *On doit dire les Jeux Olympiques et non les Olympiades. Ils ont lieu tous les quatre ans, et ont été organisés en Belgique, en 1920, à Anvers.*

A la semaine prochaine, chers amis.
Bien sportivement.

P. BEVING.

LA GUERRE DES MONDES

DE H.-G. WELLS

(Suite.)

RESUME.— Les Marsiens dévastent systématiquement les environs de Londres. Ils sont montés sur des tripodes de métal et armés d'un Rayon Ardent. Après avoir décrit l'atmosphère de panique qui règne dans la capitale anglaise, le narrateur parle des combats gigantesques qui viennent d'éclater dans le Surrey et au cours desquels les Marsiens font usage d'une fumée asphyxiante.

MAIS, faisant partout face à cette ligne d'attaque, à Staines, à Hounslow, à Ditton, à Esher, à Oskham, derrière les collines et les bois au sud du fleuve, au nord dans les grasses prairies basses, partout ou un village ou un bouquet d'arbres offrait un suffisant abri, des canons attendaient. Les fusées-signaux éclatèrent, laissèrent pleuvoir leurs étincelles à travers la nuit et s'évanouirent, surexcitant d'une impatience inquiète tous ceux qui servaient ces batteries. Dès que les Marsiens se seraient avancés jusqu'à portée des bouches à feu, immédiatement, ces formes noires d'hommes immobiles seraient secouées par l'ardeur du combat, ces canons, aux reflets sombres de la nuit tombante, cracherait un furieux tonnerre.

Sans doute, la pensée qui préoccupait la plupart de ces cerveaux vigilants, de même qu'elle était ma seule perplexité, était cette énigmatique question de savoir ce que les Marsiens comprenaient de nous. Se rendaient-ils compte que nos millions d'individus étaient organisés, disciplinés, unis pour la même œuvre ? Ou bien, interprétaient-ils ces jaillissements de flammes, les vols soudains de nos obus, l'investissement régulier de leur campement, comme nous pourrions interpréter, dans une ruche d'abeilles dérangées, un furieux et unanime assaut ? (A ce moment personne ne savait quel genre de nourriture il leur fallait.) Cent questions de ce genre se pressait en mon esprit, tandis que je contemplais ce plan de bataille. Au fond de moi-même, j'avais la sensation rassurante de tout ce qu'il y avait de forces inconnues et cachées derrière nous vers Londres. Avait-on préparé des fosses et des trappes ? Les poudrières de Hounslow allaient-elles servir de piège ? Les Londoniens auraient-ils le courage de faire de leur immense province d'édifices un vaste Moscou en flammes.

Puis, après une interminable attente nous sembla-t-il, pendant laquelle nous restâmes blottis dans la haie, un son nous parvint, comme la détonation éloignée d'un canon. Un autre se fit entendre plus proche, puis un autre encore. Alors, le Marsien qui se trouvait le plus près de nous éleva son tube et le déchargea, à la manière d'un canon, avec un bruit sourd qui fit trembler le sol. Le Marsien qui était près de Staines lui répondit. Il n'y eût ni flammes ni fumée, rien que cette lourde détonation.

Ces décharges successives me firent une telle impression qu'oubliant presque ma sécurité personnelle et mes mains bouillies, je me hissai par-dessus la haie pour voir ce qui se passait du côté de Sunbury. Au même moment, une seconde détonation suivit et un énorme projectile passa en tourbillonnant au-dessus de ma tête, allant vers Hounslow. Je m'attendais à voir au moins des flammes, de la fumée, quelque évidence de l'effet de sa chute. Mais je ne vis autre chose que le ciel bleu et profond, avec une étoile solitaire, et le brouillard blanc s'étendant large et bas à mes pieds. Il n'y avait aucun fracas, aucune explosion en réponse. Le silence était revenu. Les minutes se prolongèrent.

— Qu'arrive-t-il? demanda le vieillard qui se dressa debout à côté de moi.

— Dieu le sait ! répondis-je.

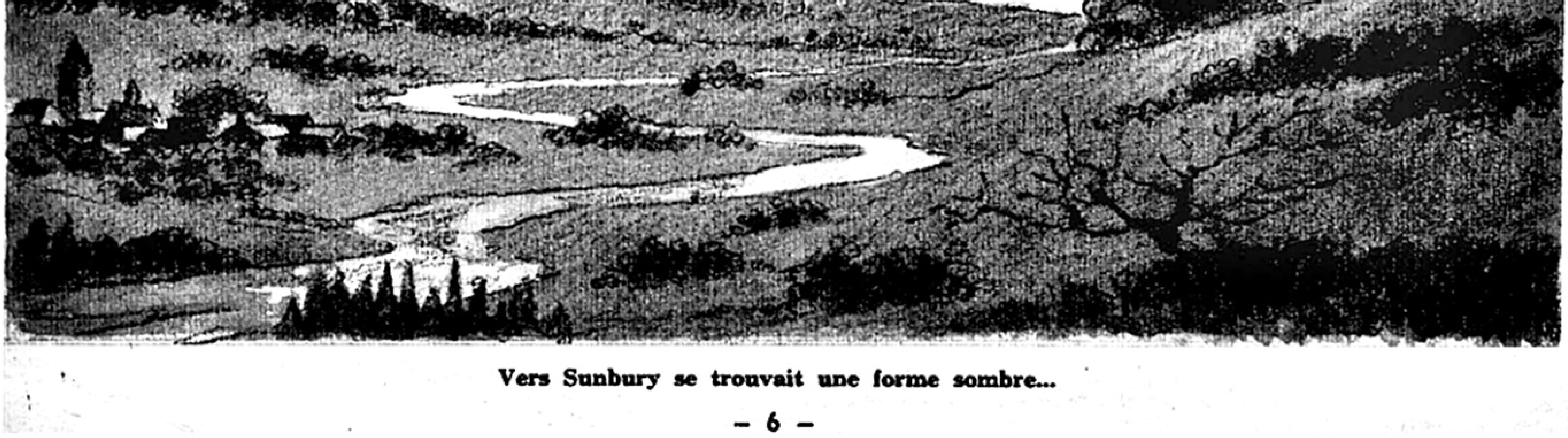
Une chauve-souris passa en voltigeant et disparut. Un lointain tumulte de cris monta et cessa. Je me tournai à nouveau du côté du Marsien et je le vis qui se dirigeait à droite, au long de la rivière, de son allure rotative si rapide.

A chaque instant, je m'attendais à entendre ouvrir contre lui le feu de quelque batterie cachée; mais rien ne troubla le calme du soir. La silhouette du Marsien diminuait dans l'éloignement, et bientôt la brume et la nuit l'eurent englouti. D'une même impulsion, nous grimpâmes un peu plus haut. Vers Sunbury se trouvait une forme sombre, comme si une colline conique s'était soudain dressée, cachant à nos regards la contrée d'au delà; puis plus loin, sur l'autre rive au-dessus de Walton, nous aperçûmes un autre de ces sommets. Pendant que nous les examinions, ces formes coniques s'abaissèrent et s'élargirent.

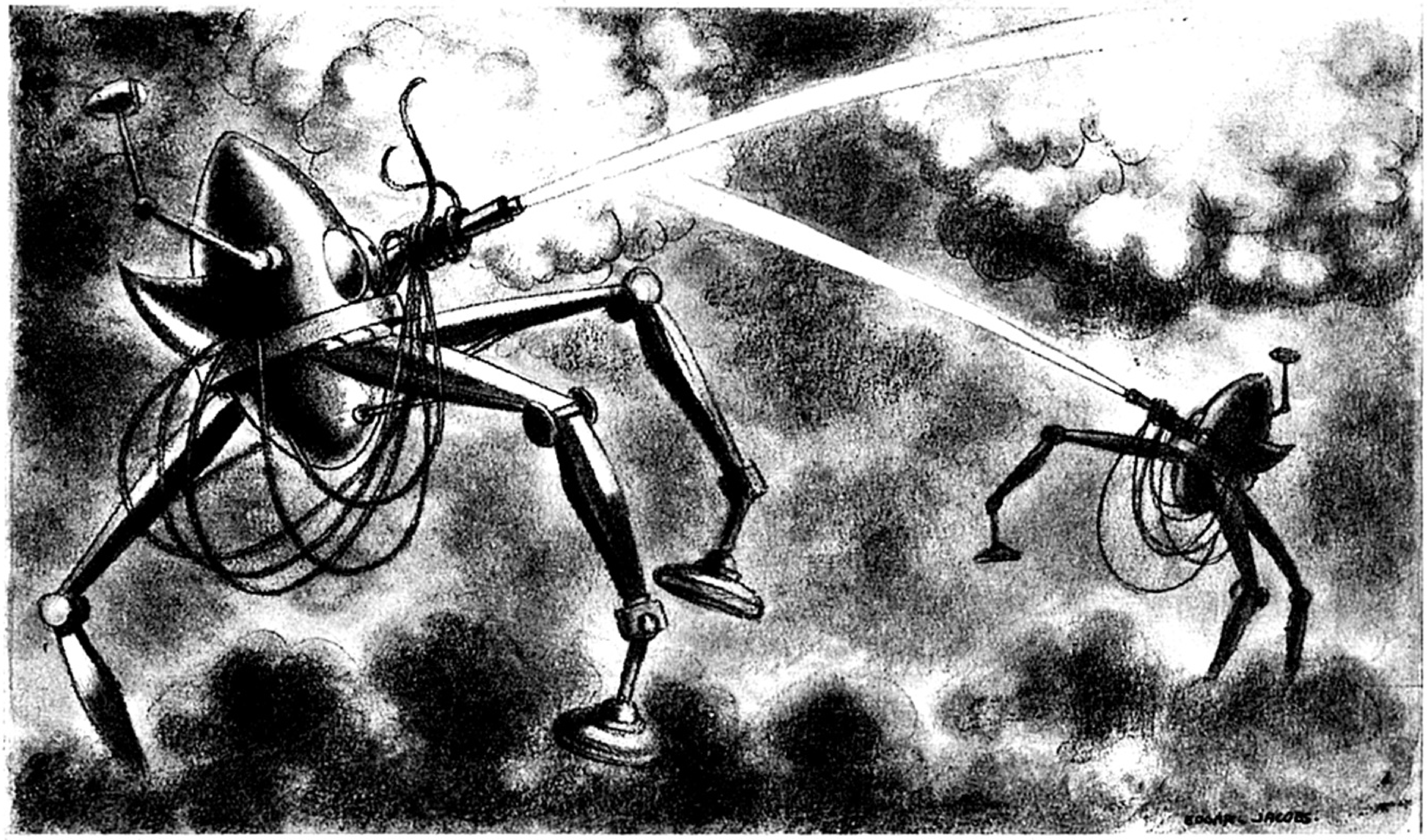
Mû par une pensée soudaine, je portai mes regards vers le nord, où je vis que trois de ces « nuages noirs » s'élevaient.

Une tranquillité soudaine se fit. Loin vers le sud-est, faisant ressortir le calme silence, nous entendions les Marsiens s'entr'appeler avec de longs ululements; puis l'air fut ébranlé de nouveau par les explosions éloignées de leurs tubes. Mais l'artillerie terrestre ne leur répliquait pas.

Il nous était impossible, alors, de comprendre ces choses, mais je devais, plus tard, apprendre la signification de ces sinistres « kopjes » qui s'amoncelaient dans le crépuscule. Chacun des Marsiens, placé ainsi que je l'ai indiqué et obéis-



Vers Sunbury se trouvait une forme sombre...



A travers cette confusion s'avançaient deux Marsiens...

sant à quelque signal inconnu, avait déchargé, au moyen du tube en forme de canon qu'il portait, une sorte d'immense obus sur tout, coteau ou groupe de maisons, sur tout autre possible abri à canon, qui se trouvait en face de lui. Quelques-uns ne tirèrent qu'un seul de ces projectiles, d'autres, deux, comme dans le cas de celui que nous avions vu; celui de Ripley n'en déchargea, prétendit-on, pas moins de cinq, coup sur coup. Ces projectiles se brisaient en touchant le sol — sans faire explosion — et immédiatement dégageaient un énorme volume d'une vapeur lourde et noire, se déroulant et se répandant vers le ciel, en un immense nuage sombre, une colline gazeuse qui s'écroulait et s'étendait d'elle-même sur la contrée environnante. Le contact de cette vapeur et l'inspiration de ses âcres nuages étaient la mort pour tout ce qui respire.

Cette vapeur était très lourde, plus lourde que la fumée la plus dense, si bien qu'après le premier dégagement tumultueux, elle se répandait dans les couches d'air inférieur et retombait sur le sol d'une façon plutôt liquide que gazeuse, abandonnant les collines, pénétrant dans les vallées, les fossés, au long des cours d'eau ainsi que fait, dit-on, le gaz acide carbonique s'échappant des fissures des roches volcaniques. Partout où elle venait en contact avec l'eau, quelque action chimique se produisait; la surface se couvrait instantanément d'une sorte de lie poudreuse qui s'enfonçait lentement, laissant se former d'autres couches. Cette espèce d'écume était absolument insoluble, et il est étrange que, le gaz produisant un effet aussi immédiat, on ait pu boire sans danger l'eau dont on l'avait extraite. La vapeur ne se diffusait pas comme le font ordinairement les gaz. Elle flottait par nuages compacts, descendant paresseusement les pentes et récalcitrantes au vent; elle se combinait très lentement avec la brume et l'humidité de l'air, et tombait sur la sol en forme de poussière. Sauf en ce qui concerne un élément inconnu, donnant un groupe de quatre lignes dans le bleu du spectre, on ignore encore entièrement la nature de cette substance.

Lorsque le tumultueux soulèvement de sa dispersion était terminé, la fumée noire se tassait tout contre le sol, avant même sa précipitation en poussière, si bien qu'à cinquante pieds en l'air, sur les toits, aux étages supérieurs des hautes maisons et sur les grands arbres, il y avait quelque chance d'échapper à l'empoisonnement, comme les faits le prouvèrent ce soir-là à Street Cobham et à Ditton.

L'homme qui échappa à la suffocation dans le premier de ces villages fit un étonnant récit de l'étrangeté de ces volutes et de ces replis; il raconta comment, du haut du clocher de l'église, il vit les maisons du village ressurgir peu à peu, hors de ce néant noirâtre, ainsi que des fantômes. Il resta là pendant un jour et demi, épuisé, mourant de faim et de soif, écorché par le soleil, voyant à ses pieds la terre sous un ciel bleu, et contre le fond des collines lointaines, une étendue recouverte comme d'un velours noir, avec des toits rouges, des arbres verts, puis plus tard, des haies, des buissons, des granges, des remises, des murs voilés de noir, se dressant ici et là dans le soleil.

Ceci se passait à Street Cobham, où la fumée noire resta jusqu'à ce qu'elle se fut absorbée d'elle-même dans le sol. Ordinairement, dès qu'elle avait rempli son objet, les Marsiens en débarrassaient l'atmosphère au moyen de jets de vapeur.

C'est ce qu'ils firent avec les couches qui s'étaient déroulées auprès de nous, comme nous pûmes le voir à la lueur des étoiles, derrière les fenêtres d'une maison déserte d'Upper Halliford, où nous étions retournés. De là, aussi, nous apercevions les feux électriques des collines de Richmond et de Kingston, fouillant la nuit en tous sens; puis vers onze heures les vitres résonnèrent et nous entendîmes les détonations des grosses pièces de siège qu'on avait mises en batterie sur ces hauteurs. La canonnade continua par intervalles réguliers, pendant l'espace d'un quart d'heure, envoyant au hasard des projectiles contre les Marsiens invisibles, à Hampton et à Ditton; puis les rayons pâles des feux électriques s'évanouirent et furent remplacés par de vifs reflets rouges.

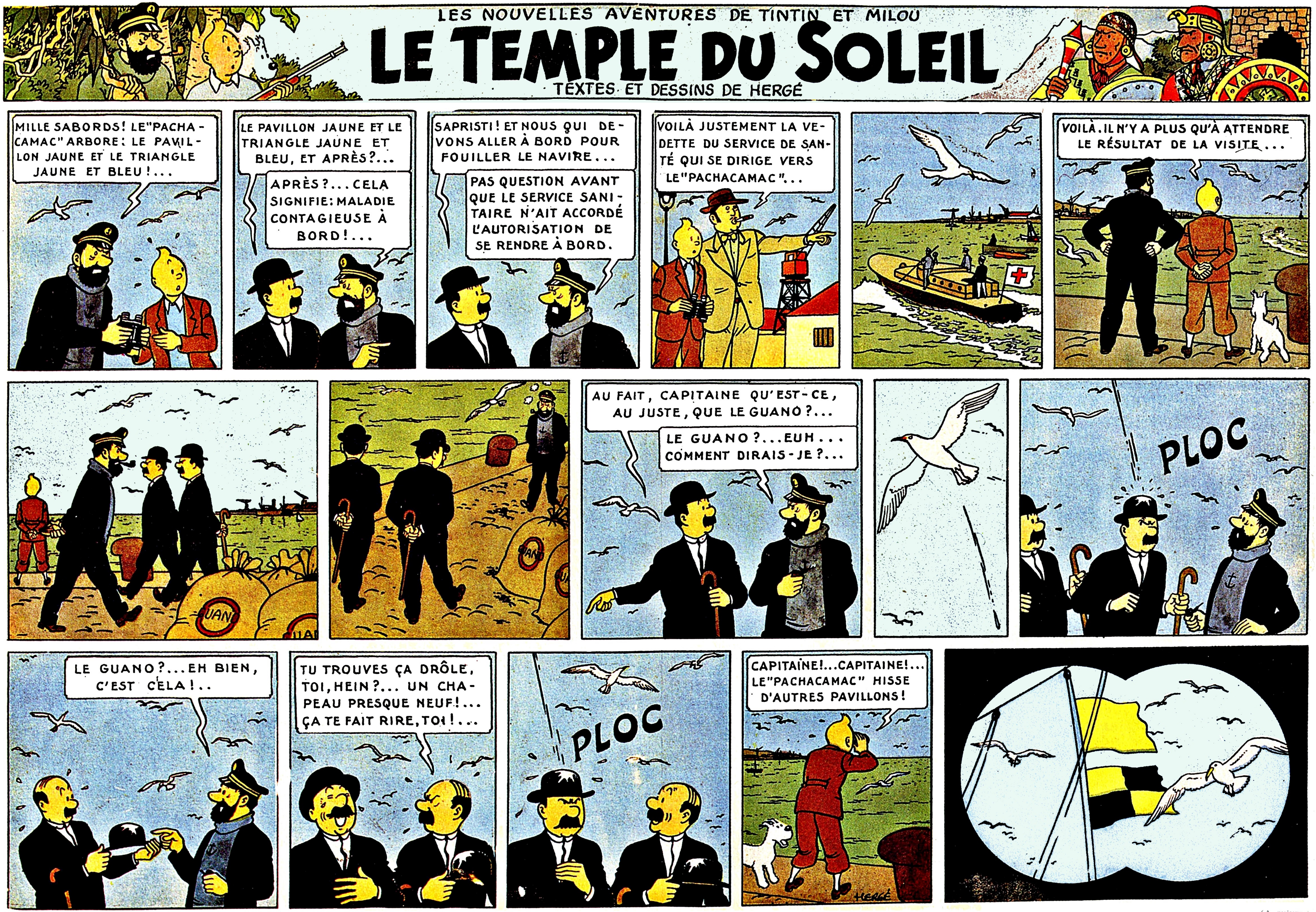
Alors le quatrième cylindre — météore d'un vert brillant — tomba dans Bushey Park, ainsi que je l'appris plus tard. Avant que l'artillerie des collines de Richmond et de Kingston n'eut ouvert le feu, une violente canonnade se fit entendre au lointain, vers le sud-ouest, due, je pense, à des batteries qui tiraient à l'aventure, avant que la fumée noire ne submergeât les canonniers.

Ainsi, de la même façon méthodique que les hommes emploient pour enfumer un nid de guêpes, les Marsiens recouvraient toute la contrée, vers Londres, de cette étrange vapeur suffocante. La courbe de leur ligne s'étendait lentement et elle atteignit bientôt, d'un côté, Han Well et de l'autre Coombe et Malden. Toute la nuit leurs tubes destructeurs furent à l'œuvre. Pas une seule fois, après que le Marsien de St George's Hill eût été abattu, ils ne s'approchèrent à portée de l'artillerie. Partout où ils supposaient que pouvaient être dissimulés des canons, ils envoyaient un projectile contenant leur vapeur noire, et quand les batteries étaient en vues, ils pointaient simplement le Rayon Ardent.

Vers minuit, les arbres en flammes sur les pentes de Richmond Park, et les incendies de Kingston Hill éclairèrent un réseau de fumée noire qui cachait toute la vallée de la Tamise et s'étendait aussi loin que l'œil pouvait voir. A travers cette confusion, s'avançaient deux Marsiens qui dirigeaient en tous sens leurs bruyants jets de vapeur.

(A suivre.)

Illustrations de E.-P. Jacobs.


LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU
LE TEMPLE DU SOLEIL
TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ
MILLE SABORDS! LE"PACHACAMAC" ARBORE LE PAVILLON JAUNE ET LE TRIANGLE JAUNE ET BLEU!...
LE PAVILLON JAUNE ET LE TRIANGLE JAUNE ET BLEU, ET APRÈS?...
APRÈS?... CELA SIGNIFIE: MALADIE CONTAGIEUSE À BORD!...
SAPRISTI! ET NOUS QUI DEVONS ALLER À BORD POUR FOUILLER LE NAVIRE...
PAS QUESTION AVANT QUE LE SERVICE SANITAIRE N'AIT ACCORDÉ L'AUTORISATION DE SE RENDRE À BORD.
VOILÀ JUSTEMENT LA VEDETTE DU SERVICE DE SANTÉ QUI SE DIRIGE VERS LE"PACHACAMAC"...
VOILÀ. IL N'Y A PLUS QU'À ATTENDRE LE RÉSULTAT DE LA VISITE...
AU FAIT, CAPITAINE QU'EST-CE, AU JUSTE, QUE LE GUANO?...
LE GUANO?...EUH... COMMENT DIRAIS-JE?...
PLOC
LE GUANO?...EH BIEN, C'EST CELA!..
TU TROUVES ÇA DRÔLE, TOI, HEIN?... UN CHAPEAU PRESQUE NEUF!... ÇA TE FAIT RIRE, TOI!...
PLOC
CAPITAINE!...CAPITAINE!... LE"PACHACAMAC" HISSE D'AUTRES PAVILLONS!
HERGÉ

(A suivre.)

BOERS CONTRE ZOULOUS

Adapte De " Ossenwagens op de Kim " par Albe

Le récit que vous allez lire illustre un épisode de la lutte longue et meurtrière que les Boers eurent à soutenir, au début du siècle dernier, contre les Zoulous de l'Afrique du Sud.

Vous verrez comment Louw Prinsloo, le chef de la caravane, Maartje, sa femme et Barend, son fils, parvinrent à force d'héroïsme, à repousser une violente attaque des sauvages.

COMME les Boers se disposaient à lever le camp, un vacher cafre vint leur annoncer qu'un groupe de guerriers de la tribu des Matabélés remontait la « Vaalrivier ». Ils avaient exterminé, en chemin, une famille de blancs et se dirigeaient vers le camp.

A cette annonce Louw Prinsloo jeta un long regard à ses compagnons et parut hésiter. Quel parti prendre : Fuir ou résister ?... Soudain, son visage se durcit et d'une voix forte il ordonna que l'on disposât tous les chariots en cercle. Les Boers se mirent aussitôt à l'œuvre et sous la conduite de leur chef, érigèrent une forteresse de fortune. On plaça les voitures de manière que le timon de chacune d'elles fut engagé sous le chassis de la précédente ; on enchaîna les roues et l'on combla les interstices de buissons épineux. Dans l'espace vide qui s'étendait au milieu de cette forteresse circulaire, quelques colons bâtirent une hutte de roseaux à l'abri de laquelle furent rassemblés les enfants.

Plusieurs domestiques cafres, qui servaient d'espions, vinrent confirmer la nouvelle apportée précédemment par le vacher. Un parti de plusieurs centaines de Zoulous armés de sagaies et de massues, était signalé au nord du camp. Les Boers fourbirent soigneusement leurs antiques fusils, tandis que les femmes parcouraient le camp en distribuant de la poudre et des balles. Après quoi, tous les membres de l'expédition, l'arme au poing, prirent place sous les bâches des chariots, entre les roues ou derrière les remparts des buissons.

Barend, l'un des plus jeunes d'entre eux s'était juché sur le toit de la hutte. Il aperçut bientôt la masse des assaillants qui remontait la rivière. Au moment où ils arrivèrent à proximité du camp, les Zoulous se scindèrent en deux groupes. Barend évalua leur nombre total à environ trois cents.

C'est à Louw Prinsloo, le chef, et à Josua, le grand-père, que revint l'honneur de tirer les premiers coups. Presque simultanément, deux Zoulous s'immobilisèrent et, après avoir vacillé un instant, s'abattirent lourdement dans la rivière. Le signal du combat était donné ! Une volée nourrie de flèches et de sagaies vint se ficher sur la forteresse des Boers. Les « Kruger » et les « Botha » crachèrent leur feu et une fumée âcre s'éleva du camp.

Barend, de son poste d'observation, suivait la tactique incohérente de l'assaillant. Dominant de la voix le vacarme de la fusillade, il annonçait au commandant Prinsloo chacun des mouvements ennemis.

En dépit de son grand âge, Maartje, l'épouse du chef, prenait, comme les autres femmes des Boers, sa part du combat : elle chargeait hâtivement les fusils et ne s'accordait pas un seul instant de repos. Les assiégés ne soufflaient mot. Toute parole eut été inutile ! Le visage noir de poudre, le regard fixe, ils épiaient l'ennemi et chaque Zoulou qui pénétrait dans leur champ de tir était un homme mort.

Maartje avait beaucoup de travail à aider les tireurs. Tout à coup une flèche passa, en sifflant, à quelques centimètres de son visage et alla se planter dans le toit de la hutte qui servait de poste de guet à son fils.

— Barend, cria-t-elle inquiète, Barend, descend de là tout de suite. Ton père l'exige !...

Bien que le vieux fusil du grand-père Josua fit des ravages terribles dans les rangs Zoulous, quelques assaillants réussirent à gagner l'enceinte des chariots. Plusieurs femmes se mirent à pousser des cris d'effroi. Mais, devant ce péril, Maartje, payant d'exemple, empoigna un fusil et se mit à tirailler comme jamais femme au monde ne l'avait fait.

Heureusement, Louw Prinsloo et Barend étaient venus renforcer la défense du point menacé.

Trois Zoulous s'effondrèrent coup sur coup. Hélas ! un quatrième, une espèce de géant hideux abattit sa *masse d'arme* sur l'épaule de Theunis qui s'écroula en hurlant. Voyant le danger, Barend agrippa son fusil par le canon, le fit tournoyer, et, d'un coup sauvagement appliqué, envoya l'affreux Matabélé dans les hautes herbes, aux pieds de Theunis, inanimé. Les Boers rejetèrent aussitôt les cadavres ennemis hors de l'enceinte et comblèrent la brèche au moyen des buissons d'épines.

Une fois conjuré ce danger immédiat, Louw Prinsloo parcourut rapidement toute la circonférence des chariots pour se rendre compte de l'état de la défense. Il donna des ordres brefs, encouragea les femmes et ranima le courage de tous les combattants par sa bravoure et son sang-froid.

L'odeur de la poudre empestait l'atmosphère du camp. Durant deux heures l'on continua de se battre avec une férocité sans égale. Les attaques des Zoulous ne diminuaient pas d'intensité mais elles trouvaient à qui parler et les fusils hollandais fauchaient des rangs entiers d'assaillants. Une véritable muraille de cadavres noirs se dressait à dix pas de la barricade. Un grand diable de chef qui haranguait le restant de ses troupes, debout sur ce monceau de soldats morts fut frappé en plein cœur par l'arme du vieux Josua. Il s'abattit, les bras grands ouverts, en poussant un effroyable hurlement.

A la fin cependant la tempête s'apaisa. Bien que la pluie des sagaies et des lances fut devenue beaucoup moins nourrie, les Boers, pleins de méfiance, demeuraient sur leurs gardes. Barend regrimpa à son poste d'observation. On l'entendit bientôt crier que l'ennemi s'éloignait du camp et s'égaillait dans trois directions différentes...

∴

A présent, les fusils s'étaient tus. Le soir descendait, tranquille et doré, et le souffle de la brise dispersait peu à peu l'épais nuage de fumée qui marquait le lieu du combat. Pourtant, l'anxiété demeurait au cœur des hommes. Etait-il possible que le cauchemar fût déjà fini ?...

Louw Prinsloo dépêcha plusieurs domestiques cafres en reconnaissance, et donna l'ordre à tout le monde de rester à son poste. Il organisa même, en prévision d'un éventuel retour des assaillants, une nouvelle distribution de balles et de poudre.

Quant aux femmes, sachant qu'en n'importe quelle circonstance, la nature ne perd jamais ses droits, elles s'affairaient à préparer un repas pour les guerriers.

Quelques heures plus tard on procéda au recensement des victimes. Par miracle il n'y en avait que quatre et leurs blessures étaient légères. Des sagaies avaient atteint quelques fillettes. La femme de Botha souffrait d'une profonde déchirure au dos : une lance brisée s'était fichée dans sa chair comme une écharde. Quant à Theunis, pour lequel on avait craint le pire, il n'avait qu'une clavicule fracturée.

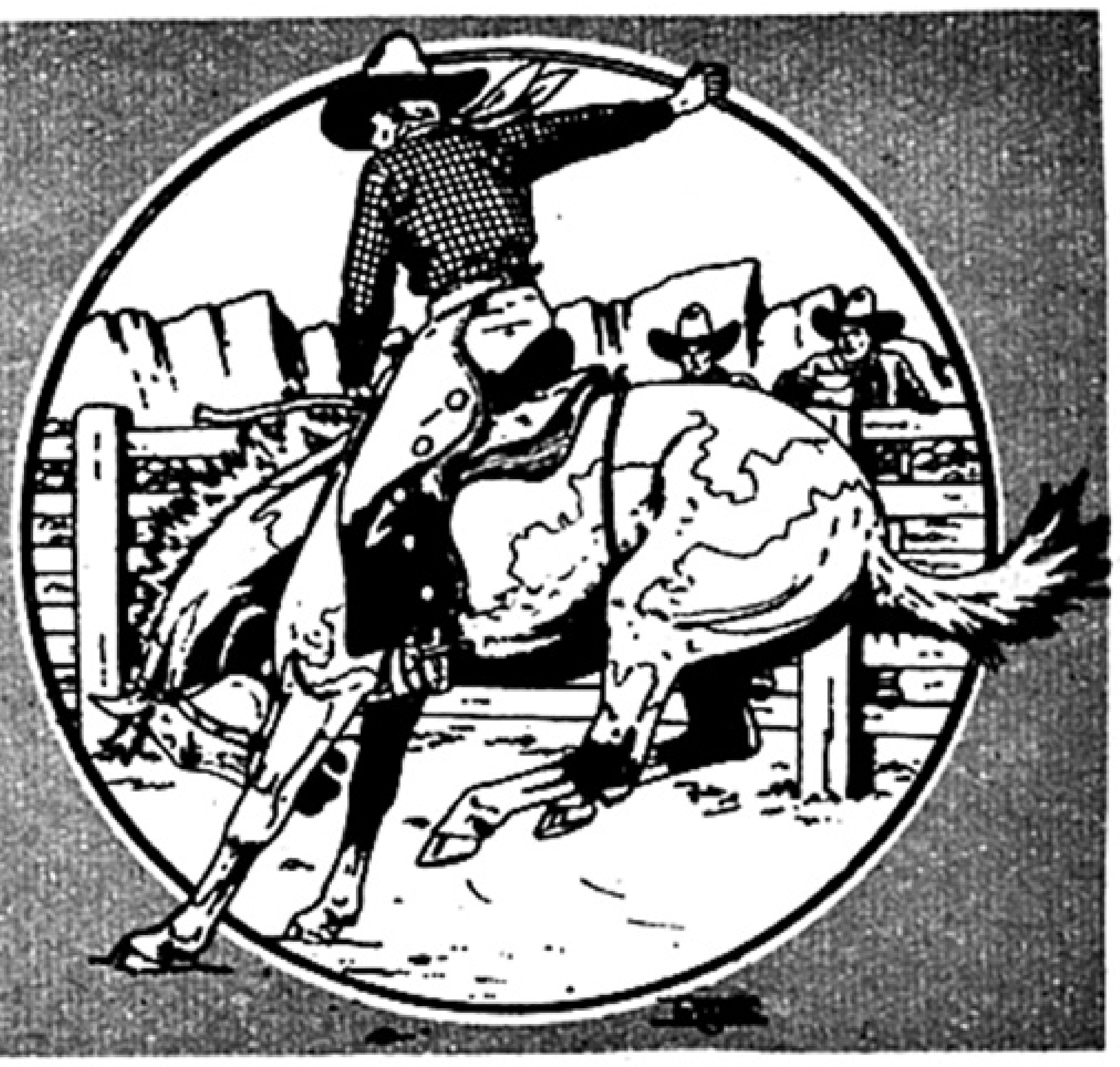
Le toit de la hutte de roseaux était littéralement hérissé de sagaies, mais pas un seul des petits enfants qui y avait été réfugié ne portait la moindre égratignure.

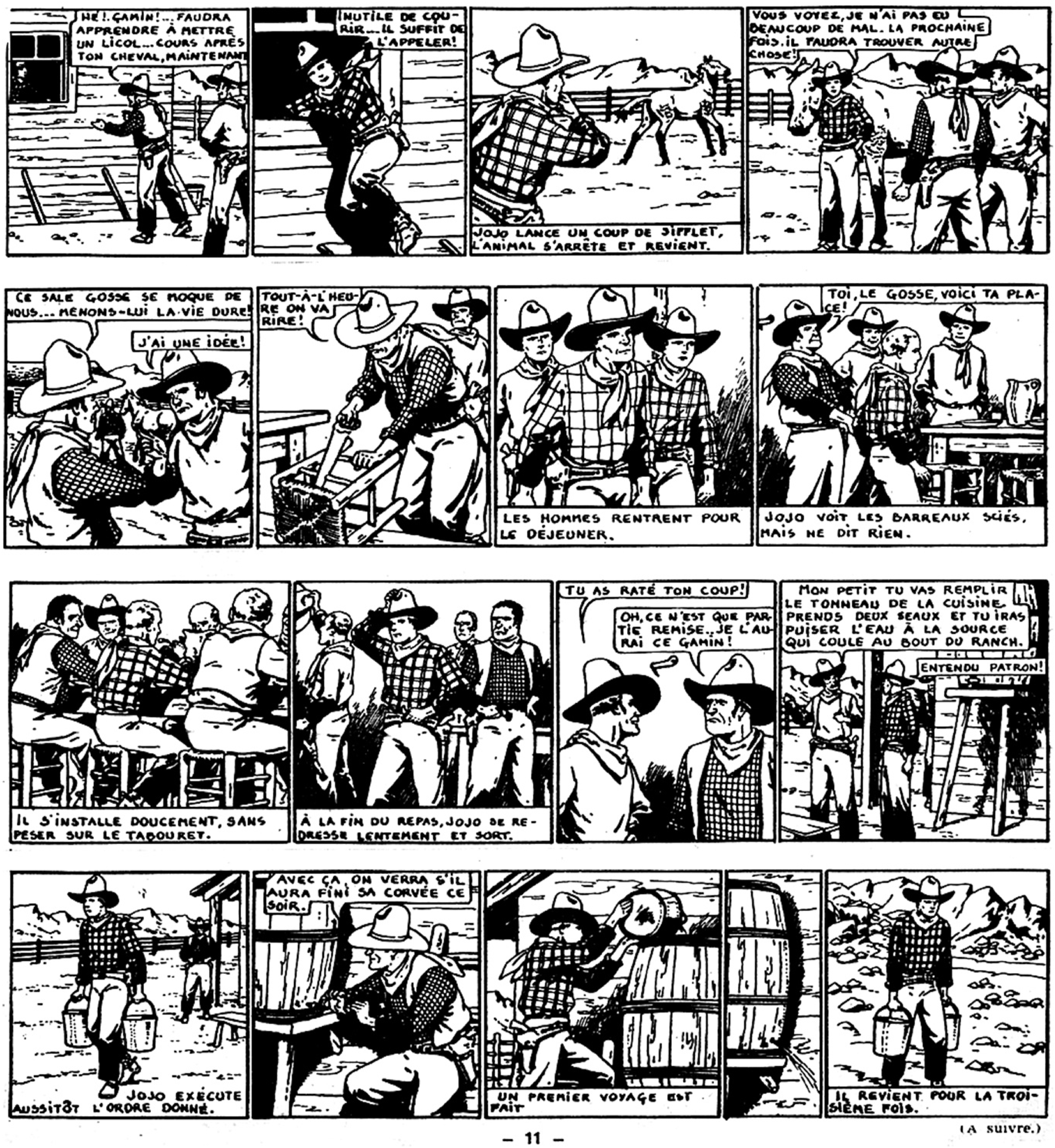
Lorsque Louw Prinsloo sortit de l'enceinte fortifiée, il dénombra sur le sol poussiéreux cent-vingt-trois cadavres de Matabélés. Les gosses ramassèrent ce jour-là plus de deux cents sagaies... Trois de celles-ci portaient des emblèmes de chef.



JOJO COW-BOY

par LE RALLIC





(A suivre.)

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY



(A suivre.)



LES PROPOS DU MAJOR WINGS

BONJOUR, major. J'ai gardé pour vous, aujourd'hui, la question que me pose Christian De Weyer, de Bruxelles.

— Est-elle d'un intérêt assez général pour intéresser tous nos amis, Tintin ?

— Il me semble que oui, major. Il dit : « J'aime beaucoup jouer au cerf-volant; j'en ai déjà fabriqué un grand nombre en papier et même en toile. Les cerfs-volants font-ils aussi partie de l'aviation ? »

— Mais oui, Tintin, le cerf-volant est un avion rudimentaire. C'est même un jeu très ancien; on en trouve des traces dans des documents japonais, vieux de bien des siècles. De nos jours encore, il est très populaire dans ce pays où, à l'occasion de certaines fêtes, on en construit d'immenses, aux formes fantastiques de dragons. Les Turcs s'intéressent aussi beaucoup à ce sport. Chez nous, il n'est plus guère en faveur.

Quand j'étais enfant, j'en construisais qui avaient plus de deux mètres de côté; par vent fort, moi le plus petit, je me suspendais au solide câble retenu par un treuil de fortune et me laissais enlever à plusieurs mètres de haut. Mon père avait assisté à des manœuvres de l'armée française; durant lesquelles il avait vu des soldats faire des observations aériennes à bord d'une nacelle soutenue par d'énormes cerfs-volants. C'était le début de l'aviation militaire.

— Ce devait être passionnant, major ! Ne pourriez-vous expliquer à Christian le principe du cerf-volant ?

— J'y viens, Tintin, en te proposant une petite expérience... Prends une carte postale et, la plaçant horizontalement devant ta bouche, souffle sur sa tranche. L'air, coupé, fera entendre un léger sifflement, mais la carte ne bougera pas. Fais-la ensuite un peu pivoter de manière que ton souffle frappe le dessus : la carte aura tendance à t'échapper des mains. Enfin, fais-la pivoter dans l'autre sens, pour que l'air frappe le dessous : la carte va essayer de monter... C'est là l'effet de l'air en mouvement sur une surface inclinée, **base de l'aviation**



Pourtant, si tu lâchais la carte, elle serait emportée par ton souffle loin de toi. Il est donc nécessaire, pour que l'effet, appelé la **sustentation** continue, que tu maintiennes la carte au même endroit, afin que le vent agisse toujours sur elle avec la même vitesse et, par conséquent, la même force. C'est le cas du cerf-volant, qui tombe dès que sa ficelle casse.

S'il n'y a aucun vent, tu seras obligé de courir pour que le cerf-volant s'envole, parce qu'en courant tu crées du vent. Le seul problème délicat consistera dans une construction et un réglage ayant pour effet de maintenir la surface du cerf-volant dans la bonne position inclinée par rapport au vent.

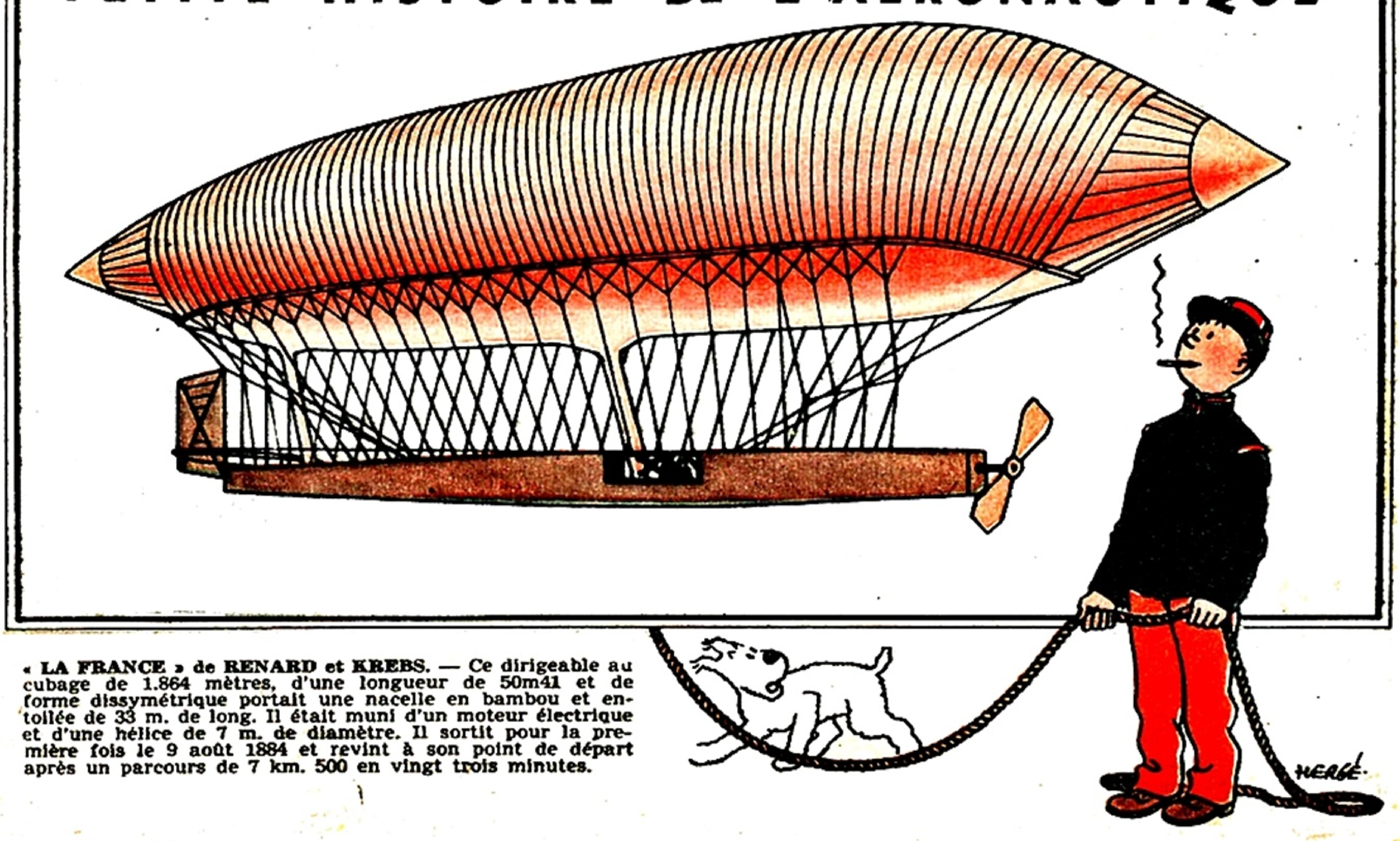
Maintenant, suppose que tu remplaces la ficelle de ton cerf-volant par un petit moteur et une hélice qui le tire en avant, à ta place. Qu'as-tu obtenu ? Tout simplement un avion... un avion très simple, rudimentaire, mais un avion quand même. Et si tu as compris cela, tu es bien préparé pour assimiler les explications que j'aurai l'occasion de donner plus tard sur les nombreux problèmes soulevés par l'aviation.

— ★ —

MICKY, Mariakerke. — Un planeur d'entraînement supporte généralement une charge d'environ 12 kgs au mètre carré, pilote compris; pour un planeur de performance, cette charge s'élève à 14 et 15 kgs au mètre carré. Dans l'autogire, la forme du fuselage est semblable à celle de l'avion en ce qui concerne l'habitabilité, la moindre résistance à l'avancement et l'emplacement des gouvernails. En revanche, l'établissement de la voilure tournante est basée sur des calculs et un fonctionnement extrêmement complexe. L'étude en est de beaucoup trop compliquée pour que je puisse te l'écrire personnellement, et la plupart de nos lecteurs sont insuffisamment préparés pour s'y intéresser.

Pierre TILQUIN, Walcourt. — Ce n'est qu'à l'âge de ton service militaire que tu pourras penser à devenir aviateur dans l'aviation militaire et j'ignore quelles seront les conditions à remplir dans quelques années. Au point de vue civil, il faut d'abord apprendre à piloter et obtenir le brevet de pilote de tourisme; Les cours donnés dans les différentes écoles réinstallées en Belgique depuis la guerre coûtent environ 20,000 francs. Enfin, il existe des cours universitaires d'ingénieur aéronautique; ces études sont très ardues.

PETITE HISTOIRE DE L'AERONAUTIQUE



« LA FRANCE » de RENARD et KREBS. — Ce dirigeable au cubage de 1.864 mètres, d'une longueur de 50m41 et de forme dissymétrique portait une nacelle en bambou et entoilée de 33 m. de long. Il était muni d'un moteur électrique et d'une hélice de 7 m. de diamètre. Il sortit pour la première fois le 9 août 1884 et revint à son point de départ après un parcours de 7 km. 500 en vingt trois minutes.

TINTIN *vous raconte* L'INVENTION DE LA PEINTURE À L'HUILE



La peinture à l'huile est un procédé technique dont dépend pratiquement tout l'art pictural d'aujourd'hui et une notable partie de l'art ancien. Il offre, en regard des procédés utilisés jadis, de très grandes facilités d'exécution qui, après une période de transition où les peintres commençaient leurs œuvres à la manière primitive et les terminaient à l'aide de glacis à l'huile, l'ont fait finalement adopter de façon universelle.

De nombreux spécialistes ont établi, en se basant sur les textes plus ou moins clairs, plus ou moins solides, que l'invention de la peinture à l'huile serait due à Jean et Hubert VAN EYCK, célèbres peintres flamands qui vivaient à l'époque de Philippe le Bon.



Le problème, cependant, n'est nullement résolu.

En effet, les légendes abondent autour des deux frères, la première ayant trait à l'existence même, (ou à la non-existence) d'Hubert ! On a disputé avec rage sur ce point, et les érudits ont entassé des tonnes de papier imprimé pour soutenir des thèses aussi péremptoires qu'inconciliables.

Quoi qu'il en soit, lorsque l'on examine les œuvres attribuées à Hubert, le moins qu'on en puisse dire, c'est qu'elles ne diffèrent en rien de celles que l'on estime créées par Jean...

L'esprit, la forme, le dessin, la touche, en sont identiques, comme il est aisé de s'en apercevoir.

D'autre part, si l'on se reporte aux traités de peinture les plus anciens, écrits à époques largement antérieures à celle où vivaient les VAN EYCK, on constate qu'ils font mention du procédé à l'huile, et ce avec toute la précision désirable.

Le manuscrit du moine Théophile et le fameux traité de Cennino Cennini sont à cet égard pleinement démonstratifs.

Mais voyons un peu, en quoi consistaient les procédés en usage chez les peintres avant le triomphe de l'huile.

La peinture, qui, chez les Primitifs de toutes nations, s'exécutait sur des panneaux de bois recouverts d'un enduit poli, se faisant surtout *à l'œuf*.

C'est à dire que la poudre de couleur finement broyée était incorporée à du jaune d'œuf de façon à former un pâte bien homogène.

Le dessin, ayant été soigneusement arrêté au trait sur le panneau, recevait alors des couches transparentes ou opaques à volonté, par l'incorporation plus ou moins grande d'eau pure puisée à l'aide de pinceaux souples, ce qui permettait de fouiller le détail jusqu'à un point de minutie parfois ahurissant.

L'œuvre marchait ainsi patiemment vers sa fin, selon une conception établie d'avance et sans guère laisser de place à l'imprévu, ni à l'improvisation.

On obtenait des tableaux clairs et purs, d'un très grand charme, qui faisaient penser à des miniatures agrandies, l'adjonction de fonds et d'auréoles d'or renforçant encore cette ressemblance...

Le procédé à l'huile, quoique sujet au jaunissement, et même à de fâcheuses craquelures, et qui, croit-on, a été utilisé pour la première fois, sinon inventé, par les frères VAN EYCK, offrait aux artistes de si séduisantes facilités que, malgré ses défauts il n'a pas tardé à supplanter le procédé à l'œuf.

C'est que, restant longtemps à l'état maniable, permettant une exécution aussi libre, aussi fougueuse qu'on le veut, s'étendant facilement de par sa nature grasse, et l'huile de la pâte proprement dite, pouvant s'allonger encore et même s'adjoindre de la térébenthine, la couleur à l'huile répond à merveille aux besoins de grands effets d'ombre et de lumière, à la touche vaste et libre recherchée dans les ateliers du XVII[me] siècle, siècle d'or de la peinture.

Il est malaisé de trouver dans les tableaux des VAN EYCK la preuve d'un emploi vraiment exclusif de la technique à l'huile. En fait, les techniciens les plus qualifiés estiment qu'ils sont peints à l'œuf avec, quelquefois, des glacés transparents appliqués en fin de travail, mais il est certain cependant que c'est immédiatement après leur époque que la nouvelle technique a pris un essor prodigieux.

La grande peinture décorative elle-même, jusqu'alors traitée exclusivement en fresque — c'est à dire peinte à l'eau sur un enduit de mortier appliqué à la muraille — fit bientôt un très grand usage de l'huile.

Le Tintoret en Italie, Rubens en Flandre, en Angleterre et en France, tirèrent, notamment, un splendide parti du procédé qu'ils avaient adopté et dont ils connaissaient à fond les moindres ressources.

Citons, entre-autres, le magnifique ensemble de la galerie Médicis, chef-d'œuvre de Rubens, et le colossal « Paradis » de Tintoret. Disons pour conclure et sans vouloir trancher les disputes des spécialistes, que la découverte de la peinture à l'huile, qu'elle soit due ou non aux VAN EYCK, est l'une des plus admirables qu'ait enfantée le génie humain.



Elle a rendu possible la création de quelques uns des nobles ouvrages qui ornent les grands musées du monde. Il est peu d'événements dont on puisse dire autant !...

notre GRAND CONCOURS

QUATRIEME EPREUVE

ET voici, chers amis, la suite du grand concours organisé par Tintin.

Nous vous rappelons que tous nos lecteurs peuvent y participer. Les points gagnés par les concurrents sont additionnés et le classement se fait à la fin du concours.

N'oubliez pas que vos réponses doivent parvenir au journal, au plus tard, le mardi qui suit la publication de chacune des épreuves. Les concurrents sont priés d'inscrire dans le coin gauche au haut de leur enveloppe la mention : « CONCOURS ». Ils annexeront à leur envoi le bon de participation figurant au bas de cette page.

PRIX

Le grand concours de Tintin est doté de prix magnifiques. On peut y gagner :

un poste de T.S.F. « Howard » 901 A.I., offert par les Usines STAAR, rue Van der Stichelen, 62-64, Bruxelles 

Une bicyclette 

Un train électrique 

— Une trottinette 

Un ballon de football 

Des albums « TINTIN » 

Une paire de patins à roulettes

et 250 autres prix divers.



PREMIERE QUESTION

Quel est le mot qui se rapporte à chacun des personnages, animaux ou objets représentés dans le dessin ci-dessus.

DEUXIEME QUESTION

Quelles sont les expressions courantes ainsi formées ? Exemple : *Sourd* comme un *pot; gai* comme un *pinson*.

N'oubliez pas, chers amis, de nous faire parvenir votre réponse à temps, munie du bon de participation. Bonne chance !

MON COURRIER

(Suite de la page 2.)

HUGUES de HEMPTINNE. — Hergé à qui nous avons transmis ta lettre est très heureux de te compter parmi ses lecteurs les plus enthousiastes.

JOS BONHIEL, Rhode-St-Genèse. — Ton dessin est bon mais il te faut encore travailler sérieusement pour arriver à la perfection.

L'AMI DU SPORT. — Nous espérons tous avec toi que M. TOURNESOL sera bientôt retrouvé. Quant au Capitaine Haddock, il fait montre depuis quelques temps de tendances sérieuses à la modération.

JACK WAGEMANS, Anvers. — Ta longue lettre nous fait plaisir. L'album que tu signales sera peut-être réédité prochainement. Cordiale poignée de mains.

MARCASIN, Anvers. — Nous avons pensé à ton idée, mais nous avons dû l'abandonner pour plusieurs raisons qui seraient trop longues à t'expliquer.

JACQUES SOREE, Andenne. — Non, « *Le* [T]emple au Soleil » n'est pas la suite de [l']album que tu signales. Bien à toi.

[W]ILLY STONE, Bruxelles. — Comme tu [pe]ux le constater, nous avons augmenté le nombre de pages du journal. Quant à l'histoire de « cow-boys », tu le vois, elle est « là »...

MILOU, Peruwelz; PIERRE BRASSINE, Etterbeek; JACQUES MASURE, Wasmes; HANS DURIEUX, Hyon-Siply; JEAN FOREST, Weesembeek; R. VAN AERDE, Forest; J. DEUS, Namur. — Nous avons transmis vos différentes demandes au Capitaine Haddock et au Major Wings qui vous répondront directement.

L. FALISSE; ANDRE BLERON; PAUL WEVERBERGHE, Boitsfort. — Nous avons transmis vos demandes à M. Tournesol qui vous répondra dans l'une de ses chroniques.

UN VOLEUR PEU BANAL !



Pendant une représentation de cirque à Boulogne, un éléphant a profité de distraction d'un spectateur pour lui subtiliser son portefeuille contenant 7.500 francs, qu'il a ensuite englouti.

Le spectateur, furieux, a traité le pachyderme de *trompeur !*

★

IRREFUTABLE !



Le modèle réduit d'un appareil destiné à se rendre dans la lune est exposé en ce moment à Londres, au Victoria-Albert Museum. C'est une sphère qui sera mue par l'énergie atomique, et qui pourra accomplir le voyage en deux ou en trois jours.

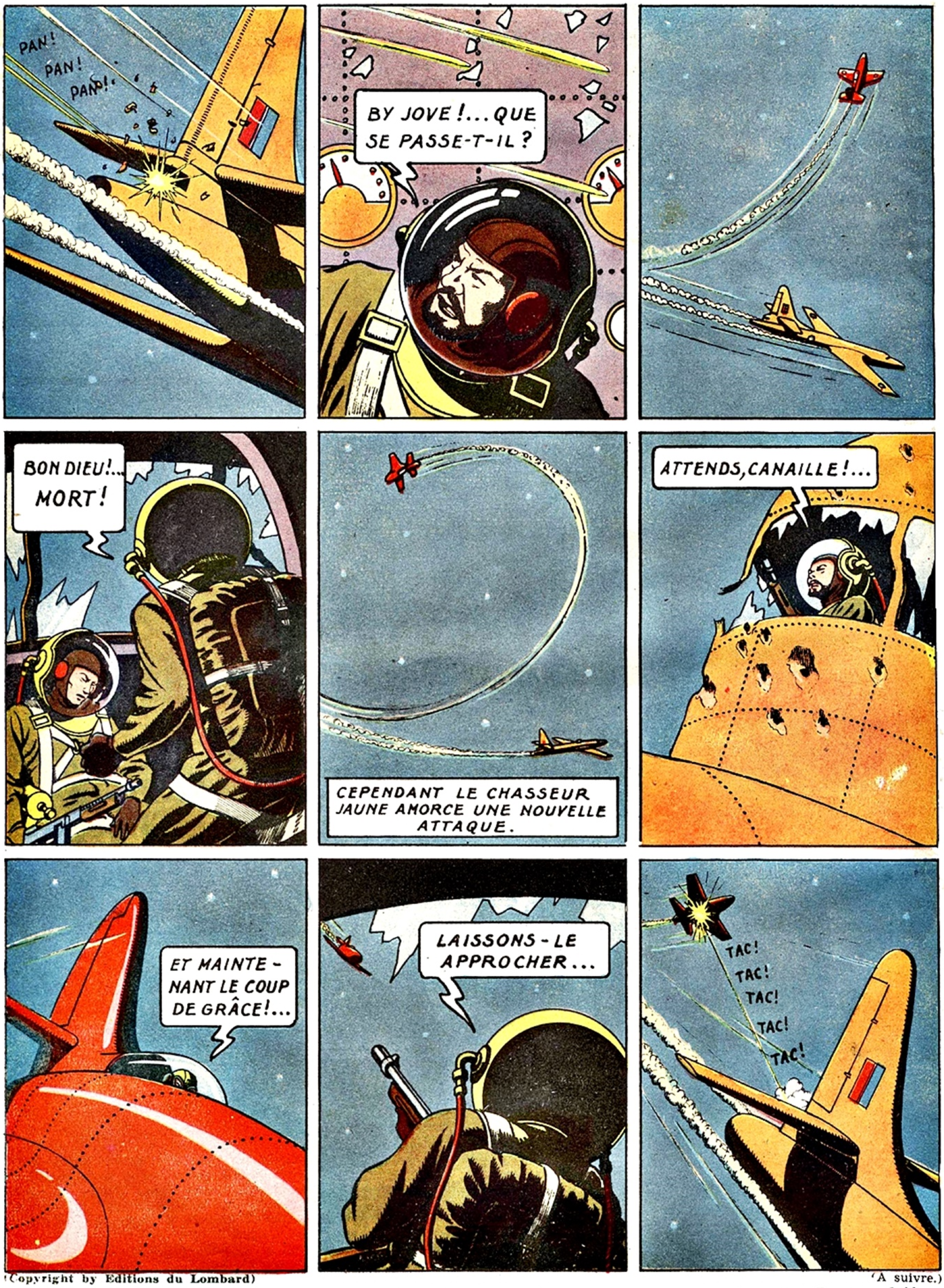
On se représente déjà l'épouse du pilote soupirant : — Mon mari ? ah ! ne m'en parlez pas, madame... toujours dans la lune !

...N DE PARTICIPATION

Epreuve N° 4

LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)



..ne en Belgique sur les presses de C. Van Cortenbergh, 12, Rue de l'Empereur, Bruxelles.

(A suivre.)

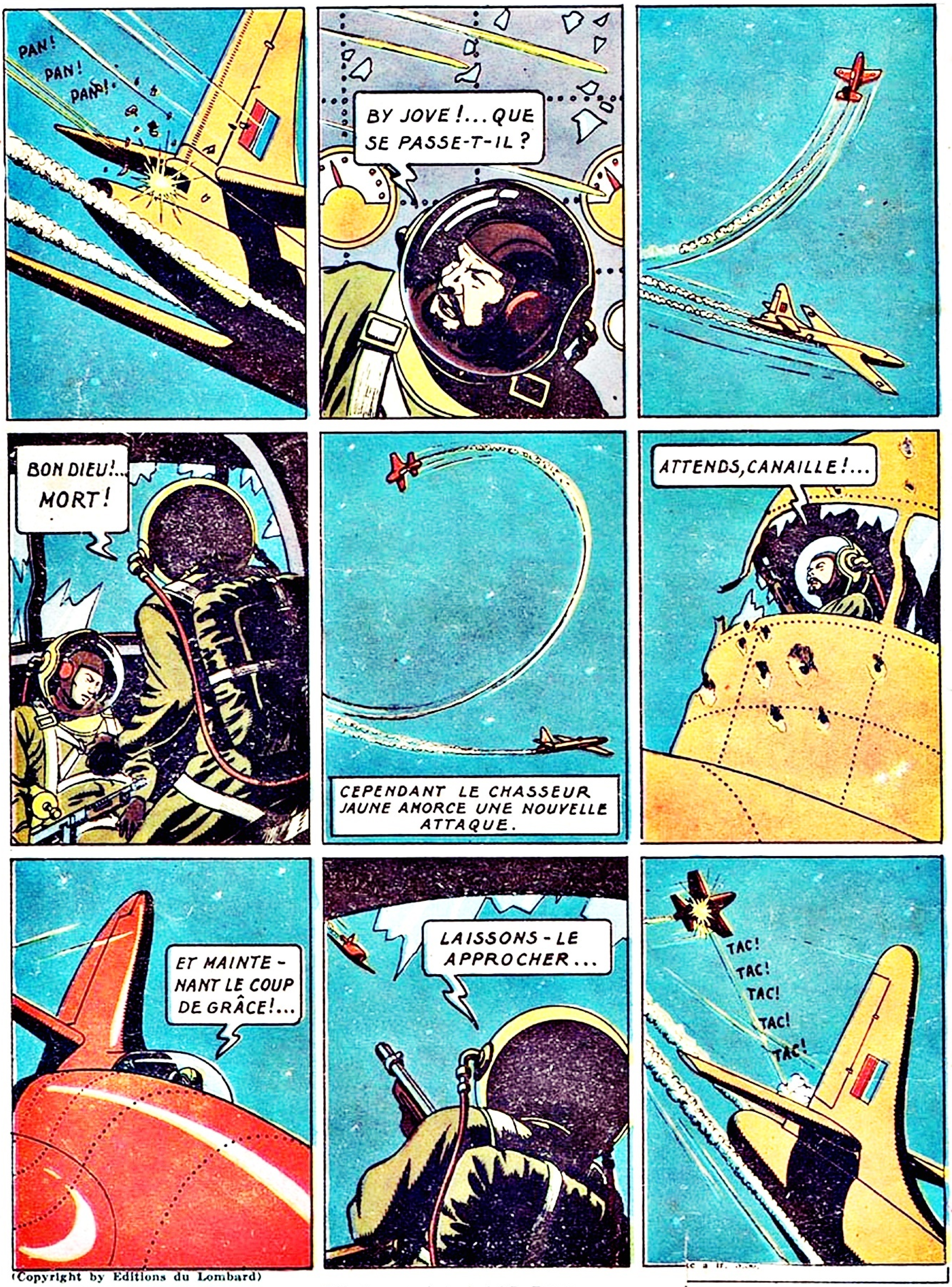
« Les Editions du Lombard »
55, Rue du Lombard, Bruxelles.

Rédacteur en chef : André-D. Fernez

Editeur-Directeur : Raymond Leblanc
79, Rue Picard, Bruxelles.

LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)



Imprimé en Belgique sur les presses de G. Van Cortenbergh, 12, Rue de l'Empereur, Bruxelles.

« Les Editions du Lombard »

Rédacteur en chef : André-D. Fernez

DEUXIEME ANNÉE
N° 3

16 JANVIER 1947

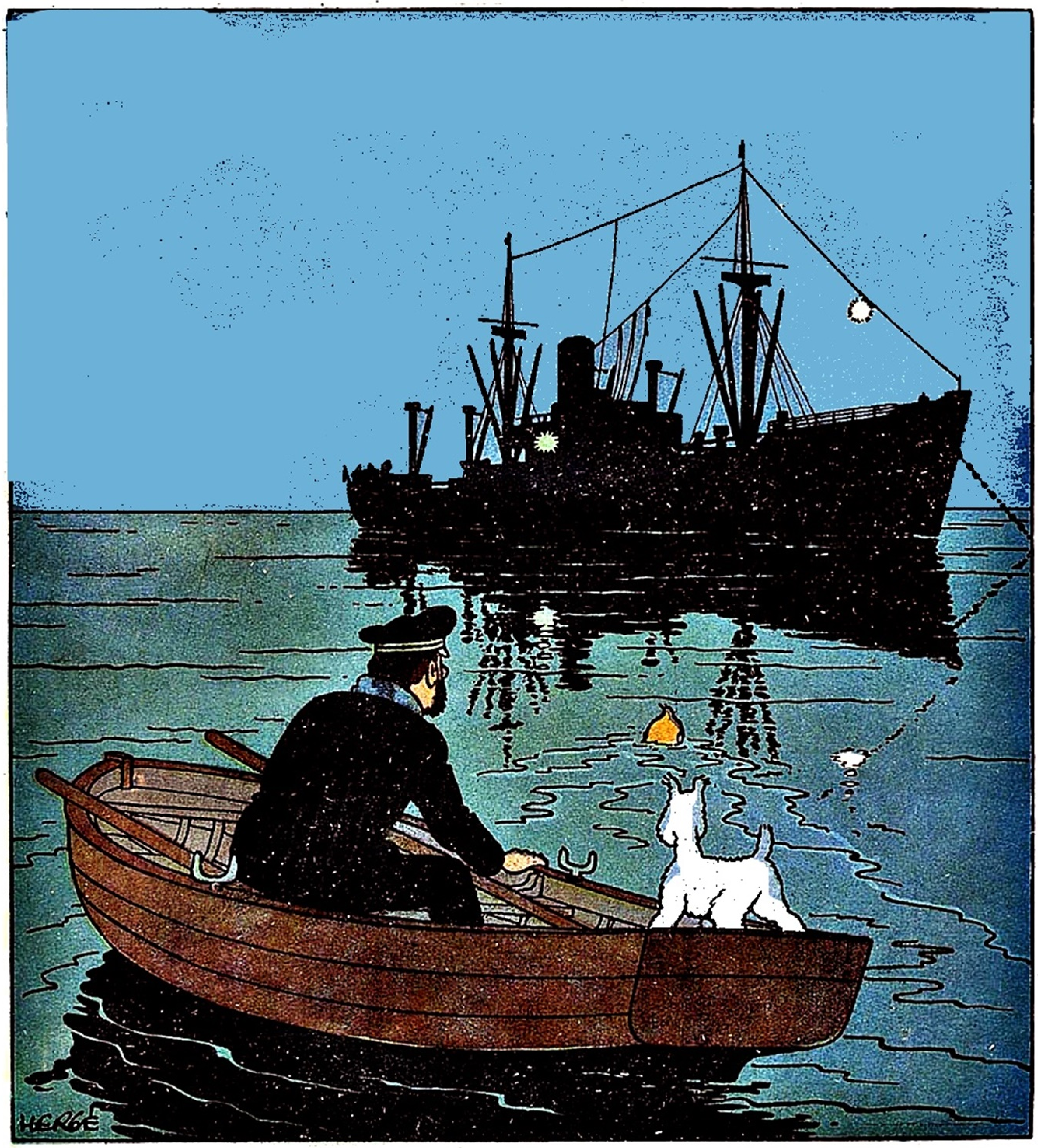
16 PAGES



TINTIN

CHAQUE JEUDI

4,00 FRS



Silencieusement, Tintin se dirige vers le "Pachacamac"...
Y découvrira-t-il Monsieur Tournesol ?... (Voir pp. 8-9)

TINTIN vous parle

Quelques garçons, l'autre jeudi, jouaient dans la rue. L'un d'eux galopait ventre à terre pour éviter d'être rejoint par un camarade qui le talonnait; les autres poussaient des hurlements de Sioux.

Brusquement, le fuyard vint donner de la tête, avec une grande violence, contre une dame qui passait.

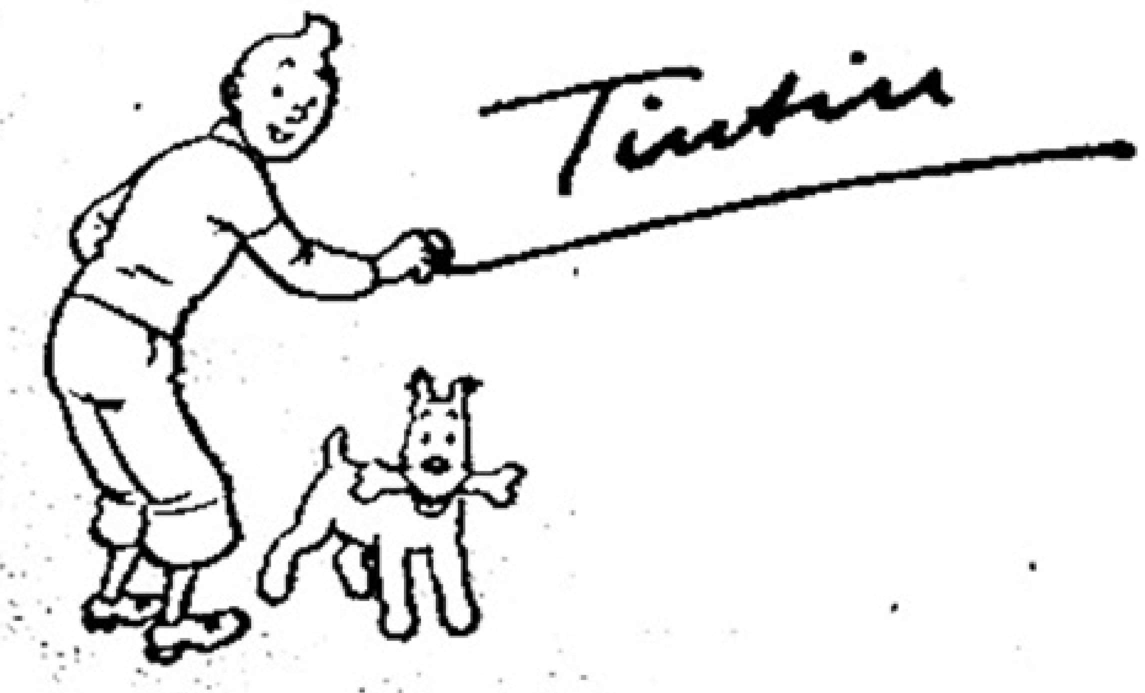
Qu'auriez-vous fait à la place du turbulent ? Vous excuser, naturellement !

Lui chancela, se rattrapa, et, sans souci de la commotion que venait de subir sa victime, cria un mot que je m'abstiendrai de reproduire. Quant à ses compagnons, ils éclatèrent de rire.

Une telle conduite dénote non seulement une éducation plus qu'insuffisante, elle est aussi le signe d'un manque complet d'empire sur soi-même et vraisemblablement, d'une grande grossièreté de sentiment.

Cela n'est-il pas déplorable ?

Bonne poignée de mains.



Comment allez-vous, les amis ?

Oui, c'est moi, TINTIN, qui dorénavant vous parlerai, chaque jeudi, de votre club. Je tiens malgré mes multiples occupations, à prendre en mains personnellement la direction de notre grande famille. Car elle sera grande, très grande, n'est-ce pas ? Et après tout ne porte-t-elle pas mon nom ?

Si vous saviez quelle joie j'ai eu à dépouiller votre abondant courrier ! Rien ne me fait tant de plaisir que de lire ce que m'écrivent de vrais amis.

Mais ne perdons pas de temps en vains bavardages. Le temps passe et la place nous est mesurée.

Je répondrai en tout premier lieu à une remarque — que je trouve d'ailleurs admissible — de Guy V. qui estime que le droit d'inscription paraît élevé. Guy V. est un jeune étudiant dont la bourse est modeste et sa sincérité n'en a que plus de prix. Ne perdez pas de vue, les amis, que cette inscription est **gratuite pour les abonnés** — et qu'ils sont nombreux. De plus l'organisation d'un club comme le nôtre, — nous le voulons le plus beau, le plus nombreux, le plus intéressant possible — entraîne des frais considérables. Sachez en outre que la qualité de membre donnera droit à de multiples avantages parmi lesquels des réductions sur les prix de certains spectacles ou manifestations (cirque, théâtre, cinéma, baptême de l'air, expositions, etc., etc.)

Enfin, chaque membre du Club recevra **gratuitement** une magnifique « carte d'affiliation » en couleurs.

De nombreux lecteurs de TINTIN qui habitent la province s'inquiètent de ce qu'il faille réunir vingt membres pour fonder un club. « Jamais je ne pourrai atteindre ce nombre, m'écrivent-ils, je n'ai que quatre ou cinq amis de mon âge dans mon petit village! »

ATTENTION ! Je crains qu'il n'y ait ici un petit malentendu.

Lorsque, en principe, un club local devra réunir 20 membres, je ne veux pas dire qu'il soit exclus de s'inscrire tout d'abord individuellement comme membre de TINTIN. Au contraire! Des membres de la même localité peuvent fort bien ne fonder un club local qu'après leur inscription individuelle. L'insigne leur servira d'ailleurs de point de ralliement. Le tout est de constituer un noyau actif dont l'IDEAL TENDRA A ATTEINDRE 20 UNITES. N'est-il pas vrai que plus on est nombreux, plus on s'amuse ? D'ailleurs il y a là un petit effort à fournir et je sais que chacun de vous en est capable. Je suis sûr qu'avant peu IL Y AURA UN CLUB TINTIN DANS CHAQUE COMMUNE DE BELGIQUE, ET QUE CHACUN DE CES CLUBS COMPORTERA BIENTOT 20 MEMBRES ET MEME DAVANTAGE. Il suffit pour cela que nous y mettions tous un peu de bonne volonté. Pas vrai ?

Deux précisions pour finir.

Pierre S. me demande si le président d'un club local peut être également chef d'une section ?

REPONSE : Bien sûr, Pierre, aucun règlement ne s'y oppose.

Roland Van L. désirerait connaître les prescriptions du CODE D'HONNEUR. Ces prescriptions paraîtront à cette place dans TINTIN très prochainement.

Allez-y les amis ! J'attends l'avalanche de vos lettres de pied ferme. Bonne poignée de main à vous tous.

TINTIN.



MON COURRIER

P. HENROTTE, Tournai. — Nous espérons publier très prochainement une chronique philatélique. Bonne poignée de mains.

RAYMOND CEUPPENS, Bruxelles. — Merci pour tes félicitations. L'histoire de Corentin Feldoë est imaginaire, mais elle n'en est pas moins intéressante pour cela !

MARCEL DEBARRE, Bruxelles. — Nous espérons te donner bientôt l'occasion de faire la connaissance de Milou.

MONIQUE GOFFAUX et PAULETTE LANNAUD. — Vos félicitations nous vont droit au cœur.

B. DUPRIEZ, Liége. — Nous avons retenu ton intéressante suggestion; nous l'examinerons. Quant aux différentes questions que tu nous poses nous préférons ne pas y répondre afin de te conserver le plaisir de la surprise.

P. RYCKMANS, Uccle. — L'album « TINTIN EN RUSSIE » est actuellement épuisé. Il est possible qu'on le réédite prochainement. Très bien, tes dessins, mais il te faut encore travailler.

R. FREGNIEUX, Charleroi. — Ton idée n'est pas mauvaise, nous l'avons transmise à M. Tournesol qui te répondra dans l'une de ses prochaines chroniques.

SAUTERELLE TIMIDE, Schaerbeek. — Quel bel enthousiasme est le tien ! Merci et cordiale poignée de mains.

LUCIEN DE LAET, Bruxelles. — Ton petit problème nous a bien amusé. Un joyeux bonjour de Milou.

COLETTE DE SCHAETEN, Bruxelles. — Ta suggestion n'a pas pu être retenue momentanément. Songe qu'il faut compter avec les demandes de TOUS nos lecteurs.

PIERRE VAN DER GHINSTE, Courtrai. — Nous tâcherons de te donner prochainement une biographie détaillée de Christophe Colomb.

STEPHAN JANSSENS. — Ta gentille lettre nous a fait plaisir. Merci pour la photo; elle est magnifique. Nous la rangeons précieusement dans nos archives.

GUY CAILLEUX, Quiévrain. — Oui, ta lettre nous a fait plaisir. Ecris-nous souvent.

— ★ —

Tout mon courrier doit porter l'adresse : TINTIN-Bruxelles.

Spécifier s'il y a lieu : Capitaine Haddock ou Major Wings. Mais bien mentionner en premier lieu : « TINTIN ».



ATTENTION !

Le Cirque Royal attend tous les amis de Tintin le jeudi 23 janvier à 15 h. Qu'ils s'adressent dès à présent à la location du Cirque Royal (tél. : 17.25.52) pour retenir leurs places ! La location fonctionne de 11 à 19 h.

Les amis de Tintin bénéficieront d'une réduction de 50 % sur les prix d'entrée.

Après le merveilleux programme du jour, il sera réservé à nos amis une surprise sensationnelle !

Et n'oublions pas la date : jeudi 23 janvier 1947 à 15 h.

Abonnements :

	BELGIQUE	FRANCE
Trois mois	Fr. b. 47.—	Fr. fr. 125.—
Six mois	» 90.—	» 240.—
Un an	» 175.—	» 450.—

Abonnez-vous en versant l'un des montants ci-contre au C. C. P. N° 1909.16 de « Editions du Lombard », 55, rue du Lombard, à Bruxelles. Pour la France, abonnez-vous à TINTIN-PARIS, boîte postale 14. Le prix des anciens numéros demandés directement au journal demeure fixé à fr. 3.50.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

(Texte et dessins de Paul CUVELIER.)



(A suivre.)



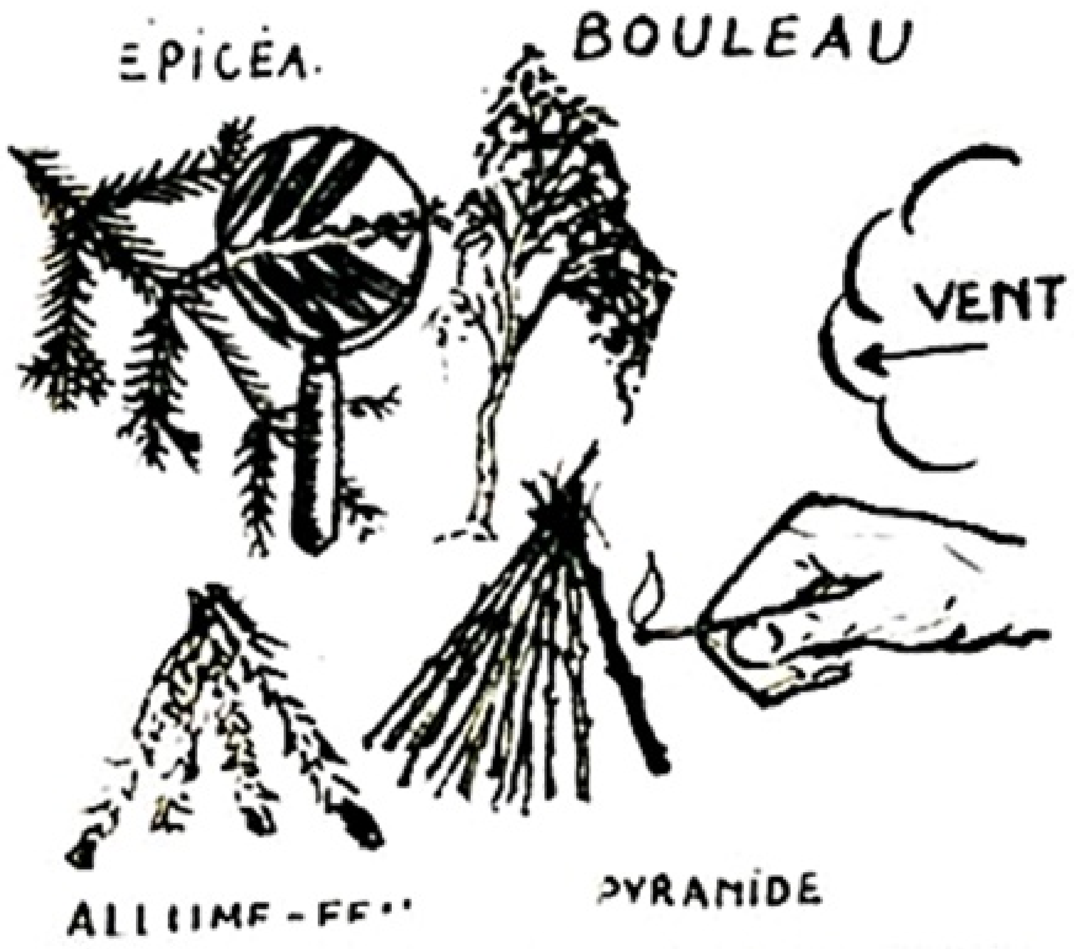
Mon Cher Caméléon,

JAMAIS je ne pourrai répondre à toutes les lettres que l'on m'adresse. Ne voilà-t-il pas Belette Souriante qui m'écrit qu'avant de donner la recette pour faire du feu suivant la mode indienne, je ferais mieux de lui indiquer la façon de réussir un feu... avec des allumettes ! Mon correspondant ajoute, — et c'est tout à son honneur — qu'il méprise les V. P. auxquels il faut un soleil éclatant, deux journaux, une boîte d'allumettes tout entière et du bois sec pour créer un feu « potable ».

Eh bien, je vais te faire part de ce que l'expérience m'a enseigné à ce sujet.

Tout d'abord, distinguons bien les deux phases : celle de l'allumage et celle de l'entretien.

Point n'est besoin de papier. Tu trouveras ce qu'il te faut n'importe où. Si le temps est sec, des brindilles de hêtre, de noisetier, d'aulne, de frêne ou de bouleau, des genêts ou de la bruyère, disposés en pyramide, s'enflammeront dès que tu y mettras l'allumette. Tu n'as qu'à les choisir très minces, et au besoin, en faire sauter l'écorce. Par dessus cette première pyramide, tu déposeras une branchette d'un diamètre plus respectable. Regarde le croquis ci-dessous et tu comprendras tout de suite comment il faut t'y prendre. Mais fais attention à la direction du vent !



Suppose maintenant qu'il fasse humide qu'il ait plu le jour précédent ! Tu me diras qu'il n'est pas possible de trouver du bois sec si ce n'est dans la cave de ta maison. Pourtant, si tu as l'esprit observateur, tu t'aviseras que les branches mortes, encore fixées à l'arbre, ne sont pas atteintes par l'humidité : si tu les débarrasses de leur écorce, elles feront très bien l'affaire. Ne vas surtout pas prendre du saule ou du sureau qui sont bois spongieux, mais du bouleau qui est sans contredit le meilleur bois d'allumage, du hêtre, du frêne, du noisetier ou n'importe quelle espèce de résineux.

La situation est plus délicate en cas d'averses persistantes : il faut alors recourir aux trucs raffinés. Je t'en indique trois ci-après : Si tu trouves un bouleau à proximité (abattu, bien entendu) prélève-lui une bande d'écorce. Après l'avoir déchirée en minces lanières, roule cette écorce en pelote, enflamme-la avec une allumette et place-la sous une pyramide conçue d'après le croquis ci-dessus. La pyramide elle-même doit être érigée avec les branches les moins mouillées et, si possible, écorcées sur la face tournée vers le feu. Au besoin tu abriteras le tout sous un toit de fougères et de feuilles !

Si tu n'as pas de bouleau, dirige-toi vers l'épicéa le plus proche et enlève-lui les brindilles mortes qui pendent au bout de ses branches, frotte-les entre tes paumes de tes mains; l'écorce, qui est imperméable, s'enflammera facilement. Avec les brindilles écorcées, tu construis une pyramide qui flambera très rapidement.

Un dernier truc pour finir : épluche quelques branchettes de la manière indiquée par le croquis (Allume-feu). Munis-toi de branches d'épicéa, de pin ou de bouleau, et mets le feu aux « épluchures ».

J'espère qu'avec toutes ces recettes il te faudra un véritable déluge pour rater ton feu !...

Cordialement,

Bison serviable.





ANDRE BLAIRON, de Bruxelles, me demande « à quoi sert la corde qui pend sous la cage des ascenseurs ». Ne voilà-t-il pas l'occasion de vous expliquer à tous comment fonctionne cet appareil ?

Vous avez pu voir couramment deux sortes d'ascenseurs : ceux qui sont suspendus à des câbles, et ceux en dessous desquels on voit un gros tube d'acier, s'enfonçant dans le sol; ces derniers sont les plus anciens. De toutes façons, l'ascenseur se compose d'une espèce de cage montant et descendant entre deux rails verticaux qui le guident, et l'empêchent de tourner ou de balancer.

Certains sont poussés du dessous, par un tube faisant partie d'une formidable pompe à liquide; c'est pourquoi on les appelle « hydrauliques ». Je vous propose une petite expérience pour vous faire comprendre le fonctionnement de cette machine.

Prenez une pompe à vélo, que vous tiendrez verticalement, avec le raccord en bas. Placez le bout du raccord dans votre bouche (s'il est bien propre), et soufflez fort. Que se passe-t-il ? La poignée monte... comme l'ascenseur.

Avec cette différence que dans l'ascenseur, c'est une pompe électrique qui envoie un liquide dans le corps de la grosse pompe soutenant la cage.

Au contraire, les ascenseurs modernes possèdent, tout en haut de la maison où ils sont placés, une espèce de grue, mue par un puissant moteur électrique et dont les câbles soulèvent la cage. Pour soulager le moteur, il y a des contrepoids équilibrant exactement le poids de la cage vide, de manière



TINTIN SPORTS

On ne dira jamais assez les méfaits de l'argent. Le sport en a subi une déformation dont on veut croire qu'elle n'est pas encore irrémédiable.

Combien de fois n'a-t-on pas lu dans les journaux, des phrases de ce genre :

« Jamais championnat de football ne s'est disputé avec pareil acharnement et les perspectives de montées et de descentes ont, semble-t-il, fait perdre tout bon sens, sinon tout fair-play, non seulement à certains joueurs mais aussi à bon nombre de supporters.»

Et le rédacteur de préciser :

« A l'issue des matches, des batailles rangées ont éclaté entre sportifs trop excités. »

Chaque semaine le bulletin de l'Union Belge publie une pleine charretée de joueurs suspendus, de matches qui se disputeront à bureaux fermés, et de dirigeants rappelés à l'ordre !

Dans toute cette bagarre, les arbitres ont vraiment bonne mine et bientôt ceux qui ont pour mission d'officier sur un terrain de football, rédigeront leur testament avant de prendre leur sifflet ! A moins qu'ils évoluent dans un tank Sherman du dernier modèle ! Tout de même... Comment veut-on, raisonnablement, que les choses tournent rond ?

L'enjeu des championnats — une coupe symbolique — est devenu tout simplement un veau d'or pour lequel joueurs et spectateurs bataillent avec une âpreté infernale.

Si c'est celà, le sport !

* * *

Aurons-nous des « Six jours » cette année ?

Longtemps, il a semblé, que la guerre leur eut porté un coup mortel, et l'on paraissait décidé à imiter l'exemple d'une fédération étrangère qui, depuis 1936, les a purement et simplement interdits.

L'an dernier, Paris fit un timide essai.

Les organisateurs y gagnèrent une petite fortune, tant l'engouement du public fut grand, pour ce spectacle périmé.

Anvers les annonce à grand fracas pour la période bien indiquée du Carnaval. Mais Bruxelles hésiterait

Les noctambules qui adorent vivre des nuits agitées dans l'atmosphère si spéciale des « six days » et les provinciaux qui les considèrent comme un prétexte pour un petit voyage dans la capitale ou la métropole, attendent avec impatience la décision bruxelloise.

* * *

A propos de Tours...

Les dirigeants du sport cycliste international se sont réunis en Suisse. Ils y ont élaboré le calendrier pour 1947.

Sont prévus : un Tour de France (peut-être un second) un Tour d'Espagne, un Tour d'Italie, un Tour de Suisse, un Tour de Catalogne, un Tour de Belgique et un Tour de Luxembourg

A votre bonne santé !...

P. B.

Van Gysegem. — Le Daring a une section de hockey.

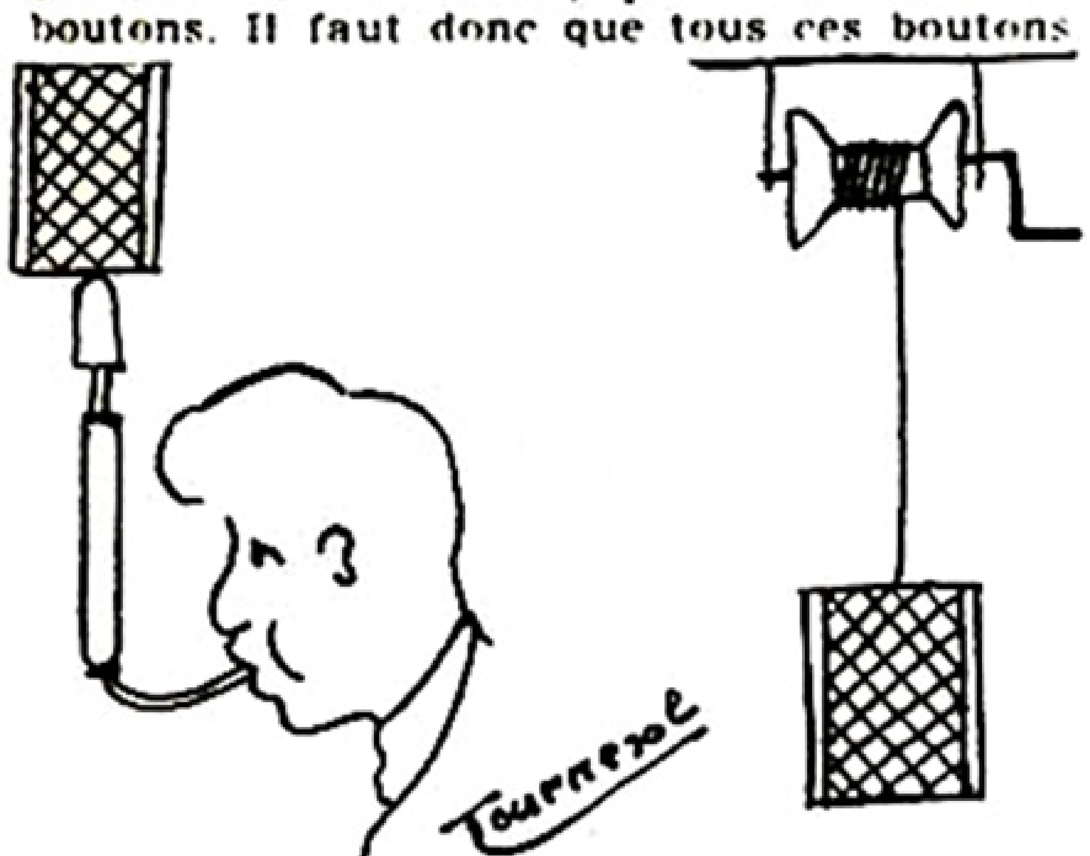
Adelin V. G. — La piste de Rocour est une piste en cendrée macadamisée. Elle n'est pas suffisamment relevée pour y faire du demi-fond derrière grosses motos.

Josée L. — Il n'y a pas de records officiels pour le cyclisme féminin. Les records annoncés sont officieux.

Benoît Gérard. — Il existe un club de Rugby à Bruxelles.

que le moteur n'aie plus à soulever que la charge humaine.

André a remarqué qu'on commande l'ascenseur de l'intérieur, par une série de boutons. Il faut donc que tous ces boutons



soient reliés au moteur par une série de fils électriques. Eh bien, ce sont tous ces fils, qui, réunis dans une gaine souple, pendent au dessous de l'ascenseur.

J'en profite pour vous signaler que les ascenseurs sont des véhicules très dangereux dès que l'on commet la moindre imprudence. Voici deux étourderies, qui, chaque année, causent de très nombreux accidents :

En attendant un ascenseur, on passe la tête, la main ou un objet quelconque derrière les grilles du puits : la cage arrive au moment où l'on s'y attend le moins et... fauche tout ce qui se trouve sur son chemin.

Etant dans l'ascenseur en marche, on passe un doigt ou un objet à travers la grille; celui-ci est arraché au passage des planchers correspondant aux étages.

Ainsi donc, mes amis, faites bien attention !...

Et maintenant, à vos « mécanos » ! Vous pouvez réaliser avec ce jeu magnifique d'excellents ascenseurs. Quand j'étais enfant, j'en ai confectionné un qui montait mes livres et mes cahiers au troisième étage où se trouvait ma chambre...

T. Tournesol



(Suite.)

LES Marsiens, cette nuit-là, semblaient ménager le Rayon Ardent, soit qu'ils n'eussent qu'une provision limitée de matière nécessaire à sa fabrication, soit qu'ils aient voulu ne pas détruire entièrement le pays, mais seulement terrifier et anéantir l'opposition qu'ils avaient soulevée. Ils obtinrent assurément ce dernier résultat. La nuit de dimanche fut la fin de toute résistance organisée contre leurs mouvements. Après cela, aucune troupe d'hommes n'osa les affronter, si désespérée eût été l'entreprise.

Même les équipages des torpilleurs et des cuirassés, qui avaient remonté la Tamise avec leurs canons à tir rapide, refusèrent de s'arrêter, se mutinèrent et regagnèrent la mer. La seule opération offensive que les hommes aient tentée cette nuit-là fut la préparation de mines et de fosses, avec une énergie frénétique et spasmodique.

Peut-on s'imaginer le sort de ces batteries d'Esher épiant anxieusement le crépuscule ? Aucun des hommes qui les servaient ne survécut. On se représente les dispositions réglementaires, les officiers alertes et attentifs, les pièces prêtes, les munitions empilées à portée, les avant-trains attelés, les groupes de spectateurs civils observant la manœuvre d'aussi près qu'il leur était permis, tout cela, dans la grande tranquillité du soir; plus loin, les ambulances, avec les blessés et les brûlés de Weybridge; enfin la sourde détonation du tube des Marsiens, et le bizarre projectile tourbillonnant par-dessus les arbres et les maisons, et s'écrasant au milieu des champs environnants.

On peut se représenter, aussi, le soudain redoublement d'attention, les volutes et les replis épais de ces ténèbres qui s'avançaient contre le sol, s'élevaient vers le ciel et faisaient du crépuscule une obscurité palpable; cet étrange et horrible antagoniste enveloppant ses victimes; les hommes et les chevaux à peine distincts, courant et fuyant, criant et hennissant, tombant à terre; les hurlements de terreur; les canons soudain abandonnés; les hommes suffoquant et se tordant sur le sol, et la rapide dégringolade du cône opaque de fumée. Puis, l'obscurité sombre et impénétrable — rien qu'une masse silencieuse de vapeur compacte cachant ses morts.

> *RESUME. — Les Marsiens dévastent systématiquement les environs de Londres. Ils sont montés sur des tripodes et armés d'un Rayon Ardent. Après avoir décrit l'atmosphère de Londres, où vit son frère, le narrateur parle de combats gigantesques qui dans le Surrey, mettent aux prises Anglais et Marsiens. Ceux-ci font usage d'une effroyable fumée asphyxiante.*

Un peu avant l'aube, la vapeur noire se répandit dans les rues de Richmond, et, en un dernier effort, le gouvernement, affolé et désorganisé, prévenait la population de Londres de la nécessité de fuir.

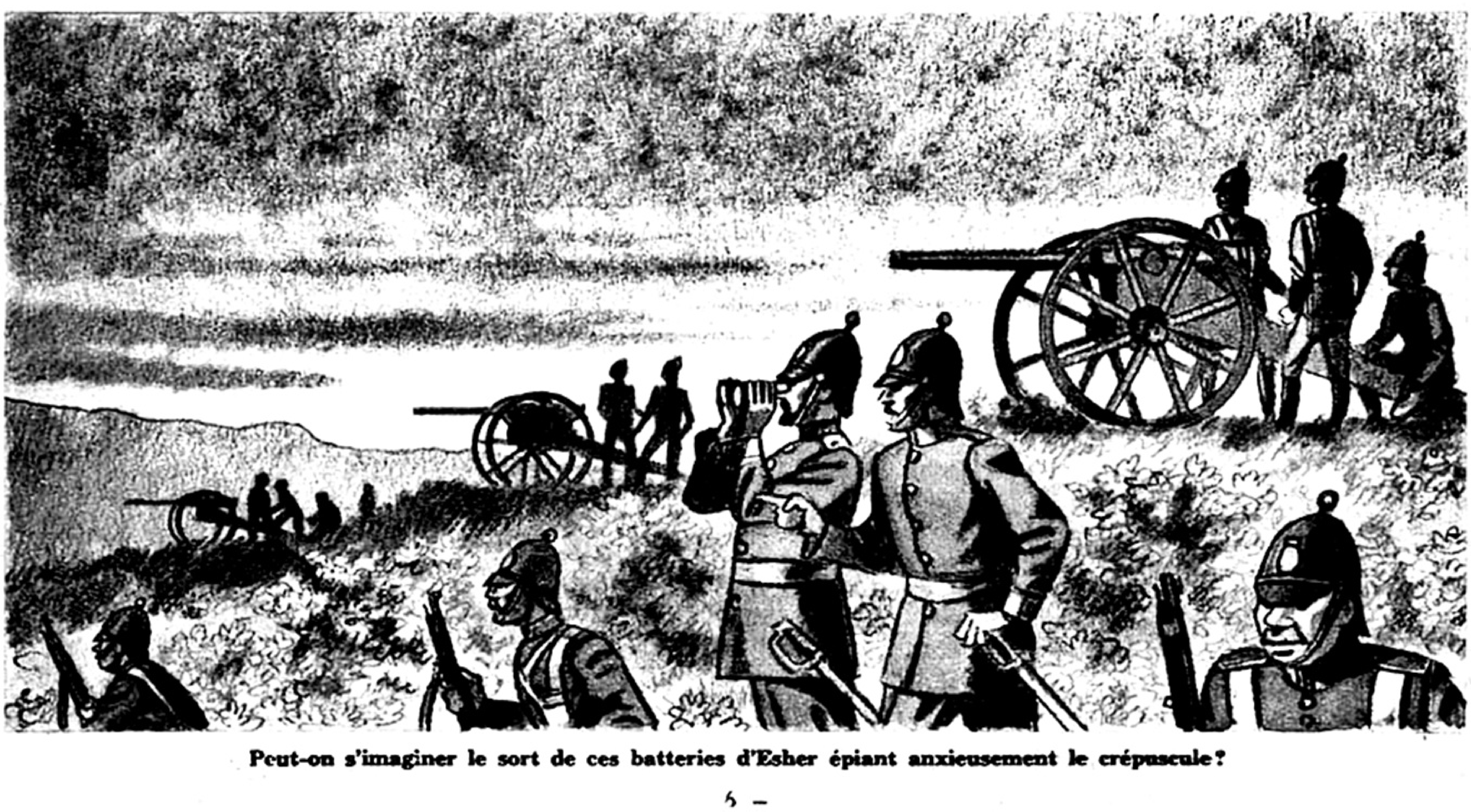
XVI

LA PANIQUE

Ainsi s'explique l'affolement qui, comme une vague mugissante, passa sur la plus grande cité du monde, à l'aube du lundi matin — les flots de gens fuyant, grossissant peu à peu comme un torrent et venant se heurter, en un tumulte bouillonnant, autour des grandes gares, s'encaissant sur les bords de la Tamise, en une lutte épouvantable pour trouver place sur les bateaux, et s'échappant par toutes les voies, vers le Nord et vers l'Est. A dix heures la police était en désarroi, et aux environs de midi, les administrations de chemins de fer, complètement bouleversées, perdirent tout pouvoir et toute efficacité, leur organisation compliquée sombrant dans le soudain écroulement du corps social.

Les lignes au nord de la Tamise, et le réseau du Sud-Est, à Carnon-Street, avaient été prévenus dès minuit et les trains s'emplissaient. La foule à deux heures, luttait sauvagement, pour trouver place même debout dans les wagons. Vers trois heures, à la gare de Bishopsgate, des gens furent renversés, piétinés et écrasés; à plus de deux cents mètres des stations de Liverpool Street, des coups de revolvers furent tirés, des gens furent poignardés et les policemen qui avaient été envoyés pour maintenir l'ordre, épuisés et exaspérés, cassèrent la tête de ceux qu'ils devaient protéger.

A mesure que la journée s'avançait, que les mécaniciens et les chauffeurs refusaient de revenir à Londres, la poussée de la foule entraîna les gens, en une multitude sans cesse croissante, loin des gares, au long des grandes routes qui mènent au nord. Vers midi, on avait aperçu un Marsien à Barnes, et un nuage de vapeur noire qui s'affaissait lentement, suivait le cours de la Tamise et envahissait les prairies de Lambeth, coupant toute retraite par les ponts, dans sa marche lente. Un autre nuage passa sur Ealing et un petit groupe de fuyards



Peut-on s'imaginer le sort de ces batteries d'Esher épiant anxieusement le crépuscule?

se trouva cerné sur Castle-Hill, hors d'atteinte de la vapeur suffocante, mais incapable de s'échapper.

Après une lutte inutile pour trouver place, à Chalk Farmer, dans un train du Nord-Ouest — les locomotives, ayant leurs provisions de charbon à la gare des marchandises, labouraient la foule hurlante et une douzaine d'hommes robustes avaient toutes les peines du monde à empêcher cette foule d'écraser le mécanicien contre son fourneau — mon frère déboucha dans Chalk Farm Road, s'avança à travers une multitude précipitée de véhicules et eut le bonheur de se trouver au premier rang lors du pillage d'un magasin de cycles. Le pneu de devant de la machine dont il s'empara fut percé en passant à travers la glace brisée; néanmoins il put s'enfuir, sans autre dommage qu'une coupure au poignet. La montée de Haverstock Hill était impraticable à cause de plusieurs chevaux et véhicules renversés, et mon frère s'engagea dans Belzize Road.

Il échappa à la débandade, et, contournant la route d'Edgware, il atteignit cette localité vers sept heures, fatigué et mourant de faim, mais avec une bonne avance sur la foule. Au long de la route, des gens curieux et étonnés sortaient sur le pas de leur porte. Il fut dépassé par un certain nombre de cyclistes, quelques cavaliers et deux automobiles.

A environ un mille d'Edgware, la jante de sa roue cassa et la machine fut hors d'usage. Il l'abandonna au bord de la route et gagna le village à pied. Dans la grande rue, il y avait des boutiques à demi ouvertes et des gens s'assemblaient sur les trottoirs, au seuil des maisons et aux fenêtres, considérant, avec ébahissement, les premières bandes de cette extraordinaire procession de fugitifs. Il réussit à se procurer quelque nourriture dans une auberge.

Pendant quelque temps, il demeura dans le village, ne sachant plus quoi faire; le nombre des fuyards augmentait et la plupart d'entre eux semblaient, comme lui, disposés à s'arrêter là. Nul n'apportait de plus récentes nouvelles des Marsiens envahisseurs.

La route se trouvait déjà encombrée, mais pas encore complètement obstruée. Le plus grand nombre des fugitifs étaient à cette heure des cyclistes, mais bientôt passèrent à toute vitesse des automobiles, des cabs et des voitures de toute sorte, et la poussière flottait en nuages lourds sur la route qui mène à St Albans.

Ce fut, peut-être, une vague idée d'aller à Chelmsford où il avait des amis, qui poussa mon frère à s'engager dans une tranquille petite rue se dirigeant vers l'est. Il arriva bientôt à une barrière et, la franchissant, il suivit un sentier qui inclinait au nord-est. Il passa auprès de plusieurs fermes et de quelques petits hameaux dont il ignorait le nom. De ce côté, les fugitifs étaient très peu nombreux et c'est dans un chemin de traverse, aux environs de High Barnet, qu'il fit par hasard la rencontre de deux dames dont il fut, dès ce moment, le compagnon de voyage. Il se trouva juste à temps pour les sauver.

Des cris de frayeur, qu'il entendit tout à coup, le firent se hâter. Au détour de la route, deux hommes cherchaient à les arracher de la petite voiture dans laquelle elles se trouvaient, tandis qu'un troisième maintenait avec difficulté le poney effrayé. L'une des dames, de petite taille et habillée de blanc, se contentait de pousser des cris; l'autre, brune et svelte, cinglait, avec un fouet qu'elle serrait dans sa main libre, l'homme qui la tenait par le bras.

Mon frère comprit immédiatement la situation, et, répondant à leurs cris,



Il prit sa course et descendit le chemin à la poursuite de la voiture...

s'élança sur les lieux de la lutte. L'un des hommes lui fit face; mon frère comprit à l'expression de son antagoniste qu'une bataille était inévitable, et, boxeur expert, il fondit immédiatement sur lui et l'envoya rouler contre la roue de la voiture.

Ce n'était pas l'heure de penser à un pugilat chevaleresque, et, pour le faire tenir tranquille, il lui asséna un solide coup de pied. Au même moment, il saisit à la gorge l'individu qui tenait le bras de la jeune dame. Un bruit de sabot retentit, le fouet le cingla en pleine figure, un troisième antagoniste le frappa entre les yeux, et l'homme qu'il tenait s'arracha de son étreinte et s'enfuit rapidement dans la direction d'où il était venu.

A demi étourdi, il se retrouva en face de l'homme qui avait tenu la tête du cheval, et il aperçut la voiture s'éloignant dans le chemin, secouée de côté et d'autre, tandis que les deux femmes se retournaient. Son adversaire, un solide gaillard, fit mine de le frapper, mais il l'arrêta d'un coup de poing en pleine figure. Alors, comprenant qu'il était abandonné, il prit sa course et descendit le chemin à la poursuite de la voiture, tandis que son adversaire le serrait de près et que le fugitif, enhardi maintenant, accourait aussi.

Soudain il trébucha et tomba; l'autre s'étala de tout son long par-dessus lui et, quand mon frère se fut remis debout, il se retrouva en face des deux assaillants. Il aurait eu peu de chances contre eux si la dame svelte ne fût courageusement revenue à son aide. Elle avait été, pendant tout ce temps, en possession d'un revolver, mais il se trouvait sous le siège quand elle et sa compagne avaient été attaquées. Elle fit feu à six mètres de distance, manquant de peu mon frère. Le moins courageux des assaillants prit la fuite, et son compagnon dut le suivre en l'injuriant pour sa lâcheté. Tous deux s'arrêtèrent au bas du chemin, à l'endroit où leur acolyte gisait inanimé.

— Prenez ceci, dit la jeune dame en tendant son revolver à mon frère.

— Retournez à la voiture, répondit-il en essuyant le sang de sa lèvre fendue.

Sans un mot — ils étaient tous deux haletants — ils revinrent à l'endroit où la dame en blanc tâchait de maintenir le poney.

Les voleurs, évidemment, en avaient eu assez car jetant un dernier regard vers eux, ils les virent s'éloigner.

— Je vais me mettre là, si vous le permettez, dit mon frère, et il s'installa à la place libre, sur le siège de devant.

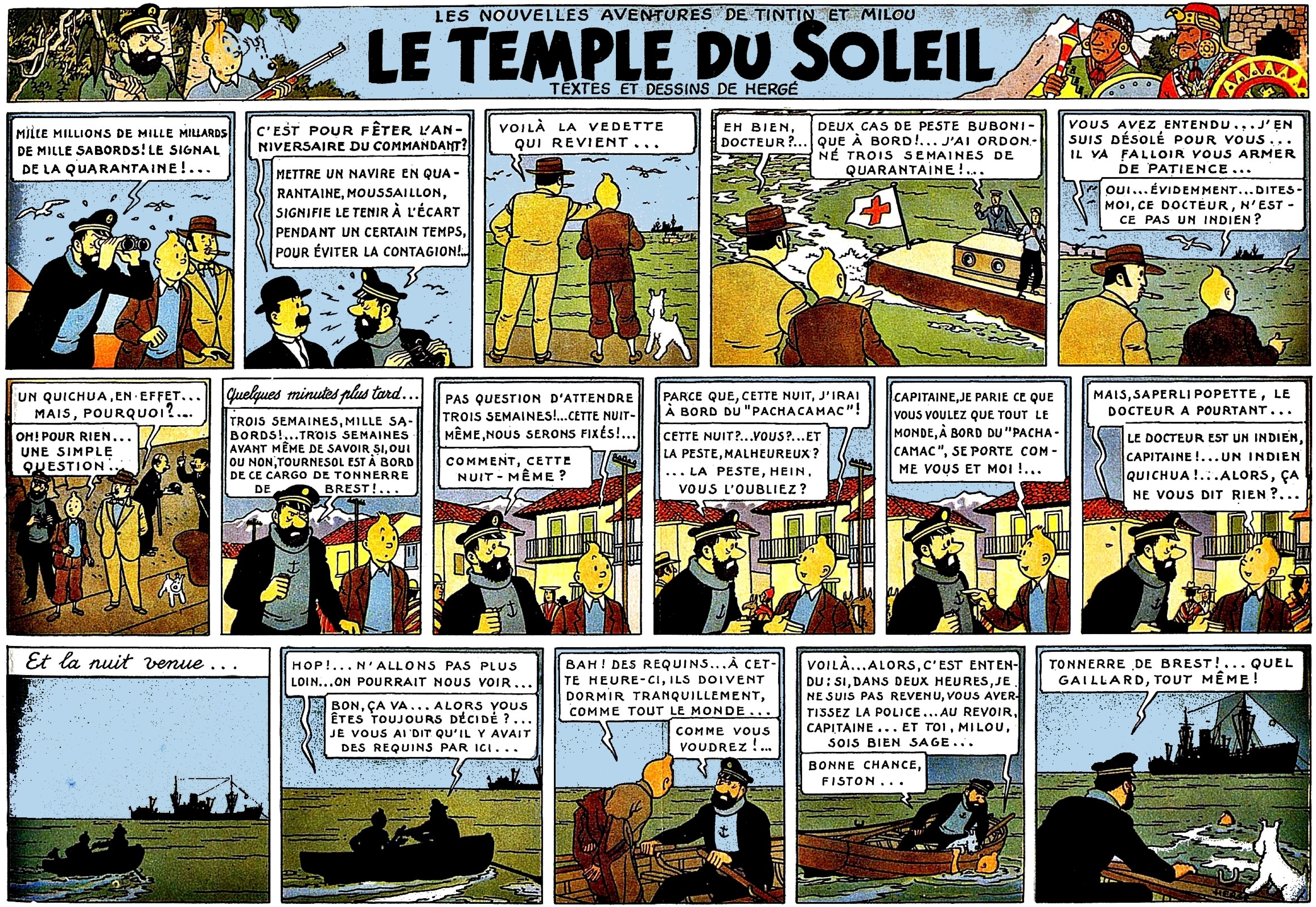
La dame l'examina à la dérobée.

— Donnez-moi les guides, dit-elle, et elle caressa du fouet les flancs du poney. Au même moment, un coude de la route cachait à leur vue les trois compères.

Ainsi, d'une façon tout à fait inespérée, mon frère se trouva, haletant, la bouche ensanglantée, une joue meurtrie, les jointures des mains écorchées, parcourant en voiture une route inconnue, en compagnie de ces deux dames. Il apprit que l'une était la femme, et l'autre la jeune sœur d'un médecin de Stanmore qui, revenant au petit matin de voir un client gravement malade, avait appris, à quelque gare sur son chemin, l'invasion des Marsiens. Il était revenu chez lui en toute hâte, avait fait lever les deux femmes — leur servante les avait quittées deux jours auparavant — empaqueté quelques provisions, placé son revolver sous le siège de la voiture (heureusement pour mon frère) et leur avait dit d'aller jusqu'à Edgware, avec l'idée qu'elles y pourraient prendre un train. Il était resté pour prévenir les voisins. Il les rattraperait, avait-il dit, vers quatre heures et demie du matin. Il était maintenant neuf heures, et elles ne l'avaient pas encore vu. N'ayant pu séjourner à Edgware, à cause de l'encombrement sans cesse croissant de l'endroit, elles s'étaient engagées dans ce chemin de traverse. Tel fut le récit qu'elles firent par fragments à mon frère, et bientôt ils s'arrêtèrent de nouveau aux environs de New Barnet. Il leur promit de demeurer avec elles au moins jusqu'à ce qu'elles aient pu décider de ce qu'elles devaient faire ou jusqu'à ce que le docteur arrivât, et afin de leur inspirer confiance il leur affirma qu'il était excellent tireur au revolver — arme qui lui était tout à fait étrangère.

(A suivre.)

Illustrations de E.-P. Jacobs.


LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU
LE TEMPLE DU SOLEIL
TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ
MILLE MILLIONS DE MILLE MILLIARDS DE MILLE SABORDS! LE SIGNAL DE LA QUARANTAINE!...
C'EST POUR FÊTER L'ANNIVERSAIRE DU COMMANDANT?
METTRE UN NAVIRE EN QUARANTAINE, MOUSSAILLON, SIGNIFIE LE TENIR À L'ÉCART PENDANT UN CERTAIN TEMPS, POUR ÉVITER LA CONTAGION!...
VOILÀ LA VEDETTE QUI REVIENT...
EH BIEN, DOCTEUR?...
DEUX CAS DE PESTE BUBONIQUE À BORD!... J'AI ORDONNÉ TROIS SEMAINES DE QUARANTAINE!...
VOUS AVEZ ENTENDU... J'EN SUIS DÉSOLÉ POUR VOUS... IL VA FALLOIR VOUS ARMER DE PATIENCE...
OUI... ÉVIDEMMENT... DITES-MOI, CE DOCTEUR, N'EST-CE PAS UN INDIEN?
UN QUICHUA, EN EFFET... MAIS, POURQUOI?...
OH! POUR RIEN... UNE SIMPLE QUESTION...
Quelques minutes plus tard...
TROIS SEMAINES, MILLE SABORDS!... TROIS SEMAINES AVANT MÊME DE SAVOIR SI, OUI OU NON, TOURNESOL EST À BORD DE CE CARGO DE TONNERRE DE BREST!...
PAS QUESTION D'ATTENDRE TROIS SEMAINES!... CETTE NUIT-MÊME, NOUS SERONS FIXÉS!...
COMMENT, CETTE NUIT-MÊME?
PARCE QUE, CETTE NUIT, J'IRAI À BORD DU "PACHACAMAC"!
CETTE NUIT?... VOUS?... ET LA PESTE, MALHEUREUX? ... LA PESTE, HEIN, VOUS L'OUBLIEZ?
CAPITAINE, JE PARIE CE QUE VOUS VOULEZ QUE TOUT LE MONDE, À BORD DU "PACHACAMAC", SE PORTE COMME VOUS ET MOI!...
MAIS, SAPERLIPOPETTE, LE DOCTEUR A POURTANT...
LE DOCTEUR EST UN INDIEN, CAPITAINE!... UN INDIEN QUICHUA!... ALORS, ÇA NE VOUS DIT RIEN?...
Et la nuit venue...
HOP!... N'ALLONS PAS PLUS LOIN... ON POURRAIT NOUS VOIR...
BON, ÇA VA... ALORS VOUS ÊTES TOUJOURS DÉCIDÉ?... JE VOUS AI DIT QU'IL Y AVAIT DES REQUINS PAR ICI...
BAH! DES REQUINS... À CETTE HEURE-CI, ILS DOIVENT DORMIR TRANQUILLEMENT, COMME TOUT LE MONDE...
COMME VOUS VOUDREZ!...
VOILÀ... ALORS, C'EST ENTENDU: SI, DANS DEUX HEURES, JE NE SUIS PAS REVENU, VOUS AVERTISSEZ LA POLICE... AU REVOIR, CAPITAINE... ET TOI, MILOU, SOIS BIEN SAGE...
BONNE CHANCE, FISTON...
TONNERRE DE BREST!... QUEL GAILLARD, TOUT MÊME!
HERGÉ

(A suivre.)



LE CONTE DES TROIS POILS D'OR DU DIABLE

IL y avait une fois un gentil petit soldat qui s'était épris d'une princesse. Il se rendit auprès du roi, et lui demanda sa fille en mariage.

— Je veux bien dit le roi, à condition que tu m'apportes au préalable les trois poils d'or du diable.

— Sire, vous les aurez, répondit le soldat sans hésiter, et il s'en fut vers l'enfer.

Après trois jours de voyage il atteignit l'enceinte d'une grande ville, mais les habitants lui déclarèrent qu'il ne pourrait y entrer que s'il répondait à la question suivante : « Pourquoi notre arbre d'or ne fleurit-il plus ? »

— Je vous le dirai en revenant d'où je vais, dit le soldat, et on le laissa passer.

Vers le soir du deuxième jour il arriva devant une autre ville. Et là aussi on refusa d'abord de le laisser passer s'il ne pouvait répondre à une question. Et cette question était : « Qui a tari notre source de vin? »

— Je vous le dirai en revenant d'où je vais, dit le soldat et on le laissa passer.

Le troisième jour il arriva sur le bord d'une rivière. Un passeur semblait l'attendre pour le conduire sur l'autre rive où se trouvait la grande porte de l'enfer.

— Batelier, demanda le soldat, peux-tu me passer de l'autre côté ?

— Oui, à condition que tu me dises comment je pourrai changer de métier, répondit le passeur.

— Je te le dirai en revenant d'où je vais, dit le soldat. Et le batelier le passa.

Lorsqu'il eut franchi la grande porte de l'enfer, le soldat se dirigea vers la demeure du diable. Il fit retentir le heurtoir et la femme du diable lui ouvrit.

— Que viens tu faire ici ? lui demanda-t-elle. Tu n'es pas encore mort ! Retourne dans ton pays.

— Non, répondit le soldat, je ne m'en irai pas d'ici sans savoir pourquoi l'arbre d'or ne fleurit plus, pourquoi la source de vin est tarie et de quelle manière le batelier des âmes pourrait changer de métier. Et puis, il me faut, de plus, les trois poils d'or du diable.

— Heureusement qu'il ne t'entend pas ! murmura la femme du diable. Il t'apprendrait ce qu'il en coûte de parler de ses trois poils d'or ! Mais cela ne fait rien ! Tu m'es sympathique... Et comme tu es le premier vivant à franchir le seuil de cette demeure, tu sauras ce que tu veux savoir et tu auras les trois poils d'or du diable.

Au même moment la femme du démon changea le soldat en fourmi et le dissimula dans les plis de sa jupe. Il était temps. Quelques instants plus tard le diable faisait son apparition. Il laissa tomber sa tête sur la table d'un air las, et dit :

— Les puces me mordent; attrape-les-moi, femme, je te l'ordonne !

Puis, aussitôt, il s'endormit. Tout en cherchant ses puces, sa femme lui tira un premier poil d'or. Le diable s'éveilla en sursaut mais sa femme fit semblant d'être endormie.

— Qu'est-ce que cela signifie, s'exclama le diable, tu dors ?

— Oui... je rêvais que l'arbre d'or ne fleurissait plus. Comment cela se fait-il ?

— Parce qu'il y a une souris des champs qui en ronge les racines, répondit le diable, et il se rendormit.

Sa femme lui tira un deuxième poil d'or. Le diable, de nouveau, se réveilla d'un bond. Mais la commère fit encore semblant de dormir.

— Parbleu, te voilà derechef assoupie ! s'écria le diable.

— Oui... je rêvais que la source de vin était tarie... en connais-tu la raison ?

— Elle est simple... c'est un crapaud qui la bouche.

Le diable se rendormit encore et sa femme, très rapidement... hop... lui tira le troisième poil d'or. Le diable se réveilla en colère et gronda violemment son épouse qu'il voyait replongée dans le sommeil...

— Mais c'est inconcevable, cela ! Voilà que tu dors de nouveau !

— Je rêvais que le batelier voulait changer de métier... sais-tu comment il pourrait le faire ?

— Il n'a qu'à le céder à un autre.

Et sur ces mots le diable se rendormit définitivement.

La femme rendit à la fourmi dissimulée dans les plis de sa jupe, sa forme primitive. Et lorsque le petit soldat se fut dressé devant elle, elle lui tendit les trois poils d'or.

Alors, le jeune homme retourna sur ses pas et atteignit bientôt la rivière de l'enfer.

— Batelier, si tu consens à me passer de l'autre côté, je te dirai de quelle manière tu peux changer de métier.

— Volontiers, fit le batelier, et il transporta le voyageur sur l'autre rive.

A peine à terre le soldat s'éloigna en criant :

— Tu n'as qu'à le céder à un autre.

Il revint dans la ville où la source de vin ne coulait plus et il expliqua aux habitants que c'était à cause d'un crapaud. Et bientôt, en effet, les gens trouvèrent le maudit crapaud qui bouchait la source. Dès qu'ils l'eurent capturé la source se remit à couler. Ils en conçurent une telle joie qu'ils donnèrent au soldat une armée de 1.000 cavaliers et de 10.000 fantassins. A la tête de ses troupes, le soldat marcha vers la deuxième ville, où l'arbre d'or ne fleurissait plus. Il dit aux habitants que c'était à cause d'une souris des champs qui en rongeait les racines. On attrapa la souris et l'arbre, aussitôt, refleurit. Les citadins furent si heureux de ce miracle qu'ils offrirent au soldat 1.000 mulets chargés de sacs d'or. Mais notre soldat ne s'attarda pas. Muni de toutes ses richesses, entouré de sa formidable armée et serrant précieusement dans sa main les trois poils d'or du diable, il se rendit au palais du roi. Le Souverain qui le croyait mort, fut très étonné de le revoir. Il voulut même renier sa parole.

— Un roi, dit-il, ne donne pas sa fille à un simple fantassin !

Mais le courageux petit soldat, qui était de plus en plus amoureux de la princesse, ne voulut rien entendre des mauvaises raisons du roi. Il assiégea la ville et avec son armée prit bientôt le palais royal d'assaut.

Lors, il épousa sitôt la princesse et ils furent très heureux. Quand le roi s'aperçut que les sacs portés par les mulets étaient remplis d'or son visage s'illumina. Et il devint le plus heureux des rois !



Notre GRAND CONCOURS

CINQUIEME EPREUVE

VOICI, chers amis, la suite du grand concours organisé par TINTIN.

Nous vous rappelons que tous nos lecteurs peuvent y participer. Les points gagnés par les concurrents seront additionnés et le classement se fera à la fin du concours.

Vos réponses devront parvenir au journal jeudi prochain 23 janvier au plus tard.

Les concurrents sont priés d'inscrire, dans le coin gauche de leur enveloppe, la mention: «CONCOURS ». Ils annexeront à leur envoi le bon de participation figurant au bas de cette page.

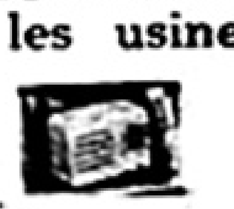
Attention !

Chaque réponse devra porter en CARACTERES D'IMPRIMERIE, les nom, prénoms et adresse complète du concurrent.

PRIX

Le grand concours de TINTIN est doté de prix magnifiques. On peut y gagner :

— Un poste de T.S.F. « HOWARD » 901 A.I. offert par les usines STAAR, rue Vander Stichelen, 62-64, à Bruxelles



— Une bicyclette



— Un train électrique



— Une trottinette



— Un ballon de football

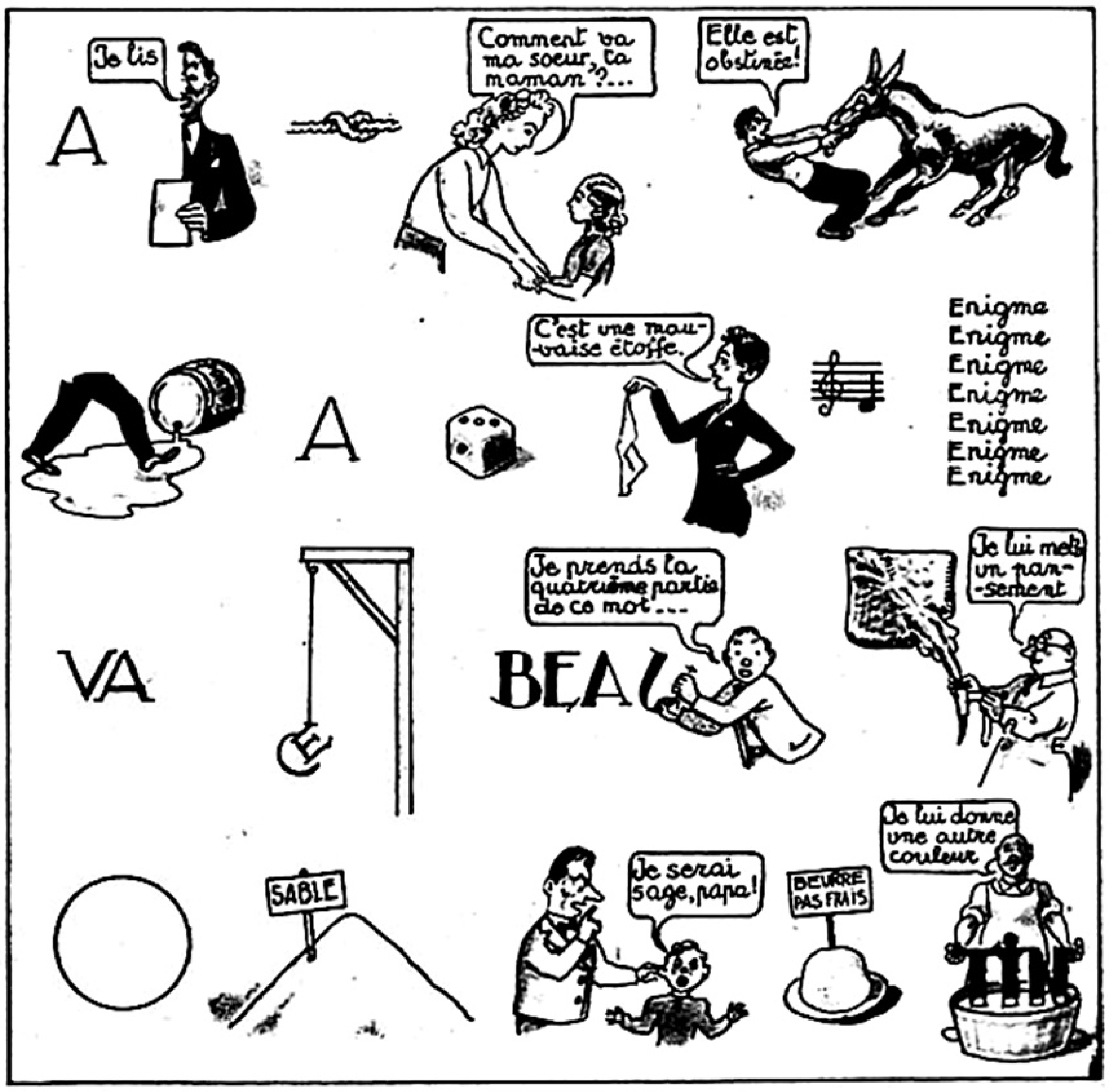


— Des albums TINTIN



— Une paire de patins à roulettes

et 250 autres prix parmi lesquels figurent des baptêmes de l'air, des abonnements à TINTIN, de nombreux jeux, etc...



C'est un rébus que nous soumettons aujourd'hui à votre sagacité. Le rébus, comme vous le savez sans doute, est un jeu qui consiste à reconstituer à l'aide de lettres, d'images ou de fragments d'images, une phrase possédant un sens précis. (Voir à titre d'exemple votre petit Larousse.)

PREMIERE QUESTION

— Quelle est la signification du rébus ci-dessus ?

DEUXIEME QUESTION

— Quelle est la page que vous préférez dans votre TINTIN ?

N'oubliez pas, chers amis, de nous faire parvenir vos réponses à temps, munies du bon de participation. Et bonne chance !

LA LEGENDE DU BON CHOCOLAT "COTE D'OR"



Il était une fois un pays, appelé pays de Cocagne où l'on ne pouvait pénétrer qu'en se creusant, à la cuiller, un tunnel dans une montagne de riz au lait.



Où les alouettes rôties vous tombaient dans la bouche, où se promenaient des cochons de massepain, où poussaient des saucissons.



Où les arbres portaient des tartes, où les torrents étaient de vin et les rochers de brioche. Sur ce merveilleux pays régnait, autrefois, le roi BONBON.



Sa couronne était de sucre fin orné de fruits confits ; son manteau, de confiture et son sceptre, de chocolat.

BON DE PARTICIPATION
Epreuve n° 5.

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY



(A suivre.)

LES ENTRETIENS DU CAPITAINE HADDOCK



BONJOUR, Tintin. N'as-tu pas envie de devenir marin ?

— J'aime beaucoup la mer, capitaine, vous le savez. Mais ma vie de reporter est trop passionnante pour que je l'abandonne... Au fait, pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que j'ai précisément en poche le programme de l'Ecole de Marine de l'Etat; un petit voisin, qui rêve de naviguer, me l'avait demandé.

— Cela tombe bien, capitaine. Vos entretiens semblent faire naître parmi nos amis des vocations de marins : plusieurs d'entre eux m'écrivent afin de savoir quelles études il faut faire pour le devenir. Profitez-en donc pour leur donner les renseignements utiles.

— Volontiers, Tintin.

L'Ecole de Marine a été instituée par le Roi Albert. Elle comprend :

La division inférieure, ouverte aux novices;

La division moyenne qui a pour objet le perfectionnement du personnel marin inférieur ainsi que la formation de sous-officiers de port et de machines;

La division supérieure, qui forme particulièrement des officiers et des sous-officiers à certaines branches de la navigation, tant pour les besoins de la marine de l'Etat que de la navigation en général et, notamment, de la navigation en temps de guerre.

L'enseignement est gratuit. Les élèves internes ou demi-pensionnaires paient un minerval. Des faveurs pécuniaires peuvent être accordées aux élèves belges; elle consistent en l'octroi de « bourses ».

Les cours sont donnés du 1er octobre au 30 juin.

Pour être admis dans la division inférieure, il faut avoir de quatorze à seize ans; pour la division moyenne, seize ans au moins; pour la division supérieure, dix-huit ans.

Voici, sommairement, ce qu'on étudie dans la division inférieure, à Ostende : Instruments nautiques - Météorologie - Technique maritime - Hygiène - Langues. On y pratique de nombreux exercices maritimes, en rade et à la mer.

Dans la division moyenne, à Ostende, on forme : des matelots - des quartiers-maîtres de pont - des maîtres d'équipage - des soutiers - des chauffeurs - des quartiers-maîtres de machines - des machinistes-motoristes.

La division supérieure d'Ostende forme : des sous-officiers et officiers de pont - des sous-officiers et officiers de machines - des sondeurs-hydrographes.

— Avez-vous le programme détaillé de toutes ces études, capitaine ?

— Bien sûr, Tintin. Mais la place nous manque pour en donner le détail à nos amis; cela prendrait bien cinq de ces entretiens.

— Alors, de quelle manière nos amis pourraient-ils se renseigner plus complètement ?

— Ils n'ont qu'à écrire à l'Administration de la Marine, 90, rue de la Loi, à Bruxelles. On leur enverra le règlement détaillé, dans les deux langues.

— Et, dites-moi, capitaine, est-ce qu'il y a beaucoup de jeunes gens qui fréquentent cette Ecole ? J'ai souvent entendu dire que les Belges se désintéressent des choses de la mer ?

— C'est un peu vrai, hélas ! Pourtant, il faut reconnaître que divers mouvements de propagande ont fait beaucoup pour donner le goût de l'eau aux jeunes (pas comme boisson, bien sûr !) : les divers clubs de sports nautiques, les scouts marins, les cadets, les clubs de modèles et maquettes. Depuis la libération, il semble que pas mal de jeunes désirent faire leur carrière dans la marine, et que l'Ecole d'Ostende reçoive beaucoup de demandes. C'est une excellente chose, car la sélection pourra se faire par la qualité, et notre pays y gagnera une plus belle marine.

— Et qu'y a-t-il à l'étranger, capitaine ?

— Beaucoup d'écoles intéressantes, notamment en France et en Hollande; j'en parlerai dans une prochaine chronique.

★

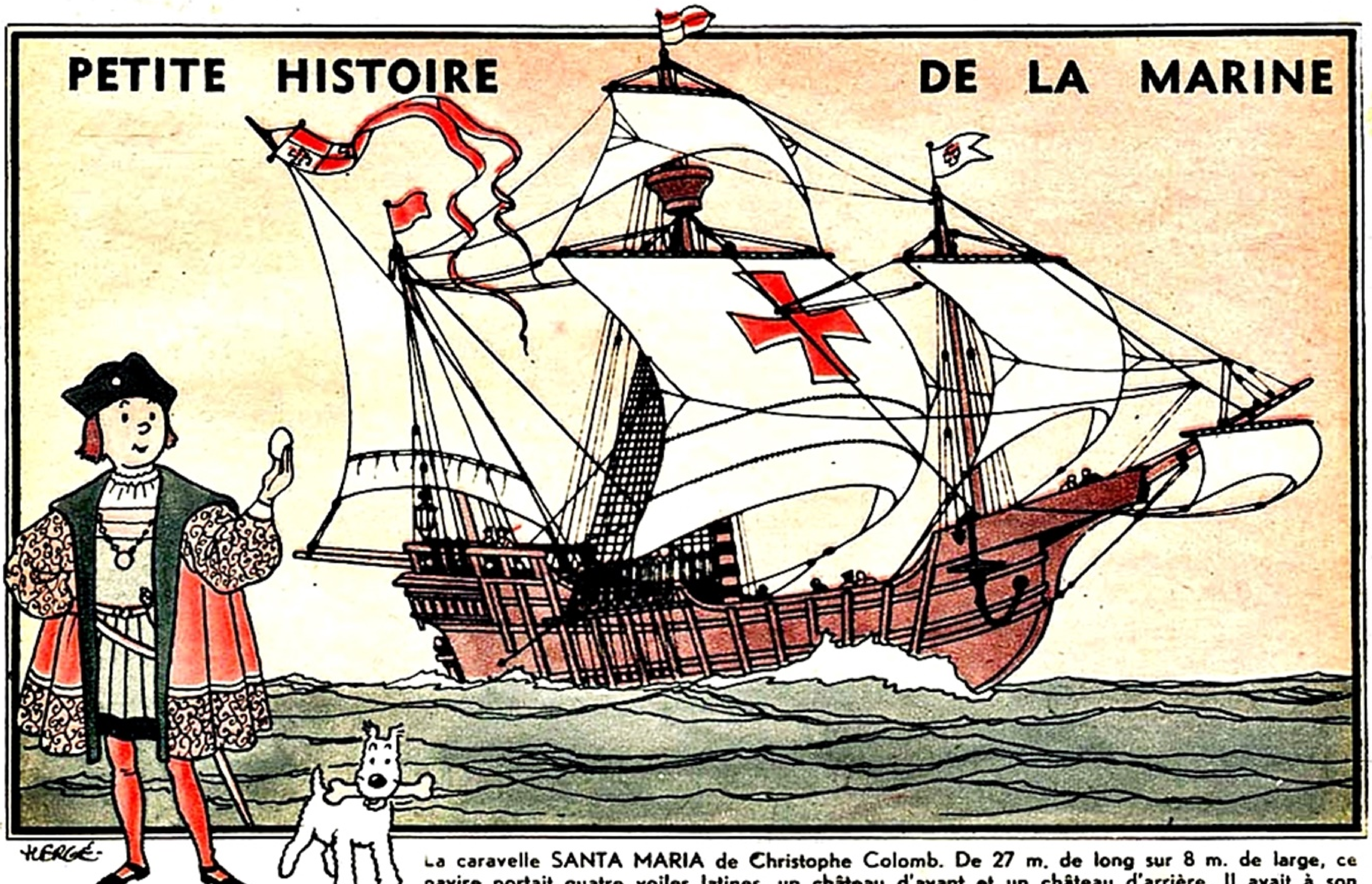
Max COPPENS, Bruxelles. — Voici quelques-uns des très nombreux bateaux de cette guerre : le « Terrible », (contre-torpilleur français), le « Strasbourg » (cuirassé français), le « Bearn » (porte-avions français), le « Richelieu » (cuirassé français), l'« Ajax » et le « Southampton » (croiseurs anglais), le « King Georges V » (le dernier cuirassé anglais), l'« Hermes » (porte-avions anglais), le « Graf Spee » (cuirassé de poche allemand), etc.

Etienne MARCIER, Bruxelles. — J'ai transmis ta demande à un spécialiste. Les toiles caoutchoutées nécessaires pour ces embarcations sont encore absolument introuvables : aussitôt que l'on pourra envisager une telle construction, on éditera des plans et l'on préparera le matériel pour les amateurs. Nous en reparlerons en temps opportun !..

Roger HALOFFE, Nivelles. — Pour savoir « comment de lourds bateaux savent tenir sur la mer », reporte-toi à mon entretien sur le *déplacement*, ou plutôt, comme tu es encore très jeune, demande à ton papa de t'expliquer cet entretien.

Roland POESMANS, Schaerbeek. — Je suppose que tu veux parler de Saint-Domingue, capitale de la République Dominicaine, dont les habitants s'appellent les Dominguois, ou Dominicains. Cet endroit se trouve à quelque [illegible]

PETITE HISTOIRE DE LA MARINE



La caravelle SANTA MARIA de Christophe Colomb. De 27 m. de long sur 8 m. de large, ce navire portait quatre voiles latines, un château d'avant et un château d'arrière. Il avait à son bord quatre-vingt-dix hommes d'équipage. Quant à sa vitesse, elle pouvait atteindre par bon vent 7 milles à l'heure. La SANTA MARIA mit trente-cinq jours pour aller de Palos (Espagne) à San Salvador (Amérique).


JOJO COW-BOY
par LE RALLIC
OH!.. LES BLAGUES CONTINUENT... PLUS D'EAU! JE TRAVAILLE POUR RIEN!
UN MORCEAU DE BOIS ET LE MALHEUR EST RÉPARÉ... MAIS IL FAUT QUE J'OUVRE L'OEIL!
JOJO A VIVEMENT REPÉRÉ LE TROU CREUSÉ PAR BILLY.
ALORS, LE GOSSE, EST-CE BIENTÔT FINI CE TRAVAIL!
OUI.. C'EST MON DERNIER TOUR. MAIS J'AI DÛ RÉPARER LE TONNEAU... VENEZ VOIR!
REGARDEZ... IL Y AVAIT UN TROU... JE L'AI BOUCHÉ AVEC UN MORCEAU DE BOIS POUR QUE L'EAU NE S'ÉCOULE PAS... IL SUFFIT DE LE RETIRER...
...POUR REFAIRE LE TOUR QUE VOUS M'AVIEZ JOUÉ!
ET JOJO DÉBOUCHE LE TROU.
-J'AI L'IMPRESSION QUE LE GAMIN EST PLUS MALIN QUE TOI!
ON VERRA ÇA CE SOIR... J'AI UNE IDÉE
OUI MON BRAVE IWING, NOUS N'AVONS PAS EU UN ACCUEIL CHALEUREUX, MAIS PRENONS PATIENCE ET J'ARRIVERAI À APPRIVOISER CES RUSTRES.
C'EST L'HEURE DE LA SOUPE.. JOJO RENTRE AU BARAQUEMENT.
QUELLE NOUVELLE BLAGUE BILLY A-T-IL INVENTÉE?
IL M'A LAISSÉ ENCORE MON SIÈGE BRANLANT... METTONS-LE À SA PLACE... IL LE CHANGERA S'IL NE LE TROUVE PAS ASSEZ SOLIDE.
APRÈS DINER, AU DÉBUT DE LA NUIT, JE VAIS EFFRAYER LE NOUVEAU.... ÉCOUTEZ-MOI BIEN!...
ET MAINTENANT À TABLE... LE MOUTARD N'EST PAS ENCORE LÀ... TANT PIS POUR LUI!
???
BILLY SE POSE BRUTALEMENT SUR SON SIÈGE QUI S'EFFONDRE.
DÉCIDÉMENT, TOUTES LES FARCES QUE TU ENTREPRENDS SE RETOURNENT CONTRE TOI!
JE CROIS QUE C'EST LE MOMENT DE FAIRE MON ENTRÉE ET DE ME METTRE À TABLE.
PENDANT TOUT LE REPAS, BILLY NE DIT PAS UN MOT... IL RUMINE SA VENGEANCE.

(A suivre.)

TINTIN *vous raconte*

LA LEGENDE DU JUIF-ERRANT

LORSQUE, en l'an 70, Jerusalem eut succombé sous les coups du Romain Titus, les Juifs se dispersèrent dans le monde.

Et, de bonne heure, naquit la légende du Juif Errant, qui rassemble sur la tête d'un seul homme les tribulations de tout un peuple.

Dès avant le 13e siècle, l'histoire était connue ; nul n'en mettait en doute l'authenticité. On se disputait seulement au sujet de la personnalité véritable de l'éternel voyageur. L'un disait qu'il était Malchus, à qui Saint-Pierre avait coupé l'oreille dans le Jardin des Oliviers, lors de l'arrestation de Jésus, l'autre assurait qu'il s'agissait du mauvais larron accomplissant sa pénitence sur terre. Quelques uns voyaient en lui Pilate lui-même, mais cette opinion était peu suivie.

Les pèlerins revenant de Palestine étaient interrogés avec avidité, car l'on supposait avec quelque raison que le Juif Errant devait circuler principalement en Orient.

Le premier témoignage précis à son sujet fut fourni par un Arménien venu visiter le fameux monastère de Saint-Alban, en Angleterre.

Il raconta que le Juif Errant était un certain Cartaphilus, portier du prétoire lors de la Passion, et que cet homme sans cœur ayant violemment poussé le Seigneur dans le dos en criant : « Va donc plus vite, Jésus, va !... pourquoi t'arrêtes-tu ? » s'était entendu répondre : « Je vais, mais toi tu attendras jusqu'à ce que je revienne... »

Cartaphilus, précisa l'Arménien, avait trente ans à cette époque. Il avait atteint ensuite sa centième année, puis était devenu malade et était tombé en léthargie. Revenu à la vie, il avait miraculeusement retrouvé ses trente ans, et, avec une redoutable régularité, le même étrange phénomène s'était reproduit depuis.

Ayant reçu le baptême, Cartaphilus, qui avait pris le nom de Joseph, attendait avec piété le Jugement dernier.

L'Arménien prétendait connaître à merveille l'extraordinaire attardé, avec qui il disait même avoir dîné.

Ceci se passait vers 1245.

En 1542, un homme, à longs cheveux, les pieds nus malgré le froid rigoureux, fut aperçu dans une église de Hambourg. Tout le temps du sermon, il ne cessa de se frapper la poitrine chaque fois que retentissait le nom de Jésus-Christ. Interrogé, il déclara qu'il était un cordonnier de Jérusalem, appelé Ahasverus. Ayant, dit-il, crié le plus fort parmi la foule de ceux qui avaient réclamé la mort du Seigneur, il s'était ensuite posté devant sa porte, un de ses enfants sur le bras, pour voir Jésus monter au Golgotha. Le divin condamné s'était appuyé un moment contre la maison pour se reposer, Ahasvérus l'avait repoussé avec des injures. « Je m'arrêterai et je me reposerai, lui avait dit le Christ, et toi tu chemineras ».

Aussitôt, poussé par une force surhumaine, le méchant avait déposé l'enfant, avait suivi le cortège, avait assisté à la crucifixion, puis était parti au hasard et errait depuis ce jour, espérant toujours la fin de ses misères.



En 1575, Christophe Eslinger et Jacobus, envoyés par le duc de Holstein à Madrid pour y réclamer le paiement des gens de guerre que leur maître avait amenés en 1571 au service du duc d'Albe, annoncèrent qu'ils avaient rencontré le sempiternel voyageur.

Un peu plus tard, on le signala, toujours marchant, sur la route de Strasbourg, partant pour les Indes occidentales.

En 1604, deux gentilshommes de la Cour d'Henri IV racontèrent qu'ils avaient eu une conversation avec lui.

A quelques mois de là, un savant jurisconsulte aperçut à Beauvais un vieillard qui annonçait à tout venant qu'il était le Juif Errant, mais il n'osa l'interroger, de crainte d'être taxé de crédulité naïve. Tout cela frappa si vivement l'imagination populaire, qu'une complainte naquit, que l'on chantait sur le vieil air des « Dames d'honneur », mais que devait supplanter celle, bien connue, que l'on composa plus tard.

On se redisait mille détails sur l'infatigable et fantastique voyageur. N'avait-il pas confié par exemple, à ceux qui lui avaient parlé à Lubeck, le 14 janvier 1603, qu'il n'avait ni bu, ni mangé, ni dormi depuis 16 siècles !

On l'aperçut, toujours pressé, en 1633, à Hambourg, en 1640, dans la forêt de Soignes où deux Bruxellois trinquèrent avec lui dans une auberge. Il leur dit s'appeler Isaac Laquedem, et fila sans avoir consenti à s'asseoir.

Il se présenta encore à Leipzig en 1642, puis courut un bruit tout à fait extravagant : des pèlerins revenant de Jérusalem certifièrent que le Juif ne s'était jamais éloigné de sa ville natale, et que les Turcs le retenaient prisonnier dans un souterrain, qu'il arpentait sans relâche !

Enfin, le 22 avril 1774, à six heures du soir, il entrait à Bruxelles. C'est de cette visite que date la célèbre complainte répandue à des millions d'exemplaires, ornés de raides gravures sur bois, qui commence ainsi :

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant
Que la grande misère
Du pauvre Juif Errant ?
Que son sort malheureux
Paraît triste et fâcheux !

Et ainsi de suite durant vingt-deux autres couplets !...

Depuis ce notable 22 avril 1774, nul n'a plus revu le Juif Errant.

LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)



(A suivre.)

Imprimé en Belgique sur les presses de C. van Cortenbergh, 12, Rue de l'Empereur, Bruxelles.

« Les Editions du Lombard »
55, Rue du Lombard, Bruxelles.

Rédacteur en chef : André-D. Fernez

Editeur-Directeur : Raymond Leblanc
79, Rue Picard, Bruxelles.

DEUXIEME ANNEE
N° 4
23 JANVIER 1947
16 PAGES



TINTIN

CHAQUE JEUDI
4,00 FRS



Suspendu inanimé à son parachute, le capitaine Blake descend lentement vers la terre. Que s'est-il donc passé à bord du Golden Rocket? (Voir page 16)

*notre club * notre club * notre club * notre club * notre club*

TINTIN *vous parle*

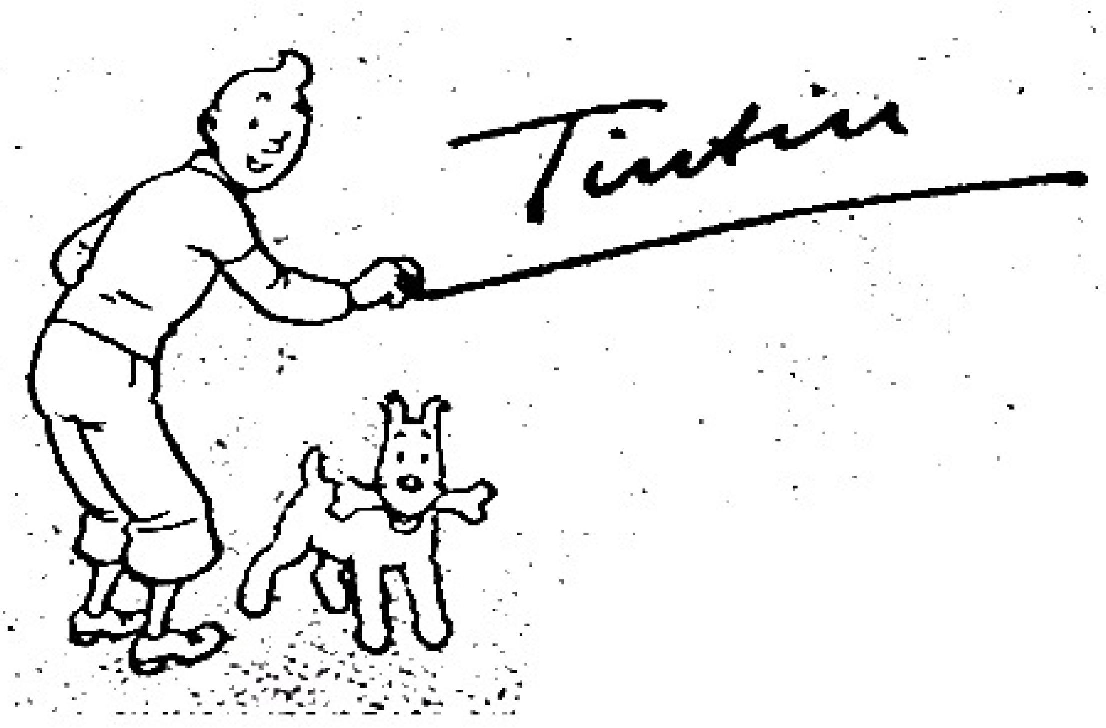
Ce qui mérite d'être rapporté n'est pas toujours mis en valeur par les journaux.

Peu de gens ont lu le bref entrefilet qui relate que le médecin anglais Prescott, désireux d'établir quelle dose de curarine — un dérivé du redoutable curare — est nécessaire pour obtenir une bonne anesthésie, s'est froidement fait administrer deux piqûres de ce produit.

Il a tout simplement failli y rester. Et il a fallu sept minutes de respiration artificielle pour le ramener à la vie. Un peu plus, et le docteur Prescott nous quittait pour de bon !

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, de tels exemples d'héroïsme professionnel ne sont pas rares, et je trouve qu'il faudrait qu'on les signalât plus souvent et qu'on les commentât comme ils méritent de l'être. Et vous ?

Bonne poignée de mains.





Comment allez-vous les amis !

Mon pressentiment ne me trompait pas, lorsqu'en pensant à votre courrier, je parlais l'autre jeudi d'une avalanche ! OUF !... On n'en voit pas de pareilles tous les jours dans les Alpes !...

C'est le CODE D'HONNEUR qui, cette semaine, semble avoir retenu l'attention de la plupart de nos correspondants.

— Comme le dit Josse V..., le CODE D'HONNEUR peut être considéré comme les statuts de notre club.

— Très bien ta petite phrase, Marcel V... ! Je suis tout à fait de ton avis. Le sentiment que doit inspirer le CODE D'HONNEUR parmi nos amis, ce n'est pas celui d'être soumis à un règlement sévère mais la joie de faire partie d'une élite pour laquelle le respect de la parole donnée est sacré !...

— Quelques lecteurs des Ardennes me demandent si chaque club local doit comprendre des sections. Non, ce n'est pas nécessaire !... Les sections sont facultatives. Elles ne doivent être créées que par ceux qui le désirent. Mettez-vous bien dans la tête, les amis, que dans notre club, il n'existe — à part l'observance du code d'honneur — aucune règle absolue.

Le club est fondé pour votre plaisir. Si vous n'éprouvez aucun goût pour le travail des sections, n'y participez pas. Rien ne vous y oblige !

— Quel âge faut-il avoir pour faire partie de ton club ? m'écrit Raoul D...

Mon Dieu, Raoul, n'importe lequel ! Il n'y a pas de limite. Grands et petits seront toujours les bienvenus chez moi !

— Nombreux parmi vous, sont ceux qui m'ont exprimé le désir de posséder un Code Secret. Tout à fait d'accord, les amis ! Il va de soi qu'un club digne de ce nom doit fournir à ses membres un moyen de correspondre qui les mette à l'abri des indiscrets. Aussi donc, jeudi en quinze, sans aucune faute, je vous ferai part du du Code auquel j'ai pensé. J'espère que vous en serez contents. Ceci ne vous empêche évidemment pas de m'en proposer de votre invention. Tous ensemble, nous choisirons le meilleur.

De nombreuses lectrices me demandent si elles peuvent, elles aussi, faire partie du club. Bien sûr ! De même que les garçons, les jeunes filles ont le droit de s'inscrire comme membres et de porter l'insigne. L'organisation de groupes réservés à nos amies est actuellement à l'étude.

TINTIN.



MON COURRIER

FRANÇOIS QUOIDBACH. — Ta gentille lettre m'a fait plaisir. Hélas ! mes nombreuses occupations m'empêchent d'aller te voir en ce moment. Bonne poignée de mains!

MAX BARBIOT, Maurage. — Ce petit mot pour te prouver que je pense à toi.

GEORGES PURNELLE, Bruxelles.— Merci pour tes chaleureuses félicitations.

F. HOFMAN. — Fait connaître, au bureau du journal, ton adresse en Suisse; les numéros de Tintin t'y seront envoyés.

MAURICE HENDELES, Bruxelles. — Nous penserons à ton idée. L'album que tu nous signales est actuellement épuisé.

NICOLLE THIRION, Etterbeek. — Ta lettre est charmante. Non, bien sûr, rien ne t'empêche de créer un club Tintin en Allemagne avec les autres enfants belges que tu trouveras là-bas. Au contraire, et bonne chance !

R. RONSE, Mont-Saint-Guibert. — C'est bien gentil à toi de nous trouver le plus d'amis possible. Nous t'en remercions chaleureusement.

PIERRE LINARD, Bruxelles. — Merci, pour ton petit jeu, il est bien amusant.

R. et L. BLACKBURN, Todmorgen (Lancs) Angleterre. — Nous sommes très heureux de vous compter parmi les premiers membres anglais de notre club. Cordiale poignée de main !

TORCONO SUBERN. — Tu auras trouvé réponse à ta question dans le nº 17 de TINTIN.

PAUL DE VLIEGER, Bruxelles et LOUIS, de Liége. — Nous tâcherons de répondre à votre demande concernant la planète Mars.

ALBERT DONDELINGER, Uccle. — Mais oui, envoie-nous des papiers et des blagues ! Si nous avons de la place, nous les publierons.

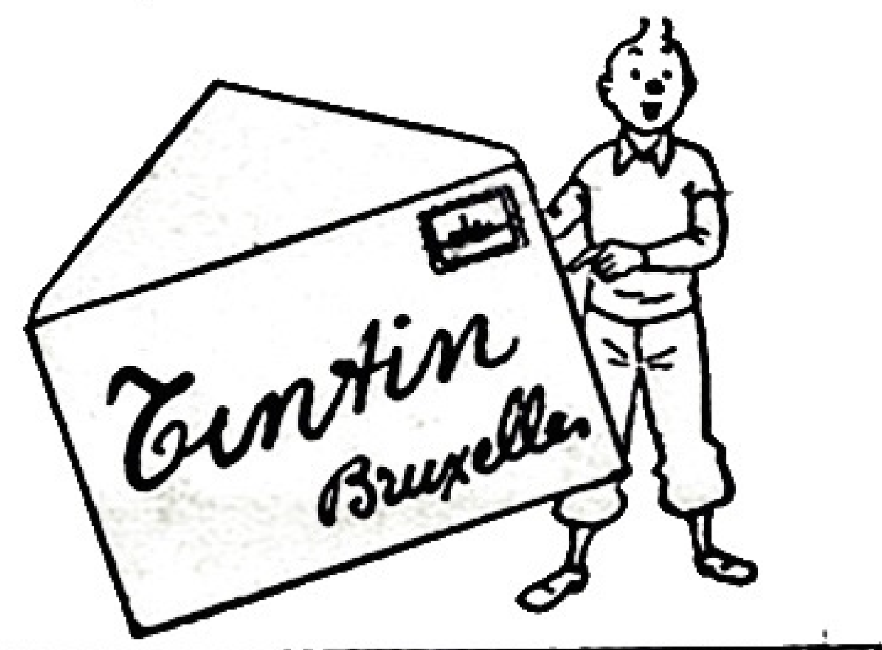
EQUIPE DE NIVELLES. — D'accord pour vos équipes de foot-ball et de balle pelote.

FRANÇOIS de SPIRLET, Bruxelles. — Ta lettre nous a fait plaisir. L'insigne va bientôt être mis en vente.

FRANÇOIS DJAMA, de Carnières, JACQUES DE MAYER, Bruxelles, CLAUDE KERKHOFS, de Walcourt, JEAN CATTOU. — Merci pour vos félicitations.

Tout mon courrier doit porter l'adresse : TINTIN-Bruxelles.

Spécifier s'il y a lieu : Capitaine Haddock ou Major Wings. Mais bien mentionner en premier lieu : « TINTIN ».



ATTENTION !

Le Cirque Royal attend tous les amis de Tintin le jeudi 23 janvier à 15 h. Qu'ils s'adressent dès à présent à la location du Cirque Royal (tél. : 17.25.52) pour retenir leurs places ! La location fonctionne de 11 à 19 h.

Les amis de Tintin bénéficieront d'une réduction de 50 % sur les prix d'entrée.

Après le merveilleux programme du jour, il sera réservé à nos amis une surprise sensationnelle !

Et n'oublions pas la date : jeudi 23 janvier 1947 à 15 h.

Abonnements :

		BELGIQUE	FRANCE
Trois mois	Fr. b.	47.—	Fr. fr. 125.—
Six mois	»	90.—	» 240.—
Un an	»	175.—	» 450.—

Abonnez-vous en versant l'un des montants ci-contre au C. C. P. Nº 1909.16 de « Editions du Lombard », 55, rue du Lombard, à Bruxelles. Pour la France, abonnez-vous à TINTIN-PARIS, boîte postale 14. Le prix des anciens numéros demandés directement au journal demeure fixé à fr. 3.50.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

(Texte et dessins de Paul CUVELIER.)





CELA m'a fait plaisir d'apprendre que tu étais parvenu à faire un feu suivant la méthode indienne. A te parler franc, j'attendais avec un peu d'anxiété les résultats de la mise en pratique de ma théorie.

Sans doute, les expériences que j'en avais faites s'étaient-elles révélées concluentes, mais je me demandais si j'avais été suffisamment clair dans mes explications.

« Enfin, comme dirait M. Tournesol, tout est bien qui finit bien! » et la peine que tu t'es donnée me paraît largement compensée par l'idée que tu viens de refaire une expérience qui révolutionna jadis, le monde préhistorique.

Tu voudrais à présent que je t'indique comment construire un arc. Mon vieux ta demande tombe à pic! Le moment se prête admirablement à ce genre de sport.

Tu pourrais évidemment, comme font la plupart des gosses, te contenter d'une branche de saule, à laquelle tu aurais fixé une cordelette solide. Mais cela ne te permettrait pas de tirer à une distance raisonnable ni avec une précision suffisante. Pour atteindre ce double but il te faudra, une fois de plus, prendre un peu de peine.

Le point essentiel dans la construction d'un arc, c'est le choix du bois. Au Moyen-Age, les meilleurs d'entre eux étaient construits en bois d'oranger.

Pour nous, qui n'avons pas la possibilité d'aller chercher nos matériaux à l'étranger, nous devrons nous contenter d'une branche de frêne, et si possible, de frêne jeune.

La branche devra être droite et contenir aussi peu de nœuds que possible. quant à son diamètre, il pourra osciller entre 3 et 7 cm.

Si tu as la chance de dénicher une branche de 7 cm. de diamètre, fends la soigneusement de haut en bas; de cette manière tu pourras te construire deux arcs, plus solides que ceux qui seraient fabriqués dans une branche ordinaire puisque débarrassés de la « moëlle » qui affecte toujours l'arc de quelque faiblesse.

Afin de ne pas gâcher la branche de frêne que tu auras trouvée, fais-toi la main avec du saule ou du cèdre. Les résultats obtenus t'encourageront à t'attaquer au frêne.

De toute manière tu peux dès maintenant rechercher, au cours de tes explorations, la branche qui servira plus tard à construire ton arc.

Si tu la prends en cette saison, elle sèchera plus vite car la sève s'en est retirée.

Lorsque tu seras revenu à la maison, pends-la par une extrémité au plafond d'une pièce sèche mais non chauffée, et attaches-y, à l'autre bout, un poids d'au moins 5 kgs. Et n'oublie surtout pas de l'écorcer !

Jeudi prochain je te révélerai de quelle manière il faut t'y prendre pour donner à ton arc la forme classique que tu as admirée dans celui de Robin des Bois.

Bien à toi,

BISON SERVIABLE.

AIGLON, 58e B. P. — Pour te contenter, je publierai des jeux dans une de mes prochaines chroniques.

JOSSE MICHIELS. — Mon papier d'aujourd'hui répond à ta demande.



TRUCS & ficelles



UN de nos amis, GUY LECLERC, de Forest, voudrait avoir quelques renseignements sur les appareils photographiques, afin d'« en construire un lui-même ».

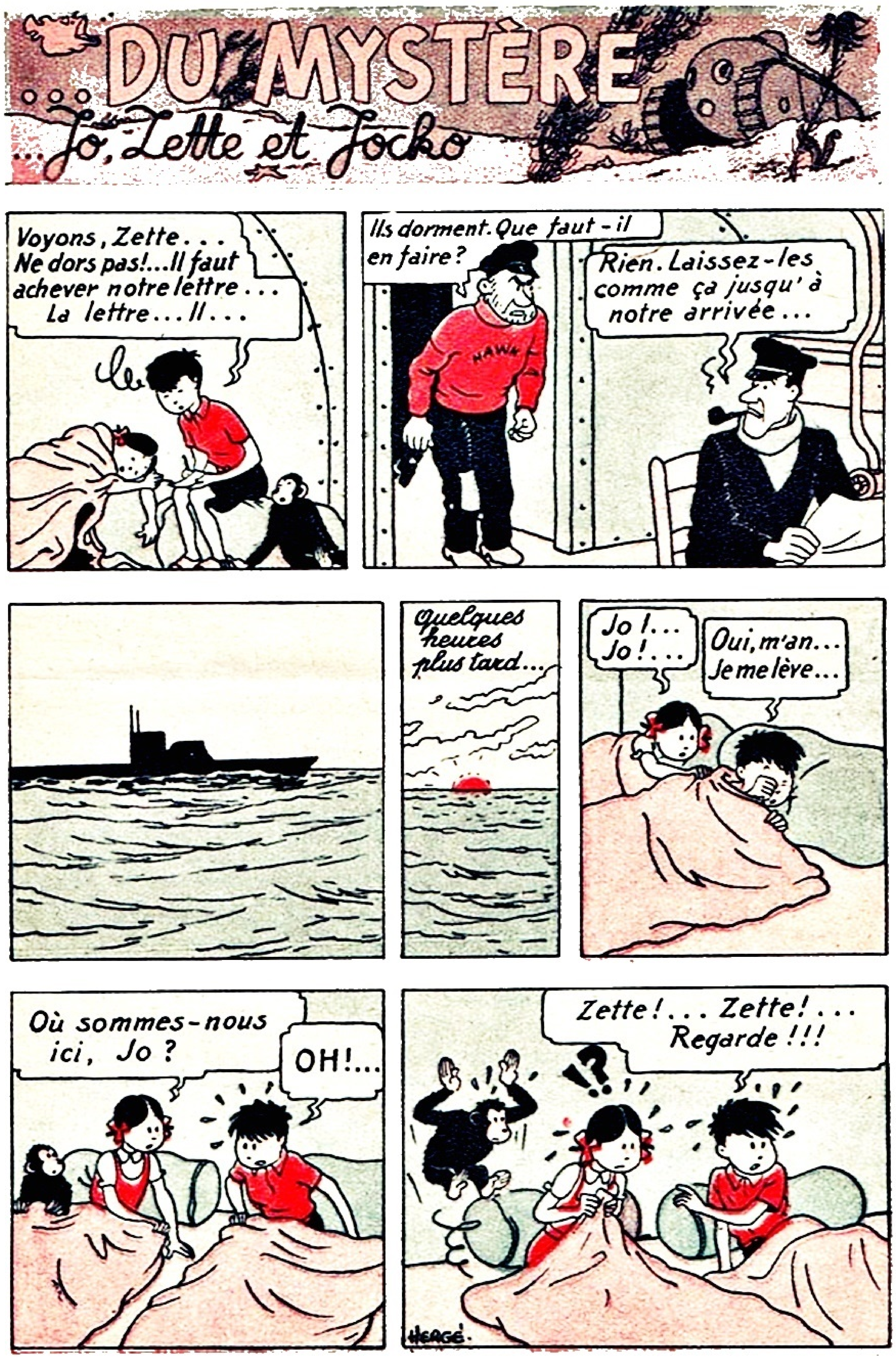
De prime abord, cela peut paraître un peu téméraire. Pourtant, je puis vous dire qu'à votre âge j'en avais moi-même déjà construit plusieurs, et même un tout petit, petit, que je suspendais sous un cerf-volant pour faire des photos aériennes... Mais nous n'en sommes pas encore là.

Qu'il me suffise aujourd'hui de vous indiquer que la partie principale d'un appareil à photos, c'est ce qu'on appelle la « chambre noire » (à ne pas confondre avec la pièce obscure qui sert de laboratoire à divers travaux). C'est très simple : n'importe quelle boîte plus ou moins cubique, parfaitement étanche à la lumière, est une chambre noire; il ne vous sera donc pas difficile d'en trouver une chez vous.

Beaucoup d'entre vous me diront : mais c'est l'objectif qui est la partie principale d'un appareil ! Non, mes amis. D'ailleurs je vous propose d'en faire un qui ne vous coûtera absolument rien.

Il vous suffit de creuser avec une fine aiguille, et bien au centre du fond de votre boîte, un tout petit trou très net, sans bavures. Voilà... c'est tout !

Si vous dirigez votre objectif vers un paysage ensoleillé, ce paysage se reproduira très exactement, mais « la tête en bas », sur le fond de la chambre noire, qui se trouve être précisément le couvercle de votre boîte.



TINTIN SPORTS

A PROPOS de sport, il faut que je vous raconte une petite histoire. Depuis plusieurs semaines, un de mes petits neveux de 13 ans ne jurait plus que par « son sport du dimanche ».

Il fallait le voir engouffrer son repas, et jeter d'incessants regards sur la bonne vieille pendule de la cuisine !

Comme la question m'intéresse un peu, je résolus d'en avoir le cœur net. Après qu'il eut lancé un bref au revoir à la cantonnade, je sortis furtivement et lui emboîtai le pas.

Je le vis sonner à une porte de rue et de cette porte jaillit bientôt un jeune gaillard de sa taille. Ils allaient d'un bon pas, l'allure décidée, et gesticulant avec un entrain endiablé.

Vers quelle séance attrayante, vers quel stade empli de champions aux visages purs pouvaient-ils bien se diriger ?

Soudain ils tournèrent dans une rue déserte et disparurent comme par une trappe qui les eut absorbés. Mystère !

Je vis une porte entrebaillée derrière laquelle retentissaient des clameurs immenses. J'entrai. Et que vis-je ? Ou plutôt que ne vis-je point ? Car un nuage de fumée bleue obscurcissait et empestait l'atmosphère ; une grande salle de forme circulaire où des cris et des appels rauques se faisaient écho dans un brouhaha indescriptible. Je me faufilai parmi un mur d'être mouvants qui, le cou tendu, observaient, avec une attention non équivoque, un spectacle qui se déroulait en plein milieu de l'enceinte. Des aboiements innombrables s'élevaient comme d'une meute affolée. Je parvins, à force de jouer des coudes et non sans m'être fait agonir d'injures, à atteindre les premiers rangs des spectateurs.

Et je vis... Je vis une demi-douzaine de chiens longs et maigres qui s'élançaient à la poursuite d'un lièvre électrique. Je vis aussi des hommes accroupis qui tenaient solidement d'autres chiens prêts à s'envoler.. Et des chiffres qui s'inscrivaient sur un tableau noir. Et des gens tout autour de moi qui fouillaient dans leurs poches et tendaient des billets de banque du bout de leurs doigts d'ouvriers. Tous les visages étaient tirés par l'angoisse vers ces lévriers agiles qui emportaient du même coup dans leur course bien des espoirs et aussi, hélas, bien des déceptions. Je me trouvais dans un cynodrome. Se pouvait-il que mon jeune neveu se fût fourvoyé dans cet antre ? Et qu'allait-il bien y faire, que diable !..

Je sortis bientôt car cette atmosphère empuantie me donnait la nausée. Je me promenai longtemps, très longtemps, dans la rue déserte, surveillant cette porte qui livrait passage à un « flux incessant de sportifs ». Puis j'aperçus enfin mes deux garnements qui sortaient, l'air penaud et indécis. J'appelai mon neveu qui sursauta.

— Eh bien, mon ami, lui dis-je fort cordialement, et cette séance de sport ?

Il comprit la leçon et m'avoua avoir perdu tout son argent de poche. Quant à son ami, outre son propre argent, il avait perdu une somme rondelette empruntée à un louche copain de quartier. J'emmenai les deux gaillards au cinéma. On jouait « Robin des Bois ».

Je vous laisse le soin de tirer la morale de cette petite histoire. Quant à mon neveu, il n'a plus remis les pieds dans cette enceinte. Il est vrai que je lui ai offert un abonnement à TINTIN.

A la semaine prochaine.

Bien sportivement,

P.C.C. PAUL BEVING.

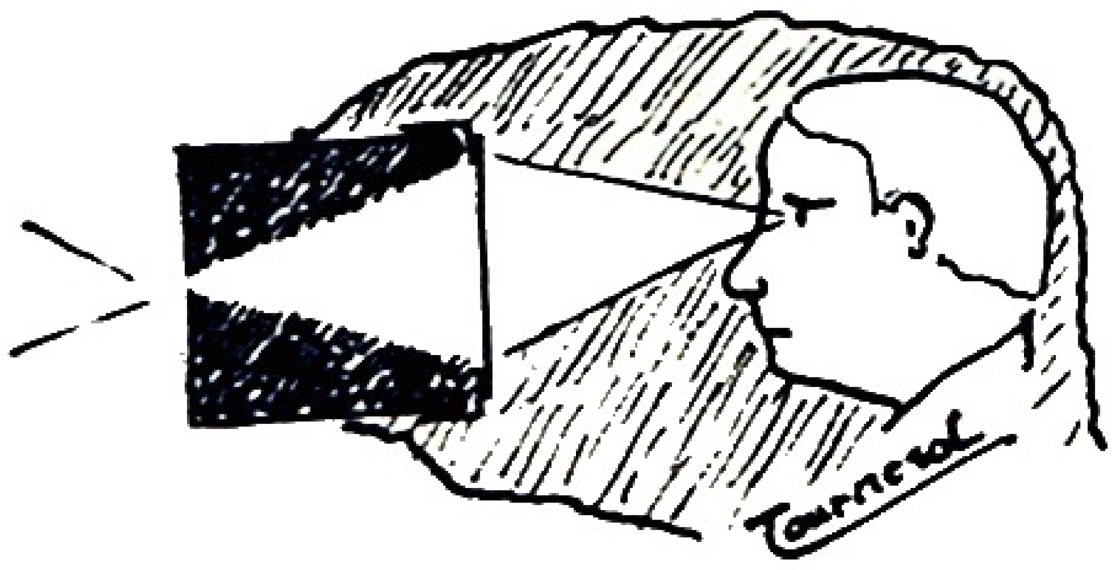
Roger P. — Les Jeux Olympiques n'ont pas été organisés pendant la guerre. Les derniers en date ont eu lieu à Berlin.

Marcelle DONY. — Reiff est originaire du Brabant wallon.

Lucien PAUL. — Victor Linart est un ancien champion belge né à Floreffe. Il a élu domicile en France et s'occupe du commerce de bois.

Pierre B. — Il s'agit du livre « La Tête et les Jambes » édité par feu Henri Desgranges, directeur de **l'Auto.** Il est en vente à la librairie de **l'Auto,** rue du Faubourg Montmartre, à Paris.

Pour vous en assurer, découpez une ouverture dans ce couvercle, et collez sur l'espace vide une feuille de papier-calque d'architecte, bien tendu. Si vous vous replacez devant le paysage ensoleillé, c'est donc sur le papier-calque que se reproduira l'image renversée, et vous pourrez la voir par transparence.



Cette image est évidemment très faible et en pleine lumière elle devient invisible. Il sera nécessaire, pour la rendre plus précise, que vous couvriez votre tête, ainsi que votre appareil à photos (à l'exception de l'objectif bien entendu !) d'un voile noir, comme font les photographes-portraitistes dans leurs ateliers.

Si vos expériences ne donnent pas de résultats, c'est que le trou qui sert d'objectif est trop petit ou trop gros : trop petit, il ne laisse pas pénétrer assez de lumière; trop gros il ne forme pas d'image. Faites l'essai, mes amis; cela ne coûte pas cher, et c'est très instructif. Et dites-vous bien que j'ai « réussi » avec un appareil semblable, de superbes paysages. Si cet objectif naturel est très peu lumineux, il ne donne, en revanche, aucune déformation, même sur les bords et il est, en celà, plus parfait que les meilleurs.

La question vous intéresse-t-elle ? Ecrivez-moi. Je vous donnerai des renseignements complémentaires !

T. Tournesol



(Suite.)

ILS firent une sorte de campement au bord de la route, et le poney fut tout heureux de brouter la haie à son aise. Mon frère raconta aux deux dames de quelle façon il s'était enfui de Londres, et il leur dit tout ce qu'il savait de ces Marsiens et de leurs agissements. Le soleil montait peu à peu dans le ciel; au bout d'un instant leur conversation cessa; une sorte de malaise les envahit et ils furent tourmentés de pressentiments funestes. Plusieurs voyageurs passèrent, desquels mon frère obtint toutes les nouvelles qu'ils purent donner. Les phrases entrecoupées qu'on lui répondait augmentaient son impression d'un grand désastre survenant à l'humanité, et enracinèrent sa conviction de l'immédiate nécessité de poursuivre leur fuite. Il insista vivement auprès de ses compagnes sur cette nécessité.

— Nous avons de l'argent, commença la jeune femme; — elle s'arrêta court.

— J'en ai aussi, ajouta-t-il.

Elles expliquèrent qu'elles possédaient trente souverains d'or, sans compter une banknote de cinq livres, et elles émirent l'idée qu'avec cela on pouvait prendre un train à St Albans ou à New Barnet.

Mon frère leur expliqua que la chose était fort vraisemblablement impossible, parce que les Londoniens avaient déjà envahi tous les trains, et il leur fit part de son idée de s'avancer, à travers le comté d'Essex, du côté d'Harwich, pour de là, quitter tout à fait le pays.

Madame Elphinstone — tel était le nom de la dame en blanc — ne voulut pas entendre parler de cela et s'obstina à réclamer son George; mais sa belle-sœur, étonnamment calme et réfléchie, se rangea finalement à l'avis de mon frère. Ils se dirigèrent ainsi vers Barnet, dans l'intention de traverser la grande route du Nord, mon frère conduisant le poney à la main pour le ménager autant que possible.

A mesure que les heures passaient, la chaleur devenait excessive; sous les pieds, un sable épais et blanchâtre brûlait et aveuglait, de sorte qu'ils n'avançaient que très lentement. Les haies étaient grises de poussière et, comme ils s'approchaient de Barnet, un murmure tumultueux s'entendit de plus en plus distinctement.

Ils commencèrent à rencontrer plus fréquemment des gens qui, pour la plupart, marchaient les yeux fixes, en murmurant de vagues questions, excédés de fatigue et les vêtements sales et en désordre. Un homme en habit de soirée passa près d'eux, à pied, les yeux vers le sol. Ils l'entendirent venir, parlant seul, et, s'étant retournés, ils l'aperçurent, une main crispée dans ses cheveux et l'autre menaçant d'invisibles ennemis. Son accès de fureur passé, il continua sa route sans lever la tête.

Comme la petite troupe que menait mon frère approchait du carrefour avant d'entrer à Barnet, ils virent s'avancer sur la gauche, à travers champs, une femme ayant un enfant sur les bras et deux autres pendus à ses jupes; puis un homme passa, vêtu d'habits noirs et sales, un gros bâton dans une main, une petite malle dans l'autre. Au coin du chemin, à l'endroit où, entre des villas, il rejoignait la grande route, parut une petite voiture traînée par un poney noir écumant, que conduisait un jeune homme blême, coiffé d'un chapeau rond, gris de poussière. Il y avait avec lui, entassés dans la voiture, trois jeunes filles, probablement des petites ouvrières de l'East-End, et une couple d'enfants.

RESUME. — Les Marsiens dévastent systématiquement les environs de Londres. Ils sont montés sur des tripodes et armés d'un Rayon Ardent. Au cours d'engagements récents dans le Surrey, ils ont même fait usage d'une étrange fumée asphyxiante. Le narrateur décrit la panique qui règne dans la capitale anglaise où vit son frère. Tous les Londoniens fuient en désordre la ville menacée.

— Est-ce que ça mène à Edgware par là ? demanda le jeune homme aux yeux hagards et à la face pâle.

Quand mon frère lui eut répondu qu'il lui fallait tourner à gauche, il enleva son poney d'un coup de fouet, sans même prendre la peine de remercier.

Mon frère remarqua une sorte de fumée ou de brouillard gris pâle, qui montait entre les maisons devant eux et voilait la façade blanche d'une terrasse apparaissant de l'autre côté de la route entre les villas. Madame Elphinstone se mit tout à coup à pousser des cris en apercevant des flammèches rougeâtres qui bondissaient par-dessus les maisons dans le ciel d'un bleu profond. Le bruit tumultueux se fondait maintenant en un mélange désordonné de voix innombrables, de grincements de roues, de craquements de chariots et de piaffements de chevaux. Le chemin tournait brusquement à cinquante mètres à peine du carrefour.

— Dieu du ciel ! s'écria Mme Elphinstone, mais où nous menez-vous donc ?

Mon frère s'arrêta.

La grande route était un flot bouillonnant de gens, un torrent d'êtres humains s'élançant vers le nord, pressés les uns contre les autres. Un grand nuage de poussière, blanc et lumineux sous l'éclat ardent du soleil, enveloppait toutes choses d'un voile gris et indistinct, que renouvelait incessamment le piétinement d'une foule dense de chevaux, d'hommes et de femmes à pied et le roulement des véhicules de toute sorte.

D'innombrables voix criaient :

— Avancez ! avancez ! faites de la place !

Pour gagner le point de rencontre du chemin et de la grande route, ils crurent passer dans l'âcre fumée d'un incendie; la foule mugissait comme les flammes, et la poussière était chaude et suffocante. A vrai dire, et pour ajouter à la confusion, une villa brûlait à quelque distance de là, envoyant des tourbillons de fumée noire à travers la route.

Deux hommes passèrent auprès d'eux, puis une pauvre femme portant un lourd paquet et pleurant; un épagneul perdu, la langue pendante, tourna, défiant, et s'enfuit, craintif et pitoyable, au geste de menace de mon frère.

Autant qu'il était possible de jeter un regard dans la direction de Londres, entre les maisons de droite, un flot tumultueux de gens étaient serrés contre les murs des villas qui bordaient la route. Les têtes noires, les formes pressées devenaient distinctes et surgissant de derrière le pan de mur, passaient en hâte, et confondaient de nouveau leurs individualités dans la multitude qui s'éloignait, et qu'engloutissait enfin un nuage de poussière.

— Avancez ! avancez ! criaient les voix. De la place ! de la place !

Les mains des uns pressaient le dos des autres; mon frère tenait la tête du poney, et, irrésistiblement attiré, il descendait le chemin lentement et pas à pas.

Edgware n'avait été que confusion et désordre, Chalk Farm un chaos tumultueux, mais, ici, c'était toute une population en débandade. Il est difficile de s'imaginer cette multitude. Elle n'avait aucun caractère distinct : les personnages passaient incessamment et s'éloignaient, tournant le dos au groupe arrêté dans le chemin. Sur les bords, s'avançaient ceux qui étaient à pied, menacés



La plupart marchaient les yeux fixes...

par les véhicules, se bousculant et culbutant dans les fossés.

Les chariots et les voitures de tout genre s'entassaient et s'emmêlaient les uns dans les autres, laissant peu de place pour les attelages plus légers et plus impatients qui, de temps en temps, quand la moindre occasion s'offrait, se précipitaient en avant, obligeant les piétons à se serrer contre les clôtures et les barrières des villas.

— En avant ! en avant ! était l'unique clameur. En avant ! ils viennent !

Dans un char-à-bancs se trouvait un aveugle vêtu de l'uniforme de l'armée du Salut, gesticulant avec des mains crochues et criant à tue-tête ce seul mot : Eternité ! Eternité ! Sa voix était rauque et puissante, si bien que mon frère put l'entendre longtemps après qu'il l'eut perdu de vue dans le nuage de poussière. Certains de ceux qui étaient dans les voitures fouettaient stupidement leurs chevaux, et se querellaient avec les cochers voisins, d'autres restaient affaissés sur eux-mêmes, les yeux fixes et misérables; quelques-uns, torturés de soif, se rongeaient les poings, ou gisaient prostrés au fond de leurs véhicules; les chevaux avaient les yeux injectés de sang et leur mors était couvert d'écume.

Il y avait, en nombre incalculable, des cabs, des fiacres, des voitures de livraisons, des camions, une voiture des postes, un tombereau de boueux avec la marque de son district, un énorme fardier surchargé de populaire. Un haquet de brasseur passa bruyamment, avec ses deux roues basses éclaboussées de sang tout frais.

— Avancez ! faites de la place ! hurlaient les voix.

Des femmes, au visage triste et hagard, piétinaient dans la foule avec des enfants qui criaient et qui trébuchaient; certaines étaient bien mises, leurs robes délicates et jolies toutes couvertes de poussière, et leurs figures lassées étaient sillonnées de larmes. Avec elles, parfois, se trouvaient des hommes, quelques-uns leur venant en aide, d'autres menaçants et farouches. Luttant côte à côte avec eux, avançaient quelques vagabonds las, vêtus de loques et de haillons, les yeux insolents, le verbe haut, hurlant des injures et des grossièretés. De vigoureux ouvriers se frayaient un chemin à la force des poings; de pitoyables êtres, aux vêtements en désordre, paraissant être des employés de bureau ou de magasin, se débattaient fébrilement. Puis mon frère remarqua, au passage, un soldat blessé, des hommes vêtus du costume des employés de chemin de fer, et une malheureuse créature qui avait simplement jeté un manteau par-dessus sa chemise de nuit.

Mais, malgré sa composition variée, cette multitude avait divers traits en commun : la douleur et la consternation se peignaient sur les faces, et l'épouvante semblait être à leurs trousses. Un soudain tumulte, une querelle entre gens voulant grimper dans quelque véhicule leur fit hâter le pas à tous, et même un homme si effaré, si brisé que ses genoux ployaient sous lui, sentit pendant un instant une nouvelle activité l'animer. La chaleur et la poussière avaient déjà travaillé cette multitude; ils avaient la peau sèche, les lèvres noires et gercées; la soif et la fatigue les accablaient et leurs pieds étaient meurtris. Parmi les cris variés, on entendait des disputes, des reproches, des gémissements de gens harassés et à bout de forces, et la plupart des voix étaient rauques et faibles. Par-dessus tout dominait le refrain :

— Avancez ! de la place ! Les Marsiens viennent !

Aucun des fuyards ne s'arrêtait et ne quittait le flot torrentueux. Le chemin débouchait obliquement sur la grande route par une ouverture étroite, et avait l'apparence illusoire de venir de la direction de Londres. A son entrée, cependant, se pressait le flot de ceux qui, plus faibles, étaient repoussés hors du courant et s'arrêtaient un instant avant de s'y replonger. A peu de distance un homme était étendu à terre avec une jambe nue enveloppée de linges sanglants et deux compagnons dévoués se penchaient sur lui. Celui-là était heureux d'avoir encore des amis.

Un petit vieillard, la moustache grise et de coupe militaire, vêtu d'une redingote noire crasseuse, arriva en boitant, s'assit, ôta sa botte et sa chaussette ensanglantée, retira un caillou et se remit en marche clopin-clopant; puis une petite fille de huit ou neuf ans, seule, se laissa tomber contre la haie, auprès de mon frère, en pleurant.

— Je ne peux plus marcher ! Je ne peux plus marcher !

Mon frère s'éveilla de sa torpeur, la prit dans ses bras et, lui parlant doucement, la porta à miss Elphinstone. Elle s'était tue, comme effrayée aussitôt que mon frère l'avait touchée.

— Ellen ! cria, dans la foule, une voix de femme éplorée. Ellen !

Et l'enfant se sauva précipitamment en répondant :

— Mère !

— Ils viennent ! disait un homme à cheval en passant devant l'entrée du chemin.

— Attention, là ! vociférait un cocher haut perché sur son siège.

Et une voiture fermée s'engagea dans l'étroit chemin. Les gens s'écartèrent, en s'écrasant les uns contre les autres, pour éviter le cheval.

(A suivre.)

Illustrations de E.-P. Jacobs.

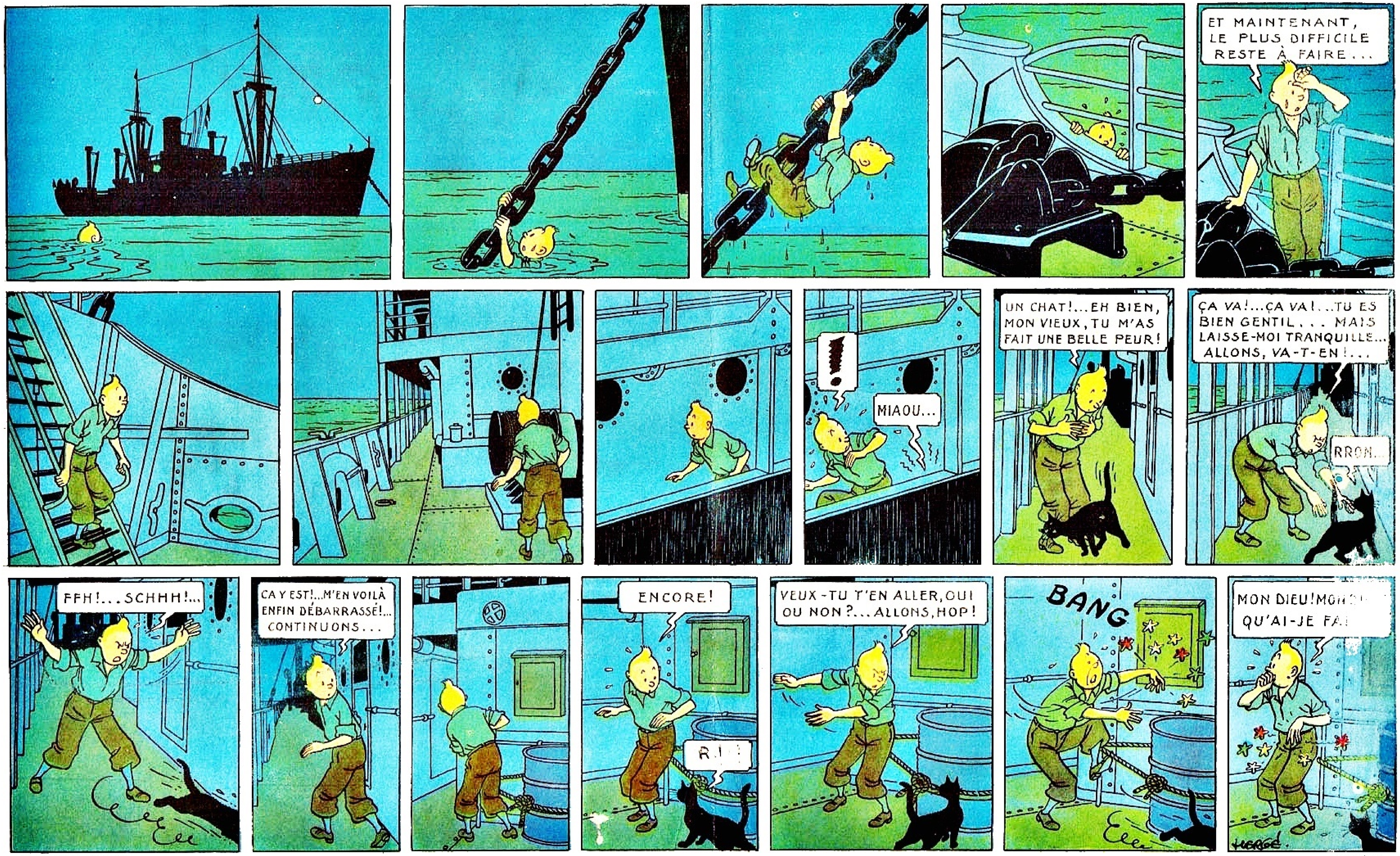


Avancez ! de la place ! les Marsiens viennent !...

LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU

LE TEMPLE DU SOLEIL

TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ



(A suivre.)

LE PETIT POISSON D'OR

Conte adapté du russe par Olavi KOSKINEN

Il y a bien longtemps, vivait dans une humble isba de l'île Bouyane, un couple de pauvres gens. Le vieux tressait des filets et pêchait ; c'était son seul moyen de subsistance. Mais la mer, à cet endroit, n'était guère poissonneuse, et l'homme et la femme vivaient dans une grande misère.

Une fois pourtant, lorsque le vieillard voulut retirer son filet, celui-ci lui parut si lourd qu'il ne réussit qu'avec peine à le sortir de l'eau. Il regarda et, à sa grande surprise, il ne découvrit qu'un seul petit poisson, mais un poisson en or.

Le poisson se mit alors à parler. « Ne me prends pas, bon vieillard, dit-il. Rends moi plutôt à la mer. Je saurai t'en récompenser en t'accordant ce que tu désires ».

Le pêcheur ôta son bonnet, se gratta la tête et, après de longues réflexions, répondit : « Je n'ai vraiment besoin de rien. Retourne à la mer et sois libre ». Il jeta le poisson dans l'eau et rentra à la maison.

— As-tu fait bonne pêche aujourd'hui ? lui demanda la vieille. Le pêcheur lui raconta son aventure.

— Vieux nigaud ! vitupéra la femme. Une fortune te tombe entre les mains et tu n'es pas capable de la conserver. Elle ne fit plus, du matin jusqu'au soir, que gronder. « Si seulement tu lui avais demandé du pain ! gémissait-elle. Bientôt nous n'aurons plus le moindre croûton à nous mettre sous la dent ».

Un jour, à bout de patience, le vieillard s'en fût au bord de la mer et appela : « Petit poisson, petit poisson ! Lève la tête hors de l'eau ! »

Le poisson nagea sur le bord du rivage et demanda : « Que me veux-tu, vieillard ? »

— Ma vieille tempête tout le jour au logis. Elle m'a envoyé pour te demander du pain.

— Retourne à la maison. Vous aurez du pain à discrétion.

Le vieillard s'en retourna. « Eh, bien, la vieille, avons-nous du pain, maintenant ? »

— Du pain ? Oui, nous en avons plus qu'il ne nous en faut. Il y a qu'un malheur : mon auge s'est fendue et je n'ai plus rien pour laver mon linge. Va donc retrouver le poisson d'or et demande-lui un baquet neuf.

— Petit poisson, petit poisson ! Lève la tête hors de l'eau ! »

— Que veux-tu de moi, vieillard ?

— C'est la vieille qui veut un baquet neuf.

— C'est bien, vous l'aurez.

Le vieillard s'en revint. Il n'avait pas encore atteint le seuil de l'isba que la vieille se précipita vers lui. « Va trouver le poisson d'or et demande lui de nous construire une nouvelle isba. Crois-tu que je vais vivre encore longtemps dans celle-ci qui est prête à s'écrouler ? »

— Petit poisson, petit poisson ! Lève ta tête hors de l'eau !

— Que veux-tu de moi, vieillard ?

— La vieille demande une isba neuve. Elle ne me laisse pas en repos.

— N'aie point de chagrin, vieillard, retourne à la maison.

Et le vieillard aperçut au bord du chemin, une belle isba, toute neuve avec une frise en bois découpé sur le pignon. Mais la vieille n'était pas encore satisfaite. Elle courut à sa rencontre. « Vieux nigaud, dit-elle, tu ne sais jamais profiter de ta chance. Sache que j'en ai assez d'être paysanne. Je veux être une dame du monde ».

— Petit poisson, petit poisson ! Lève la tête hors de l'eau !

— Que veux-tu, vieillard ?

— Petit poisson, ma vieille ne me laisse aucun repos. Elle a perdu la raison. Elle ne veut plus être paysanne, mais une dame du monde.

— Ne te chagrine pas. Retourne à la maison.

Le vieillard s'en retourna. A la place de l'isba, il vit une superbe maison de pierres à trois étages. Les serviteurs s'affairaient partout. La vieille, vêtue d'une somptueuse robe de velours et de brocart, trônait dans un fauteuil et distribuait ses ordres.

— Bonjour, femme ! dit le vieux.

— Fi donc ! Quel est ce rustre qui m'appelle « femme » quand je suis maintenant une dame ! Holà, mes gens, renvoyez ce manant à ses écuries et appliquez-lui autant de coups de fouet que vous pourrez.

Le vieux fut saisi et entraîné à l'écurie où il fut étrillé de telle façon qu'il put à peine tenir sur ses jambes. Après quoi, son épouse, ayant décidé qu'il remplirait à l'avenir les fonctions de concierge, lui fit remettre un balai et lui ordonna d'aller manger à la cuisine avec les domestiques.

Au bout d'un certain temps, elle s'ennuya de sa nouvelle condition et elle fit mander le vieillard pour lui donner ses ordres.

—Va-t-en vite vieux sot, va trouver le petit poisson d'or et dis-lui que je veux devenir reine.

— Petit poisson, petit poisson d'or !

— Que veux-tu, vieillard ?

— Ma femme est plus folle que jamais. Voilà maintenant qu'elle veut devenir reine.

— Ne t'afflige pas. Retourne chez toi.

Et le vieillard vit à la place de l'ancienne demeure, un magnifique palais couvert d'un toit d'or hérissé de clochetons. Des sentinelles faisaient la ronde, l'arme à l'épaule. Coiffée du diadème royal, la vieille était au balcon, entourée des généraux et des grands dignitaires de la cour.

Mais il vint un temps où elle se lassa d'être reine et elle envoya quérir le vieux, afin qu'il se présentât au pied du trône, devant son auguste personne. Après bien des recherches, on finit par le découvrir au fond d'une arrière-cour.

— Va-t-en, vieux sot, va trouver le poisson d'or et dis-lui que je veux être la maîtresse des eaux et des mers et que j'exige que tous les poissons soient mes fidèles serviteurs.

Le vieux voulut résister, mais sur la menace d'avoir la tête tranchée s'il n'obéissait sur l'heure, il se rendit au rivage.

— Petit poisson, petit poisson d'or ! Viens, je t'en prie.

Le poisson ne donna pas signe de vie. Le vieux l'appela une seconde fois, une troisième fois. Enfin, il vint.

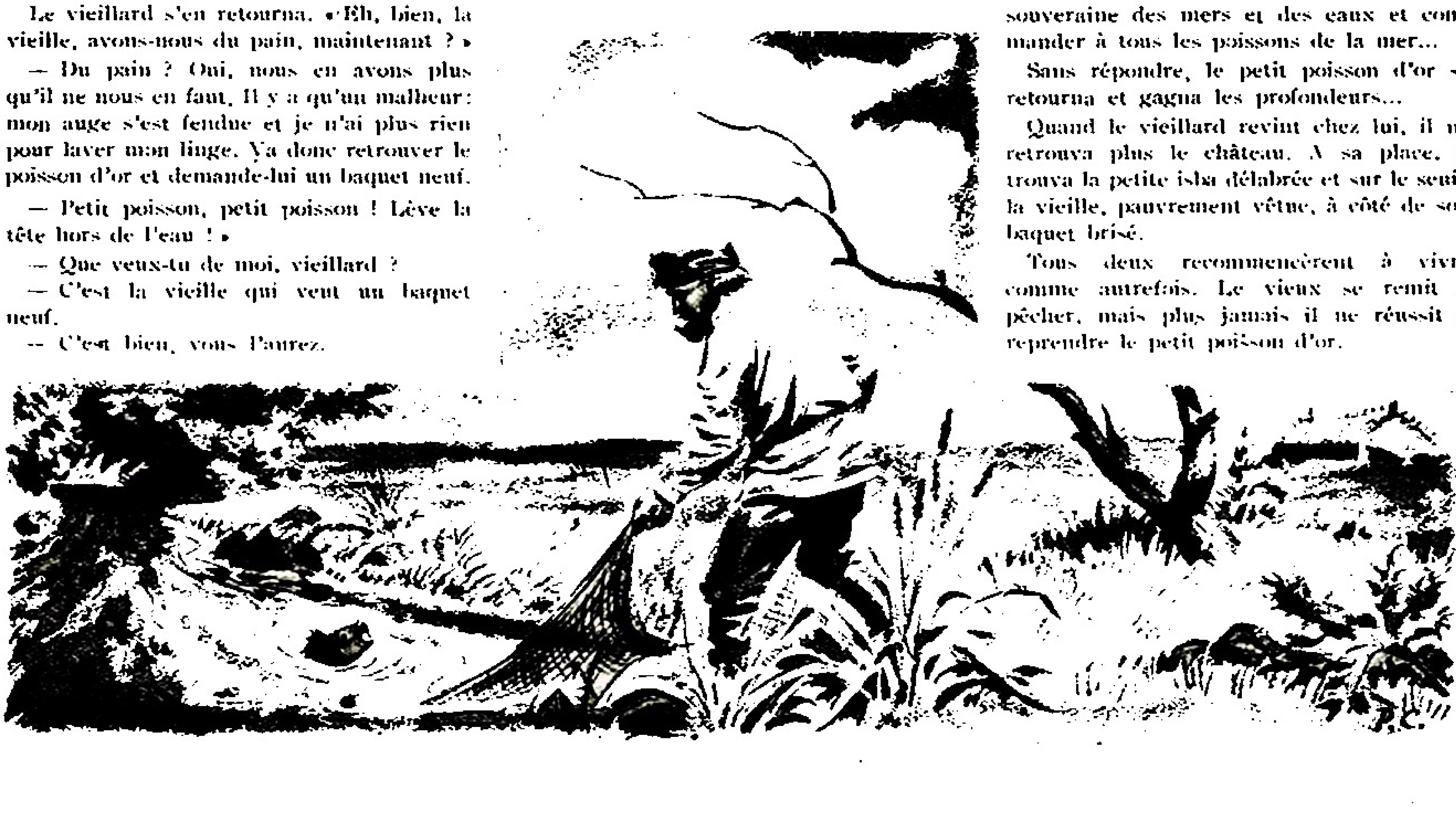
— Que me veux-tu, vieillard ?

— Ma vieille veut maintenant être la souveraine des mers et des eaux et commander à tous les poissons de la mer...

Sans répondre, le petit poisson d'or s'en retourna et gagna les profondeurs...

Quand le vieillard revint chez lui, il ne retrouva plus le château. A sa place, il trouva la petite isba délabrée et sur le seuil, la vieille, pauvrement vêtue, à côté de son baquet brisé.

Tous deux recommencèrent à vivre comme autrefois. Le vieux se remit à pêcher, mais plus jamais il ne réussit à reprendre le petit poisson d'or.



Notre GRAND CONCOURS

SIXIEME EPREUVE

NOUS arrivons aujourd'hui, chers amis, à la dernière épreuve du grand concours organisé par TINTIN.

Vos réponses devront parvenir au journal jeudi prochain 30 janvier au plus tard.

Les concurrents sont priés d'inscrire, dans le coin gauche de leur enveloppe, la mention: «CONCOURS ». Ils annexeront à leur envoi le bon de participation figurant au bas de cette page.

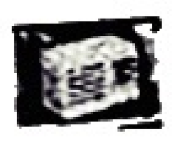
Attention !

Chaque réponse devra porter en CARACTERES D'IMPRIMERIE, les nom, prénoms et adresse complète du concurrent.

PRIX

Le grand concours de TINTIN est doté de prix magnifiques. On peut y gagner :

— Un poste de T.S.F. « HOWARD » 901 A.I. offert par les usines STAAR, rue Van-der Stichelen, 62-64, à Bruxelles



— Une bicyclette



— Un train électrique



— Une trottinette

— Un ballon de football

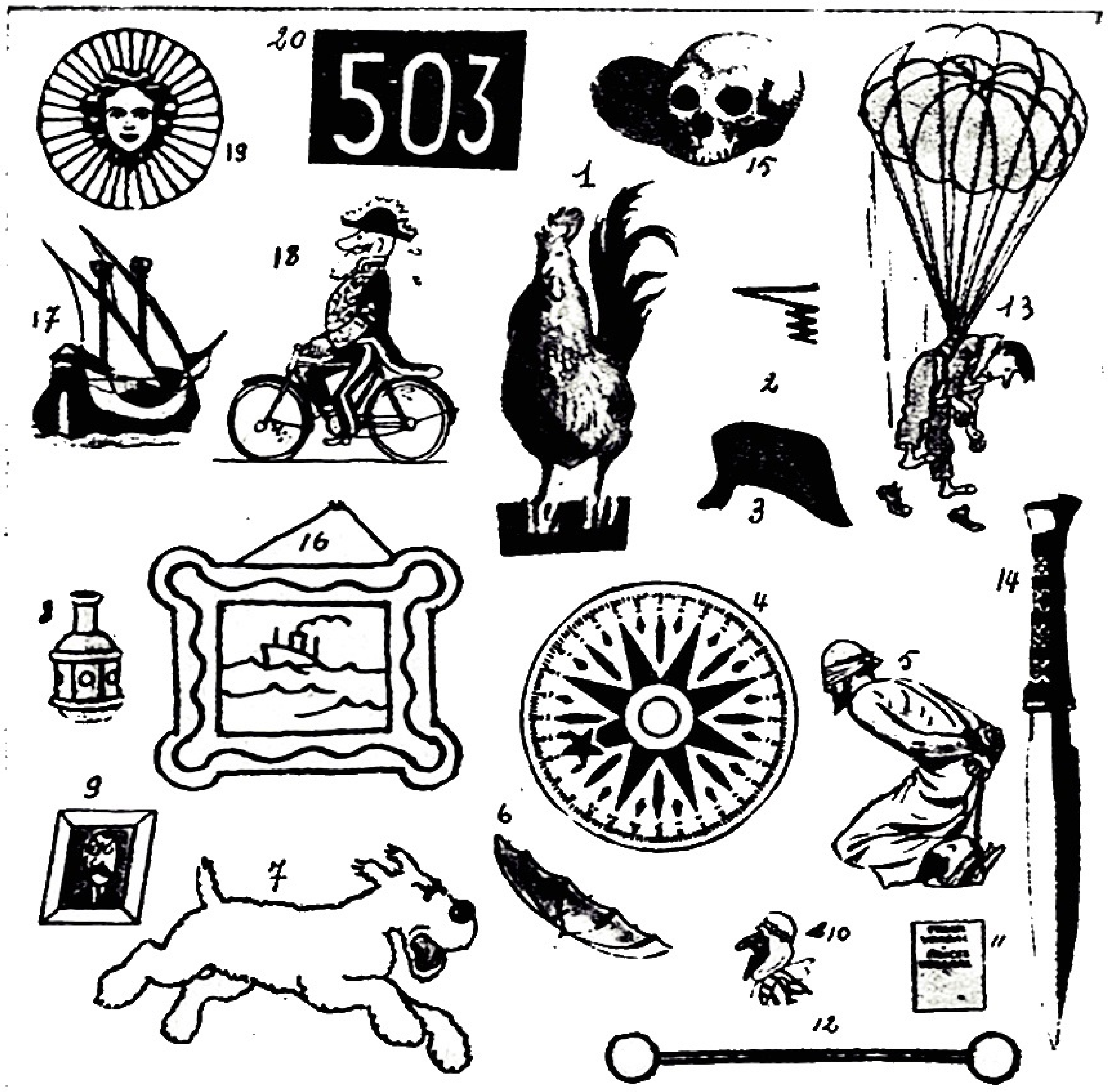


— Des albums TINTIN

— Une paire de patins à roulettes



et 250 autres prix parmi lesquels figurent des baptêmes de l'air, des abonnements à TINTIN, de nombreux jeux, etc...



Le cadre que vous avez sous les yeux contient 20 illustrations ou fragments d'illustrations que vous avez pu observer dans les précédents numéros de TINTIN.

PREMIERE QUESTION

— Dans quel numéro de votre journal et à quelle page, chacune de ces vingt illustrations a-t-elle été publiée ?

DEUXIEME QUESTION

— Quel est celui de tous les numéros de TINTIN déjà parus qui vous ait laissé le meilleur souvenir ?

N'oubliez pas, chers amis, de nous faire parvenir vos réponses à temps, munies du bon de participation. Et bonne chance !

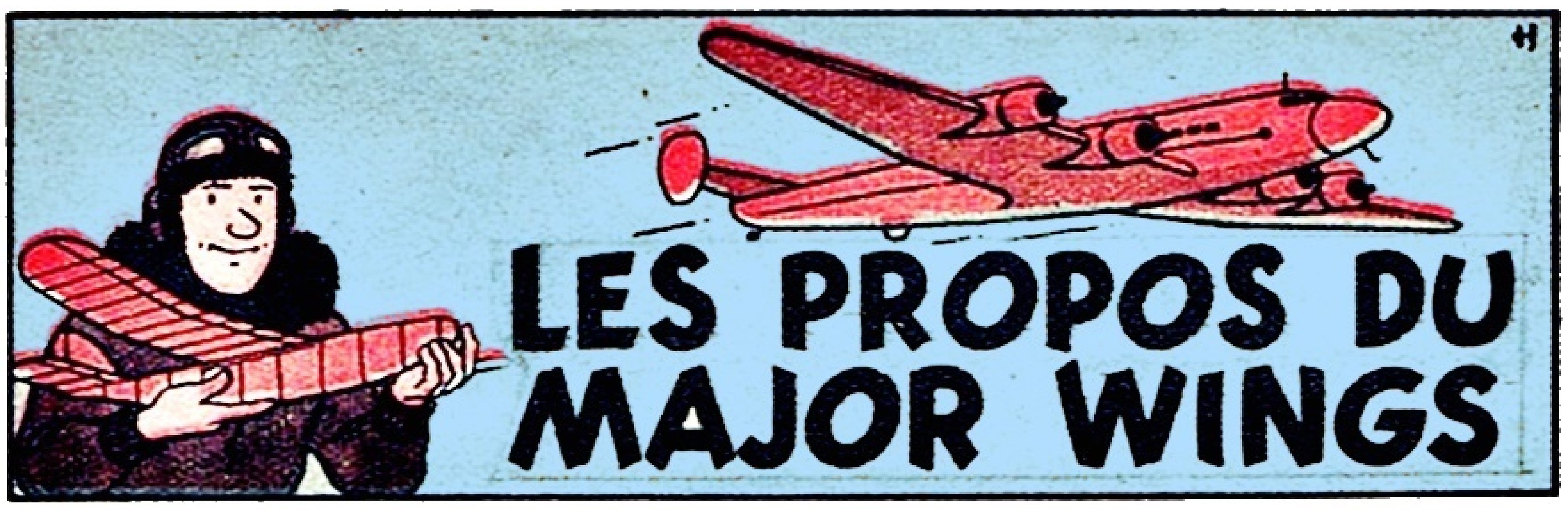
BON DE PARTICIPATION
Epreuve n° 6.

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY



(A suivre.)



LES PROPOS DU MAJOR WINGS

EH BIEN ! Tintin, quoi de nouveau aujourd'hui dans ton courrier ?

— Pas mal de nos amis demandent que vous leur parliez un peu des modèles réduits. Certains veulent des plans, d'autres des renseignements particuliers.

— Des plans, je ne pense pas, Tintin, qu'il y ait moyen d'en faire paraître dans cette page; nous avons trop peu de place. D'ailleurs, il faut bien te dire que pour qu'un plan soit lisible et pratique pour la majorité des amateurs, il est absolument indispensable qu'il reproduise toutes les pièces à l'échelle 1/1, c'est-à-dire à la grandeur d'exécution; tu vois qu'il est absolument impossible d'en faire tenir un dans une page de notre journal.

— C'est vrai, major, pour les grands appareils; mais pour les petits ?

— Je vais t'expliquer, Tintin. En théorie, on pourrait envisager la construction de petits avions, ou de petits planeurs. On trouve dans le commerce des appareils tout en balsa, qui n'ont qu'une vingtaine de centimètres d'envergure, et ils volent très bien, c'est-à-dire que, lancés vivement à la main, ils effectuent un vol plané, très correct, d'une vingtaine de mètres. C'est déjà très amusant pour les petits. Mais pratiquement, ce genre d'appareils ne nous intéresse pas.

C'est pour cette raison d'ailleurs, que les règlements des concours prévoient une envergure minimum de 70 centimètres avec un maximum de 3 m. 50.

— Oh ! là, major, c'est formidable, 3 m. 50 !

— En effet. Sauf dans des cas très spéciaux, comme des expériences de radiotélécommande, une telle dimension n'est pas pratique. Les grands appareils sont longs à construire et coûteux en matériel; de plus, ils sont proportionnellement plus fragiles que les petits, et surtout plus difficiles à transporter.

— Que conseillez-vous donc, major ?

— Pour les planeurs : 0 m. 80 à 1 m. d'envergure; pour les avions à moteur de caoutchouc : 0 m. 70 à 1 m. 20; pour les moto-modèles : 0 m. 90 à 1 m. 50; du moins dans l'état actuel du modélisme. Que les amateurs s'en tiennent donc à ces dimensions, et qu'ils choisissent chez de bons spécialistes des plans à grandeur d'exécution. Notre journal va d'ailleurs en entreprendre très bientôt la publication spéciale.

— Et pour les matériaux, major ?

— Le bois idéal, Tintin, c'est le balsa; c'est le bois d'un arbre d'Amérique du Sud, dont la densité est la moitié de celle du liège. Evidemment, sa solidité n'est pas très grande, mais employé intelligemment, il permet d'obtenir des constructions robustes, d'une extraordinaire légèreté. Son principal inconvénient est son prix élevé, du fait qu'il s'agit d'une marchandise importée. Il est très aisé à travailler, se découpe avec la lame pointue d'un « couteau à balsa », et se cintre facilement. Il n'est pourtant pas indispensable, et certains pays qui, avant la guerre, avaient pour principe de ne rien importer que d'absolument indispensable, ne l'employaient jamais; ils construisaient pourtant des appareils réduits de première qualité !

En dehors du balsa, on emploie couramment des bois de notre pays, tels que le sapin ou, de préférence, le peuplier; celui-ci est plus léger; celui-là, plus solide. Ce qui est également très intéressant, c'est le triplex d'aviation très mince, de 1 mm. d'épaisseur en moyenne. Comme on en était privé pendant la guerre, on le remplaçait par des planchettes de 2 mm., plus fragiles. Heureusement, ce matériau est de nouveau à notre portée; il est léger, résistant, et se découpe aux ciseaux, ce qui facilite beaucoup la construction.

Les plans indiquent toujours les matériaux à employer. Il faut cependant se méfier des mesures hors séries indiquées par certains, et que l'on ne trouve pas couramment dans le commerce.

— Quelles sont donc, major, les dimensions courantes ?

— En balsa, comme en bois dur, les longerons ont généralement 1 m. de long. Comme sections, on a d'abord des carrés de 2, 3, 4, 5, 6, 8, 10 et 12 mm. de côté puis des plats de 2×5, 2×10, 3×6, 3×10, 4×10, 4×15, 5×20 mm. Les planchettes se font également en 1 m. de long et 10 cm. de large, dans les épaisseurs de 1 à 10 mm. Quant au triplex, on l'obtient en plaque aux dimensions désirées; elles vont jusqu'à plus de 1 m. de côté.

— Ne construit-on jamais les modèles en longerons métalliques, major ?

— Les Allemands, avant la guerre, avaient lancé sur le marché des boîtes d'outillage spécial et des profilés de toutes formes, en duralumin. Mais cette technique, très coûteuse et relativement compliquée, n'a eu que peu de développement; n'en parlons donc pas actuellement !

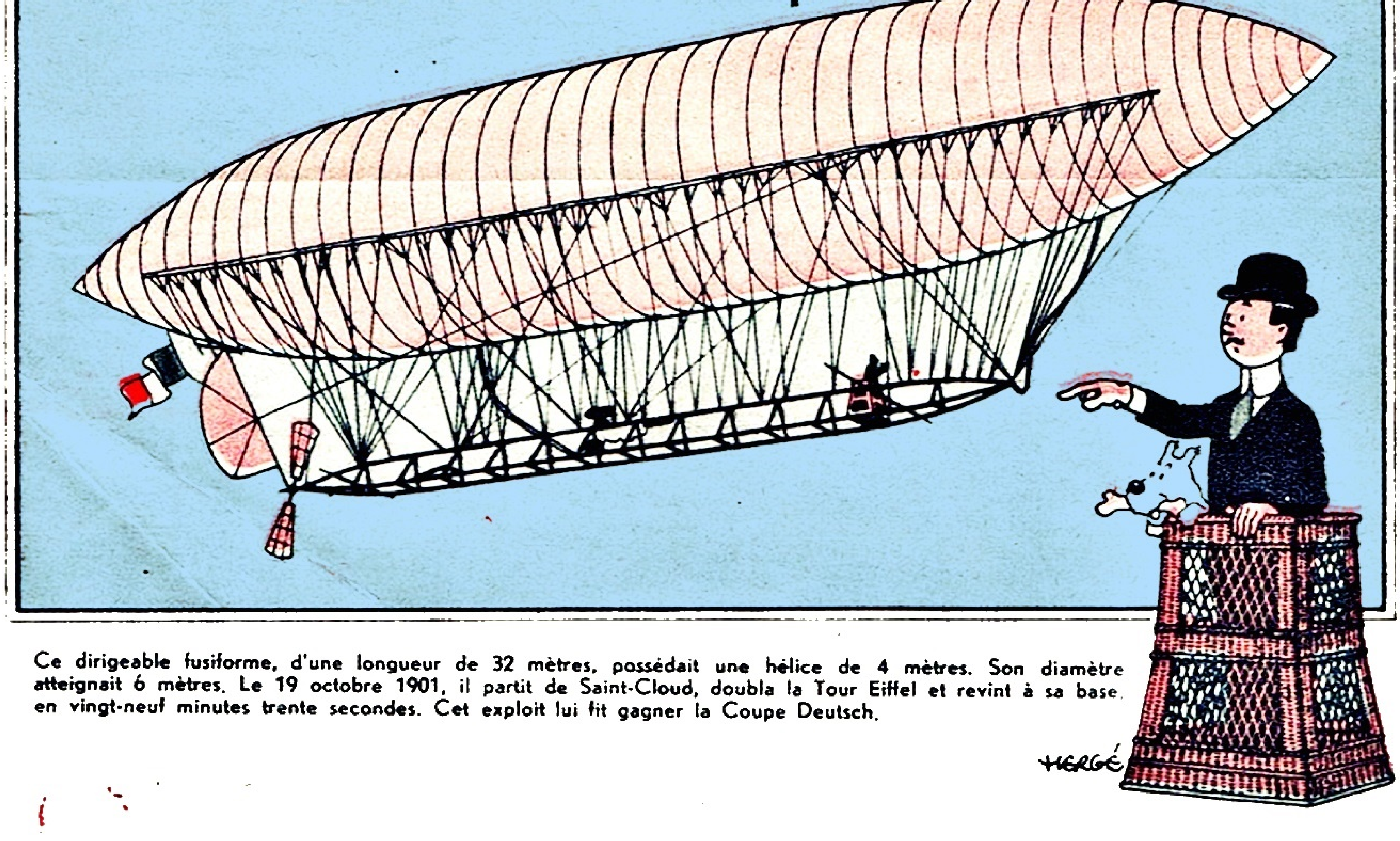
Nous continuerons cette étude la prochaine fois, Tintin. Good bye.

★

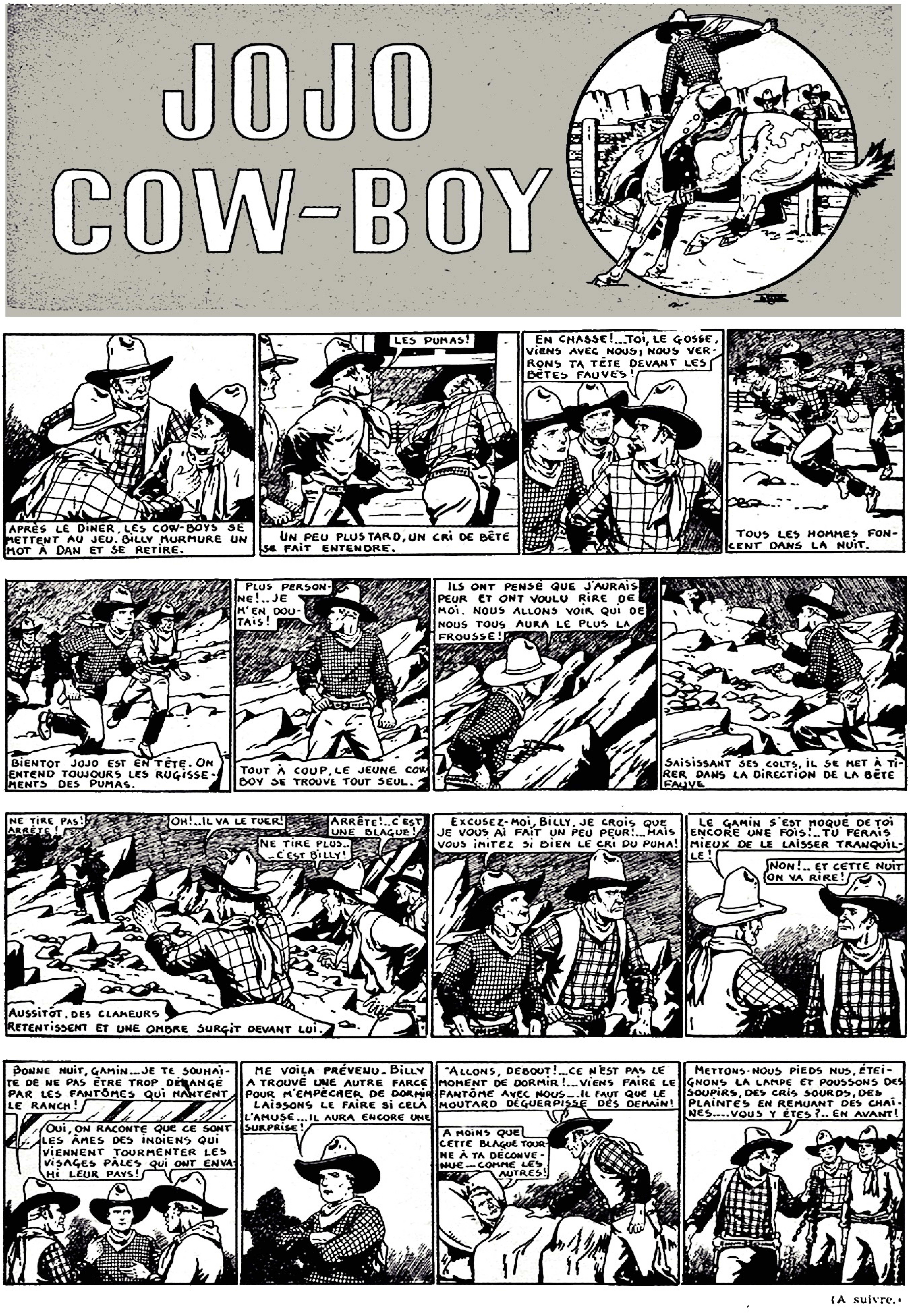
François CLAUDISSE, Woluwé St.-Lambert. — Le lourd avion dont tu parles est animé d'une grande vitesse par les puissants moteurs qui le tirent. Avec la vitesse, le vent qui frappe par dessous ses grandes ailes est assez fort pour le soulever et le maintenir en l'air.

Filip DE MEYER, Kessel-Loo. — Nous avons trop de matières à traiter pour pouvoir publier maintenant des plans qui tiennent tant de place ; nous en reparlerons. Mes félicitations pour ton plan de planeur

Petite Histoire de l'Aéronautique



Ce dirigeable fusiforme, d'une longueur de 32 mètres, possédait une hélice de 4 mètres. Son diamètre atteignait 6 mètres. Le 19 octobre 1901, il partit de Saint-Cloud, doubla la Tour Eiffel et revint à sa base en vingt-neuf minutes trente secondes. Cet exploit lui fit gagner la Coupe Deutsch.


JOJO COW-BOY
APRÈS LE DINER, LES COW-BOYS SE METTENT AU JEU. BILLY MURMURE UN MOT À DAN ET SE RETIRE.
LES PUMAS!
UN PEU PLUSTARD, UN CRI DE BÊTE SE FAIT ENTENDRE.
EN CHASSE!... TOI, LE GOSSE, VIENS AVEC NOUS; NOUS VERRONS TA TÊTE DEVANT LES BÊTES FAUVES!
TOUS LES HOMMES FONCENT DANS LA NUIT.
BIENTOT JOJO EST EN TÊTE. ON ENTEND TOUJOURS LES RUGISSEMENTS DES PUMAS.
PLUS PERSONNE!.. JE M'EN DOUTAIS!
TOUT À COUP, LE JEUNE COW BOY SE TROUVE TOUT SEUL.
ILS ONT PENSÉ QUE J'AURAIS PEUR ET ONT VOULU RIRE DE MOI. NOUS ALLONS VOIR QUI DE NOUS TOUS AURA LE PLUS LA FROUSSE!
SAISISSANT SES COLTS, IL SE MET À TIRER DANS LA DIRECTION DE LA BÊTE FAUVE
NE TIRE PAS! ARRÊTE!
OH!.. IL VA LE TUER!
ARRÊTE!.. C'EST UNE BLAGUE!
NE TIRE PLUS.. C'EST BILLY!
AUSSITÔT, DES CLAMEURS RETENTISSENT ET UNE OMBRE SURGIT DEVANT LUI.
EXCUSEZ-MOI, BILLY, JE CROIS QUE JE VOUS AI FAIT UN PEU PEUR!... MAIS VOUS IMITEZ SI BIEN LE CRI DU PUMA!
LE GAMIN S'EST MOQUÉ DE TOI ENCORE UNE FOIS!.. TU FERAIS MIEUX DE LE LAISSER TRANQUILLE!
NON!.. ET CETTE NUIT ON VA RIRE!
BONNE NUIT, GAMIN... JE TE SOUHAITE DE NE PAS ÊTRE TROP DÉRANGÉ PAR LES FANTÔMES QUI HANTENT LE RANCH!
OUI, ON RACONTE QUE CE SONT LES ÂMES DES INDIENS QUI VIENNENT TOURMENTER LES VISAGES PÂLES QUI ONT ENVAHI LEUR PAYS!
ME VOILA PRÉVENU. BILLY A TROUVÉ UNE AUTRE FARCE POUR M'EMPÊCHER DE DORMIR. LAISSONS LE FAIRE SI CELA L'AMUSE... IL AURA ENCORE UNE SURPRISE!
ALLONS, DEBOUT!... CE N'EST PAS LE MOMENT DE DORMIR!... VIENS FAIRE LE FANTÔME AVEC NOUS... IL FAUT QUE LE MOUTARD DÉGUERPISSE DÈS DEMAIN!
À MOINS QUE CETTE BLAGUE TOURNE À TA DÉCONVENUE... COMME LES AUTRES!
METTONS-NOUS PIEDS NUS, ÉTEIGNONS LA LAMPE ET POUSSONS DES SOUPIRS, DES CRIS SOURDS, DES PLAINTES EN REMUANT DES CHAÎNES.... VOUS Y ÊTES?.. EN AVANT!

(A suivre.)



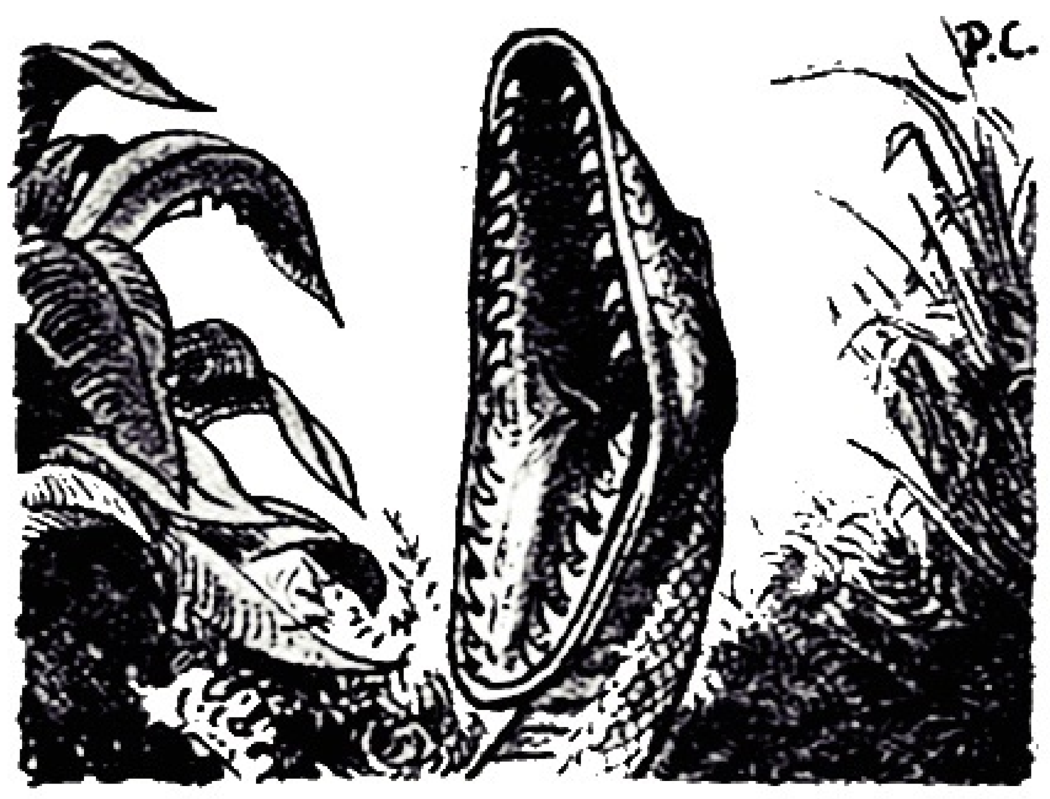
TINTIN vous raconte LES MŒURS DES SERPENTS

J'AI rencontré l'autre jour un de mes bons amis, grand explorateur et chasseur devant l'éternel, avec lequel j'ai eu un entretien passionnant sur... les serpents. C'est fou, mes amis, ce que l'on peut apprendre de neuf en une seule conversation !

— Les serpents, m'a dit cet excellent ami, sont des bêtes sur le compte desquelles circulent les légendes les plus invraisemblables. On ne les aime pas, et c'est compréhensible, car ils ne sont pas spécialement séduisants, mais de là à les envelopper tous dans le même mépris ! Non !... Ainsi l'on prétend qu'ils sont gluants et sales ! Quelle erreur ! Non seulement ils ne sont pas gluants mais ils partagent encore avec tous les reptiles, l'honneur de compter parmi les plus propres des animaux !

On dit aussi qu'ils piquent, c'est faux ! Ils mordent. Leur langue, qu'elle soit fourchue ou pointue, n'est qu'un organe des sens comme notre langue à nous, et n'a aucun rapport avec l'attaque !

— Et leur pouvoir de fascination ?...



N'est-il pas exact que certains d'entre eux réussissent à hypnotiser leur proie ?

— Voilà encore une belle fable ! Je sais que la plupart des gens lui accordent foi, mais elle ne contient pas un gramme de vérité ! Il n'existe aucune race de serpents hypnotiseurs. L'immobilité de la victime ne peut s'expliquer que par une crainte... « paralysante ».

Mon ami s'est interrompu pour allumer sa pipe, puis il a poursuivi :

— Ne croit-on pas généralement que les serpents n'ont pas de membres ?

— Eh bien ?

— Eh bien, c'est encore inexact. Certains d'entre eux possèdent bel et bien des moignons de membres postérieurs : les boas, par exemple !

— Voilà qui est extraordinaire !... mais, puisque vous êtes lancé sur ce sujet, cher ami, pourquoi ne communiqueriez vous pas à nos lecteurs, quelques-unes des observations que vous avez faites sur les serpents ?

— Volontiers... Comme vous le savez peut-être, la partie la plus caractéristique du serpent, c'est la tête. Grâce à la forme et la mobilité de certains os, la bouche peut s'ouvrir jusqu'à amener les deux machoires sur un même plan vertical. C'est d'ailleurs cette particularité qui, jointe à l'élasticité de la peau, à la disposition des côtes et des organes, lui permet d'avaler des proies d'un diamètre bien supérieur à celui de son corps !

— A ce propos on raconte des histoires inimaginables !... On prétend que certains pythons réussissent à gober des buffles tout entiers. Est-ce vrai ?

— Non, il ne faudrait pas exagérer... un python de 4 mètres peut avaler une antilope de 30 Kgr. Quant aux spécimens dont la taille atteint 10 m. on leur donne comme maximum une bête de 75 Kgr., ce qui est déjà remarquable... puisque c'est là le poids d'un homme moyen.

Les dents des serpents sont d'ailleurs parfaitement adoptées à leur régime. Ils n'ont pas de molaires, bien entendu, puisqu'ils ignorent la mastication. Mais ils disposent de deux rangées de dents aigues recourbées d'avant en arrière, ce qui empêche la victime d'échapper à leur étreinte. Aucune proie, une fois saisie, ne peut rebrousser chemin. Pour elle, c'est un voyage à sens unique !...

— Et comment les serpents assimilent-ils leurs victimes ?

— Les méthodes diffèrent. La plus simple consiste à avaler l'animal vivant, c'est celle de la plupart des serpents non venimeux. Il en est d'autres cependant qui préfèrent étouffer leur victime avant de la consommer.

Ils ne cherchent pas, comme on le croit généralement, à broyer l'animal, mais simplement à le tuer par asphyxie. Lorsque leur but est atteint, ils relâchent leur étreinte et la déglutition commence...

— Y-a-t-il une forte proportion de serpents venimeux ?

— Environ 50 %. Mais leurs piqûres sont rarement mortelles. Voilà encore une légende qui ne résiste pas à l'examen des faits...

D'ailleurs le serpent ne s'en prend pas à l'homme ! Il le fuit, car l'être humain n'est pas une proie à sa taille et il faut une malchance extraordinaire pour que, se croyant menacé, l'animal effrayé l'attaque !

On les croit nuisibles ! Ils ne le sont pas. L'énorme consommation qu'ils font de rongeurs, leur donne en bien des régions le droit d'être considérés comme de précieux auxiliaires de l'agriculture. L'homme, d'ailleurs, commence à s'en apercevoir et devient plus circonspect dans ses massacres...

— Le serpent, a-t-il beaucoup d'ennemis ?

— Oui, aussi bien parmi les oiseaux que parmi les mammifères. Je me bornerai à citer certaines races d'aigles et les buses, parmi les premiers ; la célèbre mangouste, parmi les seconds, sans oublier cependant le valeureux petit hérisson... Pour vous rappeler un souvenir personnel, j'ai assisté l'autre jour au combat d'une vipère contre un hérisson. Ce dernier avait happé la queue du serpent et refusait de lâcher prise malgré les coups de fouet que lui lançait le reptile affolé. Finalement, à force de se trouer aux piquants de son ennemi, la vipère est retombée sur le sol, inerte et exsangue. La tenacité, une fois de plus avait eu raison de la fureur aveugle...

— Et de quoi se nourrissent les serpents ?

— Leur régime alimentaire varie selon les espèces, les uns n'acceptent que la viande à sang chaud. D'autres se contentent de petits batraciens et de poissons. Il en a qui raffolent des œufs, quelle que soit leur provenance. Certains vont même jusqu'au cannibalisme pur et simple. Je veux dire par là qu'il leur arrive de s'entre-dévorer.

— Et que pensez-vous du fameux serpent de mer ?

— Mon Dieu, sans prêter foi à l'existence d'un véritable monstre, — encore que des savants le garantissent formellement — je sais que l'on rencontre des serpents aquatiques. Ils sont toute une famille, d'ailleurs venimeuse, qui habite l'Océan Indien et



le Pacifique. Leur queue aplatie en fait de remarquables nageurs...

Mon ami, l'explorateur a rallumé sa pipe éteinte puis m'a regardé en souriant.

J'ai compris qu'il n'avait plus envie de parler et nous nous sommes quittés sur une cordiale poignée de mains...

Il se peut que je me trompe mais j'ai conscience d'avoir rapporté de cet entretien une ample moisson de choses intéressantes...

Qu'en pensez-vous, les amis ?...

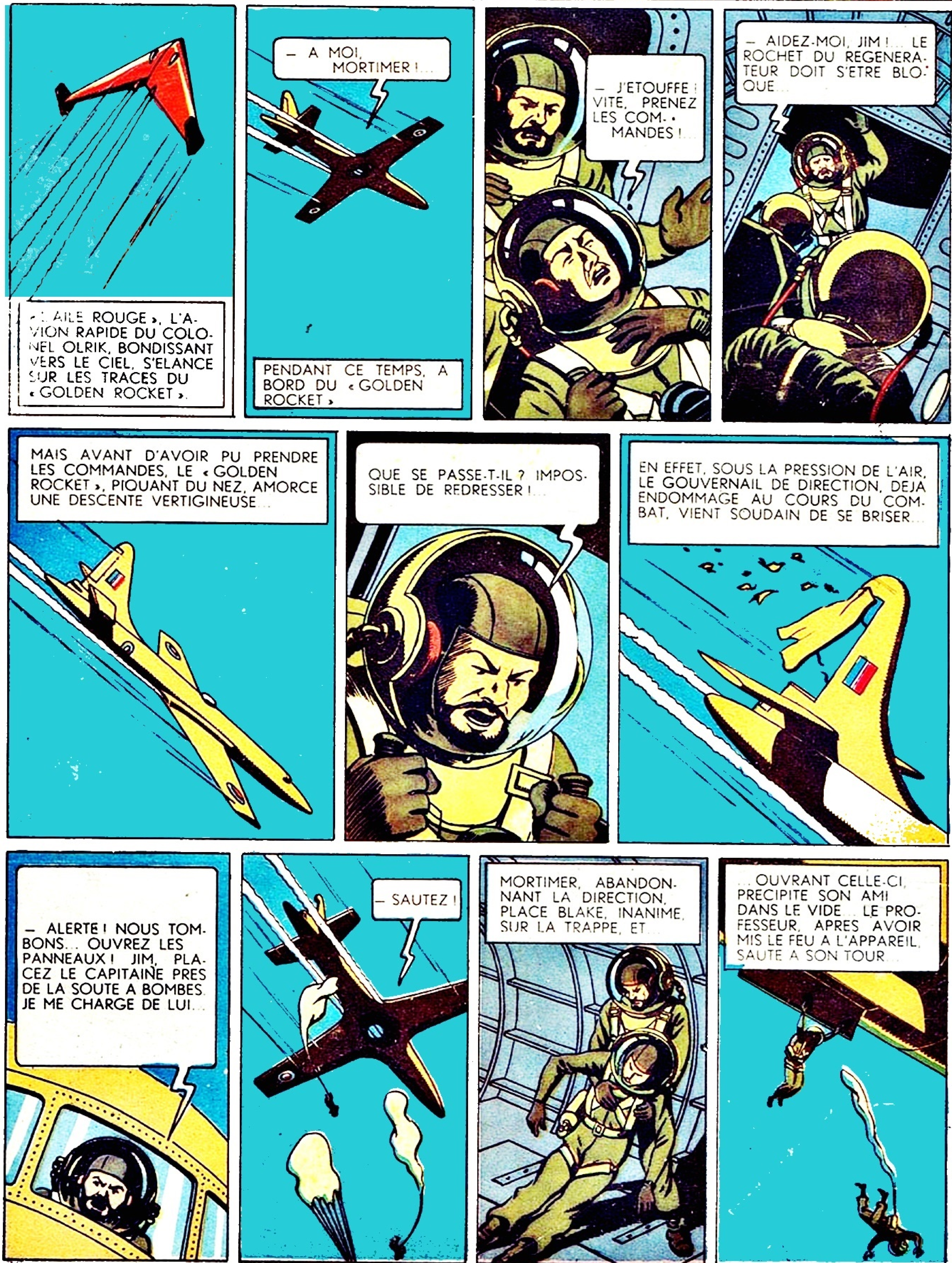
ATTENTION !

A tout lecteur qui, entre le 19 décembre et le 31 janvier souscrira un abonnement d'un an au journal, il sera offert gratuitement un magnifique calendrier « TINTIN » pour l'année 1947.

Ceux qui sont dans l'impossibilité de remplir cette condition peuvent obtenir ce calendrier en versant la somme de frs. 10.— au C. C. P. 1909.16 des « Editions du Lombard », 55, rue du Lombard, à Bruxelles.

LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)



(A suivre.)

« Les Editions du Lombard »
55, Rue du Lombard, Bruxelles.

Rédacteur en chef : André-D. Fernez

Editeur-Directeur : Raymond Leblanc
79, Rue Picard, Bruxelles.

Imprimé en Belgique sur les presses de C. Van Cortenbergh, 12, Rue de l'Empereur, Bruxelles.

DEUXIÈME ANNÉE
N° 5
30 JANVIER 1947



TINTIN

CHAQUE JEUDI

4,00 FRS



Saccageant tout sur leur passage, les Sarrazins marchent vers Bordeaux. *(voir p. 12)*

TINTIN vous parle



MON COURRIER

Bonjour, les amis !

Connaissez-vous la mésaventure dont vient d'être victime ce fermier italien connu, pour son avarice, à vingt lieues à la ronde ?

Non ?... Eh bien ! la voici :

Invité à un diner d'anniversaire, ce personnage but et mangea tant qu'il s'endormit pour ne se réveiller que le lendemain matin, dans son lit... avec une jambe plâtrée.

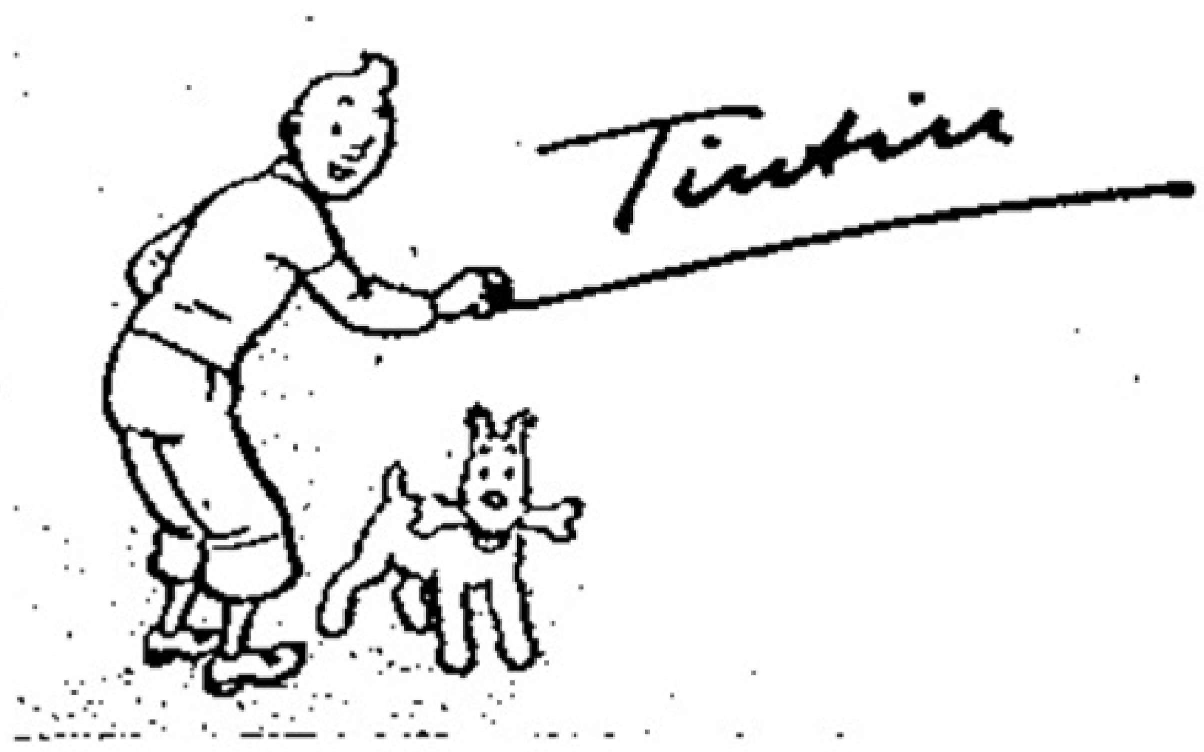
Ses amis lui racontèrent qu'il s'était brisé le tibia, la veille au soir, et l'obligèrent à rester couché pendant quatorze jours.

Au matin du quinzième, le fermier, qui s'étonnait de ne pas souffrir, cassa le plâtre et découvrit la supercherie... Il descendit à sa cave : toutes ses provisions avaient disparu.

Que pensez-vous de cette histoire ?

Je ne puis m'empêcher de croire que si l'avarice de ce fermier n'avait pas été aussi sordide, il ne serait sans doute jamais venu à l'idée de ses amis de le voler. Certains défauts, qui frisent ainsi la démesure et le ridicule, provoquent immanquablement la riposte.

Bonne poignée de mains !



CLUB TINTIN

Comment allez-vous, les amis ?

Je vous ai parlé dernièrement d'un code secret pour le club. J'y reviens aujourd'hui plus longuement.

Vous savez sans doute que chaque système de code possède sa « clef » ou sa « grille », c'est-à-dire, le moyen de traduire le message en langage clair.

Un des systèmes les plus difficiles à déchiffrer, et, en même temps, les plus aisés à lire, c'est celui qui consiste dans l'emploi d'un NOMBRE-CLEF.

Prenons un exemple, voulez-vous ?...

Supposons que le nombre-clef soit 2342.

Voici une phrase écrite en code :

X L Z G V L R Y K Q.

Cela signifie tout simplement : VIVE TINTIN (Il s'agit du Journal, bien entendu, et non de moi !).

Cet assemblage de lettres vous paraît inintelligible?... Minute!... Disposons chacun des chiffres du nombre 2342 en-dessous des caractères du message et dans leur ordre. Nous obtiendrons :

X L Z G V L R Y K Q
2 3 4 2 2 3 4 2 2 3

Pour déchiffrer le message, il suffit de faire reculer les caractères à traduire d'autant de lettres (selon leur succession dans l'alphabet) que l'indique le chiffre-clef.

Exemple : X — 2 : il faut faire reculer X de deux lettres, c'est-à-dire, jusqu'à V. X égale donc V.

L — 3 : faisons reculer L de trois lettres : K J I... nous comprenons que L = I. Et ainsi de suite.

L'avantage de ce système, c'est qu'on peut le varier à l'infini en changeant simplement le nombre-clef.

Je ne le trahis donc pas le moins du monde en vous le proposant dans notre journal.

Ceci ne vous empêche pas, bien entendu, de m'envoyer des codes secrets de votre invention. J'espère même que vous serez nombreux à m'écrire. Nous en discuterons tous ensemble et le meilleur triomphera.

A jeudi prochain, les amis.

Une bonne poignée de mains à vous tous.

TINTIN.

GUY MOREAU, Gand. — Ton idée est très bonne, nous tâcherons de la mettre à exécution. Bien à toi.

JACQUES VAN CAUWENBERGH, Uccle. — Nous pouvons te fournir le « Lotus Bleu ». Vois les conditions dans le journal. — Nous transmettrons ta question au capitaine Haddock. Amicalement.

ANTONIO de la SERRA et A. MAES de Remouchanmps, vous trouverez réponse à vos questions dans le n° 17 de TINTIN. Bonne poignée de mains.

FERNANDE VAN BOEKRYK, Schaerbeek, JEAN HERMESSE, Grivegnée, CHRISTINE DELEN, Bruges. — Les albums que vous me signalez seront prochainement réédités. Vous pourrez les obtenir au journal. Amitiés.

JACQUES MUNDS, Brasschaet. — Merci pour ta gentille lettre. Tu auras bientôt, ton calendrier ! Cordialement.

WILLY MONTIGNY, Tournai et CHRISTIANE ELOY. — Vous aurez trouvé tous les renseignements nécessaires concernant le club dans les précédents n°s de TINTIN. Très cordialement à vous !

P.R. SCHIFF, Bray. — La Major Wings répondra directement à ta demande; nous la lui avons transmise. Bonne poignée de mains !

MICHEL RYCKMANS, Boitsfort. — Ta gentille lettre nous a fait plaisir. L'album « Les Cigares du Pharaon » va être réédité. Nous penserons à ta suggestion au sujet de Quick et Flupke, mais pour le moment, il est impossible de la mettre à exécution. Amicalement à toi.

C. FEUCHAUX, Namur. — Tu auras trouvé réponse à ta question dans un des précédents numéros de TINTIN. Cordialement à toi.

PAUL RASMONT, Ostiche-Stocq. — Non malheureusement, il ne nous est pas possible de faire paraître l'histoire que tu nous demandes. Bien à toi !

GUY FERRIER, Uccle. — Nous avons transmis ton avion au Capitaine Haddock; il te dira lui-même ce qu'il en pense. Amitié.

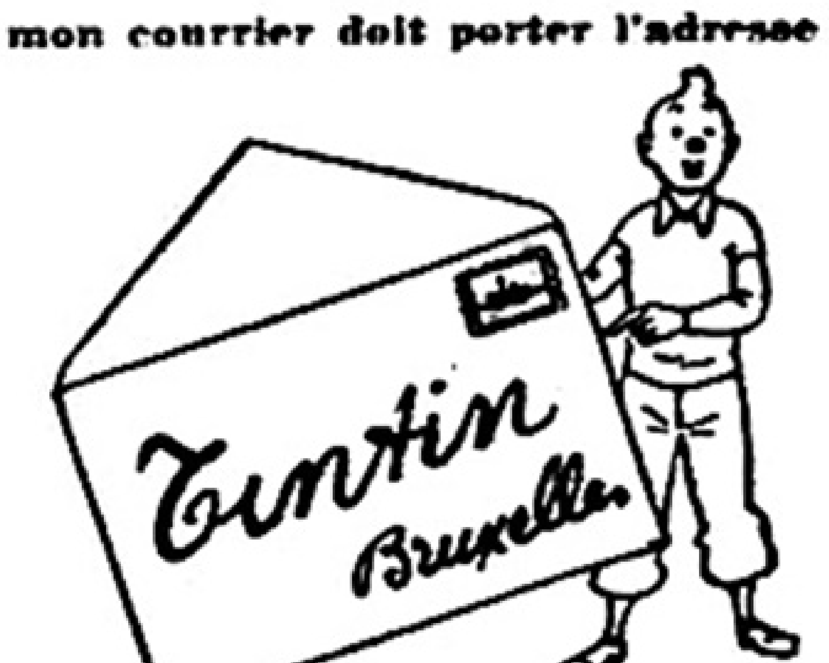
HENRI de la GARDERE, Arlon. — Merci pour tes dessins; ils sont charmants. A bientôt !

NAJA FIN BEC. — Ta petite lettre nous a fait plaisir; nous sommes très heureux de savoir que TINTIN te plaise tant. Bonne poignée de mains.

ETIENNE MANNE, HUY. — Nous avons transmis ta demande au Major Wings. Ta lettre est amusante et pleine d'idées excellentes. Amicalement à toi.

MYRIAM VAN HOUTTE, Vicht. — Merci pour ton gentil petit mot. Les mots croisés que tu nous demandes paraîtront très prochainement. Bonne poignée de mains.

Tout mon courrier doit porter l'adresse :



Des lecteurs nous demandent de leur fournir certains albums TINTIN. Nous pouvons les satisfaire. Actuellement en stock : « LE LOTUS BLEU »; il sera envoyé franco contre versement à notre C.C.P. N° 1909.16 de la somme de 60 francs (soixante).

BELGIQUE	ABONNEMENTS :		FRANCE	
Trois mois ...	Fr. b. 47.—	Fr. fr. 150.—	moins	142.—
Six mois	» 90.—	» 290.—	5 %. soit	275.—
Un an	» 175.—	» 560.—		530.—

Abonnez-vous en versant l'un des montants ci-contre au C. C. P. N° 1909.16 de « Editions du Lombard », 55, rue du Lombard, à Bruxelles. Pour la France, abonnez-vous à TINTIN-PARIS, boite postale 14. Le prix des anciens numéros demandés directement au journal demeure fixé à fr. 3.50.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

Texte et dessins de PAUL CUVELIER



(A suivre.)



Mon Cher Caméléon,

Tu as bien raison de ne plus t'embarrasser de préambules. Je ferai de même à l'avenir !...

Reprenons notre arc, ou pour mieux dire, notre branche d'arc, à l'endroit où nous l'avons laissée.

Scie-la de façon qu'elle t'arrive à hauteur du menton; cherches-en le milieu et indiques-y l'emplacement de la poignée; les limites de celle-ci devront se trouver à 2 centimètres au-dessus et à 7 centimètres au-dessous du milieu.

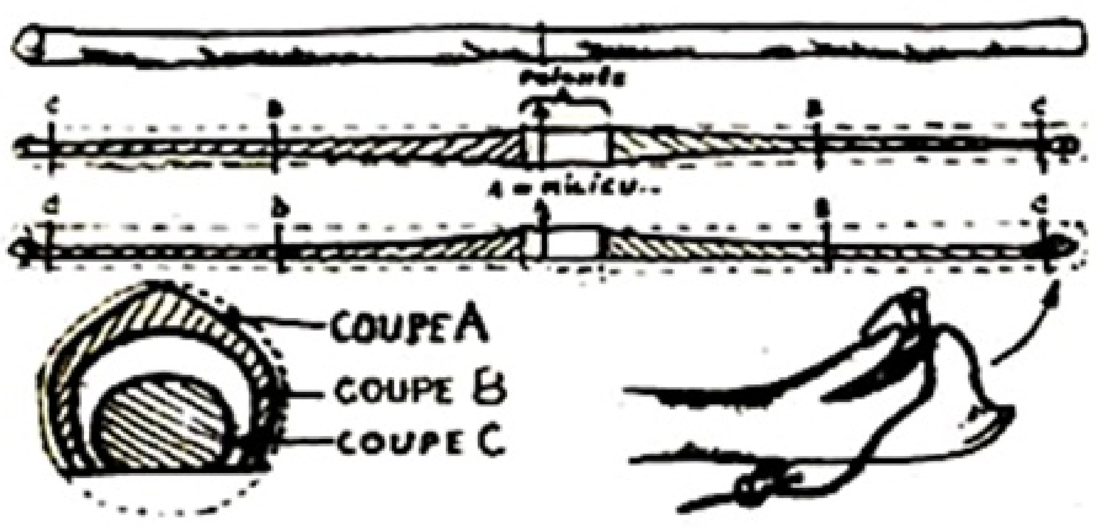
Si tu disposes d'un établi et d'un rabot, place soigneusement ta branche sur l'établi de manière qu'elle déborde de l'étau, et sur toute sa longueur, d'un centimètre très exactement. Rabote-la jusqu'à ce que tu obtiennes une surface bien plane. C'est du travail de précision, mais si tu es habile, tu pourras te passer de rabot et tu viendras à bout de cette difficulté avec un bon couteau.

Le côté plat de la branche sera le côté intérieur de ton arc.

La phase suivante de ta besogne, consistera à « profiler », c'est-à-dire, à amincir ton arc de façon régulière en partant de la poignée vers les deux extrémités. Attention !... Je dis bien de la poignée et non pas du milieu de la branche.

N'entame un côté qu'après avoir complètement terminé l'autre et, après l'avoir façonné au couteau ou au rabot, gratte-le avec un morceau de verre pour le polir.

Voici d'ailleurs quelques croquis qui t'indiqueront comment t'y prendre.



Si tu examines les coupes de ton arc, tu remarqueras que le côté intérieur, c'est-à-dire celui qui est tourné vers toi quand tu tires, ne doit pas être aminci. Par conséquent, quand il s'agira de profiler la branche, borne-toi à la surface du dessus et aux deux côtés, mais ne touche pas à la surface intérieure.

A présent, ton arc est pratiquement terminé. Dans le petit renflement que tu auras laissé aux deux extrémités de la branche, creuse deux encoches qui te permettront de fixer la corde. Celle-ci devra être très solide; on en vend de toutes préparées, mais, une fine cordelette de chanvre tressée, trempée pendant quelques jours dans l'huile de lin additionnée d'un peu de siccatif, puis soigneusement séchée, fera fort bien l'affaire. Garnis-en les bouts d'un nœud de chaise disposé de manière que la corde, une fois tendue, soit distante de la poignée de ton arc, d'environ 12 à 13 centimètres.

Pour éviter une usure trop rapide, munis l'endroit de la corde où la flèche se posera, d'une surliure en fil très fort.

Et voilà ! Ton arc est fin prêt !

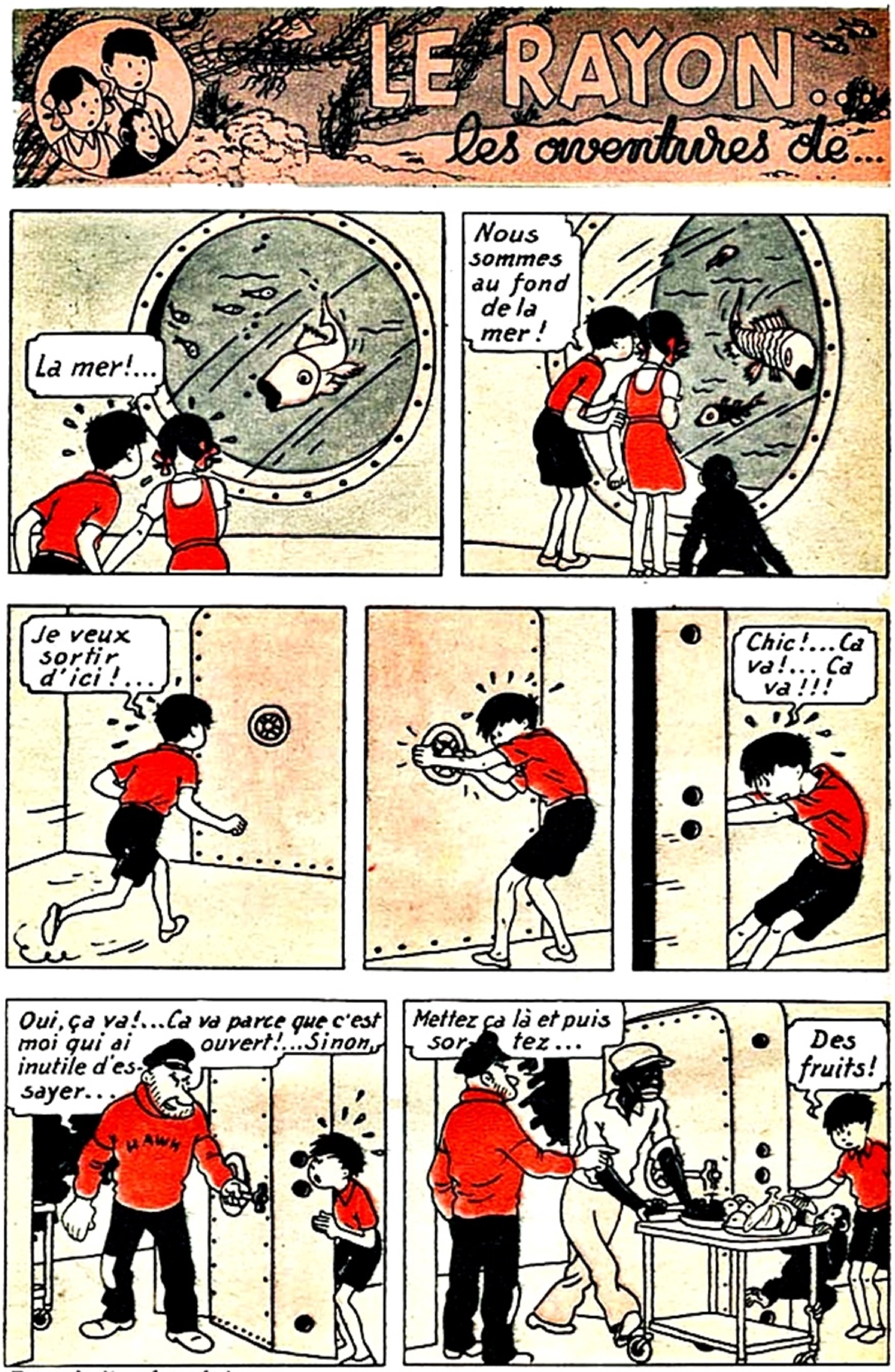
La semaine prochaine, nous fabriquerons ensemble des cibles et des flèches. Et rien ne t'empêchera plus d'organiser des concours de tir à l'arc.

J'espère, mon cher Caméléon, que tu y prendras goût. En tous cas, cet exercice te développera les muscles et à ce titre seul, il est déjà recommandable.

Je te serre cordialement la gauche.

ANGORA BATAILLEUR. — Merci pour ta gentille lettre ! Transmets mes amitiés à ton chef de groupe. Je parlerai de l'esprit de patrouille très prochainement.

BISON SERVIABLE.





MON appareil photographique m'a valu, mes amis, une correspondance nombreuse. De sorte qu'il m'a fallu remettre à plus tard d'autres sujets intéressants et obtenir de l'imprimeur de changer ses compositions. Voici donc quelques-unes des explications que vous m'avez demandées sur les principes de la photographie.

Nous avons vu que le paysage, dont les rayons ont traversé l'objectif de l'appareil, se reproduit sur le fond de la chambre noire. La photographie est née le jour où l'on a trouvé le moyen de retenir cette image; et cela fut rendu possible par la découverte de certains produits (des sels d'argent) qui, du fait qu'ils ont été fabriqués dans l'obscurité, subissent une certaine transformation s'ils sont frappés par les rayons lumineux.

Si l'on place, dans le fond de la chambre noire, un papier recouvert d'une couche sensibilisée par des sels d'argent, et si l'on ouvre l'objectif en face d'un paysage bien éclairé, ce paysage se reproduira sur le papier de la façon suivante : les parties les plus claires transformeront complètement la couche sensible, tandis que les parties noires ne l'influenceront pas; quant aux demi-teintes, elles se marqueront plus ou moins.

Remarquez cependant que la transfor-



(A suivre.)

mation subie par le papier sensible est absolument invisible : on dit que le papier est seulement « impressionné ». Il est donc nécessaire de « révéler » l'image encore invisible; c'est l'opération que l'on appelle le « développement » et qui doit se faire dans l'obscurité. Si, au moment de la développer, on sortait la photographie du laboratoire, on la verrait se noircir en moins d'une minute; en effet, les sels d'argent qui n'avaient pas encore été impressionnés, le seraient par la lumière ambiante. Il est donc indispensable de les rendre insensibles, dans le laboratoire, par une opération qui s'appelle le « fixage ».

Vous savez comment procèdent les photographes des foires. Ils ont une caisse qui leur sert à la fois de chambre noire et de laboratoire. A l'aide de leurs mains qui pénètrent à l'intérieur de la caisse par deux trous garnis de manches noires, ils disposent dans le fond, en face de l'objectif, le papier sensible; puis ils le développent et le fixent au fond de la boîte dans des cuves remplies des produits voulus. Et quand ils ont fait les opérations nécessaires, que sortent-ils de la boîte ? L'avez-vous vu ? Une photo, me direz-vous. D'accord, mais comment est-elle cette photo ? Elle est méconnaissable, car elle vous a transformé en nègre... Tout ce qui devait être noir se trouve être blanc, et, au contraire, les blancs sont devenus noirs ! Ce n'est pas ce que vous attendiez; je vous donnerai la raison de cette anomalie la semaine prochaine.

T. Tournesol

TINTIN SPORTS

SPORTEZ-VOUS BIEN ?

Divagations hebdomadaires, par .E. Tasseur.

IL n'est pas trop tard pour dire encore un mot du match de boxe qui mit aux prises le Nord-Africain Cerdan et l'américain Abrams.

On se rappelle que Cerdan eut beaucoup de difficulté à vaincre son coriace antagoniste. Interrogé par un journaliste français, Cerdan a déclaré : « A la fin de la 8e reprise, je me disais : Il va me battre... Il va me battre... J'étais mort, mais je frappais, je frappais, en serrant les dents ! » Un petit bravo pour Cerdan, le serre-dents...

★

M. Parker (rien de commun avec le fabricant du porteplume-réservoir qui porte le même nom), M. Parker, dis-je, n'est pas content du tout, mais là, pas du tout. Envoyé en Australie pour disputer la finale de la Coupe Davis, **cet excellent joueur de tennis a été remisé au vestiaire ni plus ni moins qu'une raquette dont les boyeux auraient cédé.** Le sélectionneur américain, Walter Pate, lui a préféré le dynamique Ted Schroeder.

— C'est du favoritisme, a vociféré Parker. Schroeder est le chouchou de Walter Pate !

Si Schroeder avait perdu ses matches l'Amérique toute entière aurait pris parti pour l'ami Parker. Malheureusement « le chouchou » a remporté les deux rencontres auxquelles il a participé et Mr Pate, encensé par tout le monde, s'est allègrement frotté les mains.

Comme quoi le malheur des uns fait le bonheur des autres.

★

Règlement en main, l'Australie aurait pu gagner le match de double sans même le disputer. En effet, Walter Pate aurait dû communiquer la composition de son équipe à M. Patterson, capitaine du team australien, vingt-quatre heures d'avance. Or il avait négligé de le faire. M. Paterson, dont on louera le fair-play, refusa de se prévaloir d'un argument si peu loyal et préféra perdre le match sur le terrain plutôt que de le gagner autour d'un tapis vert.

Ce Patterson est une bonne pâte, n'est-ce pas Mr Pate ?

★

Vous ai-je dit, amis lecteurs, qu'il règnait une chaleur torride en Australie dans les derniers jours de décembre? C'est l'été, là-bas, et les spectateurs — heureux Australiens! — s'épongeaient le visage « à mouchoir que veux-tu »... Puis il y eut **un orage de derrière les fagots**, si j'ose dire, et le terrain inondé devint très glissant. Ted Schroeder demanda s'il pouvait chausser des « spikes », vous savez : ces chaussures garnies de clous dont les coureurs à pied font usage. **Ce qui lui fut refusé catégoriquement** par le juge-arbitre. Celui-ci était fort décidé. Il n'est pas étonnant qu'un monsieur si rond n'aime pas les pointes

★

Lu dans les « Zig-Zags du footballer » de mon copain Jacques Lecocq, ce qui suit :

« Un ancien joueur m'expose un cas intéressant, en demandant la solution qu'on y pourrait apporter(...) :

« A-t-il le droit de toucher la prime hebdo- faisait régulièrement partie de l'é-dépendant prévoi-il ce cas ? » Ce joueur ajoute :

« le blesé madaire ? Le statut du joueur inquipe première depuis des années... Quelle doit être l'attitude de ses dirigeants ? »

« C'est bien simple. Hélas, trop simple. »

J'ai beaucoup de sympathie pour Jacques Lecoq mais je trouve qu'il va fort quand il dit que ce problème est bien simple. A mon avis le cas du blessé madaire est singulièrement compliqué et j'y regarderais à deux fois avant de décider s'il a le droit de toucher la prime hebdo- même s'il faisait régulièrement partie de l'é-dépendant.

Qu'en pensez-vous, mes jeunes amis ?

★

Succédant à l'équipe de Cardiff, « le quinze » anglais de Beckenham est venu livrer une belle partie de rugby à Cognac, contre l'équipe locale.

Les insulaires se sont déclarés enchantés de leur séjour en France. Ce n'est un secret pour personne que les Anglais adorent (le) Cognac.

A quand une démonstration de Jai-Alai ou de lutte à l'américaine par le Capitaine Haddock ?

A Whisky, évidemment ! E. T.



RESUME : Les Marsiens, lancés à la conquête de la terre, dévastent les environs de Londres. La population entière de la capitale, prise de panique, s'est mise en marche vers le nord et vers l'est. Le frère du narrateur, accompagné de deux dames, s'est heurté à une colonne compacte de fugitifs.

MON frère fit reculer contre la la haie le poney et la chaise; la voiture passa et alla s'arrêter plus loin près d'un tournant. C'était une voiture de maître, avec un timon pour deux chevaux, mais il n'y en avait qu'un d'attelé.

Mon frère aperçut vaguement, à travers la poussière, deux hommes qui soulevaient quelque chose sur une civière blanche et déposaient doucement leur fardeau à l'ombre de la haie de troënes.

L'un des hommes revint en courant.

— Est-ce qu'il y a de l'eau par ici ? demanda-t-il. Il a très soif, il est presque moribond. C'est lord Garrick.

— Lord Garrick ! répondit mon frère, le Premier Président de la Cour ?

— De l'eau ? répéta l'autre.

— Il y en a peut-être dans une de ces maisons, dit mon frère, mais nous n'en avons pas et je n'ose pas laisser mes gens.

L'homme essaya de se faire un chemin, à travers la foule, jusqu'à la porte de la maison du coin.

— Avancez ! disaient les fuyards en le repoussant. Ils viennent ! Avancez !

A ce moment, l'attention de mon frère fut attirée par un homme barbu à face d'oiseau de proie, portant avec grand soin un petit sac à la main, qui se déchira au moment même où mon frère l'apercevait, et dégorgea une masse de souverains qui s'éparpilla en mille morceaux d'or. Les monnaies roulèrent en tous sens sous les pieds confondus des hommes et des chevaux. Le vieillard s'arrêta, considérant d'un œil stupide son tas d'or et le brancard d'un cab, le frappant à l'épaule, l'envoya rouler à terre. Il poussa un cri, et une roue de camion effleura sa tête.

— En avant ! criaient les gens tout autour de lui. Faites de la place !

Aussitôt que le cab fut passé, il se jeta les mains ouvertes sur le tas de pièces d'or et se mit à les ramasser à pleins poings et à en bourrer ses poches. Au moment où il se relevait à demi, un cheval se cabra par-dessus lui et l'abattit sous ses sabots.

— Arrêtez ! s'écria mon frère.

Et, écartant une femme, il essaya d'empoigner la bride du cheval !

Avant qu'il ait pu y parvenir, il entendit un cri sous la voiture et vit dans la poussière la roue passer sur le dos du pauvre diable. Le cocher lança un coup de fouet à mon frère qui passa en courant derrière le véhicule. La multitude des cris l'assourdissait. L'homme se tordait dans la poussière sur son or épars, incapable de se relever, car la roue lui avait brisé les reins et les membres inférieurs étaient insensibles et inanimés. Mon frère se redressa et hurla un ordre au cocher qui suivait; un homme monté sur un cheval noir vint à son secours.

— Enlevez-le de là, dit-il.

L'empoignant de sa main libre par le collet, mon frère voulut traîner l'homme jusqu'au bord. Mais le vieil obstiné ne lâchait pas son or et jetait à son sauveur des regards courroucés, lui martelant le bras de son poing plein de monnaies.

— Avancez! avancez! criaient des voix furieuses derrière eux. En avant ! en avant !

Il y eut un soudain craquement, et le brancard d'une voiture heurta le fiacre que le cavalier maintenait arrêté. Mon frère tourna la tête et l'homme aux pièces, se tordant le cou, vint mordre le poignet qui le tenait. Il y eut un choc : le cheval du cavalier fut envoyé de côté, et celui de la voiture fut repoussé avec lui. Un de ses sabots manqua de très près le pied de mon frère. Il lâcha prise et bondit en arrière. La colère se changea en terreur sur la figure du pauvre diable étendu à terre, et mon frère, qui le perdit de vue, fut entraîné dans le courant, au delà de l'entrée du chemin et dut se débattre de toutes ses forces pour revenir.

Il vit miss Elphinstone se couvrant les yeux de sa main, et un enfant, avec toute la marque de sympathie ordinaire à cet âge, contemplant avec des yeux dilatés un objet poussiéreux, noirâtre et immobile, écrasé et broyé sous les roues.

— Allons-nous-en ! s'écria-t-il. Nous ne pouvons traverser cet enfer !

Et il se mit en devoir de faire tourner la voiture. Ils s'éloignèrent d'une centaine de mètres dans la direction d'où ils étaient venus. Au tournant du chemin, dans le fossé, sous les troënes, le moribond gisait affreusement pâle, la figure couverte de sueur, les traits tirés. Les deux femmes restaient silencieuses, blotties sur le siège et frissonnantes. Peu après, mon frère s'arrêta de nouveau. Miss Elphinstone était blême et sa belle-sœur, effondrée, pleurait, dans un état trop pitoyable pour réclamer son George. Mon frère était épouvanté et fort perplexe. A peine avaient-ils commencé leur retraite qu'il se rendit compte combien il était urgent et indispensable de traverser le torrent de fuyards. Soudainement résolu, il se tourna vers miss Elphinstone.



Est-ce qu'il y a de l'eau par ici ?

— Il faut absolument passer par là, dit-il.

Et il fit de nouveau retourner le poney.

Pour la seconde fois, ce jour-là, la jeune fille fit preuve d'un grand courage. Pour s'ouvrir un passage, mon frère se jeta en plein dans le torrent, maintint en arrière le cheval d'un cab, tandis qu'elle menait le poney par la bride. Un chariot les accrocha un moment, et aracha un long éclat de bois à leur chaise. Au même instant, ils furent pris et entraînés en avant par le courant. Mon frère, la figure et les mains rouges des coups de fouet du cocher, sauta dans la chaise et prit les rênes.

— Braquez le revolver sur celui qui nous suit, s'il nous presse de trop près — non — sur son cheval plutôt, dit-il, en passant l'arme à la jeune fille.

Alors il attendit l'occasion de gagner le côté droit de la route. Mais une fois dans le courant, il sembla perdre toute volonté et faire partie de cette cohue poussiéreuse. Pris dans le torrent, ils traversèrent Chipping Barnet et ils firent un mille de l'autre côté de la ville, avant d'avoir pu se frayer un passage jusqu'au bord opposé de la route. C'était un fracas et une confusion indescriptibles. Mais dans la ville et au dehors, la route se bifurquait fréquemment, ce qui, dans une certaine mesure, diminua la poussée.

Ils prirent un chemin vers l'est à travers Hadley et de chaque côté de la route, en plusieurs endroits ils trouvèrent une multitude de gens buvant dans les ruisseaux; quelques-uns se battaient pour approcher plus vite. Plus loin, du haut d'une colline, près de East Barnet, ils aperçurent deux trains avançant lentement, l'un suivant l'autre, sans signaux, montant vers le nord, fourmillant de gens juchés jusque sur les tenders. Mon frère supposa qu'ils avaient dû s'emplir hors de Londres, car à ce moment la terreur affolée des gens avait rendu les gares terminus impraticables.

Ils firent halte près de là, pendant tout le reste de l'après-midi, car les émotions violentes de la journée les avaient, tous trois complètement épuisés. Ils commençaient à souffrir de la faim : le soir fraîchit, aucun d'eux osait dormir. Dans la soirée, un grand nombre de gens passèrent à une allure précipitée sur la route, près de l'endroit où ils faisaient halte, des gens fuyaient des dangers inconnus et retournaient dans la direction d'où mon frère venait.

XVII

Le « FULGURANT »

Si les Marsiens n'avaient eu pour but que de détruire, ils auraient pu, dès le lundi, anéantir toute la population de Londres pendant qu'elle se répandait lentement à travers les comtés environnants. Des cohues frénétiques débordaient non seulement sur la route de Barnet, mais sur celles d'Edgware et de Waltham Abbey et au long des routes qui, vers l'est, vont à Southend et à Shoeburyness, et, au sud de la Tamise, à Deal et à Broadstairs. Si, par ce matin de juin, quelqu'un se fut trouvé dans un ballon au-dessus de Londres, au milieu du ciel flamboyant, toutes les routes qui vont vers le nord et vers l'est, et où aboutissent les enchevêtrements infinis des rues, eussent semblé pointillées de noir par les innombrables fugitifs, chaque point étant une agonie humaine de terreur et de détresse physique. Je me suis étendu longuement dans le chapitre précédent, sur la description que me fit mon frère de la route qui traverse Chipping Barnet, afin que les lecteurs pussent se rendre compte de l'effet que produisait, sur ceux qui en faisaient partie, ce fourmillement de taches noires. Jamais encore, dans l'histoire du monde, une pareille masse d'êtres humains ne s'étaient mis en mouvement et n'avaient été ensemble. Les hordes légendaires des Goths et des Huns, les plus vastes armées qu'ait jamais vues l'Asie, se fussent perdues dans ce débordement. Ce n'était pas une marche disciplinée, mais une fuite affolée, une terreur panique gigantesque et terrible, sans ordre et sans but, six millions de gens sans armes et sans provisions, allant de l'avant à corps perdu. C'était le commencement de la déroute de la civilisation, du massacre de l'humanité.

Immédiatement au-dessous de lui, l'aéronaute aurait vu, immense et interminable, le réseau des rues, les maisons, les églises, les squares, les places, les jardins déjà vides, s'étaler comme une immense carte, avec toute la contrée du sud barbouillée de noir. A la place d'Ealing, de Richmond, de Winbledon, quelque plume monstrueuse avait laissé tomber une énorme tache d'encre. Incessamment et avec persistance, chaque éclaboussure noire croissait et s'étendait, envoyant des ramifications de tous côtés, tantôt se resserrant entre des élévations de terrain, tantôt dégringolant rapidement la pente de quelque vallée nouvelle, de la même façon qu'une tache s'étendrait sur du papier buvard.

Au delà, derrière les collines bleues qui s'élèvent au sud de la rivière, les Marsiens étincelants allaient de-ci de-là; tranquillement et méthodiquement, ils étalaient leurs nuages empoisonnés sur cette partie de la contrée, les balayant ensuite avec leurs jets de vapeur, quand ils avaient accompli leur œuvre et prenant possession du pays conquis. Il semble qu'ils eurent moins pour but d'exterminer que de démoraliser complètement et de rendre impossible toute résistance. Ils firent sauter toutes les poudrières qu'ils rencontrèrent, coupèrent les lignes télégraphiques et détruisirent en maints endroits les voies ferrées. On eût dit qu'ils coupaient les jarrets du genre humain. Ils ne paraissaient nullement pressés d'étendre le champ de leurs opérations et ne parurent pas dans la partie centrale de Londres de toute cette journée. Il est possible qu'un nombre très considérable de gens soient restés chez eux, à Londres, pendant toute la matinée du lundi. En tous cas, il est certain que beaucoup moururent dans leurs maisons, suffoqués par la Fumée Noire.

Jusque vers midi, le *pool* de Londres fut un spectacle indescriptible. Les steamboats et les bateaux de toutes sortes restèrent sous pression, tandis que les fugitifs offraient d'énormes sommes d'argent, et l'on dit que beaucoup de ceux qui gagnèrent les bateaux à la nage furent repoussés à coups de crocs et se noyèrent. Vers une heure de l'après-midi, le reste aminci d'un nuage de vapeur noire parut entre les arches du pont de Blackfriars. Le *pool*, à ce moment, fut le théâtre d'une confusion folle, de collisions et de batailles acharnées : pendant un instant, une multitude de bateaux et de barques s'embarrassèrent et s'écrasèrent contre une arche du pont de la Tour; les matelots et les mariniers durent se défendre sauvagement contre les gens qui les assaillirent, car beaucoup se risquèrent à descendre au long des piles du pont.



Beaucoup se risquèrent à descendre le long des piles...

Quand, une heure plus tard, un Marsien apparut par delà la Tour de l'Horloge et disparut en aval, il ne flottait plus que des épaves depuis Limehouse.

J'aurai à parler plus tard de la chute du cinquième cylindre. Le sixième tomba à Wimbledon. Mon frère, qui veillait auprès des femmes endormies dans la chaise au milieu d'une prairie, vit sa traînée verte dans le lointain, au delà des collines. Le mardi, la petite troupe, toujours décidée à aller s'embarquer quelque part, se dirigea, à travers la contrée fourmillante, vers Colchester. La nouvelle fut confirmée que les Marsiens étaient maintenant en possession de tout Londres : on les avait vus à Highgate et même, disait-on à Neasdon. Mais mon frère ne les aperçut pour la première fois que le lendemain.

Ce jour-là, les multitudes dispersées commencèrent à sentir le besoin urgent de provisions. A mesure que la faim augmentait, les droits de la propriété étaient de moins en moins respectés. Les fermiers défendaient, les armes à la main, leurs étables leurs greniers et leurs moissons. Beaucoup de gens maintenant, comme mon frère, se tournaient vers l'est, et même quelques âmes désespérées s'en retournaient vers Londres, avec l'idée d'y trouver de la nourriture. Ces derniers étaient surtout des gens des banlieues du nord qui ne connaissaient que par ouï-dire les effets de la Fumée Noire. Mon frère apprit que la moitié des membres du gouvernement s'étaient réunis à Birmingham et que d'énormes quantités de violents explosifs étaient rassemblées, pour établir des mines automatiques creusées dans les comtés du Midland.

On lui dit aussi que la compagnie du Midland-Railway avait suppléé au personnel qui l'avait quittée au premier jour de la panique, qu'elle avait repris le nord, pour dégager l'encombrement des environs de Londres. On afficha aussi, dans Chipping-Ongar, un avis annonçant que d'immenses magasins de farine se trouvaient en réserve dans les villes du nord et qu'avant vingt-quatre heures on distribuerait du pain aux gens affamés des environs. Mais cette nouvelle ne les détourna pas du plan de salut qu'ils avaient formé et tous trois continuèrent pendant cette journée leur route vers l'est. Ils ne virent de la distribution de pain que cette promesse; d'ailleurs, à vrai dire, personne n'en vit plus qu'eux.

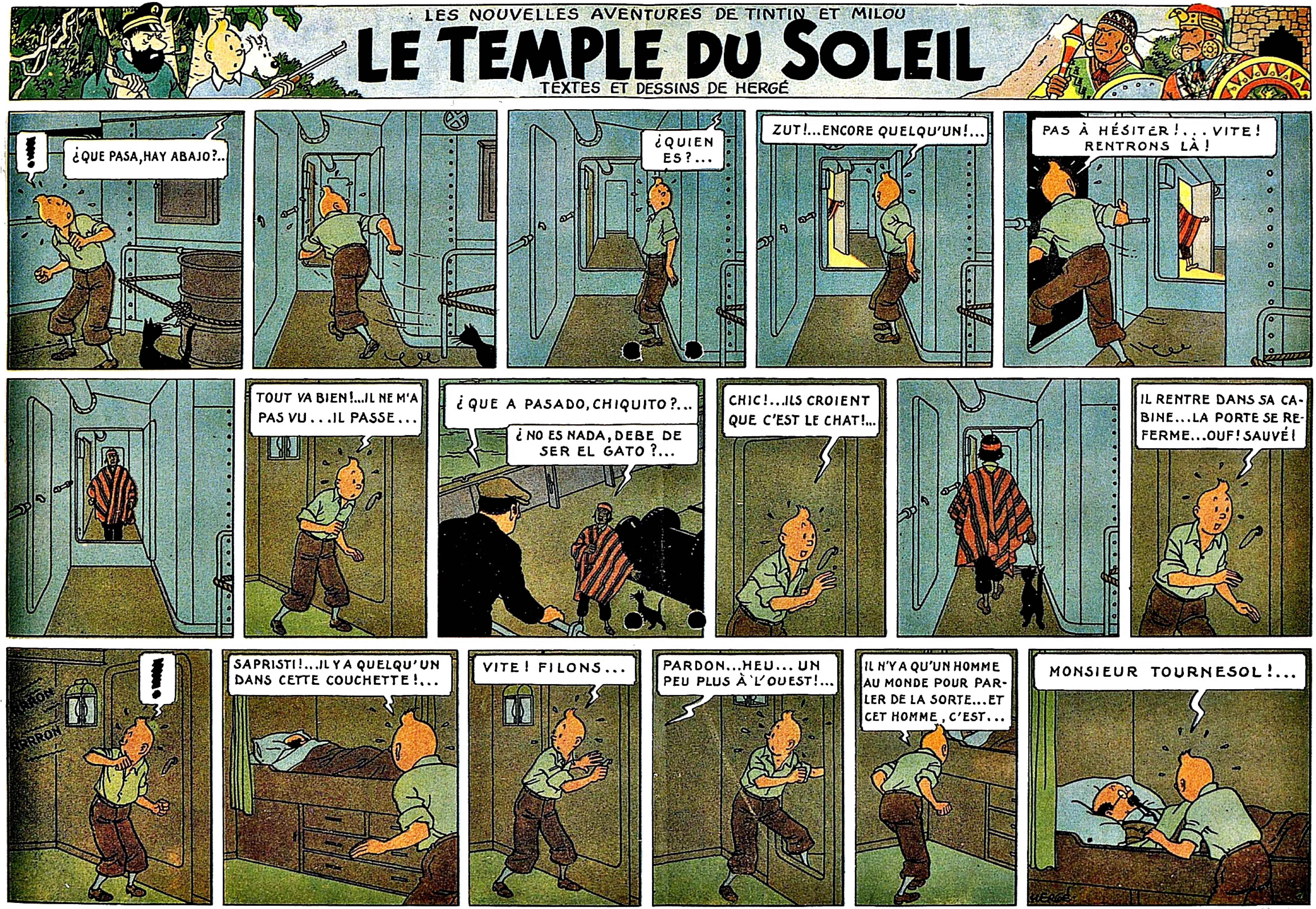
Cette nuit-là, le septième météore tomba sur Primrose Hill. Miss Elphinstone veillait, ce qu'elle faisait alternativement avec mon frère — et c'est elle qui vit sa chute.

Le mercredi, les trois fugitifs, qui avaient passé la nuit dans un champ de blé encore vert, arrivèrent à Chelmsford, et là un groupe d'habitants, s'intitulant : le Comité d'approvisionnement public, s'empara du poney comme provision et ne voulut rien donner en échange, sinon la promesse d'en avoir un morceau le lendemain. Le bruit courait que les Marsiens étaient à Epping, et l'on parlait aussi de la destruction des poudrières de Waltham Abbey, après une tentative vaine de faire sauter l'un des envahisseurs.

On avait posté des hommes dans les tours de l'église pour épier la venue des Marsiens; mon frère, très heureusement comme la suite le prouva, préféra pousser immédiatement vers la côte plutôt que d'attendre une problématique nourriture, bien que tous trois fussent fort affamés. Vers midi, ils traversèrent Tillingham qui, assez étrangement, parut être désert et silencieux, à part quelques pillards furtifs en quête de nourriture. Passé Tillingham, ils se trouvèrent soudain en vue de la mer, et de la plus surprenante multitude de bateaux de toute sorte qu'il soit possible d'imaginer.

(A suivre.)

Illustrations de E.-P. Jacobs.


LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU
LE TEMPLE DU SOLEIL
TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ
¿QUE PASA, HAY ABAJO?..
¿QUIEN ES?...
ZUT!...ENCORE QUELQU'UN!...
PAS À HÉSITER!... VITE! RENTRONS LÀ!
TOUT VA BIEN!...IL NE M'A PAS VU...IL PASSE...
¿QUE A PASADO, CHIQUITO?...
¿NO ES NADA, DEBE DE SER EL GATO?...
CHIC!...ILS CROIENT QUE C'EST LE CHAT!...
IL RENTRE DANS SA CABINE...LA PORTE SE REFERME...OUF! SAUVÉ!
RRRON
RRRRON
SAPRISTI!...IL Y A QUELQU'UN DANS CETTE COUCHETTE!...
VITE! FILONS...
PARDON...HEU... UN PEU PLUS À L'OUEST!...
IL N'Y A QU'UN HOMME AU MONDE POUR PARLER DE LA SORTE...ET CET HOMME, C'EST...
MONSIEUR TOURNESOL!...
HERGÉ

(A suivre.)

PUULANE ET TOHTLANE

CONTE ESTONIEN.



IL y avait autrefois en Estonie un paysan, nommé Jaani, dont l'avarice était connue à l'égal d'un proverbe dans toute la région.

Malgré l'état prospère de ses affaires, il n'était pas heureux, car il calculait chaque jour la part de bénéfice qu'il devait engouffrer dans la nourriture de ses servantes et de ses ouvriers.

Il les nourrissait d'ailleurs si mal que bien rares étaient ceux qui demeuraient chez lui plus de trois mois. Le seul cas connu fut celui d'une servante qui résista six mois au régime de famine que Jaani imposait à son personnel.

Dans le pays, on finit par savoir pourquoi personne ne voulait rester à son service, et dès lors, Jaani fut incapable de trouver encore des domestiques.

Bien ennuyé, il décida un jour de se rendre à Allutaga où vivait un sorcier célèbre. Il lui apporta (avec quels regrets !) une bourse pleine d'or et d'autres présents, puis il lui fit part de son embarras. « Si seulement je pouvais trouver un domestique et une servante qui mangeraient moins et ne me ruineraient pas, ce serait parfait ! »

— La chose n'est pas impossible, dit le sorcier, après avoir bien réfléchi, mais elle dépasse mes forces. Seul le diable est en mesure de t'aider. Si tu veux le rencontrer, tu dois te rendre trois jeudis de suite, un peu avant minuit, au septième carrefour du grand chemin d'Attulaga. Tu prendras avec toi un lièvre noir et tu siffleras jusqu'à ce que le démon se présente. A toi, alors, de conclure le marché. Mais, fais attention de ne pas te laisser duper.

— Où pourrais-je trouver un lièvre noir ? Cela ne se rencontre pas tous les jours !...

— Prends un chat noir. Le diable n'y verra que du feu.

Le premier jeudi qui suivit cet entretien, Jaani se rendit à l'endroit indiqué, muni d'un sac contenant le chat noir. Bien que peu rassuré sur les suites de sa démarche, il siffla et attendit. Personne ne vint. Il siffla une seconde fois en pensant : « S'il ne vient pas, j'aurai fait une course inutile ». Au même moment, un bruit comparable à celui d'un soufflet de forge dechira l'air. Jaani se trouva environné de brouillard, et une voix demanda :

— Que veux-tu ?

— J'ai un lièvre noir à vendre.

— Viens jeudi prochain. Je n'ai pas le temps de faire marché aujourd'hui. Et au même moment le brouillard, qui n'avait cessé d'entourer le paysan durant l'entretien, se dissipa comme rosée au soleil.

Assez fâché d'avoir fait pour rien cette longue route, Jaani retourna chez lui, mais le jeudi suivant il se rendit de nouveau au carrefour.

A peine eut-il sifflé qu'apparut devant lui un petit gnome ricanant :

— Que veux-tu ?

— J'ai un lièvre noir à vendre, dit Jaani.

— Quel est ton prix ?

— Je ne désire rien d'autre en échange qu'un ouvrier et une servante qui ne me ruineraient point par leur appétit.

— Pour combien de temps veux-tu conclure l'engagement ?

— Pour toute ma vie.

— Voilà qui est impossible ! Nous ne pouvons traiter que pour sept ans ou pour deux fois sept ans.

— Soit, je suis d'accord pour deux fois sept ans.

— Et bien, viens jeudi prochain et apporte le lièvre noir, moi je t'amènerai un ouvrier et une servante qui ne te demanderont rien à manger ni à boire. Seulement, quand viendra l'été, tu devras les faire, de temps en temps, tremper dans l'eau, sinon ils sècheraient et ne pourraient plus travailler.

Le paysan se trouva au rendez-vous du troisième jeudi. Il siffla comme les autres fois, et le diable apparut. Il était seul. Nul ouvrier, ni servante ne l'accompagnait.

— Il faut qu'en confirmation de notre traité tu me donnes trois gouttes du sang de ton « doigt sans nom » (annulaire), dit-il à Jaani. De cette manière tu ne pourras plus reculer...

— Soit, mais je ne vois ni le domestique ni la servante.

— Ils sont dans mon sac.

Jaani crut à une fumisterie. Le diable qui semblait deviner ses pensées lui dit :

— Je ne te trompe pas. Et en même temps, il plongea la main dans la sacoche, et en retira un étui de la grandeur d'une quenouille qu'il jeta par terre en disant : « Voilà ton ouvrier ». Au même instant, un homme de grande taille et aux larges épaules se dressa devant le paysan. D'un second étui jeté à terre sortit, ensuite, une servante.

— Voilà des domestiques qui ne mangent pas. Et maintenant, donne-moi les gouttes de ton sang, et le lièvre noir. Après cela, tu pourras rentrer chez toi.

Jaani s'exécuta, puis demanda le nom de ses nouveaux serviteurs.

— L'ouvrier s'appelle Puulane (de bois), et Tohtlane (d'écorce) est le nom de la servante. Adieu !

Le paysan rentra chez lui, et dès le lendemain, l'ouvrier et la servante commencèrent leur travail. Jamais ils ne demandaient à manger ni à boire, ce qui comblait de joie le cœur de Jaani. Dès que, par les jours chauds de l'été, ils paraissaient sécher, l'avare les mettait à tremper du soir au lendemain matin, et ils redevenaient forts et frais comme auparavant.

Jaani, n'ayant plus à nourrir ses domestiques ni à leur donner de gages, voyait chaque année s'accroître ses trésors.

Ainsi passèrent deux fois sept années, et le contrat approcha de son échéance. Cette perspective accablait Jaani de chagrin. En songeant aux serviteurs qu'il allait perdre, il aurait bien voulu trouver le moyen de prolonger le temps stipulé dans la convention.

Un matin, s'étant levé (on était au dernier jour de la quatorzième année), il ne trouva ni l'ouvrier ni la servante au travail. Croyant qu'ils dormaient encore au grenier, il y grimpa par l'échelle, mais n'y vit aucun être vivant. Sur la couche où avaient sommeillé Puulane et Tohlane, il n'aperçut qu'un morceau de bois et un petit tas d'écorce de bouleau. Alors, il comprit ce que signifiaient les noms de la servante et de l'ouvrier. Ils avaient été créés d'écorce et de bois, par une force magique !

Jaani voulut redescendre l'échelle, mais une main invisible le saisit par la gorge et l'étrangla.

Un peu plus tard, sa femme qui le cherchait, ne trouva plus au grenier que trois gouttes de sang. Elle entra dans le magasin aux provisions et vit que tout le blé avait disparu. Quelqu'un l'avait remplacé par des feuilles de bouleau ...

La femme mourut de chagrin la même année, sans même avoir su que Jaani avait vendu son âme au diable par avarice, et que le diable l'avait étranglé...

OLAVI KOSKINEN.

le coin des timbrés

Chers Amis, TINTIN commence aujourd'hui la publication d'une rubrique que vous attendiez avec impatience : la Philatélie.

Il est certain que, parmi vous, les collectionneurs de timbres sont nombreux.

Ils trouveront chaque semaine, à cette place, les directives nécessaires pour se constituer une petite collection instructive et amusante, sur les légendes et les grands faits de l'histoire, sur la géographie, les sports, le scoutisme, etc...

Des concours destinés à récompenser les meilleurs travaux seront organisés.

Je suis à votre disposition pour vous donner les renseignements qui vous paraîtraient utiles.

Ecrivez-moi, soumettez-moi vos désirs, vos doutes, et vos difficultés! Je vous répondrai soit directement soit par l'intermédiaire de TINTIN.

★

LES BELLES LEGENDES

TCHANTCHES

CETTE très vieille légende nous a été contée naguère par un théâtre de marionnettes. Tchantchès a-t-il vraiment existé ?... On ne le sait.

La tradition rapporte qu'il vivait au temps de l'empereur Charlemagne et qu'il vouait à son souverain un véritable culte.

Il prit part à la célèbre expédition de Roncevaux contre les Sarrasins, et l'on raconte qu'il y déploya une bravoure surhumaine en mettant à mal 3.000 infidèles.

Au point de vue personnel, Tchantchès est un Liégeois au cœur d'or et à la langue bien pendue, comme il s'en rencontre encore beaucoup aujourd'hui. Il avait l'esprit frondeur et son seul défaut était d'aimer un peu trop le bon vin.

Son épouse, une femme vertueuse et bonne, aurait bien voulu l'éloigner de la dive bouteille, mais il paraît que ses efforts demeurèrent infructueux.

La légende de Tchantchès a été illustrée par une série de timbres belges parue en 1944. L'exemplaire de 3,25 frs. + 11,75 frs. nous montre le héros liégeois renversant un Sarrasin d'un coup de tête dans la poitrine.

FR. DEPIENNE.



MELI-MELO

LE SAVIEZ-VOUS ?...

LE pétrole provient des coquillages !... Mais oui, des petits coquillages que vous vous amusiez, lorsque vous étiez plus petits, à ramasser sur la plage !...

Des océans entiers sont recouverts de leurs débris, au point que les fameuses nécropoles d'éléphants ne sont rien en comparaison de leurs ossuaires. On trouve aussi des coquillages enfouis dans la terre, en masses compactes, depuis des milliers d'années. Le temps les a fossilisés et c'est d'eux que provient le fameux pétrole.

Naguère, un modeste marchand du nom de Marcus Samuel transforma en bateau-citerne le bâtiment dans lequel il transportait une cargaison de coquillages, du Japon en Angleterre. Une marque venait de naître. Et une enseigne... Vous la rencontrez tous les jours dans la rue. Elle a la forme d'un coquillage.



L'ON vient de découvrir un monde nouveau...

Depuis longtemps une légende circulait dans le Nord Canadien. On parlait d'une contrée sauvage et désolée, où vivaient de farouches Indiens chasseurs de têtes.

Un jeune géologue américain nommé Watts partit un jour, avec sa femme et son frère, à la découverte de cette mystérieuse région. On n'entendit plus parler d'eux durant plusieurs semaines. Mais lorsqu'ils revinrent, ils firent des révélations surprenantes.

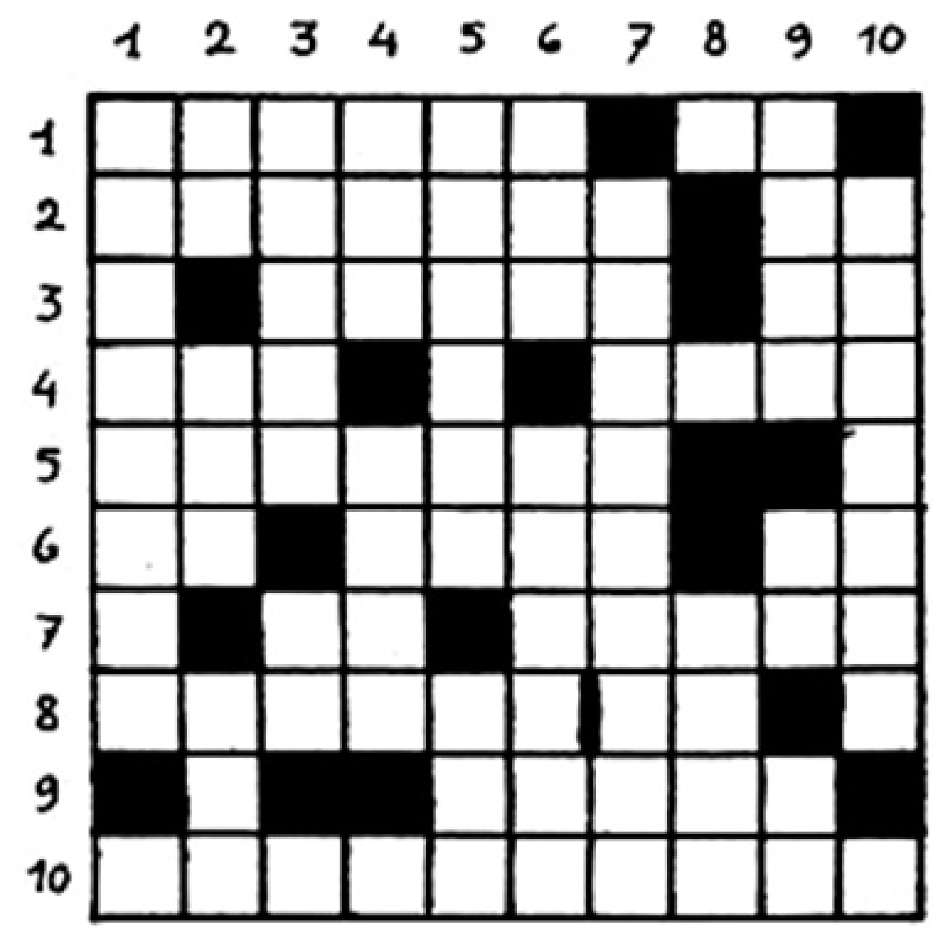
Il existerait en plein Nord, une vallée au climat semi-tropical, à la végétation très riche, abritée du vent par des collines, et irriguée de sources d'eau chaude... bref, un véritable paradis terrestre.

On suppose que c'est pour éloigner les Blancs de ce coin privilégié du monde, que les Indiens font courir ces légendes sauvages sur les chasseurs de têtes...



MOTS-CROISÉS

DE très nombreux lecteurs nous ont demandé des mots croisés. Nous sommes heureux de pouvoir aujourd'hui répondre à leur désir. Qu'ils sachent que nous nous efforcerons dorénavant de publier des « cross-worlds » le plus souvent possible.



HORIZONTALEMENT. — 1. Un de vos grands amis. —2. Donner un coup de main. — Deux premières lettres d'un prénom masculin. — 3. Un autre de vos grands amis. — Interjection. — 4. Composé d'oxygène et d'hydrogène. — LORI de droite à gauche. — 5. Termes mnémotechniques. — 6. Phonétiquement : se trompèrent de chemin. — Phonétiquement : règle ses dettes. — 7. Interjection. — Un bout de la mortaise. — 8. Soldat du génie. — Connu. — 9. Peau de veau. — 10. Petit collet.

VERTICALEMENT. — 1. Impliquent l'obscurité. — 2. 3,146 à l'envers. — Rivière de Suisse. — Capitale Européenne. — 3. Ville de Belgique. — Cheval vapeur. — 4. Début de Tuileries. — En forme d'œuf. — 5. Immédiatement. — Pommade de plomb. — 6. Préfixe. — Exagérer. — 7. Couler d'une certaine manière. — 8. Est plus ou moins longue selon la saison. — 9. Diminutif d'un prénom célèbre. — Fleuve d'Italie. — Commencement et fin de nuit. — 10. Donnent une marque d'attention.

ATTENTION !

En examinant les mots des 1re, 2e, 3e et 6e rangées horizontales, ainsi que de la 10e rangée verticale, vous trouverez une phrase qui vous intéresse tout particulièrement

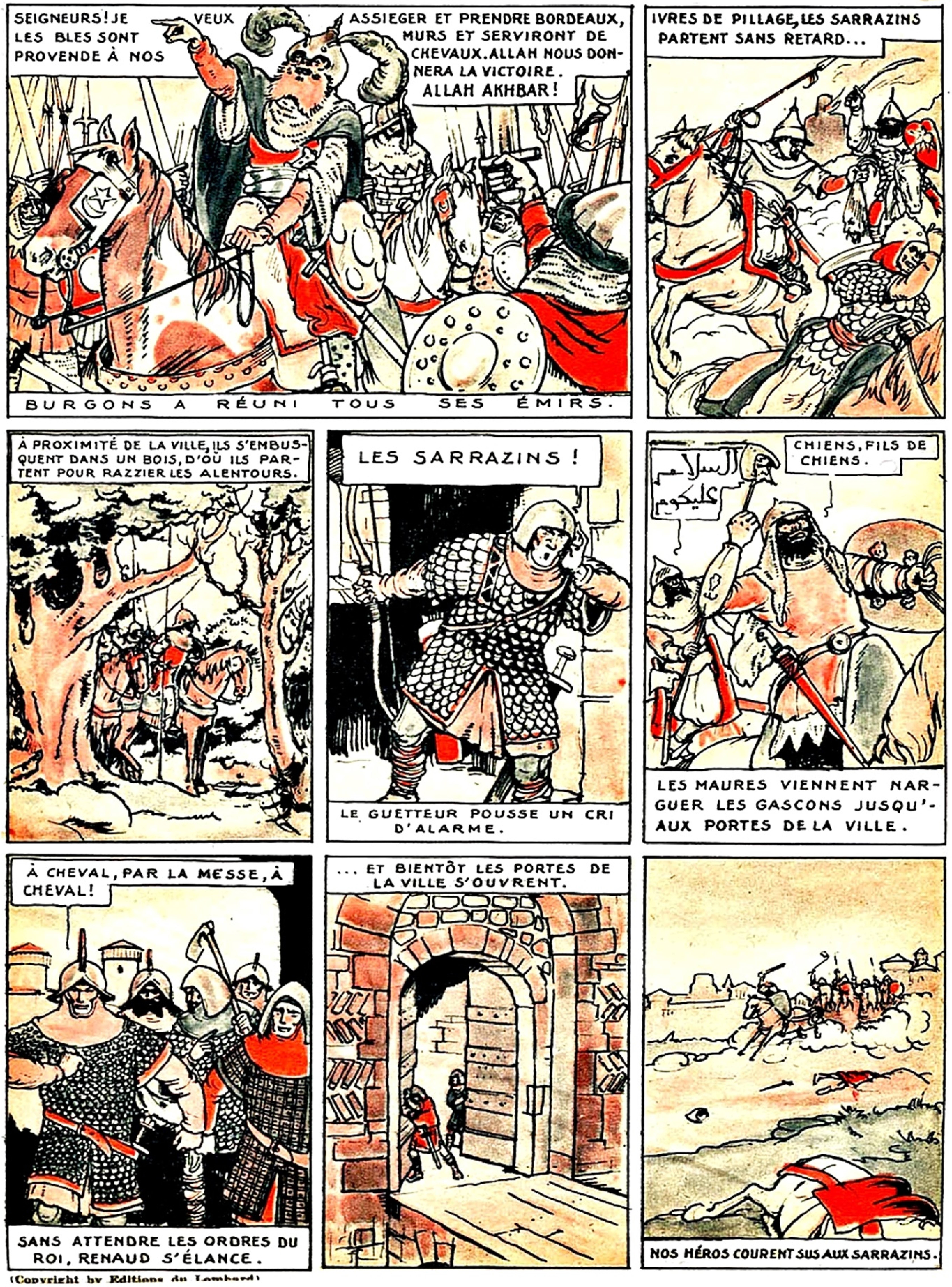
notre GRAND CONCOURS

UNE BONNE NOUVELLE.

C'est à partir du jeudi 13 février que nous publierons les premiers résultats de notre grand concours. N'oubliez donc pas de retenir les prochains numéros de TINTIN chez votre marchand habituel. Vous aurez peut-être la joie de constater que vous avez envoyé des réponses exactes.

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY



LES ENTRETIENS DU CAPITAINE HADDOCK



J.-J. ROLLARD. — D'abord, les navires ne coulent pas toujours lentement... Celà dépend de l'importance de l'avarie qui est la cause du naufrage. Il se peut qu'il faille plusieurs heures pour que pénètre assez d'eau pour faire couler le bateau; par contre, si une formidable explosion a coupé le navire en plusieurs morceaux, tout est fini en quelques minutes.

J'ai commandé, au cours de ma carrière, beaucoup de bateaux, voiliers et vapeurs, cargos et paquebots; le dernier fut le « Sirius », un chalutier.

J. ROELAND, Boitsfort. — Les mouettes suivent les bateaux, très loin au large des côtes, par gourmandise : elles se régalent des déchets de nourriture que les cuisiniers jettent à la mer.

Quand on pose des colles au Capitaine, il faut se garder de faire des fautes d'orthographe... Les « cargue-fonds » sont des cordages servant à remonter le bas d'une voile carrée le long de la vergue, pour la « carguer ». — Les « martingales » sont de gros cordages ou des chaînes rattachant le « beaupré » à la coque, pour qu'il résiste à la traction des « étais ».

Robert DENYS, Bruxelles. — L'origine des bateaux est tellement lointaine que nul ne connait l'histoire du premier bateau ni du premier marin. J'ai reçu tellement de demandes concernant les petits bateaux dans des bouteilles, que je traite longuement cette question dans un entretien.

P. BRASSINE, Etterbeek. — Ta carte me montre que tu as parfaitement saisi ce que sont la Latitude et la Longitude. Le point que j'avais défini par 18° de Latitude-Nord et 42° de Longitude-Ouest se trouve en plein Océan Atlantique, à mi-chemin entre Dakar et la Havane, au nord du Brésil. La deuxième réponse juste qui m'est parvenue est celle d'André BERNARD, de Ferrières.

Marie VERAART, Bruxelles. — Ton Papa a parfaitement raison : une erreur de typographie s'est glissée dans notre article. Le diamètre de Mars étant de la moitié de celui de la Terre, son volume est huit fois moindre, de même par conséquent que sa force d'attraction et sa pesanteur. Ta carte nous prouve une fois de plus que TINTIN intéresse non seulement nos jeunes amis, mais également leurs parents; nous en sommes fiers...

Jacques PERIER, Bruxelles. — Il est anormal, en effet, que la Belgique qui compte 65 kilomètres de côtes et l'un des plus grands ports du monde, n'ait pas de Musée National de la Marine. Il est d'ailleurs le seul pays maritime d'Europe dans ce cas. Il y eut pourtant quelques essais.

En 1914, l'avocat Charles Maroy créa le « Musée de la Mer », à l'Union Coloniale de Bruxelles. D'autre part, dans les réserves du Musée de la Porte de Hal, il y avait un nombre imposant de modèles de navires belges, véritable patrimoine national, dont une grande partie fut vendue vers 1935. Il y en avait également de fort beaux à Anvers, au Musée du Steen. En 1925, un musée communal de la navigation fut fondé dans cette ville. Mais toutes ces réalisations ne vécurent pas.

Seul le Musée de l'Armée, à Bruxelles, conserve précieusement certains modèles intéressants, que nous engageons nos amis à aller voir. En dehors de celà, je connais en Belgique quelques collections privées de grande valeur.

En 1939 une société « l'Association des Amis du Musée National de Marine » a été fondée à Anvers, ayant pour but la création d'un Musée National digne de la belle tradition maritime de la Belgique. A cet effet, les modèles anciens des différents musées anversois, en attendant de trouver un local digne d'eux, ont été groupés à la « Maison de la Hesse ».

Robert VERSTRAETEN, Ixelles. — Tes suggestions sur le « Titanic » et le « Lusitania » sont très intéressantes; j'y penserai.

Francis PAULET, Vilvorde. — Les bateaux si rapides dont tu parles sont mûs par de petits moteurs à essence coûtant près de 2.000 francs; ils son' assez difficiles à construire. Nous en reparlerons un de ces jours.

Ignace VAN DE WALL, Tielt. — Un noyé remonte à la surface de l'eau à cause des fermentations intestinales qui, produisant des gaz, augmentent le volume, donc le déplacement du corps sans en changer le poids.

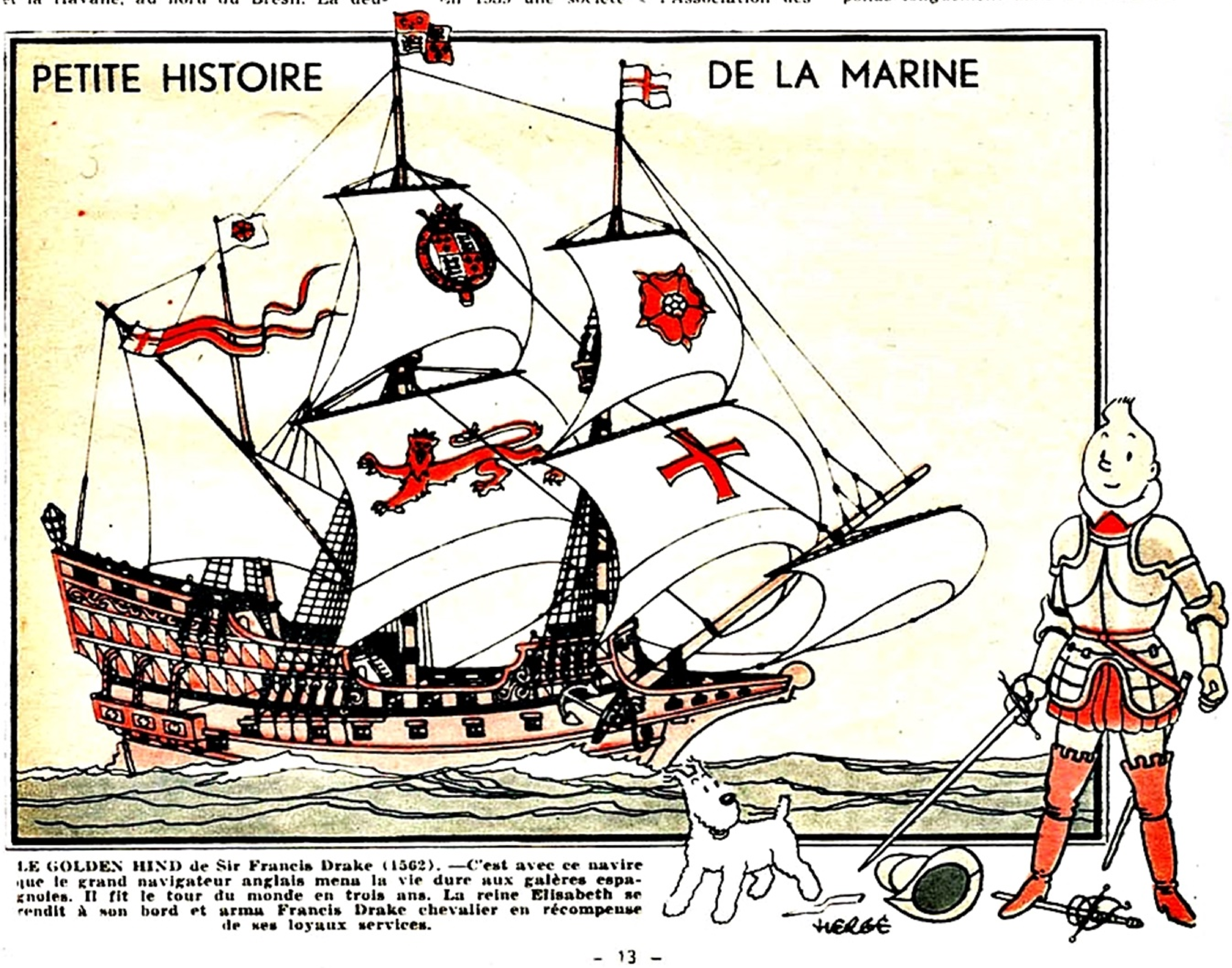
R. VAN AERDE, Forest. — Il n'est pas exclus d'employer le balsa en modèle de marine, pour obtenir une très grande légèreté; ce bois n'est cependant pas à conseiller dans ce cas, à cause de sa fragilité et de sa porosité; je te conseille d'employer plutôt des bois du pays, tels que le peuplier, ou des triplex d'aviation.

Pierre BRASSINE, Etterbeek. — Ta question est également posée par d'autres lecteurs; j'y réponds donc longuement dans un entretien. La navigation à bord d'un voilier constitue une école de courage et de discipline incomparable, et elle développe le « sens de la mer ». — Les bateaux d'un fort tonnage, moins secoués par la tempête que les petits, semblent plus capables de résister aux assauts de la mer. On a cependant vu de gros paquebots complètement disloqués par les lames furieuses, tandis que de tout petits voiliers sortaient victorieux de la lutte contre les flots. On ne peut donc pas généraliser, ni surtout indiquer les limites de la sécurité.


Jean FORET, Weesembeek. — Tes bateaux ont la coque trop lourde, et manquent de lest, au dessous de la coque. Fais-les creux, le plus léger possible, et mets du plomb dessous; il ne m'est pas possible de te faire ici tout un cours d'architecture navale; je te conseille de t'adresser à une maison spécialisée. Emploie, par exemple, le peuplier.

Jacques Masure, Wasmes. — Ta question intéressant beaucoup de lecteurs, j'y réponds longuement dans un entretien.

PETITE HISTOIRE DE LA MARINE



LE GOLDEN HIND de Sir Francis Drake (1562). — C'est avec ce navire que le grand navigateur anglais mena la vie dure aux galères espagnoles. Il fit le tour du monde en trois ans. La reine Elisabeth se rendit à son bord et arma Francis Drake chevalier en récompense de ses loyaux services.


JOJO COW-BOY
LE RALLIC
J'AI CREUSÉ DEUX TROUS EN FACE DE SON LIT. EN LES ÉCLAIRANT, IL VA CROIRE QUE CE SONT LES YEUX D'UN ESPRIT.
HOUOUOUOU! BZOU! BZOU!
HOHOHOHO! HAHAHAHA!
ROOO!
TCHAOU! AHA!
ON N'ENTEND AUCUN BRUIT... IL DOIT ÊTRE MORT DE PEUR.
-ARRÊTONS, VOILÀ LE JOUR QUI SE LÈVE!
ÇA FAIT CINQ HEURES QUE NOUS FAISONS LES PITRES!
ET QU'ON N'A PAS FERMÉ L'OEIL!
JE DORS DEBOUT!
-IL EST L'HEURE DE MONTER À CHEVAL... ALLONS SELLER!
LE GOSSE NE REMUE TOUJOURS PAS!
QUAND LE PATRON VA VOIR QU'IL N'EST PAS AU BOULOT, IL VA LE METTRE À LA PORTE!
-TIENS.. MAIS... IL Y A QUELQU'UN À L'ÉCURIE... LA PORTE EST OUVERTE!
OH!.. LE GAMIN!... TU N'ES PAS MORT DE PEUR?.. TU AS DÛ AVOIR LA FROUSSE, CETTE NUIT?... TU EN AS ASSEZ DU RANCH?... TU TE PRÉPARAIS À PARTIR?
MOI!.. NON!.. JE N'AI PAS EU PEUR ET JE SUIS TRÈS BIEN ICI!
J'AI COMPRIS QUE VOUS VOULIEZ FAIRE DU BRUIT CETTE NUIT. POUR NE PAS VOUS GÊNER, J'AI PRIS MA COUVERTURE ET, PASSANT PAR..
LA FENÊTRE, JE SUIS VENU ME COUCHER AUPRÈS D'IWING.. J'AI FORT BIEN DORMI!... MAIS VOUS AVEZ DÛ VEILLER BIEN TARD......
-.. VOUS AVEZ TOUS LA MINE BIEN FATIGUÉE!
EH BIEN!.. JE CROIS QUE LE FISTON NOUS A MIS SÉRIEUSEMENT EN BOÎTE!... IL EST PLUS MALIN QUE TOI.. ET QUE NOUS!
NOUS ALLONS VOIR CE QUE TU SAIS FAIRE. VOILÀ UN BRONCHO.. OCCUPE TOI DE LUI, TOI QUI ES SI MALIN!
JOJO ENTRE DANS LE CORRAL. IL DÉPOSE DANS UN COIN SA SELLE ET UN LICOL ET, PRENANT SON LASSO, S'APPROCHE DE LA BÊTE EN ÉVEIL.

(A SUIVRE)

TINTIN vous raconte

COMMENT BOUGAINVILLE DÉCOUVRIT TAHITI



RIEN ne prédestinait M. de Bougainville à devenir marin. Il descendait d'une vieille famille de magistrats et, en fils soumis, c'est d'abord dans cette voie-là qu'il s'engagea. Mais il n'était pas homme à se complaire au milieu des procès; lorsque le droit l'eut lassé, ce qui advint très rapidement, il se fit soldat.

Et quel soldat !...

Nous le retrouvons en 1756, aide de camp du marquis de Montcalm qui guerroie au Canada contre les Anglais. Rien ne plaît tant à notre Bougainville que cette vie constamment sur le qui-vive, que ces courses dans les forêts immenses, que ces descentes périlleuses à travers les rapides du Saint-Laurent !... Il se lie d'amitié avec les Indiens, va jusqu'à s'introduire au sein de leurs familles et prend, dans la tribu des Iroquois, le nom de « Grand Ciel en courroux » ! — Ce n'est certes pas un mince sujet d'étonnement que d'imaginer ce Français fougueux fumant le calumet de paix avec ses frères les Peaux-Rouges, tout en chantant de vieilles mélopées de guerre !...

La paix que signent la France et l'Angleterre, en 1764, ramène Bougainville dans la mère-patrie. Que va-t-il devenir ? L'armée ne lui offre plus que les ressources misérables d'une vie de garnison, mais il reste la mer !... L'existence du marin n'est-elle pas une aventure tous les jours renouvelée ? Le parti de Bougainville est vite pris. Il deviendra marin.

Son patriotisme s'accommode mal de la perte du Canada que l'Angleterre vient de ravir à la France. Il rêve de fonder ailleurs, dans le Sud, une nouvelle France, qui remplacera celle que la métropole a perdue dans le Nord. C'est sur les îles Malouines (aujourd'hui îles Falkland) que se fixe son choix. Projet magnifique, mais d'une réalisation difficile et coûteuse !...

Bougainville, généreusement, engloutit la totalité de sa fortune (603.000 livres) dans l'équipement d'une flotte et l'année suivante, en 1763, il appareille de Saint-Malo...

Pendant deux longues années il s'acharnera à créer, là-bas, une ville et un peuple. A son instigation, de nombreux colons s'en iront s'installer dans ces Malouines froides, grises et pluvieuses, battues par tous les vents du Sud... Bougainville entrevoit déjà le couronnement de ses efforts, quand il est brusquement désavoué par son gouvernement. Il avait prévu toutes les difficultés, sauf celles de la politique internationale. L'ordre arrive, brutal, sans appel : Il faut céder l'archipel aux autorités espagnoles et assurer l'évacuation des colons français qui s'y sont installés.

Mais Bougainville ne se décourage point. Il supplie, intrigue, ergote, et finalement, s'il n'arrive pas à obtenir que Paris revienne sur sa décision, il arrache pourtant la permission de revenir en France par les mers du Sud, c'est-à-dire de faire le tour du monde avant de regagner les côtes de Bretagne.

Le Ministre de la Marine lui confie deux bateaux joliment baptisés « La Boudeuse » et « L'Etoile ». Etaient-ce des corvettes, des frégates ? On ne le sait trop. Les contemporains de notre héros avaient la fâcheuse habitude d'employer ces dénominations l'une pour l'autre. Bougainville se prépare fiévreusement au grand voyage. Il est entouré de marins éprouvés, d'hommes de confiance, animés comme lui d'un amour profond pour l'aventure et les horizons lointains.



Les deux navires s'élancent à l'assaut de l'inconnu. Ils atteignent, un 4 décembre, le détroit de Magellan aux méandres compliqués. Le louvoyage à travers le brouillard, la pluie et le vent y est un véritable tour de force. Du pont, les hommes d'équipages observent les indigènes avec curiosité; ce sont des Fuégiens, les plus déshérités, sans doute, des êtres humains, et des Patagons, colosses incultes et féroces...

La navigation le long des côtes se poursuit pendant vingt-quatre heures puis, soudain, le rideau se lève sur la lumière splendide, sur le soleil retrouvé... L'Océan Pacifique... L'immense désert d'eau, le monde sans limite...

Durant des jours et des jours, « L'Etoile » et « La Boudeuse » n'ont plus pour compagnons de voyage que des albatros affamés qui, dans leur sillage, guettent les naufragés. L'ennui s'installe à bord, puis la faim et la soif... On va, en désespoir de cause, jusqu'à tenter de distiller l'eau de mer !

Enfin, voici des terres... Hélas, quelles terres (1) ! De misérables îles pelées, balayées par les cyclones, sur les plages desquelles on distingue quelques sauvages noirs et hargneux qui menacent les Français de leurs piques !...

La mer se fait sournoise. A chaque instant, des récifs qu'on n'évite que par miracle, menacent la vie des malheureux navigateurs...

Pourtant le voyage se poursuit. Il se poursuit, à travers vents et marées, obstiné, héroïque...

Et voici que le 4 avril 1768, apparaît brusquement, dans l'apothéose du soleil, une terre magnifique au littoral frangé de dentelles de vagues, au sable d'or et à la végétation luxuriante et verte...

Les marins s'en approchent prudemment. Ils distinguent bientôt sous la voûte des arbres, des cases rustiques mais charmantes; plus loin, des cascades d'eau claire, des ruisseaux, des cocotiers, des manguiers, toute une flore de paradis terrestre...

Et la mer se peuple... D'étranges pirogues à balanciers se dirigent vers le navire. Elles sont remplies d'hommes aux corps bruns et musclés, qui chantent et portent dans leurs bras des fleurs et des fruits :

Tahiti !...

Les Français y sont reçus comme des frères. Pendant onze jours et onze nuits, ils y coulent des heures merveilleuses, des heures inoubliables...

Mais Bougainville n'est pas homme à dormir sur ses lauriers. Il a conquis une nouvelle terre pour la France. Il faut qu'il en fasse remise à la patrie.

A l'aube du douzième jour, « La Boudeuse » et « L'Etoile » hissent leurs voiles et s'éloignent à regret de la terre bénie...

Près de trois siècles ont passé depuis lors.

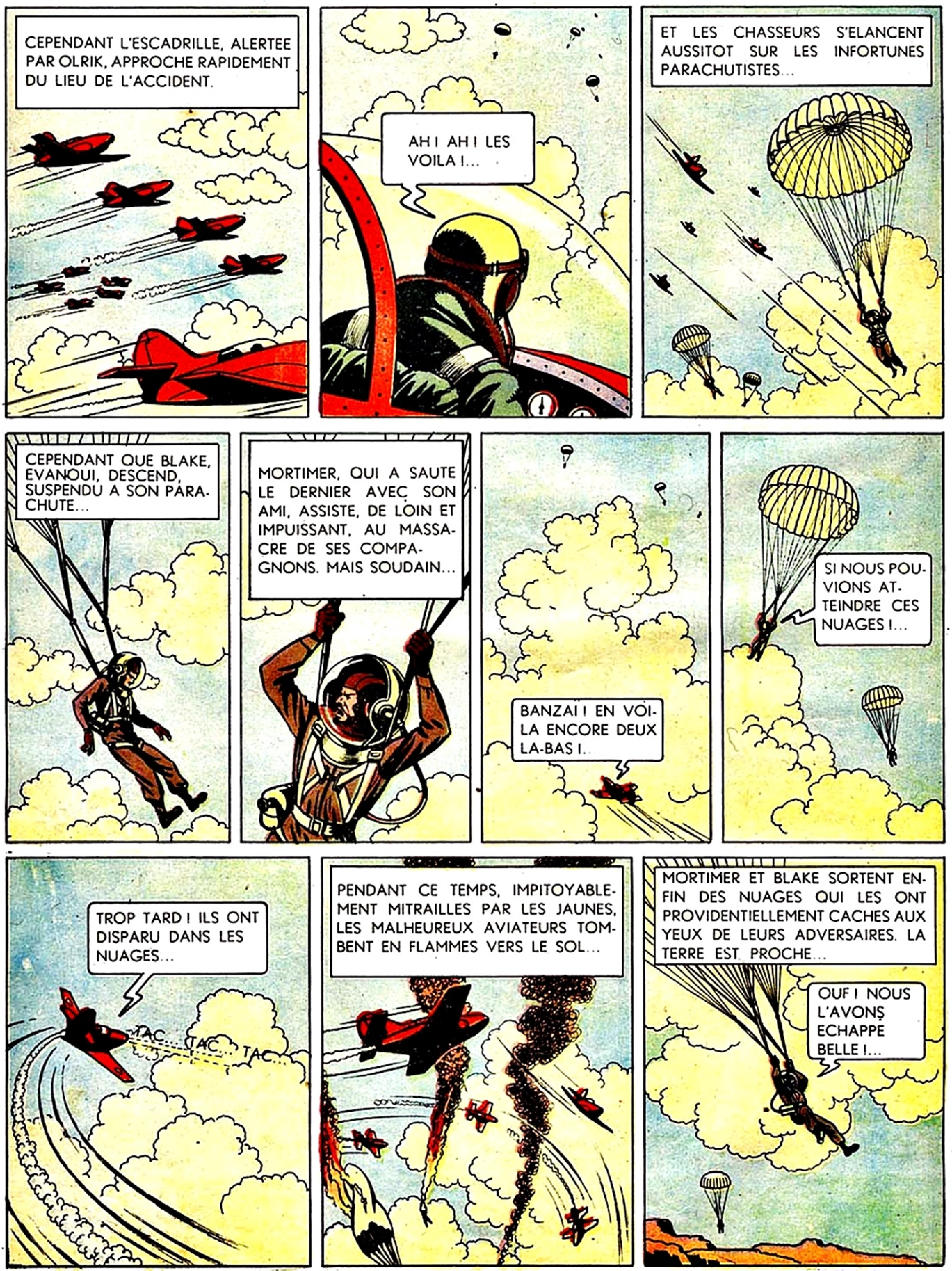
Mais grâce à Bougainville, Tahiti est aujourd'hui encore l'un des plus beaux fleurons de l'Empire français.

---

(1) Iles Tuamotou.

LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)



Imprimé en Belgique sur les presses de C. Van Cortenbergh, 12, Rue de l'Empereur, Bruxelles.

(A suivre.)

« Les Editions du Lombard »
55, Rue du Lombard, Bruxelles.

Rédacteur en chef : André-D. Fernez

Editeur-Directeur : Raymond Leblanc
79, Rue Picard, Bruxelles.

DEUXIEME ANNÉE
N° 6

6 FÉVRIER 1947

TINTIN

CHAQUE JEUDI

4,00 FRS



L'entrée de cet étrange cortège provoqua un vif émoi dans la ville. *(voir p. 3)*

TINTIN vous parle

Bonjour, les amis !

Je suis toujours effrayé lorsque j'entends parler les jeunes. Les uns ont un accent défectueux que certains parents et même des éducateurs tolèrent quand ils n'en sont pas affligés eux-mêmes !

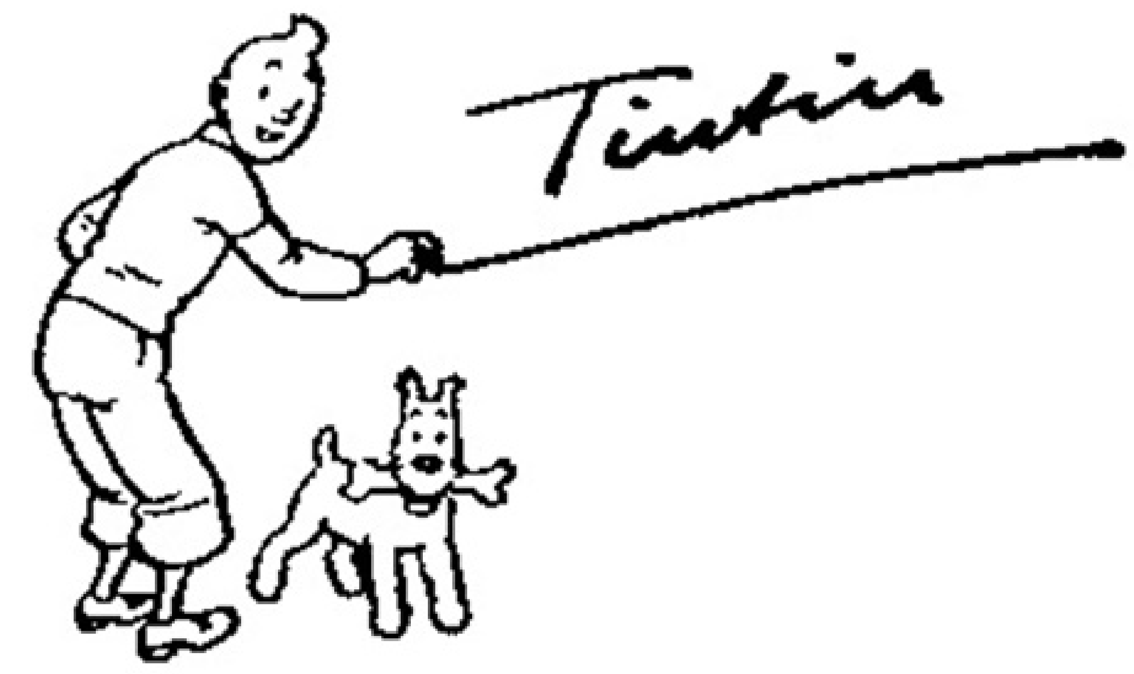
Les autres affectent un laisser-aller, une sorte de veulerie verbale, l'emploi systématique des locutions les moins propres à rendre la pensée, les expressions argotiques les plus vulgaires et les plus banales ! Quelquefois, cette déplorable attitude n'est pas voulue. Elle décèle alors une confusion d'esprit effarante, l'impuissance la plus totale à formuler une opinion, un raisonnement, à conter un fait avec netteté ou avec esprit.

De grâce ! Soignons notre accent, surveillons notre élocution, prenons l'habitude de l'expression juste et directe et pensons au grand Boileau qui disait :

« Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement
Et les mots pour le dire arrivent aisément. »

Surtout les mots propres.

Bonne poignée de mains !





Comment allez-vous les amis ?

L'appel que je vous ai adressé dans le n° 18 n'a pas été lancé en vain. J'ai reçu de nombreux projets de code secret pour le club. Certains d'entre eux sont excellents. J'en parlerai très bientôt.

Voici quelques indications générales :

« Faut-il, me demande Stéphane P., que le président du club soit plus âgé que les membres de son groupe ? » Non, Stéphane, ce n'est pas requis. Un grand dramaturge — sais-tu de qui je veux parler ? — a dit jadis que « la valeur n'attend pas le nombre des années ». L'important, vois-tu, pour un président de club, ce n'est pas d'être plus vieux que ses compagnons, mais de posséder les qualités nécessaires d'initiative, de cran, de générosité et d'enthousiasme. En un mot, les qualités de chef. Des qualités pareilles compensent bien quelques mois ou quelques années en moins !...

A la demande de plusieurs correspondants, je reviens, aujourd'hui, sur la fameuse question des gradés qui a, été abordée tout récemment. Les membres du bureau qui entoure le président ont un rôle bien défini. Ils doivent s'employer à aider le président dans sa tâche et organiser la vie du club de la manière la plus agréable. Quant aux délégués-recruteurs, comme leur nom l'indique, ils s'emploieront à recruter parmi leur entourage le plus de membres possible. D'une manière générale, tous ceux qui se seront signalés par leur dévouement à la cause du club, porteront un signe distinctif. Je communiquerai prochainement la description de ce signe.

Nombreux sont ceux qui me demandent de publier dans le journal des plans et des maquettes de modèles réduits. Ce n'est malheureusement pas possible. Le Capitaine Haddock et le Major Wings vous diraient comme moi que l'on ne peut faire du bon travail que sur des plans dessinés à l'échelle du modèle à reproduire, et la place nous manquerait pour publier de telles planches. Mais cela ne fait rien. Nous éditerons très prochainement des plans séparés et nous les enverrons aux sections qui nous en feront la demande.

Plusieurs amis de Wallonnie m'ont encore écrit à propos de l'inscription au club. Je vous répète, les amis, qu'il est PERMIS DE S'INSCRIRE INDIVIDUELLEMENT. Il suffit pour cela d'en faire la demande par écrit, accompagnée d'une photo avec nom, prénom, adresse et date de naissance et de verser le montant de 20 frs. (pour les non-abonnés) ainsi que 15 frs., pour l'insigne, au C.C.P. 1909.16. (Bien spécifier la nature du versement sur le talon du bulletin !) Les membres isolés seront avertis ultérieurement du groupe dont ils font partie.

Oui, Jean T... et Paul ..., oui, bien sûr ! Nous aurons des réunions d'ensemble aussi fréquemment que possible. Rien ne me fait autant de plaisir que de pouvoir réunir mes amis. Si les circonstances m'empêchent d'être parmi vous, je serai toujours présent de cœur et d'esprit. D'ailleurs, nous avons déjà eu la séance du 23 janvier au Cirque Royal. Il y en aura d'autres, beaucoup d'autres, et très rapidement !... J'espère que cela vous plaira.

A jeudi prochain, les amis. Une bonne poignée de mains à vous tous !

TINTIN.



MON COURRIER

JOSEPH CHRISTIAENS, Schaerbeek. — Nous avons transmis ta demande au Capitaine Haddock. Amitiés.

A. D'HONDT. — Ton dessin témoigne de dons réels; c'est HERGE qui me charge de te le dire. Cordialement à toi.

JEAN-CLAUDE MOUVET, Namur. — Ta petite lettre nous a fait plaisir. Il nous est malheureusement impossible de modifier l'heure de l'émission TINTIN. Bien cordialement.

E. VAN RYGHEM, Tournai. — Grand merci pour tes vœux, nous t'adressons chaleureusement les nôtres. Nous penserons à ta demande.

YVES de GHELLINCK, Elseghem. —Tes félicitations nous vont droit au cœur. La chronique de M. Tournesol ne répond-elle pas à ce que tu voulais ?... Bonne poignée de mains.

JACQUES VAN DER GUCHT, Anderlecht. — Ta gentille lettre nous a fait plaisir. Tu auras trouvé réponse à ta question dans un des derniers numéros de TINTIN. Amitiés.

CHRISTIANE GASPARD. — Tu as pu voir dans le n° 18, que les jeunes filles, elles aussi, peuvent s'inscrire au Club et porter l'insigne. Cordiale poignée de mains.

YVES BARBIER. — Le code d'honneur paraîtra très bientôt dans TINTIN, il sera reproduit au verso de la carte de membre. Bien cordialement.

LEON CLERBOIS, Sterpy. — Ta lettre nous a fait plaisir. Il ne dépend que de toi que le club local de Sterpy soit bientôt l'un des plus nombreux. Bonne poignée de mains.

Un Ami de TINTIN (R.S.) — Tu vois que nous avons pensé à la chronique philatélique ! Amicalement.

G.-M. JANSSENS de WARENBERG, Berchem. — Hergé te remercie pour ta gentille lettre; il l'a lue avec intérêt. Cordiale poignée de mains.

JACQUES MASURE, Wasmes. — Nous avons transmis ta lettre au capitaine Haddock. A bientôt.

Mot' voiral rticles res—a istoi cih

RAYMOND VAN NUFFELEN, Schaerbeek. — Ta petite letre est pleine d'excellentes suggestions; nous y réfléchirons. Cordialement à toi.

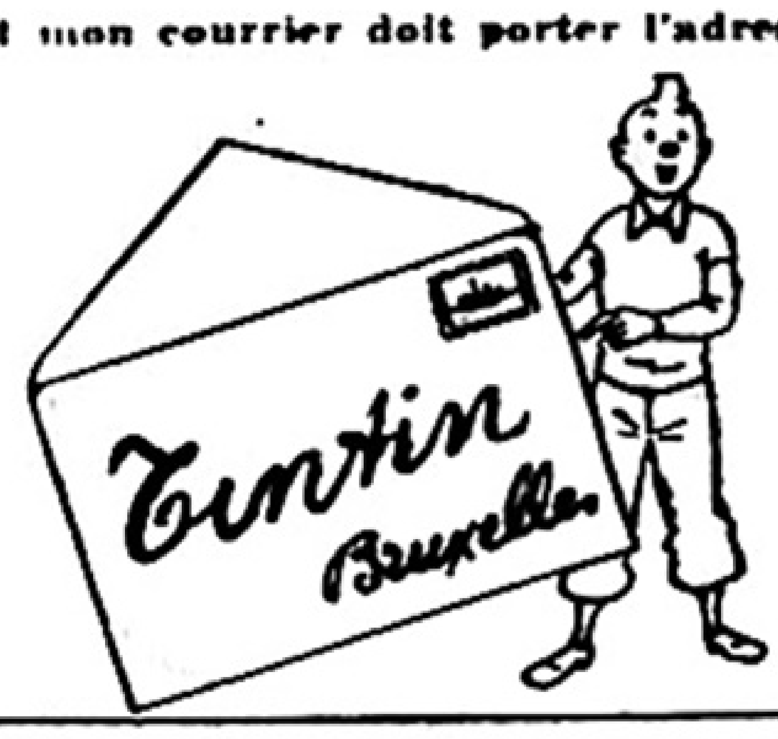
JEAN-CLAUDE AZORME. — Nous avons transmis ta lettre au Major Wings. Amitiés.

LOUIS GILLES. — Nous te promettons un article sur Jean Bart pour très bientôt. Amicalement.

JEAN FRAIDER, Morlanwelz. — Tu as pu voir dans un précédent n° de TINTIN que l'on pouvait s'inscrire au club individuellement. Merci pour tes félicitations. Cordiale poignée de mains.

PIERRE BOUTY, Boitsfort; M. VERHULST, un de nos lecteurs de Liége, me signale qu'il existe un ouvrage sur « Les Frères de la Côte », de Funck-Brentano, intitulé « L'Ile de la Torture ». Cordialement.

Tout mon courrier doit porter l'adresse :



Des lecteurs nous demandent de leur fournir certains albums TINTIN. Nous pouvons les satisfaire. Actuellement en stock : « LE LOTUS BLEU » qui sera envoyé franco contre versement à notre C.C.P. N° 1909.16 de la somme de 60 francs (soixante).

ABONNEMENTS :

	BELGIQUE	FRANCE		
Trois mois ...	Fr. b. 47.—	Fr. fr. 150.—	moins	142.—
Six mois	» 90.—	» 290.—	5 %. soit	275.—
Un an	» 175.—	» 560.—		530.—

Abonnez-vous en versant l'un des montants ci-contre au C. C. P. N° 1909.16 de « Editions du Lombard », 55, rue du Lombard, à Bruxelles. Pour la France, abonnez-vous à TINTIN-PARIS, boîte postale 14. Le prix des anciens numéros demandés directement au journal demeure fixé à fr. 3.50.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

Texte et dessins de PAUL CUVELIER



(A suivre.)



Mon Cher Caméléon,

J'AI ressenti profondément ta peine et je comprends que tu m'écrives sur un ton plutôt acide.

Soit ! admettons que je sois partiellement responsable de l'accident survenu à ton arc ! Je veux à l'instant même réparer mon oubli de la semaine dernière.

Pour tendre la corde sans casser la branche, commence par fixer le premier nœud de chaise dans l'une des deux encoches après avoir fait glisser l'autre nœud de chaise le long de l'arc. Empoigne ensuite ton arc de la main droite, place l'encoche où est engagée la ficelle sur le bord de la semelle de ton pied droit, tiens fermement ton coude le long du corps et, de la main gauche, conduits lentement l'autre nœud de chaise vers l'encoche du haut. Pour y arriver, tu devras t'appuyer de tout ton poids sur la partie supérieure de l'arc. (Voir croquis ci-dessus.)

Et voilà! En es-tu sorti?...

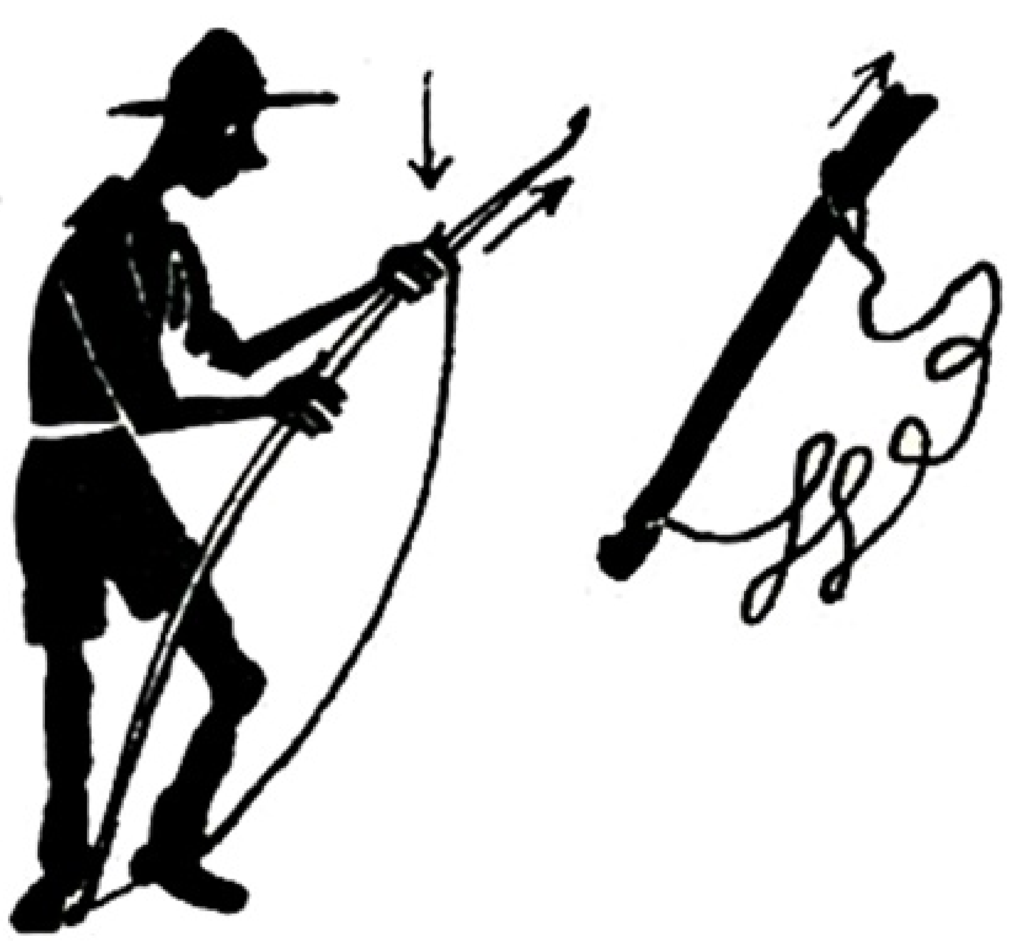
Passons aux flèches !

Comme bois, emploie de préférence du saule ou du noisetier.

Choisis des branches bien droites aux dimensions suivantes : 60 centimètres de long sur un centimètre de diamètre.

Ecorce-les du côté le plus mince, puis laisse les sècher avec un poids suspendu à l'une de leurs extrémités.

Si tu ne désires pas faire des armes de haute précision, il t'est loisible de remplacer l'empennage par un bout de carte de visite glissé à l'intérieur d'une fente pratiquée dans le bout de la flèche. Mais si tu veux exécuter ton travail dans les règles de l'art, emploie la méthode suivante : prends des plumes d'oie ou de dindon et fends-les soigneusement en deux. Des tronçons ainsi obtenus, trois seulement te serviront par flèche; tu les colleras sur le bout de ton arme après avoir soigneusement nivelé le bois.



Une petite surliure maintiendra le tout solidement.

Et n'oublie pas ton encoche. !...

Si tu emploies tes flèches dans des jeux de « chasse à l'homme », garnis-en le bout d'un petit coussin que tu enduiras de craie pilée et humide; de cette manière la victime touchée ne pourra pas nier l'évidence.

Par contre, si tu t'exerces à la cible couchée, une flèche terminée par une pointe de parapluie fera fort bien l'affaire. Mais, attention ! Avec une pointe pareille, tu peux facilement percer une plaque de zinc à 30 mètres. Donc, aussi, la peau de tes coéquipiers !...

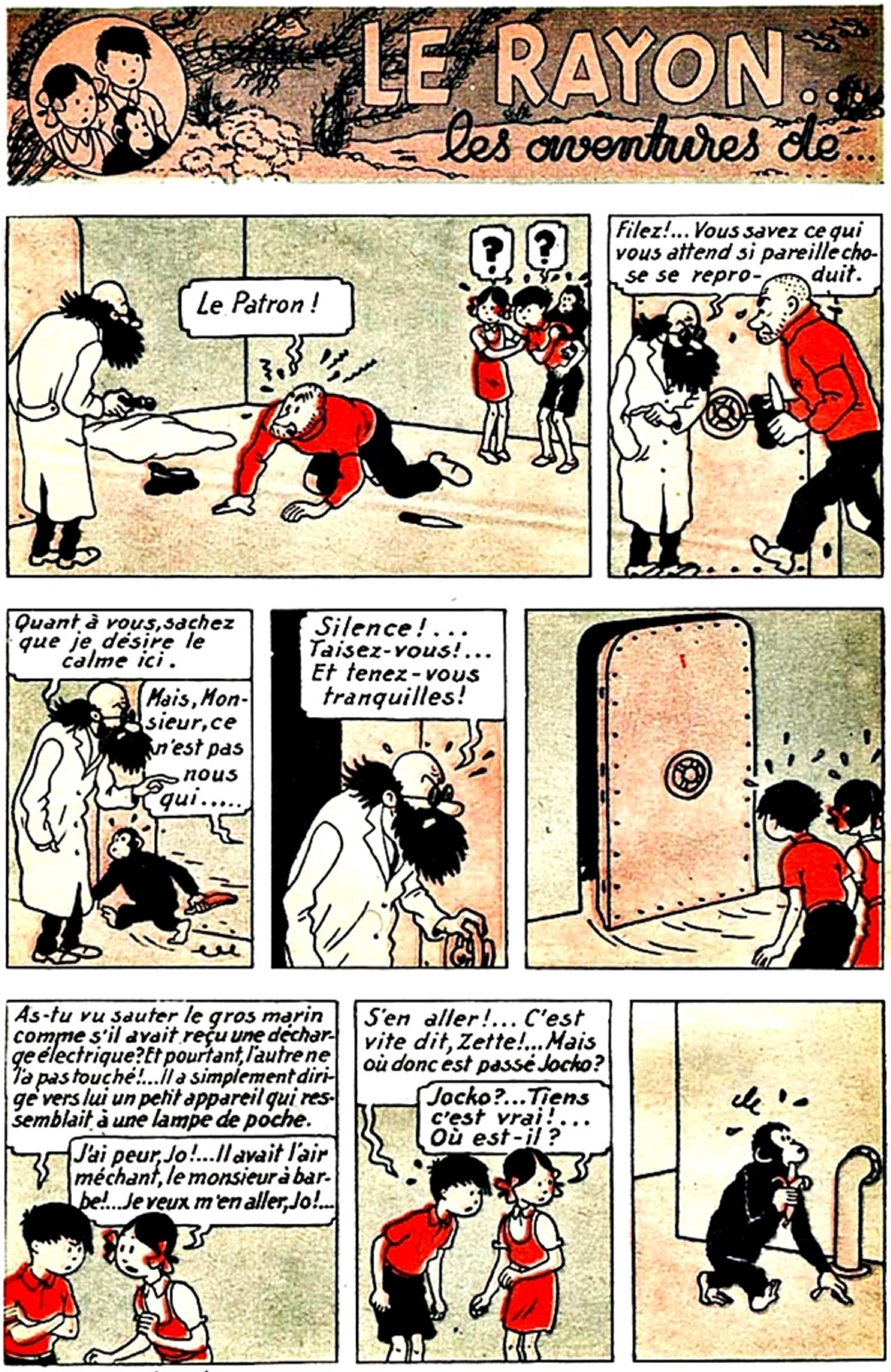
Tu fabriqueras tes cibles avec une roue de charrette sur laquelle tu cloueras de la toile de canevas. Tu y traceras plusieurs cercles distants les uns des autres de 20 centimètres, celui du centre ayant un diamètre de 30 centimètres.

Les concours officiels, exigent cinq cercles concentriques. On tire d'une distance de 60 ou 100 mètres. La cible n'est jamais posée verticalement sur le sol; elle forme un angle d'environ 80° avec l'horizontale.

J'espère, mon cher Caméléon, que cette semaine tu ne casseras plus ton arc. Je te souhaite « bonne chasse », le coup d'œil de l'aigle et la force du bison !... Avec tout cela il n'est pas douteux que tu fasses mouche à chaque coup.

Bien à toi.

BISON SERVIABLE.



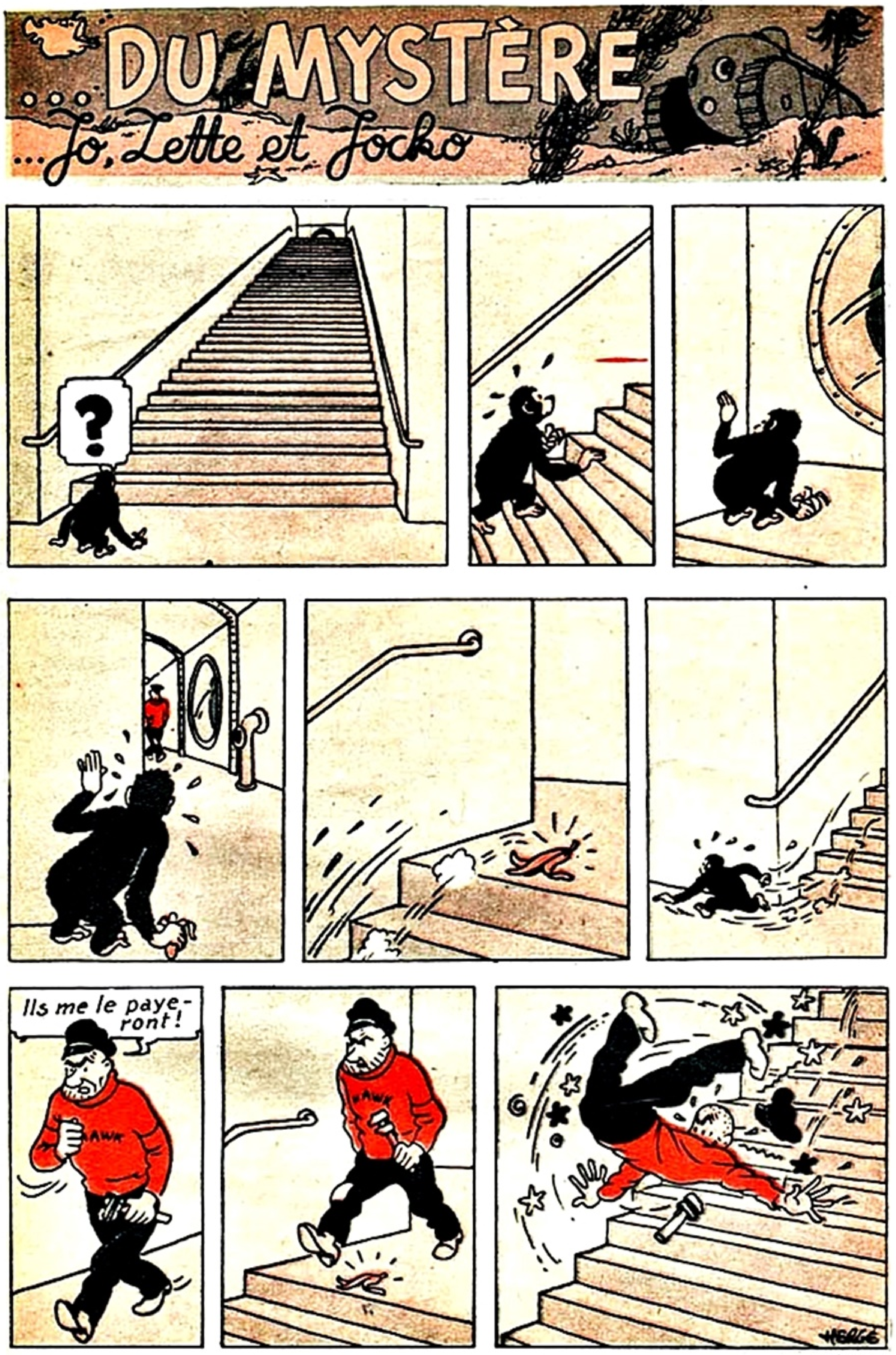


VOICI l'explication, mes amis, de la mauvaise surprise de la semaine dernière : plus les sels d'argent de la couche sensible ont été impressionnés par la lumière, plus ils sont noirs après le développement. L'image que votre papier sensible a retenue est donc « à l'envers » au point de vue des teintes : on l'appelle une image « négative ».

Si vous avez observé plus longtemps le photographe de la foire, vous avez pu voir ce qu'il fait ensuite. Il place la photo négative devant son appareil, et puis il la photographie de la même façon que précédemment. Cette photo va, à son tour, se reproduire sur un nouveau papier sensible, mais en transformant les blancs en noirs et les noirs en blancs. Après développement et fixage de ce papier, le nègre aura disparu et vous vous reconnaîtrez : l'image négative aura été transformée en image « positive ».

Mais, me direz-vous, ce n'est pas ainsi que papa fait des photos !...

D'accord, mais je vais vous montrer que le procédé est le même. Au lieu de mettre dans son appareil un papier sensible, votre papa y place une plaque de verre ou un film de celluloïd recouvert de la même couche sensible. Après développement et fixage, il obtient égale-



(A suivre.)



SPORTEZ-VOUS BIEN ?

Divagations hebdomadaires, par E. Tasseur.

IL s'est passé une bien triste histoire au Caire. Un Egyptien du nom de Allah Dendelek Mustapha, pris d'un accès de colère, a jeté son épouse dans l'escalier de la maison. La pauvre en est morte (l'épouse, pas la maison). Tout cela n'aurait rien à faire dans mes divagations sportives hebdomadaires si le brutal et impulsif Allah Dendelek n'était âgé de 115 ans ! Balancer « sa régulière » par-dessus la rampe à 115 ans, c'est une manière (une vilaine manière) de record sportif. On voudrait bien être capable d'en faire autant plus tard. Je dis « capable » sans avoir le moindre dessein de passer à exécution, bien entendu.

En fait d'exécution, on craint fort au Caire qu'Allah Dendelek ne soit exécuté. Espérons que les juges seront cléments. Il faut bien que jeunesse se passe. Ce serait tellement dommage pour le sidi Allah Dendelek de disparaître ainsi à la fleur de l'âge...

* * *

Bonnes nouvelles, mes amis ! Ces Messieurs de la Ligue belge des Sports d'Hiver se sont rendus en Ardennes et, après expertise, ont décidé que les championnats de sky auraient lieu en Belgique et pas ailleurs. Dans la région spadoise pour préciser. D'autre part le Ski Club mettra sur pied une épreuve réservée aux skieurs dont l'âge est compris entre 14 et 17 ans. Les jeunes lecteurs de Tintin que la chose intéresse peuvent écrire à M. Barzin, 13, rue de la Promenade-de-Quatre-Heures, à Spa.

Toute l'organisation des championnats a été fignolée jusque dans le détail. Seule la date n'a pas encore été fixée. On comprend ça. Pour bien faire, il vaudrait mieux qu'avant tout il neige un peu. Le borax, la sciure de bois, ce n'est pas mal du tout, mais pour skier convenablement, il n'y a quand même rien de tel que la neige. Il ferait beau voir qu'il ne neigeât pas, alors que je vous le répète, tout a été prévu jusque dans le détail !

* * *

J'apprends au moment de mettre mon article sous presse (hydraulique) que si pour le 15 février 1947 au plus tard il n'a pas neigé dans la région spadoise, la Ligue belge des Sports d'Hiver introduira une plainte devant le comité restreint de la section météorologique de l'O.N.U.

* * *

Il y a quelques jours, entre chien et loup, le Capitaine Haddock m'a brusquement apostrophé.

— Toi qui es versé dans les choses du sport, pourrais-tu me dire, mon vieux E. Tasseur, quel est le singulier de « des haltères » ?

On sait que le mot « haltère » est masculin. Mais beaucoup de gens se trompent et disent « une haltère ». Tout fier de ma science, je répondis vivement au compagnon de Tintin :

— Un haltère, mon cher Haddock, envers et contre tous..

Un sourire diabolique ramona la barbe râpeuse du Capitaine Haddock.

— Tu n'y es pas, chétif rhizopode. Le singulier de « des haltères » c'est « un whisky ».

— Un whisky ? Comment un whisky ? Mon pauvre Haddock j'ai l'impression que tu fermentes de la...

— Mais non, graine dolichocéphale. Ignores-tu qu'un whisky... désaltère ?!?

Là-dessus, le Capitaine Haddock s'est écroulé tout d'une pièce. A l'heure actuelle on ne craint plus pour ses jours. Il prend des bains de moutarde et le professeur Tournesol lui tient un bloc de glace sur le crâne.

E. T.

ment des photos négatives, mais qui sont transparentes; cela simplifie la transformation en positif, qui se fait alors de la manière suivante.

Au laboratoire, on dispose dans un cadre une feuille de papier sensible, puis, sur la couche sensible de ce papier, la plaque ou le film négatif; on expose ensuite le cadre, pendant quelques secondes, à une vive lumière. Cette lumière va impressionner le papier, mais irrégulièrement, suivant la valeur des noirs et des blancs de la plaque qu'elle traverse. Le papier, après développement et fixage, sera la reproduction exacte, mais positive, de la plaque négative.

Vous voyez l'intérêt de ce procédé, adopté universellement, qui permet, lorsqu'on a obtenu une photo négative unique, appelée également « cliché », d'en reproduire un nombre illimité de vues positives, appelées « épreuves ».

Actuellement, il suffit aux amateurs photographes de savoir se servir de leurs appareils pour prendre toutes les photos qui les intéressent. Ils portent leurs plaques ou leurs films chez les spécialistes, en spécifiant combien ils désirent d'épreuves de chaque vue, et, en quarante-huit heures, pour un prix raisonnable, ils sont en possession des charmantes images qu'ils classent dans leurs albums. Il est pourtant bien intéressant de se monter un petit laboratoire et d'effectuer tous ses travaux soi-même...

Nous en reparlerons un jour !

T. Tournesol



RESUME: Les Marsiens, lancés à la conquête de la terre, dévastent les environs de Londres. La population, prise de panique, évacue la capitale. Le frère du narrateur, accompagné de deux dames, a réussi à gagner la côte, où de nombreux navires embarquent les fugitifs.

CAR, dès qu'ils ne purent plus remonter la Tamise, les navires s'approchèrent des côtes d'Essex, à Harwich, à Walton, à Clacton, et ensuite à Foulness, et à Shoebury, pour faire embarquer les gens.

Tous ces vaisseaux étaient disposés en une courbe aux pointes rapprochées qui se perdaient dans le brouillard, vers la Naze. Tout près du rivage pullulait une multitude de barques de pêche de toutes nationalités, anglaises, écossaises, françaises, hollandaises, suédoises, des chaloupes à vapeur de la Tamise, des yachts, des bateaux électriques; plus loin des vaisseaux de plus fort tonnage, d'innombrables bateaux à charbon, de coquets navires marchands, des transports à bestiaux, des paquebots, des transports à pétrole, des coureurs d'océan et même un vieux bâtiment tout blanc, des transatlantiques nets et grisâtres de Southampton et de Hambourg, et tout au long de la côte bleue, de l'autre côté du canal de Blackwater, mon frère put apercevoir vaguement une multitude dense d'embarcations trafiquant avec les gens du rivage et s'étendant jusqu'à Maldon.

A une couple de milles en mer se trouvait un cuirassé très bas sur l'eau, semblable presque, suivant l'expression de mon frère, à une épave à demi submergée. C'était le cuirassé *le Fulgurant*, le seul bâtiment de guerre en vue; mais tout au loin, vers la droite, sur la surface plane de la mer, car c'était jour de calme plat, s'étendait une sorte de serpent de fumée noire, indiquant les cuirassés de l'escadre de la Manche, qui se tenaient sous vapeur en une longue ligne, prêts à l'action, barrant l'estuaire de la Tamise, pendant toute la durée de la conquête marsienne, vigilants, et cependant impuissants à rien empêcher.

A la vue de la mer, Madame Elphinstone, malgré les assurances de sa belle-sœur, s'abandonna au désespoir. Elle n'avait encore jamais quitté l'Angleterre; elle disait qu'elle aimerait mieux mourir plutôt que de se voir seule et sans amis dans un pays étranger, et autres sornettes de ce genre. La pauvre femme semblait s'imaginer que les Français et les Marsiens étaient de la même espèce. Pendant le voyage des deux derniers jours, elle était devenue de plus en plus nerveuse, apeurée et déprimée. Sa seule idée était de retourner à Stanmore. Il ne s'était jamais rien produit de tout cela à Stanmore. On retrouverait George à Stanmore...

Ils eurent les plus grandes difficultés à la faire descendre jusqu'à la plage, d'où bientôt mon frère réussit à attirer l'attention d'un steamer à aubes qui sortait de la Tamise. Une barque fut envoyée, qui les amena à bord à raison de trente-six livres (neuf cents francs) pour eux trois. Le steamer allait à Ostende, leur dit-on.

Il était près de deux heures lorsque mon frère, ayant payé le prix de leur passage, au passavant, se trouva sain et sauf, avec les deux femmes dont il avait pris la charge, sur le pont du steamboat. Ils trouvèrent de la nourriture à bord, bien qu'à des prix exorbitants, et ils réussirent à prendre un repas sur l'un des sièges de l'avant.

Il y avait déjà à bord une quarantaine de passagers, dont la plupart avaient employé leur dernier argent à s'assurer le passage; mais le capitaine resta dans le canal de Blackwater jusqu'à cinq heures du soir, acceptant un si grand nombre de passagers que le pont fut presque dangereusement encombré. Il serait probablement resté plus longtemps, s'il n'était venu du sud, vers ce moment, le bruit d'une canonnade. Comme pour y répondre, le cuirassé tira un coup de canon et hissa une série de pavillons et de signaux : des volutes de fumée jaillirent de ses cheminées.



Le bateau tira une embardée...

Certains passagers émirent l'opinion que cette canonnade venait de Shoeburyness, et l'on s'aperçut que le bruit devenait de plus en plus fort. Au même moment, très loin dans le sud-est, les mâts et les œuvres mortes de trois cuirassés montèrent tour à tour hors de la mer sous les nuées de fumée noire. Mais l'attention de mon frère revint bien vite à la canonnade lointaine qui s'étendait dans le sud. Il crut voir une colonne de fumée monter dans la brume grise. Le petit steamer fouettait déjà l'eau, se dirigeant à l'est de la grande courbe des embarcations, et les côtes basses d'Essex s'abaissaient dans la brume bleuâtre, lorsqu'un Marsien parut, petit et faible dans la distance, s'avançant au long de la côte et semblant venir de Foulness. A cette vue, le capitaine, plein de colère et de peur, se mit à sacrer et à hurler à tue-tête, se maudissant de s'être attardé, et les aubes semblèrent atteintes de sa terreur. Tout le monde à bord se tenait contre le bastingage ou sur les bancs du pont, contemplant cette forme lointaine, plus haute que les arbres et que les clochers, qui s'avançait à loisir en semblant parodier la marche humaine.

C'était le premier Marsien que mon frère voyait et, plus étonné que terrifié, il suivit des yeux ce Titan qui se lançait délibérément à la poursuite des embarcations et, à mesure que la côte s'éloignait, s'enfonçait de plus en plus dans l'eau. Alors, au loin, par delà le canal Crouch, un autre parut, enjambant des arbres rabougris, puis un troisième, plus loin encore, enfoncé profondément dans des couches de vase brillante qui semblaient suspendues entre le ciel et l'eau. Ils s'avançaient tous vers la mer, comme s'ils eussent voulu couper la retraite des innombrables vaisseaux qui se pressaient entre Foulness et le Naze. Malgré les efforts haletants des machines du petit bateau à aubes et l'abondante écume que lançaient ses roues, il ne fuyait qu'avec une terrible lenteur devant cette sinistre poursuite.

Portant ses regards vers le nord-ouest, mon frère vit la large courbe des embarcations et des navires déjà secouée par l'épouvante qui planait; un navire passait derrière une barque, un autre se tournait, l'avant vers la pleine mer. Des paquebots sifflaient et vomissaient des nuages de vapeur; des voiliers larguaient leurs voiles; des chaloupes à vapeur se faufilaient entre les gros navires. Il était si fasciné par cette vue et par le danger qui s'avançait à gauche, qu'il ne vit rien de ce qui se passait vers la pleine mer. Un brusque virage que fit le vapeur pour éviter d'être coulé bas le fit tomber, de tout son long, du banc sur lequel il était monté. Il y eut un grand cri tout autour de lui, un piétinement et une acclamation à laquelle il lui sembla qu'on répondait faiblement. Le bateau tira une embardée et il fut de nouveau renversé sur les mains.

Il se remit debout et vit à tribord, à cent mètres à peine de leur bateau tanguant et roulant, une vaste lame d'acier qui, comme un soc de charrue, séparait les flots, les lançant de chaque côté, en énormes vagues écumeuses qui bondissaient contre le petit steamer, le soulevant, tandis que ses aubes tournaient à vide dans l'air, puis le laissant retomber au point de le submerger.

Une douche d'embrun aveugla mon frère pendant un instant. Quand il put rouvrir les yeux, le navire était passé et courait à toute vitesse vers la terre. D'énormes tourelles d'acier se dressaient sur sa haute structure, d'où deux cheminées se projetaient, crachant un souffle de fumée et de feu dans l'air. Le cuirassé *le Fulgurant* venait à toute vapeur au secours des navires menacés.

Se cramponnant contre le bastingage, pour se maintenir debout sur le pont malgré le tangage, mon frère porta de nouveau ses regards sur les Marsiens : il les vit tous trois rassemblés mainte-

nant, et tellement avancés dans la mer que leur triple support était entièrement submergé. Ainsi amoindris et vus dans cette lointaine perspective, ils paraissaient beaucoup moins formidables que l'immense masse d'acier dans le sillage de laquelle le petit steamer tanguait si péniblement. Les Marsiens semblaient considérer avec étonnement ce nouvel antagoniste. Peut-être que, dans leur esprit, le cuirassé leur semblait un géant pareil à eux. *Le Fulgurant* ne tira pas un coup de canon, mais s'avança seulement à toute vapeur contre eux : ce fut sans doute parce qu'il ne tira pas qu'il put s'approcher aussi près qu'il le fît de l'ennemi. Les Marsiens ne savaient que faire. Un coup de canon, — et le Rayon Ardent eût envoyé immédiatement le cuirassé au fond de la mer.

Il allait à une vitesse telle qu'en une minute il parut avoir franchi la moitié du chemin qui séparait le steamboat des Marsiens — masse noire qui diminuait contre la bande horizontale de la côte d'Essex.

Soudain le plus avancé des Marsiens abaissa son tube et déchargea contre le cuirassé un de ses projectiles suffocants. Il l'atteignit à babord : l'obus glissa avec un jet noirâtre et ricocha au loin sur la mer en dégageant un torrent de Fumée Noire, auquel le cuirassé échappa. Il semblait aux gens qui du steamer voyaient la scène, ayant le soleil dans les yeux et près de la surface des flots, il leur semblait que le cuirassé avait déjà rejoint les Marsiens. Ils virent les formes géantes se séparer et sortir de l'eau à mesure qu'elles regagnaient le rivage; l'un des Marsiens leva le générateur du Rayon Ardent qu'il pointa obliquement vers la mer, et à son contact des jets de vapeur jaillirent des vagues. Le Rayon dut passer sur le flanc du navire comme un morceau de fer chauffé à blanc sur du papier.

Une soudaine lueur bondit à travers la vapeur qui s'élevait et le Marsien chancela et trébucha. Au même instant, il était renversé et une volumineuse quantité d'eau et de vapeur fut lancée à une hauteur énorme dans l'air. L'artillerie du *Fulgurant* résonna à travers le tumulte, les pièces tirant l'une après l'autre; un projectile fit éclabousser l'eau non loin du steamer, ricocha vers les navires qui fuyaient vers le nord et une barque fut fracassée en mille morceaux.



Au même instant, il était renversé...

Mais nul n'y prit garde. En voyant s'écrouler le Marsien, le capitaine vociféra des hurlements inarticulés et la foule des passagers, sur l'arrière du steamer, poussa un même cri. Un instant après, une autre acclamation leur échappait, car, surgissant par delà le tumulte blanchâtre, le cuirassé long et noir s'avançait, des flammes s'élançaient de ses parties moyennes, ses ventilateurs et ses cheminées crachaient du feu.

Le Fulgurant n'avait pas été détruit : le gouvernail, semblait-il, était intact et ses machines fonctionnaient. Il allait droit sur un second Marsien et se trouvait à moins de cent mètres de lui quand le Rayon Ardent l'atteignit. Alors, avec une violente détonation et une flamme aveuglante, ses tourelles, ses cheminées sautèrent. La violence de l'explosion fit chanceler le Marsien, et au même instant l'épave enflammée, lancée par l'impulsion de sa propre vitesse, le frappait et le démolissait comme un objet de carton. Mon frère poussa un cri involontaire. De nouveau, ce ne fut plus qu'un tumulte bouillonnant de vapeur.

— Deux ! hurla le capitaine.

Tout le monde poussait des acclamations. Le steamer entier d'un bout à l'autre trépignait de cette joie frénétique qui gagna, un à un, les innombrables navires et embarcations qui s'en allaient vers la pleine mer.

Pendant plusieurs minutes, la vapeur qui s'élevait au-dessus de l'eau cacha à la fois le troisième Marsien et la côte.

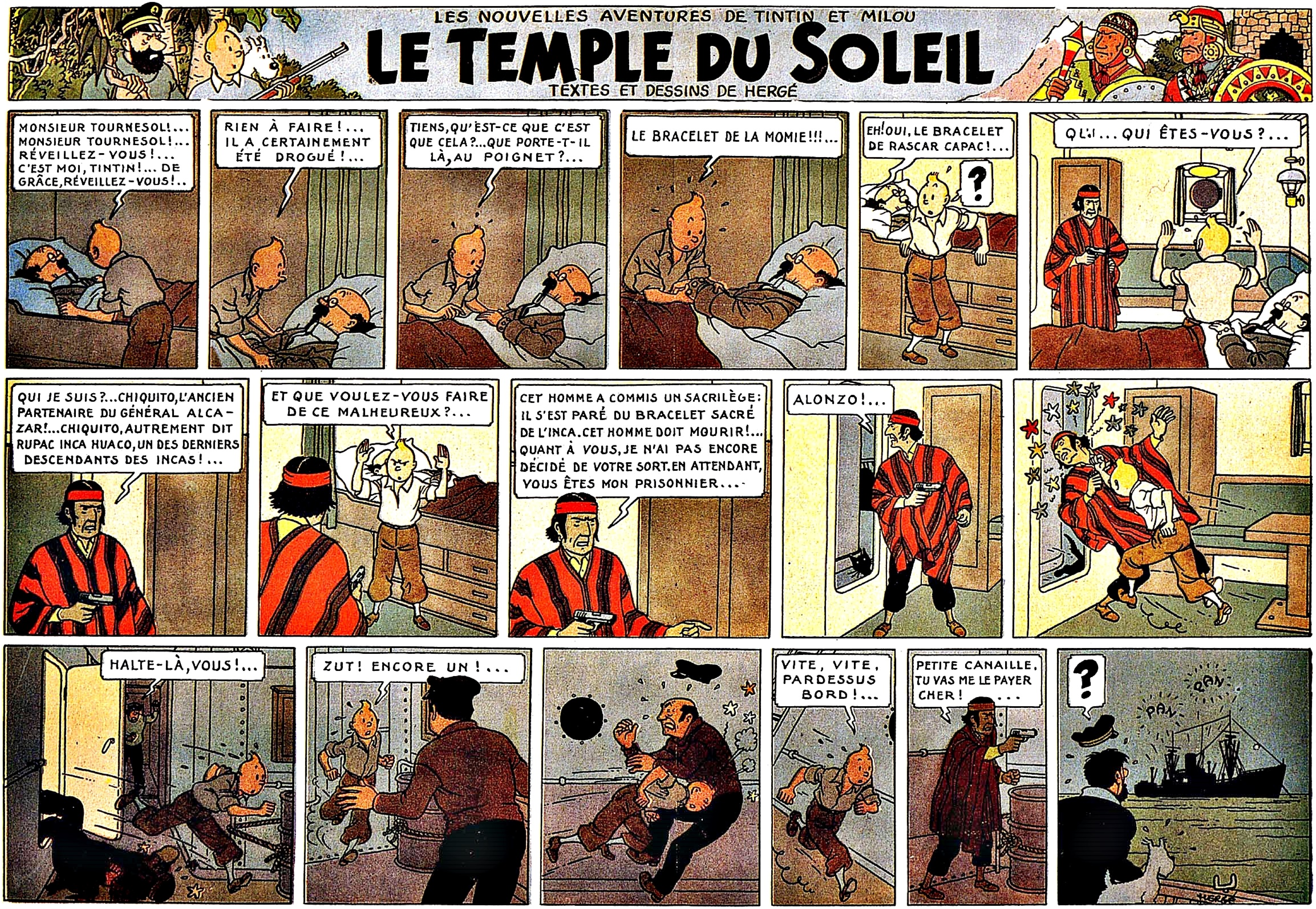
Les aubes du bateau n'avaient cessé de frapper régulièrement les vagues, s'éloignant du lieu du combat; quand enfin cette confusion se dissipa, un nuage traînant de Fumée Noire s'interposa, et on ne distingua plus rien du *Fulgurant* ni du troisième Marsien. Mais les autres cuirassés disparurent vers la côte, que cachait encore un nuage marbré de brouillard opaque fait en partie de vapeur et en partie de Fumée Noire, tourbillonnant et se combinant de la plus étrange manière. La flotte des fuyards s'éparpillait vers le nord-est; plusieurs barques, toutes voiles dehors, cinglaient entre le cuirassé et le steamboat. Au bout d'un instant et avant qu'ils n'eussent atteint l'épais nuage noir, les bâtiments de guerre prirent la direction du nord, puis brusquement virèrent de bord et disparurent vers le sud dans la brume du soir qui tombait. Les côtes devinrent indécises, puis indistinctes, parmi les bandes basses de nuages qui se rassemblaient autour du soleil couchant.

Soudain, hors de la brume dorée du crépuscule, parvint l'écho des détonations d'artillerie, et des formes se dessinèrent, d'ombres noires qui bougeaient. Tout le monde voulut s'approcher des lisses d'appui, afin d'apercevoir ce qui se passait dans la fournaise aveuglante de l'Occident. Mais on ne pouvait rien distinguer clairement. Une masse énorme de fumée s'éleva obliquement et barra le disque du soleil. Le steamboat continuait sa route, haletant, dans une inquiétude interminable.

Le soleil s'enfonça dans les nuages gris, le ciel rougeoya, puis s'obscurcit, l'étoile du soir tremblota dans la pénombre. C'était la nuit. Tout à coup, le capitaine poussa un cri et tendit le bras vers le lointain. Mon frère écarquilla les yeux. Hors de l'horizon grisâtre quelque chose monta dans le ciel, monta obliquement et très rapidement dans la lumineuse clarté, au-dessus des nuages du ciel occidental, un objet plat, large et vaste qui décrivit une courbe immense, diminua peu à peu, s'enfonça lentement et s'évanouit dans le mystère gris de la nuit. Quand il eut disparu, on eut dit qu'il pleuvait des ténèbres.

(A suivre.)

Illustrations de E.-P. Jacobs.


LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU
LE TEMPLE DU SOLEIL
TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ
MONSIEUR TOURNESOL!... MONSIEUR TOURNESOL!... RÉVEILLEZ-VOUS!... C'EST MOI, TINTIN!... DE GRÂCE, RÉVEILLEZ-VOUS!..
RIEN À FAIRE!... IL A CERTAINEMENT ÉTÉ DROGUÉ!...
TIENS, QU'EST-CE QUE C'EST QUE CELA?... QUE PORTE-T-IL LÀ, AU POIGNET?...
LE BRACELET DE LA MOMIE!!!...
EH! OUI, LE BRACELET DE RASCAR CAPAC!...
?
QUI... QUI ÊTES-VOUS?...
QUI JE SUIS?... CHIQUITO, L'ANCIEN PARTENAIRE DU GÉNÉRAL ALCAZAR!... CHIQUITO, AUTREMENT DIT RUPAC INCA HUACO, UN DES DERNIERS DESCENDANTS DES INCAS!...
ET QUE VOULEZ-VOUS FAIRE DE CE MALHEUREUX?...
CET HOMME A COMMIS UN SACRILÈGE: IL S'EST PARÉ DU BRACELET SACRÉ DE L'INCA. CET HOMME DOIT MOURIR!... QUANT À VOUS, JE N'AI PAS ENCORE DÉCIDÉ DE VOTRE SORT. EN ATTENDANT, VOUS ÊTES MON PRISONNIER...
ALONZO!...
HALTE-LÀ, VOUS!...
ZUT! ENCORE UN!...
VITE, VITE, PARDESSUS BORD!...
PETITE CANAILLE, TU VAS ME LE PAYER CHER!...
?
PAN
PAN
HERGÉ

(A suivre.)

REGVLVS



VOUS connaissez tous ces fiers guerriers de la Rome antique qui avaient nom Gracchus, Cincinnatus, Scipion, César, Auguste, et tant d'autres...

Mais connaissez-vous Regulus, consul romain, qui offrit sa vie pour son pays dans des circonstances extraordinaires ? Ecoutez donc.

C'était au début de la première guerre punique qui, de 264 à 241 avant notre ère, mit aux prises Rome et Carthage. Une armée romaine, sous les ordres de Regulus, consul et général, débarqua sur la terre d'Afrique. Après un premier combat victorieux, les troupes romaines subirent de graves défaites et Regulus, malgré sa grande bravoure, tomba aux mains des Carthaginois qui le mirent aux fers. Imaginez-vous l'orgueil qui emplit le cœur de ces Africains à l'idée de tenir dans leurs murs — et comme prisonnier — un grand chef de l'armée d'invasion!

Pourtant, peu après sa capture, Regulus, fut tiré de sa cellule et amené devant le Sénat ennemi. On l'introduisit dans un temple aux immenses colonnes où une centaine de vieillards se tenaient assis en demi-cercle autour de la statue de Moloch, le dieu à face de taureau.

— Pourquoi m'avez-vous conduit ici ? demanda fièrement Regulus.

Un des hauts dignitaires carthaginois se leva et dit :

— Pour vous donner l'occasion et le moyen de retourner dans votre pays.

Le Romain redressa sa haute taille et lança un regard de défi à l'assemblée. Que lui voulait-on ? Attention ! Quel était ce piège ?

— Voici nos propositions, reprit le haut dignitaire. Nous désirons échanger mille de nos soldats, prisonniers de votre armée, contre vous-même. Acceptez-vous de négocier cet accord ? Un navire vous attend à la rade et vous mènera vers votre patrie. Nous posons une seule condition : en cas de refus de la part de votre gouvernement, vous reviendrez ici, pour y être torturé. Allez, votre parole nous suffit.

Un long moment, Regulus demeura immobile et droit, face aux sénateurs ennemis qui l'observaient avec attention.

— Oui ou non ? trancha la voix du dignitaire.

Un plan subit traversa la pensée de Regulus.

— Oui, dit-il nettement.

Un long murmure s'éleva dans le temple aux immenses colonnes. Et c'était un murmure d'intense satisfaction.

★

Deux jours plus tard, une longue galère voguait sur les flots bleus de la Méditerranée. Regulus se tenait à l'avant du navire et soudain, de ses yeux, jaillirent des larmes de joie; Rome était en vue...

La nouvelle de son arrivée s'était rapidement propagée. Il fut porté en triomphe jusqu'aux portes du Sénat où l'attendait la Haute Assemblée. Tous se pressaient autour de lui et tous avaient la voix brisée par une profonde émotion.

— Libre, criaient-ils, il est libre. Dieu soit loué !

Alors il se fit un grand silence. Les trois cents sénateurs présents se levèrent et le président d'Assemblée s'avança vers Regulus :

— Général, dit-il, Rome salue ta bravoure. Parle.

Le silence était impressionnant. Ce fut d'une voix ferme que Regulus répondit :

— Carthage m'envoie vers vous avec une proposition. La voici : Voulez-vous consentir, vous tous ici présents ainsi que le peuple de Rome, à relâcher mille prisonniers ? Dans ce cas, je serai libre.

Tous se regardèrent avec consternation. Mille prisonniers, c'était, en vérité, une armée ! Mais ne s'agissait-il pas de Regulus, le meilleur général !

— Et qu'en penses-tu toi-même ? demanda le Président.

Une atroce perplexité déchira le cœur du soldat. Oh, rien qu'un court instant. Puis, comme devant les vieillards carthaginois assis en demi-cercle dans le temple aux immenses colonnes, il se redressa fièrement devant les hommes de son pays :

— Je pense que nous devons refuser cette proposition, dit-il.

Tous se regardèrent à nouveau avec stupéfaction. Ne venait-il pas, par ces mots, de prononcer sa propre condamnation ?

Mais Regulus reprit :

— Nous devons refuser et voici pourquoi. Ces mille hommes que Carthage réclame, ce sont ses meilleurs guerriers. Tous sont encore jeunes et ardents au combat. Tandis que moi, je serai bientôt bon pour le cimetière. Tout au plus !

Un murmure de protestation s'éleva, mais Regulus dit encore :

— Croyez-moi, Romains, il ne peut pas s'agir de moi. Et d'ailleurs, si là-bas, sur le sol d'Afrique, je n'ai pas connu l'ivresse et l'honneur de la victoire, laissez-moi au moins la consolation du sacrifice. Que vive Rome !

Trois cents hommes se levèrent du même coup. Et trois cents hommes crièrent en chœur :

— Que vive Rome !

Puis Regulus fit ses adieux, et l'Assemblée se dispersa.

De nouveau la longue galère fend les flots bleus de la mer romaine. A l'arrière du navire, cette fois, une haute stature se dessine. Les derniers rayons du soleil couchant allument à l'horizon un sinistre brasier.

Regulus regarde vers le Nord. Il entrevoit un visage baigné de larmes. Un visage merveilleux de mère berçant le sommeil de jeunes enfants. Et ce visage de femme, c'est celui de Marcia, son épouse. Il ne la reverra plus jamais, ni ses fils aux visages d'anges.

Le bruit des rames seul s'entend dans le soir; il scande les derniers instants de la vie du Romain.

La côte est proche. Les marins se préparent à l'abordage. Regulus se porte à l'avant de la galère : il sera le tout premier à débarquer sur la terre ennemie.

Et sans une parole, le front haut et la démarche résolue, il confie son pur corps de héros aux bourreaux carthaginois.



le coin des timbrés

LES BELLES LEGENDES

DEDALE ET ICARE

DEDALE et Icare furent les premiers aviateurs du monde. Leur légende nous est racontée par Ovide, un poète latin, né en 43 avant J.-C.

Pour avoir mécontenté le roi Minos en se rendant complice d'une mauvaise action commise par la reine Pasiphaë, le sculpteur Dédale fut emprisonné avec son fils Icare, dans l'île de Crête.

Leur prison était si bien gardée que les deux hommes durent bientôt se rendre à l'évidence : tout espoir d'évasion était chimérique.

Un jour Dédale décida de fuir par la voie des airs, la seule qui lui restât ouverte.

Icare et lui se fabriquèrent des ailes, se les appliquèrent sur le dos avec de la cire et, bientôt, prirent leur envol vers la liberté.

Hélas, malgré les avis de son père, Icare voulut voler près du soleil.

Par l'effet de la chaleur, la cire fondit. Les ailes se détachèrent et le jeune homme tomba dans la mer.

Depuis lors, cette région de la Méditerranée porte son nom. Elle s'appelle la mer Icarienne.

La Philatélie a illustré cette légende par le timbre belge n° 647, par le timbre grec n° 24 et par le timbre de l'administration crétoise, n° 8.

Vous trouverez ci-dessous la reproduction du timbre belge n° 647.

Je signale que tous les numéros repris dans cette rubrique sont ceux du catalogue Yvert et Tellier.

FR. DEPIENNE.



MELI-MELO

LE SAVIEZ-VOUS ?...

POURQUOI appelle-t-on vulgairement la scie hégoïne, scie Saint Joseph ?...

La légende nous rapporte que le diable, voulant jouer un mauvais tour à Saint Joseph, détériora le grand couteau avec lequel le Saint coupait son bois, en exécutant sur le tranchant de la lame de petites dentelures plus ou moins régulières...

S'étant aperçu avec tristesse du dommage, Saint Joseph essaya ce couteau d'un modèle nouveau. Sa surprise fut grande de constater qu'il entamait bien mieux le bois qu'auparavant.



C'EST un Hollandais qui a découvert la manière de conserver le hareng. Il s'appelait Willem Benkelszoon et vivait en Zélande, à la fin du 14e siècle. Si l'on se représente la part que le hareng prenait, à cette époque, dans l'alimentation humaine, Benkelszoon fut, sans contredit, l'un des grands bienfaiteurs de l'humanité. La manière de conserver le poisson est simple; il suffit de le mettre dans le sel. Mais, comme pour l'œuf de Christophe Colomb, il fallait y penser ! Lors de son passage à Biervliet, ville natale de l'inventeur, Charles-Quint fit ériger une statue à la mémoire de Benkelszoon.



L'INVENTION de la sténographie remonte très loin. C'est Xénophon, l'écrivain grec dont vous avez peut-être déjà lu l'« Anabase », qui, le premier, usa d'un système d'écriture abrégée pour prendre au vol les leçons de son maître, le philosophe Socrate...

Le procédé était créé; il fut amélioré par les Romains et leurs successeurs.



LE JEU DU VOYANT

A	B	D	H	P
C	C	E	I	Q
E	F	F	J	R
G	G	G	K	S
I	J	L	L	T
K	K	M	M	U
M	N	N	N	V
O	O	O	O	W
Q	R	T	X	X
S	S	U	Y	Y
U	V	V	Z	Z
W	W	W		
Y	Z			

Le tableau ci-dessus, que vous reproduirez soigneusement sur une feuille de papier, vous permettra de passer pour un étonnant devin. Annoncez à vos amis qu'avec son aide, vous pouvez découvrir le nom des personnes auxquelles ils penseront !...

Voici comment il faut vous y prendre. Priez votre interlocuteur de vous indiquer dans quelles rangées verticales se trouvent inscrites les lettres qui forment le nom en question. Supposons que votre camarade vous indique, pour la première lettre, les colonnes 2, 4, 5. Vous lisez en tête de ces colonnes B. H. P. qui sont respectivement les 2me, 8me et 16me lettres de l'alphabet. Si vous additionnez 2, 8 et 16, vous obtenez 26, c'est à dire la dernière lettre de l'alphabet. Le nom auquel pense votre interlocuteur commence donc par Z... Continuez de la même manière pour les autres lettres du mot et vous arriverez à deviner entièrement le nom, qu'il faut découvrir. Le jeu est simple. Il suffit d'avoir bien en tête la place des lettres dans l'alphabet !...

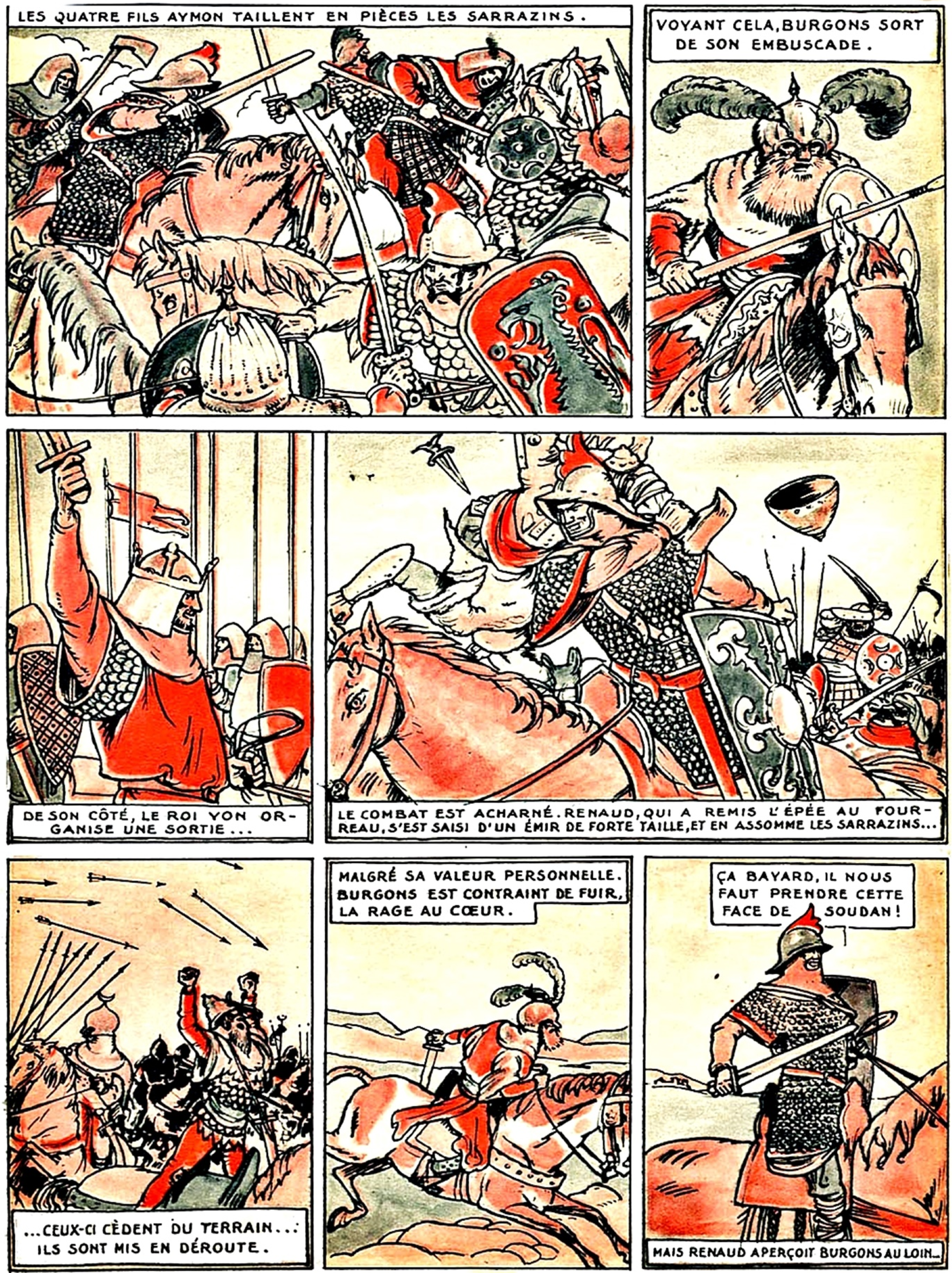
notre GRAND CONCOURS

UNE BONNE NOUVELLE.

C'est à partir du jeudi 13 février que nous publierons les premiers résultats de notre grand concours. N'oubliez donc pas de retenir les prochains numéros de TINTIN chez votre marchand habituel. Vous aurez peut-être la joie de constater que vous avez envoyé des réponses exactes.

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY



(A suivre.)



A. WATERSCHOOT, Forest. — Les ailes sont fixées à l'endroit où il faudrait suspendre le fuselage pour qu'il tienne en équilibre horizontal. Dans un chasseur monomoteur, le moteur très lourd est placé tout à l'avant; il faut donc suspendre le fuselage plutôt vers l'avant. Par contre, dans les bombardiers multi-moteurs, le poids des moteurs se trouve très près du centre de l'aile, et aucun poids important ne se trouve à l'avant du fuselage; celui-ci doit donc être suspendu à peu près au milieu.

Roger LEBUSSY, Liége. — On ne met généralement pas de roues aux planeurs, pour les alléger le plus possible. Ils atterrissent sur un patin en bois, léger et souple, placé sous le fuselage, qui leur permet de glisser sur l'herbe sans être endommagés.

Peter BREIDER, Rotterdam. — L'appareil indiqué sur ton dessin est le cadre du radio goniomètre, permettant à l'aviateur de connaître l'endroit exact où il se trouve, par rapport aux stations de radio dont il reçoit les signaux. Les catapultes tirent les avions par leur train d'atterrissage, à une vitesse suffisante pour les faire décoller. Elles peuvent fonctionner à l'air comprimé ou à l'électricité. Le fonctionnement des moteurs à réaction est trop long à expliquer dans ce petit courrier. Je l'exposerai prochainement dans un entretien.

TERHOUT, Schaerbeek. — Ta question prouve un grand esprit d'observation; en effet, un ballon ne peut pas s'arrêter par ses propres moyens, et c'est ce qui en rend l'atterrissage délicat. Lorsque l'aéronaute veut regagner la terre, il dégonfle doucement son ballon, en ouvrant une soupape prévue à cet effet. Le ballon descend donc lentement, le pilote attendant d'être poussé par le vent au dessus d'un terrain vaste et bien dégagé pour l'amener à terre. Il jette alors une ancre, comme un bateau; quand celle-ci s'accroche à un accident de terrain, elle immobilise le ballon, plus ou moins brutalement. Si le vent est violent, l'atterrissage d'un ballon peut être très dangereux et provoquer de graves accidents.

Jean VOESTERMANS, Jette. — La place nous manque pour publier dans le journal, actuellement du moins, des plans d'avions. Tu en trouveras d'ailleurs facilement dans les différentes revues d'aviation, de même que chez les commerçants spécialisés.

Joseph CLAES, Uccle. — La bombe atomique, (de même que la radio), n'a pas été inventée par un homme; elle est le résultat des recherches d'un très grand nombre de savants, isolés ou groupés, dans la plupart des grands pays du monde. Ce n'est que plus tard que l'histoire de la science nous fera connaître les noms de ces principaux savants. Naturellement, personne ne connaît le nom du premier homme qui eut l'idée de tailler une plume d'oiseau comme instrument pour tracer des dessins ou de l'écriture.

André JACQUES, France, ainsi que ses camarades, me demandent si les moteurs à réaction ne vont pas remplacer complètement et rapidement les moteurs à hélice dans l'aviation. Cette question intéresse, je présume, beaucoup d'autres jeunes lecteurs.

Les moteurs à réaction, à poids et encombrement égaux, sont plus puissants que les moteurs à explosion entraînant des hélices. De plus ils communiquent à l'avion une vitesse plus grande. Enfin ils fonctionnent aussi dans l'air raréfié des hautes altitudes, et même, en emportant une réserve d'oxygène, dans le vide complet. Ces trois avantages les feront rapidement adopter sur les avions rapides, en particulier sur les avions de guerre; c'est pourquoi les différents appareils du « Secret de l'Espadon » en sont pourvus.

Par contre, dans leur état actuel, les moteurs à réaction semblent avoir un rendement médiocre aux vitesses réduites, pour une consommation élevée. Ils sont contre-indiqués pour les appareils de tourisme, généralement de faible puissance, de même que pour les formules spéciales : autogyres, hélicoptères, etc... Les moteurs à réaction ne sont donc pas près d'envahir l'aviation.

Quant à leur application à d'autres moyens de locomotion : autos, bateaux, trains, elle ne se conçoit actuellement que pour des expériences de grande vitesse, de records à battre. Nous ne voyons pas bien des milliers de voitures circulant en ville, à des vitesses vertigineuses, au milieu des piétons, chacune expédiant en arrière un énorme jet de flammes et de gaz brûlants.

Pour les modèles réduits d'avion, différents essais ont été tentés, et les Américains vendent déjà couramment de petits moteurs à réaction, dans le genre de celui de la fameuse « V. I. », qu'ils appellent « Mini-Jet ». Leur emploi n'est pas sans danger, à cause des risques d'incendie en cas de chute ou d'atterrissage alors que le « jet » fonctionne encore; aussi, malgré l'attrait de la nouveauté, nous leur préférons encore et de beaucoup, les classiques micromoteurs à hélices.

Jacques ROELAND, Boitsfort. — La différence est à peu près la même qu'entre une promenade dans une petite auto et un voyage dans le train.

Robert VERSTRAETEN, Ixelles. — Merci pour tes suggestions.

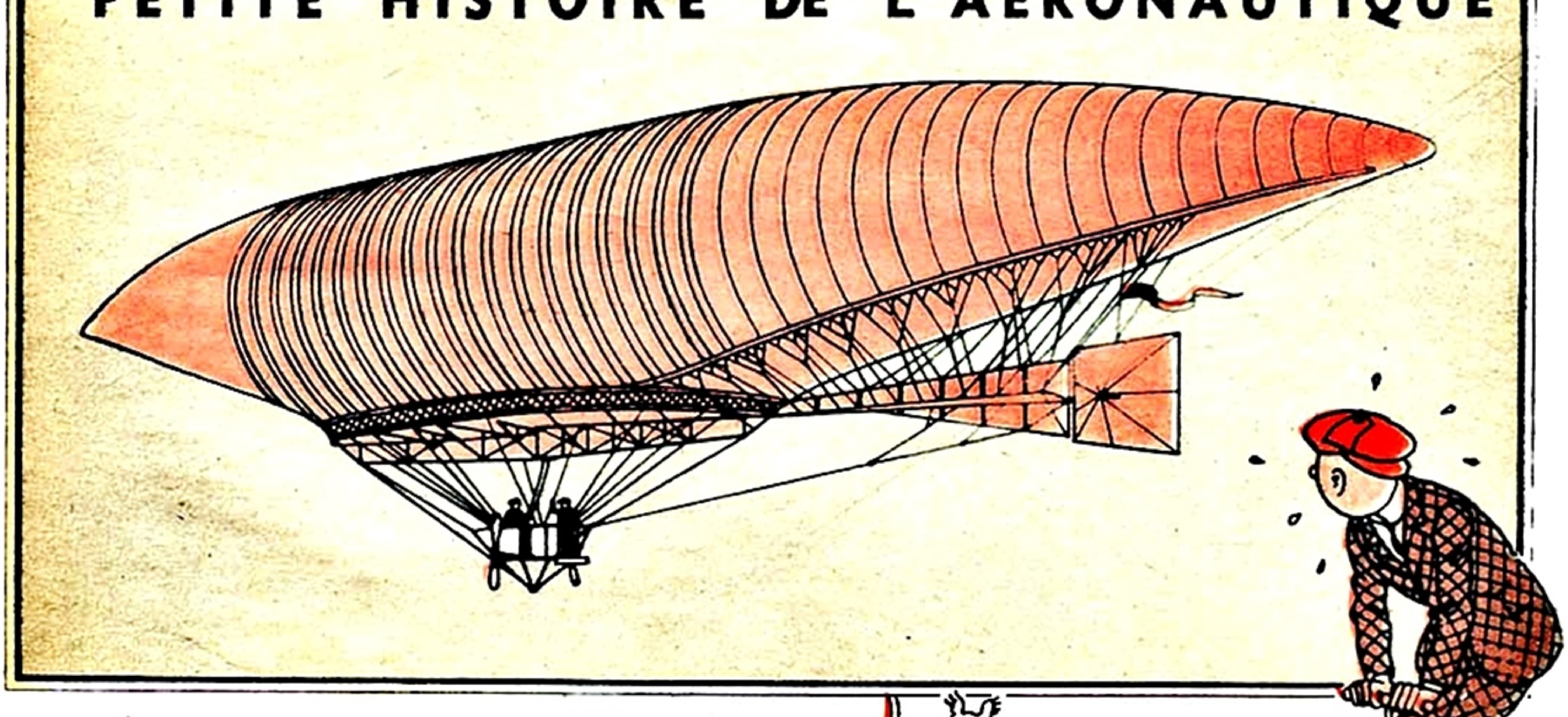
Jan HEYSSE, Eekloo. — La place ne nous permet pas de publier actuellement des plans; nous verrons plus tard.

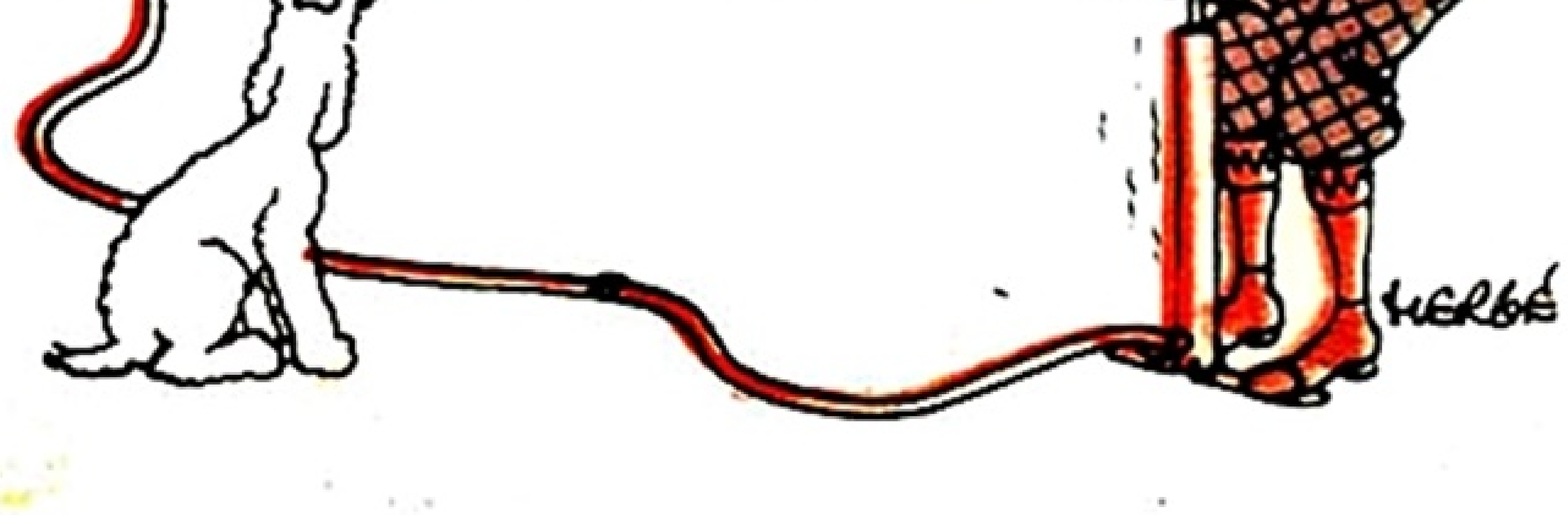
E. GROSJEAN, Thines-lez-Nivelles. — Nous en parlerons un jour, dans nos propos. En attendant, toi et ton ami pouvez vous adresser à un commerçant spécialisé.

Françoise et Jean-Louis DENIS, Namur. — L'avion n'a pas été inventé par un seul homme; il est le résultat des recherches d'un certain nombre de pionniers; tu trouveras les principaux dans la « Petite Histoire de l'Aviation » que présente Tintin au bas de cette page. J'ai expliqué il y a quelque temps comment les ballons peuvent s'élever dans l'air.

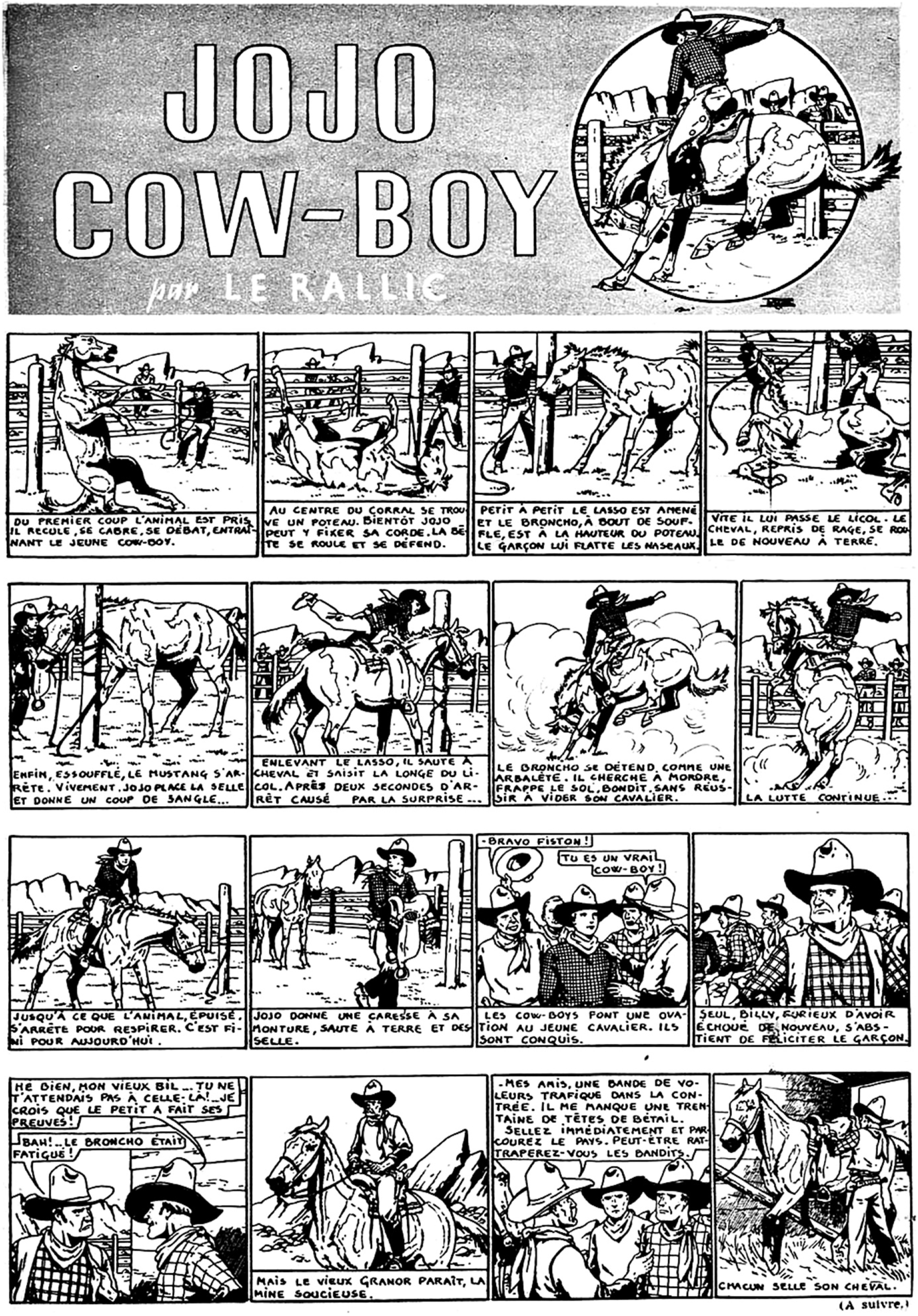
Marcel BLOIS (Milou), à Péruwelz. — Tu peux construire de tout petits planeurs avec quelques morceaux de balsa. Il est cependant à conseiller, pour obtenir des résultats intéressants, de ne pas leur donner moins de 70 centimètres d'envergure; ceux qui dépassent 1m50 deviennent difficiles à transporter.

PETITE HISTOIRE DE L'AERONAUTIQUE





DIRIGEABLE LEBAUDY I. — Ce dirigeable fusiforme avait une longueur de 56 mètres et un diamètre de 9m80. Il possédait une nacelle courte, en forme de bateau à fond plat, entièrement métallique, et munie d'une béquille d'atterrissage. Lors de sa première sortie — le 13 Novembre 1902 — il fit preuve d'une stabilité parfaite.


JOJO COW-BOY
par LE RALLIC
DU PREMIER COUP L'ANIMAL EST PRIS. IL RECULE, SE CABRE, SE DÉBAT, ENTRAINANT LE JEUNE COW-BOY.
AU CENTRE DU CORRAL SE TROUVE UN POTEAU. BIENTÔT JOJO PEUT Y FIXER SA CORDE. LA BÊTE SE ROULE ET SE DÉFEND.
PETIT À PETIT LE LASSO EST AMENÉ ET LE BRONCHO, À BOUT DE SOUFFLE, EST À LA HAUTEUR DU POTEAU. LE GARÇON LUI FLATTE LES NASEAUX.
VITE IL LUI PASSE LE LICOL. LE CHEVAL, REPRIS DE RAGE, SE ROULE DE NOUVEAU À TERRE.
ENFIN, ESSOUFFLÉ, LE MUSTANG S'ARRÊTE. VIVEMENT, JOJO PLACE LA SELLE ET DONNE UN COUP DE SANGLE...
ENLEVANT LE LASSO, IL SAUTE À CHEVAL ET SAISIT LA LONGE DU LICOL. APRÈS DEUX SECONDES D'ARRÊT CAUSÉ PAR LA SURPRISE...
LE BRONCHO SE DÉTEND, COMME UNE ARBALÈTE. IL CHERCHE À MORDRE, FRAPPE LE SOL, BONDIT, SANS RÉUSSIR À VIDER SON CAVALIER.
LA LUTTE CONTINUE...
JUSQU'À CE QUE L'ANIMAL, ÉPUISÉ, S'ARRÊTE POUR RESPIRER. C'EST FINI POUR AUJOURD'HUI.
JOJO DONNE UNE CARESSE À SA MONTURE, SAUTE À TERRE ET DESSELLE.
-BRAVO FISTON!
TU ES UN VRAI COW-BOY!
LES COW-BOYS FONT UNE OVATION AU JEUNE CAVALIER. ILS SONT CONQUIS.
SEUL, BILLY, FURIEUX D'AVOIR ÉCHOUÉ DE NOUVEAU, S'ABSTIENT DE FÉLICITER LE GARÇON.
HÉ BIEN, MON VIEUX BIL... TU NE T'ATTENDAIS PAS À CELLE-LÀ!..JE CROIS QUE LE PETIT A FAIT SES PREUVES!
BAH!..LE BRONCHO ÉTAIT FATIGUÉ!
MAIS LE VIEUX GRANOR PARAÎT, LA MINE SOUCIEUSE.
-MES AMIS, UNE BANDE DE VOLEURS TRAFIQUE DANS LA CONTRÉE. IL ME MANQUE UNE TRENTAINE DE TÊTES DE BÉTAIL.
SELLEZ IMMÉDIATEMENT ET PARCOUREZ LE PAYS. PEUT-ÊTRE RATTRAPEREZ-VOUS LES BANDITS.
CHACUN SELLE SON CHEVAL.

(A suivre.)

TINTIN vous raconte LA VIE MYSTERIEUSE DES OCEANS



J'AI PROFITE d'un moment où le capitaine Haddock paraissait d'humeur bavarde (je venais de lui offrir une bouteille de son whisky préféré) pour lui demander de nous entretenir de la mer. C'est un sujet qui, vous le savez tous, lui tient fort à cœur.

— Nous ne savons pas encore grand chose sur la mer, fiston ! a commencé le Capitaine d'un ton péremptoire. Et bien que l'océan recouvre les deux tiers du globe, ce qu'il cache reste, pour la plupart des gens, aussi mystérieux que du temps où Jules Verne écrivait « Vingt mille lieues sous les mers ». Pour la généralité des Terriens, la vie sous-marine, c'est quelque chose qui ressemble vaguement à un aquarium ! Quelle erreur, Tonnerre de Brest !...

— Si vous nous en parliez, Capitaine, de cette vie sous-marine ! Je suis certain que tous nos amis vous écouteraient avec beaucoup d'intérêt.

Le Capitaine avala une copieuse rasade de whisky. Après quoi il m'examina attentivement et déclara :

— Après tout, pourquoi pas ?

Je me suis rencogné dans mon fauteuil afin de ne pas perdre une syllabe de ce qu'allait dire mon illustre ami !

— La plus récente plongée dans le mystère océanique a été tentée par le naturaliste américain, William Beebe, qui, au large des îles Bermudes, atteignit une profondeur de 908 mètres... Sans doute, cette expédition est-elle intéressante, mais que représente-t-elle, lorsqu'on songe qu'il existe dans l'Atlantique, près de Porto-Rico, une fosse marine de 8.526 mètres de profondeur et, dans le Pacifique nord, une autre fosse de 10.793 mètres ?... Quoiqu'il en soit, cette plongée n'a pas manqué d'apporter plusieurs révélations surprenantes. Ainsi la lumière du soleil ne pénètre pas dans les abîmes sous-marins. Au delà de quelques centaines de mètres de profondeur règnent des ténèbres épaisses, entrecoupées, par endroits, de mystérieuses zones de clarté dues à des bactéries (1) lumineuses. Il s'élève parfois, au fond de l'océan, des tempêtes de sable analogues à celles qui se produisent dans le désert. Des opérateurs de cinéma ont eu, il y a quelques mois, la chance de pouvoir en filmer une. Ce phénomène étrange s'explique par le fait que certaines poussières flottent dans l'eau plus facilement encore que dans l'air. De l'avis de certains savants, ces tourbillons sont provoqués par le départ soudain de bancs de poissons. On s'est heurté au cours de plusieurs expéditions à des énigmes déconcertantes. Tout dernièrement, des traces qui ressemblaient à des empreintes de pas, ont été photographiées à 1.000 mètres de profondeur. Sont-elles dues à des étoiles de mer géantes ?... On ne le sait... Rien ne nous interdit d'imaginer que l'on découvrira bientôt au fond de l'océan des espèces animales inconnues à la surface. Peut-être même, des espèces préhistoriques — du genre plésiosaure — dont les individus ne pourraient vivre qu'en profondeur parce qu'une pression différente les ferait éclater... L'avenir nous l'apprendra !

— Vous parliez de l'Etoile de mer, Capitaine !... Je me suis laissé dire que c'est un animal des plus curieux. Est-ce vrai ?...

— En effet, fiston. L'Etoile de mer, que l'on appelle aussi « astérie », est l'un de ces êtres qui, tout en appartenant au règne animal, rappellent encore, par plus d'un aspect, le règne végétal... Elle est constituée d'une manière bien bizarre. Son estomac se prolonge dans tous ses membres. Et sa bouche est tellement petite que pour absorber sa nourriture, elle est obligée de « vomir » ses entrailles, de saisir sa proie avec son ventre étalé à côté d'elle, et de la digérer à « l'extérieur de son corps ». Cela lui permet d'ailleurs malgré la petitesse de sa bouche, d'engloutir tout ce qu'elle convoite. L'Etoile de mer est complète en chacune de ses parties... Si on la coupe en morceaux, elle n'éprouve aucune peine à se reconstituer toute entière à l'aide d'un seul de ses tronçons...

A l'apparence, nul être au monde n'est plus inoffensif. Ne vous fiez cependant pas aux apparences ! En dépit de sa mollesse, l'astérie s'attaque aux animaux les plus cuirassés tels que les huitres et les moules !... On l'a observée, fixant sa bouche sur le bord tranchant d'une huitre, plantant ses papilles sur les deux écailles de son ennemie et, au moyen de ses ventouses, exercer une telle pression que la pauvre huitre fut obligée de laisser s'entrouvrir ses volets...

— C'est inouï, Capitaine, me suis-je écrié. Si vous ne me l'aviez pas dit vous-même, j'aurais cru cela impossible !...

— C'est pourtant ainsi, Tintin !... Dans l'océan, les animaux les plus mous viennent à bout de leurs confrères les mieux défendus. La pieuvre, flasque comme de la gelatine, terrasse facilement les homards et les langoustes.

— Mais, Capitaine, tous les habitants de la mer passent-ils donc leur temps à s'entredévorer ?

— A peu près tous !... Les poissons sont d'une voracité inouïe. L'un deux qui porte le nom savant de « saccopharynx flagellum » possède la faculté de dilater son estomac de telle façon qu'une poche se forme en dessous de son gosier. Cette poche contient des poissons avalés *plus grands que lui*, et que l'on peut identifier par transparence... J'ai vu, de mes yeux, un requin qui après avoir été capturé, éventré, vidé et rejeté à la mer, est venu se reprendre à l'hameçon quelques minutes plus tard. Et savez-vous ce qui servait d'appât ?... Ses propres entrailles !...

— Est-ce possible !

— On parle souvent de « paniers de crabes », Tintin... Mais j'ai peine à croire que l'on se représente réellement ce qu'est un amalgame de crabes ! Un savant anglais introduisit, un jour, six crabes dans un aquarium ! L'un deux se mit aussitôt en devoir de briser la carapace de son voisin et de se frayer un chemin dans sa chair. Un troisième, plus puissant que l'agresseur, l'attaqua à son tour pour le dévorer. Et l'assaut continua de la sorte jusqu'à ce que les six crabes fussent mêlés au carnage... Ce qu'il y avait d'extraordinaire dans cette aventure, c'est que chacun des crabes qui dépeçait l'autre, était lui-même l'objet d'un procédé semblable ! Cela ne semblait pas le troubler le moins du monde !

Le capitaine Haddock resta un moment silencieux, puis il ajouta :

— Un drame épouvantable, une tragédie de tous les jours, de tous les instants, voilà ce qu'est la vie des océans, Tintin !... Mais combien ce drame est curieux à connaître !

En effet, depuis cette conversation, il ne me reste plus le moindre doute à ce sujet ! Et à vous, les amis ?...

(1) Bactérie est le nom donné à certains microbes.



(A suivre.)

« Les Editions du Lombard »
Bruxelles.

Rédacteur en chef : André-D. Fernez

Editeur-Directeur : Raymond Leblanc
79, Rue Picard, Bruxelles.

Imprimé en Belgique